#23

WDP
Opole

2634 IV

SCHENKUNG
DES
OBER-CONSISTORIAL-
RATHS PROF.
DR. A. TWESTEN.
1872.

KŒNIGLICHE UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK ZU BERLIN

S850 CK
X n 40031 Rare
2°
55991

LE THEATRE DE P. CORNEILLE.

REVEV ET CORRIGE' PAR L'AVTHEVR.

I. PARTIE.



Du Schaux
Paris ce 30. d'Oct.
1694.

Imprimé à Rouen, Et ſe vend

A PARIS,

Chez LOVIS BILLAINE, au Palais, dans la grande Salle, à la Palme & au grand Ceſar.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

WBP
Opole

Ex Biblioth.
Universitatis
Frider. Guil.
Berolin.

POËMES.

CONTENVS EN CETTE PREMIERE PARTIE.

MELITE,	*Comedie.*
CLITANDRE,	*Tragedie.*
LA VEVFVE,	*Comedie.*
LA GALLERIE DV PALAIS,	*Comedie.*
LA SVIVANTE,	*Comedie.*
LA PLACE ROYALLE,	*Comedie.*
MEDEE,	*Tragedie.*
L'ILLVSION,	*Comedie.*
LE CID,	*Tragedie.*
HORACE,	*Tragedie.*
CINNA,	*Tragedie.*
POLYEVCTE,	*Tragedie Chrétienne.*

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Senéchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra : SALVT. Noſtre cher & bien amé AVGVSTIN COVRBE' Marchand libraire en noſtre bonne ville de Paris, Nous a fait remonſtrer, qu'il a cy-deuant fait imprimer pluſieurs pieces de Theatre de la compoſition des ſieurs de Corneille freres, leſquelles il deſireroit faire r'imprimer, s'il nous plaiſoit de luy accorder nos lettres de prolongation de Priuilege ſur ce neceſſaires; attendu que la pluſpart des priuileges, en vertu deſquels elles ont deſia eſté miſes en lumiere, ſont expirez, & les autres preſts d'expirer A CES CAVSES Nous auons permis, & permettons par ces preſentes à l'Expoſant d'imprimer, faire imprimer vendre & debiter en tous les lieux de noſtre obeiſſance, *toutes leſdites pieces de Theatre compoſées par les ſieurs de Corneille freres;* & ce coniointement ou ſeparement, en vn ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois qu'il voudra, durant vingt années, à compter du iour que chaque piece, ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiere fois en vertu des preſentes. Et faiſons tres-expreſſes deffences à toutes perſonnes de quelle condition & qualité qu'elles ſoient, d'imprimer, vendre, ni diſtribuer aucunes deſdites pieces de Theatre, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droit, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, fauſſes marques, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit, à peine de quinze cens liures d'amende, payables ſans deport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de noſtre bonne ville de Paris, l'autre tiers à l'Expoſant, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts. *A condition qu'il ſera mis deux des exemplaires qui ſeront imprimez en vertu des preſentes, en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & féal le ſieur Seguier Cheualier Chancellier de France, auant que de les expoſer en vente; & qu'elles ſeront regiſtrées dans le liure de la Communauté des Libraires de noſtredite ville de Paris, ſuiuant les Arreſts de noſtre Cour de Parlement, à peine de nullité d'icelles;* du contenu deſquelles Nous voulons & vous mandons, que vous faſſiez iouïr pleinement & paiſiblement l'Expoſant, & ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit donné aucun trouble ni empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun deſdits exemplaires vn extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour duëment ſignifiées, & que foy y ſoit adiouſtée & aux copies collationnées par vn de nos amez & feaux Conſeillers, & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſion. CAR TEL eſt noſtre plaiſir, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Declarations, Arreſts, Reglemens, Statuts, & Confirmation diceux priuileges obtenus ou à obtenir, ſoit que le temps de ceux qui ont eſté obtenus ſoit expiré, ou non, oppoſitions ou appellations quelconques & ſans preiudice d'icelles, pour leſquelles nous n'entendons qu'il differe, & dont nous retenons la connoiſſance à Nous, & à noſtre Conſeil, & qui ne pourront nuire audit Expoſant, en faueur duquel & des merites deſdits ouurages, nous derogeons à ce que deſſus, pour ce regard ſeulement. DONNE' à Paris le troiſieſme iour de Decembre, l'an de grace mil ſix cens cinquante ſept, & de noſtre Regne, le quinzieſme. Signé Par le Roy en ſon Conſeil, CONRART.

Ledit Courbé a fait part de la moitié du ſuſdit priuilege à Guillaume de Luyne, auſſi Marchand Libraire à Paris.

Et ledit Courbé à cedé ſon droit particulier du preſent Priuilege à Thomas Iolly & Louis Billaine, auſſi Marchands Libraires à Paris, ſuiuant l'accord fait entre eux.

La preſente impreſſion in folio des œuures du ſieur P. Corneille, a eſté acheuée d'imprimer le Decembre 1663.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Regiſtré ſur le liure de la Communauté des Libraires le 10. *Decembre* 1657. *ſuiuant l'Arreſt de la Cour de Parlement du* 8. *Auril* 1653.

AV LECTEVR.

CES deux Volumes contiennent autant de Pieces de Theatre que les trois que vous auez veus cy-deuant imprimez in Octauo. Ils ſont réglez à douze chacun, & les autres à huit. Sertorius & Sophonisbe ne s'y joindront point, qu'il n'y en aye aſſez pour faire vn troiſiéme de cette Impreſſion, ou vn quatriéme de l'autre. Cependant comme il ne peut entrer en celle-cy que deux des trois Diſcours qui ont ſeruy de Prefaces à la précedente, & que dans ces trois Diſcours, j'ay taſché d'expliquer ma penſée touchant les plus curieuſes & les plus importantes queſtions de l'Art Poëtique, cet Ouurage de mes reflexions demeureroit imparfait, ſi j'en retranchois le troiſiéme. Et c'eſt ce qui me fait vous le donner en ſuite du ſecond Volume, attendant qu'on le puiſſe reporter au deuant de celuy qui le ſuiura, ſi-toſt qu'il pourra eſtre complet.

Vous trouuerez quelque choſe d'étrange aux innouations en l'Ortographe que j'ay hazardées icy, & ie veux bien vous en rendre raiſon. L'vſage de noſtre Langue eſt à preſent ſi épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Eſtats où elle ne ſoit connuë; c'eſt ce qui m'a fait croire qu'il ne ſeroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux Eſtrangers, qui s'y trouuent ſouuent embarraſſez par les diuers ſons qu'elle donne quelquefois aux meſmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, & donné ouuerture à y mettre diſtinction par de differents Caracteres, que juſqu'icy nos Imprimeurs ont employé indifferemment. Ils ont ſeparé les *i* & les *u* conſones d'auec les *i* & les *u* voyelles, en ſe ſeruant touſiours de l'*j* & de l'*v*, pour les premieres, & laiſſant l'*i* & l'*u* pour les autres, qui juſqu'à ces derniers temps auoient eſté confondus. Ainſi la prononciation de ces deux lettres ne peut eſtre douteuſe, dans les impreſſions où l'on garde le meſme ordre, comme en celle-cy. Leur exemple m'a enhardy à paſſer plus auant. I'ay veu quatre prononciations differentes dans nos *ſ*, & trois dans nos *e*, & j'ay cherché les moyens d'en oſter toutes ambiguitez, ou par des caracteres differens, ou par des régles generales, auec quelques exceptions. Ie ne ſçay ſi j'y auray reüſſi, mais ſi cette ébauche ne déplaiſt pas, elle pourra donner iour à faire vn trauail plus acheué ſur cette matiere, & peut-eſtre que ce ne ſera pas rendre vn petit ſeruice à noſtre Langue & au Public.

Nous prononçons l'ſ de quatre diuerſes manieres : tantoſt nous l'aſpirons, comme en ces mots, *peſte*, *chaſte* ; tantoſt elle allonge la ſyllabe, comme en ceux-cy, *paſte*, *teſte* ; tantoſt elle ne fait aucun ſon, comme à *eſbloüir*, *eſbranler*, *il eſtoit* ; & tantoſt elle ſe prononce comme vn *z* ; comme à *preſider*, *preſumer*. Nous n'auons que deux differens caracteres, *ſ*, & *s*, pour ces quatre differentes prononciations ; il faut donc eſtablir quelques maximes generales pour faire les diſtinctions entieres. Cette lettre ſe rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aſpire toûjours ; *ſoy*, *ſien*, *ſauuer*, *ſuborner:* à la fin, elle n'a preſque point de ſon, & ne fait qu'allonger tant ſoit peu la ſyllabe ; quand le mot qui ſuit ſe commence par vne conſone, & quand il commence par vne voyelle, elle ſe détache de celuy qu'elle finit pour ſe joindre auec elle, & ſe prononce toûjours comme vn *z*, ſoit qu'elle ſoit précedée par vne conſone, ou par vne voyelle.

Dans le milieu du mot, elle eſt, ou entre deux voyelles, ou aprés vne conſone, ou auant vne conſone. Entre deux voyelles elle paſſe touſiours pour *z*, & aprés vne conſone elle aſpire touſiours, & cette difference ſe remarque entre les verbes compoſez qui viennent de la meſme racine. On prononce *prezumer*, *reziſter*, mais on ne prononce pas *conzumer*, ny *perziſter:* Ces régles n'ont aucune exception, & j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caracteres à l'Imprimeur, pour ſe ſeruir du grand ou du petit, ſelon qu'ils ſe ſont le mieux accommodez auec les lettres qui les joignent. Mais ie n'en ay pas fait de meſme, quand l'ſ eſt auant vne conſone dans le milieu du mot, & ie n'ay pû ſouffrir que ces trois mots, *reſte*, *tempeſte*, *vous eſtes*, fuſſent eſcrits l'vn comme l'autre, ayant des prononciations ſi differentes. I'ay reſerué la petite *s* pour celle où la ſyllabe eſt aſpirée, la grande pour celle où elle eſt ſimplement allongée, & l'ay ſupprimée entierement au troiſiéme mot où elle ne fait point de ſon, la marquant ſeulement par vn accent ſur la lettre qui la précede. I'ay donc fait ortographier ainſi les mots ſuiuants & leurs ſemblables, *peste*, *funeste*, *chaste*, *reſiste*, *espoir* : *tempeſte*, *haſte*, *teſte* : *vous étes*, *il étoit*, *éblouïr*, *écouter*, *épargner*, *arréter*. Ce dernier verbe ne laiſſe pas d'auoir quelques temps dans ſa conjugaiſon, où il faut luy rendre l'ſ, parce qu'elle allonge la ſyllabe ; comme à l'imperatif *arreſte*, *qui rime bien auec teſte :* mais à l'infinitif & en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il eſt bon de la ſupprimer & eſcrire, *j'arrétois*, *j'ay arrété*, *j'arréteray*, *nous arrétons*, *&c.*

Quant à l'*e* nous en auons de trois ſortes. L'*e* feminin qui ſe rencontre touſiours, ou ſeul, ou en diphtongue dans toutes les der-

nieres ſyllabes de nos mots qui ont la terminaiſon feminine, & qui fait ſi peu de ſon, que cette ſyllabe n'eſt iamais contée à rien à la fin de nos vers feminins, qui en ont touſiours vne plus que les autres. L'*e* maſculin qui ſe prononce comme dans la langue Latine, & vn troiſiéme *e* qui ne va iamais ſans l'*s*, qui luy donne vn ſon eſleué qui ſe prononce à bouche ouuerte, en ces mots, *ſucces*, *acces*, *expres :* Or comme ce ſeroit vne grande confuſion, que ces trois *e*, en ces trois mots, *aſpres*, *verite*, & *apres*, qui ont vne prononciation ſi differente, euſſent vn caractere pareil, il eſt aiſé d'y remedier, par ces trois ſortes d'*e* que nous donne l'Imprimerie, *e*, *é*, *è*, qu'on peut nommer l'*e* ſimple, l'*e* aigu, & l'*e* graue. Le premier ſeruira pour nos terminaiſons feminines, le ſecond pour les Latines, & le troiſiéme pour les eſleuées, & nous eſcrirons ainſi ces trois mots & leurs pareils, *aſpres*, *verité*, *après*, ce que nous eſtendrons à *ſuccès*, *excès*, *procès*, qu'on auoit juſqu'icy eſcrits auec l'*e* aigu, comme les terminaiſons Latines, quoy que le ſon en ſoit fort different. Il eſt vray que les Imprimeurs y auoient mis quelque difference, en ce que cette terminaiſon n'eſtant iamais ſans *ſ*, quand il s'en rencontroit vne aprés vn *é* Latin, ils la changeoient en *z*, & ne la faiſoient préceder que par vn *e* ſimple. Ils impriment *veritez*, *Deïtez*, *dignitez*, & non pas, *verités*, *Deïtés*, *dignités* ; & j'ay conſerué cette Ortographe : mais pour éuiter toute ſorte de confuſion entre le ſon des mots qui ont l'*e* Latin ſans *ſ*, comme *verité*, & ceux qui ont la prononciation éleuée, comme *ſuccès*, j'ay crû à propos de nous ſeruir de differents caracteres, puiſque nous en auons, & donner l'*è* graue à ceux de cette derniere eſpece. Nos deux articles pluriels, *les* & *des*, ont le meſme ſon, quoy qu'écrits auec l'*e* ſimple : il eſt ſi mal-aiſé de les prononcer autrement, que ie n'ay pas crû qu'il fuſt beſoin d'y rien changer. Ie dy la meſme choſe de l'*e* deuant deux *ll*, qui prend le ſon auſſi eſleué en ces mots, *belle*, *fidelle*, *rebelle*, *&c.* qu'en ceux-cy *ſuccès*, *excès* ; mais comme cela arriue touſiours quand il ſe rencontre auant ces deux *ll*, il ſuffit d'en faire cette remarque ſans changement de caractere. Le meſme arriue deuant la ſimple *l*, à la fin du mot, *mortel*, *appel*, *criminel*, & non pas au milieu, comme en ces mots, *celer*, *chanceler*, où l'*e* auant cette *l*, garde le ſon de l'*e* feminin.

Il eſt bon auſſi de remarquer qu'on ne ſe ſert d'ordinaire de l'*é* aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on ſupprime l'ſ qui le ſuit ; comme à *établir*, *étonner :* cependant il ſe rencontre ſouuent au milieu des mots auec le meſme ſon, bien qu'on ne l'eſcriue qu'auec vn *e* ſimple ; comme en ce mot *ſeuerité*, qu'il faudroit eſcrire *ſéuérité*, pour le faire prononcer exactement, & peut-eſtre le feray-je ob-

ſeruer en la premiere impreſſion qui ſe pourra faire de ces Recueils.

La double *ll* dont ie viens de parler à l'occaſion de l'*e*, a auſſi deux prononciations en noſtre Langue, l'vne ſeche & ſimple, qui ſuit l'Ortographe, l'autre molle qui ſemble y joindre vne *h*. Nous n'auons point de differents caracteres à les diſtinguer ; mais on en peut donner cette régle infaillible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'*i* auant les deux *ll*, la prononciation ne prend point cette molleſſe : En voicy des exemples dans les quatre autres voyelles, *baller, rebeller, coller, annuller.* Toutes les fois qu'il y a vn *i* auant les deux *ll*, ſoit ſeul, ſoit en diphtongue, la prononciation y adjouſte vne *h*. On eſcrit *bailler, éueiller, briller, chatoüiller, cueillir,* & on prononce *baillher, éueillher, brillher, chatouillher, cueillhir.* Il faut excepter de cette Régle tous les mots qui viennent du Latin & qui ont deux *ll*, dans cette Langue ; comme, *ville, mille, tranquille, imbecille, diſtille, illuſtre, illegitime, illicite, &c.* Ie dis qui ont deux *ll* en Latin, parce que les mots de *fille* & *famille* en viennent, & ſe prononcent auec cette molleſſe des autres, qui ont l'*i* deuant les deux *ll*, & n'en viennent pas ; mais ce qui fait cette difference, c'eſt qu'ils ne tiennent pas les deux *ll* des mots Latins, *filia* & *familia*, qui n'en ont qu'vne, mais purement de noſtre Langue. Cette régle & cette exception ſont generales & aſſeurées. Quelques Modernes pour oſter toute l'ambiguité de cette prononciation, ont eſcrit les mots qui ſe prononcent ſans la molleſſe de l'*h*, auec vne *l* ſimple, en cette maniere, *tranquile, imbecile, diſtile*, & cette Ortographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles *a, o, u*, pour eſcrire ſimplement *baler, affoler, annuler*, mais elle ne s'accommoderoit point du tout auec l'*e*, & on auroit de la peine à prononcer *fidelle* & *belle*, ſi on eſcriuoit *fidele* & *bele* ; l'*i* meſme ſur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas ſouffrir touſiours, & particulierement en ces mots *ville, mille*, dont le premier ſi on le reduiſoit à vne *l* ſimple, ſe confondroit auec *vile*, qui a vne ſignification toute autre.

Il y auroit encor quantité de remarques à faire ſur les differentes manieres que nous auons de prononcer quelques lettres en noſtre Langue : mais ie n'entreprens pas de faire vn Traité entier de l'Ortographe & de la prononciation, & me contente de vous auoir donné ce mot d'auis touchant ce que j'ay innoué icy ; comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accouſtumer, ils n'auront pas ſuiuy ce nouuel ordre ſi punctuellement, qu'il ne s'y ſoit coulé bien des fautes, vous me ferez la grace d'y ſuppléer.

DISCOVRS
DE L'VTILITE' ET DES PARTIES DV POËME DRAMATIQVE.

BIEN que ſelon Aristote le ſeul but de la Poëſie Dramatique ſoit de plaire aux Spectateurs, & que la pluſpart de ces Poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. Il ne faut pas pretendre, *dit ce Philoſophe*, que ce genre de Poëſie nous donne toute ſorte de plaiſir, mais ſeulement celuy qui luy eſt propre ; *& pour trouver ce plaiſir qui luy eſt propre, & le donner aux Spectateurs, il faut ſuivre les Preceptes de l'Art, & leur plaire ſelon ſes Regles. Il eſt constant qu'il y a des Preceptes, puiſqu'il y a un Art, mais il n'eſt pas constant quels ils ſont. On convient du nom ſans convenir de la choſe, & on s'accorde ſur les paroles, pour contester ſur leur ſignification. Il faut obſerver l'unité d'action, de lieu, & de jour, perſonne n'en doute ; mais ce n'eſt pas une petite difficulté de ſçavoir ce que c'eſt que cette unité d'action, & jusques où peut s'étendre cette unité de jour, & de lieu. Il faut que le Poëte traite ſon Sujet ſelon le vray-ſemblable & le neceſſaire ; Aristote le dit, & tous ſes interpretes repetent les meſmes mots, qui leur ſemblent ſi clairs & ſi intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non-plus que luy, ce que c'eſt que ce vray-ſemblable, & ce neceſſaire. Beaucoup meſme ont ſi peu conſideré ce dernier, qui accompagne toûjours l'autre chez ce Philoſophe, horſmis une ſeule fois, où il parle de la Comedie, qu'on en eſt venu jusqu'à établir une Maxime tres-fauſſe*, qu'il faut que le Sujet d'une Tragedie ſoit vray-ſemblable ; *appliquant ainſi aux conditions du Sujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniere de le traiter. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire une Tragedie d'un Sujet purement vray-ſemblable, il en donne*

pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choſes étoient de pure invention, auſſi-bien qu'en la Comedie : mais les grands Sujets qui remuënt fortement les paſſions, & en oppoſent l'impetuoſité aux loix du devoir, ou aux tendreſſes du ſang, doivent toûjours aller au delà du vray-ſemblable, & ne trouveroient aucune croyance parmy les Auditeurs, s'ils n'étoient ſoûtenus, ou par l'authorité de l'Hiſtoire qui perſuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces meſmes Auditeurs déja tous perſuadez. Il n'eſt pas vray-ſemblable que Medée tuë ſes enfans, que Clytemnestre aſſaſſine ſon mary, qu'Oreste poignarde ſa mere : mais l'Hiſtoire le dit, & la repreſentation de ces grands crimes ne trouve point d'incredules. Il n'eſt ny vray, ny vray-ſemblable, qu'Andromede exposée à un Monstre marin aye eſté garantie de ce peril par un Cavalier volant, qui avoit des aiſles aux pieds ; mais c'eſt une fiction que l'Antiquité a receuë, & comme elle l'a tranſmiſe juſqu'à nous, perſonne ne s'en offenſe, quand il la voit ſur le Théatre. Il ne ſeroit pas permis toutefois d'inventer ſur ces exemples. Ce que la verité ou l'opinion fait accepter ſeroit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une reſſemblance à cette verité, ou à cette opinion. C'eſt pourquoy noſtre Docteur dit que les Sujets viennent de la Fortune, *qui fait arriuer les choſes,* & non de l'Art *qui les imagine. Elle eſt maîtreſſe des Evenemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous preſente, envelope une ſecrette défenſe d'entreprendre ſur elle, & d'en produire ſur la Scene qui ne ſoient pas de ſa façon. Auſſi* les anciennes Tragedies ſe ſont arrétées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choſes dignes de la Tragedie. *Les Siecles ſuivans nous en ont aſſez fourny, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus ſur les pas des Grecs ; mais je ne penſe pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs Regles. Il faut, s'il ſe peut, nous accommoder avec elles, & les amener juſques à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poëmes de plus d'Epiſodes qu'ils ne faiſoient, c'eſt quelque choſe de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.*

Il faut donc ſçavoir quelles ſont ces Regles, mais noſtre malheur eſt, qu'Ariſtote & Horace après luy en ont écrit aſſez obſcurément pour avoir beſoin d'interpretes, & que ceux qui leur en ont voulu ſervir juſques icy ne les ont ſouvent expliquez qu'en Grammairiens, ou en Philoſophes. Comme ils avoient plus d'étude & de ſpeculation, que d'experience du Theatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non-pas nous donner beaucoup de lumieres fort ſeures pour y reüſſir.

Ie hazar-

Ie hazarderay quelque choſe ſur trente ans de travail pour la Scene, & en diray mes penſées tout ſimplement, ſans eſprit de contestation qui m'engage à les ſoûtenir, & ſans pretendre que perſonne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainſi ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce Discours, que la Poëſie Dramatique a pour but le ſeul plaiſir des Spectateurs, *n'eſt pas pour l'emporter opiniaſtrément ſur ceux qui penſent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet, de profiter auſſi-bien que de plaire. Cette diſpute meſme ſeroit tres-inutile, puiſqu'il eſt impoſſible de plaire ſelon les Regles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il eſt vray qu'Ariſtote dans tout ſon Traité de la Poëtique n'a jamais employé ce mot une ſeule fois ; qu'il attribuë l'origine de la Poëſie au plaiſir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il préfere la partie du Poëme qui regarde le Sujet à celle qui regarde les Mœurs, parce que cette premiere contient ce qui agrée le plus, comme les Agnitions & les Peripeties ; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragedie l'agrément du diſcours dont elle eſt composée, & qu'il l'eſtime enfin plus que le Poëme Epique, en ce qu'elle a de plus la décoration exterieure & la Muſique qui délectent puiſſamment, & qu'étant plus courte & moins diffuſe, le plaiſir qu'on y prend eſt plus parfait : mais il n'eſt pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne ſçaurions plaire à tout le monde, ſi nous n'y meſlons l'utile, & que les gens graves & ſerieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuyeront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.*

Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis.

Ainſi, quoy que l'utile n'y entre que ſous la forme du delectable, il ne laiſſe pas d'y eſtre neceſſaire, & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver ſa place, que d'agiter, comme je l'ay déjà dit, une queſtion inutile touchant l'utilité de cette ſorte de Poëmes. I'eſtime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre ſortes.

La premiere conſiſte aux Sentences & inſtructions Morales qu'on y peut ſemer presque par tout : mais il en faut uſer ſobrement, les mettre rarement en diſcours generaux, ou ne les pouſſer guere loin, ſur tout quand on fait parler un homme paſſionné, ou qu'on luy fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'eſprit pour les concevoir, & les dire. Dans les déliberations d'Etat, où un homme d'importance conſulté par un Roy s'explique de ſens raſſis, ces ſortes de diſcours trouvent lieu de plus d'étenduë ; mais enfin il eſt toûjours bon de les reduire ſouvent de la Theſe à l'Hypotheſe, & j'aime mieux faire dire à un Acteur, l'Amour vous donne beaucoup d'inquietudes, *que* l'Amour donne beaucoup d'inquietudes aux eſprits qu'il poſſede.

Ce n'eſt pas que je vouluſſe entierement bannir cette derniere façon de

s'énoncer ſur les Maximes de la Morale, & de la Politique. Tous mes Poëmes demeureroient bien estropiez, ſi on en retranchoit ce que j'y en ay meſlé ; mais encor un coup, il ne les faut pas pouſſer loin ſans les appliquer au particulier ; autrement c'eſt un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureuſement que reüſſiſſe cet étalage de Moralitez, il faut toûjours craindre que ce ne ſoit un de ces ornements ambitieux, qu'Horace nous ordonne de retrancher.

I'avoüeray toutefois que les diſcours generaux ont ſouvent grace, quand celuy qui les prononce & celuy qui les écoute ont tous deux l'eſprit aſſez tranquille, pour ſe donner raiſonnablement cette patience. Dans le quatriéme Acte de Melite, la joye qu'elle a d'eſtre aimée de Tircis luy fait ſouffrir ſans chagrin la remontrance de ſa Nourrice, qui de ſon coſté ſatisfait à cette démangeaiſon, qu'Horace attribuë aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes ; mais ſi elle ſçavoit que Tircis la crûſt infidelle, & qu'il en fuſt au deſeſpoir, comme elle l'apprend en ſuite, elle n'en ſouffriroit pas quatre vers. Quelquefois meſme ces diſcours ſont neceſſaires, pour appuyer des ſentimens, dont le raiſonnement ne ſe peut fonder ſur aucune des actions particulieres de ceux dont on parle. Rodogune au premier Acte ne ſçauroit juſtifier la défiance qu'elle a de Cleopatre, que par le peu de ſincerité qu'il y a d'ordinaire dans les reconciliations des Grands après une offenſe ſignalée, parce que depuis le Traité de Paix, cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre ſuſpecte de cette haine, qu'elle luy conſerve dans le cœur. L'aſſeurance que prend Meliſſe au quatriéme de la Suite du Menteur ſur les premieres proteſtations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a veu qu'une ſeule fois, ne ſe peut authoriſer que ſur la facilité & la promptitude que deux Amants nez l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entrediſent ; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes generaux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'eſprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur memoire. Vous en trouverez icy quelques autres de cette nature. La ſeule regle qu'on y peut établir, c'eſt qu'il les faut placer judicieuſement, & ſur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'eſprit ſans embarras, & qui ne ſoient point emportez par la chaleur de l'action.

La ſeconde utilité du Poëme Dramatique ſe rencontre en la naïfve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire ſon effet, quand elle eſt bien achevée, & que les traits en ſont ſi reconnoiſſables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, n'y prendre le vice pour vertu. Celle-cy ſe fait alors toûjours aimer, quoy que mal-heureuſe, & celuy-là ſe fait toûjours haïr, bien que triomphant. Les Anciens ſe ſont fort ſouvent contentez de cette peinture, ſans ſe mettre en peine de

faire recompenſer les bonnes actions, & punir les mauvaiſes. Clytemneſtre & ſon adultere tuënt Agamemnon impunément ; Medée en fait autant de ſes enfans, & Atrée de ceux de ſon frere Thyeſte, qu'il luy fait manger. Il eſt vray qu'à bien conſiderer ces actions qu'ils choiſiſſoient pour la Catastrophe de leurs Tragedies, c'étoient des criminels qu'ils faiſoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeſte avoit abuſé de la femme de ſon frere ; mais la vangeance qu'il en prend a quelque choſe de plus affreux que ce premier crime. Iaſon étoit un perfide d'abandonner Medée, à qui il devoit tout ; mais maſſacrer ſes enfans à ſes yeux eſt quelque choſe de plus. Clytemneſtre ſe plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté ſur ſa vie, comme elle fait ſur la ſienne : & ces Maiſtres de l'Art ont trouvé le crime de ſon fils Oreſte, qui la tuë pour vanger ſon pere, encor plus grand que le ſien, puiſqu'ils luy ont donné des Furies vangereſſes pour le tourmenter, & n'en ont point donné à ſa mere, qu'ils font joüir paiſiblement avec ſon Ægiſte du Royaume d'un mary qu'elle avoit aſſaſſiné.

Noſtre Theatre ſouffre difficilement de pareils Sujets : le Thyeſte de Seneque n'y a pas été fort heureux : ſa Medée y a trouvé plus de faveur, mais auſſi, à le bien prendre, la perfidie de Iaſon & la violence du Roy de Corinthe la font paroiſtre ſi injuſtement opprimée, que l'Auditeur entre aiſément dans ſes intereſts, & regarde ſa vangeance comme une juſtice qu'elle ſe fait elle-meſme de ceux qui l'oppriment.

C'eſt cet intereſt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniere de finir le Poëme Dramatique par la punition des mauvaiſes actions & la recompenſe des bonnes, qui n'eſt pas un precepte de l'Art, mais un uſage que nous avons embraſſé, dont chacun peut ſe départir à ſes perils. Il étoit dès le temps d'Ariſtote, & peut-eſtre qu'il ne plaiſoit pas trop à ce Philoſophe, puiſqu'il dit, qu'il n'a eu vogue que par l'imbecillité du jugement des Spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au gouſt du Peuple, & écrivent ſelon les ſouhaits de leur Auditoire. *En effet, il eſt certain que nous ne ſçaurions voir un honneſte homme ſur noſtre Theatre, ſans luy ſouhaiter de la proſperité, & nous faſcher de ſes infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous ſortons avec chagrin, & remportons une eſpece d'indignation contre l'Autheur & les Acteurs : mais quand l'évenement remplit nos ſouhaits, & que la vertu y eſt couronnée, nous ſortons avec pleine joye, & remportons une entiere ſatisfaction, & de l'Ouvrage, & de ceux qui l'ont repreſenté. Le ſuccez heureux de la vertu, en dépit des traverſes & des perils, nous excite à l'embraſſer, & le ſuccez funeſte du crime ou de l'injuſtice eſt capable de nous en augmenter l'horreur naturelle par l'apprehenſion d'un pareil malheur.*

C'eſt en cela que conſiſte la troiſiéme utilité du Theatre, comme la quatriéme en la purgation des paſſions par le moyen de la pitié, & de la crainte. Mais comme cette utilité eſt particuliere à la Tragedie, je m'expliqueray ſur cet Article au ſecond Volume, où je traiteray de la Tragedie en particulier, & paſſe à l'examen des parties qu'Ariſtote attribuë au Poëme Dramatique. Ie dis au Poëme Dramatique en general, bien qu'en traitant cette matiere il ne parle que de la Tragedie; parce que tout ce qu'il en dit convient auſſi à la Comedie, & que la difference de ces deux eſpeces de Poëmes ne conſiſte qu'en la dignité des Perſonnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ny aux choſes qui ſervent à cette imitation.

Le Poëme eſt compoſé de deux ſortes de parties. Les unes ſont appellées parties de quantité, ou d'extenſion, & Ariſtote en nomme quatre, le Prologue, l'Epiſode, l'Exode, & le Chœur. Les autres ſe peuvent nommer des parties integrales, qui ſe rencontrent dans chacune de ces premieres pour former tout le corps avec elles. Ce Philoſophe y en trouve ſix, le Sujet, les Mœurs, les Sentiments, la Diction, la Muſique, & la Décoration du Theatre. De ces ſix, il n'y a que le Sujet dont la bonne conſtitution dépende proprement de l'Art Poëtique; les autres ont beſoin d'autres Arts ſubſidiaires. Les Mœurs, de la Morale; les Sentiments, de la Rhetorique; la Diction, de la Grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur Art, dont il n'eſt pas beſoin que le Poëte ſoit inſtruit, parce qu'il y peut faire ſuppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Ariſtote ne les traite pas. Mais comme il faut qu'il execute luy-meſme ce qui concerne les quatre premieres, la connoiſſance des Arts dont elles dépendent luy eſt abſolument neceſſaire, à moins qu'il aye receu de la Nature un ſens commun aſſez fort & aſſez profond, pour ſuppléer à ce defaut.

Les conditions du Sujet ſont diverſes pour la Tragedie, & pour la Comedie. Ie ne toucheray à preſent qu'à ce qui regarde cette derniere, qu'Ariſtote définit ſimplement, une imitation de perſonnes baſſes, & fourbes. *Ie ne puis m'empeſcher de dire que cette définition ne me ſatisfait point, & puiſque beaucoup de Sçavants tiennent que ſon Traité de la Poëtique n'eſt pas venu tout entier juſques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a deſrobé, il s'en rencontroit une plus achevée.*

La Poëſie Dramatique ſelon luy eſt une imitation des actions, & il s'arrête icy à la condition des perſonnes, ſans dire quelles doivent eſtre ces actions. Quoy qu'il en ſoit, cette définition avoit du rapport à l'uſage de ſon temps, où l'on ne faiſoit parler dans la Comedie que des perſonnes d'une condition tres-mediocre; mais elle n'a pas une entiere juſteſſe pour le noſtre, où les Rois meſme y peuvent entrer, quand leurs

actions ne ſont point au deſſus d'elle. Lors qu'on met ſur la Scene un ſimple intrique d'amour entre des Rois, & qu'ils ne courent aucun peril, ny de leur vie, ny de leur Etat, je ne croy pas que bien que les perſonnes ſoient illuſtres, l'action le ſoit aſſez pour s'élever juſques à la Tragedie. Sa dignité demande quelque grand intereſt d'Etat, ou quelque paſſion plus noble & plus maſle que l'amour, telles que ſont l'ambition, ou la vangeance; & veut donner à craindre des malheurs plus grands, que la perte d'une Maîtreſſe. Il eſt à propos d'y meſler l'amour, parce qu'il a toûjours beaucoup d'agrément, & peut ſervir de fondement à ces intereſts, & à ces autres paſſions dont je parle; mais il faut qu'il ſe contente du ſecond rang dans le Poëme, & leur laiſſe le premier.

Cette Maxime ſemblera nouvelle d'abord: elle eſt toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragedie, où il n'y aye qu'un intereſt d'amour à démeſler. Au contraire, ils l'en banniſſoient ſouvent, & ceux qui voudront conſiderer les miennes, reconnoiſtront qu'à leur exemple je ne luy ay jamais laiſſé y prendre le pas devant, & que dans le Cid meſme, qui eſt ſans contredit la Piece la plus amoureuſe que j'aye faite, le devoir de la naiſſance & le ſoin de l'honneur l'emportent ſur toutes les tendreſſes, qu'il inſpire aux Amants que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y aye de grands intereſts d'Etat dans un Poëme, & que le ſoin qu'une perſonne Royale doit avoir de ſa gloire faſſe taire ſa paſſion, comme en Don Sanche; s'il ne s'y rencontre point de peril de vie, de pertes d'Etats, ou de banniſſement, je ne penſe pas qu'il aye droit de prendre un nom plus relevé que celuy de Comedie: mais pour répondre aucunement à la dignité des perſonnes dont celuy-là repreſente les actions, je me ſuis haſardé d'y ajouſter l'Epithete d'Heroïque pour le diſtinguer d'avec les Comedies ordinaires. Cela eſt ſans exemple parmy les Anciens; mais auſſi il eſt ſans exemple parmy eux de mettre des Rois ſur le Theatre, ſans quelqu'un de ces grands perils. Nous ne devons pas nous attacher ſi ſervilement à leur imitation, que nous n'oſions eſſayer quelque choſe de nous meſmes, quand cela ne renverſe point les Regles de l'Art; ne fuſt-ce que pour meriter cette loüange que donnoit Horace aux Poëtes de ſon temps,

Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere,

& n'avoir point de part en ce honteux Eloge,

O imitatores, ſervum pecus.

Ce qui nous ſert maintenant d'exemple, *dit Tacite*, a été autrefois ſans exemple, & ce que nous faiſons ſans exemple en pourra ſervir un jour.

La Comedie differe donc en cela de la Tragedie, que celle-cy veut pour ſon Sujet, une action illuſtre, extraordinaire, ſerieuſe; celle-là s'arrête à une action commune & enjoüée: celle-cy demande de grands perils

pour ſes Heros, celle-là ſe contente de l'inquietude & des déplaiſirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmy ſes Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit eſtre complete & achevée ; c'eſt à dire, que dans l'évenement qui la termine, le Spectateur doit eſtre ſi bien instruit des ſentiments de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il ſorte l'esprit en repos, & ne ſoit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, ſa conspiration eſt découverte, Auguste le fait arréter. Si le Poëme en demeuroit-là, l'action ne ſeroit pas complete, parce que l'Auditeur ſortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordonné de cet ingrat favory. Ptolomée craint que Ceſar qui vient en Egypte ne favoriſe ſa Sœur dont il eſt amoureux, & ne le force à luy rendre ſa part du Royaume, que ſon Pere luy a laiſſée par Teſtament : pour attirer la faveur de ſon coſté par un grand ſervice, il luy immole Pompée ; ce n'eſt pas aſſez, il faut voir comment Ceſar recevra ce grand ſacrifice. Il arrive, il s'en faſche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les Conſeillers de cet attentat à cet illustre mort ; ce Roy ſurpris de cette reception ſi peu attenduë ſe reſout à prévenir Ceſar, & conspire contre luy, pour éviter par ſa perte le malheur dont il ſe voit menacé ; ce n'eſt pas encor aſſez, il faut ſçauoir ce qui reüſſira de cette conspiration. Ceſar en a l'avis, & Ptolomée periſſant dans un combat avec ſes Miniſtres, laiſſe Cleopatre en paiſible poſſeſſion du Royaume dont elle demandoit la moitié, & Ceſar hors de peril ; l'Auditeur n'a plus rien à demander, & ſort ſatisfait, parce que l'action eſt complete.

Ie connois des gens d'esprit, & des plus ſçavants en l'Art Poëtique, qui m'imputent d'avoir negligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes Poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le Mariage des premiers Acteurs, & que je ne les envoye point marier au ſortir du Theatre. A quoy il eſt aiſé de répondre, que le Mariage n'eſt point un achevement neceſſaire pour la Tragedie heureuſe, ny meſme pour la Comedie. Quant à la premiere, c'eſt le peril d'un Heros qui la conſtituë, & lors qu'il en eſt ſorty, l'action eſt terminée. Bien qu'il aye de l'amour, il n'eſt point beſoin qu'il parle d'épouſer ſa Maîtreſſe quand la bienſeance ne le permet pas, & il ſuffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empeſchemens, ſans luy en faire déterminer le iour. Ce ſeroit une choſe inſupportable que Chimene en convinſt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué ſon pere, & Rodrigue ſeroit ridicule, s'il faiſoit la moindre démonstration de le deſirer. Ie dis la meſme choſe d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fuſſent de mauvaiſe grace, dans l'instant que ſa mere ſe vient d'empoiſonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire perir avec elle. Pour la Comedie, Ariſtote ne luy impoſe point d'autre devoir pour concluſion, que de rendre amis ceux qui étoient ennemis. *Ce qu'il faut entendre*

un peu plus generalement que les termes ne ſemblent porter, & l'étendre à la reconciliation de toute ſorte de mauvaiſe intelligence ; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pere, qu'on a veu en colere contre luy pour ſes débauches, ce qui eſt une fin aſſez ordinaire aux anciennes Comedies ; ou que deux Amants ſeparez par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, ſe reünisſent par l'éclairciſſement de cette fourbe, ou par le conſentement de ceux qui y mettoient obstacle ; ce qui arrive presque toûjours dans les noſtres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce conſentement ne vienne pas par un ſimple changement de volonté, mais par un évenement qui en fourniſſe l'occaſion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénoüement d'une Piece, ſi après l'avoir ſoûtenuë durant quatre Actes ſur l'authorité d'un pere qui n'approuve point les inclinations amoureuſes de ſon fils, ou de ſa fille, il y conſentoit tout d'un coup au cinquiéme par cette ſeule raiſon que c'eſt le cinquiéme, & que l'Autheur n'oſeroit en faire ſix. Il faut un effet conſiderable qui l'y oblige, comme ſi l'Amant de ſa fille luy ſauvoit la vie en quelque rencontre, où il fuſt preſt d'eſtre aſſaſſiné par ſes ennemis, ou que par quelque accident inesperé il fuſt reconnu pour eſtre de plus grande condition, & mieux dans la fortune, qu'il ne paroiſſoit.

Comme il eſt neceſſaire que l'action ſoit complete, il faut auſſi n'ajouſter rien au delà, parce que quand l'effet eſt arrivé, l'Auditeur ne ſouhaite plus rien & s'ennuye de tout le reſte. Ainſi les ſentimens de joye qu'ont deux Amans qui ſe voyent reünis après de longues traverſes, doivent eſtre bien courts, & je ne ſçay pas quelle grace a euë chez les Atheniens la contestation de Menelas & de Teucer pour la ſepulture d'Aiax, que Sophocle fait mourir au quatriéme Acte ; mais je ſçay bien que de noſtre temps la diſpute du meſme Aiax & d'Vliſſe pour les armes d'Achille après ſa mort, laſſa fort les oreilles, bien qu'elle partiſt d'une bonne main. Ie ne puis déguiſer meſme que j'ay peine encore à comprendre comment on a pû ſouffrir le cinquiéme de Melite & de la Veufve. On n'y voit les premiers Acteurs que reünis enſemble, & ils n'y ont plus d'intereſt qu'à ſçavoir les Autheurs de la fauſſeté ou de la violence qui les a ſeparez. Cependant ils en pouvoient eſtre déja instruits, ſi je l'euſſe voulu, & ſemblent n'eſtre plus ſur le Theatre que pour ſervir de témoins au Mariage de ceux du ſecond ordre, ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Ie n'oſe attribuer le bonheur qu'eurent ces deux Comedies à l'ignorance des Préceptes, qui étoit aſſez generale en ce temps-là, d'autant que ces meſmes Preceptes bien, ou mal obſervez, doivent faire leur effet, bon, ou mauvais, ſur ceux meſme qui faute de les ſçavoir s'abandonnent au

courant des ſentimens naturels : mais je ne puis que je n'avouë du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cauſe qu'on ne s'eſt pas indigné contre ces defauts, & que la nouveauté d'un genre de Comedie tres-agreable, & qui jusques-là n'avoit point paru ſur la Scene, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaiſoit à la veuë, bien qu'il n'eut pas toutes ſes proportions dans leur juſteſſe.

La Comedie & la Tragedie ſe reſſemblent encor en ce que l'action qu'elles choiſiſſent pour imiter doit avoir une juste grandeur, *c'eſt à dire*, qu'elle ne doit eſtre, ny ſi petite, qu'elle échappe à la veuë comme un atome, ny ſi vaste, qu'elle confonde la memoire de l'Auditeur, & égare ſon imagination. *C'eſt ainſi qu'Aristote explique cette condition du Poëme, & ajouſte que* pour eſtre d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin. *Ces termes ſont ſi generaux, qu'ils ſemblent ne ſignifier rien ; mais à les bien entendre, ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle eſt peut-eſtre la mort de la ſœur d'Horace, qui ſe fait tout d'un coup ſans aucune préparation dans les trois Actes qui la precedent, & je m'aſſeure que ſi Cinna attendoit au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il conſumaſt les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalouſies contre Maxime, cette conspiration ſurprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre choſe.*

Il faut donc qu'une action pour eſtre d'une juste grandeur aye un commencement, un milieu, & une fin. Cinna conspire contre Auguste & rend conte de ſa conspiration à Æmilie, voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu ; Auguste luy pardonne, voilà la fin. Ainſi dans les Comedies de ce premier Volume, j'ay presque toujours établ deux Amans en bonne intelligence, je les ay broüillez enſemble par quelque fourbe, & les ay reünis par l'éclairciſſement de cette meſme fourbe qui les ſeparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action j'ajouſte un mot touchant celle de ſa repreſentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns reduiſent le nombre des Vers qu'on y recite à quinze cens, & veulent que les Pieces de Theatre ne puiſſent aller jusqu'à dix-huit, ſans laiſſer un chagrin capable de faire oublier les plus belles choſes. I'ay été plus heureux que leur Regle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux Comedies, & un peu plus de dix-huit cens aux Tragedies, ſans avoir ſujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'eſt aſſez parlé du Sujet de la Comedie, & des conditions qui luy ſont neceſ-

ſont neceſſaires. La vray-ſemblance en eſt une dont je parleray en un autre lieu ; il y a de plus, que les évenemens en doivent toûjours eſtre heureux, ce qui n'eſt pas une obligation de la Tragedie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas beſoin de Commentaire, je viens à la ſeconde Partie du Poëme, qui ſont les Mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, qu'elles ſoient bonnes, convenables, ſemblables & égales. *Ce ſont des termes qu'il a ſi peu expliquez, qu'il nous laiſſe grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.*

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles ſoient vertueuſes. La pluſpart des Poëmes tant anciens que modernes demeureroient en un pitoyable état ſi l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de perſonnages méchans, ou vicieux, ou tachez de quelque foibleſſe, qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris ſoin de décrire en general les mœurs de chaque âge, & leur attribuë plus de defauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Medée fiere & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colere, jusqu'à maintenir que les loix ne ſont pas faites pour luy, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible auec ces ſortes de Mœurs, & s'il m'eſt permis de dire mes conjectures ſur ce qu'Aristote nous demande par là, je croy que c'eſt le caractere brillant & élevé d'une habitude vertueuſe, ou criminelle, ſelon qu'elle eſt propre & convenable à la perſonne qu'on introduit. Cleopatre dans Rodogune eſt tres-méchante, il n'y a point de parricide qui luy faſſe horreur, pourveu qu'il la puiſſe conſerver ſur un troſne qu'elle préfere à toutes choſes, tant ſon attachement à la domination eſt violent ; mais tous ſes crimes ſont accompagnez d'une grandeur d'ame, qui a quelque choſe de ſi haut, qu'en meſme temps qu'on déteſte ſes actions, on admire la ſource dont elles partent. I'oſe dire la meſme choſe du Menteur. Il eſt hors de doute que c'eſt une habitude vicieuſe que de mentir, mais il debite ſes menteries avec une telle preſence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en ſa perſonne, & fait confeſſer aux Spectateurs que le talent de mentir ainſi eſt un vice dont les ſots ne ſont point capables. Pour troiſiéme exemple, ceux qui voudront examiner la maniere dont Horace décrit la colere d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma penſée. Elle a pour fondement un paſſage d'Aristote qui ſuit d'aſſez près celuy que je taſche d'expliquer. La Poëſie, *dit-il*, eſt une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, & comme les Peintres font ſouvent des portraits flatez, qui ſont plus beaux que l'Original, & conſervent toutefois la reſſemblance ; ainſi les Poëtes repreſentant des hommes coleres, ou faineans, doivent tirer une haute

idée de ces qualitez qu'ils leurs attribuent, en ſorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité, ou de dureté, & c'eſt ainſi qu'Homere a fait Achille bon. *Ce dernier mot eſt à remarquer, pour faire voir qu'Homere a donné aux emportemens de la colere d'Achille, cette bonté neceſſaire aux Mœurs, que je fais conſiſter en cette élevation de leur caractere, & dont Robortel parle ainſi.* Vnumquodque genus per ſe ſupremos quoſdam habet decoris gradus, & abſolutiſſimam recipit formam, non tamen degenerans à ſua natura & effigie priſtina.

Ce texte d'Ariſtote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte que les Mœurs des hommes coleres, ou faineants, doivent eſtre peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté. *Il y a du rapport de la dureté à la colere, & c'eſt ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille, en ce vers.*

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la faineantiſe, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en ſon caractere. C'eſt ce qui me fait douter ſi le mot Grec ῥᾳθύμους, *a été rendu dans le ſens d'Ariſtote par les interpretes Latins que j'ay ſuivis. Pacius le tourne* deſides, *Victorius*, inertes, *Heinſius*, ſegnes, *& le mot de* faineants *dont je me ſuis ſervy pour le mettre en noſtre Langue répond aſſez à ces trois verſions : mais Caſtelvetro le rend en la ſienne par celuy de* manſueti, debonnaires, ou pleins de manſuetude ; *& non ſeulement ce mot a une oppoſition plus juſte à celuy de* coleres, *mais auſſi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Ariſtote appelle*, ἠπιότητα, *dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois intrepretes traduiſent ce mot Grec par celuy* d'équité ou de probité, *qui répondroit mieux au* manſueti *de l'Italien, qu'à leurs* ſegnes, deſides, inertes, *pourveu qu'on n'entendiſt par là qu'une bonté naturelle, qui ne ſe faſche que mal-aiſément ; mais j'aimerois mieux encor celuy de* piacevolezza, *dont l'autre ſe ſert pour l'exprimer en ſa Langue, & je croy que pour luy laiſſer ſa force en la noſtre, on le pourroit tourner par celuy de* condeſcendance, ou facilité équitable d'approuver, excuſer, & ſupporter tout ce qui arrive. *Ce n'eſt pas que je me veüille faire juge entre de ſi grands hommes ; mais je ne puis diſſimuler que la verſion Italienne de ce paſſage me ſemble avoir quelque choſe de plus juſte que ces trois Latines. Dans cette diverſité d'interpretations, chacun eſt en liberté de choiſir, puiſque meſme on a droit de les rejetter toutes, quand il s'en preſente une nouvelle qui plaiſt davantage, & que les opinions des plus ſçavans ne ſont pas des loix pour nous.*

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Ariſtote par cette bonté de Mœurs, qu'il leur impoſe pour premiere condition, C'eſt qu'elles doivent eſtre vertueuſes, tant qu'il ſe peut, en ſorte que

nous n'expoſions point de vicieux, ou de criminels ſur le Theatre, ſi le Sujet que nous traitons n'en a beſoin. Il donne lieu luy meſme à cette penſée, lors que voulant marquer un exemple d'une faute contre cette Regle, il ſe ſert de celuy de Menelas dans l'Oreſte d'Euripide, dont le defaut ne conſiſte pas en ce qu'il eſt injuſte, mais en ce qu'il l'eſt ſans neceſſité.

Ie trouve dans Caſtelvetro une troiſiéme explication qui pourroit ne déplaire pas, qui eſt, que cette bonté de Mœurs ne regarde que le premier Perſonnage qui doit toûjours ſe faire aimer, & par conſequent eſtre vertueux, & non pas ceux qui le perſecutent, ou le font perir ; mais comme c'eſt rétraindre à un ſeul ce qu'Ariſtote dit en general, j'aimerois mieux m'arréter, pour l'intelligence de cette premiere condition, à cette élevation, ou perfection de caractere dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroiſſent ſur la Scene, & je ne pourrois ſuivre cette derniere interprétation, ſans condamner le Menteur dont l'habitude eſt vicieuſe, bien qu'il tienne le premier rang dans la Comedie qui porte ce tître.

En ſecond lieu, les Mœurs doivent eſtre convenables. Cette condition eſt plus aiſée à entendre que la premiere. Le Poëte doit conſiderer l'âge, la dignité, la naiſſance, l'employ, & le païs de ceux qu'il introduit : il faut qu'il ſçache ce qu'on doit à ſa Patrie, à ſes parens, à ſes amis, à ſon Roy ; quel eſt l'office d'un Magiſtrat, ou d'un General d'Armée, afin qu'il puiſſe y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire hair ; car c'eſt une Maxime infaillible, que pour bien reüſſir, il faut intereſſer l'Auditoire pour les premiers Acteurs. Il eſt bon de remarquer encor que ce qu'Horace dit des Mœurs de chaque âge n'eſt pas une Regle, dont on ne ſe puiſſe diſpenſer ſans ſcrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avares ; le contraire arrive tous les jours ſans merveille, mais il ne faut pas que l'un agiſſe à la maniere de l'autre, bien qu'il aye quelquefois des habitudes & des paſſions qui conviendroient mieux à l'autre. C'eſt le propre d'un jeune homme d'eſtre amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empeſche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en ſont aſſez ſouvent devant nos yeux ; mais il paſſeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il pretendoit ſe faire aimer par les bonnes qualitez de ſa perſonne. Il peut eſperer qu'on l'écoutera, mais cette eſperance doit eſtre fondée ſur ſon bien, ou ſur ſa qualité, & non pas ſur ſes merites ; & ſes pretenſions ne peuvent eſtre raiſonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame aſſez intereſſée, pour déferer tout à l'éclat des richeſſes, ou à l'ambition du rang.

La qualité de ſemblables, qu'Ariſtote demande aux Mœurs, regarde particulierement les perſonnes que l'Hiſtoire ou la Fable nous fait connoiſtre, & qu'il faut toûjours peindre telles que nous les y trouvons. C'eſt ce que veut dire Horace par ce vers.

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Vliſſe en grand guerrier, ou Achille en grand diſcoureur, ou Medée en femme fort ſoûmiſe, s'expoſeroit à la riſée publique. Ainſi ces deux qualitez, dont quelques interpretes ont beaucoup de peine à trouver la difference qu'Ariſtote veut qui ſoit entre elles ſans la deſigner, s'accorderont aiſément, pourveu qu'on les ſepare, & qu'on donne celle de convenables aux perſonnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'eſtre que dans l'eſprit du Poëte, en reſervant l'autre pour celles qui ſont connuës par l'Hiſtoire, ou par la Fable, comme je le viens de dire.

Il reſte à parler de l'égalité, qui nous oblige à conſerver juſqu'à la fin à nos Perſonnages les Mœurs que nous leur avons données au commencement. ſervetur ad imum

Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

L'inégalité y peut toutefois entrer ſans defaut, non ſeulement quand nous introduiſons des perſonnes d'un eſprit leger & inégal, mais encor lors qu'en conſervant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors ſelon les occaſions. Telle eſt celle de Chiméne du coſté de l'amour, elle aime toûjours fortement Rodrigue dans ſon cœur, mais cet amour agit autrement en preſence du Roy, autrement en celle de l'Infante, & autrement en celle de Rodrigue, & c'eſt ce qu'Ariſtote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il ſe preſente une difficulté à éclaircir ſur cette matiere, touchant ce qu'entend Ariſtote lors qu'il dit, que la Tragedie ſe peut faire ſans Mœurs, & que la pluſpart de celles des Modernes de ſon temps n'en ont point. *Le ſens de ce Paſſage eſt aſſez mal-aiſé à concevoir, veu que ſelon luy-meſme c'eſt par les Mœurs qu'un homme eſt méchant ou homme de bien, ſpirituel ou ſtupide, timide ou hardy, conſtant ou irreſolu, bon ou mauvais Politique, & qu'il eſt impoſſible qu'on en mette aucun ſur le Theatre qui ne ſoit bon, ou méchant, & qui n'aye quelqu'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux ſentimens qui ſemblent oppoſez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philoſophe dit en ſuite, que* ſi un Poëte a fait de belles Narrations Morales, & des diſcours bien ſententieux, il n'a fait encor rien par là qui concerne la Tragedie. *Cela m'a fait conſiderer que les Mœurs ne ſont pas ſeulement le principe des actions, mais auſſi du raiſonnement. Vn homme de bien agit & raiſonne en homme de bien, un méchant agit & raiſonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverſes Maximes de Morale, ſuivant cette diverſe habitude. C'eſt donc de ces Maximes, que cette habitude produit, que la Tragedie peut ſe paſſer, & non pas de l'habitude meſme, puiſque elle eſt le principe des actions, & que les actions ſont l'ame de la Tragedie, où l'on ne doit parler qu'en agiſſant & pour agir. Ainſi pour expliquer ce paſſage d'Ariſtote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle*

d'une Tragedie ſans Mœurs, il entend une Tragedie où les Acteurs énoncent ſimplement leurs ſentimens, ou ne les appuyent que ſur des raiſonnemens tirez du fait, comme Cleopatre dans le ſecond Acte de Rodogune, & non pas ſur des Maximes de Morale ou de Politique, comme Rodogune dans ſon premier Acte. Car, je le repete encor, faire un Poëme de Theatre, où aucun des Acteurs ne ſoit bon ny méchant, prudent ny imprudent, cela eſt abſolument impoſſible.

Après les Mœurs viennent les Sentimens, par où l'Acteur fait connoiſtre ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut ſe contenter d'un ſimple témoignage de ce qu'il ſe propoſe de faire, ſans le fortifier de raiſonnemens moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a beſoin de la Rhetorique pour peindre les paſſions & les troubles de l'eſprit, pour conſulter, deliberer, exagerer, ou extenuer, mais il y a cette difference pour ce regard entre le Poëte Dramatique, & l'Orateur, que celuy-cy peut étaler ſon Art & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec ſoin, parce que ce n'eſt jamais luy qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne ſont pas des Orateurs.

La Diction dépend de la Grammaire. Ariſtote luy attribuë les Figures, que nous ne laiſſons pas d'appeller communément Figures de Rhetorique. Ie n'ay rien à dire là-deſſus, ſinon que le langage doit eſtre net, les Figures placées à propos & diverſifiées, & la verſification aiſée, & élevée au deſſus de la Proſe, mais non pas juſqu'à l'enflure du Poëme Epique, puiſque ceux que le Poëte fait parler ne ſont pas des Poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs, a retranché la Muſique de nos Poëmes. Vne chanſon y a quelquefois bonne grace, & dans les Pieces de Machines cet ornement eſt redevenu neceſſaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, cependant que ces Machines deſcendent.

La décoration du Theatre a beſoin de trois Arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture, & de la Perſpective. Ariſtote pretend que cette partie non-plus que la precedente ne regarde pas le Poëte, & comme il ne la traite point, je me diſpenſeray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce diſcours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui ſont le Prologue, l'Epiſode, l'Exode, & le Chœur. Le Prologue eſt ce qui ſe recite avant le premier chant du Chœur. L'Epiſode, ce qui ſe recite entre les chants du Chœur. Et l'Exode, ce qui ſe recite après le dernier chant du Chœur. *Voilà tout ce que nous en dit Ariſtote, qui nous marque plûtoſt la ſituation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entre elles dans la repreſentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainſi pour les appliquer à noſtre uſage, le Prologue eſt noſtre premier Acte, l'Epiſode fait les trois ſuivants, l'Exode le dernier.*

Ie dis que le Prologue eſt ce qui ſe recite devant le premier chant du Chœur, bien que la verſion ordinaire porte, devant la premiere entrée du Chœur, *ce qui nous embaraſſeroit fort, veu que dans beaucoup de Tragedies Grecques le Chœur parle le premier, & ainſi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Ariſtote n'eut pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay conſideré qu'encore que le mot Grec πάροδος dont ſe ſert icy ce Philoſophe, ſignifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faiſoient parler leurs Acteurs : en cet endroit toutefois il ne peut ſignifier que le premier chant du Chœur. C'eſt ce qu'il m'apprend luy-meſme un peu après, en diſant que le πάροδος du Chœur eſt la premiere choſe que dit tout le Chœur enſemble. Or quand le Chœur entier diſoit quelque choſe, il chantoit, & quand il parloit ſans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit compoſé qui parlaſt au nom de tous. La raiſon en eſt que le Chœur alors tenoit lieu d'Acteur, & que ce qu'il diſoit ſervoit à l'action, & devoit par conſequent eſtre entendu, ce qui n'euſt pas été poſſible, ſi tous ceux qui le compoſoient, & qui étoient quelquefois juſqu'au nombre de cinquante, euſſent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce premier πάροδος du Chœur, qui eſt la borne du Prologue, à la premiere fois qu'il demeuroit ſeul ſur le Theatre & chantoit : juſque-là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une ſeule bouche, ou s'il y demeuroit ſeul ſans chanter, il ſe ſeparoit en deux demy-Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur coſté que par un ſeul organe, afin que l'Auditeur pûſt entendre ce qu'ils diſoient, & s'inſtruire de ce qu'il falloit qu'il appriſt pour l'intelligence de l'action.*

Ie reduis ce Prologue à noſtre premier Acte, ſuivant l'intention d'Ariſtote, & pour ſuppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de ſon livre, je diray qu'il doit contenir les ſemences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les Epiſodiques, en ſorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes ſuivans, qui ne ſoit connu par ce premier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette Maxime eſt nouvelle & aſſez ſevere, & je ne l'ay pas toûjours gardée ; mais j'eſtime qu'elle ſert beaucoup à fonder une veritable unité d'action, par la liaiſon de toutes celles qui concurrent dans le Poëme. Les Anciens s'en ſont fort écartez, particulierement dans les Agnitions, pour leſquelles ils ſe ſont presque toûjours ſervis de gens qui ſurvenoient par hazard au cinquiéme Acte, & ne ſeroient arrivez qu'au dixiéme, ſi la Piece en euſt eu dix. Tel eſt ce Vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle & de Seneque, où il ſemble tomber des Nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne ſçauroient plus par où en prendre, ny quelle poſture tenir, s'il arrivoit une heure

plus tard. Ie ne l'ay introduit qu'au cinquiéme Acte non-plus qu'eux ; mais j'ay préparé ſa venuë dès le premier, en faiſant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la Nouvelle de la mort de ſon pere. Ainſi dans la Veſve, bien que Celidan ne paroiſſe qu'au troiſiéme, il y eſt amené par Alcidon qui eſt du premier. Il n'en eſt pas de meſme des Maures dans le Cid, pour leſquels il n'y a aucune préparation au premier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le meſme defaut, mais j'ay trouvé le moyen d'y remedier en cette Edition, où le Deſnouëment ſe trouve préparé par Philiſte, & non plus par luy.

Ie voudrois donc que le premier Acte continſt le fondement de toutes les actions, & fermaſt la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reſte du Poëme. Encor que ſouvent il ne donne pas toutes les lumieres neceſſaires pour l'entiere intelligence du Sujet, & que tous les Acteurs n'y paroiſſent pas, il ſuffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroiſtre ayent beſoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne ſe doit entendre que des Perſonnages qui agiſſent dans la Piece par quelque propre intereſt conſiderable, ou qui apportent une Nouvelle importante qui produit un notable effet. Vn Domeſtique qui n'agit que par l'ordre de ſon maiſtre, un Confident qui reçoit le ſecret de ſon amy, & le plaint dans ſon malheur, un pere qui ne ſe montre que pour conſentir ou contredire le Mariage de ſes enfans, une femme qui conſole & conſeille ſon mary, en un mot, tous ces gens ſans action n'ont point beſoin d'eſtre inſinuez au premier Acte ; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, j'aurois pû la faire entrer au quatriéme, ſans pecher contre cette Regle. Mais je ſouhaiterois qu'on l'obſervaſt inviolablement, quand on fait concurrer deux actions differentes, bien qu'en ſuite elles ſe meſlent enſemble. La conſpiration de Cinna, & la conſultation d'Auguſte avec luy & Maxime n'ont aucune liaiſon entre elles, & ne ſont que concurrer d'abord, bien que le reſultat de l'une produiſe de beaux effets pour l'autre, & ſoit cauſe que Maxime en fait découurir le ſecret à cet Empereur. Il a été beſoin d'en donner l'idée dès le premier Acte, où Auguſte mande Cinna & Maxime. On n'en ſçait pas la cauſe, mais enfin il les mande, & cela ſuffit pour faire une ſurpriſe tres-agreable, de le voir deliberer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conſpiré contre luy. Cette ſurpriſe auroit perdu la moitié de ſes graces, s'il ne les euſt point mandez dès le premier Acte, ou ſi on n'y euſt point connu Maxime pour un des Chefs de ce grand deſſein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Caſtille doit faire d'un mary, & le rappel de celle d'Arragon dans ſes Etats, ſont deux choſes tout à fait differentes, auſſi ſont-elles propoſées toutes deux au premier Acte, & quand on introduit deux ſortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du Sujet, pour instruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit representer, & de tout ce qu'il falloit qu'il sçeust pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniere de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossierement, en introduisant, tantost un Dieu dans une Machine, par qui les Spectateurs recevoient cet éclaircissement, & tantost un de ses principaux Personnages qui les en instruisoit luy-mesme, comme dans son Iphigenie, & dans son Helene, où ces deux Heroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'Auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je vueille dire, que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple Narration. Le Monologue d'Æmilie, qui ouvre le Theatre dans Cinna, fait assez connoistre qu'Auguste a fait mourir son pere, & que pour vanger sa mort elle engage son Amant à conspirer contre luy ; mais c'est par le trouble & la crainte que le peril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connoissance. Sur tout le Poëte se doit souvenir, que quand un Acteur est seul sur le Theatre, il est présumé ne faire que s'entretenir en luy-mesme, & ne parle qu'afin que le Spectateur sçache dequoy il s'entretient, & à quoy il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre Acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'aye personne à qui la faire entendre, & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remedier à ce desordre d'Euripide, en introduisant un Prologue détahé, qui se recitoit par un Personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celuy de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Piece. Aussi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit precedé, & amener le Sujet jusques au premier Acte, où commencoit l'action.

Terence, qui est venu depuis luy, a gardé ces Prologues, & en a changé la matiere. Il les a employez à faire son Apologie contre ses envieux, & pour ouvrir son Sujet, il a introduit une nouvelle sorte de Personnages, qu'on a appellez Protatiques, parce qu'ils ne paroissoient que dans la Protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur, & par ce recit qu'on leur en faisoit l'Auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir, touchant les interests des premiers Acteurs, avant

avant qu'ils parussent sur le Theatre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Dauus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette Methode est fort artificieuse, mais je voudrois pour sa perfection que ces mesmes Personnages servissent encor à quelque autre chose dans la Piece, & qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce recit. Pollux dans Medée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Iason qu'il croyoit en Thessalie ; il apprend de luy sa fortune, & son divorce avec Medée, pour épouser Creüse, qu'il aide en suite à sauver des mains d'Ægée qui l'avoit fait enlever, & raisonne avec le Roy sur la défiance qu'il doit avoir des presens de Medée. Toutes les Pieces n'ont pas besoin de ces éclaircissemens, & par consequent on se peut passer souvent de ces Personnages, dont Terence ne s'est servy que ces deux fois dans les six Comedies que nous avons de luy.

Nostre Siecle a inventé une autre espece de Prologue pour les Pieces de Machines, qui ne touche point au Sujet, & n'est qu'une loüange adroite du Prince, devant qui ces Poëmes doivent estre representez. Dans l'Andromede, Melpomene emprunte au Soleil ses rayons pour éclairer son Theatre en faveur du Roy, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le Prologue de la Toison d'Or sur le mariage de sa Majesté, & la Paix avec l'Espagne, a quelque chose encor de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de nostre temps, par une fiction Poëtique, qui fait un grand accommodement de Theatre.

L'Episode selon Aristote en cet endroit, sont nos trois Actes du milieu ; mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, & qui luy servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je diray que bien que ces trois Actes s'appellent Episode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composez que d'Episodes. La consultation d'Auguste au second de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuïr avec luy, ne sont que des Episodes ; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irresolutions de ce Prince, & les conseils de Livie, sont de l'action principale ; & dans Heraclius, ces trois Actes ont plus d'action principale, que d'Episodes. Ces Episodes sont de deux sortes, & peuvent estre composez des actions particulieres des principaux Acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des interests des seconds Amants qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Personnages Episodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier Acte,

& eſtre attachez à l'action principale ; c'eſt à dire, y ſervir de quelque choſe, & particulierement ces Perſonnages Epiſodiques doivent s'embaraſſer ſi bien avec les premiers, qu'un ſeul intrique broüille les uns & les autres. Aristote blaſme fort les Epiſodes détachez, & dit que les mauvais Poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comediens pour leur donner de l'employ. *L'Infante du Cid eſt de ce nombre, & on la pourra condamner, ou luy faire grace par ce texte d'Aristote, ſuivant le rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.*

Je ne diray rien de l'Exode, qui n'eſt autre choſe que noſtre cinquiéme Acte. Ie penſe en avoir expliqué le principal employ, quand j'ay dit que l'action du Poëme Dramatique devoit eſtre complete. Ie n'y ajouſteray que ce mot ; qu'il faut, s'il ſe peut, luy reſerver toute la Catastrophe, & meſme la reculer vers la fin autant qu'il eſt poſſible. Plus on la differe, plus les eſprits demeurent ſuſpendus, & l'impatience qu'ils ont de ſçavoir de quel coſté elle tournera, eſt cauſe qu'ils la reçoivent avec plus de plaiſir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'Auditeur qui la ſçait trop toſt n'a plus de curioſité, & ſon attention languit durant tout le reſte, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'eſt veu dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui ſepare le quatriéme Acte du cinquiéme, n'a pas empeſché que les déplaiſirs d'Herode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conſeillerois à perſonne de s'aſſeurer ſur cet exemple. Il ne ſe fait pas des miracles tous les jours, & quoy que feu Mr Triſtan euſt bien merité ce beau ſuccès par le grand effort d'eſprit qu'il avoit fait à peindre les deſeſpoirs de ce Monarque, peut-eſtre que l'excellence de l'Acteur, qui en ſoûtenoit le Perſonnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'eſt venu en penſée touchant le but, les utilitez, & les parties du Poëme Dramatique. Quelques Perſonnes de condition, qui peuvent tout ſur moy, ont voulu que je donnaſſe mes ſentimens au Public, ſur les Regles d'un Art qu'il y a ſi long-temps que je pratique aſſez heureuſement. Comme ce Recueil a été ſeparé en trois Volumes dans l'impreſſion qui s'en eſt faite in Octavo, j'avois ſeparé les principales matieres en trois Diſcours, pour leur ſervir de Préfaces. Ie parle au ſecond des conditions particulieres de la Tragedie, des qualitez des Perſonnes & des évenemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la maniere de le traiter ſelon le vray-ſemblable ou le neceſſaire. Ie m'explique dans le troiſiéme ſur les trois unitez, d'action, de jour, & de lieu. Cette entrepriſe meritoit une longue & tres-exacte étude de tous les Poëmes qui nous reſtent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les Traitez, qu'Aristote & Horace ont fait de l'Art Poëtique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ay pû me reſoudre à en prendre le loiſir ; & je m'aſſeure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aiſément cette pareſſe, & ne ſeront pas faſchez, que je

donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'euſt fallu conſumer à des remarques ſur celles des autres Siecles. I'y fais quelques courſes, & y prens des exemples quand ma memoire m'en peut fournir. Ie n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en ſuis plus le maiſtre, que parce que je ne veux pas m'expoſer au peril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque choſe, ou que je ne loüerois pas aſſez en ce qu'ils ont fait d'excellent. I'écris ſans ambition, & ſans eſprit de contestation, je l'ay déja dit. Ie taſche de ſuivre toûjours le ſentiment d'Aristote dans les matieres qu'il a traitées, & comme peut-eſtre je l'entens à ma mode, je ne ſuis point jaloux qu'un autre l'entende à la ſienne. Le Commentaire dont je m'y ſers le plus, eſt l'experience du Theatre, & les reflexions ſur ce que j'ay veu y plaire, ou déplaire. I'ay pris pour m'expliquer un ſtile ſimple, & me contente d'une expreſſion nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaiſes, ſans y rechercher aucun enrichiſſement d'Eloquence. Il me ſuffit de me faire entendre, je ne pretens pas qu'on admire icy ma façon d'écrire, & ne fais point de ſcrupule de m'y ſervir ſouvent des meſmes termes, ne fuſt-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-eſtre la varieté ne diroit pas ſi juſtement ce que je veux dire. J'ajouſte à ces trois Diſcours generaux l'examen de chacun de mes Poëmes en particulier, afin de voir en quoy ils s'écartent, ou ſe conforment aux Regles que j'établis. Je n'en diſſimuleray point les defauts, & en revanche je me donneray la liberté de remarquer ce que j'y trouveray de moins imparfait. Monſieur de Balzac accorde ce Privilege à une certaine eſpece de gens, & ſoûtient qu'ils peuvent dire d'eux-meſmes par franchiſe, ce que d'autres diroient par vanité. Ie ne ſçay ſi j'en ſuis, mais je veux avoir aſſez bonne opinion de moy pour n'en deſeſperer pas.

EXAMEN
DES POEMES CONTENVS
en cette Premiere Partie.

MELITE.

CETTE Piece fut mon coup d'essay, & elle n'a garde d'estre dans les Regles ; puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eust. Ie n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Mr Hardy, dont la veine étoit plus feconde que polie, & de quelques Modernes, qui commençoient à se produire, & n'étoient pas plus Reguliers que luy. Le succez en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de Comediens à Paris, malgré le merite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusques alors, & me fit connoistre à la Cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma Regle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour broüiller quatre Amans par un seul intrique, & m'avoit donné assez d'aversion de cet horrible déreglement qui mettoit Paris, Rome, & Constantinople sur le mesme Theatre, pour reduire le mien dans une seule Ville.

La nouveauté de ce genre de Comedie, dont il n'y a point d'exemple en aucune Langue, & le stile naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnestes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu jusques-là que la Comedie fist rire sans Personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les Parasites, les Capitans, les Docteurs, &c. Celle-cy faisoit son effet par l'humeur enjoüée de gens d'une condition au dessus de ceux qu'on voit dans les Comedies de Plaute & de Terence, qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner son approbation à une Piece, dont le nœud n'avoit aucune

justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Melite, & les porter à Philandre. Ce Philandre est bien credule de se persuader d'estre aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoit point l'écriture, & qui luy défend de l'aller voir ; cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus, sur la legereté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit asseuré, & qui étoit preste d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne sçavoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il luy fait demander par Melite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cet Amant favorisé, croira plûtost un caractere qu'il n'a jamais veu, que les asseurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa Maîtresse ; & qu'il rompra avec elle sans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette pretension d'Eraste ne pouvoit estre supportable à moins d'une revelation, & Tircis qui est l'honneste homme de la Piece, n'a pas l'esprit moins leger que les deux autres, de s'abandonner au desespoir par une mesme facilité de croyance, à la veuë de ce caractere inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut legitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahy, & luy donner par là l'occasion de le desabuser. La folie d'Eraste, n'est pas de meilleure trempe. Ie la condamnois desors en mon ame ; mais comme c'étoit un ornement de Theatre qui ne manquoit jamais de plaire, & se faisoit souvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, & en tiray un effet que je tiendrois encor admirable en ce temps. C'est la maniere dont Eraste fait connoistre à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il luy a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénoüement.

Tout le cinquiéme Acte peut passer pour inutile. Tircis & Melite se sont raccommodez avant qu'il commence, & par consequent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres, & ils pouvoient l'avoir sçeu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vray que cet Acte retire Eraste de folie, qu'il le reconcilie avec les deux Amants, & fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Episodique, qui ne doit pas amuser le Theatre, quand la principale est finie ; & sur tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose, que pour satisfaire à la coûtume de ce temps-là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la Scene. Il semble mesme que le Personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas

l'effet, ne ſoit point achevé, & qu'il luy falloit quelque couſine de Melite, ou quelque ſœur d'Eraſte, pour le reünir avec les autres. Mais deſlors je ne m'aſſujettiſſois pas tout à fait à cette mode, & me contentay de faire voir l'aſſiette de ſon eſprit, ſans prendre ſoin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il eſt aſſez viſible qu'elle paſſe l'unité de jour, mais ce n'en eſt pas le ſeul defaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'eſtre paſsé huit ou quinze jours entre le premier & le ſecond, & autant entre le ſecond & le troiſiéme ; mais du troiſiéme au quatriéme il n'eſt pas beſoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de ſe rallentir à cette chaleur, qui jette Eraſte dans l'égarement d'eſprit. Ie ne ſçay meſme ſi les Perſonnages qui paroiſſent deux fois dans un meſme Acte (poſé que cela ſoit permis, ce que j'examineray ailleurs) je ne ſçay, dis-je, s'ils ont le loiſir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puiſque ces quartiers doivent eſtre ſi éloignez l'un de l'autre, que les Acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoiſtre. Au premier Acte, Tircis après avoir quitté Melite chez elle, n'a que le temps d'environ ſoixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec ſa ſœur, & n'en a guere davantage au ſecond à refaire le meſme chemin. Ie ſçay bien que la repreſentation racourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, ſans ſortir de la Regle, ce qui ſouvent a beſoin d'un jour entier pour s'effectuer : mais je voudrois, que pour mettre les choſes dans leur juſteſte, ce raccourciſſement ſe ménageaſt dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdiſt, en ſorte que chaque Acte n'en euſt pour la partie de l'action qu'il repreſente, que ce qu'il en faut pour ſa repreſentation.

Ce coup d'eſſay a ſans doute encor d'autres irregularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner ſi ponctuellement, que je m'obſtine à n'en vouloir oublier aucune : je penſe avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur aye d'indulgence pour moy, j'eſpere qu'il ne s'offencera pas d'un peu de negligence pour le reſte.

CLITANDRE.

VN voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de Melite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Regle que l'on connûſt en ce temps-là. I'entendis que ceux du métier la blâmoient de peu d'effets, & de ce que le ſtile en étoit trop familier. Pour la iuſtifier contre cette cenſure par une eſpece de bravade,

& montrer que ce genre de Pieces avoit les vrayes beautez de Theatre, j'entrepris d'en faire une reguliere (c'eſt à dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidents, & d'un ſtile plus eſlevé, mais qui ne vaudroit rien du tout ; enquoy je reüſſis parfaitement. Le ſtile en eſt veritablement plus fort que celuy de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſupportable. Il eſt meſlé de pointes, comme dans cette premiere, mais ce n'étoit pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la Scene en dûſt eſtre entierement purgée. Pour la conſtitution, elle eſt ſi deſordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui ſont les premiers Acteurs. Roſidor & Caliſte ſont ceux qui le paroiſſent le plus par l'avantage de leur caractere, & de leur amour mutuel ; mais leur action finit dès le premier Acte avec leur peril, & ce qu'ils diſent au troiſiéme & au cinquiéme ne fait que montrer leurs viſages, attendant que les autres achevent. Pymante & Doriſe y ont le plus grand employ, mais ce ne ſont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont meſme le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui ſemble tourner le nœud de la Piece, puiſque les premieres actions vont à le faire coupable, & les dernieres à le juſtifier, n'en peut eſtre qu'un Heros bien ennuyeux, qui n'eſt introduit que pour déclamer en priſon, & ne parle pas meſme à cette Maîtreſſe, dont les dédains ſervent de couleur à le faire paſſer pour criminel. Tout le cinquiéme Acte languit comme celuy de Melite après la concluſion des Epiſodes, & n'a rien de ſurprenant, puiſque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit y arriver, horſmis le mariage de Clitandre avec Doriſe qui eſt encor plus étrange que celuy d'Eraſte, & dont on n'a garde de ſe défier.

Le Roy & le Prince ſon fils y paroiſſent dans un employ fort au deſſous de leur dignité. L'un n'y eſt que comme juge, & l'autre comme confident de ſon favory. Ce defaut n'a pas accoûtumé de paſſer pour defaut, auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me fais une Regle, qui peut-eſtre ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un heritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & generalement un homme d'authorité, peut paroiſtre ſur le Theatre en trois façons : comme Roy, comme homme, & comme Iuge ; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il paroiſt comme Roy ſeulement, quand il n'a intereſt qu'à la conſervation de ſon Troſne, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'Etat, ſans avoir l'eſprit agité d'aucune paſſion particuliere ; & c'eſt ainſi qu'Auguſte agit dans Cinna, & Phocas dans Heraclius. Il paroiſt comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intereſt d'une paſſion à ſuivre, ou à vaincre, ſans aucun peril pour ſon Etat ; & tel eſt Grimoald dans les trois premiers Actes de Pertharite, & les

deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroiſt enfin que comme Iuge, quand il eſt introduit ſans aucun intereſt pour ſon Etat, ny pour ſa perſonne, ny pour ſes affections, mais ſeulement pour regler celuy des autres, comme dans ce Poëme, & dans le Cid, & l'on ne peut pas deſavoüer qu'en cette derniere poſture il remplit aſſez mal la dignité d'un ſi grand Tiltre, n'ayant aucune part en l'action, que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manieres. Auſſi l'on ne le donne jamais à repreſenter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il ſe contente de paſſer par la bouche de ceux du ſecond, ou du troiſiéme ordre. Il peut paroiſtre comme Roy, & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intereſt d'état, & une forte paſſion tout enſemble à ſoûtenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomede dans la Tragedie qui porte ſon nom; & c'eſt à mon avis la plus digne maniere, & la plus avantageuſe de mettre ſur la Scene des gens de cette condition; parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'eſtre repreſentez par les premiers Acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la memoire où un Roy paroiſſe comme homme & comme Iuge, avec un intereſt de paſſion pour luy, & un ſoin de régler ceux des autres, ſans aucun peril pour ſon Etat: mais pour voir les trois manieres enſemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Armenie, & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Theodore. Ie dis aucunement, parce que la tendreſſe que l'un a pour ſon gendre, & l'autre pour ſon fils, qui eſt ce qui les fait paroiſtre comme hommes, agit ſi foiblement, qu'elle ſemble étouffée ſous le ſoin qu'a l'un & l'autre de conſerver ſa dignité, dont ils ſont tous deux leur capital, & qu'ainſi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroiſſent que comme Gouverneurs qui craignent de ſe perdre, & comme juges qui par cette crainte dominante condamnent, ou plûtoſt s'immolent ce qu'ils voudroient conſerver.

Les Monologues ſont trop longs, & trop frequents en cette Piece: c'étoit une beauté en ce temps-là, les Comediens les ſouhaitoient, & croyoient y paroiſtre avec plus d'avantage. La Mode a ſi bien changé, que la pluſpart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans Pompée, la Suite du Menteur, Theodore, & Pertharite, ny dans Heraclius, Andromede, Oedipe, & la Toiſon d'Or, à la reſerve des Stances.

Pour le lieu, il a encor plus d'étenduë, ou ſi vous voulez ſouffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans Melite: il comprend un Chaſteau d'un Roy avec une foreſt voiſine, comme pourroit eſtre celuy de Saint Germain, & eſt bien éloigné de l'exactitude que les ſeveres Critiques y demandent.

LA VEVFVE.

LA VEVFVE.

CEtte Comedie n'eſt pas plus reguliere que Melite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le meſme defaut au cinquiéme Acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour Epiſodique; avec cette difference toutefois, que le mariage de Celidan avec Doris a plus de juſteſſe dans celle-cy, que celuy d'Eraſte avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le temps en general, qui n'eſt pas ſi vague que dans Melite, & a ſes intervalles mieux proportionnez par cinq jours conſecutifs. C'étoit un temperament que je croyois lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt & quatre heures, & cette étenduë libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce meſme defaut dans le particulier de la durée de chaque Acte, que ſouvent celle de l'action y excede de beaucoup celle de la repreſentation. Dans le commencement du premier, Philiſte quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, & paroiſt en la derniere Scene avec elle au ſortir de ces viſites qui doivent avoir conſumé toute l'après-diſnée, ou du moins la meilleure partie. La meſme choſe ſe trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Celidan d'aller voir Clarice ſur le ſoir dans ſon Chaſteau, où il la croit encor priſonniere, & ſe reſout de faire part de ſa joye à la Nourrice, qu'il n'oſeroit voir de jour, de peur de faire ſoupçonner l'intelligence ſecrette & criminelle qu'ils ont enſemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit eſtre qu'environ Midy quand il en a formé le deſſein, puiſque Celidan venoit de ramener Clarice, (ce que vray-ſemblablement il a fait le plûtoſt qu'il a pû, ayant un intereſt d'amour qui le preſſoit de luy rendre ce ſervice en faveur de ſon Amant) & quand il vient pour executer cette reſolution, la nuit doit avoir déja aſſez d'obſcurité pour cacher cette viſite qu'il luy va rendre. L'excuſe qu'on pourroit y donner auſſi bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans Melite; c'eſt qu'il n'y a point de liaiſon de Scenes, & par conſequent point de continuité d'action. Ainſi l'on pourroit dire que ces Scenes détachées qui ſont placées l'une après l'autre, ne s'entreſuivent pas immediatement, & qu'il ſe conſume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles ſont liées enſemble, cette liaiſon étant cauſe que l'une commence neceſſairement au meſme instant que l'autre finit.

Cette Comedie peut faire reconnoiſtre l'averſion naturelle que j'ay toûjours euë pour les A parte. *Elle m'en donnoit de belles occaſions, m'étant propoſé d'y peindre un amour reciproque, qui paruſt dans les*

entretiens de deux perſonnes qui ne parlent point d'amour enſemble, & de mettre des complimens d'amour ſuivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui ſont toutefois obligez par des conſiderations particulieres de s'en rendre des témoignages mutüels. C'étoit un beau jeu pour ces diſcours à part ſi frequens chez les Anciens, & chez les Modernes de toutes les Langues : cependant j'ay ſi bien fait par le moyen des confidences qui ont précedé ces Scenes artificieuſes, & des reflexions qui les ont ſuivies, que ſans emprunter ce ſecours, l'amour a parû entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été viſible entre ceux qui ſe font des protestations d'amour. La ſixiéme Scene du quatriéme Acte, ſemble commencer par ces A parte, *& n'en a toutefois aucun. Celidan & la Nourrice y parlent veritablement chacun à part, mais en ſorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Celidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouïr ; & Celidan de ſon coſté veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du peril où il feint qu'elle eſt, & qu'ainſi il la rencontre fort à propos. Le reſte de cette Scene eſt fort adroit par la maniere dont il dupe cette vieille, & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-meſme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne faſſe encor quelque piece qui trouble ſon deſſein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme. Mais ces ſortes de Perſonnages, qui n'agiſſent que pour l'intereſt des autres, ne ſont pas aſſez d'importance pour faire naiſtre une curioſité legitime de ſçavoir leurs ſentimens ſur l'évenement de la Comedie, où ils n'ont plus que faire, quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, & renduë à ſon Amant, pour penſer en ſa preſence à cette Nourrice, & prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.*

Le ſtile n'eſt pas plus élevé icy que dans Melite, mais il eſt plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumieres, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'eſprit, mais ſans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrique y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'eſperer un bien plus heureux ſuccès de ſa fourbe, qu'Eraſte de la ſienne.

LA GALLERIE DV PALAIS.

CE tître ſeroit tout à fait irregulier, puiſqu'il n'eſt fondé que ſur le Spectacle du premier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hyppolite, s'il n'étoit authoriſé par l'exemple des Anciens, qui

étoient ſans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragedies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les Trachiniennes, & les Phœniciennes. *L'Ajax meſme de Sophocle ne porte pas pour tître,* la mort d'Ajax, *qui eſt ſa principale action, mais* Ajax porte-fovet, *qui n'eſt que l'action du premier Acte. Ie ne parle point des Nuës, des Guespes, & des Grenoüilles d'Ariſtophane ; cecy doit ſuffire pour montrer que les Grecs nos premiers maiſtres ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune Regle ſur cet Article. I'ay donc pris ce tître de la Gallerie du Palais, parce que la promeſſe de ce Spectacle extraordinaire, & agreable pour ſa naïfveté, devoit exciter vray-ſemblablement la curioſité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroiſtre ce meſme Spectacle à la fin du quatriéme Acte, où il eſt entierement inutile, & n'eſt renoüé avec celuy du premier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maiſtres y avoient acheté, ou voir ſi les Marchands ont receu les nippes qu'ils attendoient. Cette eſpece de renoüement luy étoit neceſſaire, afin qu'il euſt quelque liaiſon qui luy fiſt trouver ſa place, & qu'il ne fuſt pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice eſt ce qui le fixe particulierement en ce lieu-là, & ſans cet incident il euſt été auſſi propre à la fin du ſecond, ou du troiſiéme, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la Piece auroit été tres-reguliere pour l'unité de lieu, & la liaiſon des Scenes, qui n'eſt interrompuë que par là. Celidée & Hyppolite ſont deux voiſines, dont les demeures ne ſont ſeparées que par le travers d'une ruë, & ne ſont pas d'une condition trop élevée pour ſouffrir que leurs Amants les entretiennent à leur porte. Il eſt vray que ce qu'elles y diſent ſeroit mieux dit dans une chambre, ou dans une Salle. Ce n'eſt que pour ſe faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient eſtre retranchées, & viennent parler au milieu de la Scene ; mais c'eſt un accommodement de Theatre qu'il faut ſouffrir, pour trouver cette rigoureuſe unité de lieu qu'exigent les grands Reguliers. Il ſort un peu de l'exacte vray-ſemblance, & de la bien-ſeance meſme ; mais il eſt presque impoſſible d'en uſer autrement, & les Spectateurs y ſont ſi accoûtumez, qu'ils n'y trouvent rien qui les bleſſe. Les Anciens, ſur les exemples deſquels on a formé les Regles, ſe donnoient cette liberté. Ils choiſiſſoient pour le lieu de leurs Comedies, & meſme de leurs Tragedies, une Place publique : mais je m'aſſeure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui ſeroit mieux dit dans la maiſon, qu'en cette Place. Ie n'en produiray qu'un exemple ſur qui le Lecteur en pourra trouver d'autres.*

L'Andrienne de Terence commence par le vieillard Simon, qui revient

du Marché avec des valets chargez de ce qu'il vient d'achepter pour les nopces de ſon fils ; il leur commande d'entrer dans ſa maiſon avec leur charge, & retient avec luy Soſie, pour luy apprendre que ces nopces ne ſont que des nopces feintes, à deſſein de voir ce qu'en dira ſon fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'hiſtoire. Ie ne penſe pas qu'aucun me dénie qu'il ſeroit mieux dans ſa Salle à luy faire confidence de ce ſecret, que dans une ruë. Dans la ſeconde Scene, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces nopces ; il le menaceroit plus à propos dans ſa maiſon, qu'en Public, & la ſeule raiſon qui le fait parler devant ſon logis, c'eſt afin que ce Davus demeuré ſeul puiſſe voir Myſis ſortir de chez Glycere, & qu'il ſe faſſe une liaiſon d'œil entre ces deux Scenes : ce qui ne regarde pas l'action preſente de cette premiere, qui ſe paſſeroit mieux dans la maiſon, mais une action future qu'ils ne prévoyent point, & qui eſt plûtoſt du deſſein du Poëte, qui force un peu la vray-ſemblance pour obſerver les Regles de ſon Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne ſeroient pas où les met le Poëte, s'il n'étoit queſtion que de dire ce qu'il leur fait dire. Ie laiſſe aux curieux à examiner le reſte de cette Comedie de Terence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'eſprit fort préoccupé d'un ſentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Piece, elle eſt dans le meſme ordre que la precedente, c'eſt à dire dans cinq jours conſecutifs. Le Stile en eſt plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront aſſez rares. Le Perſonnage de Nourrice qui eſt de la vieille Comedie, & que le manque d'Actrices ſur nos Theatres y avoit conſervé juſqu'alors, afin qu'un homme le pûſt repreſenter ſous le maſque, ſe trouve icy metamorphoſé en celuy de Suivante, qu'une femme repreſente ſur ſon viſage. Le caractere des deux Amantes a quelque choſe de choquant en ce qu'elles ſont toutes deux amoureuſes d'hommes qui ne le ſont point d'elles, & Celidée particulierement s'emporte juſqu'à s'offrir elle meſme. On la pourroit excuſer ſur le violent dépit qu'elle a de s'eſtre veuë méprisée par ſon Amant, qui en ſa preſence meſme a conté des fleurettes à une autre, & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas ſur la Scene des Perſonnages ſi parfaits, qu'ils ne ſoient ſujets à des defauts, & aux foibleſſes qu'impriment les paſſions : mais je veux bien avoüer que cela va trop avant, & paſſe trop la bien-ſeance, & la modeſtie du ſexe, bien qu'abſolument il ne ſoit pas condamnable. En recompenſe le cinquiéme Acte eſt moins traiſnant que celuy des precedentes, & conclud deux mariages ſans laiſſer aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA SVIVANTE.

IE ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens aſſez reguliere, bien qu'elle ne ſoit pas ſans taches. Le Stile en eſt plus foible que celuy des autres. L'amour de Geraſte pour Floriſe n'eſt point marqué dans le premier Acte, & ainſi la Protaſe comprend la premiere Scene du ſecond, où il ſe preſente avec ſa confidente Celie, ſans qu'on les connoiſſe, ny l'un, ny l'autre. Cela ne ſeroit pas vicieux, s'il ne s'y preſentoit que comme pere de Daphnis, & qu'il ne s'expliquaſt que ſur les intereſts de ſa fille: mais il en a de ſi notables pour luy, qu'ils ſont le nœud, & le dénoüement. Ainſi c'eſt un defaut ſelon moy, qu'on ne le connoiſſe pas dès ce premier Acte. Il pourroit eſtre encor ſouffert comme Celidan dans la Vefve, ſi Florame l'alloit voir pour le faire conſentir à ſon mariage avec ſa fille, & que par occaſion il luy propoſaſt celuy de ſa ſœur pour luy-meſme ; car alors ce ſeroit Florame qui l'introduiroit dans la Piece, & il y ſeroit appellé par un Acteur agiſſant dès le commencement. Clarimond qui ne paroiſt qu'au troiſiéme, eſt inſinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas, s'il reſſembloit à Florame. Ce meſme Clarimond fait venir ſon oncle Polemon au cinquiéme, & ces deux Acteurs ainſi ſont exempts du defaut que je remarque en Geraſte. L'entretien de Daphnis au troiſiéme avec cet Amant dédaigné, a une affectation aſſez dangereuſe, de ne dire que chacun un vers à la fois. Cela ſort tout-a-fait du vray-ſemblable, puiſque naturellement on ne peut eſtre ſi meſuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Seneque pourroient authoriſer cette affectation qu'ils pratiquent ſi ſouvent, & meſme par diſcours generaux, qu'il ſemble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois ſur la Scene, que pour s'y battre à coups de Sentences ; mais c'eſt une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle eſt trop fardée pour donner un amour raiſonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas aſſez de ſoin de cacher l'artifice de ſes parures, comme l'ordonne Ariſtote.

Geraſte n'agit pas mal en vieillard amoureux, puiſqu'il ne traite l'amour que par tierce perſonne, qu'il ne pretend eſtre conſiderable que par ſon bien, & qu'il ne ſe produit point aux yeux de ſa Maîtreſſe, de peur de luy donner du dégouſt par ſa preſence. On peut douter s'il ne ſort point du caractere des Vieillards, en ce qu'étans naturellement avares, ils conſiderent le bien plus que toute autre choſe dans les mariages de leurs enfans, & que celuy-cy donne aſſez liberalement ſa fille à Florame malgré ſon peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne ſa ſœur. En cela

j'ay ...ivy la peinture que fait Quintilian d'un vieux mary qui a épousé une jeune femme, & n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un Vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gaster par ma traduction. Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, & flagrantiùs uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus. *C'est sur ces deux lignes que je me suis crû bien fondé à faire dire de ce bon-homme.*

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encore heureusement acquise.

Il peut naistre encor une autre difficulté sur ce que Theante & Amarante forment chacun un dessein, pour traverser les amours de Florame & Daphnis, & qu'ainsi ce sont deux intriques qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons premierement, que ces deux desseins formez en mesme temps, & continuez tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empesche pas cette unité, ce qui ne seroit pas, si après celuy de Theante avorté Amarante en formoit un nouveau de sa part: En second lieu, que ces deux desseins ont une espece d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondez sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de pretexte à l'un & à l'autre ; & enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soy-mesme, & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul veritable nœud de cette Comedie, où le dessein de Theante ne sert qu'à un agreable Episode de deux honnestes gens qui joüent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avoit icy un aussi beau jeu pour les A parte *qu'en la Vefve, mais j'y en fais voir la mesme aversion, avec cet avantage, qu'une seule Scene qui ouvre le Theatre donne icy l'intelligence du sens caché de ce que disent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.*

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comedie, avec ce passedroit toutefois dont j'ay déja parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la ruë, seroit mieux dit dans sa chambre, où les Scenes qui se font sans elle & sans Amarante, ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir, & unité de lieu entiere, & liaison de Scene perpetuelle dans la Piece: ce qui ne pourroit estre, si elle parloit dans sa chambre, & les autres dans la ruë.

I'ay déja dit que je tiens impossible de choisir une Place publique pour le lieu de la Scene que cet inconvenient n'arrive ; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu. I'ay dit que la liaison de Scenes est icy perpetuelle, & j'y en ay mis de deux sortes, de presence, & de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un

Acteur sort du Theatre pour n'estre point veu de celuy qui y vient, cela fasse une liaison : mais je ne puis estre de leur avis sur ce point, & tiens que c'en est une suffisante, quand l'Acteur qui entre sur le Theatre voit celuy qui en sort, ou que celuy qui sort voit celuy qui entre ; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuye, soit qu'il le voye simplement sans avoir interest à le chercher, ny à le fuïr. Aussi j'appelle en general une liaison de veuë, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. I'avoüe que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de presence, & de discours, qui se fait lors qu'un Acteur ne sort point du Theatre sans y laisser un autre à qui il aye parlé, & dans mes derniers Ouvrages je me suis arrêté à celle-cy sans me servir de l'autre : mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préfererois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de tres-justes & de tres-importantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Theatre, quand il en entend. Car d'y venir simplement par curiosité, pour sçavoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si foible liaison, que je ne conseillerois jamais de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette Comedie celle de la representation, si l'heure du disner n'y séparoit point les deux premiers Actes. Le reste n'emporte que ce temps-là, & je n'aurois pû luy en donner davantage, que mes Acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir : ce qui les broüille n'étant qu'un mal-entendu, qui ne peut subsister, qu'autant que Geraste, Florame, & Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Ie n'ose dire que je m'y suis asservy à faire les Actes si égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre, c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la verité les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'est pas besoin de cette exactitude. Il suffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques-uns, & ne la rempliſſe pas dans les autres.

LA PLACE ROYALE.

IE ne puis dire tant de bien de celle-cy que de la precedente. Les vers en sont plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angelique sa Maîtresse se donne à son amy Cleandre, & c'est pour cela qu'il luy fait rendre une fausse lettre qui le convainc de legereté, & qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colere à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte & la donne à Doraste contre son intention, & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enleve-

ment. Ces deux deſſeins formez ainſi l'un après l'autre ſont deux actions, & donnent deux ames au Poëme, qui d'ailleurs finit aſſez mal par un mariage de deux perſonnes Epiſodiques qui ne tiennent que le ſecond rang dans la Piece. Les premiers Acteurs y achevent bizarrement, & tout ce qui les regarde fait languir le cinquiéme Acte, où ils ne paroiſſent plus à le bien prendre que comme ſeconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celuy de la Suivante, qui ayant été tres-intereſſée dans l'action principale, & demeurant enfin ſans Amant, n'oſe expliquer ſes ſentimens en la preſence de ſa Maîtreſſe & de ſon pere, qui ont tous deux leur conte, & les laiſſe rentrer, pour pester en liberté contre eux, & contre ſa mauvaiſe fortune dont elle ſe plaint en elle-meſme, & fait par là connoiſtre au Spectateur l'aſſiette de ſon esprit après un effet ſi contraire à ſes ſouhaits.

Alidor eſt ſans doute trop bon amy pour eſtre ſi mauvais amant. Puiſque ſa paſſion l'importune tellement, qu'il veut bien outrager ſa Maîtreſſe pour s'en défaire, il devroit ſe contenter de ce premier effort qui la fait obtenir à Doraste, ſans s'embaraſſer de nouveau pour l'intereſt d'un amy, & hazarder en ſa conſideration un repos qui luy eſt ſi précieux. Cet amour de ſon repos n'empeſche point qu'au cinquiéme Acte il ne ſe montre encor paſſionné pour cette Maîtreſſe, malgré la reſolution qu'il avoit priſe de s'en défaire, & les trahiſons qu'il luy a faites; de ſorte qu'il ſemble ne commencer à l'aimer veritablement que quand il luy a donné ſujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui eſt vicieuſe.

Le caractere d'Angelique ſort de la bienſeance, en ce qu'elle eſt trop amoureuſe, & ſe reſout trop toſt à ſe faire enlever par un homme, qui luy doit eſtre ſuſpect. Cet enlevement luy reüſſit mal, & il a été bon de luy donner un mauvais ſuccez, bien qu'il ne ſoit pas beſoin que les grands crimes ſoient punis dans la Tragedie, parce que leur peinture imprime aſſez d'horreur, pour en détourner les Spectateurs. Il n'en eſt pas de meſme des fautes de cette nature, & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter, ſi l'on voyoit que ceux qui les commettent vinſſent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils deſirent.

Malgré cet abus introduit par la neceſſité, & legitimé par l'uſage, de faire dire dans la ruë à nos Amantes de Comedie ce que vray-ſemblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angelique durant la reflexion douloureuſe qu'elle fait ſur la promptitude, & l'imprudence de ſes reſſentimens, qui la font conſentir à épouſer l'objet de ſa haine. I'ay mieux aimé rompre la liaiſon des Scenes, & l'unité de lieu qui ſe trouve aſſez exacte en ce Poëme, à cela près, afin de la faire ſoûpirer dans ſon cabinet avec plus de bien-ſeance pour elle, & plus de ſeureté

de ſeureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit ſortir de chez elle, en auroit trop veu ſi elle les avoit aperceus tous deux ſur le Theatre; & au lieu du ſoupçon de quelque intelligence renoüée entre eux, qui la porte à l'obſerver durant le bal, elle auroit eu ſujet d'en prendre une entiere certitude, & d'y donner un ordre, qui euſt rompu tout le nouveau deſſein d'Alidor, & l'intrique de la Piece. En voila aſſez ſur celle-cy, je paſſe aux deux qui reſtent dans ce Volume.

MEDE'E.

CEtte Tragedie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Seneque, & c'eſt ſur leur exemple que je me ſuis authoriſé à en mettre le lieu dans une Place publique : quelque peu de vray-ſemblance qu'il y aye à y faire parler des Rois, & à y voir Medée prendre les deſſeins de ſa vangeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le Chœur compoſé de Corinthiennes Sujettes de Creon, & qui devoient eſtre du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera perir leur Roy, leur Princeſſe & ſon mary, ſans qu'aucune d'elles ait la moindre penſée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Seneque, il y a quelque apparence qu'il ne luy fait pas prendre ces reſolutions violentes en preſence du Chœur, qui n'eſt pas toûjours ſur ſon Theatre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans ſon quatriéme Acte il luy fait achever ſes enchantemens en Place publique, & j'ay mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Medée dans le meſme cabinet où elle a fait ſes charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont ſemblé donner trop peu de défiance à Creon des preſens de cette Magicienne, offenſée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de ſe défier, qu'elle luy demande inſtamment un jour de delay pour ſe préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque choſe contre luy, & troubler les nopces de ſa fille.

J'ay creu mettre la choſe dans un peu plus de juſteſſe par quelques précautions que j'y ay apportées. La premiere, en ce que Creüſe ſouhaite avec paſſion cette robbe que Medée empoiſonne, & qu'elle oblige Iaſon à la tirer d'elle par adreſſe. Ainſi bien que les preſens des ennemis doivent eſtre ſuſpects, celuy-cy ne le doit pas eſtre, parce que ce n'eſt pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on luy arrache de la grace que ſes enfans reçoivent. La ſeconde, en ce que ce n'eſt pas elle qui demande ce jour de delay, qu'elle employe à ſa vangeance, mais Creon qui le luy donne de ſon mouvement, comme pour diminuer quelque choſe de l'injuſte vio-

lence qu'il luy fait, dont il ſemble avoir honte en luy-meſme; & la troiſiéme enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux luy en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve ſur une autre, avant que de permettre à ſa fille de s'en parer.

L'Epiſode d'Ægée n'eſt pas tout-à-fait de mon invention. Euripide l'introduit en ſon troiſiéme Acte, mais ſeulement comme un paſſant à qui Medée fait ſes plaintes, & qui l'aſſeure d'une retraite chez luy à Athenes, en conſideration d'un ſervice qu'elle promet de luy rendre. En quoy je trouve deux choſes à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la Cour de Creon ne parle point du tout de le voir: l'autre que bien qu'il promette à Medée de la recevoir & protéger à Athenes après qu'elle ſe ſera vangée, ce qu'elle fait dès ce jour-là meſme, il luy témoigne toutefois qu'au ſortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezéne, pour conſulter avec luy ſur le ſens de l'Oracle qu'on venoit de luy rendre à Delphes, & qu'ainſi Medée ſeroit demeurée en aſſez mauvaiſe poſture dans Athenes en l'attendant, puiſqu'il tarda manifeſtement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à ſa fille Æthra, qu'il laiſſa groſſe de Theſée, & n'en partit point que ſa groſſeſſe ne fuſt conſtante. Pour donner un peu plus d'intereſt à ce Monarque dans l'action de cette Tragedie, je le fais amoureux de Creüſe, qui luy préfere Iaſon; & je porte ſes reſſentimens à l'enlever, afin qu'en cette entrepriſe demeurant priſonnier de ceux qui la ſauvent de ſes mains, il aye obligation à Medée de ſa delivrance, & que la reconnoiſſance qu'il luy en doit l'engage plus fortement à ſa protection, & meſme à l'épouſer, comme l'Hiſtoire le marque.

Pollux eſt de ces Perſonnages Protatiques, qui ne ſont introduits que pour écouter la narration du Sujet. Ie penſe l'avoir déja dit, & j'ajouſte que ces Perſonnages ſont d'ordinaire aſſez difficiles à imaginer dans la Tragedie, parce que les évenemens publics & éclatans dont elle eſt compoſée ſont connus de tout le monde, & que s'il eſt aiſé de trouver des gens qui les ſçachent pour les raconter, il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'eſt ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis ſon retour de Colchos avoit toûjours été en Aſie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit paſſé dans la Grece que la Mer en ſepare. Le contraire arrive en la Comedie. Comme elle n'eſt que d'intriques particuliers, il n'eſt rien ſi facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais ſouvent il n'y a qu'une ſeule perſonne qui les puiſſe expliquer. Ainſi l'on n'y manque jamais de confidents, quand il y a matiere de confidence.

Dans la Narration que fait Nerine au quatriéme Acte on peut conſiderer, que quand ceux qui écoutent ont quelque choſe d'important dans l'eſprit, ils n'ont pas aſſez de patience pour écouter le detail de ce qu'on leur vient raconter, & c'eſt aſſez pour eux d'en apprendre l'évenement

en un mot. C'eſt ce que fait voir icy Medée, qui ayant ſçeu que Iaſon a arraché Creüſe à ſes raviſſeurs, & pris Ægée priſonnier, ne veut point qu'on luy explique comment cela s'eſt fait. Lors qu'on a affaire à un eſprit tranquille, comme Achorée à Cleopatre dans la mort de Pompée, pour qui elle ne s'intereſſe que par un ſentiment d'honneur, on prend le loiſir d'exprimer toutes les particularitez; mais avant que d'y deſcendre, j'eſtime qu'il eſt bon, meſme alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les Narrations ornées & Pathetiques il faut tres-ſoigneuſement prendre garde en quelle aſſiette eſt l'ame de celuy qui parle, & de celuy qui écoute, & ſe paſſer de cet ornement qui ne va guere ſans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux ſoit trop en peril, ou dans une paſſion trop violente, pour avoir toute la patience neceſſaire au recit qu'on ſe propoſe.

J'oubliois à remarquer que la priſon, où je mets Ægée, eſt un ſpectacle deſagreable, que je conſeillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & luy cachent toûjours plus de la moitié de ſa perſonne, ne manquent jamais à rendre ſon action fort languiſſante. Il arrive quelquefois des occaſions indiſpenſables de faire arréter priſonniers ſur nos Theatres quelques-uns de nos principaux Acteurs: mais alors il vaut mieux ſe contenter de leur donner des Gardes qui les ſuivent, & n'affoibliſſent ny le ſpectacle, ny l'action, comme dans Polyeucte, & dans Heraclius. I'ay voulu rendre viſible icy l'obligation qu'Ægée avoit à Medée, mais cela ſe fuſt mieux fait par un recit.

Ie ſeray bien aiſe encor qu'on remarque la civilité de Iaſon envers Pollux à ſon depart. Il l'accompagne juſques hors de la ville, & c'eſt une adreſſe de Theatre aſſez heureuſement pratiquée, pour l'éloigner de Creon & Creüſe mourants, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Vn Autheur eſt bien embaraſſé quand il en a trois, qui tous ont une aſſez forte paſſion dans l'ame, pour leur donner une juſte impatience de la pouſſer au dehors. C'eſt ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roy malheureux, avant l'arrivée de Iaſon, afin qu'il n'euſt à parler qu'à Creüſe, & à faire mourir cette Princeſſe avant que Medée ſe montre ſur le balcon, afin que cet Amant en colere n'aye plus à qui s'adreſſer qu'à elle: mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fuſt pas auprès de ſa Maîtreſſe dans un ſi grand malheur, ſi je n'euſſe rendu raiſon de ſon éloignement.

J'ay feint que les feux que produit la robbe de Medée, & qui font perir Creon & Creüſe, étoient inviſibles, parce que j'ay mis leurs perſonnes ſur la Scene dans la Catastrophe. Ce Spectacle de mourants m'étoit neceſſaire pour remplir mon cinquiéme Acte, qui ſans cela n'euſt pû atteindre à la longueur ordinaire des noſtres: mais à dire le vray, il n'a

pas l'effet que demande la Tragedie, & ces deux mourants importunent plus par leurs cris & par leurs gémiſſemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raiſon en eſt, qu'ils ſemblent l'avoir merité par l'injustice qu'ils ont faite à Medée, qui attire ſi bien de ſon coſté toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuſe ſa vangeance, après l'indigne traitement qu'elle a receu de Creon, & de ſon mary, & qu'on a plus de compaſſion du deſeſpoir où ils l'ont reduite, que de tout ce qu'elle leur fait ſouffrir.

Quant au ſtile il eſt fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ay meſlé du mien, approche ſi peu de ce que j'ay traduit de Seneque, qu'il n'eſt point beſoin d'en mettre le texte en marge, pour faire diſcerner au Lecteur ce qui eſt de luy, ou de moy. Le temps m'a donné le moyen d'amaſſer aſſez de forces, pour ne laiſſer pas cette difference ſi viſible dans le Pompée, où j'ay beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas eſtre demeuré fort au deſſous de luy, quand il a fallu me paſſer de ſon ſecours.

L'ILLVSION.

IE diray peu de choſe de cette Piece. C'eſt une galanterie extravagante qui a tant d'irregularitez, qu'elle ne vaut pas la peine de la conſiderer, bien que la nouveauté de ce caprice en aye rendu le ſuccès aſſez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier Acte ne ſemble qu'un Prologue. Les trois ſuivans forment une Piece que je ne ſçay comment nommer. Le ſuccès en eſt Tragique, Adraſte y eſt tué, & Clindor en peril de mort : mais le ſtile & les Perſonnages ſont entierement de la Comedie. Il y en a meſme un qui n'a d'eſtre que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne ſe trouve point d'original parmy les hommes. C'eſt un Capitan qui ſoûtient aſſez ſon caractere de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu dans quelque Langue que ce ſoit qui s'en acquitent mieux. L'action n'y eſt pas complete, puiſqu'on ne ſçait à la fin du quatriéme Acte qui la termine ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils ſe deſrobent plûtoſt au peril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y eſt aſſez regulier, mais l'unité de jour n'y eſt pas obſervée. Le cinquiéme eſt une Tragedie aſſez courte pour n'avoir pas la juſte grandeur que demande Ariſtote, & que j'ay taſché d'expliquer. Clindor & Iſabelle étans devenus Comediens, ſans qu'on le ſçache, y repreſentent une hiſtoire, qui a du rapport avec la leur, & ſemble en eſtre la ſuite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention: mais c'eſt un trait d'Art pour mieux abuſer par une fauſſe mort le pere de Clindor qui les regarde, & rendre ſon retour de la douleur à la joye plus ſurprenant, & plus agreable.

Tout cela couſu enſemble fait une Comedie, dont l'action n'a pour durée que celle de ſa repreſentation, mais ſurquoy il ne ſeroit pas ſeur de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne ſe hazardent qu'une fois, & quand l'original auroit paſsé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le ſtile ſemble aſſez proportionné aux matieres, ſi ce n'eſt que Lyſe en la ſixiéme Scene du troiſiéme Acte, ſemble s'élever un peu trop au deſſus du caractere de Servante. Ces deux vers d'Horace luy ſerviront d'excuſe, auſſi bien qu'au pere du Menteur, quand il ſe met en colere contre ſon fils au cinquiéme.

Interdum tamen & vocem Comedia tollit,
Iratuſque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendray pas davantage ſur ce Poëme. Tout irregulier qu'il eſt, il faut qu'il aye quelque merite, puiſqu'il a ſurmonté l'injure des temps, & qu'il paroiſt encor ſur nos Theatres, bien qu'il y aye plus de vingt & cinq années qu'il eſt au Monde, & qu'une ſi longue revolution en aye enſevely beaucoup ſous la pouſſiere, qui ſembloient avoir plus de droit que luy de pretendre à une ſi heureuſe durée.

LE CID.

CE Poëme a tant d'avantages du coſté du Sujet, & des penſées brillantes dont il eſt ſemé, que la pluſpart de ſes Auditeurs n'ont pas voulu voir les defauts de ſa conduite, & ont laiſsé enlever leurs ſuffrages au plaiſir que leur a donné ſa repreſentation. Bien que ce ſoit celuy de tous mes Ouvrages Reguliers où je me ſuis permis le plus de licence, il paſſe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la derniere ſeverité des Regles, & depuis vingt-trois ans qu'il tient ſa place ſur nos Theatres, l'Hiſtoire ny l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir, qui en aye effacé l'éclat. Auſſi a-t'il les deux grandes conditions que demande Ariſtote aux Tragedies parfaites, & dont l'aſſemblage ſe rencontre ſi rarement chez les Anciens & les Modernes. Il les aſſemble meſme plus fortement, & plus noblement, que les eſpeces que poſe ce Philoſophe. Vne Maîtreſſe que ſon devoir force à pourſuivre la mort de ſon Amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les paſſions plus vives & plus allumées, que tout ce qui peut ſe paſſer entre un mary & une femme, une mere & un fils, un frere & une ſœur ; & la haute vertu dans un naturel ſenſible à ces paſſions, qu'elle dompte ſans les affoiblir, & à qui elle laiſſe toute leur force pour en triompher plus glorieuſement, a quelque choſe de plus touchant, de plus élevé, & de plus aimable, que cette mediocre bonté, capable d'une foibleſſe & meſme d'un crime, où nos Anciens étoient contraints d'arréter le caractere le

plus parfait des Rois & des Princes, dont ils faiſoient leurs Heros, afin que ces taches & ces forfaits défigurant ce qu'ils leur laiſſoient de vertu, s'accommodaſt au gouſt & aux ſouhaits de leurs Spectateurs, & fortifiaſt l'horreur qu'ils avoient conceuë de leur domination, & de la Monarchie.

Rodrigue ſuit icy ſon devoir ſans rien relaſcher de ſa paſſion : Chiméne fait la meſme choſe à ſon tour, ſans laiſſer ébranſler ſon deſſein par la douleur où elle ſe voit abyſmée par là ; & ſi la preſence de ſon Amant luy fait faire quelque faux pas, c'eſt une gliſſade dont elle ſe releve à l'heure meſme, & non ſeulement elle connoit ſi bien ſa faute qu'elle nous en avertit, mais elle fait un prompt deſaveu de tout ce que une veuë ſi chere luy a pû arracher. Il n'eſt point beſoin qu'on luy reproche qu'il luy eſt honteux de ſouffrir l'entretien de ſon Amant après qu'il a tué ſon pere ; elle avouë que c'eſt la ſeule priſe que la médiſance aura ſur elle. Si elle s'emporte juſqu'à luy dire qu'elle veut bien qu'on ſçache qu'elle l'adore & le pourſuit, ce n'eſt point une reſolution ſi ferme, qu'elle l'empeſche de cacher ſon amour de tout ſon poſſible, lors qu'elle eſt en la preſence du Roy. S'il luy échape de l'encourager au combat contre Don Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne eſt le prix,

elle ne ſe contente pas de s'enfuir de honte au meſme moment ; mais ſi-toſt qu'elle eſt avec Elvire, à qui elle ne déguiſe rien de ce qui ſe paſſe dans ſon ame, & que la veuë de ce cher objet ne luy fait plus de violence, elle forme un ſouhait plus raiſonnable, qui ſatisfait ſa vertu & ſon amour tout enſemble, & demande au Ciel que le combat ſe termine

Sans faire aucun des deux ny vaincu, ny vainqueur.

Si elle ne diſſimule point qu'elle panche du coſté de Rodrigue, de peur d'eſtre à Don Sanche pour qui elle a de l'averſion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loy de ce combat, & les promeſſes que le Roy a faites à Rodrigue, elle luy fera mille autres ennemis, s'il en ſort victorieux. Ce grand éclat meſme qu'elle laiſſe faire à ſon amour après qu'elle le croit mort, eſt ſuivy d'une oppoſition vigoureuſe à l'execution de cette loy qui la donne à ſon Amant, & elle ne ſe taiſt qu'après que le Roy l'a differée, & luy a laiſsé lieu d'esperer qu'avec le temps il y pourra ſurvenir quelque obstacle. Ie ſçay bien que le ſilence paſſe d'ordinaire pour une marque de conſentement, mais quand les Rois parlent, c'en eſt une de contradiction. On ne manque jamais à leur applaudir, quand on entre dans leurs ſentimens ; & le ſeul moyen de leur contredire avec le reſpect qui leur eſt dû, c'eſt de ſe taire, quand leurs ordres ne ſont pas ſi preſſants, qu'on ne puiſſe remettre à s'excuſer de leur obeïr, lors que le temps en ſera venu,

& conſerver cependant une esperance legitime d'un empeſchement, qu'on ne peut encor déterminément prévoir.

Il eſt vray que dans ce Sujet il faut ſe contenter de tirer Rodrigue de peril, ſans le pouſſer juſque à ſon mariage avec Chiméne. Il eſt Historique, & a plû en ſon temps ; mais bien ſeurement il déplairoit au noſtre, & j'ay peine à voir que Chiméne y conſente chez l'Autheur Espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la Comedie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'Histoire, j'ay crû ne me pouvoir diſpenſer d'en jetter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet, & ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bien-ſeance du Theatre avec la verité de l'évenement.

Les deux viſites que Rodrigue fait à ſa Maîtreſſe ont quelque choſe qui choque cette bien-ſeance de la part de celle qui les ſouffre ; la rigueur du devoir vouloit qu'elle refuſaſt de luy parler, & s'enfermaſt dans ſon cabinet au lieu de l'écouter ; mais permettez-moy de dire avec un des premiers esprits de noſtre Siecle, que leur converſation eſt remplie de ſi beaux ſentimens, que pluſieurs n'ont pas connu ce defaut, & que ceux qui l'ont connu, l'ont toleré. *J'iray plus outre, & diray que tous presque ont ſouhaité que ces entretiens ſe fiſſent, & j'ay remarqué aux premieres repreſentations, qu'alors que ce malheureux Amant ſe preſentoit deuant elle, il s'élevoit un certain fremiſſement dans l'Aſſemblée, qui marquoit une curioſité merveilleuſe, & un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à ſe dire dans un état ſi pitoyable. Ariſtote dit* qu'il y a des abſurditez qu'il faut laiſſer dans un Poëme, quand on peut esperer qu'elles ſeront bien receuës, & il eſt du devoir du Poëte en ce cas de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puiſſent ébloüir. *Ie laiſſe au jugement de mes Auditeurs, ſi je me ſuis aſſez bien acquité de ce devoir, pour juſtifier par là ces deux Scenes. Les penſées de la premiere des deux ſont quelquefois trop ſpirituelles pour partir de perſonnes fort affligées ; mais outre que je n'ay fait que la paraphraſer de l'Espagnol, ſi nous ne nous permettions quelque choſe de plus ingenieux que le cours ordinaire de la paſſion, nos Poëmes ramperoient ſouvent, & les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos Acteurs, que des exclamations & des helas. Pour ne déguiſer rien, cette offre que fait Rodrigue de ſon épée à Chiméne, & cette protestation de ſe laiſſer tuer par D. Sanche, ne me plairoient pas maintenant. Ces beautez étoient de miſe en ce temps-là, & ne le ſeroient plus en celuy-cy. La premiere eſt dans l'original Espagnol, & l'autre eſt tirée ſur ce modele. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur, mais je ferois ſcrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir ſur noſtre Theatre.*

J'ay dit ailleurs ma penſée touchant l'Infante, & le Roy ; il reste neantmoins quelque choſe à examiner ſur la maniere dont ce dernier agit,

qui ne paroit pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, & n'envoye pas des Gardes à D. Diegue & à son fils. Surquoy on peut considerer, que D. Fernand étant le premier Roy de Castille, & ceux qui en avoient été maistres auparavant luy n'ayant eu tiltre que de Comtes, il n'étoit peut-estre pas assez absolu sur les grands Seigneurs de son Royaume, pour le pouvoir faire. Chez D. Guillen de Castro qui a traité ce Sujet avant moy, & qui devoit mieux connoistre que moy quelle étoit l'authorité de ce premier Monarque de son païs, le soufflet se donne en sa presence, & en celle de deux Ministres d'Etat, qui luy conseillent, après que le Comte s'est retiré fiérement & avec bravade, & que D. Diegue a fait la mesme chose en soûpirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourroient revolter, & prendre party avec les Maures dont son Etat est environné. Ainsi il se resout d'accommoder l'affaire sans bruit, & recommande le secret à ces deux Ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis crû bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce temps-cy, où l'authorité Royale est plus absoluë. Ie ne pense pas non plus qu'il manque beaucoup à ne jetter point l'alarme de nuit dans sa Ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisque on faisoit bonne garde sur les murs & sur le Port : mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, & de laisser tout faire à Rodrigue. La loy du combat qu'il propose à Chiméne avant que de le permettre à Don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plûtost une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un Arrest qu'il luy veüille faire executer. Cela paroit, en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas précisement l'effet de sa parole, & la laisse en état d'esperer que cette condition n'aura point de lieu.

Ie ne puis dénier que la Régle des vingt & quatre heures presse trop les incidents de cette Piece. La mort du Comte & l'arrivée des Maures s'y pouvoient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise, qui n'a point de communication, ny de mesures à prendre avec le reste ; mais il n'en va pas ainsi du combat de D. Sanche, dont le Roy étoit le maistre, & pouvoit luy choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour meriter deux ou trois jours de repos, & mesme il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échapé sans blessures, quoy que je n'en aye rien dit, parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette mesme Régle presse aussi trop Chiméne de demander justice au Roy la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d'auparavant, & n'avoit aucun

aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le Roy, dont elle n'avoit encor aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvoit encor dire qu'il luy eust manqué de promesse. Le Roman luy auroit donné sept ou huit jours de patience, avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt & quatre heures ne l'ont pas permis. C'est l'incommodité de la Régle, passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gesne en cette Piece.

Ie l'ay placé dans Séville, bien que D. Fernand n'en aye jamais été le maistre, & j'ay été obligé à cette falsification, pour former quelque vray-semblance à la descente des Maures, dont l'Armée ne pouvoit venir si viste par terre, que par eau. Ie ne voudrois pas asseurer toutefois que le flux de la Mer monte effectivement jusques-là : mais comme dans nostre Seine il fait encor plus de chemin, qu'il ne luy en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette Ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmy nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu mesme.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce defaut que j'ay marqué ailleurs, qu'ils se presentent d'eux-mesmes, sans estre appellez dans la Piece directement, ny indirectement, par aucun Acteur du premier Acte. Ils ont plus de justesse dans l'irregularité de l'Autheur Espagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la Cour les va combatre sur la frontiere, & ainsi le premier Acteur les va chercher, & leur donne place dans le Poëme ; au contraire de ce qui arrive icy, où ils semblent se venir faire de feste exprès pour en estre battus, & luy donner moyen de rendre un service d'importance à son Roy qui luy fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la Régle dans cette Tragedie.

Tout s'y passe donc dans Séville, & garde ainsi quelque espece d'unité de lieu en general, mais le lieu particulier change de Scene en Scene, & tantost c'est le Palais du Roy, tantost l'Apartement de l'Infante, tantost la maison de Chiméne, & tantost une ruë, ou Place publique. On le détermine aisément pour les Scenes détachées, mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre derniers du premier Acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte & D. Diegue se querellent au sortir du Palais, cela se peut passer dans une ruë, mais après le soufflet receu D. Diegue ne peut pas demeurer en cette ruë à faire ses plaintes attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitost environné de Peuple, & ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignist dans sa maison où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté ; mais en ce cas il faudroit délier les Scenes comme il a fait. En l'état où elles sont icy, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au Theatre, & suppléer favorablement ce qui ne s'y peut representer. Deux personnes s'y arrêtent pour

parler, & quelquefois il faut préſumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut expoſer ſenſiblement à la veuë, parce qu'ils échaperoient aux yeux avant que d'avoir pû dire ce qu'il eſt neceſſaire qu'ils faſſent ſçavoir à l'Auditeur. Ainſi par une fiction de Theatre, on peut s'imaginer que Don Diegue & le Comte ſortant du Palais du Roy, avancent toûjours en ſe querellant, & ſont arrivez devant la maiſon de ce premier, lors qu'il reçoit le ſoufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du ſecours. Si cette fiction Poëtique ne vous ſatisfait point, laiſſons-le dans la Place publique, & diſons que le concours du Peuple autour de luy après cette offence, & les offres de ſervice que luy font les premiers amis qui s'y rencontrent, ſont des circonſtances que le Roman ne doit pas oublier, mais que ces menuës actions ne ſervant de rien à la principale, il n'eſt pas beſoin que le Poëte s'en embaraſſe ſur la Scene. Horace l'en diſpenſe par ces Vers,

Hoc amet hoc ſpernat promiſſi carminis author,
Pleraque negligat. *& ailleurs*
Semper ad euentum feſtinet.

C'eſt ce qui m'a fait negliger au troiſiéme Acte de donner à D. Diegue, pour aide à chercher ſon fils, aucun des cinq cens amis qu'il avoit chez luy. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, & meſme que quelques autres le cherchoient pour luy d'un autre coſté; mais ces accompagnemens inutiles de perſonnes qui n'ont rien à dire, puiſque celuy qu'ils accompagnent a ſeul tout l'intereſt à l'action, ces ſortes d'accompagnements, dis-je, ont toûjours mauvaiſe grace au Theatre, & d'autant plus, que les Comediens n'employent à ces Perſonnages muets que leurs moucheurs de chandelles, & leurs valets, qui ne ſçavent quelle poſture tenir.

Les funerailles du Comte étoient encore une choſe fort embaraſſante, ſoient qu'elles ſe ſoient faites avant la fin de la Piece, ſoit que le corps aye demeuré en preſence dans ſon Hôtel, attendant qu'on y donnaſt ordre. Le moindre mot que j'en euſſe laiſſé dire, pour en prendre ſoin, euſt rompu toute la chaleur de l'attention, & remply l'Auditeur d'une fâcheuſe idée. I'ay creu plus à propos de les deſrober à ſon imagination par mon ſilence, auſſi-bien que le lieu précis de ces quatre Scenes du premier Acte dont je viens de parler, & je m'aſſeure que cet artifice m'a ſi bien reüſſi, que peu de perſonnes ont pris garde à l'un ny à l'autre, & que la pluſpart des Spectateurs laiſſant emporter leurs eſprits à ce qu'ils ont veu & entendu de Pathetique en ce Poëme, ne ſe ſont point aviſez de refléchir ſur ces deux conſiderations.

J'achéve par une remarque ſur ce que dit Horace, que ce qu'on expoſe à la veuë touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un recit.

C'eſt ſurquoy je me ſuis fondé pour faire voir le ſoufflet que reçoit D. Diegue, & cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'aquerir & conſeruer à mon premier Acteur l'amitié des Auditeurs, ſi neceſſaire pour reüſſir

au Theatre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années & de victoires, les jette aiſément dans le party de l'offencé, & cette mort qu'on vient dire au Roy tout ſimplement, ſans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commiſeration qu'y euſt fait naiſtre le ſpectacle de ſon ſang, & ne leur donne aucune averſion pour ce malheureux Amant, qu'ils ont veu forcé par ce qu'il devoit à ſon honneur d'en venir à cette extremité, malgré l'intereſt & la tendreſſe de ſon amour.

HORACE.

C'Eſt une croyance aſſez generale que cette Piece pourroit paſſer pour la plus belle des miennes, ſi les derniers Actes répondoient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gaſte la fin, & j'en demeure d'accord : mais je ne ſçay ſi tous en ſçavent la raiſon. On l'attribuë communément à ce qu'on voit cette mort ſur la Scene, ce qui ſeroit plûtoſt la faute de l'Actrice que la mienne, parce que quand elle voit ſon frere mettre l'épée à la main, la frayeur ſi naturelle au ſexe luy doit faire prendre la fuite, & recevoir le coup derriere le Theatre, comme je le marque dans cette impreſſion. Si c'eſt une Regle de ne le point enſanglanter, elle n'eſt pas du temps d'Ariſtote, qui nous apprend que pour émouvoir puiſſamment, il faut de grands déplaiſirs, des bleſſures, & des morts en Spectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les évenemens trop dénaturez, comme de Medée qui tuë ſes enfans, mais je ne voy pas qu'il en faſſe une Regle generale pour toutes ſortes de morts, ny que l'emportement d'un homme paſſionné pour ſa patrie, contre une ſœur qui la maudit en ſa preſence avec des imprecations horribles, ſoit de meſme nature que la cruauté de cette mere. Seneque l'expoſe aux yeux du Peuple en dépit d'Horace, & chez Sophocle Ajax ne ſe cache point aux Spectateurs lors qu'il ſe tuë. L'adouciſſement que j'ay apporté pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut eſtre propre icy à celle de Camille. Quand elle s'enferreroit d'elle-meſme par deſeſpoir en voyant ſon frere l'épée à la main, ce frere ne laiſſeroit pas d'eſtre criminel de l'avoir tirée contre elle, puiſqu'il n'y a point de troiſiéme perſonne ſur le Theatre à qui il pûſt adreſſer le coup qu'elle recevroit, comme peut faire Oreſte à Ægiſte. D'ailleurs l'Hiſtoire eſt trop connuë, pour retrancher le peril qu'il court d'une mort infame après l'avoir tuée, & la défenſe que luy préte ſon pere pour obtenir ſa grace n'auroit plus de lieu, s'il demeuroit innocent. Quoy qu'il en ſoit, voyons ſi cette action n'a pû cauſer la cheute de ce Poëme que par là, & ſi elle n'a point d'autre irregularité, que de bleſſer les yeux.

Comme je n'ay point accoûtumé de diſſimuler mes defauts, j'en trouve icy deux ou trois aſſez conſiderables. Le premier eſt, que cette action, qui devient la principale de la Piece, eſt momentanée, & n'a point cette juſte grandeur que luy demande Ariſtote, & qui conſiſte en un commencement, un milieu, & une fin. Elle ſurprend tout d'un coup, & toute la préparation que j'y ay donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, & par la défence qu'il fait à ſa ſœur de regretter qui que ce ſoit, de luy ou de ſon Amant, qui meure au combat, n'eſt point ſuffiſante pour faire attendre un emportement ſi extraordinaire, & ſervir de commencement à cette action.

Le ſecond defaut eſt, que cette mort fait une action double par le ſecond peril où tombe Horace après eſtre ſorty du premier. L'unité de peril d'un Heros dans la Tragedie fait l'unité d'action, & quand il en eſt garanty, la Piece eſt finie, ſi ce n'eſt que la ſortie meſme de ce peril l'engage ſi neceſſairement dans un autre, que la liaiſon & la continuité des deux n'en faſſe qu'une action : ce qui n'arrive point icy, où Horace revient triomphant ſans aucun beſoin de tuer ſa ſœur, ny meſme de parler à elle, & l'action ſeroit ſuffiſamment terminée à ſa victoire. Cette cheute d'un peril en l'autre ſans neceſſité fait icy un effet d'autant plus mauvais, que d'un peril public, où il y va de tout l'Etat, il tombe en un peril particulier, où il n'y va que de ſa vie ; & pour dire encor plus, d'un peril illuſtre où il ne peut ſuccomber que glorieuſement, en un peril infame dont il ne peut ſortir ſans tache. Ajouſtez pour troiſiéme imperfection, que Camille qui ne tient que le ſecond rang dans les trois premiers Actes, & y laiſſe le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'eſt plus conſiderable, & qu'ainſi s'il y a égalité dans les Mœurs, il n'y en a point dans la Dignité des Perſonnages, où ſe doit étendre ce Precepte d'Horace, ſervetur ad imum

Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Ce defaut en Rodelinde a été une des principales cauſes du mauvais ſuccès de Pertharite, & je n'ay point encor veu ſur nos Theatres cette inégalité de rang en un meſme Acteur, qui n'aye produit un tres-méchant effet. Il ſeroit bon d'en établir une Régle inviolable.

Du coſté du temps l'action n'eſt point trop preſſée, & n'a rien qui ne me ſemble vray-ſemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y ſoit exacte, elle n'eſt pas ſans quelque contrainte. Il eſt conſtant qu'Horace & Curiace n'ont point de raiſon de ſe ſeparer du reſte de la famille pour commencer le ſecond Acte, & c'eſt une adreſſe de Theatre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'Auditeur à l'action preſente ſouvent ne luy permet pas de deſcendre à l'examen ſevere de cette juſteſſe, & ce n'eſt pas un crime que de s'en prévaloir pour l'ébloüir, quand il eſt malaiſé de le ſatisfaire.

Le perſonnage de Sabine eſt aſſez heureuſement inventé, & trouve ſa vray-ſemblance aiſée dans le rapport à l'Hiſtoire, qui marque aſſez d'amitié & d'égalité entre les deux familles, pour avoir pû faire cette double alliance.

Elle ne ſert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du Cid, & ne fait que ſe laiſſer toucher diverſement comme elle a la diverſité des évenemens. Neantmoins on a generalement approuvé celle-cy, & condamné l'autre ; j'en ay cherché la raiſon, & j'en ay trouvé deux. L'une eſt la liaiſon des Scenes, qui ſemble, s'il m'eſt permis de parler ainſi, incorporer Sabine dans cette Piece, au lieu que dans le Cid toutes celles de l'Infante ſont détachées & paroiſſent hors œuvre ;

Tantum ſeries juncturaque pollet :

L'autre, qu'ayant une fois poſé Sabine pour femme d'Horace, il eſt neceſſaire que tous les incidens de ce Poëme luy donnent les ſentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intereſt à ce qui regarde ſon mary & ſes freres : mais l'Infante n'eſt point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid, & ſi elle a quelque inclination ſecrete pour luy, il n'eſt point beſoin qu'elle en faſſe rien paroiſtre, puiſqu'elle ne produit aucun effet.

L'Oracle qui eſt propoſé au premier Acte trouve ſon vray ſens à la concluſion du cinquiéme. Il ſemble clair d'abord, & porte l'imagination à un ſens contraire, & je les aimerois mieux de cette ſorte ſur nos Theatres, que ceux qu'on fait entierement obſcurs ; parce que la ſurpriſe de leur veritable effet en eſt plus belle. I'en ay uſé ainſi encor dans l'Andromede & dans l'Oedipe. Ie ne dis pas la meſme choſe des ſonges, qui peuvent faire encor un grand ornement dans la Protaſe, pourveu qu'on ne s'en ſerve pas ſouvent. Ie voudrois qu'ils euſſent l'idée de la fin veritable de la Piece, mais avec quelque confuſion, qui n'en permiſt pas l'intelligence entiere. C'eſt ainſi que je m'en ſuis ſervy deux fois, icy, & dans Polyeucte, mais avec plus d'éclat & d'artifice dans ce dernier Poëme où il marque toutes les particularitez de l'évenement, qu'en celuy-cy où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeſte.

Il paſſe pour conſtant que le ſecond Acte eſt un des plus pathetiques qui ſoient ſur la Scene, & le troiſiéme un des plus artificieux. Il eſt ſoûtenu de la ſeule narration de la moitié du combat des trois freres, qui eſt coupée tres-heureuſement pour laiſſer Horace le pere dans la colere & le déplaiſir, & luy donner en ſuite un beau retour à la joye dans le quatriéme. Il a été à propos pour le jetter dans cette erreur de ſe ſervir de l'impatience d'une femme, qui ſuit brusquement ſa premiere idée, & préſume le combat achevé, parce qu'elle a veu deux des Horaces par terre, & le troiſiéme en fuite. Vn homme, qui doit eſtre plus poſé & plus

judicieux, n'euſt pas été propre à donner cette fauſſe alarme. Il euſt dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'évenement, & n'euſt pas été excuſable de ſe laiſſer emporter ſi legerement par les apparences, à préſumer le mauvais ſuccès d'un combat, dont il n'euſt pas veu la fin.

Bien que le Roy n'y paroiſſe qu'au cinquiéme, il y eſt mieux dans ſa Dignité que dans le Cid, parce qu'il a intereſt pour tout ſon Etat dans le reste de la Piece, & bien qu'il n'y parle point, il ne laiſſe pas d'y agir comme Roy. Il vient auſſi dans ce cinquiéme comme Roy, qui veut honorer par cette viſite un pere dont les fils luy ont conſervé ſa Couronne, & acquis celle d'Albe au prix de leur ſang. S'il y fait l'office de juge, ce n'eſt que par accident, & il le fait dans ce logis meſme d'Horace, par la ſeule contrainte qu'impoſe la Régle de l'unité de lieu. Tout ce cinquiéme eſt encor une des cauſes du peu de ſatisfaction que laiſſe cette Tragedie : il eſt tout en plaidoyez, & ce n'eſt pas là la place des harangues, ny des longs discours. Ils peuvent eſtre ſupportez en un commencement de Piece où l'action n'eſt pas encor échauffée : mais le cinquiéme Acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'Auditeur déja laſsée ſe rebute de ces concluſions qui traiſnent, & tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valere y ſoit un digne accuſateur d'Horace, parce que dans la Piece il n'a pas fait voir aſſez de paſſion pour Camille : à quoy je répons, que ce n'eſt pas à dire qu'il n'en euſt une tres-forte, mais qu'un Amant mal voulu ne pouvoit ſe montrer de bonne grace à ſa Maîtreſſe, dans le jour qui la rejoignoit à un Amant aimé. Il n'y avoit point de place pour luy au premier Acte, & encor moins au ſecond ; il falloit qu'il tinſt ſon rang à l'Armée pendant le troiſiéme, & il ſe montre au quatriéme, ſi-toſt que la mort de ſon Rival fait quelque ouverture à ſon esperance. Il taſche à gagner les bonnes graces du pere, par la commiſſion qu'il prend du Roy de luy apporter les glorieuſes Nouvelles de l'honneur que ce Prince luy veut faire, & par occaſion il luy apprend la victoire de ſon fils qu'il ignoroit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers Actes, mais d'un temps propre à le témoigner ; & dès la premiere Scene de la Piece il paroit bien qu'il rendoit aſſez de ſoins à Camille, puiſque Sabine s'en alarme pour ſon frere. S'il ne prend pas le procedé de France, il faut conſiderer qu'il eſt Romain, & dans Rome, où il n'auroit pû entreprendre un düel contre un autre Romain ſans faire un crime d'Etat, & que j'en aurois fait un de Theatre, ſi j'avois habillé un Romain à la Françoiſe.

CINNA.

CE Poëme a tant d'illuſtres ſuffrages, qui luy donnent le premier rang parmy les miens, que je me ferois trop d'importans ennemis, ſi j'en diſois du mal. Ie ne le ſuis pas aſſez de moy-meſme pour chercher des defauts où ils n'en ont point voulu voir, & accuſer le jugement qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'il m'en ont donnée. Cette approbation ſi forte & ſi generale vient ſans doute de ce que la vray-ſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la verité luy manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au neceſſaire. Rien n'y contredit l'Hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoûtées ; rien n'y eſt violenté par les incommoditez de la repreſentation, ny par l'unité de iour, ny par celle de lieu.

Il eſt vray qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la Piece ſe paſſe chez Æmilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. I'aurois été ridicule ſi j'avois prétendu que cet Empereur deliberaſt avec Maxime & Cinna, s'il quitteroit l'Empire, ou non, préciſément dans la meſme place, où ce dernier vient de rendre conte à Æmilie de la conſpiration qu'il a formée contre luy. C'eſt ce qui m'a fait rompre la liaiſon des Scenes au quatriéme Acte, n'ayant pû me reſoudre à faire que Maxime vinſt donner l'alarme à Æmilie de la conjuration découverte, au lieu meſme où Auguſte en venoit de recevoir l'avis par ſon ordre, & dont il ne faiſoit que de ſortir avec tant d'inquietude & d'irreſolution. C'euſt eſté une impudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vray-ſemblable, de ſe preſenter dans ſon cabinet un moment après qu'il luy avoit fait reveler le ſecret de cette entrepriſe, dont il étoit un des Chefs, & porter la nouvelle de ſa fauſſe mort. Bien loin de pouvoir ſurprendre Æmilie par la peur de ſe voir arrétée, c'euſt été ſe faire arréter luy-meſme, & ſe précipiter dans un obſtacle invincible au deſſein qu'il vouloit executer. Æmilie ne parle donc pas où parle Auguſte, à la reſerve du cinquiéme Acte : mais cela n'empeſche pas qu'à conſiderer tout le Poëme enſemble, il n'aye ſon unité de lieu, puiſque tout s'y peut paſſer, non ſeulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le ſeul Palais d'Auguſte, pourveu que vous y vouliez donner un Apartement à Æmilie, qui ſoit éloigné du ſien.

Le conte que Cinna luy rend de ſa conſpiration juſtifie ce que j'ay dit ailleurs, que pour faire ſouffrir une Narration ornée, il faut que celuy qui la fait, & celuy qui l'écoute, ayent l'eſprit aſſez tranquille, & s'y plaiſent aſſez pour luy préter toute la patience qui luy eſt neceſſaire. Æmilie a joye d'apprendre de la bouche de ſon Amant avec quelle chaleur

il a ſuivy ſes intentions, & Cinna n'en a pas moins de luy pouvoir donner de ſi belles eſperances de l'effet qu'elle en ſouhaite. C'eſt pourquoy, quelque longue que ſoit cette Narration ſans interruption aucune, elle n'ennuye point, les ornemens de Rhetorique dont j'ay taſché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, & la diverſité de ſes figures ne fait point regretter le temps que j'y perds: mais ſi j'avois attendu à la commencer qu'Evandre euſt troublé ces deux Amants par la Nouvelle qu'il leur apporte, Cinna euſt été obligé de s'en taire, ou de la conclurre en ſix Vers, & Æmilie n'en euſt pû ſupporter davantage.

Comme les Vers d'Horace ont quelque choſe de plus net & de moins guindé pour les penſées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette Piece ont quelque choſe de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le Sujet, qui n'eſt ny trop chargé d'incidens, ny trop embaraſſé des recits de ce qui s'eſt paſſé avant le commencement de la Piece, eſt une des cauſes ſans doute de la grande approbation qu'il a receuë. L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action preſente, & à n'eſtre point obligé pour l'intelligence de ce qu'il voit, de refléchir ſur ce qu'il a déja veu, & de fixer ſa memoire ſur les premiers Actes, cependant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des Pieces embaraſſées qu'en termes de l'Art on nomme implexes, *par un mot emprunté du Latin, telles que ſont Rodogune & Heraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les Simples, mais comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'Art pour les conduire, celles-cy n'ayant pas le meſme ſecours du coſté du Sujet, demandent plus de force de Vers, de raiſonnement, & de ſentiments, pour les ſoûtenir.*

POLYEVCTE.

CE Martyre eſt rapporté par Surius ſur le neufiéme de Ianvier. Polyeucte vivoit en l'année 250. ſous l'Empereur Decius, il étoit Armenien, amy de Nearque, & Gendre de Felix, qui avoit la commiſſion de l'Empereur pour faire executer ſes Edits contre les Chrétiens. Cet amy l'ayant reſolu à ſe faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publioit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoient ſur les Autels pour les adorer, les briſa contre terre, reſista aux larmes de ſa femme Pauline, que Felix employa auprès de luy pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de ſon beau-pere, ſans autre Bapteſme que celuy de ſon ſang. Voilà ce que m'a prété l'Hiſtoire; le reſte eſt de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ay fait Felix Gouverneur d'Armenie, & ay pratiqué un ſacrifice public afin de rendre l'occaſion plus

plus illuſtre, & donner un pretexte à Severe de venir en cette Province, ſans faire éclater ſon amour, avant qu'il en euſt l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arréter nos Heros dans une mediocre bonté, où quelques interpretes d'Ariſtote bornent leur vertu, ne trouveront pas icy leur conte, puiſque celle de Polyeucte va juſqu'à la Sainteté, & n'a aucun meſlange de foibleſſe. J'en ay déja parlé ailleurs, & pour confirmer ce que j'en ay dit par quelques authoritez, j'ajouſteray icy que Mirturnus dans ſon Traité du Poëte agite cette queſtion, ſi la Paſſion de Ieſus-Chriſt & les Martyres des Saints doivent eſtre exclus du Theatre, à cauſe qu'ils paſſent cette mediocre bonté, *& reſout en ma faveur. Le celebre Heinſius, qui non ſeulement a traduit la Poëtique de noſtre Philoſophe, mais a fait un Traité de la conſtitution de la Tragedie ſelon ſa penſée, nous en a donné une ſur le Martyre des Innocens. L'illuſtre Grotius a mis ſur la Scene la Paſſion meſme de Ieſus-Chriſt, & l'Hiſtoire de Ioſeph, & le ſçavant Buchanan a fait la meſme choſe de celle de Iephté, & de la mort de Saint Iean Baptiſte. C'eſt ſur ces exemples que j'ay hazardé ce Poëme, où je me ſuis donné des licences qu'ils n'ont pas priſes, de changer l'Hiſtoire en quelque choſe, & d'y meſler des Epiſodes d'invention. Auſſi m'étoit-il plus permis ſur cette matiere, qu'à eux ſur celle qu'ils ont choiſie. Nous ne devons qu'une croyance pieuſe à la vie des Saints, & nous avons le meſme droit ſur ce que nous en tirons pour le porter ſur le Theatre, que ſur ce que nous empruntons des autres Hiſtoires. Mais nous devons une foy Chrétienne & indiſpenſable à tout ce qui eſt dans la Bible, qui ne nous laiſſe aucune liberté d'y rien changer. I'eſtime toutefois qu'il ne nous eſt pas défendu d'y ajouſter quelque choſe, pourveu qu'il ne détruiſe rien de ces veritez dictées par le Saint Eſprit. Buchanan ny Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes, mais auſſi ne les ont-ils pas rendus aſſez fournis pour noſtre Theatre, & ne s'y ſont propoſé pour exemple que la conſtitution la plus ſimple des Anciens. Heinſius a plus oſé qu'eux dans celuy que j'ay nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Ieſus, & l'Ombre de Mariane avec les Furies qui agitent l'eſprit d'Herode, ſont des agrémens qu'il n'a pas trouvez dans l'Evangile. Ie croy meſme qu'on en peut ſupprimer quelque choſe quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas ſur le Theatre, pourveu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce ſeroit changer l'Hiſtoire, ce que le reſpect que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si j'avois à y expoſer celle de David & Berſabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant ſe baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fiſt une impreſſion trop chatoüilleuſe dans l'eſprit de l'Auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, ſans parler aucunement de quelle maniere cet amour ſe ſeroit emparé de ſon cœur.*

Je reviens à Polyeucte, dont le ſuccès a été tres-heureux. Le ſtile n'en eſt pas ſi fort, ny ſi majestueux, que celuy de Cinna & de Pompée; mais il a quelque choſe de plus touchant, & les tendreſſes de l'amour humain y ſont un ſi agreable meſlange avec la fermeté du divin, que ſa repreſentation a ſatisfait tout enſemble les Devots & les gens du Monde. A mon gré je n'ay point fait de Piece où l'ordre du Theatre ſoit plus beau, & l'enchaiſnement des Scenes mieux ménagé. L'unité d'action & celles de jour & de lieu y ont leur juſteſſe, & les ſcrupules qui peuvent naiſtre touchant ces deux dernieres, ſe diſſiperont aiſément, pour peu qu'on me veüille préter de cette faveur, que l'Auditeur nous doit toûjours, quand l'occaſion s'en offre, en reconnoiſſance de la peine que nous avons priſe à le divertir.

Il eſt hors de doute, que ſi nous appliquons ce Poëme à nos coûtumes, le ſacrifice ſe fait trop toſt après la venuë de Severe, & cette précipitation ſortira du vray-ſemblable par la neceſſité d'obeïr à la Régle. Quand le Roy envoye ſes ordres dans les Villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ſes Victoires, ou pour d'autres benedictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les execute pas dès le jour meſme; mais auſſi il faut du temps pour aſſembler le Clergé, les Magiſtrats, & les corps de Ville, & c'eſt ce qui en fait differer l'execution. Nos Acteurs n'avoient icy aucune de ces Aſſemblées à faire.

Il ſuffiſoit de la preſence de Severe & de Felix, & du miniſtere du Grand Preſtre, & ainſi nous n'avons eu aucun beſoin de remettre ce ſacrifice en un autre jour. D'ailleurs comme Felix craignoit ce Favory, qu'il croyoit irrité du mariage de ſa fille, il étoit bien aiſe de luy donner le moins d'occaſion de tarder qu'il luy étoit poſſible, & de taſcher durant ſon peu de ſejour à gagner ſon eſprit par une prompte complaiſance, & montrer tout enſemble une impatience d'obeïr aux volontez de l'Empereur.

L'autre ſcrupule regarde l'unité de lieu, qui eſt aſſez exacte, puiſque tout s'y paſſe dans une Salle ou Antichambre commune aux Apartemens de Felix & de ſa fille. Il ſemble que la bien-ſeance y ſoit un peu forcée pour conſerver cette unité au ſecond Acte, en ce que Pauline vient jusques dans cette Antichambre pour trouver Severe, dont elle devroit attendre la viſite dans ſon cabinet. A quoy je répons, qu'elle a eu deux raiſons de venir au devant de luy. L'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont ſon pere redoutoit l'indignation, & qu'il luy avoit commandé d'adoucir en ſa faveur : l'autre, pour rompre plus aiſément la converſation avec luy, en ſe retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à ſa priere, & ſe delivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'euſt pû faire, ſi elle euſt receu ſa viſite dans ſon Apartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce Cavalier, me fait faire une reflexion ſur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup ſur nos Theatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on attend à reveler le ſecret juſtement au jour de l'action qui ſe repreſente, & non ſeulement ſans aucune raiſon de choiſir ce jour-là plûtoſt qu'un autre pour le declarer, mais lors meſme que vray-ſemblablement on s'en eſt dû ouvrir beaucoup auparavant avec la perſonne à qui on en fait confidence. Ce ſont choſes dont il faut inſtruire le Spectateur en les apprenant à un des Acteurs, mais il faut prendre garde avec ſoin que celuy à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer juſques-là auſſi-bien que le Spectateur, & que quelque occaſion tirée du Sujet oblige celuy qui les recite à rompre enfin un ſilence qu'il a gardé ſi long-temps. L'Infante dans le Cid avouë à Leonor l'amour ſecret qu'elle a pour luy, & l'auroit pû faire un an ou ſix mois plûtoſt. Cleopatre dans Pompée ne prend pas des meſures plus juſtes avec Charmion. Elle luy conte la paſſion de Ceſar pour elle, & comme

chaque jour ſes Courriers
Luy portent en tribut ſes vœux & ſes Lauriers.

Cependant, comme il ne paroit perſonne avec qui elle aye plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle meſme dont elle ſe ſervoit pour introduire ces Courriers, & qu'ainſi elle devoit ſçavoir déja tout ce commerce entre Ceſar & ſa maîtreſſe. Du moins il falloit marquer quelque raiſon qui l'euſt laiſsée ignorer juſques-là tout ce qu'elle luy apprend, & de quel autre miniſtere cette Princeſſe s'étoit ſervie pour recevoir ces Courriers. Il n'en va pas de meſme icy. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour luy faire entendre le ſonge qui la trouble, & les ſujets qu'elle a de s'en alarmer; & comme elle n'a fait ce ſonge que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne luy euſt jamais revelé ſon ſecret ſans cette occaſion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de luy faire cette confidence plûtoſt qu'elle ne la fait.

Je n'ay point fait de Narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois perſonne pour la faire, ny pour l'écouter, que des Payens, qui ne la pouvoient ny écouter, ny faire, que comme ils avoient fait & écouté celle de Nearque; ce qui auroit été une repetition, & marque de ſterilité, & en outre n'auroit pas répondu à la Dignité de l'action principale qui eſt terminée par là. Ainſi j'ay mieux aimé la faire connoiſtre par un ſaint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un recit qui n'euſt point eu de grace dans une bouche indigne de le faire. Felix ſon pere ſe convertit après elle, & ces deux converſions, quoy que miraculeuſes, ſont ſi ordinaires dans les Martyres, qu'elles

ne ſortent point de la vray-ſemblance, parce qu'elles ne ſont pas de ces évenemens rares & ſinguliers qu'on ne peut tirer en exemple, & elles ſervent à remettre le calme dans les esprits de Felix, de Severe, & de Pauline, que ſans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du Theatre dans un état qui rendiſt la Piece complette, en ne laiſſant rien à ſouhaiter à la curioſité de l'Auditeur.

Fin de l'Examen des Pieces de cette premiere Partie.

Fautes notables ſurvenuës en l'impreſſion.

Page 17. *Vers* 1. qu'il, *liſez* qui.
Page 18. *Vers dernier.* qu'il n'y a rien, *liſez* qu'il n'y va rien.
Page 84. *Vers* 29. rougueur, *liſez* rougeur.
Page 142. *Vers* 6. Ils ont Clarice, *liſez* Ils ont ravy Clarice.
Page 154. *Vers* 12. De cet enleuement, *liſez* De toute ma douleur.
Page 337. *Vers* 6. Pour mieux, *liſez* Peut mieux.
Page 385. *Vers* 29. d'Ethoipie, *liſez* d'Ethiopie.
Page 556. *Vers* 35. qu'elle a luy, *liſez* qu'elle a de luy.
Page 572. *Vers* 2. Puisqu'en vain, *liſez* Puisqu'en fin.
Page 573. *Vers* 12. Mon ſens, *liſez* Mon ſang.
Page 575. *Vers* 12. Que preſſe, *liſez* Que preſſent.

MELITE

MELITE,

COMEDIE

ACTEVRS.

ERASTE, Amoureux de Melite.

TIRCIS, Amy d'Eraste & ſon Rival.

PHILANDRE, Amant de Cloris.

MELITE, Maiſtreſſe d'Eraste & de Tircis.

CLORIS, Sœur de Tircis.

LISIS, Amy de Tircis.

CLITON, Voiſin de Melite.

LA NOVRRICE de Melite.

La Scene eſt à Paris.

MELITE,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRCIS.

ERA. IE te l'avouë, amy, mon mal eſt incurable,
Ie n'y ſçay qu'un remede, & j'en ſuis incapable,
Le change ſeroit juſte aprés tant de rigueur,
Mais malgré ſes dédains Melite a tout mon cœur;
Elle a ſur tous mes ſens une entiere puiſſance,
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Vn peu de liberté pour mon reſſentiment,
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étrainte,
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal, & fuy ma gueriſon.
Son œil agit ſur moy d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon eſperance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoûtient mon amour contre ſa cruauté:

Mais ce flateur espoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux impoſteur qu'authoriſe ma flame,
Et qui ſans m'aſſeurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, & m'obſtine à ſouffrir.

TIR. Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable!
Pour paroiſtre éloquent tu te feins miſerable,
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Ie ſçaurois adoucir les traits de tes malheurs?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole
D'une fauſſe douleur un amy te conſole:
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Melite pour toy n'eut jamais de mépris.

ERA. Son gracieux accueil & ma perſeverance
Font naiſtre ce faux bruit d'une vaine apparence,
Ses mépris ſont cachez, & s'en font mieux ſentir,
Et n'étant point connus, on n'y peut compâtir.

TIR. En étant bien receu, du reſte que t'importe?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ERA. Cét accez favorable, ouvert & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux,
Elle ſouffre aiſément mes ſoins, & mon ſervice,
Mais loin de ſe reſoudre à leur rendre juſtice,
Parler de l'Hymenée à ce cœur de rocher,
C'eſt l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIR. Ne diſſimulons point, tu regles mieux ta flame,
Et tu n'és pas ſi foû que d'en faire ta femme.

ERA. Quoy, tu ſembles douter de mes intentions?

TIR. Ie croy malaiſément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit ſi periſſable
Reglent d'une moitié le choix invariable.
Tu ſerois incivil, la voyant chaque jour,
De ne luy tenir pas quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta paſſion bornée
Laiſſe aller tes deſſeins ailleurs pour l'Hymenée.
Tu ſçais qu'on te ſouhaite aux plus riches maiſons,
Que les meilleurs partis... *ERA.* Tréve de ces raiſons,
Mon amour s'en offenſe, & tiendroit pour ſupplice
De recevoir des loix d'une ſale avarice,
Il me rend inſenſible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en ſa perſonne un aſſez grand treſor.

TIR. Si c'eſt-là le chemin qu'en aimant tu veux ſuivre,
Tu ne ſçais guere encor ce que c'eſt que de vivre.

Ces viſages d'éclat ſont bons à cajoler,
C'eſt-là qu'un apprentif doit s'inſtruire à parler,
I'aime à remplir de feux ma bouche en leur preſence,
La mode nous oblige à cette complaiſance,
Tous ces diſcours de Livre alors ſont de ſaiſon,
Il faut feindre du mal, demander gueriſon,
Donner ſur le Phœbus, promettre des miracles,
Iurer qu'on briſera toutes ſortes d'obſtacles,
Mais du vent & cela doivent eſtre tout un.

ERA. Paſſe pour des beautez qui ſont dans le commun.
C'eſt ainſi qu'autrefois j'amuſay Criſolite,
Mais c'eſt d'autre façon qu'on doit ſervir Melite.
Malgré tes ſentimens il me faut accorder
Que le ſouverain bien n'eſt qu'à la poſſeder.
Le jour qu'elle naſquit, Venus, quoy qu'immortelle,
Penſa mourir de bonte en la voyant ſi belle,
Les Graces à l'envy deſcendirent des Cieux
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux,
Et l'Amour qui ne pût entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

TIR. Tu le prens d'un haut ton, & je croy qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſçais pas encore
Que bien qu'une beauté merite qu'on l'adore,
Pour en perdre le gouſt, on n'a qu'à l'épouſer.
Vn bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fuſt-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un eſprit ſombre, inquiet, agité;
Au premier qui luy parle, ou jette l'œil ſur elle,
Mille ſottes frayeurs luy broüillent la cervelle;
Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favory,
Vn charme pour tout autre & non pour un mary.

ERA. Ces caprices honteux, & ces chimeres vaines
Ne ſçauroient ébranler des cervelles bien ſaines,
Et quiconque a ſceu prendre une fille d'honneur,
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIR. Peut-eſtre dis-tu vray, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile,
Et l'Hymen de ſoy-meſme eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'apprehender à l'égal du tombeau.

S'attacher pour jamais aux coſtez d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ERA. Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on refuit, toſt ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toy-meſme qui fais tant du cheval échapé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIR. Alors ne penſe pas que j'épouſe un viſage.
Ie regle mes deſirs ſuivant mon intereſt,
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle eſt,
Ie l'estimerois plus qu'Aminte, & qu'Hyppolite,
Son revenu chez moy tiendroit lieu de merite.
C'eſt comme il faut aimer, l'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puiſſans liens,
La beauté, les attraits, l'eſprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuiſine,
Et l'Hymen qui ſuccede à ces folles amours
Aprés quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Vne amitié ſi longue eſt fort mal aſſeurée
Deſſus des fondemens de ſi peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine ſplendeur
Qui donne un teint d'éclat à la meſme laideur,
Et tu ne peux trouver de ſi douces careſſes,
Dont le gouſt dure autant que celuy des richeſſes.

ERA. Auprés de ce bel œil qui tient mes ſens ravis,
A peine pourrois-tu conſerver ton avis.

TIR. La raiſon en tous lieux eſt également forte.

ERA. L'eſſay n'en coûte rien, Melite eſt à ſa porte;
Allons, & tu verras dans ſes aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu ſeras forcé toy-meſme à reconnoiſtre
Que ſi je ſuis un fou, j'ay bien raiſon de l'eſtre.

TIR. Allons, & tu verras que toute ſa beauté
Ne ſçaura me tourner contre la verité.

SCENE II.

ERASTE, MELITE, TIRCIS.

ERA. DE deux amis, Madame, appaiſez la querelle,
Vn eſclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en eſt, peut eſtre ainſi nommé.
Comme dés le moment que je vous ay ſervie
I'ay creu qu'il eſtoit ſeul la veritable vie,
Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux eſprits ait ſemé le diſcord.
Ie me ſuis donc piqué contre ſa médiſance,
Avec tant de malheur, ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrez & ſi pleins d'équité
N'ont pû ſe garantir de ſa ſubtilité,
Et je l'amene icy n'ayant plus que répondre,
Aſſeuré que vos yeux le ſçauront mieux confondre.

MEL. Vous deviez l'aſſeurer plûtoſt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le ſeconderoit.

TIR. Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute eſtime,
Ie plains les malheureux à qui vous en donnez
Comme à d'étranges maux par leur ſort deſtinez.

MEL. Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne,
Ie ne reçoy d'amour, & n'en donne à perſonne,
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ERA. Ils vous ſont trop aiſez, & par vous deſormais
La Nature pour moy montre ſon injuſtice,
A pervertir ſon cours pour croiſtre mon ſupplice.

MEL. Supplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ERA. Supplice qui déchire, & mon ame, & mon cœur.

MEL. Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage
L'ame & le cœur enſemble en ſi triſte équipage.

ERA. Voſtre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du voſtre emprunte les couleurs.

MEL. Faites mieux, pour finir vos maux & voſtre flame
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERA. Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MEL. Et quoy ! tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces!
ERA. Penſeriez-vous y voir la moindre de vos graces?
De ſi freſles ſujets ne ſçauroient exprimer
Ce qu'Amour dans les cœurs peut luy ſeul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiſſance,
Cette legere idée & foible connoiſſance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.
MEL. Voila trop vous tenir dans une complaiſance,
Que vous deuſſiez quitter, du moins en ma preſence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir ſujet de m'entreprendre mieux.
ERA. Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.
TIR. Sur peine d'eſtre ingrate, il faut de voſtre part
Reconnoiſtre les dons que le Ciel vous départ.
ERA. Voyez que d'un ſecond mon droit ſe fortifie.
MEL. Voyez que ſon ſecours montre qu'il s'en défie.
TIR. Ie me range toûjours avec la verité.
MEL. Si vous la voulez ſuivre, elle eſt de mon coſté.
TIR. Ouy ſur voſtre viſage, & non en vos paroles:
Mais ceſſez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant deſormais des ſentimens plus doux,
Ne ſoyez plus de glace à qui bruſle pour vous.
MEL. Vn ennemy d'amour me tenir ce langage!
Accordez voſtre bouche avec voſtre courage,
Pratiquez vos conſeils, ou ne m'en donnez pas.
TIR. I'ay connu mon erreur auprés de vos appas,
Il vous l'avoit bien dit. *ERA.* Ainſi ma prophetie
Eſt, à ce que je voy, de tout point reüſſie.
TIR. Si tu pouvois produire en elle un meſme effet,
Croy-moy, que ton bon-heur ſeroit bien-toſt parfait.
MEL. Pour voir ſi peu de choſe auſſi-toſt vous dédire
Me donne à vos dépens de beaux ſujets de rire,
Mais je pourrois bien-toſt à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excuſez ma retraite. *ERA.* Adieu, belle inhumaine,
De qui ſeule dépend, & ma joye, & ma peine.
MEL. Plus ſage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laiſſez voſtre eſprit & le mien en repos.

SCENE

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ERA. MAintenant ſuis-je vn foû ? meritay-je du blaſme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flame?
TIR. Que veux-tu que j'en die ? elle a je ne ſçay quoy
Qui ne peut conſentir que l'on demeure à ſoy;
Mon cœur jusqu'à preſent à l'amour invincible,
Ne ſe maintient qu'à force aux termes d'inſenſible,
Tout autre que Tircis mourroit pour la ſervir.
ERA. Confeſſe franchement qu'elle a ſçeu te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le tiſtre d'infidelle.
Rien que noſtre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta Muſe du moins facile à ſuborner
Avec plaiſir déja prépare quelques veilles
A de puiſſants efforts pour de telles merveilles.
TIR. En effet ayant veu tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.
ERA. Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?
TIR. Si je bruſle jamais, je veux bruſler ſans crime.
ERA. Mais ſi ſans y penſer tu te trouvois ſurpris?
TIR. Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
I'aime bien ces diſcours de plaintes, & d'alarmes,
De ſoûpirs, de ſanglots, de tourmens, & de larmes,
C'eſt dequoy fort ſouvent je baſtis ma chanſon,
Mais j'en connoy, ſans plus, la cadence & le ſon.
Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
Cét agreable feu que tu ne peux éteindre,
Tu le pourras donner comme venant de toy.
ERA. Ainſi ce cœur d'acier qui me tient ſous ſa loy
Verra ma paſſion pour le moins en peinture:
Ie doute neanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne ſuives plûtoſt tes propres ſentimens.
TIR. Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.
ERA. Adieu, je ſuis content, j'ay ta parole en gage,
Et ſçay trop que l'honneur t'en fera ſouvenir.
TIR.[a] En matiere d'amour rien n'oblige à tenir,

[a] *Seul.*

Et les meilleurs amis lors que ſon feu les preſſe
Font bien-toſt vanité d'oublier leur promeſſe.

SCENE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHI. IE meure, mon ſoucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes ſoins depuis peu ne vont qu'à te trahir.
CLO. Ne m'épouvante point, à ta mine je penſe
Que le pardon ſuivra de fort prés cette offenſe,
Si-toſt que j'auray ſçeu quel eſt ce mauvais tour.
PHI. Sçache donc qu'il ne vient ſinon de trop d'amour.
CLO. I'euſſe oſé le gager, qu'ainſi par quelque ruſe
Ton crime officieux porteroit ſon excuſe.
PHI. Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naiſtre chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excez m'accable, & que pour m'en défaire
I'y cherche des defauts qui puiſſent me déplaire:
I'examine ton teint dont l'éclat me ſurprit,
Les traits de ton viſage, & ceux de ton eſprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.
CLO. Et moy je ſuis ravie, aprés ce peu d'alarme,
Qu'ainſi tes ſens trompez te puiſſent obliger
A cherir ta Cloris, & jamais ne changer.
PHI. Ta beauté te répond de ma perſeverance,
Et ma foy qui t'en donne une entiere aſſeurance.
CLO. Voila fort doucement dire que ſans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conſerver à moy.
PHI. Ie traiterois trop mal une telle Maiſtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe,
Ma paſſion en eſt la cauſe, & non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait,
Qu'on ne peut te ſervir, ſans voir ſur ton viſage
Dequoy rendre constant l'homme le plus volage.
CLO. Ne m'en conte point tant de ma perfection,
Tu dois eſtre aſſeuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flaterie.
Vne fauſſe loüange eſt un blaſme ſecret,
Epargne-moy, de grace, & ſonge plus discret,

Qu'étant belle à tes yeux, plus outre je n'aſpire.
PHI. Que tu ſçais dextrement adoucir mon martyre!
Mais parmy les plaiſirs qu'avec toy je reſſens,
A peine mon eſprit oſe croire mes ſens,
Toûjours entre la crainte, & l'eſpoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,
Qu'oſerois-je pretendre en ce peu de rapport?
CLO. Du moins ne pretens pas qu'à preſent je te loüe,
Et qu'un mépris ruſé que ton cœur deſavoüe
Me mette ſur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prété:
Au contraire, je veux que tout le monde ſçache
Que je connois en toy des defauts que je cache,
Quiconque avec raiſon peut eſtre negligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.
PHI. Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable?
CLO. Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fuſt comparable?
PHI. Regarde dans mes yeux, & reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque choſe auſſi beau comme toy.
CLO. C'eſt ſans difficulté, m'y voyant exprimée.
PHI. Quitte ce vain orgueil dont ta veuë eſt charmée.
Tu n'y vois que mon cœur qui n'a plus un ſeul trait,
Que ceux qu'il a reçeus de ton charmant portrait,
Et qui tout auſſi-toſt que tu t'es fait paroiſtre,
Afin de te mieux voir, s'eſt mis à la feneſtre.
CLO. Le trait n'eſt pas mauvais, mais puiſqu'il te plaiſt tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Nos braſiers tous pareils ont meſmes étincelles.
PHI. Ainſi, chere Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un meſme cours,
Nous préparent un heur qui durera toûjours,
Cependant en faveur de ma longue ſouffrance...
CLO. Tay-toy, mon frere vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIR. SI j'en croy l'apparence,
Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.
PHI. Que t'en ſemble, Tircis? *TIR.* Ie vous voy ſi contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me ſemble
Du divertiſſement que vous preniés enſemble,
De moins ſorciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troiſiéme ne fait que vous importuner.
CLO. Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'apprehender ils ſont trop legitimes,
Puis qu'un Hymen ſacré promis ces jours paſſez
Sous ton conſentement les authoriſe aſſez.
TIR. Ou je te connois mal, ou ſon heure tardive
Te deſoblige fort de ce qu'elle n'arrive.
CLO. Ta belle humeur te tient, mon frere. *TIR.* Aſſeurément.
CLO. Le ſujet? *TIR.* I'en ay trop dans ton contentement.
CLO. Le cœur t'en dit ailleurs. *TIR.* Il eſt vray, je te jure,
I'ay veu je ne ſçay quoy... *CLO.* Dy tout, je t'en conjure.
TIR. Ma foy, ſi ton Philandre avoit veu de mes yeux,
Tes affaires, ma ſœur, n'en iroient gueres mieux.
CLO. I'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encor aprés moy qui puiſſe le ſurprendre.
TIR. Tes vanitez à part, repoſe-t'en ſur moy,
Que celle que j'ay veuë eſt bien autre que toy.
PHI. Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie,
Ce blaſphemſme à tout autre auroit coûté la vie.
TIR. Nous tomberons d'accord ſans nous mettre en pourpoint.
CLO. Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point?
TIR. Non pas ſi-toſt, Adieu, ma preſence importune
Te laiſſe à la mercy d'Amour, & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.
CLO. Ne croy pas éviter mes importunitez;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inſeparable.
TIR. Il n'eſt pas fort aiſé d'arracher ce ſecret,
Adieu, ne perds point temps. *CLO.* O l'amoureux diſcret!
Et bien, nous allons voir ſi tu ſçauras te taire.

PHI.[a] C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frere!
CLO. Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toy grande infidelité:
Souffre que je deſrobe un moment à ma flame
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de ſon ame,
Nous en rirons aprés enſemble, ſi tu veux.
PHI. Quoy, c'eſt-là tout l'état que tu fais de mes feux!
CLO. Ie ne t'aime pas moins pour eſtre curieuſe,
Et ta flame à mon cœur n'eſt pas moins precieuſe,
Conſerve-moy le tien, & ſois ſeur de ma foy.
PHI. Ah folle, qu'en t'aimant, il faut ſouffrir de toy!

[a] *il retient Cloris qui ſuit ſon frere.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

IE l'avois bien préveu que ce cœur infidelle
Ne ſe défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-toſt qu'il l'aborda, je leus ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'infaillible préſage;
Vn inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou ſi malgré ſes ſoins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon diſcours ſe confond,
Son eſprit en deſordre à peine me répond,
Vne reflexion vers le traiſtre qu'elle aime
Presques à tous momens le ramene en luy meſme,
Et tout reſveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis
Qu'un ſoûpir ne trahiſſe au ſeul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son ſilence rompu ſe déborde en loüange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient ſes paſſions;
Sa bouche ne ſe plaiſt qu'en cette flaterie,
Et tout autre propos luy rend ſa reſverie.
Cependant chaque jour au diſcours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs ſentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les aſſemble,
Encor hier ſur le ſoir je les ſurpris enſemble,
Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
Que cét œil aſſeuré marque un eſprit content!
Perds tout reſpect, Eraſte, & tout ſoin de luy plaire,
Rends, ſans plus differer, ta vangeance exemplaire;

Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERA. QVoy, ſeule & ſans Tircis! vraiment c'eſt un prodige,
Et ce nouvel amant déja trop vous neglige,
Laiſſant ainſi couler la belle occaſion
De vous conter l'excez de ſon affection.
MEL. Vous ſçavez que ſon ame en eſt fort dépourveuë.
ERA. Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veuë,
Il en porte dans l'ame un ſi doux ſouvenir,
Qu'il n'a plus de plaiſirs qu'à vous entretenir.
MEL. Il a lieu de s'y plaire avec quelque juſtice,
L'Amour ainſi qu'à luy me paroit un ſupplice,
Et ſa froideur qu'augmente un ſi lourd entretien
Le reſout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.
ERA. Dites à n'aimer rien que la belle Melite.
MEL. Pour tant de vanité j'ay trop peu de merite.
ERA. En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?
MEL. Vn peu plus que pour vous. *ERA.* De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû ſervir deux ans, & davantage,
Qu'il faut ſi peu que rien à toucher mon courage.
MEL. Encor ſi peu que c'eſt vous étant refuſé,
Préſumez comme ailleurs vous ſerez mépriſé.
ERA. Vos mépris ne ſont pas de grande conſequence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penſe;
Sçachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ſerois plus que fort mal écouté.
MEL. Sans que mes actions de plus prés j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'oſoit tenir de ſemblables diſcours,
Nous romprions enſemble avant qu'il fuſt deux jours.
ERA. Si chaque objet nouveau de meſme vous engage,
Il changera bien-toſt d'humeur & de langage:
Careſſé maintenant auſſi-toſt qu'aperceu,
Qu'auroit-il à ſe plaindre, eſtant ſi bien receu?
MEL. Eraſte, voyez-vous, tréve de jalouſie,
Purgez voſtre cerveau de cette frenéſie,

Laiſſez en liberté mes inclinations,
Qui vous a fait cenſeur de mes affections;
Eſt-ce à voſtre chagrin que j'en dois rendre conte?
ERA. Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déja vous ſouffrez à ſa temerité.
MEL. Ne ſoyez en ſoucy que de ce qui vous touche.
ERA. Le moyen ſans regret de vous voir ſi farouche
Aux legitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs ſi facile à ceux d'un ſuborneur?
MEL. Ce n'eſt pas contre luy qu'il faut en ma preſence
Laſcher les traits jaloux de voſtre médiſance:
Adieu, ſouvenez-vous que ces mots inſenſez
L'avanceront chez moy plus que vous ne penſez.

SCENE III.

ERASTE.

C'Eſt-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'eſt ce que j'ay gagné par deux ans de ſervice!
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit recompenſé!
Tu m'oſes préferer un traiſtre qui te flate,
Mais dans ta laſcheté ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes reſſentimens
Ie laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Vn aveu ſi public qu'en feroit ma colere
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame legere,
Et me convaincroit trop de ce deſir abjet
Qui m'a fait ſoûpirer pour un indigne objet.
Ie ſçauray me vanger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifference,
Il fut toûjours permis de tirer ſa raiſon
D'une infidelité par une trahiſon.
Tien, déloyal amy, tien ton ame aſſeurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée,
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits,
Ie mettray le deſordre où tu crois voir la paix.
L'eſprit fourbe & venal d'un voiſin de Melite
Donnera prompte iſſuë à ce que je médite,

A ſervir

A ſervivir qu'il l'achete il eſt toûjours tout preſt,
Et ne vvoit rien d'injuſte où brille l'intereſt.
Allons ſans perdre temps luy payer ma vangeance,
Et la ppiſtole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIR. MA ſœur, un mot d'avis ſur un méchant Sonnet
Que je viens de broüiller dedans mon cabinet.
CLO. C'eſſt à quelque beauté que ta Muſe l'adreſſe?
TIR. En ffaveur d'un amy je flate ſa Maîtreſſe,
Voy ſi tu le connois, & ſi parlant pour luy
I'ay ſceu m'accommoder aux paſſions d'autruy.

SONNET.

CLO. A *Près l'œil de Melite il n'eſt rien d'admirable.*
Ah, frere, il n'en faut plus. *TIR.* Tu n'es pas ſupportable
De me rompre ſi-toſt. *CLO.* C'étoit ſans y penſer.
Achevie. *TIR.* Tay-toy donc, je vay recommencer.

SONNET.

APrès l'œil de Melite il n'eſt rien d'admirable,
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté,
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable,
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoy que puiſſe à mes ſens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure invulnerable,
Et bien qu'elle ait au ſien la meſme cruauté,
Ma foy pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.

C'eſt donc avec raiſon que mon extreſme ardeur
Trouve chez cette belle une extreſme froideur,
Et que ſans eſtre aimé je bruſle pour Melite.

Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnerent pour nous deux d'amour, & de merite,
Elle a tout le merite, & moy j'ay tout l'amour.

CLO. Tu l'as fait pour Eraste? *TIR.* Ouy, j'ay dépeint ſa flame.
CLO. Comme tu la reſſens peut-eſtre dans ton ame?
TIR. Tu ſcais mieux qui je ſuis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.
CLO. Pauvre frere, vois-tu, ton ſilence t'abuſe,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuſe:
Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
Soûpiroit ſous les loix de quelque objet vainqueur,
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchiſe,
Et le nom de Melite a cauſé ma ſurpriſe,
Si-toſt qu'au premier vers ton Sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je bruſlois de ſçavoir.
TIR. Tu crois donc que j'en tiens? *CL.* Fort auant. *TI.* Pour Melite?
CLO. Pour Melite, & de plus que ta flame n'excite
Au cœur de cette belle aucun embraſement.
TIR. Qui t'en a tant appris? mon Sonnet? *CLO.* Iustement.
TIR. Et c'eſt ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta fineſſe a mal pris ſes meſures.
Vn viſage jamais ne m'auroit arrété
S'il falloit que l'amour fuſt tout de mon coſté.
Ma rime ſeulement eſt un portrait fidelle
De ce qu'Eraste ſouffre en ſervant cette belle,
Mais quand je l'entretiens de mon affection
I'en ay toûjours aſſez de ſatisfaction.
CLO. Montre, ſi tu dis vray, quelque peu plus de joye,
Et rens-toy moins reſveur afin que je te croye.
TIR. Ie reſve, & mon eſprit ne s'en peut exempter,
Car ſi-toſt que je viens à me repreſenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offenſe, & s'oppoſe à Melite,
Tantoſt je ſuis amy, tantoſt je ſuis rival,
Et toûjours balancé d'un contrepoids égal,
I'ay honte de me voir inſenſible, ou perfide;
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon eſprit partagé
Ne ſcait duquel des deux il doit prendre congé.
CLO. Voila bien des détours pour dire au bout du conte
Que c'eſt contre ton gré que l'amour te ſurmonte;
Tu préſumes par là me le perſuader,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous ſervons quelqu'autre,
C'eſt ſeulement alors qu'il n'y a rien du noſtre,

Chacun en ſon affaire eſt ſon meilleur amy,
Et tout autre intereſt ne touche qu'à demy.
TIR. Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cauſe ma reſverie.
CLO. C'eſt donc aſſeurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect,
Son bien te fait reſver, & non pas ſon reſpect,
Et toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maîtreſſe.
TIR. Tu devines, ma ſœur, cela me fait mourir.
CLO. Ce ſont vaines frayeurs dont je veux te guerir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Melite?
TIR. Il rend depuis deux ans hommage à ſon merite.
CLO. Mais dit-il les grands mots? parle-t'il d'épouſer?
TIR. Presque à chaque moment. *CLO.* Laiſſe-le donc jaſer,
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il ſoit, Melite le dédaigne:
Puiſqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion;
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte,
On prend ſoudain au mot les hommes de ſa ſorte,
Et ſans rien hazarder à la moindre longueur
On leur donne la main dés qu'ils offrent le cœur.
TIR. Sa mere peut agir de puiſſance abſoluë.
CLO. Croy que déja l'affaire en ſeroit reſoluë,
Et qu'il auroit déja dequoy ſe contenter
Si ſa mere étoit femme à la violenter.
TIR. Ma crainte diminuë, & ma douleur s'appaiſe,
Mais ſi je t'abandonne, excuſe mon trop d'aiſe,
Avec cette lumiere & ma dexterité
I'en veux aller ſçavoir toute la verité.
Adieu. *CLO.* Moy, je m'en vay paiſiblement attendre
Le retour deſiré du pareſſeux Philandre.
Vn moment de froideur le fera ſouvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

[a] *Il luy donne une lettre.*

ERA.[a] VA-t'en chercher Philandre, & dy-luy que Melite
A dedans ce billet ſa paſſion décrite,
Dy-luy que ſa pudeur ne ſçauroit plus cacher
Vn feu qui la conſume, & qu'elle tient ſi cher:
Mais prens garde ſur tout à bien joüer ton rôle,
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole,
Voy ſi dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.
CLI. Cela vaut fait, Monſieur. *ERA.* Mais avec ton meſſage
Taſche ſi dextrement de tourner ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidelité.
CLI. Monſieur, repoſez-vous ſur ma ſubtilité,
Il faudra malgré-luy, qu'il donne dans le piége,
Ma teſte ſur ce point vous ſervira de plége.
Mais auſſi, vous ſçavez... *ERA.* Ouy, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon experience...
Mais tu reviens bien-toſt? *CLI.* Donnez-vous patience,
Monſieur, il ne vous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourrez vous meſme en avoir le plaiſir.
ERA. Comment? *CLI.* De ce carfour j'ay veu venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, & de là ſçachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups,
Par là nous le tenons. Le voicy, ſauvez-vous.

SCENE VI.

PHILANDRE, ERASTE, CLITON.

[b] *Eraſte eſt caché & les écoute.*

PHI.[b] QVelle reception me fera ma Maiſtreſſe?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe?
CLI. Monſieur, tout à propos je vous rencontre icy
Expreſſément chargé de vous rendre cecy.
PHI. Qu'eſt-ce? *CLI.* Vous allez voir en liſant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oſeroit ſe promettre,

Ouvrez-la ſeulement. *PHI.* Va, tu n'és qu'un conteur.
CLI. Ie veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SVPPOSÉE DE MELITE à Philandre.

MAlgré le devoir & la bien-ſeance du ſexe, celle-cy m'échape en faveur de vos merites, pour vous apprendre que c'eſt Melite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle eſt aſſez heureuſe pour recevoir de vous une reciproque affection, contentez-vous de cét entretien par lettres, jusques à ce qu'elle aye oſté de l'eſprit de ſa mere quelques perſonnes, qui n'y ſont que trop bien pour ſon contentement.

ERA.[a] C'eſt donc la verité que la belle Melite
Fait du brave Philandre une loüable élite,
Et qu'il obtient ainſi de ſa ſeule vertu
Ce qu'Eraſte & Tircis ont en vain debatu!
Vraiment dans un tel choix mon regret diminuë,
Outre qu'une froideur depuis peu ſurvenuë,
De tant de vœux perdus ayant ſçeu me laſſer,
N'attendoit qu'un pretexte à m'en débaraſſer.
PHI. Me dis-tu que Tircis bruſle pour cette belle?
ERA. Il en meurt. *PHI.* Ce courage à l'amour ſi rebelle?
ERA. Luy meſme. *PHI.* Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer pour un ſi bon amy.
Sinon, pour mon regard ne ceſſe de pretendre,
Etant pris une fois, je ne ſuis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ſon braſier naiſſant,
C'eſt de m'en revancher par un zele impuiſſant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en diſtraire,
De tourner, s'il ſe peut, ſa flame vers ſon frere.
ERA. Auprès de ſa beauté qu'eſt-ce que ta Cloris?
PHI. Vn peu plus de reſpect pour ce que je cheris.
ERA. Ie veux qu'elle ait en ſoy quelque choſe d'aimable,
Mais enfin à Melite eſt-elle comparable?
PHI. Qu'elle le ſoit, ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas,
I'aime l'une, & mon cœur pour toute autre inſenſible...
ERA. Aviſe toutefois, le pretexte eſt plauſible.
PHI. I'en ſerois mal voulu des hommes & des Dieux.
ERA. On pardonne aiſément à qui trouve ſon mieux?

[a] *Il feint d'avoir leu la lettre par deſſus l'épaule de Philandre.*

PHI. Mais en quoy giſt ce mieux? *ERA.* En eſprit, en richeſſe.
PHI. O le honteux motif à changer de Maiſtreſſe!
ERA. En amour. *PHI.* Cloris m'aime, & ſi je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celuy qu'elle a pour moy.
ERA. Tu te détromperas ſi tu veux prendre garde
A ce qu'à ton ſujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expoſe au peril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en ſois épris:
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre ſe rend ſenſible à qui n'aime rien qu'elle:
L'une au deſceu des ſiens te montre ſon ardeur,
Et l'autre aprés leur choix quitte un peu ſa froideur:
L'une... *PHI.* Adieu, des raiſons de ſi peu d'importance
Ne pourroient en un ſiecle ébranler ma conſtance.
[a] Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.
CLI. Diſpoſez librement de mon petit pouvoir.
ERA.[b] Il a beau déguiſer, il a gouſté l'amorce,
Cloris déja ſur luy n'a preſque plus de force,
Ainſi je ſuis deux fois vangé du raviſſeur,
Ruinant tout enſemble, & le frere, & la ſœur.

[a] *Il dit ce vers à Clitон tout bas.*
[b] *Il eſt ſeul.*

SCENE VII.

TIRCIS, ERASTE, MELITE.

TIR. ERaſte, arreſte vn peu. *ERA.* Que me veux-tu? *TIR.* Te rendre
Ce Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.
[c] *MEL.* Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démeſler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller,
Du moins les complimens dont peut-eſtre ils ſe joüent
Sont des civilitez qu'en l'ame ils deſavoüent.
TIR. I'y donne une raiſon de ton ſort inhumain,
Allons, je le veux voir preſenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.
[d] *ERA.* Vne autre fois, Tircis, quelque affaire preſſée
Fait que je ne ſçaurois pour l'heure m'en charger,
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.
[e] *TIR.* La belle humeur de l'homme! ô Dieux, quel perſonnage!
Quel amy j'avois fait de ce plaiſant viſage!
Vne mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remercîment que j'auray de mes vers.

[c] *Elle les regarde à travers une jalouſie cependant qu'Eraſte lit le Sonnet.*
[d] *Il luy rend le Sonnet.*
[e] *Il eſt ſeul.*

Ie manque à ſon avis d'aſſeurance, ou d'adreſſe,
Pour les donner moy-meſme à ſa jeune Maîtreſſe,
Et prendre ainſi le temps de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur ma liberté.
Ie penſe l'entrevoir par cette jalouſie:
Ouy, mon ame de joye en eſt toute ſaiſie.
Helas! & le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier aſpect l'oblige à s'en aller?
Que cette joye eſt courte, & qu'elle eſt cher vendüe!
Toutefois tout va bien, la voila deſcenduë,
Ses regards pleins de feux s'entendent avec moy,
Que dis-je, en s'avançant elle m'appelle à ſoy.

SCENE VIII.

TIRCIS, MELITE.

MEL. HE' bien, qu'avez-vous fait de voſtre compagnie?
TIR. Ie ne puis rien juger de ce qui l'a bannie:
A peine ay-je eu loiſir de luy dire deux mots,
Qu'auſſi-toſt le fantaſque en me tournant le dos
S'eſt échapé de moy. *MEL.* Sans doute il m'aura veuë,
Et c'eſt de là que vient cette fuite impréveuë.
TIR. Vous aimant comme il fait, qui l'euſt jamais penſé?
MEL. Vous ne ſçavez donc rien de ce qui s'eſt paſſé?
TIR. I'aimerois beaucoup mieux ſçavoir ce qui ſe paſſe,
Et la part qu'a Tircis en voſtre bonne grace.
MEL. Meilleure aucunement qu'Eraſte ne voudroit.
Ie n'ay jamais connu d'amant ſi mal-adroit,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux! qu'à voſtre ſujet il m'a fait de reproche!
Vous ne ſçauriez me voir ſans le deſobliger.
TIR. Et de tous mes ſoucis c'eſt là le plus leger,
Toute une legion de rivaux de ſa ſorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.
MEL. Auſſi le croit-il bien, ou je me trompe. *TIR.* Et vous?
MEL. Bien que cette croyance à quelque erreur m'expoſe,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque choſe.
TIR. Mais afin qu'il receuſt un entier déplaiſir,
Il faudroit que nos cœurs n'euſſent plus qu'un deſir,

Et quitter ces discours de volontez ſujettes,
Qui ne ſont point de miſe en l'état où vous étes.
Vous meſme conſultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne préſumez pas
Avoir ſur tous les cœurs un pouvoir ſi ſupreſme,
Sans qu'il vous ſoit permis d'en uſer ſur vous meſme;
Vn ſi digne ſujet ne reçoit point de loy,
De regle, ny d'avis d'un autre que de ſoy.

MEL. Ton merite plus fort que ta raiſon flateuſe
Me rend, je le confeſſe, un peu moins ſcrupuleuſe.
Ie dois tout à ma mere, & pour tout autre amant
Ie voudrois tout remettre à ſon commandement.
Mais attendre pour toy l'effet de ſa puiſſance,
Sans te rien témoigner que par obeïſſance,
Tircis, ce ſeroit trop, tes rares qualitez
Dispenſent mon devoir de ces formalitez.

TIR. Que d'amour & de joye un tel aveu me donne!

MEL. C'eſt peut-eſtre en trop dire, & me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entiere en ta discretion.

TIR. Vous la verrez toûjours dans un reſpect ſincere
Attacher mon bon-heur à celuy de vous plaire,
N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre eſprit,
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nû jusqu'au fond de mon ame.

MEL. Garde bien ton Sonnet, & penſe qu'aujourd'huy
Melite te veut croire autant & plus que luy.
Ie le prens toutefois comme un precieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris ſur ton courage.
Adieu, ſois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIR. O Ciel! jamais amant eut-il un ſort plus doux?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

IV l'as gagné, Melite, il ne m'eſt pas poſſible
D'eſtre à tant de faveurs plus long-temps inſenſible,
Tes lettres où ſans fard tu dépeins ton eſprit,
Tes lettres où ton cœur eſt ſi bien par écrit
Ont charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes;
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes careſſes.
Ah, Melite, pardon, je t'offenſe à nommer
Celle qui m'empeſcha ſi long-temps de t'aimer.
Souvenirs importuns d'une amante laiſſée,
Qui venez malgré moy remettre en ma penſée
Vn portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Haſtez-vous de ſortir ſans plus troubler ma joye,
Et retournant trouver celle qui vous envoye,
Dites-luy de ma part pour la derniere fois,
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidelité n'entretient plus ma flame,
Ou que s'il m'en demeure encor un peu dans l'ame,
Ie ſouhaite en faveur de ce reſte de foy
Qu'elle puiſſe gagner au change autant que moy.
Dites-luy que Melite ainſi qu'une Déeſſe
Eſt de tous nos deſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontez,
Et que par ſon pouvoir nos deſtins ſurmontez
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
Enfin que tous mes vœux....

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIR. PHilandre. *PHI.* Qui m'appelle?
TIR. Tircis, dont le bon-heur au plus haut point monté
Ne peut eſtre parfait ſans te l'avoir conté.
PHI. Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.
TIR. I'uſerois envers toy d'une ſotte prudence
Si je faiſois deſſein de te diſſimuler
Ce qu'auſſi-bien mes yeux ne ſçauroient te celer.
PHI. En effet ſi l'on peut te juger au viſage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joye à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand,
Rien n'atteint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en donnent.
TIR. Que fera le ſujet, ſi les ſignes t'étonnent?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner,
C'eſt quand tu l'auras ſçeu qu'il faudra t'étonner.
PHI. Ie ne le ſcauray pas ſans marque plus expreſſe.
TIR. Poſſeſſeur, autant vaut... *PH.* Dequoy? *TI.* D'une Maîtreſſe,
Belle, honneſte, jolie, & dont l'eſprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un amant,
En un mot, de Melite. *PHI.* Il eſt vray qu'elle eſt belle,
Tu n'as pas mal choiſi, mais... *TI.* Quoy mais? *PH.* T'aime-t'elle?
TIR. Cela n'eſt plus en doute. *PHI.* Et de cœur? *TIR.* Et de cœur.
Ie t'en réponds. *PHI.* Souvent un viſage moqueur
N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.
TIR. Ie ne crains rien de tel du coſté de Melite.
PHI. E'coute, j'en ay veu de toutes les façons.
I'en ay veu qui ſembloient n'eſtre que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il ſouffroit de contrainte,
I'en ay veu, mais beaucoup, qui ſous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du paſſe-temps d'une folle jeuneſſe,
Qui ſe laiſſe affiner à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquoient ſous-main d'autres affections:
Mais j'en ay veu fort peu de qui les paſſions

Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.
TIR. Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.
PHI. Donc, ſi ton eſperance à la fin n'eſt deceuë,
Ces deux amours auront une pareille iſſuë?
TIR. Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.
PHI. Pour te faire plaiſir j'en veux eſtre d'accord.
Cependant, apprens moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.
TIR. Vne parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui ſe faire entendre aux eſprits des amans:
Vn coup d'œil, un ſoûpir... *PHI.* Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à duper des ames trop credules.
N'as-tu rien que cela? *TIR.* Sa parole, & ſa foy.
PHI. Encor c'eſt quelque choſe, acheve, & conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes,
Qu'elle ſe plaiſt à joindre à de telles promeſſes.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?
TIR. Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en ſont pas toûjours de fort ſeurs témoignages,
Ie m'ay que ſa parole, & ne veux que ſa foy.
PHI. I'en connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.
TIR. I'entens qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraſte qu'ont banny ſes dédains rigoureux...
PHI. Ie parle de quelque autre un peu moins malheureux.
TIR. Ie ne connoy que luy qui ſoûpire pour elle.
PHI. Ie ne te tiendray point plus long-temps en cervelle:
Pendant qu'elle t'amuſe avec ſes beaux diſcours,
Vn rival inconnu poſſede ſes amours,
Et la diſſimulée au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de ſon ame.
TIR. De telles trahiſons luy ſont trop en horreur.
PHI. Ie te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantoſt, ſans y penſer, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux deſormais t'en promettre.

LETTRE SVPPOSE'E DE MELITE à Philandre.

IE commence à m'estimer quelque chose puisque je vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours, ne me representant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut estre pour meriter vostre affection. Aussi je veux bien que vous sçachiez que Melite ne croit la posseder que par faveur, ou comme une recompense extraordinaire d'un excez d'amour, dont elle tasche de suppléer au defaut des graces que le Ciel luy a refusées.

PHI. Maintenant qu'en dis-tu ? n'est-ce pas t'affronter?
TIR. Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.
PHI. La raison? *TIR.* Le porteur a sceu combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moy-mesme,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.
PHI. Voila bien te flater plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton interest aimer à te méprendre.
TIR. On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encore vn coup je sois ainsi deçeu.
PHI. Ouy, j'ay quelque billet que tantost j'ay receu,
Et puisqu'il est pour toy... *TIR.* Que ta longueur me tuë!
Dépesche. *PHI.* Le voilà, que je te restituë.

AVTRE LETTRE SVPPOSE'E DE Melite à Philandre.

VOus n'avez plus affaire qu'à Tircis ; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses defauts, & les fasse mieux gouster à ma mere. Après cela Philandre & Melite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations, dont le frere & la sœur ont repeu leurs esperances.

PHI. Te voila tout resveur, cher amy, par ta foy,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toy?
TIR. Traistre, c'est donc ainsi que ma sœur mépriſée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foy Melite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Vn amour qui pour moy devoit estre sans bornes?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Vn si cruel affront se répare soudain;

Il faut que pour tous deux ta teste me réponde.
PHI. Si pour te voir trompé tu te déplais au Monde,
Cherche en ce desespoir qui t'en veüille arracher:
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.
TIR. Quoy, tu crains le duël! *PHI.* Non, mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succez le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.
TIR. Tant de raisonnement & si peu de courage
Sont de tes laschetez le digne témoignage,
Viens, ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.
PHI. Mon sang n'est plus à moy, je n'en puis disposer.
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
I'en prendray dés ce soir le congé de Melite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS.

TV fuis, perfide, & ta legereté
T'ayant fait criminel, te met en seureté!
Reuien, reuien défendre une place usurpée,
Celle qui te cherit vaut bien un coup d'épée,
Fay voir que l'infidelle en se donnant à toy
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moy,
Soûtien son jugement, & sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a negligé ma flame.
Crois-tu qu'on la merite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discretion honteusement laissées,
O gages qu'il neglige ainsi que superflus,
Ie ne sçay qui de nous vous diffamez le plus,
Ie ne sçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, & moy sans jugement
De n'avoir rien préveu de leur déguisement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle
Changeant d'affection prist un traistre comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a sçeu rechercher
A sa déloyauté n'eust rien à reprocher.

Cependant j'en croyois cette fauſſe apparence,
Dont elle repaiſſoit ma friuole esperance,
I'en croyois ſes regards, qui tous remplis d'amour
Etoient de la partie en un ſi laſche tour.
O Ciel, vit-on jamais tant de ſupercherie
Que tout l'exterieur ne fuſt que tromperie?
Non, non, il n'en eſt rien, une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Foibles & ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous eſtes trop hardis de démentir ſa bouche,
Melite me cherit, elle me l'a juré,
Son oracle receu je m'en tiens aſſeuré,
Que dites-vous là-contre? eſtes-vous plus croyables?
Caracteres trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains,
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flame ſe r'allume,
Ie ne ſçay plus qui croire, ou d'elle, ou de ſa plume,
L'un & l'autre en effet n'ont rien que de leger,
Mais du plus, ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flateurs que mon feu me ſuggere,
Ie voy trop clairement qu'elle eſt la plus legere,
La foy que j'en receus s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage,
Ouy, j'enrage, je meurs, & tous mes ſens troublez
D'un excés de douleur ſe trouvent accablez,
Vn ſi cruel tourment me geſne, & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre,
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins,
Que mon trépas ſecret empeſche l'infidelle
D'avoir la vanité que je ſois mort pour elle.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLO. MOn frere, en ma faveur retourne ſur tes pas.
Dy-moy la verité, tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais ſemblant de ne me pas connoiſtre?
O Dieux! en quel état te vois-je icy paroiſtre!
Tu paſlis tout à coup, & tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur, & d'haleine!
Ton pied mal affermy ne te ſoûtient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainſi les ſens!
TIR. Puisque tu veux ſçavoir le mal que je reſſens,
Avant que d'aſſouvir l'inexorable envie
De mon ſort rigoureux qui demande ma vie,
Ie vay t'aſſaſſiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon mal-heur & le tien.
En nos chastes amours de tous deux on ſe moque,
Philandre... Ah! la douleur m'étouffe & me ſuffoque,
Adieu, ma ſœur, Adieu, je ne puis plus parler,
Lis, & ſi tu le peux, taſche à te conſoler.
CLO. Ne m'échape donc pas. *TIR.* Ma ſœur, je te ſupplie....
CLO. Quoy? que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviſerons à te laiſſer courir.
TIR. Helas! quelle injuſtice! *CLO.*[a] Eſt-ce là tout, fantasque?
Quoy? ſi la déloyale enfin leve le masque,
Oſes-tu te faſcher d'eſtre deſabuſé?
Apprens qu'il te faut eſtre en amour plus ruſé,
Apprens que les diſcours des filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées,
Et que les yeux aidant à ce déguiſement,
Noſtre ſexe a le don de tromper finement.
Apprens auſſi de moy que ta raiſon s'égare,
Que Melite n'eſt pas une piece ſi rare,
Qu'elle ſoit ſeule icy qui vaille la ſervir:
Aſſez d'autres objets y ſçauront te ravir.
Ne t'inquiete point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'eſtre cajolée,

[a] *Elle lit les lettres qu'il luy a données.*

Et rend à plaindre ceux qui flatant ſes beautez
Ont aſſez de malheur pour en eſtre écoutez.
Damon luy plût jadis, Ariſtandre, & Geronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux ſon conte,
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours,
Philandre eſt aujourd'huy l'objet de ſes amours,
Et peut-eſtre déja (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le ſupplante & nous vange.
Ce n'eſt qu'une coquette avec tous ſes attraits,
Sa langue avec ſon cœur ne s'accorde jamais,
Les infidelitez font ſes jeux ordinaires,
Et ſes plus doux appas ſont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'eſprit n'admira jamais rien,
Que le ſujet pourquoy tu luy voulois du bien.
TIR. Penſes-tu m'arréter par ce torrent d'injures?
Que ce ſoient veritez, que ce ſoient impoſtures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guerir:
Adieu, rien que la mort ne peut me ſecourir.

SCENE V.

CLORIS.

MOn frere. Il s'eſt ſauvé, ſon deſeſpoir l'emporte,
Me preſerve le Ciel d'en uſer de la ſorte,
Vn volage me quitte, & je le quitte auſſi,
Ie l'obligerois trop de m'en mettre en ſoucy.
Pour perdre des amans celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les negligent,
Il n'eſt lors que la joye, elle nous vange mieux,
Et la fiſt-on à faux éclater par les yeux,
C'eſt montrer par bravade à leur vaine inconſtance
Qu'elle eſt pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à ſon gré rende ſes vœux contans,
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
Son cœur eſt un treſor dont j'aime qu'il diſpoſe,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe,
Et l'amour qui pour luy m'éprit ſi follement
M'avoit fait bonne part de ſon aveuglement.
On encherit pourtant ſur ma faute paſſée,
Dans la meſme folie une autre embaraſſée

Le rend

Le rend encor parjure, & ſans ame, & ſans foy,
Pour ſe donner l'honneur de faillir après moy.
Ie meure, s'il n'eſt vray, que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autruy ſe conduit, & ſe fonde,
A cauſe qu'il parut quelque temps m'enflamer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,
Et ſur cette croyance elle en a pris envie;
Luy pûſt-elle durer juſqu'au bout de ſa vie:
Si Melite a failly me l'ayant débauché,
Dieux, par là ſeulement puniſſez ſon peché.
Elle verra bien-toſt que ſa digne conqueſte
N'eſt pas une avanture à me rompre la teſte,
Vn ſi plaiſant malheur m'en conſole à l'inſtant.
Ah, ſi mon foû de frere en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, & que j'en ferois gloire:
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veüille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiſcret
Ne vaut pas un ſoûpir, ne vaut pas un regret.
Ie me veux toutefois en vanger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire juſtice;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance, & de diviſion.
Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matiere
A les joüer tous deux d'une belle maniere.
En voicy déja l'un qui craint de m'aborder.

WBP Cr+19

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLO. QVoy, tu paſſes, Philandre, & ſans me regarder?
PHI. Pardonne-moy, de grace, une affaire importune
M'empeſche de joüir de ma bonne fortune,
Et ſon empreſſement qui porte ailleurs mes pas
Me rempliſſoit l'eſprit juſqu'à ne te voir pas.
CLO. I'ay donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime,
Ie ne penſe qu'à toy, j'en parlois en moy-meſme.
PHI. Me veux-tu quelque choſe? *CLO.* Il t'ennuye avec moy,
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Ie ne m'alarme point. N'étoit ce qui te preſſe,
Ta flame un peu plus loin euſt porté la tendreſſe,

Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Ie viens de les ſurprendre, & j'y pourrois encore,
Ioindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas loiſir; toutefois ſi tu veux
Perdre un demy quart-d'heure à les lire nous deux...
PHI. Voyons donc ce que c'eſt ſans plus longue demeure,
Ma curioſité pour ce demy-quart-d'heure
S'oſera dispenſer. *CLO.* Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croy pas... *PHI.*[a] Cela s'en va ſans dire,
Donne, donne-les-moy, tu ne les ſçaurois lire,
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de temps.
CLO.[b] Philandre, tu n'es pas encor où tu pretends;
Quelques hautes faveurs que ton merite obtienne,
Elles ſont auſſi bien en ma main qu'en la tienne,
Ie les garderay mieux, tu peux en aſſeurer
La belle qui pour toy daigne ſe parjurer.
PHI. Vn homme doit ſouffrir d'une fille en colere,
Mais je ſçay comme il faut les r'avoir de ton frere,
Tout exprès je le cherche, & ſon ſang, ou le mien...
CLO. Quoy Philandre eſt vaillant, & je n'en ſçavois rien!
Tes coups ſont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bon-heur de ſe faire peu craindre,
Et mon frere qui ſcait comme il s'en faut guerir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.
PHI. L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble. *CLO.* I'en ay grand lieu connoiſſant ta vertu,
Pourveu qu'il y conſente, il ſera bien batu.

[a] *Il reconnoiſt les lettres.*

[b] *Elle les reſſerre.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE, LA NOVRRICE.

NOV. CEtte obſtination à faire la ſecrette
M'accuſe injuſtement d'eſtre trop peu discrette.
MEL. Ton importunité n'eſt pas à ſupporter,
Ce que je ne ſçay point, te le puis-je conter?
NOV. Les viſites d'Eraſte un peu moins aſſiduës
Témoignent quelque ennuy de ſes peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidiſſement
Ne fait que trop juger ſon mécontentement:
Tu m'en veux cependant cacher tout le miſtere,
Mais je pourrois enfin en croire ma colere,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur ſi doucement ſuivis.
MEL. C'eſt à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.
NOV. Ne raillons point, le fruit qui t'en eſt demeuré,
(Ie parle ſans reproche & tout conſideré)
Vaut bien... Mais revenons à noſtre humeur chagrine,
Apprens-moy ce que c'eſt. *MEL.* Veux-tu que je devine?
Dégouſté d'un eſprit ſi groſſier que le mien
Il cherche ailleurs peut-eſtre un meilleur entretien.
NOV. Ce n'eſt pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie:
D'aſſeurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il faille pratiquer.
Vne fille qui voit, & que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe,
Le dédain luy meſſied, ou quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd:
Vne heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraſer une ame à demy dégagée,

Qu'un traitement trop doux dispenſe à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux ſçavoir le prix.
Hors ce cas il luy faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et ſans embaraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & ſouffrir leurs discours.
Qu'à part ils penſent tous avoir la préference,
Et paroiſſent enſemble entrer en concurrence;
Que tout l'exterieur de ſon viſage égal
Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival;
Que ſes yeux partagez leur donnent dequoy craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mary,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chery,
Et qu'elle cede enfin, puisqu'il faut qu'elle cede,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle poſſede.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon,
Ton Eraste avec toy vivroit d'autre façon.

MEL. Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage,
Il croit que mes regards ſoient ſon propre heritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autruy.

NOV. I'entends à demy mot, acheve, & m'expedie
Promptement le motif de cette maladie.

MEL. Si tu m'avois, Nourrice, entenduë à demy,
Tu ſçaurois que Tircis... *NOV.* Quoy, ſon meilleur amy!
N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoiſtre?

MEL. Il voudroit que le jour en fuſt encor à naiſtre,
Et ſi d'auprès de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Eraste à mon coſté.

NOV. I'ay regret que tu ſois leur pomme de discorde;
Mais puisque leur humeur enſemble ne s'accorde,
Eraste n'eſt pas homme à laiſſer échaper,
Vn ſemblable pigeon ne ſe peut ratraper,
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MEL. Le bien ne touche point un genereux courage.

NOV. Tout le monde l'adore, & taſche d'en joüir.

MEL. Il ſuit un faux éclat qui ne peut m'ébloüir.

NOV. Auprès de ſa ſplendeur toute autre eſt fort petite.

MEL. Tu le places au rang qui n'eſt dû qu'au merite.

NOV. On a trop de merite étant riche à ce point.

MEL. Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

NOV. Ouy, ce n'eſt que par là qu'on eſt conſiderable.

MEL. Mais ce n'eſt que par là qu'on devient mépriſable.
Vn homme dont les biens ſont toutes les vertus,
Ne peut eſtre estimé que des cœurs abatus.

NOV. Eſt-il quelques defauts que les biens ne réparent?

MEL. Mais plûtoſt en eſt-il où les biens ne préparent?
E'tant riche on mépriſe aſſez communément
Des belles qualitez le ſolide ornement,
Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

NOV. Enfin je reconnois... *MEL.* Qu'avec tout ce grand bien
Vn jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

NOV. Et que d'un cajoleur la nouvelle conqueſte
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la teſte.
Si ta mere le ſçait... *MEL.* Laiſſe-moy ces ſoucis,
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.

NOV. Peut-eſtre elle t'en veut dire quelque Nouvelle.

MEL. Ta curioſité te met trop en cervelle,
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle pretend,
Vn meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLO. IE cheris tellement celles de voſtre ſorte,
Et prens tant d'intereſt en ce qui leur importe,
Qu'aux pieces qu'on leur fait je ne puis conſentir,
Ny meſme en rien ſçavoir, ſans les en advertir.
Ainſi donc au hazard d'eſtre la mal-venuë,
Encor que je vous ſois, peu s'en faut, inconnuë,
Ie viens vous faire voir que voſtre affection,
N'a pas eſté fort juste en ſon élection.

MEL. Vous pourriez ſous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Ie renonce à choiſir une ſeconde fois,
Et mon affection ne s'eſt point arreſtée
Que chez un Cavalier qui l'a trop meritée.

CLO. Vous me pardonnerez, j'en ay de bons témoins,
C'eſt l'homme qui de tous la merite le moins.

MEL. Si je n'avois de luy qu'une foible aſſeurance,
Vous me feriez entrer en quelque deffiance:
Mais je m'étonne fort que vous l'oſiez blamer,
Ayant quelque intereſt vous-meſme à l'estimer.
CLO. Ie l'estimay jadis, & je l'aime, & l'estime
Plus que je ne faiſois auparavant ſon crime,
Ce n'eſt qu'en ma faveur qu'il oſe vous trahir,
Et vous pouvez juger ſi je le puis haïr,
Lors que ſa trahiſon m'eſt un clair témoignage
Du pouvoir abſolu que j'ay ſur ſon courage.
MEL. Le pouſſer à me faire une infidelité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette authorité.
CLO. Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige?
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous neglige.
MEL. Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahiſons.
CLO. Quand il n'en auroit point de plus juſtes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.
MEL. Cela fait contre vous, il m'a donné la ſienne.
CLO. Ouy, mais ayant déja receu mon amitié
Sur un vœu ſolennel d'eſtre vn jour ſa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la voſtre?
MEL. De grace excuſez-moy, je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.
CLO. Vous ne vous trompez pas. *ME.* Donc pour mieux me railler
La ſœur de mon amant contrefait ma rivale?
CLO. Donc pour mieux m'ébloüir une ame déloyale
Contrefait la fidelle? ah, Melite, ſçachez
Que je ne ſçay que trop ce que vous me cachez,
Philandre m'a tout dit, vous penſez qu'il vous aime,
Mais ſortant d'avec vous il me conte luy meſme
Iusqu'aux moindres diſcours, dont voſtre paſſion
Taſche de ſuborner ſon inclination.
MEL. Moy, ſuborner Philandre! Ah, que m'oſez-vous dire!
CLO. La pure verité. *MEL.* Vrayment, en voulant rire
Vous paſſez trop avant, briſons-là, s'il vous plaiſt,
Ie ne voy point Philandre, & ne ſçay quel il eſt.
CLO. Vous en croirez du moins voſtre propre écriture.
Tenez, voyez, liſez. *MEL.* Ah, Dieux, quelle impoſture!
Iamais un de ces traits ne partit de ma main.
CLO. Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
Que vous perſisteriez dans la méconnoiſſance,
Ie les vous laiſſe, Adieu. *MEL.* Tout-beau, mon innocence

Veut apprendre de vous le nom de l'impoſteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon autheur.
CLO. Vous penſez me duper, & perdez voſtre peine,
Que ſert le deſaveu quand la preuve eſt certaine?
A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...
MEL. Ne vous obſtinez point à me calomnier,
Ie veux que ſi jamais j'ay dit mot à Philandre...
CLO. Remettons ce diſcours, quelqu'un vient nous ſurprendre,
C'eſt le brave Liſis, qui ſemble ſur le front
Porter empraints les traits d'un déplaiſir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LIS.[a] PReparez vos ſoûpirs à la triste Nouvelle [a] *à Cloris.*
Du malheur où nous plonge un eſprit infidelle,
Quittez ſon entretien, & venez avec moy
Plaindre un frere au cercueil par ſon manque de foy.
MEL. Quoy! ſon frere au cercueil! *LIS.* Ouy, Tircis plein de rage
De voir que voſtre change indignement l'outrage,
Maudiſſant mille fois le détestable iour
Que voſtre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce deſeſpoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux deſolez... *MEL.* Ie n'en puis plus, je paſme.
CLO. Au ſecours, au ſecours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOVRRICE, MELITE, LISIS, CLORIS.

CLI. DOù provient cette voix?
NOV. Qu'avez-vous, mes enfans? *CLO.* Melite que tu vois...
NOV. Helas, elle ſe meurt, ſon teint vermeil s'efface,
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'eſt plus que glace.
LIS.[b] Va querir un peu d'eau, mais il faut te haſter. [b] *à Cliton.*
CLI.[c] Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter. [c] *à Liſis.*
CLO Aidez mes foibles pas, les forces me deffaillent,
Et je vay ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCENE V.

ERASTE.

ALa fin je triomphe, & les Destins amis
M'ont donné le succez que je m'étois promis;
Me voila trop heureux, puisque par mon adresse
Melite est sans amant, & Tircis sans Maîtresse,
Et comme si c'étoit trop peu pour me vanger,
Philandre & sa Cloris courent mesme danger.
Mais à quelle raison leurs ames desunies
Pour les crimes d'autruy seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords,
La joye y veut regner, cessez de m'en distraire,
Cloris m'offense trop d'estre sœur d'un tel frere,
Et Philandre si prompt à l'infidelité
N'a que la peine deuë à sa credulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Melite?

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

CLI. MOnsieur, tout est perdu, vostre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.
ERA. Courage, tout va bien, le traistre m'a fait place,
Le seul qui me rendoit son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.
CLI. Monsieur, ce n'est pas tout, Melite l'a suivy,
ERA. Melite l'a suivy! que dis-tu, miserable?
CLI. Monsieur, il est trop vray, le moment déplorable
Qu'elle a sçeu son trépas, a terminé ses jours.
ERA. Ha Ciel! s'il est ainsi... *CLI.* Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plûtost que par vostre imposture
Ces malheureux amants trouvent la sepulture,
Et que vostre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le Monde avoit de parfait & de beau.

ERASTE.

ERA. Tu m'oses donc flater, infame, & tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demy?
Acheve tout d'un coup, dy que Maîtresse, amy,
Tout ce que je cheris, tout ce qui dans mon ame
Sçeut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit precieux,
Par ma fourbe a perdu la lumiere des Cieux.
Dy que j'ay violé les deux loix les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay suborné,
Falsifié, trahy, seduit, assassiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis est donc mort, & Melite est sans vie!
Ie ne l'avois pas sçeu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'Empire d'Amour,
I'ignorois qu'aussi-tost qu'il assemble deux ames
Il vous pûst commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'huy
Que vous étes pour nous aveugles comme luy!
Vous en relevez donc, & vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaist les destins les plus rares!
Mais je m'en prens à vous, moy qui suis l'imposteur,
Moy qui suis de leurs maux le détestable autheur.
Helas! & falloit-il que ma supercherie
Tournast si laschement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Melite qui n'est plus,
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre,
Elle a suivy Tircis, & moy je la veux suivre,
Il faut que de mon sang je luy fasse raison,
Et de ma jalousie, & de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus? & qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feu se perdent parmy l'air?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obeïr son sein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux Enfers tout vivant.
Ie vous entens, grands Dieux, c'est là-bas que leurs ames,
Aux champs Eliziens éternisent leurs flames,

C'eſt là-bas qu'à leurs pieds il faut verſer mon ſang:
La Terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Ie l'aperçoy déja, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve, dont le ſaint nom eſt redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces triſtes lieux,
N'entre point en couroux contre mon inſolence
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence:
Ie ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?
Melite eſt-elle icy? mais, qu'attens-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeſte Empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, Eſprits legers, qui manque de tombeaux
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque Nouvelle?
Parlez, & je promets d'employer mon credit
A vous faciliter ce paſſage interdit.

CLI. Monſieur, que faites-vous, voſtre raiſon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eſt accablée
Figure à voſtre veuë.... *ERA.* Ah! te voila, Charon,
Dépeſche promptement, & d'un coup d'aviron
Paſſe-moy, ſi tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLI. Monſieur, rentrez en vous, regardez mon viſage,
Reconnoiſſez Cliton. *ERA.* Dépeſche, vieux nocher,
Avant que ces Eſprits nous puiſſent approcher,
Ton bâteau de leur poids fondroit dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Eraſte, & de ſes crimes.
Quoy, tu veux te ſauver à l'autre bord ſans moy,
[a] Si faut-il qu'à ton coû je paſſe malgré toy?

[a] Il ſe jette ſur les épaules de Cliton qui l'emporte derriere le Theatre.

SCENE VII.

PHILANDRE.

PRéſomptueux rival, dont l'abſence importune
Retarde le ſuccez de ma bonne fortune,
As-tu ſi-toſt perdu cette ombre de valeur
Que te prétoit tantoſt l'effort de ta douleur?
Que devient à preſent cette boüillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie!

Il ne tient plus qu'à toy que tu ne ſois content,
Ton ennemy t'appelle, & ton rival t'attend;
Ie te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine pourſuite.
Crois-tu, laiſſant mon bien dans les mains de ta ſœur,
En demeurer toûjours l'injuſte poſſeſſeur,
Ou que ma patience à la fin échapée
(Puiſque tu ne veux pas le debatre à l'épée)
Oubliant le reſpect du ſexe, & tout devoir,
Ne laiſſe point ſur elle agir mon deſeſpoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERA. DEtacher Ixion pour me mettre en ſa place!
Megere, c'eſt à vous une indiſcrette audace,
Ay-je, prenant le front de cèt ambitieux,
Attenté ſur le lit du Monarque des Cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Eumenides;
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les perfides.
Quoy, me preſſer encor! ſus de pieds & de mains
Eſſayons d'écarter ces monſtres inhumains,
A mon ſecours, eſprits, vangez-vous de vos peines,
Ecraſons leurs ſerpens, chargeons-les de vos chaiſnes,
Pour ces filles d'Enfer nous ſommes trop puiſſans.

PHI. Il ſemble à ce diſcours qu'il ait perdu le ſens,
Eratse, cher amy, quelle melancolie
Te met dans le cerveau cét excez de folie?

ERA. Equitable Minos, grand Iuge des Enfers,
Voyez qu'injuſtement on m'appreſte des fers.
Faire un tour d'amoureux, ſuppoſer une lettre,
Ce n'eſt pas un forfait qu'on ne puiſſe remettre.
Il eſt vray que Tircis en eſt mort de douleur,
Que Melite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris ſans amant ne ſçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en eſt qu'au credule Philandre,
Luy ſeul en eſt la cauſe, & ſon eſprit leger
Qui trop facilement reſolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ſes merites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHI. Ie te laiſſe impuny, traiſtre, de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts,
Ie t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juſte vangeance eſt bien mieux aſſouvie
Par les folles horreurs de cette illuſion.
Ah, grands Dieux, que je ſuis plein de confuſion!

SCENE IX.

ERASTE.

TV t'enfuis donc, barbare, & me laiſſant en proye
A ces cruelles ſœurs, tu les combles de joye?
Non, non, retirez-vous, Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton,
Vous me connoiſſez mal, dans le corps d'un perfide
Ie porte le courage & les forces d'Alcide.
Ie vay tout renverſer dans ces Royaumes noirs,
Et ſaccager moy ſeul ces tenebreux manoirs.
Vne ſeconde fois le triple chien Cerbere
Vomira l'aconit en voyant la lumiere,
I'iray du fond d'Enfer dégager les Titans,
Et ſi Pluton s'oppoſe à ce que je pretens,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
I'iray d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LIS. N'En doute plus, Cloris, ton frere n'eſt point mort,
Mais ayant ſçeu de luy ſon déplorable ſort,
Ie voulois éprouver par cette triſte feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendroit plus ſenſible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſinceres ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuſe
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tircis en ſoit de tout point éclaircy,
Sois ſeure que dans peu je te le rens icy.

Ma parole ſera d'un prompt effet ſuivie,
Tu reverras bien-toſt ce frere plein de vie,
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.
CLO. Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le diſoit, je ſentois que mes larmes
Refuſoient de couler pour de fauſſes alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes aſſauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiay cette douleur menteuſe
Qu'à cauſe qu'en effet j'étois un peu honteuſe
Qu'une autre en témoignaſt plus de reſſentiment.
LIS. Après tout, entre nous, confeſſe franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frere unique
Iusques au deſeſpoir fort rarement ſe pique,
Ce beau nom d'heritiere a de telles douceurs,
Qu'il devient ſouverain à conſoler des ſœurs.
CLO. Adieu, railleur, adieu, ſon intereſt me preſſe
D'aller rendre d'un mot la vie à ſa Maîtreſſe:
Autrement je ſçaurois t'apprendre à diſcourir.
LIS. Et moy de ces frayeurs de nouveau te guerir.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOVRRICE.

CLI. IE ne t'ay rien celé, tu ſçais toute l'affaire.
NO. Tu m'en as bien conté, mais ſe pourroit-il faire
Qu'Eraſte euſt des remords ſi vifs & ſi preſſans,
Que de violenter ſa raiſon & ſes ſens?
CLI. Euſt-il pû, ſans en perdre entierement l'uſage,
Se figurer Charon des traits de mon viſage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux Nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de ſon denier?
NOV. Plaiſante illuſion! *CLI.* Mais funeſte à ma teſte,
Sur qui ſe déchargeoit une telle tempeſte,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me ſoit demeuré dans la bouche une dent.
NOV. C'étoit mal reconnoiſtre un ſi rare ſervice.
ERA.[a] Arrétez, arrétez, poltrons. *CLO.* Adieu, Nourrice,
Voicy ce fou qui vient, je l'entends à la voix,
Croy que ce n'eſt pas moy qu'il attrape deux fois.
NOV. Et moy, quand je devrois paſſer pour Proſerpine,
Ie veux voir à quel point ſa fureur le domine.
CLI. Contente à tes perils ton curieux deſir.
NOV. Quoy qu'il puiſſe arriver, j'en auray le plaiſir.

[a] *Il eſt derriere le Theatre.*

SCENE II.

ERASTE, LA NOVRRICE.

ERA. EN vain je les r'appelle, en vain pour ſe défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre,
Ces lâches eſcadrons de fantômes affreux
Cherchent leur aſſeurance aux cachots les plus creux,

Et ſe fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent ſous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, & dans ce vaſte effroy
La peur ſaiſit ſi bien les Ombres & leur Roy,
Que ſe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs ſoucis ne vont qu'à les rendre ſecrettes.
Le boüillant Phlegeton parmy ſes flots pierreux
Pour les favoriſer ne roule plus de feux:
Tiſiphone tremblante, Alecton, & Megere,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiere:
Les Parques meſme en haſte emportent leurs fuſeaux,
Et dans ce grand deſordre oubliant leurs ciſeaux,
Charon les bras croiſez dans ſa barque s'étonne
De ce qu'après Eraſte il n'a paſſé perſonne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu,
Trop heureux accident, ſi la Terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal euſt conſenty ma perte,
Et ſi ce que le Ciel me donne icy d'accez
Euſt de ma trahiſon devancé le ſuccez.
Dieux, que vous ſçavez mal gouverner voſtre foudre!
N'étoit-ce pas aſſez pour me reduire en poudre
Que le ſimple deſſein d'un ſi laſche forfait?
Injuſtes, deviez-vous en attendre l'effet?
Ah Melite! ah Tircis! leur cruelle juſtice
Aux dépens de vos jours me choiſit un ſupplice,
Ils doutoient que l'Enfer euſt dequoy me punir
Sans le triſte ſecours de ce dur ſouvenir,
Ouy, ce qu'ont les Enfers, de feux, de foüets, de chaiſnes,
Ne ſont auprès de luy que de legeres peines,
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, tréve, tréve un moment,
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures ſombres
Ie puiſſe rencontrer ces bien-heureuſes Ombres;
Vſe après, ſi tu veux, de toute ta rigueur,
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,
[a] Voicy qui t'aidera; mais derechef, de grace,
Ceſſe de me geſner durant ce peu d'eſpace.
Ie voy déja Melite, ah! belle Ombre, voicy
L'ennemy de voſtre heur qui vous cherchoit icy,
C'eſt Eraſte, c'eſt luy, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie,

[a] *Il met la main ſur ſon épée.*

Ainſi le veut le Sort, & tout exprès les Dieux
L'ont abîmé vivant en ces funeſtes lieux.
NOV. Pourquoy permettez-vous que cette freneſie
Regne ſi puiſſamment ſur voſtre fantaiſie?
L'Enfer voit-il jamais une telle clarté?
ERA. Auſſi ne la tient-il que de voſtre beauté,
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumiere.
NOV. Ce n'eſt que de mes yeux ! deſſillez la paupiere,
Et d'un ſens plus raſſis jugez de leur éclat.
ERA. Ils ont de verité je ne ſçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Ie m'étonne de voir un autre air, un autre âge,
Ie ne reconnoy plus aucun de vos attraits,
Iadis voſtre Nourrice avoit ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi bleſme,
Le poil ainſi griſon, ô Dieux ! c'eſt elle meſme.
Nourrice, qui t'améne en ces lieux pleins d'effroy?
Y viens-tu rechercher Melite comme moy?
NOV. Cliton la vit paſmer, & ſe broüilla de ſorte,
Que la voyant ſi paſle il la crût eſtre morte,
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reſte elle eſt vivante, & peut-eſtre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidelité recevra le ſalaire.
ERA. Deſormais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.
NOV. Voſtre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui ſeduiſent vos ſens par de fauſſes images,
Cét Enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.
ERA. Ie ne m'abuſe point de fauſſes viſions,
Mes propres yeux ont veu tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.
NOV. Peut-eſtre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant voſtre fureur & le poids de vos coups:
Mais voyez ſi l'Enfer reſſemble à cette Place,
Ces murs, ces baſtimens ont-ils la meſme face?
Le logis de Melite & celuy de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celuy de Pluton?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune difference?
ERA. De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice, prens pitié d'un eſprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy ſeparé,

Ma gueriſon

Ma gueriſon dépend de parler à Melite.
NOV. Differez pour le mieux un peu cette viſite,
Tant que maiſtre abſolu de voſtre jugement
Vous ſoyez en état de faire un compliment.
Voſtre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme ſage,
Donnez-vous le loiſir de changer de viſage,
Vn moment de repos que vous prendrez chez vous....
ERA. Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux,
Et ma foible raiſon de guide dépourveuë
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de veuë.
NOV. Si je vous ſuis utile, allons, je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLO. NE m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
Me rappaiſer jamais paſſe ton induſtrie,
Ton meilleur, je t'aſſeure, eſt de n'y plus penſer,
Tes proteſtations ne font que m'offenſer,
Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
Ie ne veux point en gage une foy parjurée,
Vn cœur que d'autres yeux peuvent ſi-toſt bruſler,
Qu'un billet ſuppoſé peut ſi-toſt ébranler.
PHI. Ah, ne remettez plus dedans voſtre memoire
L'indigne ſouvenir d'une action ſi noire,
Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens
Etouffez l'ennemy du pardon que j'attends.
Mon crime eſt ſans égal, mais enfin, ma chere ame...
CLO. Laiſſe-là deſormais ces petits mots de flame,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.
PHI. De grace, redonnez à l'amitié paſſée
Le rang que je tenois dedans voſtre penſée:
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que voſtre foy me permettoit d'attendre....
CLO. C'eſt où doreſnavant tu ne dois plus pretendre,
Ta ſottiſe m'inſtruit, & par là je voy bien
Qu'un viſage commun, & fait comme le mien,

N'a point aſſez d'appas, ny de chaiſne aſſez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta ſorte.
Melite a des attraits qui ſçavent tout dompter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arréter,
Il te faut un ſujet qui la paſſe, ou l'égale,
C'eſt en vain que vers moy ton amour ſe ravale,
Fay-luy, ſi tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Ie ne veux point devoir mon bien à ſes froideurs.
PHI. Ne me déguiſez rien, un autre a pris ma place,
Vne autre affection vous rend pour moy de glace.
CLO. Aucun jusqu'à ce point n'eſt encor arrivé,
Mais je te changeray pour le premier trouvé.
PHI. C'en eſt trop, tes dédains épuiſent ma ſouffrance,
Adieu, je ne veux plus avoir d'autre esperance,
Sinon qu'un jour le Ciel te fera reſſentir
De tant de cruautez le juſte repentir.
CLO. Adieu, Melite & moy nous avons dequoy rire
De tous les beaux diſcours que tu me viens dire.
Que luy veux-tu mander? *PHI.* Va, dy luy de ma part
Qu'elle, ton frere, & toy, reconnoiſtrez trop tard
Ce que c'eſt que d'aigrir un homme de ma ſorte.
CLO. Ne croy pas la chaleur du couroux qui t'emporte,
Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou deux.
PHI. Tu railles, mais bien-toſt nous verrons d'autres jeux,
Ie ſçay trop comme on vange une flame outragée.
CLO. Le ſçais-tu mieux que moy, qui ſuis déja vangée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air? *PHI.* Il ſuffit,
Ie ſçay comme on ſe vange. *CLO.* Et moy comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

TIR. MAintenant que le Sort attendry par nos plaintes
Comble noſtre esperance, & diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traverſez
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſez:
Ouvrons toute noſtre ame à ces douces tendreſſes
Qu'inspirent aux amants les pleines allegreſſes,
Et d'un commun accord cheriſſons nos ennuys
Dont nous voyons ſortir de ſi precieux fruits.
Adorables regards, fidelles interpretes
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrettes,
Doux truchements du cœur, qui déja tant de fois
M'avez ſi bien appris ce que n'oſoit la voix,
Nous n'avons plus beſoin de voſtre confidence,
L'Amour en liberté peut dire ce qu'il penſe,
Et dédaigne un ſecours qu'en ſa naiſſante ardeur
Luy faiſoient mandier la crainte & la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blaſpheſme,
La bouche eſt impuiſſante où l'amour eſt extreſme,
Quand l'espoir eſt permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous laſſez donc point d'en uſurper l'uſage,
Et quoy qu'elle m'ait dit, dites moy davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, & quels ſoucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?
MEL. Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.
TIR. Ah! mon heur, il eſt vray, ſi tes deſirs ſecondent
Cét amour qui paroit & brille dans tes yeux,
Ie n'ay rien deſormais à demander aux Dieux.
MEL. Tu t'en peux aſſeurer, mes yeux ſi pleins de flame
Suivent l'inſtruction des mouvemens de l'ame.
On en a veu l'effet, lors que ta fauſſe mort
A fait ſur tous mes ſens un veritable effort;
On en a veu l'effet quand te ſçachant en vie
De revivre avec toy j'ay pris auſſi l'envie;
On en a veu l'effet lors qu'à force de pleurs
Mon amour & mes ſoins aidez de mes douleurs

Ont fléchy la rigueur d'une mere obstinée,
Et gagné cét aveu qui fait noſtre hymenée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à ſa pretenſion.
Cependant l'aſpect ſeul des lettres d'un fauſſaire
Te ſceut perſuader tellement le contraire,
Que ſans vouloir m'entendre, & ſans me dire adieu,
Ialoux & furieux tu partis de ce lieu.
TIR. I'en rougis, mais apprens qu'il n'étoit pas poſſible
D'aimer comme j'aimois, & d'eſtre moins ſenſible,
Qu'un juste déplaiſir ne ſçauroit écouter
La raiſon qui s'efforce à le violenter,
Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flame ne te laiſſe aucune incertitude.
MEL. Tout cela ſeroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly ſans l'avoir merité,
Et que tout criminel, tu m'és encor aimable.
TIR. Ie me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me recompenſe au lieu de me punir.
I'en aimeray l'autheur de cette perfidie,
Et ſi jamais je ſçay quelle main ſi hardie....

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLO. IL vous fait fort bon voir, mon frere, à cajoler,
Cependant qu'une ſœur ne ſe peut conſoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incertaine
Touchant voſtre retour la tient encore en peine.
TIR. L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raiſon.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte?
CLO. L'infidelle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Meſlez de repentirs.... *MEL.* Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.
CLO. Vous devinez fort mal. *TIR.* Quoy? tu l'as dédaigné?
CLO. Du moins tous ſes diſcours n'ont encor rien gagné.

MEL. Si bien qu'à n'aimer plus voſtre dépit s'obstine?
CLO. Non pas cela du tout, mais je ſuis aſſez fine:
Pour la premiere fois il me dupe qui veut,
Mais pour une ſeconde, il m'attrape qui peut.
MEL. C'eſt à dire en un mot... *CLO.* Que ſon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un meſme paſſage.
En vain deſſous mes loix il revient ſe ranger,
Il m'eſt avantageux de l'avoir veu changer,
Avant que de l'Hymen le joug impitoyable
M'attachant avec luy me rendiſt miſerable:
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
I'attendray du Destin quelque meilleur hazard.
MEL. Mais le peu qu'il voulut me rendre de ſervice
Ne luy doit pas porter un ſi grand préjudice.
CLO. Après un tel faux-bond, un change ſi ſoudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.
MEL. Ma ſœur, ce fut pour moy qu'il oſa s'en dédire.
CLO. Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.
MEL. Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.
CLO. Et pour l'amour de moy vous m'en diſpenſerez.
MEL. Que vous étes mauvaiſe? *CLO.* Vn peu plus qu'il ne ſemble.
MEL. Ie vous veux toutefois remettre bien enſemble.
CLO. Ne l'entreprenez pas, peut-eſtre qu'après tout
Voſtre dexterité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOVRRICE, ERASTE, MELITE, CLORIS.

TIR. DE grace, mon ſoucy, laiſſons cette cauſeuſe,
Qu'elle ſoit à ſon choix facile, ou rigoureuſe,
L'excez de mon ardeur ne ſçauroit conſentir
Que ces frivoles ſoins te viennent divertir:
Tous nos penſers ſont dûs, en l'état où nous ſommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidelité qu'il va recompenſer...
NOV. Vous donnera bien-toſt autre choſe à penſer.
Voſtre rival vous cherche, & la main à l'épée
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

[a] *A Melite.*

ERA.[a] Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'aſpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, & fait naiſtre l'enuie
De ſortir de ſa geſne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds ſa teſte à l'abandon,
La mort luy ſera douce à l'égal du pardon:
Vangez donc vos malheurs, jugez ce que merite
La main qui ſepara Tircis d'avec Melite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits
A deſrobé Philandre aux vœux de ſa Cloris.
MEL. E'claircis du ſeul point qui nous tenoit en doute,
Que ſerois-tu d'avis de luy répondre? *TIR.* Ecoute
Quatre mots à quartier. *ERA.* Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en differant ma mort!
De grace, haſtez-vous d'abreger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra voſtre lente juſtice.
MEL. Voyez comme le Ciel a de ſecrets reſſorts
Pour ſe faire obeïr malgré nos vains efforts.
Voſtre fourbe inventée à deſſein de nous nuire
Avance nos amours, au lieu de les détruire:
De ſon faſcheux ſuccez, dont nous devions perir,
Le Sort tire un remede afin de nous guerir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçeuë,
Nous en aimons l'autheur à cauſe de l'iſſuë,
Obligez deſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excez de ma douleur ſincere
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mere,
Que cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux.
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt legitime,
Mais puiſque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubly,
Par où voſtre repos ſera mieux étably.
ERA. Tout confus & honteux de tant de courtoiſie,
Ie veux doreſnavant cherir ma jalouſie,
Et puiſque c'eſt de là que vos felicitez...

[b] *A Eraſte.*

NOV.[b] Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas meritez,
Ils ont tous deux leur conte, & ſur cette aſſeurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifference,
N'oſant ſe hazarder à des reſſentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.

Mais Cloris qui s'en taiſt vous la gardera bonne,
Et ſeule intereſſée, à ce que je ſoupçonne,
Sçaura bien ſe vanger ſur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle penſoit tenir.
ERA.[a] Si vous pouviez ſouffrir qu'en voſtre bonne grace

[a] *à Cloris.*

Celuy qui l'en tira pûſt occuper ſa place,
Eraſte, qu'un pardon purge de ſon forfait,
Eſt preſt de reparer le tort qu'il vous a fait.
Melite répondra de ma perſeverance.
Ie n'ay pû la quitter qu'en perdant l'eſperance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cettte extrémité
Et c'eſt avec raiſon que ma flame contrainte
De reduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux deſirs vers elle ſuperflus
Tournent vers la beauté qu'elle cherit le plus.
TIR. Que t'en ſemble, ma ſœur? *CLO.* Mais, toy-meſme, mon frere?
TIR. Tu ſçais bien que jamais je ne te fus contraire.
CLO. Tu ſçais qu'en tel ſujet ce fut toûjours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.
TIR. Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les authoriſent.
Parlons donc pour la forme, ouy, ma ſœur, j'y conſens,
Bien ſeur que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſans Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frere, & ma Maîtreſſe en ſœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur.
ERA. Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſupplie,
Mais ma felicité ne peut eſtre accomplie,
Iuſqu'à ce qu'aprés vous ſon aveu m'ait permis
D'aſpirer à ce bien que vous m'avez promis.
CLO. Aimez-moy ſeulement, & pour la recompenſe
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.
TIR. Ouy, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour.
CLO. Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
Ie n'ay receu de luy, ny devoirs, ny ſervices,
MEL. C'eſt bien quelque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma ſœur, acquite-moy d'une reconnoiſſance,
Dont un deſtin meilleur m'a miſe en impuiſſance,

Accorde cette grace à nos justes desirs.
TIR. Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.
ERA. Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prieres,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulieres,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de vostre sentiment.
CLO. En vain en ta faveur chacun me sollicite,
I'en croiray seulement la mere de Melite,
Son avis m'ostera la peur du repentir,
Et ton merite alors m'y fera consentir.
TIR. Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maîtresse à Philandre.
NOV. [a] Là là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais Soleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,
Ie n'avois rien en moy qui ne fust vn miracle,
Vn seul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moy seule ; amoureux, qu'est-ce-cy ?
Vous étes bien hastez de me laisser ainsi ?
Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je feray bien voir à vos feux empressez
Que vous n'en étes pas encor où vous pensez.

[a] *Tous rentrent, & elle demeure seule.*

F I N.

CLITANDRE.

ACTEVRS.

ALCANDRE, Roy d'Escosse.

FLORIDAN, fils du Roy.

ROSIDOR, favory du Roy, & amant de Caliste.

CLITANDRE, favory du Prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.

CALISTE, Maîtresse de Rosidor, & de Clitandre.

DORISE, Maîtresse de Pymante.

LYSARQVE, Ecuyer de Rosidor.

GERONTE, Ecuyer de Clitandre.

CLEON, Gentilhomme suivant la Cour.

LYCASTE, Page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEVRS.

La Scene est en un Chasteau du Roy, proche d'une foreſt.

CLITANDRE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'En doute plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer bruſle pour Hyppolite,
Doriſe m'en a dit le ſecret rendez-vous,
Où leur naiſſante ardeur ſe cache aux yeux de tous,
Et pour les y ſurprendre, elle m'y doit conduire
Si-toſt que le Soleil commencera de luire.
Mais qu'elle eſt pareſſeuſe à me venir trouver!
La dormeuſe m'oublie, & ne ſe peut lever;
Toutefois ſans raiſon j'accuſe ſa pareſſe,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preſſe,
Ma jalouſe fureur, mon dépit, mon amour
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune experience,
Etant ſans intereſt, eſt ſans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon ſoucy,
Ne tarde plus, volage, à te montrer icy,

Viens en haſte affermir ton indigne victoire,
Vien t'aſſeurer l'éclat de cette infame gloire,
Vien ſignaler ton nom par ton manque de foy,
Le jour s'en va paroiſtre, affronteur, haſte-toy.
Mais helas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure,
Si j'écoute l'amour, il devient ſi puiſſant
Qu'en dépit de Doriſe il te fait innocent,
Ie ne ſçay lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en ſortir entrant dans cette route,
Ie crains ce que je cherche, & je ne connoy pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, ſi jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons ſervices,
Apprenez aujourd'huy quel eſt voſtre devoir,
Le moyen de me plaire eſt de me decevoir:
Si vous ne m'abuſez, ſi vous n'eſtes fauſſaires,
Vous étes de mon heur les cruels adverſaires.
Et toy, Soleil, qui vas en ramenant le jour
Diſſiper une erreur ſi chere à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain, & l'Aube de ſes rais
A déja reblanchy le haut de ces foreſts.
Si je puis me fier à ſa lumiere ſombre
Dont l'éclat brille à peine, & diſpute avec l'ombre,
I'entrevoy le ſujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ſes gens qui conteſte avec luy.
Rentre, pauvre abuſée, & cache-toy de ſorte,
Que tu puiſſes l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQVE.

ROS. CE devoir, ou plûtoſt cette importunité,
Au lieu de m'aſſeurer de ta fidelité,
Marque trop clairement ton peu d'obeïſſance:
Laiſſe-moy ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance,
Que retiré du monde & du bruit de la Cour
Ie puiſſe dans ces bois conſulter mon amour,

Que là Caliſte ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſeure mon eſpoir de celles que j'attens,
Qu'un entretien reſveur durant ce peu de temps
M'inſtruiſe des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle;
Enfin, ſans perſiſter dans l'obſtination,
Laiſſe-moy ſuivre icy mon inclination.
LYS. Cette inclination qui juſqu'icy vous méne
A me la déguiſer vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monſieur, beaucoup l'examiner,
L'heure & le lieu ſuſpects font aſſez deviner
Qu'en meſme temps que vous s'échape quelque Dame....
Vous m'entendez aſſez. *ROS.* Iuge mieux de ma flame,
Et ne preſume point que je manque de foy
A celle que j'adore, & qui bruſle pour moy.
I'aime mieux contenter ton humeur curieuſe
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe.
Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
I'y vay.... mais pourrois-tu le ſçavoir, & le taire?
LYS. Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire?
ROS. Tu vas apprendre tout, mais auſſi l'ayant ſçeu,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival... *LYS.* Vous le nommez? *ROS.* Clitandre.
Au pied du grand Rocher il me doit ſeul attendre,
Et là l'épée au poin nous verrons qui des deux
Merite d'embraſer Caliſte de ſes feux.
LYS. De ſorte qu'un ſecond.... *ROS.* Sans me faire une offenſe
Ne peut ſe preſenter à prendre ma défenſe,
Nous devons ſeul à ſeul vuider noſtre debat.
LYS. Ne penſez pas ſans moy terminer ce combat,
L'Ecuyer de Clitandre eſt homme de courage;
Il ſera trop heureux que mon défy l'engage
A s'acquiter vers luy d'un ſemblable devoir,
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.
ROS. Ta volonté ſuffit, va-t'en donc, & deſiſte
De plus m'offrir une aide à meriter Caliſte.
LYS.[a] Vous obeïr icy me coûteroit trop cher,
Et je ſerois honteux qu'on me pûſt reprocher
D'avoir ſçeu le ſujet d'une telle ſortie,
Sans trouver les moyens d'eſtre de la partie.

[a] *Il eſt ſeul.*

SCENE III.

CALISTE.

QV'il s'en eſt bien défait ! qu'avec dexterité
Le fourbe ſe prévaut de ſon authorité !
Qu'il trouve un beau pretexte en ſes flames éteintes,
Et que mon nom luy ſert à colorer ſes feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt,
Hyppolite le charme, Hyppolite luy plaiſt,
Et ſes laſches deſirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de ſa flâme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CAL. IE n'en puis plus douter, mon feu deſabuſé
Ne tient plus le party de ce cœur déguiſé.
Allons, ma chere ſœur, allons à la vangeance,
Allons de ſes douceurs tirer quelque allegeance,
Allons, & ſans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun ſoucy que de me regarder ;
Pour en venir à bout il ſuffit de ma rage,
D'elle j'auray la force, ainſi que le courage,
Et déja dépoüillant tout naturel humain,
Ie laiſſe à ſes transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme ſuivant de ſi furieux guides
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes ſens animez
Menacent les appas qui les avoient charmez ?
DOR. Modere ces boüillons d'une ame colerée,
Ils ſont trop violens pour eſtre de durée,
Pour faire quelque mal c'eſt fraper de trop loin,
Reſerve ton couroux tout entier au beſoin,
Sa plus forte chaleur ſe diſſipe en paroles,
Ses reſolutions en deviennent plus molles,
En luy donnant de l'air ſon ardeur s'alentit.
CAL. Ce n'eſt que faute d'air que le feu s'amortit,

Allons, & tu verras qu'ainſi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainſi mon eſprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colere a droit d'executer.
DOR.[a] Si ma ruſe eſt enfin de ſon effet ſuivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Vn fer caché me donne en ces lieux écartez
La vangeance des maux que me font tes beautez.
Tu m'oſtes Roſidor, tu poſſedes ſon ame,
Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flame,
Mais puiſque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
I'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

[a] *Elle eſt ſeule.*

SCENE V.

PYMANTE, GERONTE.

GER.[b] EN ce déguiſement on ne peut nous connoiſtre,
Et ſans doute bien-toſt le jour qui vient de naiſtre
Conduira Roſidor ſeduit d'un faux cartel
Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
Vos vœux ſi mal receus de l'ingrate Doriſe,
Qui l'idolatre autant comme elle vous mépriſe,
Ne rencontreront plus aucun empeſchement.
Mais je m'étonne fort de ſon aveuglement,
Et je ne comprens point cét orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injuſtice,
Vos rares qualitez... *PYM.* Au lieu de me flater,
Voyons ſi le projet ne ſçauroit avorter,
Si la ſupercherie... *GER.* Elle eſt ſi bien tiſſuë,
Qu'il faut manquer de ſens pour douter de l'iſſuë.
Clitandre aime Caliſte, & comme ſon rival
Il a trop de ſujet de luy vouloir du mal :
Moy que depuis dix ans il tient à ſon ſervice,
D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
A ſon dépit jaloux s'imputera ſoudain.
PYM. Que ton ſubtil eſprit a de grands avantages !
Mais le nom du porteur ? *GER.* Lycaſte, un de ſes Pages.
PYM. Celuy qui fait le guet auprès du rendez-vous ?
GER. Luy meſme, & le voicy qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'eſt mis hors d'haleine.

[b] *Ils ſortent d'une grotte déguiſez en païſans.*

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE.

PYM. [a] ET bien, eſt-il venu? *LYC.* N'en ſoyez plus en peine,
Il eſt où vous ſçavez, & tout bouffy d'orgüeil
Il n'y penſe à rien moins qu'à ſon proche cercüeil.
PYM. Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
[b] Qu'il me tarde déja que dans ſon ſang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le ſeul qui ſert d'obſtacle au bonheur qui m'eſt dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoy ces habits? qui te les fait reprendre?
LYC. [c] Pour noſtre ſeureté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous ſerons aux coups
Quelque maraut conduit par ſa bonne avanture
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe poſture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.
PYM. Prens-en donc meſme ſoin après la choſe faite,
LYC. Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.
PYM. Sus donc, chacun déja devroit eſtre masqué,
Allons, qu'il tombe mort auſſi-toſt qu'attaqué.

[a] *Licaste eſt déguiſé comme eux en païſan.*
[b] *Licaste les va querir dans la grotte d'où ils ſont ſortis.*
[c] *Il leur preſente à chacun un masque & une épée, & porte leurs habits.*

SCENE VII.

CLEON, LYSARQVE.

CLE. REſerve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne ſe peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que noſtre jeune Prince enlevoit à la chaſſe.
LYS. Tu les as veus paſſer? *CLE.* Par cette meſme place.
Sans doute que ton maiſtre a quelque occaſion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illuſion.
LYS. Non, il parloit du cœur, je connois ſa franchiſe.
CLE. S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe
Ce genereux

Ce genereux guerrier ſous le nombre abatu
Ne cede aux envieux que luy fait ſa vertu.
LYS. A preſent il n'a point d'ennemis que je ſçache.
Mais quelque évenement que le Deſtin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions enſemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CAL. [a] MA ſœur, l'heure s'avance, & nous ſerons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine,
Ie ne voy point mon traiſtre, Hyppolite non plus.
DOR. [b] Voicy qui va trancher tes ſoucis ſuperflus,
Voicy dont je vay rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flame vangée, & ma haine aſſouvie.
CAL. Tout beau, tout beau, ma ſœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connois trop pour m'en inquieter,
Laiſſe la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-toſt toute noſtre induſtrie.
DOR. Va, va, ne ſonge plus à leurs fauſſes amours,
Dont le recit n'étoit qu'une embuſche à tes jours,
Roſidor t'eſt fidelle, & cette feinte amante
Bruſle auſſi peu pour luy, que je fais pour Pymante.
CAL. Déloyale, ainſi donc ton courage inhumain....
DOR. Ces injures en l'air n'arreſtent point ma main.
CAL. Le reproche honteux d'une action ſi noire...
DOR. Qui ſe vange en ſecret, en ſecret en fait gloire.
CAL. T'ay-je donc pû, ma ſœur, déplaire en quelque point?
DOR. Ouy, puiſque Roſidor t'aime, & ne m'aime point,
C'eſt aſſez m'offenſer que d'eſtre ma rivale.

[a] *Doriſe s'arreſte à chercher derriere un buiſſon.*
[b] *Elle tire une épée de derriere ce buiſſon, & ſaiſit Caliſte par le bras.*

SCENE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.[a]

ROS. MEurs brigand, ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Aſſaſſins... Toutefois
I'ay dequoy me défendre une ſeconde fois.
DOR. N'eſt-ce pas Roſidor qui m'arrache les armes?
Ah ! qu'il me va cauſer de perils & de larmes !
Fuy, Doriſe, & fuyant laiſſe-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'eſt le plus cher.
CAL. C'eſt luy-meſme de vray. Roſidor, ah je paſme,
Et la peur de ſa mort ne me laiſſe point d'ame.
Adieu, mon cher eſpoir. *ROS.*[b] Cettuy-cy dépeſché,
C'eſt de toy maintenant que j'auray bon marché,
Nous ſommes ſeul à ſeul.[c] Quoy ! ton peu d'aſſeurance
Ne met plus qu'en tes pieds ſa derniere eſperance?
Marche, ſans emprunter d'aiſles de ton effroy,
Ie ne cours point après des laſches comme toy.
Il ſuffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils eſtre?
Ah Ciel, le masque oſté me les fait trop connoiſtre,
Le ſeul Clitandre arma contre moy ces voleurs,
Cettuy-cy fut toûjours vétu de ſes couleurs,
Voilà ſon Ecuyer, dont la paſleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreurs de ſon crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celuy que ſa fuite a ſauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton abſence
Donne à tes laſchetez quelque ombre d'innocence,
Et qu'aprés avoir veu renverſer ton deſſein,
Vn deſaveu démente, & tes gens & ton ſeing?
Ne le preſume pas, ſans autre conjecture
Ie te rends convaincu de ta ſeule écriture,
Si-toſt que j'auray pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet ſe vient offrir à moy?
Traiſtres, auriez-vous fait ſur un ſi beau viſage,
Attendant Roſidor, l'eſſay de voſtre rage?
C'eſt Caliſte elle-meſme ! ah Dieux ! injuſtes Dieux,
Ainſi donc pour montrer ce ſpectacle à mes yeux,

[a] *Comme Doriſe eſt preſte de tuer Caliſte, un bruit entendu luy fait relever ſon épée, & Roſidor paroit tout en ſang pourſuivy par ces trois aſſaſſins masquez. En entrant il tuë Lycaſte, & retirant ſon épée elle ſe rompt contre la branche d'un arbre. En cette extremité il voit celle que tient Doriſe, & ſans la reconnoiſtre il s'en ſaiſit, & paſſe tout d'un temps le tronçon qui luy reſtoit de la ſienne en la main gauche, & ſe défend ainſi contre Pymante & Geronte, dont il tuë le dernier, & met l'autre en fuite.*

[b] *après avoir tué Geronte.*

[c] *Pymante fuit.*

Voſtre faveur barbare a conſervé ma vie !
Ie n'en veux point chercher d'autheurs que voſtre envie,
La Nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous euſt vangé ce forfait,
Et vous euſt accablez ſi vous n'étiez ſes maiſtres,
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traiſtres,
Ie ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuſe rigueur d'un ſi fatal ſecours.
O vous, qui me reſtez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire, & de ſon infamie.
Bleſſûres, haſtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon ſang emporte, & ma vie, & mes maux.
Ah ! pour l'eſtre trop peu, bleſſûres trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'étes pas mortelles.
Et quoy ? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il ſeul le droit de me bleſſer au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant ſi mal traité, reſpecte ſon image?
Noires divinitez, qui tournez mon fuſeau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciſeau?
Inſenſé que je ſuis ! en ce malheur extreſme
Ie demande la mort à d'autres qu'à moy-meſme,
Aveugle, je m'arreſte à ſupplier en vain,
Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée,
C'eſt à luy qu'elle eſt deuë, il ſe l'eſt reſervée,
Et l'honneur, quel qu'il ſoit, de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'oſte à des voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais helas ! cette épée
Coulant entre mes doigts laiſſe ma main trompée,
Et ſa lame timide à procurer mon bien
Au ſang des aſſaſſins n'oſe meſler le mien.
Ma foibleſſe importune à mon trépas s'oppoſe,
En vain je m'y reſous, en vain je m'y diſpoſe,
Mon reſte de vigueur ne peut l'effectuer,
I'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuer,
L'un me manque au beſoin, & l'autre me reſiſte.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliſte,
Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de paſleur,
Et j'entens un ſoûpir qui flate ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré voſtre envie
L'Amour luy ſçait donner la moitié de ma vie,

Qu'une ame deſormais ſuffit à deux amans.
CAL. Helas! qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoy reviens-je au Monde?
ROS. O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde!
CAL. Execrable aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,
Dépeſche comme à luy de me percer le flanc,
Prens de luy ce qui reste. *ROS.* Adorable cruelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle?
CAL. Ne m'en fais point un crime, encor pleine d'effroy
Ie ne t'ay méconnu qu'en ſongeant trop à toy.
I'avois ſi bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas ceder à ton viſage,
Mon eſprit glorieux, & jaloux de l'avoir
Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'aſſaſſins qui t'a prété des armes?
ROS. Toy meſme, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir & revivre à mes yeux?
CAL. Quand l'Amour une fois regne ſur un courage...
Mais taſchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces boüillons de ſang ſe puiſſent arréter;
Là j'auray tout loiſir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.
ROS. Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout-puiſſant
Rend déja la vigueur à mon corps languiſſant.
CAL. Il donne en meſme temps une aide à ta foibleſſe,
Puiſqu'il fait que la mienne auprès de toy me laiſſe,
Et qu'en dépit du Sort ta Caliſte aujourd'huy
A tes pas chancelans pourra ſervir d'appuy.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE.

DEſtins, qui reglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos injuſtices,
Et trouvent à leurs traits ſi long-temps retenus,
Afin de mieux fraper, des chemins inconnus?
Dites, que vous ont fait Roſidor, ou Pymante?
Fourniſſez de raiſon, Deſtins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puiſſe émouvoir
A partager ſi mal entr'eux voſtre pouvoir?
Luy rendre contre moy l'impoſſible poſſible
Pour rompre le ſuccès d'un deſſein infaillible,
C'eſt préter un miracle à ſon bras ſans ſecours,
Pour conſerver ſon ſang au peril de mes jours.
Trois ont fondu ſur luy ſans le jetter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-meſme je l'évite,
Loin de laiſſer la vie, il a ſçeu l'arracher,
Loin de ceder au nombre, il l'a ſçeu retrancher:
Toute voſtre faveur à ſon aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant ſon épée,
Et reſſaiſit ſes mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaiſirs! ô deſeſpoir! ô rage!
Ainſi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave oſe l'en retirer,
Luy donne ſur mes gens une prompte victoire,
Et fait de ſon peril un ſujet de ſa gloire!
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons, & du moins perdons-nous dans ſa mort.
Sortez de vos cachots, infernales Furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;

[a] *Il eſt encor maſqué.*

Qu'avec vous tout l'Enfer m'aide en ce noir deſſein,
Qu'un ſanglant deſeſpoir me verſe dans le ſein.
I'avois de point en point l'entrepriſe tramée,
Comme dans mon eſprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Roſidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foibleſſe, il y faut voſtre main.
En vain, cruelles ſœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle,
La Terre vous refuſe un paſſage à ſortir.
Ouvre du moins ton ſein, Terre, pour m'engloutir,
N'attens pas que Mercure avec ſon Caducée
M'en faſſe après ma mort l'ouverture forcée,
N'attens pas qu'un ſupplice, helas, trop merité
Ajouſte l'infamie à tant de laſcheté,
Préviens-en la rigueur, rends-toy meſme justice
Aux projets avortez d'un ſi noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent ſans fruit,
Dedans mon deſeſpoir tout me fuit, ou me nuit,
La Terre n'entend point la douleur qui me preſſe,
Le Ciel me perſecute, & l'Enfer me delaiſſe.
Affronte-les, Pymante, & ſauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas ſi dangereux:
Si quelque eſpoir te reſte, il n'eſt plus qu'en toy-meſme,
Mais ſi tu veux t'aider, ton mal n'eſt pas extreſme.
Paſſe pour villageois dans un lieu ſi fatal,
Et reſervant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un meſme habit la trompeuſe apparence
Qui le mit en peril, te mette en aſſeurance.
Mais ce masque l'empeſche, & me vient reprocher
Vn crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable inſtrument de mon traiſtre artifice,
Après mon coup manqué, n'en eſt plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantoſt inutile en ma main,
Que ma fureur jalouſe avoit armée en vain,
Sçeut ſi mal attaquer, & plus mal me défendre,
N'eſt propre deſormais qu'à me faire ſurprendre.
[a] Allez, témoins honteux de mes laſches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette foreſt je marcheray ſans crainte,
Tant que....

[a] *Il jette ſon maſque & ſon épée dans la grotte.*

SCENE II.

LYSARQVE, PYMANTE, Archers.

LYS. MOn grand amy. *PY.* Monſieur. *LY.* Viença, dy nous,
N'as-tu point icy veu deux Cavaliers aux coups?
PYM. Non, Monſieur. *LYS.* Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?
PYM. Non, Monſieur. *LYS.* Ny paſſer dedans ces bois ſans ſuite?
PYM. Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...
LYS. Ie parle d'aujourd'huy, laiſſe-là ces diſcours,
Répons préciſément. *PYM.* Pour aujourd'huy, je penſe...
Toutefois ſi la choſe eſtoit de conſequence,
Dans le prochain village on ſçauroit aiſément...
LYS. Donnons juſques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.
PYM.[a] Ce depart favorable enfin me rend la vie
Que tant de queſtions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoiſtre
Qu'ils vont pour arréter l'ennemy de ſon maiſtre,
I'échape neanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi près de la mort comme je l'étois d'eux.
Que j'aime ce peril dont la vaine menace
Promettoit un orage, & ſe tourne en bonace,
Ce peril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plûtoſt qui ſe montre, & n'oſe m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un maſque & d'une épée
I'ay leur credulité ſous ces habits trompée,
De ſorte qu'à preſent deux corps deſanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez!
Corps, qui gardent tous deux un naturel ſi traiſtre,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maiſtre,
Et le faire l'autheur de cette laſcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſeureté.
Mes habits rencontrez ſous les yeux de Lyſarque
Peuvent de mes forfaits donner ſeuls quelque marque,
Mais s'il ne les voit pas, lors ſans aucun effroy
Ie n'ay qu'à me ranger en haſte auprès du Roy,
Où je verray tantoſt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

[a] *il eſt ſeul.*

SCENE III.

LYSARQVE, Archers.

LYS. [a] CEla ne ſuffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il ſe peut, Clitandre, ou Roſidor.
Amis, ſa Majeſté par ma bouche avertie
Des ſoupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra ſçavoir au vray ce qu'ils ſont devenus.
1. *ARC.* Pourroit-elle en douter ? ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccez de toute l'entrepriſe.
LYS. Et qu'en préſumes-tu? 1. *ARC.* Que malgré leur ſurpriſe,
Leur nombre avantageux, & leur déguiſement,
Roſidor de leurs mains ſe tire heureuſement.
LYS. Ce n'eſt qu'en me flatant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçoy que de mauvais augures,
Et préſume plûtoſt que ſon bras valeureux
Avant que de mourir s'eſt immolé ces deux.
1. *ARC.* Mais où ſeroit ſon corps? *LYS.* Au creux de quelque roche,
Où les traiſtres voyant noſtre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loiſir de mettre encor ceux-cy,
De qui le ſeul aſpect rend le crime éclaircy.
2. *ARC.* [b] Monſieur, connoiſſez-vous ce fer & cette garde?
LYS. Donne-moy que je voye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maiſtre qui n'a pû s'en deſſaiſir que mort.
2. *ARC.* Monſieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meſlez de ſang diſtilé goutte à goutte.
LYS. Suiuons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

[a] *Il regarde les corps de Geronte & de Lycaſte.*

[b] *Il luy preſente les deux pieces de l'épée rompuë de Roſidor.*

Lyſarque & cét Archer rentrent dans le bois, & le reſte des Archers reportent à la Cour les corps de Geronte & de Lycaſte.

SCENE

SCENE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLO. [a] CE cheval trop fougueux m'incommode à la chaſſe,
Tien-m'en un autre preſt, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez,
Clitandre m'entretient de ſes travaux paſſez.
Qu'au reſte, les Veneurs allant ſur leurs briſées
Ne forcent pas le Cerf, s'il eſt aux repoſées,
Qu'ils prennent connoiſſance, & preſſent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.
[b] Acheve maintenant l'hiſtoire commencée
De ton affection ſi mal recompenſée.
CLI. Ce recit ennuyeux de ma triſte langueur,
Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
I'ay tout dit en un mot, cette fiere Caliſte
Dans ſes cruels mépris inceſſamment perſiſte,
C'eſt toûjours elle-meſme, & ſous ſa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil ſe reſerve pour moy,
Cependant qu'un rival, ſes plus cheres delices,
Redouble ſes plaiſirs en voyant mes ſupplices.
FLO. Ou tu te pleins à faux, ou puiſſamment épris
Ton courage demeure inſenſible aux mépris,
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétably ta raiſon, ou diſſipé ta flame.
CLI. Quelques charmes ſecrets meſlez dans ſes rigueurs
Etouffent en naiſſant la revolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoy qu'il ſe diſpoſe,
Murmurant de ſon mal en adore la cauſe.
FLO. Mais puiſque ſon dédain au lieu de te guerir
Ranime ton amour qu'il dûſt faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir ; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toûjours Roſidor en haleine,
Mais ſon commandement dans peu, ſi tu le veux,
Te met à ma priere au comble de tes vœux.
Aviſe donc, tu ſçais qu'un fils peut tout ſur elle.
CLI. Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
I'ay toûjours du reſpect pour ſes perfections,

[a] *Il parle à ſon Page.*

[b] *Le Page rentre.*

Et je ſerois marry qu'aucune violence...
FLO. L'amour ſur le reſpect emporte la balance.
CLI. Ie bruſle, & le bonheur de vaincre ſes froideurs
Ie ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Ie ne la veux gagner qu'à force de ſervices.
FLO. Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſupplices?
CLI. Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival preferé
N'obtient, non plus que moy, le ſuccès eſperé.
A la longue ennuyez, la moindre negligence
Pourra de leurs eſprits rompre l'intelligence;
Vn temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuy vainement,
Mon Prince, trouvez bon... *FLO.* N'en dy pas davantage,
Cettuy-cy qui me vient faire quelque meſſage
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLE. PArdonnez-moy, Seigneur, ſi je romps vos diſcours,
C'eſt en obeïſſant au Roy qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de ſa perſonne.
FLO. Qui? *CLE.* Clitandre, Seigneur. *FLO.* Et que luy veut le Roy?
CLE. De ſemblables ſecrets ne s'ouvrent pas à moy.
FLO. Ie n'en ſçay que penſer, & la cauſe incertaine
De ce commandement tient mon eſprit en peine.
Pourray-je me reſoudre à te laiſſer aller,
Sans ſçavoir les motifs qui te font rappeller?
CLI. C'eſt à mon jugement quelque prompte entrepriſe,
Dont l'execution à moy ſeul eſt remiſe,
Mais quoy que là deſſus j'oſe m'imaginer,
C'eſt à moy d'obeïr ſans rien examiner.
FLO. I'y conſens à regret, va, mais qu'il te ſouvienne
Que je cheris ta vie à l'égal de la mienne,
Et ſi tu veux m'oſter de cette anxieté,
Que j'en ſçache au plûtoſt toute la verité.
Ce cor m'appelle, Adieu, toute la chaſſe preſte
N'attend que ma preſence à relancer la beſte.

SCENE VI.

DORISE.[a]

[a] *Elle ſort demy-vétuë de l'habit de Geronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

ACheve, malheureuſe, acheve de vétir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir,
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sçeut donner un faux crime à la meſme innocence,
Recherche maintenant par un plus juſte effet
Vne fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſexe quitté dont tu n'ès que la honte?
Il t'abhorre luy-meſme, & ce déguiſement
En le deſavoüant l'oblige pleinement.
Après avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépoüille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle,
Deſrobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta teſte au bourreau;
Si tu veux empeſcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, & parois moins coupable;
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſçache t'en dégager.
Fauſſeté detestable, où me viens-tu reduire?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire?
Icy de tous coſtez l'effroy ſuit mon erreur,
Et j'y ſuis à moy-meſme une nouuelle horreur:
L'image de Caliſte à ma fureur ſoustraite
Y brave fierement ma timide retraite.
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir
Meſloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir;
Mais tels ſont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'eſt pas permis de joüir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le Sort me reduit,
I'en merite la peine, & n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croiſtre ſa gloire avec mon infamie.
N'importe, Roſidor de mes cruels deſtins
Tient dequoy repouſſer ſes laſches aſſaſſins,
Sa valeur inutile en ſa main deſarmée
Sans moy ne vivroit plus que chez la Renommée:

Ainſi rien deſormais ne pourroit m'enflamer,
N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
Faſcheuſe loy du Sort qui s'obſtine à ma peine,
Ie ſauve mon amour, & je manque à ma haine,
Ces contraires ſuccès demeurant ſans effet
Font naiſtre mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur ſoûpire
De moy ſeule aujourd'huy tient le jour qu'il reſpire,
Il m'en eſt redevable, & peut-eſtre à ſon tour
Cette obligation produira quelque amour.
Doriſe, à quels penſers ton eſpoir ſe ravale?
S'il vit par ton moyen, c'eſt pour une rivale,
N'attens plus, n'attens plus que haine de ſa part,
L'offenſe vint de toy, le ſecours du hazard,
Malgré les mains efforts de ta ruſe traîtreſſe
Le hazard par tes mains le rend à ſa Maîtreſſe,
Ce peril mutuel qui conſerve leurs jours
D'un contre-coup égal va croiſtre leurs amours.
Heureux couple d'amants que le Deſtin aſſemble,
Qu'il expoſe en peril, qu'il en retire enſemble.

SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYM. [a] O Dieux! voicy Geronte, & je le croyois mort,
Malheureux compagnon de mon funeſte ſort...
DOR. [b] Ton œil t'abuſe, helas! miſerable, regarde
Qu'au lieu de Roſidor ton erreur me poignarde.
PYM. Ne crains pas, cher amy, ce funeſte accident,
Ie te connois aſſez, je ſuis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiſcrette!
Monſieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
Vn berger d'icy près a quitté ſes brebis
Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits,
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
Mes ſens d'aiſe aveuglez ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reſte un pauvre villageois,
Qui ſeul & deſarmé court à travers ces bois.
D'un ordre aſſez précis l'heure presque expirée
Me deffend des diſcours de plus longue durée,

[a] *Il la prẽd pour Geronte dont elle a vétu l'habit, & court l'embraſſer.*

[b] *Elle croit qu'il la prend pour Roſidor, & qu'il l'embraſſe pour la poignarder.*

A mon empreſſement pardonnez cét Adieu,
Ie perdrois trop, Monſieur, à tarder en ce lieu.
DOR. Amy, qui que tu ſois, ſi ton ame ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Vn jeune Gentilhomme implore ton ſecours;
Prens pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume ruſtique à ma fuite ſecrette,
D'un ennemy puiſſant la haine me pourſuit,
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...
PYM. L'affaire qui me preſſe eſt aſſez importante
Pour ne pouvoir, Monſieur, répondre à voſtre attente;
Mais ſi vous me donniez le loiſir d'un moment,
Ie vous aſſeurerois d'eſtre icy promptement,
Et j'eſtime qu'alors il me ſeroit facile
Contre cét ennemy de vous faire un azile.
DOR. Mais avant ton retour ſi quelque inſtant fatal
M'expoſoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de ſon humeur altiere...
PYM. Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derriere.
DOR. Souffre que je te ſuive, & que mes triſtes pas...
PYM. I'ay des ſecrets, Monſieur, qui ne le ſouffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre,
Aviſez au party que vous avez à prendre.
DOR. Va donc, je t'attendray. *PYM.* Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ſes rameaux.

SCENE VIII.

PYMANTE.

ENfin, graces au Ciel, ayant ſçeu m'en défaire
Ie puis ſeul aviſer à ce que je dois faire.
Qui qu'il ſoit, il a veu Roſidor attaqué,
Et ſçait aſſeurément que nous l'avons manqué:
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puiſqu'ainſi déguiſé, tout ce que je veux feindre
Sur ſon eſprit credule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y ſonge, & plus je penſe voir
Par quelque grand effet de vangeance divine
En ce foible témoin l'autheur de ma ruïne:

Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la ſienne!
Et meſmes on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces foreſts.
C'eſt en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,
C'eſt là qu'un heureux coup l'empeſche de me nuire.
Ie ne m'y puis reſoudre, un reſte de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié,
En vain je luy reſiſte, & taſche à me défendre
D'un ſecret mouvement que je ne puis comprendre,
Son âge, ſa beauté, ſa grace, ſon maintien,
Forcent mes ſentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de ſon viſage a quelque mignardiſe
Qui ne tire pas mal à celle de Doriſe.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favoriſé,
Si c'étoit elle-meſme en habit déguiſé!
I'en meurs déja de joye, & mon ame ravie
Abandonne le ſoin du reſte de ma vie,
Ie ne ſuis plus à moy, quand je viens à penſer
A quoy l'occaſion me pourroit dispenſer.
Quoy qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Ie porte du reſpect à ce qui luy reſſemble.
Miſerable Pymante, ainſi donc tu te pers!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Etouffe ce témoin pour aſſeurer ta teſte:
S'il eſt, comme il le dit, batu d'une tempeſte,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fay que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modere toy, cruel, & plûtoſt examine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine;
Si c'eſt Doriſe, alors revoque cét arreſt,
Sinon, que la pitié cede à ton intereſt.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, VN PREVOST.

ALC. L'Admirable rencontre a mon ame ravie,
De voir que deux amants s'entredoivent la vie,
De voir que ton peril la tire de danger,
Que le ſien te fournit dequoy t'en dégager,
Qu'en deux deſſeins divers pareille jalouſie
Meſme lieu contre vous, & meſme heure a choiſie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de juſteſſe a ſes temps compaſſez.
ROS. Sire, ajouſtez du Ciel l'occulte providence;
Sur deux amants il verſe une meſme influence,
Et comme l'un par l'autre il a ſçeu nous ſauver,
Il ſemble l'un pour l'autre exprès nous conſerver.
ALC. Ie t'entens, Roſidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppoſe pas à ſes juſtes decrets
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis ſecrets.
Et bien, je veux moy-meſme en parler à la Reine;
Elle ſe fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Acheve ſeulement de me rendre raiſon
De ce qui t'arriva depuis ſa paſmoiſon.
ROS. Sire, un mot deſormais ſuffit pour ce qui reſte.
Lyſarque & vos Archers depuis ce lieu funeſte
Se laiſſerent conduire aux traces de mon ſang
Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc,
Et me trouvant enfin deſſous un toit ruſtique
Ranimé par les ſoins de ſon amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont icy rapporté,
Pour en faire ma plainte à voſtre Majeſté.

Non-pas que je ſoûpire après une vangeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauſſe allegeance,
Le Prince aime Clitandre, & mon reſpect conſent
Que ſon affection le declare innocent:
Mais ſi quelque pitié d'une telle infortune
Peut ſouffrir aujourd'huy que je vous importune,
Oſtant par un Hymen l'eſpoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la ſource de nos maux.

ALC. Tu fuis à te vanger, l'objet de ta Maîtreſſe
Fait qu'un tel deſir cede à l'amour qui te preſſe:
Auſſi n'eſt-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puiſſans effets
Qu'attaquer Roſidor c'eſt ſe prendre à moy-meſme,
Tant je veux que chacun reſpecte ce que j'aime.
Ie le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour,
Ie devrois au Public par un honteux ſupplice
De telles trahiſons l'exemplaire juſtice.
Mais Roſidor ſurpris, & bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intereſt.
Ie luy feray ſentir, à ce traiſtre Clitandre,
Quelque part que le Prince y puiſſe, ou vueille prendre,
Combien mal à propos ſa folle vanité
Croyoit dans ſa faveur trouver l'impunité.
Ie tiens cét aſſaſſin, un ſoupçon veritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple detestable,
De ſon laſche attentat m'avoit ſi bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
Toy qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſeurer que Doriſe trouvée,
Comme ils avoient choiſi meſme heure à voſtre mort,
En meſme heure tous deux auront un meſme ſort.

CAL. Sire, ne ſongez pas à cette miſerable,
Roſidor garanty me rend ſa redevable,
Et je me ſens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à voſtre Etat conſervé ce ſoûtien.

ALC. Le genereux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain ſçait pardonner les crimes:
Mais voſtre aſpect m'emporte à d'autres ſentimens,
Dont je ne puis cacher les juſtes mouuemens;
Ce teint paſle à tous deux me rougit de colere,
Et vouloir m'adoucir, c'eſt vouloir me déplaire.

ROS.

ROS. Mais, Sire, que ſçait-on? peut-eſtre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-toſt qu'il vous plaira d'écouter ſa defenſe,
Sçaura de ce forfait purger ſon innocence.

ALC. Et par où la purger? ſa main d'un trait mortel
A ſigné ſon Arreſt en ſignant ce cartel.
Peut-il deſavoüer ce qu'aſſeure un tel gage,
Envoyé de ſa part, & rendu par ſon Page?
Peut-il deſavoüer que ſes gens déguiſez,
De ſon commandement ne ſoient authoriſez?
Les deux, tous morts qu'ils ſont, qu'on les traiſne à la bouë,
L'autre auſſi-toſt que pris ſe verra ſur la rouë,
Et pour le ſcelerat que je tiens priſonnier,
Ce jour que nous voyons luy ſera le dernier.
Qu'on l'améne au Conſeil; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adreſſe il pourra ſe defendre.
Toy, penſe à te guerir, & croy que pour le mieux
Ie ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'auſſi-toſt qu'il ſe feroit paroiſtre
Ton ſang rejalliroit au viſage du traiſtre.

ROS. L'apparence deçoit, & ſouvent on a veu
Sortir la verité d'un moyen impréveu,
Bien que la conjecture y fuſt encor plus forte:
Du moins, Sire, appaiſez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, & l'eſprit plus remis,
Le ſeul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALC. Sans plus m'importuner, ne ſonge qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences ſi vrayes,
Douter de ce forfait c'eſt manquer de raiſon.
Derechef, ne prens ſoin que de ta gueriſon.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROS. AH! que ce grand couroux ſenſiblement m'afflige!
CAL. C'eſt ainſi que le Roy te refuſant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton credit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Roſidor toute priere eſt vaine,
Ses violents transports ſont d'aſſeurez témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te cheriſſoit moins.
Mais un plus long ſejour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laiſſe-moy te conduire
Iusques dans l'antichambre où Lyſarque t'attend,
Et montre deſormais un eſprit plus content.
ROS. Si près de te quitter.... *CAL.* N'acheve pas ta plainte.
Tous deux nous reſſentons cette commune atteinte,
Mais d'un faſcheux reſpect la tyrannique loy
M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a ſurpriſe,
Excuſer mon abſence en accuſant Doriſe,
Et l'informer comment par un cruel deſtin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.
ROS. Va donc, & quand ſon ame, après la choſe ſçeuë
Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
Figure luy ſi bien Clitandre tel qu'il eſt,
Qu'elle n'oſe en ſes feux prendre plus d'intereſt.
CAL. Ne crains pas deſormais que mon amour s'oublie,
Répare ſeulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te ſervir de la faveur du Roy,
Et pour tout le ſurplus, repoſe-t'en ſur moy.

SCENE III.

CLITANDRE.[a]

[a] *Il parle en priſon.*

IE ne ſçay ſi je veille, ou ſi ma reſverie
A mes ſens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut dans l'excès de ma confuſion
Que je ne prenne tout pour une illuſion.
Clitandre priſonnier! je n'en fais pas croyable,
Ny l'air ſale & puant d'un cachot effroyable,
Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ny le poids de ces fers dont je ſuis arrété;
Ie les ſens, je les voy, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy preſente,
Et le deſavoüant, défend à ma raiſon
De me perſuader que je ſois en priſon.
Iamais aucun forfait, aucun deſſein infame
N'a pû ſoüiller ma main, ny gliſſer dans mon ame,
Et je ſuis retenu dans ces funeſtes lieux!
Non, cela ne ſe peut, vous vous trompez, mes yeux.
I'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
I'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer ſous un ſi juſte Roy
Qu'on peuple les priſons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve, & bien que ma penſée
Recherche à la rigueur ma conduite paſſée,
Mon exacte cenſure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne ſe peut deviner,
Et quelque grand effort que faſſe ma memoire,
Elle ne me fournit que des ſujets de gloire.
Ah Prince, c'eſt quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'eſtre chery de vous,
Le temps qu'on m'en ſepare, on le donne à l'Envie,
Comme une liberté d'attenter ſur ma vie,
Le cœur vous le diſoit, & je ne ſçay comment
Mon deſtin me pouſſa dans cét aveuglement,
De rejetter l'avis de mon Dieu tutelaire;
C'eſt là ma ſeule faute, & c'en eſt le ſalaire,
C'en eſt le châtiment que je reçois icy,
On vous vange, mon Prince, en me traitant ainſi;

Mais vous ſçaurez montrer, embraſſant ma défenſe,
Que qui vous vange ainſi puiſſamment vous offenſe.
Les perfides autheurs de ce complot maudit,
Qu'à me perſecuter voſtre abſence enhardit,
A voſtre heureux retour, verront que ces tempeſtes,
Clitandre preſervé, n'abatront que leurs teſtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un dans cette ſombre horreur
Par ſon viſage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

GEO. PErmettez que ma main de ces fers vous détache.
CLI. Suis-je libre déja? *GEO.* Non encor, que je ſçache.
CLI. Quoy, ta ſeule pitié s'y hazarde pour moy?
GEO. Non, c'eſt un ordre exprès de vous conduire au Roy.
CLI. Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel laſche impoſteur ainſi me perſecute?
GEO. Deſcendons, un Prevoſt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter ſur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYM.[a] EN vain pour m'éblouïr vous uſez de la ruſe,
Mon eſprit, quoy que lourd, aiſément ne s'abuſe,
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux:
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'eſt-il pas vray, Monſieur? & meſme cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle fille;
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foy.
DOR. O malheureuſe aiguille, helas! c'eſt fait de moy.
PYM. Sans doute voſtre playe à ce mot s'eſt r'ouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence, ou ſa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidelité?
Vous ne répondez point! cette rougeur confuſe,
Quoy que vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.

[a] *Il regarde une aiguille que Doriſe avoit laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

Briſons-là, ce diſcours vous faſcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après pluſieurs diſcours, ne ſçachant que vous dire,
I'ay touché ſur un point dont voſtre cœur ſoûpire,
Et dequoy fort ſouvent on aime mieux parler,
Que de perdre ſon temps à des propos en l'air.
DOR. Amy, ne porte plus la ſonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il me peut me laſſer, indifferent qu'il eſt;
Et ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet qu'il me plaiſt.
Ta converſation eſt tellement civile,
Que pour un tel eſprit ta naiſſance eſt trop vile,
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre ſang;
Meſme plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, & ton air, & ton port,
Ont avec tous les ſiens un merveilleux rapport.
PYM. I'en ſuis tout glorieux, & de ma part je priſe
Voſtre rencontre autant que celle de Doriſe,
Autant que ſi le Ciel appaiſant ſa rigueur,
Me faiſoit maintenant un preſent de ſon cœur.
DOR. Qui nommes-tu Doriſe? *PYM.* Vne jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre. *DOR.* Et ce rival s'appelle?
PYM. Le Berger Roſidor. *DOR.* Amy, ce nom ſi beau
Chez vous donc ſe profane à garder un troupeau?
PYM. Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguiſe
Que ſous ces faux habits il reconnoit Doriſe.
Ie ne ſuis point ſurpris de me voir dans ces bois
Ne paſſer à vos yeux que pour un villageois,
Voſtre haine pour moy fut toûjours aſſez forte
Pour déferer ſans peine à l'habit que je porte;
Cette fauſſe apparence aide, & ſuit vos mépris:
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris,
Ie ſçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretez qu'à voſtre ſeul viſage,
Si-toſt que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos Dieux;
Et ſi j'ay quelque temps feint de vous méconnoiſtre,
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroiſtre,
Admirez mon amour dont la diſcretion
Rendoit à vos deſirs cette ſubmiſſion,

Et dispoſez de moy qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.
DOR. Pymante, & quoy, faut-il qu'en l'état où je ſuis
Tes importunitez augmentent mes ennuis?
Faut-il que dans cé bois ta rencontre funeſte
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reſte,
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus eſperer de n'eſtre pas connu?
PYM. Voyez comme le Ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes,
Nous reduiſant enſemble à ces déguiſemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.
DOR. Nous changeons bien d'habits, mais non pas de viſages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages,
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, ſans les changer, nos inclinations.
PYM. Me negliger toûjours ! & pour qui vous neglige!
DOR. Que veux-tu ? ſon mépris plus que ton feu m'oblige,
I'y trouve malgré-moy je ne ſçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, & ne m'offenſe pas.
PYM. Qu'eſperez-vous enfin d'un amour ſi frivole
Pour cét ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole?
DOR. Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Roſidor une idole ! ah, perfide, c'eſt toy,
Ce ſont tes trahiſons qui l'empeſchent de vivre,
Ie t'ay veu dans ce bois moy-meſme le pourſuivre,
Avantagé du nombre, & vétu de façon,
Que ce ruſtique habit effaçoit tout ſoupçon:
Ton embuſche a ſurpris une valeur ſi rare.
PYM. Il eſt vray, j'ay puny l'orgueil de ce barbare,
De cét heureux ingrat, ſi cruel envers vous,
Qui maintenant par terre, & percé de mes coups,
Eprouve par ſa mort comme un amant fidelle
Vange voſtre beauté du mépris qu'on fait d'elle.
DOR. Monstre de la Nature, execrable bourreau,
Après ce laſche coup qui creuſe mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flate!
Fuy, fuy, que deſſus toy ma vangeance n'éclate,
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer ſur ce hideux viſage
En mille traits de ſang les marques de ma rage.

PYM. Le couroux d'une femme impetueux d'abord
Promet tout ce qu'il oſe à ſon premier transport,
Mais comme il n'a pour luy que ſa ſeule impuiſſance,
A force de groſſir il meurt en ſa naiſſance,
Ou s'étouffant ſoy-meſme, à la fin ne produit
Que point, ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.
DOR. Va, va, ne pretens pas que le mien s'adouciſſe,
Il faut que ma fureur, ou l'Enfer te puniſſe,
Le reſte des Humains ne ſçauroit inventer
De geſne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le Ciel m'a departy de charmes;
Tu ſçais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſeure un vangeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conqueſte
De quiconque à ma haine expoſera ta teſte,
De quiconque mettra ma vangeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ces bois,
Mais tu verras bien-toſt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.
PYM. I'aime tant cette ardeur à me faire perir,
Que je veux bien moy-meſme avec vous y courir.
DOR. Traiſtre, ne me ſuy point. *PYM.* Prendre ſeule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite,
Et d'ailleurs voſtre habit où je ne comprens rien
Peut avoir du myſtere auſſi-bien que le mien.
L'azile dont tantoſt vous faiſiez la demande
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous ſeroit mal acquité
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſeureté.
Vous penſez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous, malgré vos dures loix,
Sçait trop ce qu'il vous doit, & ce que je me dois.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DOR. IE te le dis encor, tu perds temps à me ſuivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me delivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.
PY. Prenez à voſtre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tariſſez ce deluge de larmes,
Pour r'appeller un mort ce ſont de foibles armes,
Et quoy que vous conſeille un inutile ennuy,
Vos cris & vos ſanglots ne vont point jusqu'à luy.
DOR. Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoye,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,
S'il luy faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes,
Pour un tel deſeſpoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puiſſans efforts.
PYM. Ne ſongez plus, Madame, à rejoindre les morts:
Penſez plûtoſt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reſte de leur vie;
Penſez plûtoſt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, & refuſé vous perd.
DOR. Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquerir par ton crime,
Qu'innocent mépriſé, coupable je t'eſtime?
A ce conte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir?
Ie cherirois en toy la qualité de traiſtre,
Et mon affection commenceroit à naiſtre
Lors que tout l'Vnivers a droit de te haïr?
PYM. Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous poſſeder mon eſprit tout de flame
N'a rien creu de honteux, n'a rien trouvé d'infame,

Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur,
Par cét aveuglement jugez de ſa grandeur.
DOR. Non, non, ta laſcheté que j'y vois trop certaine
N'a ſervy qu'à donner des raiſons à ma haine.
Ainſi ce que j'avois pour toy d'averſion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
C'eſt la raiſon, c'eſt elle à preſent qui me guide
Aux mépris que je fais des flames d'un perfide.
PYM. Ie ne ſçache raiſon qui s'oppoſe à mes vœux,
Puiſqu'icy la raiſon n'eſt que ce que je veux,
Et ployant deſſous moy permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir ſervie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautez.
DOR. Execrable, ainſi donc tes deſirs effrontez
Voudroient ſur ma foibleſſe uſer de violence?
PYM. Ie ry de vos refus, & ſçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occaſion.
DOR.[a] Traiſtre, ce ne ſera qu'à ta confuſion.
PYM.[b] Ah, cruelle! *DO.* Ah, brigand! *PY.* Ah, que viens-tu de faire!
DOR. De punir l'attentat d'un infame corſaire.
PYM.[c] Ton ſang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras. *DOR.* Fuy, Doriſe, & laiſſe-le crier.

[a] *Elle luy creve l'œil de ſon aiguille.*
[b] *Il porte les mains à ſon œil crevé.*
[c] *Il prend ſon épée dans la grotte où il l'avoit jettée au 2. Acte.*

SCENE II.

PYMANTE.

OV s'eſt-elle cachée? où l'emporte ſa fuite?
Où faut-il que ma rage adreſſe ma pourſuite?
La Tigreſſe m'échape, & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle ſe perd en l'air;
Ou plûtoſt l'un perdu, l'autre m'eſt inutile,
L'un s'offusque du ſang qui de l'autre diſtile.
Coule, coule, mon ſang, en de ſi grands malheurs
Tu dois avec raiſon me tenir lieu de pleurs,
Ne verſer deſormais que des larmes communes,
C'eſt pleurer laſchement de telles infortunes.
Ie voy de tous coſtez mon ſupplice approcher,
N'oſant me découvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté ſe lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de ſang me font ſuivre à la trace.

Miraculeux effet ! pour traiſtre que je ſois,
Mon ſang l'eſt encor plus, & ſert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma priſe,
De peine à mon forfait, de vangeance à Doriſe.
O toy, qui ſecondant ſon courage inhumain
Loin d'orner ſes cheveux, deshonores ſa main,
Execrable instrument de ſa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter ſon image:
Ce portrait accomply d'un chef-d'œuvre des Cieux
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandaſt une ame ſi cruelle,
Devoit eſtre adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui broüillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma Maîtreſſe adorer mon bourreau?
Remettez-vous mes ſens, raſſeure-toy ma rage,
Revien, mais revien ſeule animer mon courage,
Tu n'as plus à debatre avec mes paſſions
L'empire ſouverain deſſus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ſes flames éteintes
Ne t'impoſeront plus leurs infames contraintes.
Doriſe ne tient plus dedans mon ſouvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Ie n'ay plus rien en moy qui n'en veüille à ſa vie.
Sus donc, qui me la rend ! Destins, ſi voſtre envie,
Si voſtre haine encor s'obstine à mes tourmens,
Iusqu'à me reſerver à d'autres châtimens,
Faites que je merite en trouvant l'inhumaine
Par un nouveau forfait une nouuelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ny mon fer ne touchent point ſon cœur.
Mais ma fureur ſe joüe, & demy-languiſſante
S'amuſe au vain éclat d'une voix impuiſſante,
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons doreſnavant pour guides les hazards,
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que ſon ſang auſſi-toſt me réponde pour elle,
Et ne ſuivant ainſi qu'une incertaine erreur,
Rempliſſons tous ces lieux de carnage & d'horreur.
[a] Mes menaces déja font trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
L'œil du Ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant reſister, ſe défend d'en rien voir;

[a] *Vne tempeſte ſurvient.*

Cent nuages épais ſe diſtilant en larmes
A force de pitié veulent m'oſter les armes,
La Nature étonnée embraſſe mon couroux,
Et veut m'offrir Doriſe, ou devancer mes coups,
Tout eſt de mon party, le Ciel meſme n'envoye
Tant d'éclairs redoublez, qu'afin que je la voye,
Quelques lieux où l'effroy porte ſes pas errants
Ils ſont entrecoupez de mille gros torrents.
Que je ſerois heureux, ſi cét éclat de foudre,
Pour m'en faire raiſon, l'avoit reduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & deſarmer nos mains
Si le Ciel a daigné prévenir nos deſſeins.
Destins, ſoyez enfin de mon intelligence,
Et vangez mon affront, ou ſouffrez ma vangeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

QVel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a ſous moy foudroyé mon cheval,
Et conſumant ſur luy toute ſa violence,
Il m'a porté reſpect parmy ſon inſolence.
Tous mes gens écartez par un ſubit effroy,
Loin d'eſtre à mon ſecours, ont fuy d'autour de moy,
Ou déja diſperſez par l'ardeur de la chaſſe,
Ont deſrobé leur teſte à ſa fiere menace.
Cependant ſeul à pied je penſe à tous momens
Voir le dernier débris de tous les Elemens,
Dont l'obstination à ſe faire la guerre
Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! ſi vous témoignez par là voſtre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous?
La perte m'eſt égale, & la meſme tempeſte
Qui l'auroit accablé tomberoit ſur ma teſte.
Pour le moins, juſtes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puiſſe avec luy partager.
I'en découvre à la fin quelque meilleur préſage,
L'haleine manque aux Vents, & la force à l'orage,
Les éclairs indignez d'eſtre éteints par les eaux
En ont tary la ſource & ſeché les ruiſſeaux,

Et déja le Soleil de ſes rayons eſſuye
Sur ces moites rameaux le reſte de la pluye.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
Les petits oiſillons encor demy-cachez....
Mais je verray bien-toſt quelques-uns de ma ſuite,
Ie le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

[a] *Il ſaiſit Doriſe qui le fuyoit.*

PYM.[a] ENfin malgré ta fuite
Ie te retiens, barbare. *DOR.* Helas! *PYM.* Songe à mourir,
Tout l'Vnivers icy ne te peut ſecourir.
FLO. L'égorger à ma veuë! ô l'indigne ſpectacle!
Sus, ſus, à ce brigand oppoſons un obſtacle.
Arreſte, ſcelerat. *PYM.* Temeraire, où vas-tu?
FLO. Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

[b] *Il tient Doriſe d'une main, & ſe bat de l'autre.*

DOR.[b] Traiſtre, n'avance pas, c'eſt le Prince. *PYM.* N'importe,
Il m'oblige à ſa mort m'ayant veu de la ſorte.
FLO. Eſt-ce-là le reſpect que tu dois à mon rang?
PYM. Ie ne connois icy, ny qualitez, ny ſang,
Quelque reſpect ailleurs que ta naiſſance obtienne,
Pour aſſeurer ma vie il faut perdre la tienne.
DOR. S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dédit point mon cœur,
I'arréteray le tien. *PYM.* Que fais-tu, miſerable?

[c] *Elle fait trébucher Pymante.*

DOR.[c] Ie détourne le coup d'un forfait execrable.
PYM. Avec ces vains efforts crois-tu m'en empeſcher?
FLO. Par une heureuſe adreſſe il l'a fait trébucher.
Aſſaſſin, rends l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE, TROIS VENEVRS.[a]

[a] *Ils portẽt en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaſte, & Doriſe.*

1. *VEN.* ECoute, il eſt fort proche,
C'eſt ſa voix qui reſonne au creux de cette roche,
Et c'eſt luy que tantoſt nous avions entendu.
FLO.[b] Prens ce fer en ta main. *PYM.* Ah Cieux! je ſuis perdu.
2. *VEN.* Ouy, je le voy. Seigneur, quelle avanture étrange,
Quel malheureux deſtin en cet état vous range?
FLO. Garrotez ce maraut, les couples de vos chiens
Vous y pourront ſervir, faute d'autres liens.
Ie veux qu'à mon retour une prompte juſtice
Luy faſſe reſſentir par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'Etat,
Que m'attaquer n'eſt pas un leger attentat.
Sçachez que s'il échape, il y va de vos teſtes.
1. *VEN.* Si nous manquons, Seigneur, les voila toutes preſtes.
Admirez cependant le foudre & ſes efforts
Qui dans cette foreſt ont conſumé trois corps,
En voicy les habits, qui ſans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.
FLO. Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.
DOR. Mais des marques plûtoſt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la Terre,
Connoiſſez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.
FLO. Que ce ſoit là Pymante, & que tu ſois Doriſe!
DOR. Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Iette dans voſtre eſprit que vos yeux ont deçeu,
D'autres le ſaiſiront quand vous aurez tout ſçeu.
La honte de paroiſtre en un tel équipage
Coupe icy ma parole, & l'étouffe au paſſage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ces bois
Avec mes vétemens l'uſage de la voix,
Pour vous conter le reſte en habit plus ſortable.
FLO. Cette honte me plaiſt, ta priere équitable,

[b] *Il deſarme Pymãte, & en donne l'épée à garder à Doriſe.*

En faveur de ton ſexe, & du ſecours prété,
Suſpendra juſqu'alors ma curioſité.
Tandis ſans m'éloigner beaucoup de cette place,
Ie vay ſur ce côtau pour découvrir la chaſſe,
Tu l'y rameneras; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.[a]

[a] *Le Prince ſort, & un des Veneurs s'en va avec Doriſe, & les autres menent Pymante d'un autre coſté.*

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLI.[b] DAns ces funeſtes lieux où la ſeule inclemence
D'un rigoureux deſtin reduit mon innocence,
Ie n'attens deſormais du reſte des Humains
Ny faveur, ny ſecours, ſi ce n'eſt par tes mains.

[b] *Il parle en priſon.*

GEO. Ie ne connois que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme credule.
Tous dans cette priſon dont je porte les clefs,
Se diſent comme vous du malheur accablez,
Et la Iuſtice à tous eſt injuſte de ſorte,
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toûjours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien ſçavoir,
Le Roy, quoy qu'il en ſoit, vous a mis en ma garde,
Il me ſuffit, le reſte en rien ne me regarde.

CLI. Tu juges mes deſſeins autres qu'ils ne ſont pas,
Ie tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la Terre n'a point de ſi douce Province
Où le jour m'agréaſt loin des yeux de mon Prince.
Helas! ſi tu voulois l'envoyer avertir
Du peril dont ſans luy je ne ſçaurois ſortir,
Ou qu'il luy fuſt porté de ma part une lettre,
De la ſienne en ce cas je t'oſe bien promettre
Que ſon retour ſoudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en ſerve & d'arrhe & de garand,
Tens la main & l'eſprit vers un bonheur ſi proche.

GEO. Monſieur, juſqu'à preſent j'ay veſcu ſans reproche,
Et pour me ſuborner, promeſſes, ny preſens,
N'ont, & n'auront jamais de charmes ſuffiſans,
C'eſt dequoy je vous donne une entiere aſſeurance,
Perdez-en le deſſein avecque l'eſperance,

Et puiſque vous dreſſez des piéges à ma foy,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

VA tygre, va cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable,
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut ſeule aux innocens imprimer la terreur.
Ton viſage déja commençoit mon ſupplice,
Et mon injuſte ſort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel?
Mes gens aſſaſſinez me rendent criminel,
L'autheur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie,
On le comble d'honneur, & moy d'ignominie;
L'échafaut qu'on m'appreſte au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fait la raiſon.
Mais leur déguiſement d'autre coſté m'étonne,
Iamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne,
Leur masque les condamne, & mon ſeing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Ie me ſens bien trahy, mais par qui, je l'ignore,
Et mon eſprit troublé dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
Traiſtre, qui que tu ſois, Rival, ou Domeſtique,
Le Ciel te garde encore un deſtin plus Tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des Enfers
Auront pour ton ſupplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
Moins les corps ſont punis, plus ils geſnent les ames,
Et par des cruautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vangent l'innocence au-de-là de l'eſpoir.
Et vous que deſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,

Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le pretexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moy qu'une ſale memoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir
Dure ſans infamie en voſtre ſouvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées;
I'oſe, j'oſe eſperer qu'un jour la verité
Paroiſtra toute nuë à la poſterité,
Et je tiens d'vn tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine,
Mon ame s'en chatoüille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON, DORISE, Trois Veneurs.

FLO.[a] VOus m'avez dit tous deux d'étranges auantures,
Ah Clitandre ! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le couroux du Roy !
Ce funeſte recit me met tout hors de moy.
CLE. Haſtant un peu le pas, quelque eſpoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.
FLO. Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A ſon Ombre immolé ne me ſuffira pas,
C'eſt trop peu de l'autheur de tant d'énormes crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que ſoit Roſidor, il le ſuivra de près,
Et je ſçauray changer ſes myrtes en cyprés.
DOR. Soüiller ainſi vos mains du ſang de l'innocence!
FLO. Mon déplaiſir m'en donne une entiere licence,
I'en veux comme le Roy faire autant à mon tour,
Et puiſqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Ie me tiens preſque ſeur de ſauver mon Clitandre,
La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Ie préviendray le coup de ſon malheur fatal.

Il ſuffit de Cleon pour ramener Doriſe,
Vous autres, gardez bien de laſcher voſtre priſe,
Vn ſupplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque deſormais voudroit luy reſſembler.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, Vn Prevoſt, CLEON.

FLO.[a] DItes vous-meſme au Roy qu'une telle innocence [a] *Il parle au Prevoſt.*
Legitime en ce point ma deſobeïſſance,
Et qu'un homme ſans crime avoit bien merité
Que j'uſaſſe pour luy de quelque autorité:
Ie vous ſuy. Cependant que mon heur eſt extreſme,
Amy, que je cheris à l'égal de moy-meſme,
D'avoir ſçeu juſtement venir à ton ſecours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuſte ſort ne trouvant point d'obſtacle
Appreſtoit de ta teſte un indigne ſpectacle!
CLI. Ainſi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers,
Et moy doreſnavant j'arreſte mon envie
A ne ſervir qu'un Prince à qui je dois la vie.
FLO. Reſerve pour Caliſte une part de tes ſoins.
CLI. C'eſt à quoy deſormais je veux penſer le moins.
FLO. Le moins ! quoy, deſormais Caliſte en ta penſée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?
CLI. I'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relaſché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté voſtre ſervice:
C'eſt par là que j'avois merité mon ſupplice,
Et pour m'en faire naiſtre un juſte repentir,
Il ſemble que les Dieux y vouloient conſentir;

Mais voſtre heureux retour a calmé cét orage.
FLO. Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chaſſe des appas
Qui t'ont mis au peril d'un ſi honteux trépas,
Puiſque ſans cét amour la fourbe mal conçeuë
Euſt manqué contre toy de pretexte & d'iſſuë:
Ou peut-eſtre à preſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.
CLI. Doux, ou cruels, aucun deſormais ne me touche.
FLO. L'Amour dompte aiſément l'eſprit le plus farouche,
C'eſt à ceux de noſtre âge un puiſſant ennemy,
Tu ne connois encor ſes forces qu'à demy,
Ta reſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe boüillante.
Mais que veux-tu, Cleon, & qu'eſt-il arrivé?
Pymante de vos mains ſe ſeroit-il ſauvé?
CLE. Non, Seigneur, acquitez de la charge commiſe,
Vos Veneurs ont conduit Pymante, & moy Doriſe,
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.
FLO. Qu'on m'attende avec eux aux portes du Chaſteau.
Allons, allons au Roy montrer ton innocence,
Les autheurs des forfaits ſont en noſtre puiſſance,
Et l'un d'eux convaincu dés le premier aſpect
Ne te laiſſera plus aucunement ſuſpect.

SCENE II.

ROSIDOR.[a]

[a] *Il eſt ſur ſon lit.*

AMans les mieux payez de voſtre longue peine,
Vous de qui l'eſperance eſt la moins incertaine,
Et qui vous figurez après tant de longueurs
Avoir droit ſur les corps dont vous tenez les cœurs,
En eſt-il parmy vous de qui l'ame contente
Gouſte plus de plaiſirs que moy dans ſon attente?
En eſt-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un eſpoir mieux fondé ſe puiſſe entretenir?
Mon eſprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
I'ignorerois encor ce que c'eſt que mépris
Si le ſort d'un rival ne me l'avoit appris.

Ie te plains toutesfois, Clitandre, & la colere
D'un grand Roy qui te perd me ſemble trop ſevere,
Tes deſſeins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant ſeparer, tu nous as reünis,
Il ne te falloit point de plus cruels ſupplices
Que de te voir toy-meſme autheur de nos delices,
Puiſqu'il n'eſt pas à croire, aprés ce laſche tour,
Que le Prince oſe plus traverſer noſtre amour;
Ton crime t'a rendu deſormais trop infame,
Pour tenir ton party ſans s'expoſer au blaſme,
On devient ton complice à te favoriſer.
Mais helas, mes penſers, qui vous vient diviſer?
Quel plaiſir de vangeance à preſent vous engage?
Faut-il qu'avec Caliſte un rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que ſeul doreſnavant il ſoit voſtre entretien,
Ne vous repaiſſez plus que de ſa ſeule idée,
Faites-moy voir la mienne en ſon ame gardée:
Ne vous arrétez pas à peindre ſa beauté,
C'eſt par où mon eſprit eſt le moins enchanté,
Elle ſervit d'amorce à mes deſirs avides,
Mais ils ont ſçeu trouver des objets plus ſolides;
Mon feu qu'elle alluma fuſt mort au premier jour,
S'il n'euſt été nourry d'un reciproque amour.
Ouy, Caliſte, & je veux toûjours qu'il m'en ſouvienne,
I'aperçeus auſſi-toſt ta flame que la mienne,
L'Amour apprit enſemble à nos cœurs à bruſler,
L'Amour apprit enſemble à nos yeux à parler,
Et ſa timidité luy donna la prudence
De n'admettre que nous en noſtre confidence.
Ainſi nos paſſions ſe deſroboient à tous,
Ainſi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient jusqu'icy troubler mes reſveries?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CAL. CElle qui voudroit voir tes bleſſûres gueries,
Celle... *RO.* Ah, mon heur, jamais je n'obtiẽdrois ſur moy
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De noſtre amour naiſſant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma memoire,
Ie flatois ton image, elle me reflatoit,
Ie luy faiſois des vœux, elle les acceptoit,
Ie formois des deſirs, elle en aimoit l'hommage;
La deſavoûras-tu, cette flateuſe image?
Voudras-tu démentir noſtre entretien ſecret?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait?
CAL. Tu pourrois de ſa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre:
Quoy qu'à dire le vray je ne ſçay pas trop bien
En quoy je dédirois ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & dois preſcrire.
Prens ſoin de te guerir, & les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en ſera temps.
ROS. Cét énigme enjoüé n'a point d'incertitude,
Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquietude,
Et ſi j'oſe entrevoir dans ſon obſcurité,
Ma gueriſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais dy tout, ou du moins ſouffre que je devine,
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.
CAL. Tu dois par complaiſance au peu que j'ay d'appas
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de delices
Que fait gouſter l'Amour en ces petits ſupplices.
Doute donc, ſois en peine, & montre un cœur geſné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné;
Eſpere, mais heſite, heſite, mais aſpire,
Attens de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire,
Et ſans en concevoir d'eſpoir trop affermy,
N'eſpere qu'à demy quand je parle à demy.
ROS. Tu parles à demy, mais un ſecret langage
Qui va juſques au cœur m'en dit bien davantage,

Et tes yeux ſont du tien de mauvais truchemens,
Ou rien plus ne s'oppoſe à nos contentemens.
CAL. Ie l'avois bien préveu, que ton impatience
Porteroit ton eſpoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.
ROS. Quoy, la Reine oſe encor ſoûtenir mon rival,
Et ſans avoir d'horreur d'une action ſi noire...
CAL. Elle a l'ame trop haute, & cherit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
Qui d'un heureux Hymen recompenſe ta foy.
ROS. Si noſtre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos deſirs mettre encor quelque obſtacle?
CAL. Tes bleſſûres. *ROS.* Allons, je ſuis déja guery.
CAL. Ce n'eſt pas pour un jour que je veux un mary,
Et je ne puis ſouffrir que ton ardeur hazarde
Vn bien que de ton Roy la prudence retarde.
Prens ſoin de te guerir, mais guerir tout-à-fait,
Et croy que tes deſirs... *ROS.* N'auront aucun effet.
CAL. N'auront aucun effet! qui te le perſuade?
ROS. Vn corps peut-il guerir dont le cœur eſt malade?
CAL. Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur,
Mais je ſçay le remede aux bleſſûres du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu ſouhaites,
Auront pour medecins mes yeux qui les ont faites,
Ie me rens deſormais aſſiduë à te voir.
ROS. Cependant, ma chere ame, il eſt de mon devoir
Que ſans perdre de temps, j'aille rendre en perſonne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous donne.
CAL. Ie me charge pour toy de ce remercîment.
Toutefois qui ſçauroit que pour ce compliment
Vne heure hors d'icy ne pûſt beaucoup te nuire,
Ie voudrois en ce cas moy-meſme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux eſtre un peu plus tard à toy,
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton Roy.
ROS. Mes bleſſûres n'ont point dans leurs foibles atteintes
Surquoy ton amitié puiſſe fonder ſes craintes,
CAL. Vien donc, & puiſqu'enfin nous faiſons meſmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLEON, Prevoſt, trois Veneurs.

ALC. QVe ſouvent noſtre eſprit trompé par l'apparence
Regle ſes mouvemens avec peu d'aſſeurance!
Qu'il eſt peu de lumiere en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens!
Qui voudra deſormais ſe fie aux impoſtures
Qu'en noſtre jugement forment les conjectures;
Tu ſuffis pour apprendre à la poſterité
Combien la vray-ſemblance a peu de verité.
Iamais juſqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçeu tant d'erreur avec ſi peu de doute,
Iamais par des ſoupçons ſi faux & ſi preſſans
On n'a juſqu'à ce jour convaincu d'innocens.
I'en ſuis honteux, Clitandre, & mon ame confuſe,
De trop de promptitude en ſoy-meſme s'accuſe,
Vn Roy doit ſe donner, quand il eſt irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'authorité.
Perds-en le ſouvenir, & pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en repare l'injure.
CLI. Que voſtre Majeſté, Sire, n'eſtime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,
L'honneur de vous ſervir m'apporte aſſez de gloire,
Et je perdrois le mien ſi quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir panchaſt au refroidiſſement,
Sans le flateur eſpoir d'un agrandiſſement.
Vous n'avez exercé qu'une juſte colere,
On eſt trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en oſa jamais prendre qu'à mon malheur.
FLO. Seigneur, moy qui connois le fond de ſon courage,
Et qui n'ay jamais veu de fard en ſon langage,
Ie tiendrois à bon-heur que voſtre Majeſté
M'acceptaſt pour garand de ſa fidelité.
ALC. Ne nous arrétons plus ſur la reconnoiſſance
Et de mon injuſtice, & de ſon innocence,

Paſſons aux criminels. Toy dont la trahiſon
A fait ſi lourdement trébucher ma raiſon,
Approche, ſcelerat. Vn homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage?
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et préſumant encor cét exploit dangereux,
A force de preſens, & d'infames pratiques,
D'un autre Cavalier corrompt les Domeſtiques,
Prend d'un autre le nom, & contrefait ſon ſeing,
Afin qu'executant ſon perfide deſſein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confeſſe, & prévien les tortures.
PYM. Sire, écoutez-en donc la pure verité.
Voſtre ſeule faveur a fait ma laſcheté,
Vous dis-je, & cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout ſur les gens de ma ſorte,
Mais recherchant la mort de qui vous eſt ſi cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'autheur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Doriſe?
ALC. Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat ſur mon fils, comme ſur Roſidor:
Car je ne touche point à Doriſe outragée,
Chacun en te voyant, la voit aſſez vangée,
Et coupable elle-meſme, elle a bien merité
L'affront qu'elle a receu de ta temerité.
PYM. Vn crime attire l'autre, & de peur d'un ſupplice,
On taſche en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroiſtre innocent à force de forfaits.
Ie ne ſuis criminel ſinon manque d'effets,
Et ſans l'aſpre rigueur du Sort qui me tourmente
Vous pleureriez le Prince, & ſouffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? j'ay tout dit, puniſſez.
ALC. Eſt-ce-là le regret de tes crimes paſſez?
Oſtez-le moy d'icy, je ne puis voir ſans honte
Que de tant de forfaits il tient ſi peu de conte.
Dites à mon Conſeil, que pour le châtiment,
I'en laiſſe à ſes avis le libre jugement,
Mais qu'aprés ſon Arreſt je ſçauray reconnoiſtre
L'amour que vers ſon Prince il aura fait paroiſtre.
Viença toy maintenant, monſtre de cruauté,
Qui veux joindre le meurtre à la déloyauté,

Detestable Alecton, que la Reine deçeuë
Avoit n'aguere au rang de ſes filles reçeuë.
Quel barbare, ou plûtoſt quelle peſte d'Enfer
Se rendit ton complice, & te donna ce fer?

DOR. L'autre jour dans ces bois trouvé par avanture,
Sire, il donna ſujet à toute l'impoſture:
Mille jaloux ſerpens qui me rongeoient le ſein,
Sur cette ocaſion formerent mon deſſein,
Ie le cachay deſlors. *FLO.* Il eſt tout manifeſte
Que ce fer n'eſt enfin qu'un miſerable reſte
Du malheureux duel où le triſte Arimant
Laiſſa ſon corps ſans ame, & Daphné ſans amant.
Mais quant à ſon forfait, un ver de jalouſie
Iette ſouvent noſtre ame en telle freneſie,
Que la raiſon qu'aveugle un plein emportement
Laiſſe noſtre conduite à ſon déreglement,
Lors tout ce qu'il produit merite qu'on l'excuſe.

ALC. De ſi foibles raiſons mon eſprit ne s'abuſe.

FLO. Seigneur, quoy qu'il en ſoit, un fils qu'elle vous rend
Sous voſtre bon-plaiſir ſa défenſe entreprend,
Innocente, ou coupable, elle aſſeura ma vie.

ALC. Ma juſtice en ce cas la donne à ton envie,
Ta priere obtient meſme avant que demander
Ce qu'aucune raiſon ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'eſt acquis, releve-toy, Doriſe,
Et va dire par tout, en liberté remiſe,
Que le Prince aujourd'huy te préſerve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DOR. Après une bonté tellement exceſſive,
Puiſque voſtre clemence ordonne que je vive,
Permettez deſormais, Sire, que mes deſſeins
Prennent des mouvemens plus reglez & plus ſains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Ie faſſe ma retraite avecque les Veſtales,
Et qu'une criminelle indigne d'eſtre au jour
Se puiſſe renfermer en leur ſacré ſejour.

FLO. Te bannir de la Cour après m'eſtre obligée,
Ce ſeroit trop montrer ma faveur negligée.

DOR. N'arrétez point au Monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLO. Fuſſes-tu mille fois encor plus mépriſable,
Ma faveur te va rendre aſſez conſiderable

Pour t'acquerir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puiſſant de tes perfections,
Mon reſpect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fay-le voir, cher Clitandre, & tourne ton deſir
Du coſté que ton Prince a voulu te choiſir,
Reüny mes faveurs t'uniſſant à Doriſe.

CLI. Mais par cette union mon eſprit ſe diviſe,
Puiſqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penſers qui ne ſont deus qu'à vous.

FLO. Ce partage m'oblige, & je tiens tes penſées
Vers un ſi beau ſujet d'autant mieux adreſſées
Que je luy veux ceder ce qui m'en appartient.

ALC. Taiſez-vous, j'aperçoy noſtre bleſſé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLEON, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALC. AV comble de tes vœux, ſeur de ton mariage,
N'es-tu point ſatisfait? Que veux-tu davantage?

ROS. L'apprendre de vous, Sire, & pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALC. Si mon commandement peut ſur toy quelque choſe,
Et ſi ma volonté de la tienne diſpoſe,
Embraſſe un Cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahiſon des ſiens.
Le Prince heureuſement l'a ſauvé du ſupplice,
Et ces deux que ton bras deſrobe à ma juſtice
Corrompus par Pymante avoient juré ta mort:
Le ſuborneur depuis n'a pas eu meilleur ſort,
Et ce traiſtre à preſent tombé ſous ma puiſſance,
Clitandre fait trop voir quelle eſt ſon innocence.

ROS. Sire, vous le ſçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et ſi peu que j'avois envers vous de credit,
Ie l'employay deſlors contre voſtre colere.
[a] En moy doreſnavant faites état d'un frere.

CLI. [b] En moy d'un ſerviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteſte plus un prix qui vous eſt dû.

[a] *A Clitandre.*
[b] *A Roſidor.*

DOR.[a] Si le pardon du Roy me peut donner le voſtre,
Si mon crime... *CA.* Ah ma ſœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puiſſe encor m'en ſouvenir.
ALC. Tu ne veux plus ſonger qu'à ce jour à venir
Où Roſidor guery termine un Hymenée.
Clitandre en attendant cette heureuſe journée
Taſchera d'allumer en ſon ame des feux
Pour celle que mon fils deſire, & que je veux,
A qui pour réparer ſa faute criminelle
Ie défens deſormais de ſe montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en meſme jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

[a] *A Caliste.*

F I N.

LA VEFVE, COMEDIE

ACTEVRS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, amy de Philiste, & amant de Doris.

CELIDAN, amy d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Vefve d'Alcandre, & Maitreſſe de Philiste.

CHRYSANTE, mere de Doris.

DORIS, ſœur de Philiste.

LA NOVRRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paroit point.

LYCAS, Domestique de Philiste.

POLYMAS,
DORASTE,
LISTOR,
} *Domestiques de Clarice.*

La Scene eſt à Paris.

LA VEFVE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALC. IE N demeure d'accord, chacun a ſa methode,
Mais la tienne pour moy ſeroit fort incommode,
Mon cœur ne pourroit pas conſerver tant de feu
S'il falloit que ma bouche en témoignaſt ſi peu.
Depuis près de deux ans tu bruſles pour Clarice,
Et plus ton amour croiſt, moins elle en a d'indice,
Il ſemble qu'à languir tes deſirs ſont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit eſperes-tu de ta perſeverance
A la traiter toûjours avec indifference?
Auprés d'elle aſſidu ſans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?
PHI. Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.
ALC. Ton eſpoir qui te flate en vain ſe l'imagine,

Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.
PHI. Peut-eſtre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye,
Qu'indifferent qu'il eſt mon entretien l'ennuye,
Que je luy ſois à charge, & lors que je la voy
Qu'elle uſe d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en ſoucy quelle en ſera la ſuite
Apprens comme l'amour doit regler ſa conduite.
Auſſi-toſt qu'une Dame a charmé nos esprits,
Offrir noſtre ſervice au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques ſaillies,
Au lieu de noſtre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal-adroit qui n'en fiſt bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe declare,
Noſtre ſubmiſſion à l'orgueil la prépare,
Luy dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Vſons pour eſtre aimez d'un meilleur artifice,
Et ſans luy rien offrir rendons-luy du ſervice,
Reglons ſur ſon humeur toutes nos actions,
Reglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par là que l'on ſeme aux Dames des appas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'Amour pourroit eſtre un prodige,
Que le ſeul nom les choque, & l'effet les oblige.
ALC. Suive, qui le voudra, ce procedé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! pour moy je me défie
Des fantasques raiſons de ta Philoſophie.
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joly paſſe-temps,
D'eſtre auprès d'une Dame, & cauſer du beautemps,
Luy jurer que Paris eſt toûjours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un Cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la Comedie on dit d'aſſez bons Vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois ſe marie!
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, & ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes discours, & tes pas.

PHI. Ie les aurois perdus auprès de ma Maîtreſſe,
Si ie n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puiſqu'inégal de biens & de condition
Ie ne pouvois pretendre à ſon affection.
ALC. Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puiſqu'ainſi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid ſilence & l'inégalité
S'oppoſent tout enſemble à ta temerité.
PHI. Croy que de la façon dont j'ay ſçeu me conduire
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire:
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foy.
Mes ſoûpirs & les ſiens font un ſecret langage
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage;
Des coups d'œil languiſſans, des ſoûris ajustez,
Des panchemens de teſte à demy concertez,
Et mille autres douceurs aux ſeuls amants connuës
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nuës,
Nous ſont de bons garands d'un feu qui chaque jour...
ALC. Tout cela cependant ſans luy parler d'amour?
PHI. Sans luy parler d'amour. *ALC.* I'estime ta ſcience,
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.
PHI. Le Ciel qui nous choiſit luy meſme des partis,
A tes feux & les miens prudemment aſſortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma ſœur un naturel facile,
Ainſi pour cette Vefue il a ſçeu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.
ALC. Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.
PHI. C'eſt ce qu'en ma faveur ſa Nourrice ménage,
Cette Vieille ſubtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je dois prendre,
Le reſte une autrefois ſe pourra mieux apprendre,
Adieu. *ALC.* La confidence avec un bon amy,
Iamais ſans l'offenſer ne s'exerce à demy.
PHI. Vn intereſt d'amour me prescrit ces limites,
Ma Maîtreſſe m'attend pour faire des viſites
Où je luy promis hier de luy preter la main.
ALC. Adieu donc, cher Philiſte. *PHI.* Adieu juſqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOVRRICE.

[a] *Il eſt ſeul.*

ALC.[a] VIt-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec ſon rival entiere confidence?
Simple, apprens que ta ſœur n'aura jamais dequoy
Aſſervir ſous ſes loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, & bruſle pour Clarice.
Ton Agente eſt à moy. N'eſt-il pas vray, Nourrice?
NOV. Tu le peux bien jurer. *ALC.* Et noſtre amy rival?
NOV. Si jamais on m'en croit, ſon affaire ira mal.
ALC. Tu luy promets pourtant. *NOV.* C'eſt par où je l'amuſe,
Tant que tes bons ſuccès luy découvrent ma ruſe.
ALC. Ie viens de le quitter. *NOV.* Et bien, que t'a-t'il dit?
ALC. Que tu veux employer pour luy tout ton credit,
Et que rendant toûjours quelque petit ſervice
Il s'eſt fait une entrée en l'ame de Clarice.
NOV. Moindre qu'il ne preſume, & toy? *ALC.* Ie l'ay pouſſé
A s'enhardir un peu plus que par le paſſé,
Et découvrir ſon mal à celle qui le cauſe.
NOV. Pourquoy? *ALC.* Pour deux raiſons: l'une qu'il me propoſe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement:
L'autre, que ta maîtreſſe après ce compliment
Le chaſſera peut-eſtre ainſi qu'un temeraire.
NOV. Ne l'enhardy pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raiſons quelque mal ne t'en prît;
Car enfin ce rival eſt bien dans ſon eſprit,
Mais non pas tellement, qu'avant que le mois paſſe,
Noſtre adreſſe ſous-main ne le mette en disgrace.
ALC. Et lors? *NOV.* Ie te répons de ce que tu cheris,
Cependant continuë à careſſer Doris
Qui ſon frere ébloüy par cette accorte feinte
De nos prétenſions n'ait ny ſoupçon, ny crainte.
ALC. A m'en oüyr conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celuy d'Alcidon,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.
NOV. Et la dupe qu'elle eſt croit tout ſur ta parole?
ALC. Cette jeune étourdie eſt ſi folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,

Et ſon

Eſt ſon frere pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je ſoûpire après ſon mariage,
Penſant bien m'obliger m'en parle tous les jours:
Mais quand il en vient là, je ſçay bien mes détours.
Tantoſt, veu l'amitié qui tous deux nous aſſemble,
I'attendray ſon Hymen pour eſtre heureux enſemble,
Tantoſt il faut du temps pour le conſentement
D'un oncle dont j'eſpere un haut avancement,
Tantoſt je ſçay trouver quelqu'autre bagatelle.
NOV. Separons-nous, de peur qu'il entraſt en cervelle
S'il avoit découvert un ſi long entretien;
Ioüe auſſi bien ton jeu, que je joûray le mien.
ALC. Nourrice, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſepare.
NOV. Monſieur, vous me jugez d'un naturel avare.
ALC. Tu veilleras pour moy d'un ſoin plus diligent.
NOV. Ce ſera donc pour vous, plus que pour voſtre argent.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHR. C'Eſt trop deſavoüer une ſi belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de ſujet au blaſme,
Confeſſe-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur,
Ne vous entr'appeller que *mon ame & ma vie*,
C'eſt montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un meſme trait vos eſprits ſont bleſſez.
DOR. Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez.
Mon frere aime Alcidon, & ſa priere expreſſe
M'oblige à luy répondre en termes de Maîtreſſe,
Ie me fais comme luy ſouvent toute de feux,
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux,
Toûjours libre, & qui garde une amitié ſincere
A celuy que voudra me prescrire une mere.
CHR. Ouy, pourveu qu'Alcidon te ſoit ainſi prescrit.
DOR. Madame, pûſſiez-vous lire dans mon eſprit,
Vous verriez jusqu'où va ma pure obeïſſance.
CHR. Ne crains pas que je veüille uſer de ma puiſſance,
Ie croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te ſeparois d'un amant ſi parfait.

DOR. Vous le connoiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages,
Il a beau m'accabler de proteſtations,
Ie demeſle aiſément toutes ſes fictions,
Il ne me préte rien que je ne luy renvoye,
Nous nous entrepayons d'une meſme monnoye,
Et malgré nos diſcours mon vertueux deſir
Attend toûjours celuy que vous voudrez choiſir,
Voſtre vouloir du mien abſolument diſpoſe.
CHR. L'épreuve en fera foy, mais parlons d'autre choſe.
Nous viſmes hier au bal entre autres nouveautez
Tout plein d'honneſtes gens careſſer les beautez.
DOR. Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Celie,
Lyſandre à Celidée, Oronte à Roſelie.
CHR. Et nommant celles-cy tu caches finement
Qu'un certain t'entretint aſſez paiſiblement.
DOR. Ce viſage inconnu qu'on appelloit Florange?
CHR. Luy meſme. *DOR.* Ah Dieu! que c'eſt vn cajoleur étrange!
Ce fut paiſiblement de vray qu'il m'entretint,
Soit que quelque raiſon en ſecret le retint,
Soit que ſon bel eſprit me jugeaſt incapable
De luy pouvoir fournir un entretien ſortable,
Il m'épargna ſi bien, que ſes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena dancer deux fois ſans me rien dire.
CHR. Mais en ſuite? *DOR.* Le reſte eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux joüer la prunelle de loin:
Aprés m'avoir de là long-temps conſiderée,
Aprés m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'Aimant.
(Il penſoit m'avoir dit le meilleur mot du monde)
Entendant ce haut ſtyle auſſi-toſt je ſeconde,
Et répons brusquement ſans beaucoup m'émouvoir,
Vous étes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
Et pour toute replique il ſe mit à ſoûrire.
Depuis il s'aviſa de me ſerrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'uſage de la voix,
Il prit un de mes gands. *La mode en eſt nouvelle,*
(Me dit-il) *& jamais je n'en vis de ſi belle,*

Vous portez ſur la gorge un mouchoir fort carré,
Voſtre éventail me plaiſt d'eſtre ainſi bigarré,
L'amour, je vous aſſeure, eſt une belle choſe,
Vraiment vous aimez fort cette couleur de roſe,
La ville eſt en hyver toute autre que les champs,
Les Charges à preſent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher. *CHR.* Mais enfin que t'en ſemble?
DOR. Ie n'ay jamais connu d'homme qui luy reſſemble,
Ny qui meſle en diſcours tant de diverſitez.
CHR. Il eſt nouveau venu des Vniverſitez,
Mais aprés tout fort riche, & que la mort d'un pere,
Sans deux ſucceſſions que de plus il eſpere,
Comble de tant de biens, qu'il n'eſt fille aujourd'huy
Qui ne luy rie au nez, & n'ait deſſein ſur luy.
DOR. Auſſi me contez-vous de beaux traits de viſage.
CHR. Et bien, avec ces traits eſt-il à ton uſage?
DOR. Ie douterois plûtoſt ſi je ſerois au ſien.
CHR. Ie ſçay qu'aſſeurément il te veut force bien,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deſormais un peu d'une autre ſorte.
DOR. Commandez ſeulement, Madame, & mon devoir
Ne negligera rien qui ſoit en mon pouvoir.
CHR. Ma fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien celer, c'eſt choſe qui vaut faite,
Geron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
Au deſceu d'un chacun a traité ces amours,
Et puiſqu'à mes deſirs je te voy reſoluë,
Ie veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continüer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminüer,
Il faut joüer au fin contre un eſprit ſi double.
DOR. Mon frere en ſa faveur vous donnera du trouble.
CHR. Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.
DOR. Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.
CHR. Rentre, voicy Geron de qui la conference
Doit rompre, ou nous donner une entiere aſſeurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE, GERON.

CHR. ILs ſe ſont veus enfin. *GER.* Ie l'avois déja ſçeu,
Madame, & les effets ne m'en ont point deceu,
Du moins quant à Florange. *CH.* Et bien, mais, qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de ma fille? *GER.* Ah. Madame, il l'adore!
Il n'a point encor veu de miracles pareils,
Ses yeux à ſon avis ſont autant de Soleils,
L'enflûre de ſon ſein un double petit monde,
C'eſt le ſeul ornement de la machine ronde,
L'Amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent pour la voir il oſte ſon bandeau,
Diane n'eut jamais une ſi belle taille,
Auprès d'elle Venus ne ſeroit rien qui vaille,
Ce ne ſont rien que Lys & Roſes que ſon teint,
Enfin de ſes beautez il eſt ſi fort atteint...
CHR. Atteint! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.
GER. Madame, je vous jure, il peche innocemment,
Et s'il ſçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'eſt un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il faſſe?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention,
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,
Vous ſçavez les deux points (mais auſſi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette ſupercherie.)
CHR. Non, non. *GER.* Vous ſçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtez?
CHR. Il veut ſon avantage, & nous cherchons le noſtre.
GER. *Va Geron* (ma-t'il dit) *& pour l'une, & pour l'autre,*
Si par dexterité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plûtoſt que de plus differer,
Doris eſt à mes yeux de tant d'attraits pourveuë,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veuë.
Mais qu'en dit voſtre fille? *CHR.* Ainſi que je voulois
Elle ſe montre preſte à recevoir mes loix,
Non qu'elle en faſſe état plus que de bonne ſorte,
Il ſuffit qu'elle voit ce que le bien apporte,

Et qu'elle s'accommode aux ſolides raiſons
Qui forment à preſent les meilleures maiſons.
GER. A ce conte c'eſt fait, quand vous plaiſt-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la ſienne?
CHR. Deux jours me ſuffiront ménagez dextrement
Pour diſpoſer mon fils à ſon contentement.
Durant ce peu de temps, ſi ſon ardeur le preſſe,
Il peut hors du logis rencontrer ſa Maîtreſſe,
Aſſez d'occaſions s'offrent aux amoureux.
GER. Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCENE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHI. LE bonheur aujourd'huy conduiſoit vos viſites,
Et ſembloit rendre hommage à vos rares merites,
Vous auez rencontré tout ce que vous cherchiez.
CLA. Ouy, mais n'eſtimez pas qu'ainſi vous m'empeſchiez
De vous dire, à preſent que nous faiſons retraite,
Combien de chez Daphnis je ſors mal ſatisfaite.
PHI. Madame, toutefois elle a fait ſon pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.
CLA. Ne penſez pas auſſi que je me plaigne d'elle.
PHI. Sa compagnie étoit, ce me ſemble, aſſez belle.
CLA. Que trop belle à mon gouſt, & que je penſe, au tien.
Deux filles poſſedoient ſeules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préference
De ce qu'elles valoient tiroit pleine aſſeurance.
PHI. Ce reproche obligeant me laiſſe tout ſurpris,
Avec tant de beautez, & tant de bons eſprits,
Ie ne valus jamais qu'on me trouvaſt à dire.
CLA. Avec ces bons eſprits je n'étois qu'en martyre,
Leur diſcours m'aſſaſſine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaiſt fort peu.
PHI. Celuy que nous tenions me plaiſoit à merveilles.
CLA. Tes yeux s'y plaiſoient bien autant que tes oreilles?
PHI. Ie ne le puis nier, puiſqu'en parlant de vous
Sur les voſtres mes yeux ſe portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher ſur un ſi beau viſage
Mille & mille raiſons d'un éternel hommage.

CLA. O la ſubtile ruſe ! ô l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher. *PHI.* Que dites-vous, Madame?
Vn de ces deux objets captiveroit mon ame!
Iugez-en mieux de grace, & croyez que mon cœur
Choiſiroit pour ſe rendre un plus puiſſant vainqueur.
CLA. Tu tranches du faſcheux, Belinde & Cryſolite
Manquent donc à ton gré d'attraits, & de merite,
Elles dont les beautez captivent mille amans?
PHI. Tout autre trouveroit leurs viſages charmans,
Et j'en ferois état, ſi le Ciel m'euſt fait naiſtre
D'un malheur aſſez grand pour ne vous pas connoiſtre.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et plein de voſtre idée il ne m'eſt pas poſſible,
Ny d'admirer ailleurs, ny d'eſtre ailleurs ſenſible.
CLA. On ne m'ébloüit pas à force de flater,
Revenons au propos que tu veux éviter,
Ie veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta Maîtreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, & me confeſſe...
PHI. Que Chryſolite & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchiſe avoit perdu l'uſage...
CLA. Tu ſerois aſſez fin pour bien cacher ton jeu.
PHI. C'eſt ce qui ne ſe peut. L'Amour eſt tout de feu,
Il éclaire en bruſlant, & ſe trahit ſoy-meſme.
Vn eſprit amoureux abſent de ce qu'il aime
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt:
Toûjours morne, reſveur, triste, tout luy déplaiſt.
A tout autre propos qu'à celuy de ſa flame,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction confuſe, ou mal guidée,
Se raméne en ſoy-meſme, & ne voit qu'une idée.
Mais auprés de l'objet qui poſſede ſon cœur,
Ses eſprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif... *CLA.* Enfin que veux-tu dire?
PHI. Que par ces actions que je viens de décrire
Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher,
Iugiez pour quel objet l'Amour m'a ſçeu toucher.

CLA. Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain? *PHI.* Madame, en doutez-vous?
Iamais commandemens ne me furent ſi doux.
Eloigné de vos yeux je n'ay rien qui me plaiſe,
Tout me devient faſcheux, tout s'oppoſe à mon aiſe,
Vn chagrin invincible accable tous mes ſens.
CLA. Si, comme tu le dis, dans le cœur des abſens
C'eſt l'amour qui fait naiſtre une telle triſteſſe,
Ce compliment n'eſt bon qu'auprés d'une Maîtreſſe.
PHI. Souffrez-le d'un reſpect, qui produit chaque jour
Pour un ſujet ſi haut les effets de l'amour.

SCENE VI.

CLARICE.

LAs ! il m'en dit aſſez, ſi je l'oſois entendre,
Et ſes deſirs aux miens ſe font aſſez comprendre,
Mais pour nous declarer une ſi belle ardeur,
L'un eſt muet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaiſt ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune!
Egale à mon Philiſte, il m'offriroit ſes vœux,
Ie m'entendrois nommer le ſujet de ſes feux,
Et ſes diſcours pourroient forcer ma modeſtie
A l'aſſeurer bien-toſt de noſtre ſympathie;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oſte le nom d'amour à ſes ſubmiſſions,
Et ſous l'injuſte loy de cette retenuë
Le remede me manque, & mon mal continuë:
Il me ſert en eſclave, & non pas en amant,
Tant mon grade s'oppoſe à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus temeraire!
Que ne s'expoſe-t'il au hazard de me plaire!
Amour, gagne à la fin ce reſpect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'oſte de mes yeux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

SEcrets Tyrans de ma penſée,
Reſpect, amour, de qui les loix
D'un juſte & faſcheux contrepoids
La tiennent toûjours balancée;
Que vos mouvemens oppoſez,
Vos traits l'un par l'autre briſez,
Sont puiſſans à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'eſpoir! que l'autre a de rigueur!
Et tandis que tous deux taſchent à me ſeduire,
Que leur combat eſt rude au milieu de mon cœur!

Moy-meſme je fais mon ſupplice
A force de leur obeïr;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naiſtre,
Et de deux flots diuers mon eſprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oſeroit paroiſtre,
Blaſme ſa retenuë, & ſa temerité.

Mon ame dans cét eſclavage
Fait des vœux qu'elle n'oſe offrir,
I'aime ſeulement pour ſouffrir,
I'ay trop, & trop peu de courage:
Ie voy bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,

Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroiſtre ſon mal, je fuy ma gueriſon.

Elle bruſle, & par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moy,
Ie doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Eſpoir, Adieu, c'eſt trop flaté,
Ne croy pas que cette beauté
Avoüaſt de ſi baſſes flames,
Et dans le juſte ſoin qu'elle a de les cacher,
Voy que ſi meſme ardeur embraſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon eſprit n'oſe le reprocher.

Pauvre amant, voy par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le recit de ton mal
Te convaincroit d'une inſolence.
Quel fantasque raiſonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Ie deviens ſubtil à ma peine!
Pourquoy m'imaginer qu'un diſcours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, ſi cette belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
Du moins ſi ſa Nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moy qu'à preſent doit eſtre leur diſcours.
Ie ne ſçay quelle humeur curieuſe m'emporte
A me couler ſans bruit derriere cette porte,
Pour écouter de là, ſans en eſtre aperçeu,
En quoy mon fol eſpoir me peut avoir deçeu.
Allons, ſouvent l'Amour ne veut qu'une bonne heure,
Iamais l'occaſion ne s'offrira meilleure,
Et peut-eſtre qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOVRRICE.

CLA. TV me veux détourner d'une ſeconde flame,
Dont je ne penſe pas qu'autre que toy me blaſme.
Eſtre vefve à mon âge, & toûjours déplorer
La perte d'un mary que je puis reparer!
Refuſer d'un Amant ce doux nom de Maîtreſſe!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adreſſe!
Le voir toûjours languir deſſous ma dure loy!
Cette vertu, Nourrice, eſt trop haute pour moy.
NOV. Madame, mon avis au voſtre ne reſiſte
Qu'alors que voſtre ardeur ſe porte vers Philiſte.
Aimez, aimez quelqu'un, mais comme à l'autre fois,
Qu'un lieu digne de vous arreſte voſtre choix.
CLA. Briſe-là ce diſcours dont mon amour s'irrite,
Philiſte n'en voit point qui le paſſe en merite.
NOV. Ie ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il ſe rend importun.
CLA. Que ton aveuglement en ce point eſt extreſme,
Et que tu connois mal, & Philiſte, & moy-meſme,
Si tu crois que l'excez de ſa civilité
Paſſe jamais chez moy pour importunité!
NOV. Ce cajoleur ruſé, qui toûjours vous aſſiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans ſon piége.
CLA. Ce Cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'eſt rendu vainqueur.
NOV. Il aime voſtre bien, & non voſtre perſonne.
CLA. Son vertueux amour l'un & l'autre luy donne.
Ce m'eſt trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay ſupplée à mes defauts.
NOV. La memoire d'Alcandre & le rang qu'il vous laiſſe
Voudroient un ſucceſſeur de plus haute nobleſſe.
CLA. S'il preceda Philiſte en vaines dignitez,
Philiſte le devance en rares qualitez.
Il eſt né Gentilhomme, & ſa vertu répare
Tout ce dont la Fortune envers luy fut avare,
Nous avons, elle & moy, trop dequoy l'agrandir.
NOV. Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,

Pour le conſiderer avec indifference,
Sans prendre pour merite une fauſſe apparence,
La raiſon feroit voir à vos yeux inſenſez
Que Philiſte n'eſt pas tout ce que vous penſez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le Monde,
I'ay de l'experience, & c'eſt où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en ſon abſence eſſay d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & deſintereſſée
Comparez-luy l'objet dont vous étes bleſſée,
Comparez-en l'eſprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.
CLA. Exercer contre moy de ſi noirs artifices!
Donner à mon amour de ſi cruels ſupplices!
Trahir tous mes deſirs: éteindre un feu ſi beau!
Qu'on m'enferme plûtoſt toute vive au tombeau.
Va querir mon amant, deuſſay-je la premiere
Luy faire de mon cœur une ouverture entiere,
Ie ne permettray point qu'il ſorte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé noſtre foy.
NOV. Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Vous pourrez à loiſir éprouver ſon courage.
CLA. Ne m'importune plus de tes conſeils maudits,
Et ſans me repliquer fay ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOVRRICE.

PHI. IE te feray cracher cette langue traîtreſſe.
Eſt-ce ainſi qu'on me ſert auprès de ma Maîtreſſe,
Detestable ſorciere? *NOV.* Et bien, quoy? qu'ay-je fait?
PHI. Et tu doutes encor ſi j'ay veu ton forfait?
NOV. Quel forfait? *PHI.* Peut-on voir laſcheté plus hardie?
Ioindre encor l'impudence à tant de perfidie!
NOV. Tenir ce qu'on promet eſt-ce une trahiſon?
PHI. Eſt-ce ainſi qu'on le tient? *NOV.* Parlons avec raiſon,
Que t'avois-je promis? *PHI.* Que de tout ton poſſible
Tu rendrois ta maîtreſſe à mes deſirs ſenſible,
Et la diſpoſerois à recevoir mes vœux.
NOV. Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHI. Malgré toy mon bonheur à ce point l'a reduite.
NOV. Mais tu dois ce bonheur à ma ſage conduite,
Ieune & ſimple Novice en matiere d'amour,
Qui ne ſçaurois comprendre encor un ſi bon tour.
Flater de nos discours les paſſions des Dames,
C'eſt aider laſchement à leurs naiſſantes flames,
C'eſt traiter lourdement un delicat effet,
C'eſt n'y ſçavoir enfin que ce que chacun ſçait.
Moy qui de ce métier ay la haute ſcience,
Et qui pour te ſervir bruſle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant
I'ay ſçeu croiſtre ſa flame en la contrediſant,
I'ay ſçeu faire éclater, mais avec violence,
Vn amour étouffé ſous un honteux ſilence,
Et n'ay pas tant choqué que piqué ſes deſirs,
Dont la ſoif irritée avance tes plaiſirs.
PHI. A croire ton babil, la ruſe eſt merveilleuſe,
Mais l'épreuve à mon gouſt en eſt fort perilleuſe.
NOV. Iamais il ne s'eſt veu de tours plus aſsûrez.
La Raiſon & l'Amour ſont ennemis jurez,
Et lors que ce dernier dans un eſprit commande
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande :
Plus la Raiſon l'attaque, & plus il ſe roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Ie le dis ſans beſoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles,
Vous meſme avez tout veu, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend, ces discours ſuperflus
Reculent voſtre bien & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon ſervice,
Vſez bien de voſtre heur, & de l'occaſion.
PHI. Soit une verité, ſoit une illuſion,
Que ton eſprit adroit employe à ta défenſe,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offenſe,
Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais deſſein je tire un bon effet.
NOV. Que de propos perdus ! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus ſouffrir une ſi longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOVRRICE.

CLA. PAreſſeux, qui tardez ſi long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.
PHI. M'interdiriez-vous bien l'honneur de voſtre veuë?
CLA. Vraîment vous me jugez de ſens fort dépourveuë;
Vous bannir de mes yeux ! une ſi dure loy
Feroit trop retomber le châtiment ſur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-meſme.
PHI. L'abſence ne fait mal que de ceux que l'on aime.
CLA. Auſſi que ſçavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien acquis ſur mes affections?
PHI. Madame, excuſez-moy, je ſçay mieux reconnoiſtre
Mes defauts, & le peu que le Ciel m'a fait naiſtre.
CLA. N'oublîrez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priſer de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crûſt ce que vous dites?
Demeurez avec moy d'accord de vos merites,
Laiſſez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir ſur voſtre liberté,
Et qu'une humeur ſi froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le tiltre d'inſenſible.
Vne ſi douce erreur taſche à s'autoriſer,
Quel plaiſir prenez-vous à m'en deſabuſer?
PHI. Ce n'eſt point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce ſont les mouuemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vray, je vous aime, & mes feux indiscrets
Se donnent leur ſupplice en demeurant ſecrets,
Ie reçoy ſans contrainte une ardeur temeraire,
Mais ſi j'oſe bruſler, je ſçais auſſi me taire,
Et près de voſtre objet, mon unique vainqueur,
Ie puis tout ſur ma langue, & rien deſſus mon cœur.
En vain j'avois appris que la ſeule esperance
Entretenoit l'amour dans la perſeverance,
I'aime ſans esperer, & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire, & non pas d'eſtre aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe dispenſe
A n'allumer ſes feux que pour la recompenſe,

Ma flame eſt toute pure, & ſans rien préſumer,
Ie ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.
CLA. Et celuy d'eſtre aimé ſans que tu le pretendes
Préviendra tes deſirs, & tes juſtes demandes.
Ne déguiſons plus rien, cher Philiſte, il eſt temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entiere aſſeurance,
Vangeons-nous à loiſir de noſtre indifference,
Vangeons-nous à loiſir de toutes ces langueurs,
Où ſa fauſſe couleur avoit reduit nos cœurs.
PHI. Vous me joüez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuſe atteinte.
CLA. Quelle façon étrange ! en me voyant bruſler
Tu t'obſtines encor à le diſſimuler,
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'Amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette verité?
PHI. Ouy, j'en doute, & l'excez du bon-heur qui m'accable
Me ſurprend, me confond, me paroit incroyable.
Madame, eſt-il poſſible, & me puis-je aſſeurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oſeroient aſpirer?
CLA. Ceſſe de me tuër par cette défiance.
Qui pourroit des Mortels troubler noſtre alliance?
Quelqu'un a-t'il à voir deſſus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Vefve, & qui ne dois plus de reſpect à perſonne,
Ne puis-je diſpoſer de ce que je te donne?
PHI. N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
I'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.
CLA. Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne ſuffit que je te donne en gage,
Vn bracelet exprés tiſſu de mes cheveux
T'attend pour enchaiſner, & ton bras, & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moy la journée
Que termine bien-toſt noſtre heureux Hymenée.
PHI. C'eſt dont vos ſeuls avis ſe doivent conſulter,
Trop heureux, quant à moy, de les executer.
[a] *Elle eſt ſeule.* *NOV.* [a] Vous contez ſans voſtre hoſte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'eſt pas ſans moy que ce jour ſe doit prendre,
De vos pretentions Alcidon averty
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.

Ie luy vay bien donner de plus ſeures adreſſes
Que d'amuſer Doris par de fauſſes careſſes;
Auſſi bien (m'a-t'on dit) à beau jeu, beau retour,
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-meſme le dupe, & luy rendant ſon change,
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange:
Ainſi de tous coſtez primé par un rival,
Ses affaires ſans moy ſe porteroient fort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALC. A Dieu, mon cher ſoucy, ſois ſeure que mon ame
Iusqu'au dernier ſoûpir conſervera ſa flame.
DOR. Alcidon, cet Adieu me prend au dépourveu,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu,
C'eſt m'envier trop toſt le bien de ta preſence;
De grace, oblige-moy d'un peu de complaiſance,
Et puiſque ie te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
Ie puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.
ALC. Ie t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon diſcours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire eſt plus que je n'ay dit:
I'en hay les vains efforts de ma langue groſſiere,
Qui manquent de juſteſſe en ſi belle matiere,
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
Doris, ſi tu pouvois lire dans ma penſée,
Et voir juſqu'au milieu de mon ame bleſſée,
Tu verrois un braſier bien autre, & bien plus grand,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.
DOR. Si tu pouvois auſſi penetrer mon courage,
Et voir juſqu'à quel point ma paſſion m'engage,
Ce que dans mes diſcours tu prens pour des ardeurs
Ne te ſembleroit plus que de triſtes froideurs.
Ton amour & le mien ont faute de paroles,
Par un malheur égal ainſi tu me conſoles,
Et de mille defauts me ſentant accabler
Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALC. Mais quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,
Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la meſme façon.
DOR. Si tu m'aimes encor, quitte un ſi faux ſoupçon,
Tu douterois à tort d'une choſe trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Ie meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel eſt envers toy mon amour,
Ma mere en ma faveur bruſle de meſme envie.
ALC. Helas! ma volonté ſous un autre aſſervie,
Dont je ne puis encor à mon gré diſpoſer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne ſçaurois uſer.
Ie dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'autoriſe,
Ie ne te fais qu'en vain le don de ma franchiſe:
Tu ſçais que tout ſon bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant ſa mort je vis deſſous ſa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de ſa ſorte,
Vn peu de temps fait tout. *DOR.* Ne précipite rien,
Ie connoy ce qu'au Monde aujourd'huy vaut le bien,
Conſerve ce vieillard, pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer de t'acquerir ſa haine?
Ce qui te plaiſt m'agrée, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.
ALC. De moy! c'eſt offenſer une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'eſt pas en ma puiſſance.
Leur obſtacle me geſne autant ou plus que toy.
DOR. C'eſt prendre mal mon ſens, je ſçay quelle eſt ta foy.
ALC. En veux-tu par écrit une entiere aſſeurance?
DOR. Elle m'aſſeure aſſez de ta perſeverance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Vne preuve plus ample, ou des garands meilleurs.
ALC. Ie l'apporte demain pour mieux faire connoiſtre...
DOR. I'en croy ſi fortement ce que j'en voy paroiſtre,
Que c'eſt perdre du temps que de plus en parler.
Adieu, va deſormais où tu voulois aller,
Si pour te retenir j'ay trop peu de merite,
Souvien toy pour le moins que c'eſt moy qui te quitte.
ALC. Ce brusque Adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE

SCENE VI.

LA NOVRRICE, ALCIDON.

NOV. IE te prens au ſortir d'un plaiſant entretien.
ALC. Plaiſant de verité, veu que mon artifice
Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
Et de tous mes ſoûpirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, & n'en eſt que témoin.
NOV. Ainſi ton feu ſe jouë? *ALC.* Ainſi quand je ſoûpire,
Ie la prens pour une autre, & luy dis mon martyre,
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter
Dans cette illuſion a droit de me flater.
NOV. Elle t'aime? *ALC.* Et de plus, un diſcours équivoque
Luy fait aiſément croire un amour reciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſeure imprudemment de ma captivité,
Et comme ſi j'étois des amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.
NOV. Ie te répons que non; ſi tu n'y mets remede,
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſede.
ALC. Et qui t'en a tant dit? *NOV.* Geron m'a tout conté,
C'eſt luy qui ſourdement a conduit ce Traité.
ALC. C'eſt ce qu'en mots obſcurs ſon Adieu vouloit dire.
Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,
Et comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtreſſe?
NOV. Elle met ton Agente au bout de ſa fineſſe,
Philiſte aſſeurément tient ſon eſprit charmé,
Ie n'aurois jamais crû qu'elle l'euſt tant aimé.
ALC. C'eſt à faire à du temps. *NOV.* Quitte cette eſperance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entiere aſſeurance,
Iusqu'à s'entredonner la parole & la foy.
ALC. Que tu demeures froide en te moquant de moy!
NOV. Il n'eſt rien de ſi vray, ce n'eſt point raillerie.
ALC. C'eſt donc fait d'Alcidon, Nourrice, je te prie...

NOV. Rien ne ſert de prier, mon eſprit épuiſé
Pour divertir ce coup n'eſt point aſſez ruſé.
Ie n'en ſçay qu'un moyen, mais je ne l'oſe dire.
ALC. Dépeſche, ta longueur m'eſt un ſecond martire.
NOV. Clarice tous les ſoirs reſvant à ſes amours
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.
ALC. Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?
NOV. Ie te puis en tenir la fauſſe porte ouverte,
Aurois-tu du courage aſſez pour l'enlever?
ALC. Ouy, mais il faut retraite après où me ſauver,
Et je n'ay point d'amy ſi peu jaloux de gloire,
Que d'eſtre partiſan d'une action ſi noire.
Si j'avois un pretexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnaſt mes pas.
NOV. On te vole Doris, & ta feinte colere
Manqueroit de pretexte à quereller ſon frere!
Fais-en ſonner par tout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, & ſans voir dans ton ame.
Vouloir vanger l'affront qu'aura receu ta flame.
Sers-toy de leur erreur, & dupe-les ſi bien...
ALC. Ce pretexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.
NOV. Pour oſter tout ſoupçon de noſtre intelligence
Ne faiſons plus enſemble aucune conference,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dès demain.
ALC. Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CEL. CE n'eſt pas que j'excuſe, ou la ſœur, ou le frere,
Dont l'infidelité fait naiſtre ta colere;
Mais à ne point mentir, ton deſſein à l'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lors que tu m'as parlé d'enlever ſa Maîtreſſe,
L'honneur a quelque temps combatu ma promeſſe,
Ce mot d'enlevement me faiſoit de l'horreur,
Mes ſens embarraſſez dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raiſon de leur intelligence,
En plaignant ton malheur je blaſmois ta vangeance,
Et l'ombre d'un forfait amuſant ma pitié
Retardoit les effets deus à noſtre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiete,
Pren mon bras pour ſecond, mon Chaſteau pour retraite,
Le déloyal Philiſte, en te volant ton bien,
N'a que trop merité qu'on le prive du ſien,
Après ſon action la tienne eſt legitime,
Et l'on vange ſans honte un crime par un crime.
ALC. Tu vois comme il me trompe, & me promet ſa ſœur
Pour en faire ſous-main Florange poſſeſſeur,
Ah Ciel! fut-il jamais un ſi noir artifice?
Il luy fait recevoir mes offres de ſervice,
Cette belle m'accepte, & fier de ſon aveu
Ie me vante par tout du bonheur de mon feu:
Cependant il me l'oſte, & par cette pratique,
Plus mon amour eſt ſçeu, plus ma honte eſt publique.
CEL. Après ſa trahiſon voy ma fidelité.
Il t'enleve un objet que je t'avois quitté,
Ta Doris fut toûjours la Reine de mon ame,
I'ay toûjours eu pour elle une ſecrette flame,

Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée, & non pas à Florange,
Quand je t'auray vangé, contre luy je me vange,
Et je luy fais ſçavoir que jusqu'à mon trépas
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.
ALC. Pour moy donc à ce point ta contrainte eſt venuë!
Que je te veux de mal de cette retenuë!
Eſt-ce ainſi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?
CEL. Mon feu qui t'offenſoit eſt demeuré couvert,
Et ſi cette beauté malgré moy l'a fait naiſtre,
I'ay ſçeu pour ton reſpect l'empeſcher de paroiſtre.
ALC. Helas! tu m'as perdu me voulant obliger,
Noſtre vieille amitié m'en euſt fait dégager;
Ie ſouffre maintenant la honte de ſa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cedée, & reduit mes deſirs
Au glorieux deſſein d'avancer tes plaiſirs.
Faites, Dieux tous-puiſſants, que Philiſte ſe change,
Et l'inſpirant bien-toſt de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Ie ſçay pour un amy contraindre mon amour.
CEL. Tes ſouhaits arrivez, nous t'en verrions dédire,
Doris ſur ton eſprit reprendroit ſon empire,
Nous donnons aiſément ce qui n'eſt plus à nous.
ALC. Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vangereſſes.
CEL. Vn amy tel que toy m'eſt plus que cent Maîtreſſes,
Il n'y va pas de tant, reſolvons ſeulement
Du jour & des moyens de cét enlevement.
ALC. Mon ſecret n'a beſoin que de ton aſſiſtance.
Ie n'ay point lieu de craindre aucune reſiſtance,
La beauté dont mon traiſtre adore les attraits
Chaque ſoir au jardin va prendre un peu de frais,
I'en ay ſçeu de luy-meſme ouvrir la fauſſe porte,
Etant ſeule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dés ce ſoir, le plûtoſt vaut le mieux,
Et ſur tout déguiſez deſrobons à ſes yeux,
Et de nous, & du coup l'entiere connoiſſance.
CEL. Si Clarice une fois eſt en noſtre puiſſance,
Croy que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre en le faiſant ton party le plus fort.

Mais pour la ſeureté d'une telle entrepriſe,
Auſſi-toſt que chez moy nous pourrons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, & ſoudain effaçons
Ce que pourroit l'abſence engendrer de ſoupçons.
ALC. Ton ſalutaire avis eſt la meſme prudence,
Et déja je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure & de l'autheur de cét enlevement.
CEL. Adieu, j'y vay mettre ordre. *ALC.* Eſtime qu'en revanche
Ie n'ay goutte de ſang que pour toy je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON.

BOns Dieux! que d'innocence & de ſimplicité!
Ou pour la mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache & ſe déguiſe
Sous le front ſpecieux d'une ſotte franchiſe!
Que Celidan eſt bon! que j'aime ſa candeur!
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur!
O qu'il n'eſt pas de ceux dont l'eſprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui nous font ſouvent cent proteſtations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
Et l'attente déja de me ſervir le tuë.
I'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un amy nomme, ou tient ſa Maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moy caché ſa paſſion,
Nous n'avons differé que de l'intention,
Puiſqu'il met pour autruy ſon bon-heur en arriere,
Et pour moy....

WBP Opale

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHI. IE t'y prens, reſveur. *ALC.* Ouy, par derriere,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traiſtres en font.
PHI. Ie te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu cruë.
Mais que fais-tu ſi triste au milieu d'une ruë?
Quelque penſer faſcheux te ſervoit d'entretien?
ALC. Ie reſvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la pluſpart, que le ſiecle où nous ſommes
A bien diſſimuler met la vertu des hommes,
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échaper
Sans quelque double ſens afin de nous tromper,
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe,
Cependant que l'eſprit ſonge à toute autre choſe.
PHI. Et cela t'affligeoit? laiſſons courir le temps,
Et malgré ſes abus vivons toûjours contents.
Le Monde eſt un Chaos, & ſon deſordre excede
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remede.
N'ayons l'œil, cher amy, que ſur nos actions,
Auſſi-bien s'offenſer de ſes corruptions
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de la melancolie,
Ie te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſeurer aux ſermens,
Dans trois jours au plus tard par un bon-heur étrange
Clarice eſt à Philiste. *ALC.* Et Doris à Florange.
PHI. Quelque ſoupçon frivole en ce point te deçoit,
I'auray perdu la vie avant que cela ſoit.
ALC. Voila faire le fin de fort mauvaiſe grace,
Philiste, vois-tu bien, je ſçay ce qui ſe paſſe.
PHI. Ma mere en a receu de vray quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots,
Les femmes de ſon âge ont ce mal ordinaire
De regler ſur les biens une pareille affaire,
Vn ſi honteux motif leur fait tout decider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme ſon éclat n'ébloüit point mon ame,
Que je voy d'un autre œil ton merite, & ta flame,

Ie luy fis bien ſçavoir que mon conſentement
Ne dépendroit jamais de ſon aveuglement,
Et que juſqu'au tombeau, quant à cet Hymenée,
Ie maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
Ma ſœur accortement feignoit de l'écouter,
Non-pas que ſon amour n'oſaſt luy reſiſter,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalouſie
Sur quelque bruit leger piquaſt ta fantaiſie;
Ce petit aiguillon quelquefois en paſſant
Réveille puiſſamment un amour languiſſant.
ALC. Fais à qui tu voudras ce conte ridicule,
Soit que ta ſœur l'accepte, ou qu'elle diſſimule,
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en faſcher.
Rien de mes ſentimens ne ſçauroit approcher,
Comme alors qu'au Theatre on nous fait voir Melite
Le diſcours de Cloris quand Philandre la quitte:
Ce qu'elle dit de luy, je le dis de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec meſme douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle? en cét indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit, & me vange,
Et ce ſexe imparfait de ſoy-meſme ennemy
Ne poſſeda jamais la raiſon qu'à demy.
I'aurois tort de vouloir qu'elle en euſt davantage;
Sa foibleſſe la force à devenir volage,
Ie n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon couroux entier ſe reſerve pour toy.
Toy, qui trahis ma flame après l'avoir fait naiſtre,
Toy, qui ne m'es amy qu'afin d'eſtre plus traiſtre,
Et que tes laſchetez tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe
Ie reçoy mille affronts au lieu d'une Maîtreſſe,
Et ton perfide cœur masqué juſqu'à ce jour
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour!
PHI. Ces ſoupçons diſſipez par des effets contraires,
Nous renoûrons bien toſt une amitié de freres.
Puiſſe deſſus ma teſte éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colere des Cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie;
A cauſe de ſon bien ma mere en meurt d'envie,
Mais malgré.... *ALC.* Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
Ces proteſtations ne m'ébloüiſſent plus,

Et ma ſimplicité laſſe d'eſtre dupée
N'admet plus de raiſons qu'au bout de mon épée.
PHI. Etrange impreſſion d'une jalouſe erreur
Dont ton esprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Et bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce couroux inſenſé qui dans ton cœur boüillonne,
Contente-le par là, pouſſe, mais n'attens pas
Que par le tien je veüille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire
Ie le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toûjours à ces deffis j'ay couru ſans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.
ALC. Voilà bien déguiſer un manque de courage.
PHI. C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller juſqu'à l'outrage:
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Ie te veux bien oſter tout ſujet de colere,
Et quoy que de ma ſœur ait reſolu ma mere,
Deuſt mon peu de reſpect irriter tous les Dieux,
I'affronteray Geron & Florange à ſes yeux.
Mais après les efforts de cette déference
Si tu gardes encor la meſme violence,
Peut-eſtre ſçaurons-nous appaiſer autrement
Les obſtinations de ton emportement.
[a] *Il eſt ſeul.* *ALC.*[a] Ie crains ſon amitié plus que cette menace,
Sans doute il va chaſſer Florange de ma place,
Mon pretexte eſt perdu s'il ne quitte ces ſoins,
Dieux! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins!

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHR. IE meure, mon enfant, ſi tu n'es admirable,
Et ta dexterité me ſemble incomparable,
Tu merites de vivre après un ſi bon tour.
DOR. Croyez-moy qu'Alcidon n'en ſçait guere en amour,
Vous n'euſſiez pû m'entendre & vous garder de rire.
Ie me tüois moy-meſme à tous coups de luy dire,
Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,
Et que je luy reſſemble en ce que noſtre ardeur

Ne s'explique

Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte. *CHR.* Il eſt donc une ſouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-eſtre y meſlois-tu quelques obſcuritez?
DOR. Pas-une, en mots exprès je luy rendois ſon change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange.
CHR. De Florange! & comment en oſois-tu parler?
DOR. Ie ne me trouvois pas d'humeur à rien celer,
Mais nous nous ſçeuſmes lors jetter ſur l'équivoque.
CHR. Tu vaux trop, c'eſt ainſi qu'il faut quand on ſe moque
Que le moqué toûjours ſorte fort ſatisfait,
Ce n'eſt plus autrement qu'un plaiſir imparfait,
Qui ſouuent malgré nous ſe termine en querelle.
DOR. Ie luy prépare encor une ruſe nouvelle
Pour la premiere fois qu'il m'en viendra conter.
CHR. Mais pour en dire trop tu pourras tout gaſter.
DOR. N'en ayez pas de peur. *CHR.* Quoy que l'on ſe propoſe,
Aſſez ſouvent l'iſſuë... *DOR* On vous veut quelque choſe,
Madame, je vous laiſſe. *CHR.* Ouy, va t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHR. IE devine à peu près le ſujet qui t'améne,
Mais ſans mentir mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte ſi fort en faveur d'un amy
Que je n'ay ſçeu gagner ſon esprit qu'à demy.
Encor une remiſe, & que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change,
Moy-meſme j'ay tant fait, que ma fille aujourd'huy
(Le croirois-tu, Geron?) a de l'amour pour luy.
GER. Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra conſentir à ce retardement.
CHR. Le tout en ira mieux pour ſon contentement.
Quel plaiſir aura-t'il auprès de ſa Maîtreſſe,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudeſſe,
Si ſa mauvaiſe humeur ne daigne luy parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller.

GER. Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Ie ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir;
Si Monſieur voſtre fils... *CHR.* Ie l'aperçoy venir.
GER. Tant mieux, nous allons voir s'il dédira ſa mere.
CHR. Sauve-toy, ſes regards ne ſont que de colere.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GERON, LYCAS.

PHI. TE voilà dont icy, peste du bien public,
Qui reduis les amours en un ſale trafic,
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames,
Ce n'eſt pas où je ſuis que l'on ſurprend des femmes.
GER. Vous me prenez à tort pour quelque ſuborneur,
Ie ne ſortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame elle-meſme a choiſi cette voye.
PHI.[a] Tien, porte ce revers à celuy qui t'envoye,
Ceux-cy ſeront pour toy...

[a] *Il luy donne des coups de plat d'épée.*

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHR. MOn fils, qu'avez-vous fait?
PHI. I'ay mis, graces aux Dieux, ma promeſſe en effet.
CHR. Ainſi vous m'empeſchez d'executer la mienne.
PHI. Ie ne puis empeſcher que la voſtre ne tienne,
Mais ſi jamais je trouve icy ce courratier,
Ie luy ſçauray, Madame, apprendre ſon métier.
GER. Il vient ſous mon aveu. *PHI.* Voſtre aveu ne m'importe,
C'eſt un fou s'il me voit ſans regagner la porte,
Autrement, il ſçaura ce que peſent mes coups.
GER. Eſt-ce là le reſpect que j'attendois de vous?
PHI. Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne ſouffre aucune tache,
Ie ſuis preſt d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHR. Souffrez que la raiſon regle voſtre courage,
Conſiderez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui ſe traite apporte à voſtre ſœur.
Le bien eſt en ce ſiecle une grande douceur,
Etant riche on eſt tout, ajoutez qu'elle meſme
N'aime point Alcidon, & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer ſon inclination?
PHI. Vous la forcez vous-meſme à cette élection,
Ie ſuis de ſes amours le témoin oculaire.
CHR. Elle ſe contraignoit ſeulement pour vous plaire.
PHI. Elle doit donc encor ſe contraindre pour moy.
CHR. Et pourquoy luy preſcrire une ſi dure loy?
PHI. Puis qu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.
CHR. Voulez-vous l'attacher à l'objet de ſa haine?
PHI. Ie veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auſſi ce qu'elle m'a promis.
CHR. Mais elle ne vous doit aucune obeïſſance.
PHI. Sa promeſſe me donne une entiere puiſſance.
CHR. Sa promeſſe ſans moy ne la peut obliger.
PHI. Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?
CHR. Il la faut revoquer, comme elle ſa promeſſe.
PHI. Il faudroit donc comme elle auoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, & dy-luy de ma part...
CHR. Quel violent eſprit! *PHI.* Que s'il ne ſe depart
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Ie ne le trouve point ſans une bonne épée.
CHR. Attens un peu. Mon fils... *PH.* Marche, mais promptement.
CHR.[a] Dieux! que cét emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille! helas! pour ta miſere
Les Deſtins ennemis t'ont fait naiſtre ce frere;
Déplorable, le Ciel te veut favoriſer
D'une bonne fortune, & tu n'en peux uſer.
Rejoignons toutes deux ce naturel ſauvage,
Et taſchons par nos pleurs d'amollir ſon courage.

[a] *Elle eſt ſeule.*

SCENE VIII.

CLARICE.[a]

[a] *Elle eſt dans ſon jardin.*

CHers confidens de mes deſirs,
Beaux lieux, ſecrets témoins de mon inquietude,
Ce n'eſt plus avec des ſoûpirs
Que je viens abuſer de voſtre ſolitude:
Mes tourmens ſont paſſez,
Mes vœux ſont exaucez,
L'aiſe à mes maux ſuccede,
Mon ſort en ma faveur change ſa dure loy,
Et pour dire en un mot le bien que je poſſede,
Mon Philiſte eſt à moy.

En vain nos inégalitez
M'avoient avantagée à mon deſavantage,
L'Amour confond nos qualitez,
Et nous reduit tous deux ſous un meſme eſclavage:
L'Aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle Fortune,
Et ſon aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous ſaiſit l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiſte, à preſent tes yeux
Que j'entendois ſi bien ſans les vouloir entendre,
Et tes propos myſterieux
Par leurs ruſez détours n'ont plus rien à m'apprendre:
Noſtre libre entretien
Ne diſſimule rien,
Et ces reſpects farouches
N'exerçant plus ſur nous de ſecrettes rigueurs,
L'Amour eſt maintenant le maiſtre de nos bouches,
Ainſi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaiſir ſe gouſte au ſortir des ſupplices!

Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'eſt plus augmente nos delices!
Qu'un ſi doux ſouvenir
M'appreſte à l'avenir
D'amoureuſes tendreſſes!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'eſtimeray cherement ces careſſes
Qui m'auront tant coûté!

Mon heur me ſemble ſans pareil
Depuis qu'en liberté noſtre amour m'en aſſeure,
Ie ne croy pas que le Soleil....

SCENE IX.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOVRRICE.

CEL.[a] COcher, attends nous-là. *CL.* D'où provient ce murmure? [a] *Il dit ces mots derriere le Theatre.*
ALC. Il eſt temps d'avancer, baiſſons le tappabort,
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.
CLA. Aux voleurs, au ſecours. *NOV.* Quoy? des voleurs, Madame?
CLA. Ouy, des voleurs, Nourrice. *NOV.*[b] Ah, de frayeur je paſme. [b] *Elle embraſſe les genoux de Clarice & l'empeſche de fuir.*
CLA. Laiſſe-moy, miſerable. *CEL.* Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez. *CL.*[c] Aux vo.... *CE.*[d] Touche, Cocher. [c] *Celidan luy met la main ſur la bouche.* [d] *Il dit ces deux mots derriere le Theatre.*

SCENE X.

LA NOVRRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

NOV.[e] SOrtons de paſmoiſon, reprenons la parole, [e] *Elle eſt ſeule.*
Il nous faut à grands cris joüer un autre rôle,
Ou je n'y connois rien, ou j'ay bien pris mon temps,
Ils n'en ſeront pas tous également contens,
Et Philiſte demain, cette Nouvelle ſçeuë,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort deçeuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en ſeureté
Ie faſſe aller après par un autre coſté.

A preſent il eſt temps que ma voix s'évertuë.
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tuë,
On enleve Madame, amis, ſecourez-nous,
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraſte, Polymas, Listor. *POL.* Qu'as-tu, Nourrice?
NOV. Des voleurs.... *POL.* Qu'ont-ils fait? *NOV.* Ils ont Clarice.
POL. Comment? ravy Clarice? *NOV.* Ouy, ſuivez promptement.
Bons Dieux! que j'ay receu de coups en un moment!
DOR. Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont priſe.
NOV. Ils vont tout droit par là. Le Ciel vous favoriſe.
[a] O qu'ils en vont abatre! ils ſont morts, c'en eſt fait,
Et leur ſang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourveu que le bon-heur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du Monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

[a] *Elle eſt ſeule.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHI. DEs voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? quel témoin? quel indice?
Ton rapport n'eſt fondé que ſur quelque faux bruit.
LY. Ie n'en ſuis par les yeux (helas!) que trop inſtruit,
Les cris de ſa Nourrice en ſa maiſon deſerte
M'ont trop ſuffiſamment aſſeuré de ſa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverſe tout ce qui s'offre à ſes pas,
Et ſur ceux qu'elle voit frape ſans reconnoiſtre.
A peine devant elle oſeroit-on paroiſtre;
De furie elle écume, & fait ſans ceſſe un bruit
Que le deſeſpoir forme, & que la rage ſuit,
Et parmy ſes transports ſon hurlement farouche
Ne laiſſe distinguer que Clarice en ſa bouche.

PHI. Ne t'a-t'elle rien dit? *LY.* Soudain qu'elle m'a veu,
Ces mots ont éclaté d'un tranſport impréveu,
Va luy dire qu'il perd ſa Maîtreſſe & la noſtre,
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en autheur du forfait,
Mais ma fuite a rendu ſa fureur ſans effet.
PHI. Elle nomme du moins celuy qu'elle en ſoupçonne?
LY. Ses confuſes clameurs n'en accuſent perſonne,
Et meſme les voiſins n'en ſçavent que juger.
PHI. Tu m'apprens ſeulement ce qui peut m'affliger,
Traiſtre, ſans que je ſçache où pour mon allegeance
Adreſſer ma pourſuite & porter ma vangeance.
Tu fais bien d'échaper, deſſus-toy ma douleur
Faute d'un autre objet euſt vangé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que ſa ſource ignorée
Ne laiſſe aucun eſpoir à mon ame éplorée,
Ne laiſſe à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt ſecours.
Foible ſoulagement en un coup ſi funeſte,
Mais il s'en faut ſervir, puiſque ſeul il nous reſte.
Plains Philiſte, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſans,
Fay qu'à force de cris pouſſez jusqu'en la nuë
Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnuë,
Fay que chacun le ſçache, & que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle ſoit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tiens en ſervage,
Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon deſeſpoir juge de mon amour.
Helas! pour en juger peut-eſtre eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette cruelle atteinte,
Et ton amour qui doute encor de mes ſermens
Cherche à s'en aſſeurer par mes reſſentiments.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
Et prens cette aſſeurance aux dépens de ma vie,
Si ton feu dure encor, par mes derniers ſoûpirs
Reçois enſemble & perds l'effet de tes deſirs.
Alors ta flame en vain pour Philiſte allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et ſeure d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.

Que ce penſer flateur me deſrobe à moy-meſme!
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime!
Et dans mon deſeſpoir qu'il m'eſt doux d'esperer
Que ma mort à ſon tour la fera ſoûpirer.
Simple, qu'esperes-tu? ſa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour temeraire,
Ton déplaiſir luy plaiſt, & tous autres tourmens
Luy ſembleroient pour toy de legers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle ſe paſme d'aiſe au recit de ta peine,
Et choiſit pour objet de ſon affection
Vn amant plus ſortable à ſa condition.
Pauvre deſeſperé, que ta raiſon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié ſi rare!
Après tant de ſermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureuſe aux dépens de ſa foy,
Tu veux ſeul avoir part à la douleur commune,
Tu veux ſeul te charger de toute l'infortune,
Comme ſi tu pouvois, en croiſſant tes malheurs,
Diminuer les ſiens, & l'oſter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiſte, un raviſſeur infame
A mis en ſon pouvoir la Reine de ton ame,
Et peut-eſtre déja ce Corſaire effronté
Triomphe inſolemment de ſa fidelité.
Qu'à ce triste penſer ma vigueur diminuë!

SCENE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHI. MAis voicy de ſes gens. Qu'eſt-elle devenuë?
Amis, le ſçavez-vous? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arriué?
DOR. Nous avons fait, Monſieur, une vaine pourſuite.
PHI. Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite.
DOR. Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands, ou de nous vous ſçauriez le trépas,
Mais helas, quelque ſoin, & quelque diligence...
PHI. Ce ſont là des effets de voſtre intelligence,

Traiſtres,

Traiſtres, ces feints helas ne ſçauroient m'abuſer.
POL. Vous n'avez point, Monſieur, dequoy nous accuſer.
PHI. Perfides, vous prétez épaule à leur retraite,
Et c'eſt ce qui vous fait me la tenir ſecrette,
Mais voicy.... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma Maitreſſe, ou mourir.
DOR.[a] Cedons à ſa fureur, évitons-en l'orage.
POL. Ne nous preſentons plus aux transports de ſa rage,
Mais plûtoſt derechef allons ſi bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour ſujet de ſe faſcher.
LIS.[b] Le voilà. *PHI.*[c] Qui les oſte à ma juste colere?
Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire,
Infames ſcelerats, venez, qu'esperez-vous?
Voſtre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.

[a] *Il rentre avec ſes compagnons cependant que Philiſte les cherche derriere le Theatre.*
[b] *Il voit revenir Philiſte, & s'en fuit avec ſes compagnons.*
[c] *Il a l'épée à la main.*

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALC.[d] PHiliſte, à la bonne heure, un miracle viſible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus ſenſible,
Puiſqu'ainſi tu m'attens les armes à la main.
I'admire avec plaiſir ce changement ſoudain,
Et vay... *CEL.* Ne penſe pas ainſi... *ALC.* Laiſſe-nous faire,
C'eſt en homme de cœur qu'il me va ſatisfaire,
Crains-tu d'eſtre témoin d'une bonne action?
PHI. Dieux! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon ſort une rigueur cruelle!
Ma Maîtreſſe perduë, un amy me querelle.
ALC. Ta Maîtreſſe perduë! *PHI.* Helas! hier des voleurs....
ALC. Ie n'en veux rien ſçavoir, va le conter ailleurs,
Ie ne prens point de part aux intereſts d'un traiſtre,
Et puiſqu'il eſt ainſi, le Ciel fait bien connoiſtre
Que ſon juste couroux a ſoin de me vanger.
PHI. Quel plaiſir, Alcidon, prens-tu de m'outrager?
Mon amitié ſe laſſe, & ma fureur m'emporte,
Mon ame pour ſortir ne cherche qu'une porte,
Ne me preſſe donc plus dans un tel deſeſpoir:
I'ay déja fait pour toy par-delà mon devoir,
Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée?
I'ay renvoyé Geron à coups de plat d'épée,

[d] *Il met auſſi l'épée à la main.*

I'ay menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avoient ſçeu cauſer ces violens transports.
ALC. Entre des Cavaliers une offenſe reçeuë
Ne ſe contente point d'une ſi laſche iſſuë,
Va m'attendre.... *CEL.* Arrétez, je ne permettray pas
Qu'un ſi funeſte mot termine vos debats.
PHI. Faire icy du fendant tandis qu'on nous ſepare,
C'eſt montrer un eſprit laſche autant que barbare.
Adieu, mauvais, Adieu, nous-nous pourrons trouver,
Et ſi le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
I'apprendray ſeul à ſeul dans peu de tes Nouvelles.
Mon honneur ſouffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN, ALCIDON.

CEL. MOn cœur à ſes douleurs s'attendrit de pitié,
Il montre une franchiſe icy trop naturelle
Pour ne te pas oſter tout ſujet de querelle,
L'affaire ſe traitoit ſans doute à ſon deçeu,
Et quelque faux ſoupçon en ce point t'a deçeu:
Va retrouver Doris, & rendons-luy Clarice.
ALC. Tu te laiſſes donc prendre à ce lourd artifice?
A ce piége qu'il dreſſe afin de me duper?
CEL. Romproit-il ces accords à deſſein de tromper?
Que vois-tu là qui ſente une ſupercherie?
ALC. Ie n'y voy qu'un effet de ſa poltronnerie,
Qu'un laſche deſaveu de cette trahiſon
De peur d'eſtre obligé de m'en faire raiſon.
Ie l'en preſſay dès hier, mais ſon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce ruſé témoignage,
Par où m'ébloüiſſant il pûſt un de ces jours
Renoüer ſourdement ces muettes amours.
Il en donne en ſecret des avis à Florange,
Tu ne le connois pas, c'eſt un eſprit étrange.
CEL. Quelque étrange qu'il ſoit, ſi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes deſirs ſe trouveront contens.
Ses offres acceptez, que rien ne ſe differe,
Aprés un prompt Hymen tu le mets à pis faire.

ALC. Cét ordre eſt infaillible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'eſt plus cher que le mien.
Long-temps à mon ſujet tes paſſions contraintes
Ont ſouffert & caché leurs plus vives atteintes,
Il me faut à mon tour en faire autant pour toy:
Hier devant tout les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible.
CEL. Ta perte en mon bonheur me ſeroit trop ſenſible,
Et je m'en haïrois, ſi j'avois conſenty
Que mon Hymen laiſſaſt Alcidon ſans party.
ALC. Et bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
I'épouſeray Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiez je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la Maîtreſſe,
C'eſt là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiſte m'eſt parjure, & moy ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vangé.
Balancer un tel choix avec inquietude,
Ce ſeroit me noircir de trop d'ingratitude.
CEL. Mais te priver pour moy de ce que tu cheris!
ALC. C'eſt faire mon devoir te quittant ma Doris,
Et me vanger d'un traiſtre épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours, ny mon cœur n'ont aucun artifice,
Ie vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employer vers Doris mon reſte de credit,
Si je la puis gagner, je te réponds du frere,
Trop heureux à ce prix d'appaiſer ma colere.
CEL. C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement,
Voy ce que je pourray pour ton contentement.
ALC. L'affaire à mon avis deviendroit plus aiſée,
Si Clarice apprenoit une mort ſuppoſée...
CEL. De qui? de ſon amant? va, tien pour aſſeuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.
ALC. Quand elle en aura ſçeu la Nouvelle funeſte,
Nous aurons moins de peine à la reſoudre au reſte.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont toſt ſechez,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux pechez.

SCENE V.

CELIDAN.

IL me cede à mon gré Doris de bon courage,
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,
Pour eſtre fait ſur l'heure & tout nonchalamment,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez accortement.
Qu'il en ſçait de moyens! qu'il a ſes raiſons preſtes!
Et qu'il trouve à l'inſtant de pretextes honneſtes
Pour ne point r'approcher de ſon premier amour!
Plus j'y porte la veuë, & moins j'y voy de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de ſa penſée?
Ouy, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée,
Il ſe vange en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait,
Quand on luy rend Doris, il s'aigrit davantage.
Ie jourois à ce conte un joly perſonnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccès eſt encor en ma main,
Si mon ſoupçon eſt vray, je luy feray connoiſtre
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traiſtre;
Ce n'eſt point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy ſervir d'escorte,
Et ſi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte,
Nous étions attendus, on ſecondoit nos coups:
La Nourrice parut en meſme temps que nous,
Et ſe paſma ſoudain avec tant de juſteſſe
Que cette paſmoiſon nous livra ſa maîtreſſe.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez!

SCENE VI.

CELIDAN, LA NOVRRICE.

NO. AH! *C.* I'entens des ſoûpirs. *N.* Deſtins. *C.* C'eſt la Nourrice.
Qu'elle vient à propos! *NOV.* Ou rendez-moy Clarice.
CEL. Il la faut aborder. *NOV.* Ou me donnez la mort.
CEL. Qu'eſt-ce? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger ſi fort?
Quel funeſte accident? quelle perte arrivée?
NOV. Perfide, c'eſt donc toy qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? dy moy, qu'en as-tu fait?
CEL. Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtreſſe?
NOV. Ouy, je te la demande, ame double & traîtreſſe.
CEL. Ie n'ay point eu de part en cét enlevement,
Mais je t'en diray bien l'heureux évenement.
Il ne faut plus auoir un viſage ſi triſte,
Elle eſt en bonne main. *NOV.* De qui? *CEL.* De ſon Philiſte.
NOV. Le cœur me le diſoit que ce ruſé flateur
Devoit eſtre du coup le veritable autheur.
CEL. Ie ne dis pas cela, Nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort neceſſaire.
NO. Quoy? l'a-t'il delivrée? *CE.* Ouy. *N.* Bons Dieux! *CE.* Sa valeur
Oſte enſemble la vie, & Clarice au voleur.
NOV. Vous ne parlez que d'un. *CEL.* L'autre ayant pris la fuite,
Philiſte a négligé d'en faire la pourſuite.
NOV. Leur carroſſe roulant comme eſt-il avenu...
CEL. Tu m'en veux informer en vain par le menu,
Peut-eſtre un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verſer leur carroſſe & les jetta par terre,
Et Philiſte eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta maîtreſſe étoient preſts d'y rentrer.
NOV. Cette heureuſe Nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celuy qu'il a privé de vie?
CEL. C'eſt, je l'aurois nommé mille fois en un jour,
Que ma memoire icy me fait un mauvais tour!
C'eſt un des bons amis que Philiſte euſt au Monde,
Reſve un peu comme moy, Nourrice, & me ſeconde.
NOV. Donnez-m'en quelque adreſſe. *CEL.* Il ſe termine en don.
C'eſt, j'y ſuis peu s'en faut, attens, c'eſt... *NOV.* Alcidon?

CEL. T'y voila justement. *NOV.* Eſt-ce luy ? quel dommage,
Qu'un brave Gentilhomme en la fleur de ſon âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien merité,
Et graces aux bons Dieux ſon deſſein avorté....
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice?
CE. C'eſt-là le pis pour toy. *NO.* Pour moy! *CE.* Pour toy, Nourrice.
NOV. Ah, le traiſtre! *CEL.* Sans doute il te vouloit du mal.
NOV. Et m'en pourroit-il faire? *CEL.* Ouy, ſon rapport fatal...
NOV. Ne peut rien contenir que je ne le dénie.
CEL. En effet ce rapport n'eſt qu'une calomnie;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton ſçeu
Ce malheureux deſſein avoit eſté conçeu,
Et que pour empeſcher la fuite de Clarice
Ta feinte paſmoiſon luy fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.
NOV. De quels damnables tours cet impoſteur ſe ſert!
Non, Monſieur, à preſent il faut que je le die,
Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traiſtre aimoit Clarice, & bruſlant de ce feu,
Il n'amuſoit Doris que pour couvrir ſon jeu;
Depuis près de ſix mois il a taſché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtreſſe,
Il n'a rien épargné qui fuſt en ſon pouvoir,
Mais me voyant toûjours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ſes dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſçavez le ſurplus, vous voyez ſon effort
A ſe vanger de moy pour le moins en ſa mort,
Piqué de mes refus il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'eſtre trop fidelle.
Mais, Monſieur, le croit-on ? *CEL.* N'en doute aucunement,
Le bruit eſt qu'on t'appreſte un rude châtiment.
NOV. Las ! que me dites-vous? *CEL.* Ta maîtreſſe en colere
Iure que tes forfaits recevront leur ſalaire,
Sur tout elle s'aigrit contre ta paſmoiſon.
Si tu veux éviter une infame priſon,
N'attens pas ſon retour. *NOV.* Où me voy-je reduite!
Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite,
Et mon eſprit confus ne ſçait où l'adreſſer!
CEL. I'ay pitié des malheurs qui te viennent preſſer.
Nourrice, fay chez moy, ſi tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du Monde elle y ſera ſecrette.

NOV. Oſerois-je eſperer que la compaſſion...
CEL. Ie prens ton innocence en ma protection,
Va, ne pers point de temps, eſtre icy davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Ie te ſuivray de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je ſçauray m'employer pour ton bien,
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.
NOV. Vous me ſerez, Monſieur, comme un Dieu tutelaire.
CEL. Trefve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

VOila mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aiſément l'a dupée,
Ie la croyois plus fine, & n'euſſe pas penſé
Qu'un diſcours ſur le champ par hazard commencé,
Dont la ſuite non-plus n'alloit qu'à l'avanture,
Pûſt donner à ſon ame une telle torture,
La jetter en deſordre, & broüiller ſes reſſorts.
Mais la raiſon le veut, c'eſt l'effet des remords,
Le cuiſant ſouvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de ſeureté,
D'où nous ne craignions rien de ſa ſubtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire,
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on joüe à ſurprendre un amy,
Vn trompeur en moy trouve un trompeur & demy.

SCENE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DOR. C'Eſt donc pour un amy que tu veux que mon ame
Allume à ta priere une nouvelle flame?
ALC. Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.
DOR. A ce coup, Alcidon, voila te declarer,
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'eſt un aveu bien clair de tes feintes paſſées.
ALC. Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
D'eſtre diſſimulée & de manquer de foy.
L'effet l'a trop montré. *DOR.* L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je ſçay bien le rendre.
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colere
Abuſe inſolemment de l'esprit de mon frere?
ALC. Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens
Apporte ſeul du trouble à tes contentemens,
Et pour moy qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait ſans raiſon me préferer Florange,
Ie n'oſe-plus t'offrir un ſervice odieux.
DOR. Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puiſque tu reconnois ma veritable haine,
De moy, ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens, je te prie, eſt-ce à toy,
A l'objet de ma haine à diſpoſer de moy?
ALC. Non, mais puiſque je vois à mon peu de merite
De ta poſſeſſion l'esperance interdite,
Ie ſentirois mon mal puiſſamment ſoulagé,
Si du moins un amy m'en étoit obligé.
Ce Cavalier au reſte a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et ſur tout de Doris à l'extreſme amoureux.
DOR. Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaiſe,
Mais il en a de plus une autre fort mauvaiſe,
C'eſt qu'il eſt ton amy, cette ſeule raiſon
Me le feroit haïr, ſi j'en ſçavois le nom.

ALC.

ALC. Donc pour le bien ſervir il faut icy le taire?
DOR. Et de plus luy donner cét avis ſalutaire,
Que s'il eſt vray qu'il m'aime, & qu'il vueille eſtre aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne ſois point nommé;
Qu'il n'eſpere autrement de réponſe que triſte.
I'ay dépit que le ſang me lie avec Philiſte,
Et qu'ainſi malgré-moy j'aime un de tes amis.
ALC. Tu ſeras quelque jour d'un eſprit plus remis,
Adieu, quoy qu'il en ſoit, ſouvien-toy, dédaigneuſe,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuſe.
DOR. Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

DORIS.

QU'aux filles comme moy le Sort eſt inhumain!
Que leur condition ſe trouve déplorable!
Vne mere aveuglée, un frere inexorable,
Chacun de ſon coſté, prennent ſur mon devoir
Et ſur mes volontez un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice,
L'un a ſes amitiez, l'autre a ſon avarice,
Ma mere veut Florange, & mon frere Alcidon:
Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour ſouffrir, & pour feindre,
Ie n'oſe qu'eſperer, & je ne ſçay que craindre,
Ou plûtoſt je crains tout, & je n'eſpere rien,
Ie n'oſe fuïr mon mal, ny rechercher mon bien.
Dure ſujetion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moy que rigueur.
Cependant il y va du reſte de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie,
Il faut que mes deſirs toûjours indifferens
Aillent ſans reſiſtance au gré de mes parens,
Qui m'appreſtent peut-eſtre un brutal, un ſauvage,
Et puis cela s'appelle une fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma miſere, & qui fais les heureux,
Prens pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CEL. N'Esperez pas, Madame, avec cét artifice
Apprendre du forfait l'autheur, ny le complice,
Ie cheris l'un & l'autre, & croy qu'il m'eſt permis
De conſerver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blaſme
A ravir la beauté qui luy raviſſoit l'ame,
Et l'autre l'aſſista par importunité:
C'eſt ce que vous ſçaurez de leur temerité.
CLA. Puisque vous le voulez, Monſieur, je ſuis contente
De voir qu'un bon ſuccès a trompé leur attente,
Et me reſolvant meſme à perdre à l'avenir
De toute ma douleur le triste ſouvenir,
I'estime que la perte en ſera plus aiſée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont cauſée.
C'eſt aſſez que je ſçay qu'à voſtre heureux ſecours
Ie dois tout le bonheur du reſte de mes jours:
Philiste autant que moy vous en eſt redevable,
S'il a ſçeu mon malheur il eſt inconſolable,
Et dans ſon deſeſpoir ſans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Diſpoſez du pouvoir & de l'un & de l'autre,
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au voſtre,
Et ſouffrez cependant qu'on le puiſſe avertir
Que nos maux en plaiſirs ſe doivent convertir.
La douleur trop long-temps regne ſur ſon courage.
CEL. C'eſt à moy qu'appartient l'honneur de ce meſſage,
Mon ſecours ſans cela comme de nul effet
Ne vous auroit rendu qu'un ſervice imparfait.
CLA. Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'eſt tout de nouveau prendre une peine exceſſive,

Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir:
Ainſi doreſnavant, quelque eſpoir qui me flate,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrate.
CEL. En quoy que mon ſervice oblige voſtre amour,
Vos ſeuls remercîmens me mettent à retour.

SCENE II.

CELIDAN.

QV'Alcidon maintenant ſoit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de ſon party ſa traîtreſſe Nourrice,
Que d'un amy trop ſimple il faſſe un raviſſeur,
Qu'il querelle Philiste, & neglige ſa ſœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enleve, feigne, abuſe,
Ie trouve mieux que luy mon conte dans ſa ruſe,
Son artifice m'aide, & ſuccede ſi bien
Qu'il me donne Doris & ne luy laiſſe rien.
Il ſemble n'enlever qu'à deſſein que je rende,
Et que Philiste après une faveur ſi grande
N'oſe me refuſer celle dont ſes transports
Et ſes faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'eſt toute aquiſe,
Ie ne la veux devoir, traiſtre, qu'à ma franchiſe,
Il ſuffit que ta ruſe ait dégagé ſa foy,
Ceſſe tes complimens, je l'auray bien ſans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frere,
Noſtre heur s'accorde mal avecque ſa miſere,
Et ne peut s'avancer qu'en luy diſant le ſien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CEL. AH, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.
ALC. En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?
CEL. Tout va le mieux du monde, il ne ſe pouvoit pas
Avec plus de ſuccès ſuppoſer un trépas,

Clarice au deſeſpoir croit Philiſte ſans vie.
ALC. Et l'autheur de ce coup? *CEL.* Celuy qui l'a ravie,
Vn amant inconnu dont je luy fais parler.
ALC. Elle a donc bien jetté des injures en l'air?
CEL. Cela s'en va ſans dire. *ALC.* Ainſi rien ne l'appaiſe?
CEL. Si je te diſois tout, tu mourrois de trop d'aiſe.
ALC. Ie n'en veux point qui porte une ſi dure loy.
CEL. Dans ce grand deſeſpoir elle parle de toy.
ALC. Elle parle de moy! *CEL. I'ay perdu ce que j'aime,*
(Dit-elle) *mais du moins ſi cet autre luy-meſme,*
Son fidelle Alcidon m'en conſoloit icy!
ALC. Tout de bon? *CEL.* Son eſprit en paroit adoucy.
ALC. Ie ne me penſois pas ſi fort dans ſa memoire.
Mais non, cela n'eſt point, tu m'en donnes à croire.
CEL. Tu peux dans ce jour meſme en voir la verité.
ALC. I'accepte le party par curioſité,
Deſrobons-nous ce ſoir pour luy rendre viſite.
CEL. Tu verras à quel point elle met ton merite.
ALC. Si l'occaſion s'offre on peut la diſpoſer,
Mais comme ſans deſſein... *CEL.* I'entens, à t'épouſer.
ALC. Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge rendu de mon intelligence
Me donne un accès libre aux lieux de ſa priſon,
Que déja quelque argent m'en a fait la raiſon,
Et que s'il en faut croire une juſte eſperance,
Les piſtoles dans peu feront ſa delivrance,
Pourveu qu'un prompt Hymen ſuccede à mes deſirs.
CEL. Que cette invention t'aſſeure de plaiſirs!
Vne ſubtilité ſi dextrement tiſſuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable iſſuë.
ALC. Mais l'execution ne s'en doit pas ſurſeoir.
CEL. Ne differe donc point, je t'attens vers le ſoir,
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.
[a] *Il eſt ſeul.* *ALC.*[a] O l'excellent amy! qu'il a l'eſprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy?
Ie trompe tout le monde avec ſa bonne foy:
Et quant à ſa Doris, ſi ſa pourſuite eſt vaine,
C'eſt dequoy maintenant je ne ſuis guere en peine,
Puiſque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée, ou neglige ſon feu.
Mais je ne ſonge pas que ma joye imprudente
Laiſſe en perplexité ma chere confidente,

Avant que de partir, il faudra ſur le tard
De nos heureux ſuccès luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHR. IE ne le puis celer, bien que j'y compatiſſe,
Ie trouve en ton malheur quelque peu de juſtice,
Le Ciel vange ta ſœur: ton fol emportement
A rompu ſa fortune & chaſſé ſon amant,
Et tu vois auſſi-toſt la tienne renverſée,
Ta Maîtreſſe par force en d'autres mains paſſée,
Cependant Alcidon que tu crois r'appeller,
Toûjours de plus en plus s'obſtine à quereller.
PHI. Madame, c'eſt à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaiſirs qu'il nous en faut attendre;
D'un ſi honteux affront le cuiſant ſouvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainſi mon mauvais ſort m'a bien oſté Clarice,
Mais du reſte accuſez voſtre ſeule avarice,
Madame, nous perdons par voſtre aveuglement,
Voſtre fils un amy, voſtre fille un amant.
DOR. Oſtez ce nom d'amant, le fard de ſon langage
Ne m'empeſcha jamais de voir dans ſon courage,
Et nous étions tous deux ſemblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.
PHI. Ce que vous n'aimiez point! jeune diſſimulée,
Falloit-il donc ſouffrir d'en eſtre cajolée?
DOR. Il le falloit ſouffrir, ou vous deſobliger.
PHI. Dites qu'il vous falloit un eſprit moins leger.
CHR. Celidan vient d'entrer, fais un peu de ſilence,
Et du moins à ſes yeux cache ta violence.

SCENE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

PHI. ET bien, que dit, que fait noſtre amant irrité?
Perſiſte-t'il encor dans ſa brutalité?
CEL. Quitte pour aujourd'huy le ſoin de tes querelles,
I'ay bien à te conter de meilleures Nouvelles,
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.
PHI. Amy, que me dis-tu? *CEL.* Ce que je viens de voir.
PHI. Et de grace, où voit-on le ſujet que j'adore?
Dy-moy le lieu. *CEL.* Le lieu ne ſe dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy...
PHI. Après cette faveur, qu'il diſpoſe de moy,
Mon poſſible eſt à luy. *CEL.* Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta Maîtreſſe,
Ambaſſadeur exprès...

SCENE VI.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHR. SOn feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité:
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui ſans vous dire Adieu vers ſon objet l'emporte.
CEL. C'eſt comme doit agir un veritable amour,
Vn feu moindre euſt ſouffert quelque plus long ſejour,
Et nous voyons aſſez par cette experience
Que le ſien eſt égal à ſon impatience.
Mais puiſqu'ainſi le Ciel rejoint ces deux amans,
Et que tout ſe diſpoſe à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oſerois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'eſt que flame,
Vn cœur ſur qui ſes yeux de tout temps abſolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?

I'ay crû par le paſſé qu'une ardeur mutuelle
Vniſſoit les eſprits, & d'Alcidon, & d'elle,
Et qu'en ce Cavalier ſon deſir arrété
Prendroit tous autres vœux pour importunité:
Cette ſeule raiſon m'obligeant à me taire,
Ie trahiſſois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre en ſa place receu
Me fait voir clairement combien j'étois deceu,
Ie ne condamne plus mon amour au ſilence,
I'en viens faire éclater toute la violence.
Souffrez que mes deſirs ſi long-temps retenus
Rendent à ſa beauté des vœux qui luy ſont dûs;
Et du moins par pitié d'un ſi cruel martire
Permettez quelque eſpoir à ce cœur qui ſoûpire.
CHR. Voſtre amour pour Doris eſt un ſi grand bonheur,
Que je voudrois ſur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me reduit Philiſte,
Et comme ſon caprice à mes ſouhaits reſiſte.
Trop chaud amy qu'il eſt, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe inſolent qui ſe moque de nous.
Honteuſe qu'il me force à manquer de promeſſe,
Ie n'oſe vous donner une réponſe expreſſe,
Tant je crains de ſa part un deſordre nouveau.
CEL. Vous me tuez, Madame, & cachez le coûteau,
Sous ce détour diſcret un refus ſe colore.
CHR. Non, Monſieur, croyez-moy, voſtre offre nous honore.
Auſſi dans le refus j'aurois peu de raiſon,
Ie connoy voſtre bien, je ſçay voſtre maiſon;
Voſtre pere jadis (helas, que cette hiſtoire
Encor ſur mes vieux ans m'eſt douce en la memoire!
Voſtre feu pere, dis-je, eut de l'amour pour moy,
I'étois ſon cher objet, & maintenant je voy
Que comme par un droit ſucceſſif de famille,
L'amour qu'il eut pour moy, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit, je l'aimois, & les ſeules rigueurs
De ſes cruels parens diviſerent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit uſage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et ſon pere jamais ne ſouffrit ſon retour
Que ma foy n'euſt ailleurs engagé mon amour.
En vain à cét Hymen j'oppoſay ma conſtance,
La volonté des miens vainquit ma reſiſtance.

Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De ſes perfections les plus aimables traits:
Afin de vous oſter deſormais toute crainte
Que deſſous mes discours ſe cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, & vous verrez alors
Comme en voſtre faveur je feray mes efforts.
CEL. Si de ce cher objet j'avois meſme aſſeurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon esperance.
DOR. Ie ne ſçay qu'obeïr, & n'ay point de vouloir.
CEL. Employer contre vous un abſolu pouvoir!
Ma flame d'y penſer ſe tiendroit criminelle.
CHR. Ie connoy bien ma fille, & je vous réponds d'elle,
Dépeſchons ſeulement d'aller vers ces amans.
CEL. Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE III.

PHILISTE, CLARICE.

PHI. MA douleur qui s'obstine à combatre ma joye
Pouſſe encor des ſoûpirs bien que je vous revoye,
Et l'excès des plaiſirs qui me viennent charmer
Meſle dans ces douceurs je ne ſçay quoy d'amer.
Mon ame en eſt enſemble & ravie, & confuſe:
D'un peu de laſcheté voſtre retour m'accuſe,
Et voſtre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autruy.
Elle me comble d'aiſe, & m'accable de honte,
Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte,
Vn coup ſi glorieux n'appartenoit qu'à moy.
CLA. Vois-tu dans mon eſprit des doutes de ta foy?
Y vois-tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et dispenſent ta bouche à ce faſcheux langage?
Ton amour & tes ſoins trompez par mon malheur,
Ma priſon inconnuë a bravé ta valeur,
Que t'importe à preſent qu'un autre m'en delivre,
Puisque c'eſt pour toy ſeul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace reduit
Celidan a la peine, & Philiste le fruit?
PHI. Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'eſt la reconnoiſſance où l'honneur vous oblige;

Il vous faut eſtre ingrate, ou bien à l'avenir
Luy garder en voſtre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, & trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il ſoit, à ſon deſavantage,
Ie ne puis le ſouffrir, nos penſers à tous deux
Ne devroient à mon gré parler que de nos feux,
Tout autre objet que moy dans voſtre esprit me pique.
CLA. Ton humeur à ce conte eſt un peu tyrannique,
Penſes-tu que je veüille un amant ſi jaloux?
PHI. Ie taſche d'imiter ce que je vois en vous,
Mon esprit amoureux qui vous tient pour ſa Reine
Fait de vos actions ſa régle ſouveraine.
CLA. Ie ne puis endurer ces propos outrageux,
Où me vois-tu jalouſe afin d'eſtre ombrageux?
PHI. Quoy! ne l'étiez vous point l'autre jour qu'en viſite
I'entretins quelque temps Belinde & Cryſolite?
CLA. Ne me reproche point l'excès de mon amour.
PHI. Mais permettez-moy donc cét excès à mon tour,
Eſt-il rien de plus juste, ou de plus équitable?
CLA. Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens
D'accuſer mes defauts pour excuſer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroiſtre
Que tu crois que l'Hymen t'ait déja rendu maiſtre,
Puisque laiſſant les vœux & les ſubmiſſions
Tu me dis ſeulement mes imperfections.
Philiste, c'eſt douter trop peu de ta puiſſance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence;
Nous avions noſtre Hymen à demain arrété,
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'acheve.
PHI. Mais ſi durant ce temps quelqu'autre vous enleve,
Avez-vous ſeureté que pour voſtre ſecours
Le meſme Celidan ſe rencontre toûjours?
CLA. Il faut ſçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
Voy ta mere, & ta ſœur que vers nous il améne,
Sa réponſe rendra nos debats terminez.
PHI. Ah! mere, ſœur, amy, que vous m'importunez!

SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN, CLARICE, PHILISTE.

[a] *A Clarice.* *CHR.*[a] IE viens après mon fils vous rendre une asseurance
De la part que je prens en vostre delivrance,
Et mon cœur tout à vous ne sçauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se differer.

[b] *A Chrysante.* *CLA.*[b] N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obeïr le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soy mesme qu'à vous:
Ce brave Cavalier accepté pour époux,
C'est à moy desormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante, & de fille;
Heureuse mille fois, si le peu que je vaux
Ne vous empesche point d'excuser mes defauts.
Et si vostre bonté d'un tel choix se contente.

[c] *A Clarice.* *CHR.*[c] Dans ce bien excessif qui passe mon attente
Ie soupçonne mes sens d'une infidelité,
Tant ma raison s'oppose à ma credulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille,
Mon ame en est ravie, & ces ravissemens
M'ostent la liberté de tous remercîmens.

[d] *A Clarice.* *DOR.*[d] Souffrez qu'en ce bonheur mon aise m'enhardisse
A vous offrir, Madame, un fidelle service.

[e] *A Doris.* *CLA.*[e] Et moy sans compliment qui vous farde mon cœur
Ie vous offre & demande une amitié de sœur.

[f] *A Celidan.* *PHI.*[f] Toy, sans qui mon malheur étoit inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irreparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ay tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude,
Dy moy par où je puis sortir d'ingratitude,
Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
De reduire pour toy ma parole en effet.

[g] *A Philiste.* *CEL.*[g] S'il est vray que ta flame & celle de Clarice
Doivent leur bonne issuë à mon peu de service,

Qu'un bon succès par moy réponde à tous vos vœux,
I'ose t'en demander un pareil à mes feux,
I'ose te demander sous l'aveu de Madame
Ce digne & seul objet de ma secrette flame,
Cette sœur que j'adore, & qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables loix.

[a] *A Celidan.* *PHI.*[a] Ta demande m'étonne ensemble & m'embarrasse,
Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
Et tu sçais que ma foy la reserve pour luy.

[b] *A Philiste.* *CHR.*[b] Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
Ne te fay point ingrat pour une ame si double.

[c] *A Celidan.* *PHI.*[c] Mon esprit divisé de plus en plus se trouble;
Dispense-moy, de grace, & songe qu'avant toy
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'est possible.
Et cette foy donnée oste de mon pouvoir
Ce qu'à nostre amitié je me sçay trop devoir.

[d] *A Philiste.* *CHR.*[d] Ne te ressouvien plus d'une vieille promesse,
Et juge en regardant cette belle Maîtresse,
Si celuy qui pour toy l'oste à son ravisseur
N'a pas bien merité l'échange de ta sœur.

[e] *A Chrysante.* *CLA.*[e] Ie ne sçaurois souffrir qu'en ma presence on die
Qu'il doive m'aquerir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir si peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en eust moins pour moy.
Mais Alcidon survient, nous l'allons voir luy-mesme
Contre un rival & vous disputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

[a] A Alcidon. *CLA.*[a] MOn abord t'a ſurpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois ſans doute encor dans le mal-heur,
Voicy qui m'en delivre, & n'étoit que Philiſte
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur reſiſte,
Cét amy ſi parfait qu'entre tous tu cheris
T'auroit pour recompenſe enlevé ta Doris.
ALC. Le deſordre éclatant qu'on voit ſur mon viſage
N'eſt que l'effet trop prompt d'une ſoudaine rage:
Ie forcéne de voir que ſur voſtre retour
Ce traiſtre aſſeure ainſi ma perte, & ſon amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des Maîtreſſes,
Et mon honneur perdu te gagne leurs careſſes?
[b] A Alcidon. *CEL.*[b] Quoy, j'ay ſçeu juſqu'icy cacher tes laſchetez,
Et tu m'oſes couvrir de ces indignitez!
Ceſſe de m'outrager, ou le reſpect des Dames
N'eſt plus pour contenir celuy que tu diffames.
[c] A Alcidon. *PHI.*[c] Cher amy, ne crains rien, & demeure aſſeuré
Que je ſçay maintenir ce que je t'ay juré,
Pour t'enlever ma ſœur il faut m'arracher l'ame.
[d] A Philiſte. *ALC.*[d] Non non, il n'eſt plus temps de déguiſer ma flame,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
Que ſi mon cœur bruſloit, c'étoit d'un autre feu.
Amy, ne cherche plus qui t'a ravy Clarice,
Voicy l'autheur du coup, & voila le complice.
Adieu, ce mot laſché je te ſuis en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CELIDAN, DORIS.

CHR.[a] ET bien, rebelle, enfin ſortiras-tu d'erreur? [a] A Philiſte.
CEL.[b] Puiſque ſon deſeſpoir vous découvre un miſtere [b] A Philiſte.
Que ma diſcretion vous avoit voulu taire,
C'eſt à moy de montrer quel étoit mon deſſein.
Il eſt vray qu'en ce coup je luy prétay la main,
La peur que j'eus alors qu'après ma reſiſtance
Il ne trouvaſt ailleurs trop fidelle aſſiſtance...
PHI.[c] Quittons-là ce diſcours, puiſqu'en cette action [c] A Celidan.
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta ſincerité ſe fait aſſez connoiſtre.
Ie m'obſtinois tantoſt dans le party d'un traiſtre,
Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Vn tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains-moy, plains mon malheur, plains mon trop de franchiſe
Qu'un amy déloyal a tellement ſurpriſe,
Voy par là comme j'aime, & ne te ſouvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuſte refus.
Fay malgré mon erreur que ton feu perſevere,
Ne puny point la ſœur de la faute du frere,
Et reçoy de ma main celle que ton deſir
Avant mon imprudence avoit daigné choiſir.
CLA.[d] Vne pareille erreur me rend toute confuſe, [d] A Celidan.
Mais icy mon amour me ſervira d'excuſe,
Il ſerre nos eſprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon ſens de s'éloigner du ſien.
CEL. Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Vn mot me ſatisfait de cette belle bouche:
Mais helas, quel eſpoir oſe rien préſumer
Quand on n'a pû ſervir, & qu'on n'a fait qu'aimer?
DOR. Reünir les eſprits d'une mere & d'un frere,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir ſçeu me défaire,
M'arracher à Florange, & m'oſter Alcidon,
Et d'un cœur genereux me faire l'heureux don,
C'eſt avoir ſçeu me rendre un aſſez grand ſervice
Pour eſperer beaucoup avec quelque juſtice,

Et puisque on me l'ordonne, on peut vous asseurer
Qu'alors que j'obeïs c'est sans en murmurer.
CEL. A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploye,
Et s'ouvre tout entier à l'excés de ma joye.
CHR. Que la mienne est extresme, & que sur mes vieux ans
Le favorable Ciel me fait de doux presens!
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange!
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange!
Puisse-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double Hymenée
Ma derniere vieillesse à jamais fortunée.
[a] *A Chrysante.* *CLA.*[a] Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'vn mistere saint deux à deux nous separe.
[b] *A Clarice.* *CHR.*[b] Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

FIN.

LA GALERIE
DV PALAIS,
COMEDIE.

ACTEVRS.

PLEIRANTE, Pere de Celidée.

LYSANDRE, Amant de Celidée.

DORIMANT, Amoureux d'Hyppolite.

CHRYSANTE, Mere d'Hyppolite.

CELIDEE, Fille de Pleirante.

HYPPOLITE, Fille de Chryſante.

ARONTE, Eſcuyer de Lyſandre.

CLEANTE, Eſcuyer de Dorimant.

FLORICE, Suivante d'Hyppolite.

LE LIBRAIRE du Palais.

LE MERCIER du Palais.

LA LINGERE du Palais.

La Scene eſt à Paris.

LA GALERIE
DV PALAIS,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARO. ENFIN je ne le puis, que veux-tu que j'y faſſe?
Pour tout autre ſujet mon maiſtre n'eſt que glace,
Elle eſt trop dans ſon cœur, on ne l'en peut chaſſer,
Et c'eſt folie à nous que de plus y penſer.
I'ay beau devant les yeux luy remettre Hyppolite,
Parler de ſes attraits, élever ſon merite,
Sa grace, ſon eſprit, ſa naiſſance, ſon bien,
Ie n'avance non plus, qu'à ne luy dire rien:
L'amour dont malgré-moy ſon ame eſt poſſedée
Fait qu'il en voit autant ou plus en Celidée.
FLO. Ne quittons pas pourtant, à la longue on fait tout,
La gloire ſuit la peine, eſperons juſqu'au bout.
Ie veux que Celidée ait charmé ſon courage,
L'amour le plus parfait n'eſt pas un mariage,

Fort ſouvent moins que rien cauſe un grand changement,
Et les occaſions naiſſent en un moment.
ARO. Ie les prendray toûjours quand je les verray naiſtre.
FLO. Hyppolite en ce cas ſçaura le reconnoiſtre.
ARO. Tout ce que j'en prétens, n'eſt qu'un entier ſecret.
Adieu, je vay trouver Celidée à regret.
FLO. De la part de ton maiſtre? *AR.* Ouy. *FL.* Si j'ay bonne veuë,
La voilà que ſon pere améne vers la ruë.
Tirons-nous à quartier, nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PL. NE penſe plus, ma fille, à me cacher ta flame,
N'en conçoy point de honte, & n'en crains point de blâme,
Le ſujet qui l'allume a des perfections
Dignes de poſſeder tes inclinations,
Et pour mieux te montrer le fond de mon courage,
I'aime autant ſon eſprit, que tu fais ſon viſage.
Confeſſe donc, ma fille, & croy qu'un ſi beau feu
Veut eſtre mieux traité que par un deſaveu.
CEL. Monſieur, il eſt tout vray, ſon ardeur legitime
A tant gagné ſur moy, que j'en fais de l'eſtime,
I'honore ſon merite, & n'ay pû m'empeſcher
De prendre du plaiſir à m'en voir rechercher,
I'aime ſon entretien, je cheris ſa preſence;
Mais cela n'eſt enfin qu'un peu de complaiſance,
Qu'un mouvement leger qui paſſe en moins d'un jour:
Vos ſeuls commandemens produiront mon amour,
Et voſtre volonté de la mienne ſuivie...
PLE. Favoriſant ſes vœux ſeconde ton envie.
Aime, aime ton Lyſandre, & puiſque je conſens
Et que je t'autoriſe à ces feux innocens,
Donne-luy hardiment une entiere aſſeurance
Qu'un mariage heureux ſuivra ſon eſperance,
Engage-luy ta foy. Mais j'aperçoy venir
Quelqu'un qui de ſa part te vient entretenir.
Ma fille, Adieu, les yeux d'un homme de mon âge
Peut-eſtre empeſcheroient la moitié du meſſage.

CEL. Il ne vient rien de luy qu'il faille vous celer.
PLE. Mais tu ſeras ſans moy plus libre à luy parler,
Et ta civilité ſans doute un peu forcée
Me fait un compliment qui trahit ta penſée.

SCENE III.

CELIDEE, ARONTE.

CE. QVe fait ton maiſtre, Aronte? *AR.* Il m'enuoye aujourd'huy
Voir ce que ſa Maîtreſſe a reſolu de luy,
Et comment vous voulez qu'il paſſe la journée.
CEL. Ie ſeray chez Daphnis toute l'apreſdiſnée,
Et s'il m'aime, je croy que nous l'y pourrons voir,
Autrement... *ARO.* Ne penſez qu'à l'y bien recevoir.
CEL. S'il y manque, il verra ſa pareſſe punie.
Nous y devons diſner fort bonne compagnie,
I'y méne du quartier Hyppolite, & Cloris.
ARO. Après elles & vous il n'eſt rien dans Paris,
Et je n'en ſçache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puiſſent attirer les yeux d'un honneſte homme.
CEL. Ie ne ſuis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaiſir à m'entendre flater,
Sans que ton bel eſprit taſche plus d'y paroiſtre,
Meſle-toy de porter ma réponſe à ton maiſtre.
ARO.[a] Quelle ſuperbe humeur! quel arrogant maintien! [a] *Il eſt ſeul.*
Si mon maiſtre me croit, vous ne tenez plus rien,
Il changera d'objet, ou j'y perdray ma peine,
Auſſi-bien ſon amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

LIN.[b] VOus avez fort la preſſe à ce Livre nouveau, [b] *On tire un rideau & l'on voit le Libraire, la Lingere & le Mercier chacun dans leur boutique.*
C'eſt pour vous faire riche. *LIB.* On le trouve ſi beau,
Que c'eſt pour mon profit le meilleur qui ſe voye.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de ſoye!
LIN. De vray, bien que d'abord on en vendiſt fort peu,
A preſent Dieu nous aime, on y court comme au feu,

Ie n'en ſçaurois fournir autant qu'on m'en demande:
Elle ſied mieux auſſi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un viſage eſt peint,
Et donne, ce me ſemble, un plus grand luſtre au teint.
Ie perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour eſtre trop étroite empeſche ma pratique,
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois,
Ie veux changer de place avant qu'il ſoit un mois,
I'aime mieux en payer le double, & davantage,
Et voir ma marchandiſe en plus bel étalage.
LIB. Vous avez bien raiſon, mais à ce que j'entens...
Monſieur, vous plaiſt-il voir quelques livres du temps?

SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE.

DO. MOntrez-m'en quelques-uns. *LI.* Voicy ceux de la mode.
DOR. Oſtez-moy cét Autheur, ſon nom ſeul m'incommode,
C'eſt un impertinent, ou je n'y connois rien.
LIB. Ses œuvres toutefois ſe vendent aſſez bien.
DOR. Quantité d'ignorans ne ſongent qu'à la rime.
CLE. Monſieur, en voicy deux dont on fait grande eſtime.
Conſiderez ce trait, on le trouve divin.
DOR. Il n'eſt que mal traduit du Cavalier Marin,
Sa veine au demeurant me ſemble aſſez hardie.
LIB. Ce fut ſon coup d'eſſay que cette Comedie.
DOR. Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement,
La pluſpart de ſes vers coulent fort doucement,
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage!

SCENE VI.

HYPOLITE, FLORICE, DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE.

HYP. MAdame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.
LIN. Ie vous en vay montrer de toutes les façons.
DOR.[a] Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.
LIN.[b] Voila du point d'eſprit, de Genes, & d'Eſpagne.
HYP. Cecy n'eſt gueres bon qu'à des gens de campagne.
LIN. Voyez bien, s'il en eſt deux pareils dans Paris....
HYP. Ne les vantez point tant, & dites nous le prix.
LIN. Quand vous aurez choiſi. *HYP.* Que t'en ſemble, Florice?
FLO. Ceux-là ſont aſſez beaux, mais de mauvais ſervice,
En moins de trois ſavons on ne les connoit plus.
HYP. Celuy-là qu'en dis-tu? *FLO.* L'ouvrage en eſt confus,
Bien que l'invention de près ſoit aſſez belle.
Voicy bien voſtre fait, n'étoit que la dentelle
Eſt fort mal aſſortie avec le paſſement;
Cét autre n'a de beau que le couronnement.
LIN. Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui ſont dans la meſme excellence.
FLO. Il vaudroit mieux attendre. *HYP.* Et bien nous attendrons,
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.
FLO. Mercredy j'en attens de certaines Nouvelles,
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?
HYP. I'en ay ce qu'il m'en faut pour ma proviſion.
LIB.[c] I'en vay ſubtilement prendre l'occaſion.
La connois-tu, voiſine? *LIN.* Ouy, quelque peu de veuë,
Quant au reſte elle m'eſt tout à fait inconnuë.
[d]Ce Cavalier ſans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos Autheurs. *CLE.* Ie n'y manqueray pas.
DOR. Si tu ne me vois-là, je ſeray dans la Salle.
[e] Ie connois celuy-cy, ſa veine eſt fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on faſſe de Romans,
I'ay veu que noſtre peuple en étoit idolatre.
LIB. La mode eſt à preſent des pieces de Theatre.

[a] *Au Libraire.*
[b] *A Hyppolite.*
Dorimant parle au Libraire à l'oreille.
[c] *A Dorimant.*
[d] *Dorimãt tire Cleante au milieu du Theatre, & luy parle à l'oreille.*
[e] *Il prend un livre ſur la boutique du Libraire.*

DOR. De vray chacun s'en pique, & tel y met la main
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYS. IE te prens ſur le livre *DOR.* Et bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens esprits qui ſe meſlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loiſir.
LYS. Y trouves-tu toûjours une heure de plaiſir?
Beaucoup font bien des vers, mais peu la Comedie.
DOR. Ton gouſt, je m'en aſſeure, eſt pour la Normandie?
LYS. Sans rien ſpecifier peu meritent le voir.
Souvent leur entrepriſe excede leur pouvoir,
Et tel parle d'amour ſans aucune pratique.
DOR. On n'y ſçait guere alors que la vieille Rubrique,
Faute de le connoiſtre on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Luy ſeul de ſes effets a droit de nous inſtruire,
Noſtre plume à luy ſeul doit ſe laiſſer conduire,
Pour en bien diſcourir, il faut l'avoir bien fait,
Vn bon Poëte ne vient que d'un amant parfait.
LYS. Il n'en faut point douter, l'Amour a des tendreſſes
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos Maîtreſſes.
Tant de ſorte d'appas, de doux ſaiſiſſemens,
D'agreables langueurs, & de raviſſemens,
Iusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres ſecrets que l'on ne ſçauroit dire,
(Quoy que tous nos Rimeurs en mettent par écrit)
Ne ſe ſçeurent jamais par un effort d'eſprit,
Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites
Qui traitaſſent l'amour à la façon des Poëtes;
C'eſt tout un autre jeu. Le ſtile d'un Sonnet
Eſt fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriſer Venus, ſans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roſes, d'un beau jour
Ait rien à démeſler avecque noſtre amour.

O pauvre Comedie, objet de tant de veines,
Si tu n'ès qu'un portrait des actions humaines,
On te tire ſouvent ſur un original,
A qui, pour dire vray, tu reſſembles fort mal.
DOR. Laiſſons la Muſe en paix, de grace, à la pareille,
Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'eſt pas merveille,
Si comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles ſuccès.
Le jugement de l'homme, ou plûtoſt ſon caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice,
I'en admire beaucoup dont on fait peu d'état,
Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'Etat,
La plus grande eſt toûjours de peu de conſequence.
LIB. Vous plairoit-il de voir des pieces d'Eloquence.
LYS.[a] I'en leus hier la moitié, mais ſon vol eſt ſi haut
Que presque à tous momens je me trouve en defaut.
DOR. Voicy quelques Autheurs dont j'aime l'induſtrie,
Mettez ces trois à part, mon Maiſtre, je vous prie,
Tantoſt un de mes gens vous les viendra payer.
LYS.[b] Le reſte du matin où veux-tu l'employer?
MER. Voyez deça, Meſſieurs, vous plaiſt-il rien du noſtre?
Voyez, je vous feray meilleur marché qu'un autre,
Des gands, des baudriers, des rubans, des Caſtors.

[a] *Il regarde le titre du Livre que le Libraire luy preſente.*
[b] *Ils ſe retirent d'auprès les boutiques.*

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DOR. IE ne ſçaurois encor te ſuivre ſi tu ſors,
Faiſons un tour de Salle attendant mon Cleante.
LYS. Qui te retient icy? *DOR.* L'histoire en eſt plaiſante.
Tantoſt comme j'étois ſur le livre occupé,
Tout proche on eſt venu choiſir du point-coupé.
LYS. Qui? *DOR.* C'eſt la queſtion, mais s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards ſa coiffe a pû permettre,
Ie n'ay rien veu d'égal, mon Cleante la ſuit,
Et ne reviendra point qu'il n'en ſoit bien inſtruit,
Qu'il n'en ſçache le nom, le rang, & la demeure.
LYS. Amy, le cœur t'en dit. *DOR.* Nullement, ou je meure,
Voyant je ne ſçay quoy de rare en ſa beauté,
I'ay voulu contenter ma curioſité.

LYS. Ta curioſité deviendra bien-toſt flame,
C'eſt par là que l'Amour ſe gliſſe dans une ame.
A la premiere veuë un objet qui nous plaiſt
Ne forme qu'un deſir de ſçavoir quel il eſt,
On en veut auſſi-toſt apprendre davantage,
Voir ſi ſon entretien répond à ſon viſage,
S'il eſt civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver ſon esprit, connoiſtre ſon humeur:
De là cét examen ſe tourne en complaiſance,
On cherche ſi ſouvent le bien de ſa preſence
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en ſortir,
Quelque regret commence à ſe faire ſentir:
On revient tout reſveur, & noſtre ame bleſſée
Sans prendre garde à rien cajole ſa penſée.
Ayant reſvé le jour, la nuit à tous propos
On ſent je ne ſçay quoy qui trouble le repos.
Vn ſommeil inquiet ſur de confus nuages
Eléve inceſſamment de flateuſes images,
Et ſur leur vain rapport fait naiſtre des ſouhaits
Que le réveil admire & ne dédit jamais;
Tout le cœur court en haſte aprés de ſi doux guides,
Et le moindre larcin que font ſes vœux timides
Arreſte le larron & le met dans les fers.
DOR. Ainſi tu fus épris de celle que tu ſers?
LYS. C'eſt un autre diſcours, à preſent je ne touche
Qu'aux ruſes de l'Amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiſer presque inſenſiblement,
Et contre ſes froideurs combatre finement:
Des naturels plus doux....

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLEANTE.

DOR. ET bien, elle s'appelle?
CLE. Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrez vers le milieu du Pont,
Chacun l'épée au poin, m'ont voulu faire affront,
Et ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine
Contr'eux ma reſiſtance euſt peut-eſtre été vaine,
Ils ont

Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivois tandis eſt disparu.
DOR. Les traiſtres! trois contre un! t'attaquer! te ſurprendre!
Quels inſolens vers moy s'oſent ainſi méprendre?
CLE. Ie ne connois qu'un d'eux, & c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il receut l'autre jour,
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrongne
Nous euſmes priſe enſemble à l'Hoſtel de Bourgogne.
DOR. Qu'on le trouve où qu'il ſoit, qu'une greſle de bois
Aſſemble ſur luy ſeul le châtiment des trois,
Et que ſous l'étriviere il puiſſe toſt connoiſtre,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maiſtre.
LYS. I'aime à te voir ainſi décharger ton courroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous?
DOR. Quoy! tu doutes encor de ma juſte colere?
LYS. En ce qui le regarde elle n'eſt que legere.
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intereſſé,
Il a paré des coups dont ton cœur eſt bleſſé,
Cét accident faſcheux te vole une Maîtreſſe:
Confeſſe ingenûment, c'eſt là ce qui te preſſe.
DOR. Pourquoy te confeſſer ce que tu vois aſſez?
Au point de ſe former mes deſſeins renverſez,
Et mon deſir trompé, pouſſent dans ces contraintes
Sous de faux mouvemens de veritables plaintes.
LYS. Ce deſir, à vray dire, eſt un amour naiſſant
Qui ne ſçait où ſe prendre & demeure impuiſſant.
Il s'égare & ſe perd dans cette incertitude,
Et renaiſſant toûjours de ton inquietude
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité,
Que plus ſa connoiſſance a de difficulté.
C'eſt par là que ton feu davantage s'allume,
Moins on l'a pû connoiſtre, & plus on en préſume,
Noſtre ardeur curieuſe en augmente le prix.
DOR. Que tu ſçais, cher amy, lire dans les esprits!
Et que pour bien juger d'une ſecrette flame
Tu penetres avant dans les reſſorts d'une ame!
LYS. Ce n'eſt pas encor tout, je veux te ſecourir.
DOR. O! que je ne ſuis pas en état de guerir!
L'Amour uſe ſur moy de trop de tyrannie.
LYS. Souffre que je te méne en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertiſſemens t'y ſembleront ſi doux,

Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que tous ſes déplaiſirs diſſipez en fumée,
On gagnera ſur toy fort aiſément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toy ſur tout d'une jeune voiſine
Que ma Maîtreſſe y méne, elle eſt & belle & fine,
Et ſçait ſi dextrement ménager ſes attraits,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.
DOR. Au hazard, fay de moy tout ce que bon te ſemble.
LYS. Donc en attendant l'heure allons diſner enſemble.

SCENE X.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYP. TV me railles toûjours. *FLO.* S'il ne vous veut du bien,
Dites aſſeurément que je n'y connoy rien.
Ie le conſiderois tantoſt chez ce Libraire,
Ses regards de ſur vous ne pouvoient ſe distraire,
Et ſon maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruiſoit aſſez de ſon affection.
Il vouloit vous parler, & n'oſoit l'entreprendre.
HYP. Toy, ne me parle point, ou parle de Lyſandre,
C'eſt le ſeul dont la veuë excita mon ardeur.
FLO. Et le ſeul qui pour vous n'a que de la froideur.
Celidée eſt ſon ame, & tout autre viſage
N'a point d'aſſez beaux traits pour toucher ſon courage,
Son braſier eſt trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain ſon Ecuyer taſche à l'en divertir,
En vain jusques aux Cieux portant voſtre loüange
Il cherche à luy jetter quelque amorce du change,
Et luy dit jusques-là que dans voſtre entretien
Vous témoignez ſouvent de luy vouloir du bien,
Tout cela n'eſt qu'autant de paroles perduës.
HYP. Faute d'eſtre ſans doute aſſez bien entenduës!
FLO. Ne le préſumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts ſecrets qu'à ces foibles diſcours.
Ie fus fine autrefois, & depuis mon vefvage
Ma ruſe chaque jour s'eſt accruë avec l'âge:
Ie me connois en monde, & ſçay mille reſſorts
Pour débaucher une ame, & broüiller des accords.

HYP. Dy promptement, de grace. *FLO.* A preſent l'heure preſſe,
Et je ne vous ſçaurois donner qu'un mot d'adreſſe.
Cette voiſine & vous... Mais déja la voicy.

SCENE XI.

CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

CEL. A Force de tarder tu m'as miſe en ſoucy,
Il eſt temps, & Daphnis par un Page me mande
Que pour faire ſervir on n'attend que ma bande,
Le carroſſe eſt tout preſt, allons, veux-tu venir?
HYP. Lyſandre après diſner t'y vient entretenir?
CEL. S'il oſoit y manquer, je te donne promeſſe
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une Maîtreſſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPPOLITE, DORIMANT.

HYP. NE me contez point tant que mon viſage eſt beau,
Ces diſcours n'ōt pour moy riē du tout de nouueau,
Ie le ſçay bien ſans vous, & j'ay cét avantage,
Quelques perfections qui ſoient ſur mon viſage,
Que je ſuis la premiere à m'en apercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,
I'y vois en un moment tout ce que vous me dites.
DOR. Mais vous n'y voyez pas tous vos rares merites.
Cét eſprit tout divin & ce doux entretien
Ont des charmes puiſſans dont il ne montre rien.
HYP. Vous les montrez aſſez par cette apreſdinée
Qu'à cauſer avec moy vous vous étes donnée,
Si mon diſcours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendroit pas ſi long-temps attaché,
Ie vous juge plus ſage, & plus aimer voſtre aiſe,
Que d'y tarder ainſi ſans que rien vous y plaiſe:
Et ſi je préſumois qu'il vous pleuſt ſans raiſon,
Ie me ferois moy-meſme un peu de trahiſon,
Et par ce trait badin qui ſentiroit l'enfance
Voſtre beau jugement recevroit trop d'offenſe.
Ie ſuis un peu timide, & deuſt-on me joüer,
Ie n'oſe démentir ceux qui m'oſent loüer.
DOR. Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe en vous loüant, ny vous flater, ny feindre:
On voit un tel éclat en vos brillans appas
Qu'on ne peut l'exprimer, ny ne l'adorer pas.
HYP. Ny ne l'adorer pas ! par là vous voulez dire?
DOR. Que mon cœur deſormais vit deſſous voſtre empire,

Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre voſtre beauté.
HYP. Quoy ? mes perfections vous donnent dans la veuë?
DOR. Les rares qualitez dont vous étes pourveuë
Vous oſtent tout ſujet de vous en étonner.
HYP. Ceſſez auſſi, Monſieur, de vous l'imaginer,
Si vous bruſlez pour moy, ce ne ſont pas merveilles,
I'ay de pareils diſcours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'eſprit en font autant que vous.
DOR. En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.
Ie n'ay point conſulté pour vous donner mon ame,
Voſtre premier aſpect ſçeut allumer ma flame,
Et je ſentis mon cœur par un ſecret pouvoir
Auſſi prompt à bruſler que mes yeux à vous voir.
HYP. Avoir connu d'abord combien je ſuis aimable,
Encor qu'à voſtre avis il ſoit inexprimable!
Ce grand & prompt effet m'aſſeure puiſſamment
De la vivacité de voſtre jugement.
Pour moy, que la Nature a faite un peu groſſiere,
Mon eſprit qui n'a pas cette vive lumiere
Conduit trop peſamment toutes ſes fonctions
Pour m'avertir ſi-toſt de vos perfections;
Ie voy bien que vos feux meritent recompenſe,
Mais de les ſeconder ce defaut me diſpenſe.
DOR. Railleuſe. *HYP.* Excuſez-moy, je parle tout de bon.
DOR. Le temps de cét orgueil me fera la raiſon,
Et nous verrons un jour à force de ſervices
Adoucir vos rigueurs & finir mes ſupplices.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HYPPOLITE, FLORICE.

Lyſandre ſort de chez Celidée, & paſſe ſans s'arréter, leur donnant ſeulement un coup de chapeau.

HYP. PEut-eſtre l'avenir... Tout-beau, coureur, tout-beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau:
Vous aimez l'entretien de voſtre fantaiſie,
Mais pour un Cavalier c'eſt peu de courtoiſie,
Et cela meſſied fort à des hommes de Cour,
De n'accompagner pas leur ſalut d'un Bon-jour.
LYS. Puis qu'auprés d'un ſujet capable de nous plaire
La preſence d'un tiers n'eſt jamais neceſſaire,
De peur qu'il en receuſt quelque importunité,
I'ay mieux aimé manquer à la civilité.
HYP. Voila parer mon coup d'un galand artifice,
Comme ſi je pouvois... Que me veux-tu, Florice?

[a] *Florice ſort & parle à Hyppolite à l'oreille.*

[a] Dy-luy que je m'en vay. Meſſieurs, pardonnez-moy,
On me vient d'apporter une faſcheuſe loy,
Incivile à mon tour il faut que je vous quitte,
Vne mere m'appelle. *DOR.* Adieu, belle Hyppolite,
Adieu, ſouvenez-vous... *HYP.* Mais vous n'y ſongez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYS. QVoy, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!
DOR. Ce mot à mes deſirs laiſſe peu d'eſperance.
LYS. Tu ne la vois encor qu'avec indifference?
DOR. Comme toy Celidée. *LYS.* Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans ſon entretien des charmes infinis.
Ie te l'avois bien dit que ton ame à ſa veuë
Demeureroit épriſe, ou puiſſamment émeuë.
Mais tu n'as pas ſi-toſt oublié la beauté
Qui fit naiſtre au Palais ta curioſité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?
DOR. Sçais-tu bien que c'eſt là juſtement mon viſage,

Celuy que j'avois veu le matin au Palais?
LYS. A ce conte... *DOR.* I'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.
LYS. C'eſt conſentir bien-toſt à perdre ta franchiſe.
DO. C'eſt rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont priſe.
LYS. Puiſque tu les connois, je ne plains plus ton mal.
DOR. Leur coup, pour les connoiſtre, en eſt-il moins fatal?
LYS. Non, mais du moins ton cœur n'eſt plus à la torture
De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...
DOR. Sous un accueil riant cache un ſubtil mépris.
Ah! que tu ne ſçais pas de quel air on me traite!
LYS. Ie t'en avois jugé l'ame fort ſatisfaite,
Et cette gaye humeur qui brilloit dans ſes yeux
M'en promettoit pour toy quelque choſe de mieux.
DOR. Cette belle de vray, quoy que toute de glace,
Meſle dans ſes froideurs je ne ſçay quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laiſſe gagner,
Et conſens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir mon amour s'en augmente,
Ie demeure charmé de ce qui me tourmente;
Ie pourrois de toute autre eſtre le poſſeſſeur,
Que ſa poſſeſſion auroit moins de douceur.
Ie ne ſuis plus à moy quand je vois Hyppolite
Rejetter ma loüange, & vanter ſon merite,
Negliger mon amour enſemble, & l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'eſpoir, & m'en priver,
Me refuſer ſon cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon chois en mépriſant ma flame:
Helas! en voila trop, le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puiſſans attraits,
Trop heureux d'avoir veu ſa froideur enjoüée
Ne ſe point offenſer d'une ardeur avoüée.
LYS. Son Adieu toutefois te défend d'y ſonger,
Et ce commandement t'en dévroit dégager.
DOR. Qu'un plus capricieux d'un tel Adieu s'offenſe,
Il me donne un conſeil plûtoſt qu'une défenſe,
Et par ce mot d'avis ſon cœur ſans amitié
Du temps que j'y perdray montre quelque pitié.
LYS. Soit défenſe ou conſeil, de rien ne deſeſpere;
Ie te répons déja de l'eſprit de ſa mere.
Pleurante ſon voiſin luy parlera pour toy,
Il peut beaucoup ſur elle, & fera tout pour moy,

Tu ſçais qu'il m'a donné ſa fille pour Maîtreſſe.
Taſche à vaincre Hyppolite avec un peu d'adreſſe,
Et n'apprehende pas qu'il en faille beaucoup,
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.
Elle ne ſe contraint à cette indifference,
Que pour rendre une entiere & pleine déference,
Et cherche en déguiſant ſon propre ſentiment
La gloire de n'aimer que par commandement.
DOR. Tu me flates, amy, d'une attente frivole.
LYS. L'effet ſuivra de près. *DOR.* Mon cœur ſur ta parole
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.
LYS. Il ſe peut aſſeurer du bonheur qu'il prétend,
I'y donneray bon ordre. Adieu, le temps me preſſe,
Et je viens de ſortir d'auprès de ma Maîtreſſe,
Quelques commiſſions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT, FLORICE.

[a] *Il eſt ſeul.* *DOR.* [a] Dieux, qu'il eſt mal-aiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'eſpoir qu'avec un peu de crainte!
Ie dois toute croyance à la foy d'un amy,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demy.
Hyppolite d'un mot chaſſeroit ce caprice.
Eſt-elle encor en haut? *FLO.* Encor. *DOR.* Adieu Florice,
Nous la verrons demain.

SCENE

SCENE V.

HYPPOLITE, FLORICE.

FLO. Il vient de s'en aller,
Sortez. *HYP.* Mais falloit-il ainſi me rappeller,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une mere?
Sans mentir contre toy j'en ſuis toute en colere,
A peine ay-je attiré Lyſandre en nos diſcours,
Que tu viens par plaiſir en arréter le cours.
FLO. Et bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma ſcience.
Cét avis important tombé dans mon eſprit
Meritoit qu'auſſi-toſt Hyppolite l'apprît,
Ie vay ſans perdre temps y diſpoſer Aronte.
HYP. I'ay la mine après tout d'y trouver mal mon conte.
FLO. Ie ſçay ce que je fais, & ne perds point mes pas:
Mais de voſtre coſté ne vous épargnez pas,
Mettez tout voſtre eſprit à bien mener la ruſe.
HYP. Il ne faut point par là te préparer d'excuſe,
Va, ſuivant le ſuccès je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VI.

HYPPOLITE, CELIDEE.

HYP. [a] Celidée, ès-tu là? *CEL.* Que me veut Hyppolite?
HYP. Délaſſer mon eſprit une heure en ta viſite.
Que j'ay depuis un jour un importun amant!
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant!
CEL. Ma ſœur, que me dis-tu? Dorimant t'importune!
Quoy! j'enviois déja ton heureuſe fortune,
Et déja dans l'eſprit je ſentois quelque ennuy
D'avoir connu Lyſandre auparavant que luy.
HYP. Ah! ne me raille point, Lyſandre qui t'engage
Eſt le plus accomply des hommes de ſon âge.
CEL. Ie te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant,
Mon cœur a de la peine à demeurer conſtant,

[a] *Elle frape à la porte de Celidée.*

Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'eſt plus que ma foy qui conſerve ma flame,
Lyſandre me déplaiſt de me vouloir du bien:
Plûſt aux Dieux que ſon change autoriſaſt le mien,
Ou qu'il uſaſt vers moy de tant de negligence,
Que ma legereté ſe pûſt nommer vangeance.
Si j'avois un pretexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-toſt reſoudre à le quitter.
HYP. Simple, préſumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l'Amour regner ſur ton viſage?
Ta flame trop viſible entretient ſes ferveurs,
Et ſes feux dureront autant que tes faveurs.
CEL. Il ſemble à t'écouter que rien ne le retienne
Que parce que ſa flame a l'aveu de la mienne.
HYP. Que ſçay-je? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs,
L'Amour en meſme temps ſçeut embraſer vos cœurs,
Et meſme j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flame vers toy ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir,
Il ne vit rien à craindre, & n'eut rien à ſouffrir,
Il vit ſa récompenſe acquiſe avant la peine,
Et devant le combat ſa victoire certaine.
Vn homme eſt bien cruel quand il ne donne pas
Vn cœur qu'on luy demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la conſtance eſt une choſe aiſée,
Et qu'autrefois par là je me vis abuſée!
Alcidor que mes yeux avoient ſi fort épris
Courut au changement dès le premier mépris,
La force de l'Amour paroit dans la ſouffrance,
Ie le tiens fort douteux s'il a tant d'aſſeurance,
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit ceder à la moindre rigueur!
CEL. Ie connoy mon Lyſandre, & ſa flame eſt trop forte
Pour tomber en ſoupçon qu'il m'aime de la ſorte:
Toutefois un dédain éprouvera ſes feux,
Ainſi, quoy qu'il en ſoit, j'auray ce que je veux,
Il me rendra conſtante, ou me fera volage;
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage;
Suivant ce qu'il aura d'amour, ou de froideur,
Ie ſuivray ma nouvelle, ou ma premiere ardeur.
HYP. En vain tu t'y réſous, ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux luy trahira ta feinte,

L'un d'eux dédira l'autre, & toûjours un ſoûris
Luy fera voir aſſez combien tu le cheris.
CEL. Ce n'eſt qu'un faux ſoupçon qui te le perſuade,
I'armeray de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et regleray ſi bien toutes mes actions
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.
HYP. Pour le moins auſſi-toſt que par cette conduite
Tu ſeras de ſon cœur ſuffiſamment instruite,
S'il demeure conſtant, l'amour & la pitié
Avant que dire Adieu renoûront l'amitié?
CEL. Il va bien-toſt venir, va-t'en, & ſois certaine
De ne voir d'aujourd'huy Lyſandre hors de peine.
HYP. Et demain? *CEL.* Ie t'iray conter ſes mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes ſentimens.
O Dieux! ſi je pouvois changer ſans infamie!
HYP. Adieu, n'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCENE VII.

CELIDEE.

QVel étrange combat! je meurs de le quitter,
Et mon reſte d'amour ne le peut maltraiter,
Mon ame veut & n'oſe, & bien que refroidie
N'aura trait de mépris ſi je ne l'étudie,
Tout ce que mon Lyſandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections,
Ie voy mieux ce qu'il vaut lors que je l'abandonne,
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour regler ſur ce point mon eſprit balancé,
I'attens ſes mouvemens ſur mon dédain forcé,
Ma feinte éprouvera ſi ſon amour eſt vraye.
Helas! ſes yeux me font une nouvelle playe,
Prépare-toy mon cœur, & laiſſe à mes diſcours
Aſſez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE VIII.

LYSANDRE, CELIDEE.

CEL. QVoy? j'auray donc de vous encor une visite!
Vraiment pour aujourd'huy je m'en estimois quitte.
LYS. Vne par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.
CEL. Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.
LYS. Au lieu de me donner ces apprehensions
Apprens ce que j'ay fait sur tes commissions.
CEL. Ie ne vous en chargeay qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, & qui m'alloit déplaire.
LYS. Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens?
CEL. Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.
LYS. Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?
CEL. Ne vous flatez point tant, que ce soit raillerie,
Ce que j'ay dans l'esprit, je ne le puis celer,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.
LYS. Quoy? que vous ay-je fait? d'où provient ma disgrace?
Quel sujet avez-vous d'estre pour moy de glace?
Ay-je manqué de soins? ay-je manqué de feux?
Vous ay-je desrobé le moindre de mes vœux?
Ay-je trop peu cherché l'heur de vostre presence?
Ay-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance?
CEL. Tout cela n'est qu'autant de propos superflus,
Ie voulus vous aimer, & je ne le veux plus;
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de mesme,
Si l'un eut quelque excès, je rendray l'autre extresme.
LYS. Par cette extrémité vous avancez ma mort.
CEL. Il m'importe fort peu quel sera vostre sort.
LYS. Quelle nouvelle amour, ou plûtost quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice?
Vous, de qui le serment m'a reçeu pour époux?
CEL. I'en perds le souvenir aussi-bien que de vous.
LYS. Evitez-en la honte, & fuyez-en le blâme.
CEL. Ie les veux accepter pour peines de ma flame.
LYS. Vn reproche éternel suit ce tour inconstant.
CEL. Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYS. Est-ce-là donc le prix de vous avoir servie?
Ah, cessez vos mépris, ou me privez de vie.
CEL. Et bien, soit, un Adieu les va faire cesser,
Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.
LYS. Ah, redouble plûtost ce dédain qui me tuë,
Et laisse-moy le bien d'expirer à ta veuë,
Que j'adore tes yeux, tous cruels qu'ils me sont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font,
Invente à me gesner quelque rigueur nouvelle,
Traite, si tu le veux, mon ame en criminelle,
Dy que je suis ingrat, appelle-moy leger,
Impute à mes amours la honte de changer,
Dedans mon desespoir fais éclater ta joye,
Et tout me sera doux, pourveu que je te voye.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy,
Et mes derniers soûpirs ne voler qu'après toy:
Ne crains point de ma part de reproche, ou d'injure,
Ie ne t'appelleray ny lasche, ny parjure,
Mon feu supprimera ces titres odieux,
Mes douleurs cederont au pouvoir de tes yeux,
Et mon fidelle amour malgré leur vive atteinte
Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.
CEL. Adieu, quelques encens que tu vueilles m'offrir,
Ie ne me sçaurois plus résoudre à les souffrir.

SCENE IX.

LYSANDRE.

CElidée, ah tu fuis! tu fuis donc, & tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes,
Ton esprit insensible à mes feux innocens
Craint de ne l'estre pas aux douleurs que je sens,
Tu crains que la pitié qui se gliſſe en ton ame
N'y rejette un rayon de ta premiere flame,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir
Malgré tout cét orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un desespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime,
Mon visage t'accuse, & tu vois dans mes yeux
Vn portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.

Tous mes ſoins, tu le ſçais, furent pour Celidée,
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets raviſſans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes ſens.
Ton exemple à changer en vain me ſollicite,
Dans ta volage humeur j'adore ton merite,
Et mon amour plus fort que mes reſſentimens
Conſerve ſa vigueur au milieu des tourmens.
Revien, mon cher ſoucy, puiſqu'après tes défenſes
Mes plus vives ardeurs ſont pour toy des offenſes,
Voy comme je perſiſte à te deſobeïr,
Et par là, ſi tu peux, prens droit de me haïr.
Fol, je préſume ainſi r'appeller l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raiſons à ſa haine?
Puiſqu'elle a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Il luy ſuffit de dire, *ainſi je l'ay voulu.*
Cruelle, tu le veux! c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les ſinceres ardeurs d'une amour ſi parfaite!
Tu me veux donc trahir, tu le veux, & ta foy
N'eſt qu'un gage frivole à qui vit ſous ta loy!
Mais je veux l'endurer, ſans bruit, ſans reſiſtance,
Tu verras ma langueur, & non mon inconſtance,
Et de peur de t'oſter un captif par ma mort,
I'attendray ce bonheur de mon funeſte ſort.
Iusques-là mes douleurs publiant ta victoire
Sur mon front paſliſſant éleveront ta gloire,
Et ſçauront en tous lieux hautement témoigner
Que ſans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYS. IV me donnes, Aronte, un étrange remede!
ARO. Souverain toutefois au mal qui vous poſſede:
Croyez-moy, j'en ay veu des ſuccès merveilleux
A remettre au devoir ces eſprits orgueilleux.
Quand on leur ſçait donner un peu de jalouſie,
Ils ont bien-toſt quitté ces traits de fantaiſie;
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.
LYS. Que voudroit donc par là mon ingrate Maîtreſſe?
ARO. Elle vous joüe un tour de la plus haute adreſſe.
Avez-vous bien pris garde au temps de ſes mépris?
Tant qu'elle vous a crû legerement épris,
Que voſtre chaiſne encor n'étoit pas aſſez forte,
Vous a-t'elle jamais gouverné de la ſorte?
Vous ignoriez alors l'uſage des ſoûpirs,
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaiſirs:
Son eſprit aviſé vouloit par cette ruſe
Etablir un pouvoir dont maintenant elle uſe.
Remarquez-en l'adreſſe, elle fait vanité
De voir dans ſes dédains voſtre fidelité,
Voſtre humeur endurante à ces rigueurs l'invite,
On voit par là vos feux, par vos feux ſon merite,
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puiſſant de ſes perfections.
Oſez-vous eſperer qu'elle ſoit plus humaine,
Puiſque ſa gloire augmente augmentant voſtre peine?
Rabatez cét orgueil, faites-luy ſoupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner:

La crainte d'en voir naiſtre une ſi juſte ſuite
A vivre comme il faut l'aura bien-toſt reduite,
Elle en fuira la honte, & ne ſouffrira pas
Que ce change s'impute à ſon manque d'appas.
Il eſt de ſon honneur d'empeſcher qu'on préſume
Qu'on éteigne aiſément les flames qu'elle allume;
Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYS. Pourrois-tu me juger capable d'une feinte?

ARO. Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYS. Ie trouue ſes mépris plus doux à ſupporter.

ARO. Pour les faire finir, il faut les imiter.

LYS. Faut-il eſtre inconſtant pour la rendre fidelle?

ARO. Il faut ſouffrir toûjours, ou déguiſer comme elle.

LYS. Que de raiſons, Aronte, à combatre mon cœur,
Qui ne peut adorer que ſon premier vainqueur!
Du moins auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moy, va trouver mon ingrate,
Mets-luy devant les yeux mes ſervices paſſez,
Mes feux ſi bien receus, ſi mal recompenſez,
L'excés de mes tourmens, & de ſes injuſtices,
Employe à la gagner tes meilleurs artifices;
Que n'obtiendras-tu point par ta dexterité,
Puiſque tu viens à bout de ma fidelité?

ARO. Mais mon poſſible fait, ſi cela ne ſuccede?

LYS. Ie feindray dès demain qu'Aminte me poſſede.

ARO. Aminte! Ah, commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg Saint Germain;
Et quand penſeriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du Marais en receuſt la Nouvelle?
Vous ſeriez tout un ſiecle à luy vouloir du bien,
Sans que voſtre arrogante en appriſt jamais rien.
Puiſque vous voulez feindre, il faut feindre à ſa veuë,
Qu'auſſi-toſt voſtre feinte en puiſſe eſtre aperceuë,
Qu'elle bleſſe les yeux de ſon eſprit jaloux,
Et porte juſqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce ſera faire au voſtre un peu de violence,
Mais tout le fruit conſiſte à feindre en ſa preſence.

LYS. Hyppolite en ce cas ſeroit fort à propos,
Mais je crains qu'un amy n'en perdiſt le repos;
Dorimant dont ſes yeux ont charmé le courage
Autant que Celidée en auroit de l'ombrage.

ARO. Vous

ARO. Vous verrez ſi ſoudain rallumer ſon amour,
Que la feinte n'eſt pas pour durer plus d'un jour,
Et vous aurez après un ſujet de riſée
Des ſoupçons mal fondez de ſon ame abuſée.

LYS. Va trouver Celidée, & puis nous reſoudrons
En ces extrémitez quel avis nous prendrons.

SCENE II.

ARONTE, FLORICE.

ARO.[a] SAns que pour l'appaiſer je me rompe la teſte, [a] *Il eſt ſeul.*
Mon meſſage eſt tout fait, & ſa réponſe preſte.
Bien loin que mon diſcours pûſt la perſuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder,
Vne prompte retraite au ſeul nom de Lyſandre,
C'eſt par où ſes dédains ſe feront fait entendre.
Mes amours du paſſé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris,
A peine faiſoit-on ſemblant de me connoiſtre,
De ſorte... *FLO.* Aronte, & bien, qu'as-tu fait vers ton maiſtre?
Le verrons nous bien-toſt? *ARO.* N'en ſois plus en ſoucy,
Dans une heure au plus tard je te le rends icy.

FLO. Preſt à luy témoigner... *ARO.* Tout preſt. Adieu, je tremble
Que de chez Celidée on ne nous voye enſemble.

SCENE III.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYP. D'Où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FL. Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me cõter...
Toutefois, je ne ſçay ſi je vous le dois dire.

HYP. Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre!

FLO. Il faut vous préparer à des raviſſemens....

HYP. Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,
Dépeſche, ces diſcours font mourir Hyppolite.

FLO. Mourez donc promptement, que je vous reſſuscite.

HYP. L'inſupportable femme! enfin diras-tu rien?

FLO. L'impatiente fille! enfin tout ira bien.

HYP. Enfin tout ira bien, ne ſçauray-je autre choſe?
FLO. Il faut que voſtre eſprit là-deſſus ſe repoſe,
Vous ne pouviez tantoſt ſouffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ay tout dit en trois mots,
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien-toſt plus au long de Lyſandre.
HYP. Tu ne flates mon cœur que d'un eſpoir confus.
FLO. Parlez à voſtre amie, & ne vous faſchez plus.

SCENE IV.

CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

CEL. MOn abord importun rompt voſtre conference,
Tu m'en voudras du mal. *HYP.* Du mal? & l'apparence?
Ie ne ſçay pas aimer de ſi mauvaiſe foy,
Et tout à l'heure encor je luy parlois de toy.
CEL. Ie me retire donc afin que ſans contrainte...
HYP. Quitte cette grimace, & mets à part la feinte,
Tu fais la reſervée en ces occaſions,
Mais tu meurs de ſçavoir ce que nous en diſions.
CEL. Tu meurs de le conter plus que moy de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curioſité...
HYP. Vraiment tu me confons de ta civilité.
CEL. Voilà de tes détours, & comme tu differes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.
HYP. Nous parlions du deſſein d'éprouver ton amant,
Tu l'as veu reüſſir à ton contentement?
CEL. Ie viens te voir exprès pour t'en dire l'iſſuë.
Que je m'en ſuis trouvée heureuſement deceuë!
Ie préſumois beaucoup de ſes affections,
Mais je n'attendois pas tant de ſubmiſſions.
Iamais le deſeſpoir qui ſaiſit ſon courage
N'en pût tirer un mot à mon deſavantage,
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ſes reproches meſmes étoient officieux.
Auſſi ce grand amour a rallumé ma flame,
Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
Il n'a plus de douceurs pour mon eſprit flotant,
Auſſi ferme à preſent qu'il le croit inconſtant.

FLO. Quoy que vous ayez veu de ſa perſeverance,
N'en prenez pas encore une entiere aſſeurance.
L'eſpoir de vous fléchir a pû le premier jour
Ietter ſur ſon dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bien-toſt que pour qui le mépriſe
Toute legereté luy ſemblera permiſe.
I'ay veu des amoureux de toutes les façons.
HYP. Cette bizarre humeur n'eſt jamais ſans ſoupçons,
L'avantage qu'elle a d'un peu d'experience
Tient éternellement ſon ame en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.
CEL. Et je ne ſuis pas fille à m'en épouvanter.
Ie veux que ma rigueur à tes yeux continuë,
Et lors ſa fermeté te ſera mieux connuë;
Tu ne verras des traits que d'un amour ſi fort,
Que Florice elle-meſme avoûra qu'elle a tort.
HYP. Ce ſera trop long-temps luy paroiſtre cruelle.
CEL. Tu connoiſtras par là combien il m'eſt fidelle,
Le Ciel à ce deſſein nous l'envoye à propos.
HYP. Et quand te reſous-tu de le mettre en repos?
CEL. Trouve bon; je te prie, après un peu de feinte
Que mes feux violens s'expliquent ſans contrainte,
Et pour le rappeller des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offenſe pas.

SCENE V.

LYSANDRE, CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

LYS. MErveille des beautez, ſeul objet qui m'engage....
CEL. Noublirez-vous jamais cét importun langage?
Vous obſtiner encor à me perſecuter
C'eſt prendre du plaiſir à vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec voſtre eſperance,
Et ne m'accablez plus de voſtre impertinence,
Il faut pour m'arréter des entretiens meilleurs.
LYS. Quoy? vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs?
Adore qui voudra voſtre rare merite,
Vn change heureux me donne à la belle Hyppolite.

Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obeïr,
Et que mon feu paſſé vous va rendre ſi vaine
Que vous imputerez ma flame à voſtre haine,
A voſtre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
L'effet de ma raiſon à vos commandemens.
CEL. Tant s'en faut que je prenne une ſi triſte gloire,
Ie chaſſe mes dédains meſme de ma memoire,
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,
Parce qu'en le gardant je penſerois à vous.
[a] *A Hyppolite.* *LYS.* Beauté de qui les yeux nouveaux Rois de mon ame
Me font eſtre leger ſans en craindre le blaſme....
HYP. Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui luy ſont dûs,
Ie penſe mieux valoir que le refus d'une autre;
Si vous voulez vanger ſon mépris par le voſtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien,
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien,
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite
Aux importunitez dont elle s'eſt défaite.
LYS. Que ſon exemple encor réglaſt mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections.
A preſent que mon cœur adore une autre Reine,
A preſent qu'Hyppolite en eſt la ſouveraine...
HYP. C'eſt elle ſeulement que vous voulez flater.
LYS. C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.
HYP. Sçavez-vous donc à quoy la raiſon vous oblige?
C'eſt à me negliger comme je vous neglige.
LYS. Ie ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à voſtre tour vous m'offriez des vœux,
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſuë.
HYP. I'apprehenderois fort d'eſtre trop bien receuë,
Et qu'au lieu du plaiſir de me voir imiter,
Ie n'euſſe que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.
LYS. Souffrez donc que mon cœur ſans exemple ſoûpire,
Qu'il aime ſans exemple, & que mes paſſions
S'égalent ſeulement à vos perfections.
Ie vaincray vos rigueurs par mon humble ſervice,
Et ma fidelité... *CEL.* Viens avec moy, Florice,
I'ay des nippes en haut que je veux te montrer.

SCENE VI.

HYPPOLITE, LYSANDRE.

HYP. QVoy, ſans la retenir vous la laiſſez rentrer!
Allez, Lyſandre, allez, c'eſt aſſez de contraintes,
I'ay pitié du tourment que vous donnent ces feintes,
Suivez ce bel objet dont les charmes puiſſans
Sont, & ſeront toûjours abſolus ſur vos ſens.
Quoy qu'après ſes dédains un peu d'orgueil publie,
Son merite eſt trop grand pour ſouffrir qu'on l'oublie,
Elle a des qualitez, & de corps, & d'eſprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne ſe reprit.
LYS. Mon change fera voir l'avantage des voſtres,
Qu'en la comparaiſon des unes & des autres
Les ſiennes deſormais n'ont qu'un éclat terny,
Que ſon merite eſt grand, & le voſtre infiny.
HYP. Que j'emporte ſur elle aucune préference!
Vous tenez des diſcours qui ſont hors d'apparence,
Elle me paſſe en tout, & dans ce changement
Chacun vous blaſmeroit de peu de jugement.
LYS. M'en blaſmer en ce cas c'eſt en manquer ſoy-meſme,
Et choquer la raiſon qui veut que je vous aime.
Nous ſommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faiſoit de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé, luy donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame, & ſurpriſe, & ſeduite.
Ceux qui l'ont peint ſans yeux ne le connoiſſoient pas,
C'eſt par les yeux qu'il entre, & nous dit vos appas:
Lors noſtre eſprit en juge, & ſuivant le merite
Il fait croiſtre une ardeur que cette veuë excite.
Si la mienne pour vous ſe relaſche un moment,
C'eſt lors que je croiray manquer de jugement,
Et la meſme raiſon qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flame incomparable.
HYP. Epargnez avec moy ces propos affetez,
Encor hier Celidée avoit ces qualitez,
Encor hier en merite elle étoit ſans pareille;
Si je ſuis aujourd'huy cette unique merveille,

Demain quelqu'autre objet dont vous ſuivrez la loy
Gagnera voſtre cœur, & ce titre ſur moy.
Vn eſprit inconſtant a toûjours cette adreſſe...

SCENE VII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HYPPOLITE, LYSANDRE.

CHR. MOnſieur, j'aime ma fille avec trop de tendreſſe
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.
PLE. Madame, vous ſçaurez ſes inclinations,
Elle voudra vous plaire, & je l'en voy ſoûrire.
Allons, mon Cavalier, j'ay deux mots à vous dire.
CHR. Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours.

SCENE VIII.

CHRYSANTE, HYPPOLITE.

CHR. DEvinerois-tu bien quels étoient nos diſcours?
HY. Il vous parloit d'amour, peut-eſtre? *C.* Ouy, que t'en ſemble?
HYP. D'âge preſque pareils vous ſeriez bien enſemble.
CHR. Tu me donnes vraiment un gracieux détour,
C'étoit pour ton ſujet qu'il me parloit d'amour.
HYP. Pour moy? ces jours paſſez un Poëte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égaloit à l'Aurore,
Ie me raillois alors de ſa comparaiſon:
Mais ſi cela ſe fait, il avoit bien raiſon.
CHR. Avec tout ce babil tu n'ès qu'une étourdie,
Le bon-homme eſt bien loin de cette maladie,
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant;
Voy ſi tu te reſous d'accepter cét amant.
HYP. Deſſus tous mes deſirs vous étes abſoluë,
Et ſi vous le voulez m'y voila reſoluë,
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi long-temps a bruſlé pour ſa fille,
Qu'il en faiſoit déja l'appuy de ſa famille;

A preſent que ſes feux ne ſont plus que pour moy,
Il voudroit bien qu'un autre euſt engagé ma foy,
Afin que ſans eſpoir dans cette amour nouvelle
Vn nouveau changement le ramenaſt vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous diſant Adieu,
Qu'il a preſque arraché Lyſandre de ce lieu?
CHR. Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa priere,
Et Lyſandre tient meſme à faveur ſinguliere...
HYP. Ie ſçay que Dorimant eſt un de ſes amis,
Mais vous voyez d'ailleurs que le Ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice
Lyſandre me faiſoit ſes offres de ſervice.
CHR. Aucun des deux n'eſt homme à ſe joüer de nous,
Quelque ſecret myſtere eſt caché là deſſous.
Allons, pour en tirer la verité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire,
Icy quelque importun pourroit nous aborder.

SCENE IX.

HYPPOLITE, FLORICE.

HYP. I'Auray bien de la peine à la perſuader.
Ah, Florice, en quel point laiſſes-tu Celidée?
FLO. De honte & de dépit tout-à-fait poſſedée.
HYP. Que t'a-t'elle montré? *FLO.* Cent choſes à la fois,
Selon que le hazard les mettoit ſous ſes doigts.
Ce n'étoit qu'un pretexte à faire ſa retraite.
HYP. Elle t'a témoigné d'eſtre fort ſatisfaite?
FLO. Sans que je vous amuſe en diſcours ſuperflus
Son viſage ſuffit pour juger du ſurplus.
HYP.[a] Ses pleurs ne ſe ſçauroient empeſcher de deſcendre,
Et j'en aurois pitié ſi je n'aimois Lyſandre.

[a] *Il regarde Celidée.*

SCENE X.

CELIDEE.

INfidelles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes,
Puniſſez-vous, mes yeux, d'avoir trop préſumé
Du pouvoir de vos charmes.

Dequoy vous a ſervy d'avoir ſçeu me flater,
D'avoir pris le party d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le conſtant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux deffaire, il eſt parfait amant,
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de conte,
Et n'ayant pû le perdre avec contentement,
Ie le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joye augmente mon regret,
Par là mon deſeſpoir davantage ſe pique,
Quand je le crûs conſtant mon plaiſir fut ſecret,
Et ma honte eſt publique.

Le traiſtre avoit ſenty qu'alors me negliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame,
Et la conſtance plût à cét eſprit leger,
Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naiſſant,
Autant m'en faudra-t'il à la faire renaiſtre;
De peur qu'à cét amour d'eſtre encor impuiſſant,
Il n'oſe plus paroiſtre.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conſervant plus aucune intelligence,
Il eſt trop glorieux pour n'eſtre rappelé
Qu'à ſervir ma vangeance.

Mais j'aperçoy celuy qui le porte en ſes yeux.

Courage donc, mon cœur, eſperons un peu mieux,
Ie ſens bien que déja devers luy tu t'envoles,
Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles,
Ma honte & ma douleur ſurmontant mes deſirs
N'en laiſſent le paſſage ouvert qu'à mes ſoûpirs.

SCENE XI.

DORIMANT, CELIDEE, CLEANTE.

DOR. DAns ce profond penſer, paſle, triste, abatuë,
Ou quelque grand malheur de Lyſandre vous tuë,
Ou bien-toſt vos douleurs l'accableront d'ennuis.
CEL. Il eſt cauſe en effet de l'état où je ſuis,
Non pas en la façon qu'un amy s'imagine,
Mais... *DOR.* Vous n'achevez point, faut-il que je devine?
CEL. Permettez que je cede à la confuſion
Qui m'étouffe la voix en cette occaſion,
I'ay d'incroyables traits de Lyſandre à vous dire,
Mais ce reste du jour ſouffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puiſſe voir.
DOR. De ſorte qu'à preſent on n'en peut rien ſçavoir?
Dieux! elle ſe deſrobe, & me laiſſe en un doute...
Pourſuivons toutefois noſtre premiere route,
Peut-eſtre ces beaux yeux dont l'éclat me ſurprit
De ce faſcheux ſoupçon purgeront mon esprit.
Frape.

SCENE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLO. QVe vous plaiſt-il? *DOR.* Peut-on voir Hyppolite?
FLO. Elle vient de ſortir pour faire une viſite.
DOR. Ainſi tout aujourd'huy mes pas ont eſté vains.
Florice, à ce defaut fay-luy mes baiſe-mains.
FLO.[a] Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais luy faire,
Depuis que ce Lyſandre a taſché de luy plaire,
Elle ne veut plus eſtre au logis que pour luy,
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.

[a] *Elle eſt ſeule.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HYPPOLITE, ARONTE.

HYP. ACet excès d'amour qu'il me faiſoit paroiſtre,
Ie me croyois déja Maîtreſſe de ton maiſtre,
Tu m'as fait grand dépit de me deſabuſer.
Qu'il a l'eſprit adroit quand il veut déguiſer,
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il ſçait bien ajuster ſes yeux à ſes paroles!
Mais je me promets tant de ta dexterité,
Qu'il tournera bien-toſt la feinte en verité.
ARO. Ie n'oſe l'eſperer, ſa paſſion trop forte
Déja vers ſon objet malgré moy le remporte,
Et comme s'il avoit reconnu ſon erreur,
Vos yeux luy ſont à charge, & ſa feinte en horreur.
Meſme il m'a commandé d'aller vers ſa cruelle,
Luy jurer que ſon cœur n'a bruſlé que pour elle,
Attaquer ſon orgueil par des ſubmiſſions....
HYP. I'entens aſſez le but de tes commiſſions,
Tu vas taſcher pour luy d'amollir ſon courage.
ARO. I'employe auprès de vous le temps de ce meſſage,
Et la feray parler tantoſt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour:
Mais après mon rapport, ſi ſon ardeur extreſme
Le réſout à porter ſon meſſage luy-meſme,
Ie ne répons de rien, l'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra noſtre artifice, & parlera pour eux.
HYP. Sa Maîtreſſe ébloüye ignore encor ma flame,
Et laiſſe à mes conſeils tout pouvoir ſur ſon ame:
Ainſi tout eſt à nous, s'il ne faut qu'empeſcher
Qu'un ſi fidelle amant n'en puiſſe rapprocher.
ARO. Qui pourroit toutefois en détourner Lyſandre,
Ce ſeroit le plus ſeur. *HYP.* N'oſes-tu l'entreprendre?

ARO. Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après fraper d'étranges coups.
HYP. L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Iusques-là qu'entre eux deux ſon ame étoit égale,
Mais Lyſandre depuis endurant ſa rigueur
Luy montra tant d'amour qu'il regagna ſon cœur.
ARO. Donc à voir Celidée & Dorimant enſemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les aſſemble.
HYP. Fay-les voir à ton maiſtre, & ne perds point ce temps,
Puiſque de là dépend le bonheur que j'attens.

SCENE II.

DORIMANT, CELIDEE, ARONTE.

DOR. ARonte, un mot, tu fuis, crains-tu que je te voye?
AR. Non, mais preſſé d'aller où mon maiſtre m'envoye,
I'avois doublé le pas ſans vous apercevoir.
DOR. D'où viens-tu? *ARO.* D'un logis vers la Croix du Tiroir.
DOR. C'eſt donc en ce Marais que finit ton voyage?
ARO. Non, je cours au Palais faire encor un meſſage.
DOR. Et c'en eſt le chemin de paſſer par icy?
ARO. Souffrez que j'aille oſter mon maiſtre de ſoucy,
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.
DOR. Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu veu depuis peu l'objet que je cheris?
ARO. Ouy, tantoſt en paſſant j'ay rencontré Cloris.
DOR. Tu cherches des détours, je parle d'Hyppolite.
CEL. Et c'eſt là ſeulement le diſcours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépourveu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons veu.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maiſtre,
Pourquoy deſavoüer ce qu'il fait trop paroiſtre?
Il la ſert à mes yeux, cét infidelle amant, *Aronte rentre.*
Et te vient d'envoyer luy faire un compliment.

SCENE III.

DORIMANT, CELIDEE.

CEL. APrès cette retraite & ce morne ſilence
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?
DOR. Ie n'en ay que trop veu, mes yeux m'en ont trop dit,
Aronte en me parlant étoit tout interdit,
Et ſa confuſion portoit ſur ſon viſage
Aſſez & trop de jour pour lire ſon meſſage.
Traiſtre, traiſtre Lyſandre, eſt-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?
CEL. Connoiſſez tout à fait l'humeur de l'infidelle,
Voſtre amour ſeulement la luy fait trouver belle,
Son objet, tout aimable & tout parfait qu'il eſt,
N'a des charmes pour luy que depuis qu'il vous plaiſt,
Et voſtre affection de la ſienne ſuivie
Montre que c'eſt par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquerir que vous la deſrober.
DOR. Voicy dans ce larcin qui le fait ſuccomber.
En ce deſſein commun de ſervir Hyppolite,
Il faut voir ſeul à ſeul qui des deux la merite,
Son ſang me répondra de ſon manque de foy,
Et me fera raiſon, & pour vous, & pour moy.
Noſtre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame,
Et mon amitié meurt voyant naiſtre ſa flame.
CEL. Vouloir quelque meſure entre un perfide & vous
Eſt-ce faire juſtice à ce juſte couroux?
Pouvez-vous préſumer après ſa tromperie
Qu'il ait dans les combats moins de ſupercherie?
Certes pour le punir c'eſt trop vous negliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous vanger.
DOR. Pourriez-vous approuver que je priſſe avantage
Pour immoler ce traiſtre à mon peu de courage?
I'acheterois trop cher la mort du ſuborneur,
Si pour avoir ſa vie il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame, & trop baſſe, & trop noire,
De ménager mon ſang aux dépens de ma gloire.
CEL. Sans les voir l'un ny l'autre en peril expoſez,
Il eſt pour vous vanger des moyens plus aiſez.

Pour peu que vous fuſſiez de mon intelligence,
Vous auriez bien-toſt pris une digne vangeance,
Et vous pourriez ſans bruit oſter à l'inconſtant...
DOR. Quoy? ce qu'il m'a volé? *CEL.* Non, mais du moins autant.
DOR. La foibleſſe du ſexe en ce point vous conſeille,
Il ſe croit trop vangé quand il rend la pareille,
Mais ſuivre le chemin que vous voulez tenir,
C'eſt imiter ſon crime au lieu de le punir,
Au lieu de luy ravir une belle Maîtreſſe,
C'eſt prendre à ſon refus une beauté qu'il laiſſe,
[a] C'eſt luy faire plaiſir, au lieu de l'affliger,
C'eſt ſouffrir un affront, & non pas ſe vanger.
I'en perds icy le temps, Adieu, je me retire,
Mais avant qu'il ſoit peu, ſi vous entendez dire
Qu'un coup fatal & juſte ait puny l'impoſteur,
Vous pourrez aiſément en deviner l'autheur.
CEL. De grace encor un mot. Helas! il m'abandonne
Aux cuiſans déplaiſirs que ma douleur me donne;
Rentre, pauvre abuſée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

[a] *Lyſandre vient avec Aronte qui luy fait voir Dorimant auec Celidée.*

SCENE IV.

LYSANDRE, ARONTE.

ARO. ET bien, qu'en dites-vous, & que vous ſemble d'elle?
LYS. Helas! pour mon malheur tu n'ès que trop fidelle,
N'exerce plus tes ſoins à me faire endurer,
Ma plus douce fortune eſt de tout ignorer,
Ie ſerois trop heureux ſans le rapport d'Aronte.
ARO. Encor pour Dorimant, il en a quelque honte,
Vous voyant il a fuy. *LYS.* Mais mon ingrate alors
Pour empeſcher ſa fuite a fait tous ſes efforts.
Aronte, & tu prenois ſes dédains pour des feintes!
Tu croyois que ſon cœur n'euſt point d'autres atteintes,
Que ſon eſprit entier ſe conſervoit à moy,
Et parmy ſes rigueurs n'oublioit point ſa foy!
ARO. A vous dire le vray, j'en ſuis trompé moy-meſme:
Après deux ans paſſez dans un amour extreſme,
Que ſans occaſion elle vinſt à changer!
Ie me fuſſe tenu coupable d'y ſonger.

Mais puisque ſans raiſon la volage vous change,
Faites qu'avec raiſon un changement vous vange:
Pour punir comme il faut ſon infidelité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en verité.
LYS. Miſerable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage?
Ay-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage,
Et veux-tu deſormais que par un ſecond choix
Ie m'engage à ſouffrir encor une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hyppolite à cette amour nouvelle
Se rendroit plus ſenſible, ou ſeroit plus fidelle?
ARO. Vous en devez, Monſieur, préſumer beaucoup mieux.
LYS. Conſeiller importun, oſte-toy de mes yeux.
ARO. Son ame... *LYS.* Oſte-toy, dis-je, & deſrobe ta teſte
Aux violents effets que ma colere appreſte,
Ma boüillante fureur ne cherche qu'un objet,
Va, tu l'attirerois ſur un ſang trop abjet.

SCENE V.

LYSANDRE.

IL faut à mon couroux de plus nobles victimes,
Il faut qu'un meſme coup me vange de deux crimes,
Qu'après les trahiſons de ce couple indiscret
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Ouy, la mort de l'amant punira la Maîtreſſe,
Et mes plaiſirs alors naiſtront de ſa triſteſſe;
Mon cœur à qui mes yeux apprendront ſes tourmens
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourveu de charmes,
N'en aura plus pour moy s'il n'eſt couvert de larmes,
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guerir,
Pour me reſoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frenetiques transports, avec quelle inſolence
Portez-vous mon eſprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire ſur moy,
Dois-je eſtre ſans raiſon parce qu'ils ſont ſans foy?
Dorimant, Celidée, amy, chere Maîtreſſe,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me preſſe?
Quoy? vous ayant aimez, pourrois-je vous haïr?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'oſez trahir?

Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalouſie augmente, & redouble ma rage,
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour, ah! ce mot ſeul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offenſe,
Vn mouvement ſecret prend toûjours ſa deffenſe,
L'amant ſouffre tout d'elle, & dans ſon changement,
Quelque irrité qu'il ſoit, il eſt toûjours amant.
Toutefois ſi l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide,
Arrachez-luy mon bien, une telle beauté
N'eſt pas le juſte prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par ſes artifices
Il recueilliſt les fruits dûs à mes longs ſervices?
S'il vous faut épargner le ſujet de mes feux,
Que ce traiſtre du moins réponde pour tous deux,
Vous me devez ſon ſang pour expier ſon crime,
Contre ſa laſcheté tout vous eſt legitime,
Et quelques châtimens.... Mais, Dieux! que voy-je icy?

SCENE VI.

HYPPOLITE, LYSANDRE.

HYP. VOus avez dans l'eſprit quelque peſant ſoucy,
Ce viſage enflamé, ces yeux pleins de colere
En font voir au dehors une marque trop claire.
Ie prens aſſez de part en tous vos intereſts,
Pour vouloir en aveugle y meſler mes regrets,
Mais ſi vous me diſiez ce qui cauſe vos peines...
LYS. Ah, ne m'impoſez point de ſi cruelles geſnes,
C'eſt irriter mes maux que de me ſecourir,
La mort, la ſeule mort a droit de me guerir.
HYP. Si vous vous obſtinez à m'en taire la cauſe,
Tout mon pouvoir ſur vous n'eſt que fort peu de choſe.
LYS. Vous l'avez ſouverain, horſmis en ce ſeul point.
HYP. Laiſſez le moy par tout, ou ne m'en laiſſez point,
C'eſt n'aimer qu'à demy qu'aimer avec reſerve,
Et ce n'eſt pas ainſi que je veux qu'on me ſerve.
Il faut m'apprendre tout, & lors que je vous voy,
Eſtre de belle humeur, ou n'eſtre plus à moy.

LYS. Ne perdez point d'efforts à vaincre mon ſilence,
Vous uſeriez ſur moy de trop de violence,
Adieu, je vous ennuye, & les grands déplaiſirs
Veulent en liberté s'exhaler en ſoûpirs.

SCENE VII.

HYPPOLITE.

C'Eſt donc là tout l'état que tu fais d'Hyppolite?
Après des vœux offerts, c'eſt ainſi qu'on me quitte?
Qu'Aronte jugeoit bien que ſes feintes amours
Avant qu'il fuſt long-temps interromproient leur cours!
Dans ce peu de ſuccès des ruſes de Florice
I'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
I'y mettray bien encor de la diviſion.
Si noſtre pauvre amant eſt plein de jalouſie,
Ma rivale qui ſort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCENE VIII.

HYPPOLITE, CELIDEE.

CEL. N'Ay-je pas tantoſt veu mon perfide avec vous?
Il a bien-toſt quitté des entretiens ſi doux.
HYP. Qu'y feroit-il, ma ſœur? ta fidelle Hyppolite
Traite cet inconſtant ainſi qu'il le merite;
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Ie le renvoye ailleurs pratiquer ſes leçons.
CEL. Le parjure à preſent eſt fort ſur ta loüange?
HYP. Il ne tient pas à luy que je ne ſois un Ange,
Et quand il vient en ſuite à parler de ſes feux,
Aucune paſſion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains diſcours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te neglige,
C'eſt par là qu'il me penſe acquerir puiſſamment;
Et moy, qui t'ay toûjours cherie uniquement,
Ie te laiſſe à juger alors ſi je l'endure.
CEL. C'eſt trop prendre, ma ſœur, de part en mon injure,

Laiſſe-le

Laiſſe-le mépriſer celle dont les mépris
Sont cauſe maintenant que d'autres yeux l'ont pris,
Si Lyſandre te plaiſt, poſſede le volage;
Mais ne me traite point avec deſavantage,
Et ſi tu te reſous d'accepter mon amant,
Relaſche-moy du moins le cœur de Dorimant.
HYP. Pourveu que leur vouloir ſe range ſous le noſtre,
Ie te donne le choix, & de l'un, & de l'autre;
Ou ſi l'un ne ſuffit à ton jeune deſir,
Défay-moy de tous deux, tu me feras plaiſir.
I'eſtimay fort Lyſandre avant que le connoiſtre,
Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naiſtre,
Ie te repute heureuſe après l'avoir perdu.
Que ſon humeur eſt vaine, & qu'il fait l'entendu!
Que ſon diſcours eſt fade avec ſes flateries!
Qu'on eſt importuné de ſes affeteries!
Vraiment ſi tout le monde étoit fait comme luy,
Ie croy qu'avant deux jours je ſecherois d'ennuy.
CEL. Qu'en cela du Deſtin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un & l'autre me fuit, & je bruſle pour eux,
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.
HYP. Si nous changions de ſort, que nous ſerions contentes!
CEL. Outre (helas) que le Ciel s'oppoſe à nos attentes,
Lyſandre n'a plus rien à rengager ma foy.
HYP. Mais l'autre tu voudrois....

SCENE IX.

PLEIRANTE, HYPPOLITE, CELIDEE.

PLE. NE rompez pas pour moy,
Craignez-vous qu'un amy ſçache de vos Nouvelles?
HYP. Nous cauſions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménages de fille. *PLE.* Et parmy ces diſcours
Vous conferiez enſemble un peu de vos amours?
Et bien, ce ſerviteur, l'aura-t'on agreable?
HYP. Vous m'attaquez toûjours par quelque trait ſemblable,
Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs,
Vraiment c'eſt bien à moy d'avoir des ſerviteurs?

PLE. Parlons, parlons François. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mere?
HYP. I'obeïray toûjours à ſon commandement,
Mais de grace, Monſieur, parlez plus clairement,
Ie ne puis deviner ce que vous voulez dire.
PLE. Vn certain Cavalier pour vos beaux yeux ſoûpire...
HYP. Vous en voulez par là. *PLE.* Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dis de ſon affection;
Voſtre mere ſçeut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous meſme.
HYP. Et c'eſt ce que ma mere, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer:
Mais pour l'amour de vous je vay le ſçavoir d'elle.

SCENE X.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLE. TA compagne eſt du moins auſſi fine que belle.
CEL. Elle a bien ſçeu de vray ſe défaire de vous.
PLE. Et fort habilement ſe parer de mes coups.
CEL. Peut-eſtre innocemment, faute d'y rien comprendre.
PLE. Mais faute, bien plûtoſt, d'y vouloir rien entendre.
Ie ſuis des plus trompez ſi Dorimant luy plaiſt.
CEL. Y prenez-vous, Monſieur, pour luy quelque intereſt?
PLE. Lyſandre m'a prié d'en porter la parole.
CE. Lyſandre! *PL.* Ouy, ton Lyſandre. *CE.* Et luy-meſme cajole...
PLE. Quoy? que cajole-t'il? *CEL.* Hyppolite à mes yeux.
PLE. Folle, il n'aima jamais que toy deſſous les Cieux,
Et nous ſommes tous preſts de choiſir la journée
Qui bien-toſt de vous deux termine l'Hymenée.
Il ſe plaint toutefois un peu de ta froideur,
Mais pour l'amour de moy montre-luy plus d'ardeur,
Parle, ma volonté ſera-t'elle obeïe?
CEL. Helas, qu'on vous abuſe après m'avoir trahie!
Il vous fait, cét ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au meſme objet il s'offre pour amant,
Et traverſe par là tout ce qu'à ſa priere
Voſtre vaine entremiſe avance vers la mere.
Cela, qu'eſt-ce, Monſieur, que ſe joüer de vous?
PLE. Qu'il eſt peu de raiſon dans ces eſprits jaloux!

Et quoy? pour un amy s'il rend une viſite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hyppolite?
CEL. Ie ſçay ce que j'ay veu. *PLE.* Ie ſçay ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredit,
Mon choix de voſtre Hymen en ſa faveur diſpoſe.
CEL. Commandez-moy plûtoſt, Monſieur, toute autre choſe.
PLE. Quelle bizarre humeur! quelle inégalité,
De rejetter un bien qu'on a tant ſouhaité!
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices,
Il faut pour m'éblouïr de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdy qui vous flate un peu mieux,
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe,
Il faut que nous manquions vous & moy de promeſſe?
Quittez pour voſtre bien ces fantasques refus.
CEL. Monſieur. *PLE.* Quittez-les, dis-je, & ne contestez plus.

SCENE XI.

CELIDEE.

FAſcheux commandement d'un incredule pere,
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me deſespere!
I'avois auparavant qu'on m'euſt manqué de foy
Le devoir & l'amour tout d'un party chez moy,
Et ma flame d'accord avecque ſa puiſſance
Vniſſoit mes deſirs à mon obeïſſance:
Mais, helas! que depuis cette infidelité
Ie trouve d'injuſtice en ſon authorité!
Mon eſprit s'en revolte, & ma flame bannie
Fait qu'un pouvoir ſi ſaint m'eſt une tyrannie.
Dures extrémitez où mon ſort eſt reduit!
On donne mes faveurs à celuy qui les fuit,
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaiſne.
Mais s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celuy dont je tiens la lumiere du jour?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hyppolite?
Mon cœur en meſme temps ſe retient, & s'excite,
Ie ne ſçay quoy me flate, & je ſens déja bien
Que mon feu ne dépend que de croire le ſien.

Tout-beau, ma paſſion, c'eſt déja trop paroiſtre,
Attens, attens du moins la ſienne pour renaiſtre.
A quelle folle erreur me laiſſay-je emporter?
Il fait tout à deſſein de me perſecuter,
L'ingrat cherche ma peine, & veut par ſa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon ſupplice.
Rentrons, que ſon objet preſenté par hazard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part,
C'eſt bien aſſez qu'un pere à ſouffrir me deſtine,
Sans que mes yeux encor aident à ma ruïne.

SCENE XII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LIN.[a] I'Envoïray tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'eſt-mon, on vous l'endurera,
Vous étes un bel homme, & je dois fort vous craindre!
MER. Tout eſt ſur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?
LIN. Auſſi voſtre tapis eſt tout ſur mon batant:
Ie ne m'étonne plus dequoy je gagne tant.
MER. Là là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans le Comedie.
LIN. Ie voudrois l'avoir veu, que quelqu'un s'y fuſt mis,
Pour en avoir raiſon nous manquerions d'amis,
On joüe ainſi le monde. *MER.* Après tout ce langage
Ne me repouſſez pas mes boëtes davantage.
Voſtre caquet m'enleve à tous coups mes chalands,
Vous vendez dix rabats contre moy deux galands,
Pour conſerver la paix depuis ſix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure,
Et vous me harcelez, & ſans cauſe, & ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin!
Nous n'appaiſerons point cette humeur qui vous pique
Que par un entredeux mis à voſtre boutique,
Alors, n'ayant plus rien enſemble à demeſler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoy me quereller.
LIN. Iuſtement.

[a] *Ils s'entrepouſſent une boëte qui eſt entre leurs boutiques.*

SCENE XIII.

LA LINGERE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLEANTE.

LIN. DE tout loin je vous ay reconnuë.
FLO. Vous vous doutez donc bien pourquoy je ſuis venuë?
Les avez-vous receus ces point-coupez nouveaux?
LIN. Ils viennent d'arriver. *FLO.* Voyons donc les plus beaux.
MER.[a] Ne vous vendray-je rien, Monſieur, des bas de ſoye,
Des gands en broderie, ou quelque petite-oye?
CLE.[b] Ces livres que mon maiſtre avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor? *LIB.*[c] Ah, que vous venez tard!
Encore un peu, ma foy, je m'en allois les vendre:
Trois jours ſans revenir! je m'ennuyois d'attendre.
CLE. Ie l'avois oublié. Le prix? *LIB.* Chacun le ſçait,
Autant de quarts-d'écus, c'eſt un marché tout fait.
LIN.[d] Et bien qu'en dites-vous? *FLO.* I'en ſuis toute ravie,
Et n'ay rien encor veu de pareil en ma vie,
Vous aurez noſtre argent ſi l'on croit mon rapport.
Que celuy-cy me ſemble & delicat & fort,
Que cét autre me plaiſt: que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon uſage.
LIN. Voicy dequoy vous faire un aſſez beau collet.
FLO. Ie penſe en verité qu'il ne ſeroit pas laid,
Que me coûtera-t'il? *LIN.* Allez, faites-moy vendre,
Et pour l'amour de vous je n'en voudray rien prendre.
Mais aviſez alors à me recompenſer.
FLO. L'offre n'eſt pas mauvaiſe, & vaut bien y penſer,
Vous me verrez demain avecque ma maîtreſſe.

[a] *A Cleante qui paſſe.*
[b] *Au Libraire.*
[c] *Il fait un paquet de ſes livres.*
[d] *A Florice.*

SCENE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGERE.

FLO. ARonte, & bien, quels fruits produira noſtre adreſſe?
A. De fort mauvais pour moy, mon maiſtre au deſeſpoir
Fuit les yeux d'Hyppolite, & ne veut plus me voir.
FLO. Nous ſommes donc ainſi bien loin de noſtre conte?
ARO. Ouy, mais tout le malheur en tombe ſur Aronte.
FLO. Ne te débauche point, je veux faire ta paix.
ARO. Son couroux eſt trop grand pour s'appaiſer jamais.
FLO. S'il vient encor chez nous, ou chez ſa Celidée,
Ie te rends auſſi-toſt l'affaire accommodée.
ARO. Si tu fais ce coup là, que ton pouvoir eſt grand!
Vien, je te veux donner tout à l'heure un galand.
MER. Voyez, Monſieur, j'en ay des plus beaux de la Terre,
En voila de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.
ARO.[a] Tous vos rubans n'ont point d'aſſez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.
LIN. Ainſi faute d'avoir de belle marchandiſe,
Des hommes comme vous perdent leur chalandiſe.
MER. Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu ſçait comment;
Du moins ſi je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe
De Suivante qui m'aide à tromper ſa maîtreſſe.
LIN. Quand il faut dire tout, on s'entre-connoit bien,
Chacun ſçait ſon métier, &... Mais je ne dis rien.
MER. Vous ferez un grand coup, ſi vous pouvez vous taire.
LIN. Ie ne replique point à des gens en colere.

[a] *Il regarde une boëte de rubans.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

INdiscrette vangeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoûte un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire;
I'aime encor Celidée, & n'oſe luy déplaire,
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'Amour en la perdant me retient en balance,
Il produit ma fureur, & rompt ſa violence,
Et me laiſſant trahy, confus, & mépriſé,
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, cruel autheur de ma longue miſere,
Ou permets à la fin d'agir à ma colere,
Ou ſans m'embarraſſer d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fay tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moy chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur triomphe de ſa haine.
Contre toy ma vangeance a mis les armes bas,
Contre ſes cruautez rends les meſmes combats,
Exerce ta puiſſance à fléchir la farouche,
Montre-toy dans mes yeux, & parle par ma bouche;
Si tu te ſens trop foible, appelle à ton ſecours
Le ſouvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ſes deſirs d'accord avec mon esperance
Ne laiſſoient à nos vœux aucune difference.
Ie penſe avoir encor ce qui la ſçeut charmer,
Les meſmes qualitez qu'elle voulut aimer,
Peut-eſtre mes douleurs ont changé mon viſage,
Mais en revanche auſſi je l'aime davantage,
Mon reſpect s'eſt accrû pour un objet ſi cher,
Ie ne me vange point de peur de la faſcher;

Vn infidelle amy tient ſon ame captive,
Ie le ſçay, je le vois, & je ſouffre qu'il vive.
Ie tarde trop, allons, ou vaincre ſes refus,
Ou me vanger ſur moy de ne luy plaire plus,
Et tirons de ſon cœur, malgré ſa flame éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte,
Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DOR. ET quoy ? pour m'avoir veu vous changez de deſſein!
Ne craignez point pour moy d'entrer chez Hyppolite,
Vous ne m'apprendrez rien en luy faiſant viſite,
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un amy ſi rare auprès d'elle me ſert.
LYS. Parlez plus franchement, ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble voſtre fortune,
Et vous montrez aſſez par ces foibles détours
Qu'un témoin comme moy déplaiſt à vos amours,
Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Celidée:
Nous en aurons bien-toſt la querelle vuidée,
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juſte vangeance un funeſte ſuccès.
DOR. Qu'eſt-ce-cy, déloyal ? quelle fourbe eſt la voſtre?
Vous m'en diſputez une afin d'acquerir l'autre!
Après ce que chacun a veu de voſtre feu,
C'eſt une laſcheté d'en faire un deſaveu.
LYS. Ie ne me connoy point à combatre d'injures.
DOR. Auſſi veux-je punir autrement tes parjures,
Le Ciel, le juſte Ciel ennemy des ingrats,
Qui pour ton châtiment a deſtiné mon bras,
T'apprendra qu'à moy ſeul Hyppolite eſt gardée.
LYS. Garde ton Hyppolite. *DOR.* Et toy ta Celidée.
LYS. Voila faire le fin de crainte d'un combat.
DOR. Tu m'imputes la crainte, & ton cœur s'en abat!
LYS. Laiſſons à part les noms, diſputons la Maîtreſſe,
Et pour qui que ce ſoit montre icy ton adreſſe.
DOR. C'eſt comme je l'entens.

SCENE

SCENE III.

CELIDEE, LYSANDRE, DORIMANT.

CEL. O Dieux ! ils ſont aux coups,
Ah perfide ! ſur moy détourne ton courroux,
La mort de Dorimant me ſeroit trop funeſte.
DOR. Lyſandre, une autre fois nous vuiderons le reste.
CEL.[a] Arreſte, cher ingrat. *LYS.* Tu recules, voleur. [a] *A Dorimant.*
DOR. Ie fuis cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CELIDEE.

LYS. NE ſuivez pas du moins ce perfide à ma veuë.
Avez-vous reſolu que ſa fuite me tuë,
Et qu'ayant ſceu braver ſon plus vaillant effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort?
Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.
CEL. Ie tiens des gens ſans foy ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de cauſer un ſi juſte trépas.
LYS. Et bien, voyez-le donc, ma lame toute preſte
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma teſte.
Vous lirez dans mon ſang à vos pieds répandu
Ce que valoit l'amant que vous aurez perdu,
Et ſans vous reprocher un ſi cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant,
Et ſi ma prompte mort ſecondant ſon envie
L'aſſeure du pouvoir qu'elle avoit ſur ma vie.
CEL. Moy, du pouvoir ſur vous ! vos yeux ſe ſont mépris,
Et quelque illuſion qui trouble vos eſprits
Vous fait imaginer d'eſtre auprès d'Hyppolite.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite,
Dans ſes doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empeſchez plus de ſuivre mes deſirs.

LYS. Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée,
A jetté cette erreur dedans voſtre penſée.
Il eſt vray, devant vous forçant mes ſentimens,
I'ay preſenté des vœux, j'ay fait des complimens;
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une ſouche,
Mon cœur que vous teniez deſavoüoit ma bouche.
Pleirante qui rompit ces ennuyeux discours
Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours,
Contre voſtre froideur une modeste plainte
Fut tout noſtre entretien au ſortir de la feinte,
Et je le priay lors.... *CEL.* D'uſer de ſon pouvoir?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir,
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.
LYS. Confus, deſesperé du mépris de mes flames,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la mercy des flots,
Ie me ſuis pris à tout ne ſçachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre,
I'ay creu que vous ſeriez d'un naturel plus doux
Pourveu que voſtre eſprit devinſt un peu jaloux,
I'ay fait agir pour moy l'autorité d'un pere,
I'ay fait venir aux mains celuy qu'on me préfere,
Et puiſque ces efforts n'ont reüſſi qu'en vain,
I'auray de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achevera mes peines,
Mon ſang bruſle déja de ſortir de mes veines,
Il faut pour l'arréter me rendre voſtre amour,
Ie n'ay plus rien ſans luy qui me retienne au jour.
CEL. Volage, falloit-il pour un peu de rudeſſe
Vous porter ſi ſoudain à changer de Maitreſſe?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A deſſein d'éprouver quelle étoit voſtre atteinte?
Les Dieux m'en ſoient témoins, & ce nouveau ſujet
Que vos feux inconſtans ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain veritable
Avant que voſtre amour paruſt ſi peu durable.
Qu'Hyppolite vous die avec quels ſentimens
Ie luy fus raconter vos premiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joye à voſtre ame éplorée.

Dieux! que je fus ſurpriſe & mes ſens éperdus
Quand je vis vos devoirs à ſa beauté rendus!
Voſtre legereté fut ſoudain imitée,
Non-pas que Dorimant m'en euſt ſollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe cede au peu que j'ay d'appas.
Mais helas! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface,
Ie vous ſens malgré moy reprendre voſtre place,
L'aveu de voſtre erreur deſarme mon couroux,
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failly de feindre l'un & l'autre.
Pardonnez à ma feinte, & j'oubliray la voſtre.
Moy-meſme je l'avouë à ma confuſion,
Mon imprudence a fait noſtre diviſion,
Tu ne meritois pas de ſi rudes alarmes;
Accepte un repentir accompagné de larmes,
Et ſouffre que le tien nous faſſe tour à tour
Par ce petit divorce augmenter noſtre amour.
LYS. Que vous me ſurprenez! ô Ciel! eſt-il poſſible
Que je vous trouve encor à mes deſirs ſenſible?
Que j'aime ces dédains qui finiſſent ainſi!
CEL. Et pour l'amour de toy que je les aime auſſi!
LYS. Que ce ſoit toutefois ſans qu'il vous prenne envie
De les plus eſſayer au peril de ma vie.
CEL. I'aime trop deſormais ton repos & le mien,
Tous mes ſoins n'iront plus qu'à noſtre commun bien.
Voudrois-je après ma faute une plus douce amende,
Que l'effet d'un Hymen qu'un pere me commande?
Ie t'accuſois en vain d'une infidelité,
Il agiſſoit pour toy de pleine authorité,
Me traitoit de parjure, & de fille rebelle;
Mais allons luy porter cette heureuſe Nouvelle,
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Merite bien qu'en haſte on le tire d'erreur.
LYS. Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hyppolite
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.
CEL. Non, je fuy Dorimant qu'enſemble j'aperçoy,
Ie ne veux plus le voir puiſque je ſuis à toy.

SCENE V.

DORIMANT, HYPPOLITE.

DOR. AVtant que mon esprit adore vos merites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.
HYP. Que vous ont-elles fait, pour vous mettre en courroux?
DOR. Elles m'ostent le bien de vous trouver chez vous.
I'y fais à tous momens une course inutile,
I'apprens cent fois le jour que vous étes en ville,
En voicy presque trois que je n'ay pû vous voir
Pour rendre à vos beautez ce que je sçay devoir,
Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuse rencontre
Sur le point de rentrer par hazard me les montre,
Ie croy que ce jour mesme auroit encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.
HYP. Ma libre & gaye humeur hait le ton de la plainte,
Ie n'en puis écouter qu'avec de la contrainte,
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer, ne vous plaignez de rien.
DOR. Vous me pouvez oster tout sujet de me plaindre.
HYP. Et vous pouvez aussi vous empescher d'en feindre.
DOR. Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?
HYP. Pour vous en plaindre à faux, vous feignez des langueurs.
DOR. Verrois-je sans languir ma flame qu'on neglige?
HYP. Eteignez cette flame où rien ne vous oblige.
DOR. Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.
HYP. Ouy, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.
DOR. Ma presence vous fasche, & vous est odieuse.
HYP. Non, mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.
DOR. Ie voy bien ce que c'est, je lis dans vostre cœur,
Il a receu les traits d'un plus heureux vainqueur,
Vn autre regardé d'un œil plus favorable
A mes submissions vous fait inexorable,
C'est pour luy seulement que vous voulez brusler.
HYP. Il est vray, je ne puis vous le dissimuler,
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit prise,
Vn autre captivoit mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections,

Que si vous attaquiez un cœur qui fust à prendre,
Il seroit mal-aisé qu'il s'en pûst bien défendre.
Vous auriez eu le mien, s'il n'eust esté donné;
Mais puisque les Destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque esperance,
N'attendez rien de moy que de l'indifference.
DOR. Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant
Dont les discours flateurs vous ont préoccupée.
HYP. Cela ne se dit point à des hommes d'épée.
Vous exposer aux coups d'un duel hazardeux,
Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.
Ie vous veux, si je puis, conserver l'un & l'autre,
Ie cheris sa personne, & hay si peu la vostre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mere y consent, Hyppolite est à vous:
Mais aussi jusque là plaignez vostre infortune.
DOR. Permettez pour ce nom que je vous importune,
Ne me refusez plus de me le declarer,
Que je sçache en quel temps j'auray droit d'esperer,
Vn mot me suffira pour me tirer de peine,
Et lors j'étoufferay si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-mesme trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CELIDEE, DORIMANT, HYPPOLITE.

PLE. SOuffrez, mon Cavalier, que je vous fasse amis,
Vous ne luy voulez pas quereller Celidée?
DOR. L'affaire à cela près peut estre decidée,
Voicy le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissentions.
LYS. Dissipe, cher amy, cette jalouse atteinte,
C'est l'objet de tes feux, & celuy de ma feinte,
Mon cœur fut toûjours ferme, & moy je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçeut jadis.
Piqué d'un faux dédain j'avois pris fantaisie
De mettre Celidée en quelque jalousie,

Mais au lieu d'un esprit j'en ay fait deux jaloux.
PLE. Vous pouvez desormais achever entre vous,
Ie vay dans ce logis dire un mot à Madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CELIDEE, HYPPOLITE.

DOR. AInsi, loin de m'aider, tu traversois ma flame!
LYS. Les efforts que Pleirante à ma priere a faits
T'auroient acquis déja le but de tes souhaits,
Mais tu dois accuser les glaces d'Hyppolite,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton merite.
HYP. Qu'auray-je cependant pour satisfaction
D'avoir servy d'objet à vostre fiction?
Dans vostre different je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entierement laissée.
CEL. N'y songe plus, de grace, & pour l'amour de moy
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne:
Tous prests d'estre assemblez d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
I'ay feint par ton conseil, luy par celuy d'un autre,
Et bien qu'amour jamais ne fut égal au nostre,
Ie m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si-tost nostre division.
HYP. De sorte qu'à present le Ciel y remedie?
CEL. Tu vois, mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.
HYP. Excuse, chere amie, un esprit amoureux;
Lysandre me plaisoit, & tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service.
I'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos esprits,
I'ay, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris,
Mais puisqu'ainsi le Ciel rejoint vostre Hymenée...
DOR. Vostre rigueur vers moy doit estre terminée.
Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Vostre amour hors d'espoir fait qu'il me faut ceder,

Vous sçavez trop à quoy la parole vous lie.
HYP. A vous dire le vray, j'ay fait une folie,
Ie les croyois encor loin de se reünir,
Et moy par consequent loin de vous la tenir.
DOR. Auriez-vous pour la rompre une ame assez legere?
HYP. Puisque je l'ay promis, vous pouvez voir ma mere.
LYS. Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Ie croy qu'eux deux ensemble en parlent à present.
DOR. Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Ie croy que mes devoirs ne se peuvent remettre;
I'espere tout de luy, mais pour un bien si doux
Ie ne sçaurois.... *LYS.* Arreste, ils s'avancent vers nous.

SCENE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CELIDEE, HYPPOLITE, FLORICE.

DOR.[a] MAdame, un pauvre amant captif de cette belle
Implore le pouvoir que vous avez sur elle,
Tenant ses volontez vous gouvernez mon sort,
I'attens de vostre bouche, ou la vie, ou la mort.
CHR.[b] Vn homme tel que vous, & de vostre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance;
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez seur du succès de vos affections.
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage,
Ie sçay ce que la force est en un mariage;
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs,
Lors qu'un premier Hymen contraignit mes desirs,
Et sage à mes dépens, je veux bien qu'Hyppolite
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de merite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.
DOR.[c] Après un tel aveu serez-vous inhumaine?
HYP.[d] Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine,
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander,

[a] *A Chrysante.*
[b] *A Dorimant.*
[c] *A Hyppolite.*
[d] *A Chrysante.*

PLE.[a] Elle vous montre assez où son desir se porte.
CHR. Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.
DOR. Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a veu d'amoureux.
LYS. I'en sens croistre ma joye, & mon cœur qui se pasme
Croit qu'encore une fois on accepte sa flame.
HYP.[b] Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moy?
LYS. Tout, horsmis ce seul point, de luy manquer de foy.
HYP. Pardonnez donc à ceux qui gagnez par Florice
Lors que je vous aimois m'ont fait quelque service.
LYS. Ie vous entens assez, soit, Aronte impuny
Pour ses mauvais conseils ne sera point banny.
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.
CEL. Il n'est rien que pour elle & pour toy je n'oublie.
PLE. Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.
CHR. Mon cœur est tout ravy de ce double Hymenée.
FLO. Mais afin que la joye en soit égale à tous,
Faites encor celuy de Monsieur & de vous.
CHR. Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop sa fin de Comedie.

[a] *A Chrysante.*
[b] *A Lysandre.*

F I N.

LA SVIVANTE.

LA SVIVANTE, COMEDIE.

ACTEVRS.

GERASTE, Pere de Daphnis.

POLEMON, Oncle de Clarimond.

CLARIMOND, Amoureux de Daphnis.

FLORAME, Amant de Daphnis.

THEANTE, Auſſi Amoureux de Daphnis.

DAMON, Amy de Florame & de Theante.

DAPHNIS, Maîtreſſe de Florame, & aimée de Clarimond & de Theante.

AMARANTE, Suivante de Daphnis.

CELIE, Voiſine de Geraste & ſa confidente.

CLEON, Domestique de Damon.

La Scene eſt à Paris.

LA SVIVANTE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMON, THEANTE.

DAM. AMY, j'ay beau reſver, toute ma reſverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta Maîtreſſe engager un amy
C'eſt à mon jugement ne l'aimer qu'à demy,
Ton humeur qui s'en laſſe au changement l'invite,
Et n'oſant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.
THE. Amy, n'y reſve plus, c'eſt en juger trop bien
Pour t'oſer plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puiſſans appas que poſſede Amarante,
Ie trouve qu'après tout ce n'eſt qu'une Suivante,
Et je ne puis ſonger à ſa condition,
Que mon amour ne cede à mon ambition.
Ainſi malgré l'ardeur qui pour elle me preſſe,
A la fin j'ay levé les yeux ſur ſa maîtreſſe,

Où mon deſſein plus haut & plus laborieux
Se promet des ſuccès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, ſoit qu'Amarante euſt pour moy quelque flame,
Soit qu'elle penetraſt jusqu'au fond de mon ame,
Et que malicieuſe elle priſt du plaiſir
A rompre les effets de mon nouveau deſir,
Elle ſçavoit toûjours m'arréter auprès d'elle
A tenir des propos d'une ſuite éternelle.
L'ardeur qui me bruſloit de parler à Daphnis
Me fourniſſoit en vain des détours infinis,
Elle uſoit de ſes droits, & toute imperieuſe,
D'une voix demy-gaye & demy-ſerieuſe,
Quand j'ay des Serviteurs, c'eſt pour m'entretenir,
Diſoit-elle, *autrement je les ſçay bien punir,*
Leurs devoirs près de moy n'ont rien qui les excuſe.
DAM. Maintenant je devine à peu près une ruſe
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.
THE. Ecoute, & tu verras ſi je ſuis maladroit.
Tu ſçais comme Florame à tous les beaux viſages
Fait par civilité toûjours de feints hommages,
Et ſans avoir d'amour offrant par tout des vœux,
Traite de peu d'eſprit les veritables feux.
Vn jour qu'il ſe vantoit de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaiſt, & que pas un ne range,
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
Luy laiſſoit ſi long-temps garder ſa liberté;
Florame, dis-je alors, *ton ame indifferente*
Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante;
Theante, me dit-il, *il faudroit l'éprouver,*
Mais l'éprouvant peut-eſtre on te feroit reſver,
Mon feu qui ne ſeroit que pure courtoiſie
La rempliroit d'amour & toy de jalouſie.
Ie replique, il repart, & nous tombons d'accord
Qu'au hazard du ſuccès il y feroit effort.
Ainſi je l'introduis, & par ce tour d'adreſſe
Qui me fait pour un temps luy ceder ma Maîtreſſe,
Engageant Amarante & Florame au diſcours,
I'entretiens à loiſir mes nouvelles amours.
DAM. Fut-elle ſur ce point, ou faſcheuſe, ou facile?
THE. Plus que je n'eſperois je l'y trouvay docile;
Soit que je luy donnaſſe une fort douce loy,
Et qu'il fuſt à ſes yeux plus aimable que moy;

Soit qu'elle fiſt deſſein ſur ce fameux rebelle,
Qui par ſimple gageure oſoit ſe joüer d'elle;
Elle perdit pour moy ſon importunité,
Et n'en demanda plus tant d'aſſiduité.
L'aiſe de ſe voir ſeule à gouverner Florame
Ne ſouffrit plus chez elle aucun ſoin de ma flame,
Et ce qu'elle gouſtoit avec luy de plaiſirs
Luy fit abandonner mon ame à mes deſirs.
DAM. On t'abuſe, Theante, il faut que je te die
Que Florame eſt atteint de meſme maladie,
Qu'il roule en ſon eſprit meſmes deſſeins que toy,
Et que c'eſt à Daphnis qu'il veut donner ſa foy.
A ſervir Amarante il met beaucoup d'étude,
Mais ce n'eſt qu'un pretexte à faire une habitude:
Il accoûtume ainſi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richeſſe l'attire, & ſa beauté le bleſſe,
Elle le paſſe en biens, il l'égale en nobleſſe,
Et cherche ambitieux par ſa poſſeſſion
A relever l'éclat de ſon extraction;
Il a peu de fortune, & beaucoup de courage,
Et hors cette eſperance il hait le mariage.
C'eſt ce que l'autre jour en ſecret il m'apprit,
Tu peux ſur cet avis lire dans ſon eſprit.
THE. Parmy ſes hauts projets il manque de prudence,
Puiſqu'il traite avec toy de telle confidence.
DAM. Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point
Lors que ton intereſt ne s'y meſlera point.
THE. Ie dois l'attendre icy, quitte-moy, je te prie,
De peur qu'il n'ait ſoupçon de ta ſupercherie.
DAM. Adieu, je ſuis à toy.

SCENE II.

THEANTE.

PAr quel malheur fatal
Ay-je donné moy-meſme entrée à mon rival?
De quelque trait ruſé que mon eſprit ſe vante,
Ie me trompe moy-meſme en trompant Amarante,
Et choiſis un amy qui ne veut que m'oſter
Ce que par luy je taſche à me faciliter.
Qu'importe toutesfois qu'il bruſle, & qu'il ſoûpire?
Ie ſçay trop comme il faut l'empeſcher d'en rien dire.
Amarante l'arreſte, & j'arreſte Daphnis,
Ainſi tous entretiens d'entr'eux deux ſont bannis,
Et tant d'heur ſe rencontre en ma ſage conduite,
Qu'au langage des yeux ſon amour eſt reduite.
Mais n'eſt-ce pas aſſez pour ſe communiquer?
Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer?
Meſme ceux de Daphnis à tous coups luy répondent,
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards ſe confondent,
Et d'un commun aveu ces muets truchemens
Ne ſe diſent que trop leurs amoureux tourmens.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaiſie?
Que l'amour aiſément panche à la jalouſie!
Qu'on croit toſt ce qu'on craint en ces perplexitez,
Où les moindres ſoupçons paſſent pour veritez!
Daphnis eſt toute aimable, & ſi Florame l'aime,
Dois-je m'imaginer qu'il ſoit aimé de meſme?
Florame avec raiſon adore tant d'appas,
Et Daphnis ſans raiſon s'abaiſſeroit trop bas,
Ce feu ſi juſte en l'un, en l'autre inexcuſable,
Rendroit l'un glorieux, & l'autre mépriſable.
Simple, l'amour peut-il écouter la raiſon?
Et meſme ces raiſons ſont-elles de ſaiſon?
Si Daphnis doit rougir en bruſlant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en ſecondant ma flame?
Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Luy faſſent meſme honte, ou meſme honneur tous deux:
Ou tous deux nous formons un deſſein temeraire,
Ou nous avons tous deux meſme droit de luy plaire:

Si l'eſpoir m'eſt permis, il y peut aſpirer,
Et s'il pretend trop haut, je dois deſeſperer.
Maiais le voicy venir.

SCENE III.

THEANTE, FLORAME.

THE. TV me fais bien attendre.
FLO. Encor eſt-ce à regret qu'icy je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traiſne à ſa priſon.
THE. Tu ne fais qu'en raillant cette comparaiſon.
FLO. Elle n'eſt que trop vraye. *THE.* Et ton indifference?
FLO. La conſerver encor! le moyen! l'apparence!
Ie m'étois plû toûjours d'aimer en mille lieux,
Voyant une beauté mon cœur ſuivoit mes yeux;
Mais de quelques attraits que le Ciel l'euſt pourveuë,
I'en perdois la memoire auſſi-toſt que la veuë,
Et bien que mes diſcours luy donnaſſent ma foy,
De retour au logis je me trouvois à moy.
Cette façon d'aimer me ſembloit fort commode,
Et maintenant encor je vivrois à ma mode:
Mais l'objet d'Amarante eſt trop embaraſſant,
Ce n'eſt point un viſage à ne voir qu'en paſſant,
Vn je ne ſçay quel charme auprès d'elle m'attache,
Ie ne la puis quitter que le jour ne ſe cache,
Meſme alors malgré moy ſon image me ſuit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le ſommeil n'oſeroit me peindre une autre idée,
I'en ay l'eſprit remply, j'en ay l'ame obſedée;
Theante, ou permets-moy de n'en plus approcher,
Ou ſonge que mon cœur n'eſt pas fait d'un rocher,
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.
THE. Devien-le, ſi tu veux, je ſuis aſſeuré d'elle,
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer
Ie prendray du plaiſir à te voir ſoûpirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant perſiſté dans une humeur ſi vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'eſt alors que je veux t'en oſter le pouvoir,

Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place
Qu'il ne ſoit plus en toy de retrouver ta glace.
Tu te défens encor, & n'en tiens qu'à demy.
FLO. Cruel, eſt-ce là donc me traiter en amy?
Garde pour châtiment de cet injuste outrage
Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
Et ſe rendant ſenſible à l'ardeur de mes vœux...
THE. A cela près pourſuy, gagne-la, ſi tu peux;
Ie ne m'en prendray lors qu'à ma ſeule imprudence,
Et demeurant enſemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'auray merité,
I'aimeray le rival qui m'aura ſupplanté.
FLO. Amy, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine!
Ie me confeſſe pris, je quitte, j'ay perdu,
Que veux-tu plus de moy, repren ce qui t'eſt dû.
Separer plus long-temps une amour ſi parfaite!
Continüer encor la faute que j'ay faite!
Elle n'eſt que trop grande, & pour la reparer
I'empeſcheray Daphnis de vous plus ſeparer:
Pour peu qu'à mes diſcours je la trouve acceſſible,
Vous joüirez vous deux d'un entretien paiſible,
Ie ſçauray l'amuſer, & vos feux redoublez
Par ſon faſcheux abord ne ſeront plus troublez.
THE. Ce ſeroit prendre un ſoin qui n'eſt pas neceſſaire,
Daphnis ſçait d'elle-meſme aſſez bien ſe diſtraire,
Et jamais ſon abord ne trouble nos plaiſirs,
Tant elle eſt complaiſante à nos chaſtes deſirs.

SCENE IV.

FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THE. DEploye, il en eſt temps, tes meilleurs artifices,
(Sans mettre toutefois en oubly mes ſervices)
Ie t'améne un captif qui te veut échaper.
AMA. I'en ay veu d'échapez que j'ay ſçeu r'atraper.
THE. Voy qu'en ſa liberté ta gloire ſe hazarde.
AMA. Allez, laiſſez-le-moy, j'en feray bonne garde,

Daphnis

Daaphnis eſt au jardin. *FLO.* Sans plus vous deſunir,
Souffre qu'au lieu de toy je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMA. LAiſſez, mon Cavalier, laiſſez aller Theante,
Il porte aſſez au cœur le portrait d'Amarante,
Ie n'apprehende point qu'on l'en puiſſe effacer,
C'eſt au voſtre à preſent que je le veux tracer,
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croiſt la gloire.
FLO. Aurez-vous quelque gloire à me faire ſouffrir?
AMA. Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.
FLO. Vous plaiſez-vous à ceux d'une ame ſi contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toûjours en crainte?
AMA. Vous n'étes pas encore au point où je vous veux,
Et toute amitié meurt où naiſſent de vrais feux.
FLO. De vray contre ſes droits mon eſprit ſe rebelle;
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle?
AMA. Ie ne prendray jamais pour un manque de foy
D'oublier un amy pour ſe donner à moy.
FLO. Encor ſi je pouvois former quelque eſperance
De vous voir favorable à ma perſeverance,
Que vous pûſſiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais amy faire un heureux amant!
Mais, helas! je vous ſers, je vis ſous voſtre empire,
Et je ne puis pretendre où mon deſir aſpire:
Theante (ah, nom fatal pour me combler d'ennuy!)
Vous demandez mon cœur, & le voſtre eſt à luy!
Souffrez qu'en autre lieu j'adreſſe mes ſervices,
Que du manque d'eſpoir j'évite les ſupplices.
Qui ne peut rien pretendre a droit d'abandonner.
AMA. S'il ne tient qu'à l'eſpoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moy c'eſt un foible avantage
De m'avoir de ſes vœux le premier fait hommage,
Le merite y fait tout, & tel plaiſt à mes yeux,
Que je negligerois près de qui vaudroit mieux.
Luy ſeul de mes amants regle la difference,
Sans que le temps leur donne aucune préference.

FLO. Vous ne flatez mes ſens que pour m'embaraſſer.
AMA. Peut-eſtre, mais enfin il faut le confeſſer,
Vous vous trouveriez mieux auprés de ma maîtreſſe.
FLO. Ne penſez pas.... *AMA.* Non, non, c'eſt là ce qui vous preſſe,
Allons dans le jardin enſemble la chercher.
Que j'ay ſçeu dextrement à ſes yeux la cacher!

SCENE VI.

DAPHNIS, THEANTE.

DAP. VOyez comme tous deux ont fuy noſtre rencontre.
Ie vous l'ay déja dit, & l'effet vous le montre,
Vous perdez Amarante, & cet amy fardé
Se ſaiſit finement d'un bien ſi mal gardé:
Vous devez vous laſſer de tant de patience,
Et voſtre ſeureté n'eſt qu'en la défiance.
THE. Ie connois Amarante, & ma facilité
Etablit mon repos ſur ſa fidelité,
Elle rit de Florame, & de ſes flateries,
Qui ne ſont aprés tout que des galanteries.
DAP. Amarante de vray n'aime pas à changer,
Mais voſtre peu de ſoin l'y pourroit engager;
On neglige aiſément un homme qui neglige,
Son naturel eſt vain, & qui la ſert l'oblige.
D'ailleurs les nouveautez ont de puiſſans appas,
Theante, croyez-moy, ne vous y fiez pas.
I'ay ſçeu me faire jour jusqu'au fond de ſon ame,
Où j'ay peu remarqué de ſa premiere flame,
Et s'il tournoit la feinte en veritable amour,
Elle ſeroit bien fille à vous joüer d'un tour.
Mais afin que l'iſſuë en ſoit pour vous meilleure,
Laiſſez-moy ce cauſeur à gouverner une heure;
I'ay tant de paſſion pour tous vos intereſts,
Que j'en ſçauray bien-toſt penetrer les ſecrets.
THE. C'eſt un trop bas employ pour de ſi hauts merites;
Et quand elle aimeroit à ſouffrir ſes viſites,
Quand elle auroit pour luy quelque inclination,
Vous m'en verriez toûjours ſans apprehenſion.
Qu'il ſe mette à loiſir s'il peut dans ſon courage,
Vn moment de ma veuë en efface l'image,

Nous nous reſſemblons mal, & pour ce changement
Elle a de trop bons yeux, & trop de jugement.
DAP. Vous le mépriſez trop, je trouve en luy des charmes,
Qui vous devroient du moins donner quelques alarmes:
Clarimond n'a de moy que haine, & que rigueur,
Mais s'il luy reſſembloit, il gagneroit mon cœur.
THE. Vous en parlez ainſi faute de le connoiſtre.
DAP. Mais j'en juge ſuivant ce que j'en voy paroiſtre.
THE. Quoy qu'il en ſoit, l'honneur de vous entretenir...
DAP. Briſons-là ce diſcours, je l'aperçoy venir.
Amarante, ce ſemble, en eſt fort ſatisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THE. IE t'attendois, amy, pour faire la retraite,
L'heure du diſner preſſe, & nous incommodons
Celles qu'en nos diſcours icy nous retardons.
DAP. Il n'eſt pas encor tard. *THE.* Nous ferions conſcience
D'abuſer plus long-temps de voſtre patience.
FLO. Madame, excuſez donc cette incivilité
Dont l'heure nous impoſe une neceſſité.
DAP. Sa force vous excuſe, & je lis dans voſtre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de voſtre flame.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAP. CEtte aſſiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Theante un peu jaloux.
Auſſi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puiſſante amour n'en ſeroit point touchée?
Ie viens d'examiner ſon eſprit en paſſant,
Mais vous ne croiriez pas l'ennuy qu'il en reſſent.
Vous y devez pourvoir, & ſi vous étes ſage
Il faut à cet amy faire mauvais viſage.

Luy fauſſer compagnie, éviter ſes discours,
Ce ſont pour l'appaiſer les chemins les plus cours:
Sinon, faites état qu'il va courir au change.
AMA. Il ſeroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A ſa priere ſeule, & pour le contenter
I'écoute cet amy quand il m'en vient conter;
Et pour vous dire tout, cet amant infidelle
Ne m'aime pas aſſez pour en eſtre en cervelle,
Il forme des deſſeins beaucoup plus relevez,
Et de plus beaux portraits en ſon cœur ſont gravez.
Mes yeux pour l'aſſervir ont de trop foibles armes,
Il voudroit pour m'aimer que j'euſſe d'autres charmes,
Que l'éclat de mon ſang mieux ſoûtenu de biens
Ne fuſt point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin (que ſerviroit auſſi-bien de le taire?)
Sa vanité le porte au ſoucy de vous plaire.
DAP. En ce cas il verra que je ſçay comme il faut
Punir des inſolens qui pretendent trop haut.
AMA. Ie luy veux quelque bien, puiſque changeant de flame
Vous voyez par pitié qu'il me laiſſe Florame,
Qui n'étant pas ſi vain a plus de fermeté.
DAP. Amarante, après tout, diſons la verité,
Theante n'eſt ſi vain qu'en voſtre fantaiſie,
Et ſa froideur pour vous naiſt de ſa jalouſie.
Mais ſoit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien,
Et ce que je vous dis n'eſt que pour voſtre bien.

SCENE IX.

AMARANTE.

POur peu ſçavant qu'on ſoit aux mouvemens de l'ame,
On devine aiſément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moy que je vantois à faux
Luy portoit dans l'eſprit de terribles aſſauts.
Sa ſurpriſe à ce mot a paru manifeſte,
Son teint en a changé, ſa parole, ſon geſte:
L'entretien que j'en ay luy ſembleroit bien doux,
Et je croy que Theante en eſt le moins jaloux.
Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je m'en ſuis doutée:
Eſtre toûjours des yeux ſur un homme arrétée,

Dans ſon manque de biens déplorer ſon malheur,
Iuger à ſa façon qu'il a de la valeur,
Demander ſi l'eſprit en répond à la mine,
Tout cela de ſes feux euſt inſtruit la moins fine.
Florame en eſt de meſme, il meurt de luy parler,
Et s'il peut d'avec moy jamais ſe demeſler,
C'en eſt fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié ſi feinte?
Et que me peut ſervir un ridicule feu,
Où jamais de ſon cœur ſa bouche n'a l'aveu?
Ie m'en veux mal en vain, l'Amour a tant de force,
Qu'il attache mes ſens à cette fauſſe amorce,
Et fera ſon poſſible à toûjours conſerver
Ce doux exterieur dont on me veut priver.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERASTE, CELIE.

CEL. ET bien j'en parleray, mais ſongez qu'à voſtre âge
Mille accidens faſcheux ſuivent le mariage,
On aime rarement de ſi ſages époux,
Et leur moindre malheur c'eſt d'eſtre un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre foibleſſe,
Vne ombre leur fait peur, une mouche les bleſſe,
Et cet heureux Hymen qui les charmoit ſi fort
Devient ſouvent pour eux un fourrier de la mort.
GER. Excuſe, ou pour le moins pardonne à ma folie,
Le ſort en eſt jetté, va, ma chere Celie,
Va trouver la beauté qui me tient ſous ſa loy,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy:
Dy-luy que ſi l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à ſa bonne fortune,
Que l'excès de mes biens à force de preſens
Repare la vigueur qui manque à mes vieux ans,
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure avanture.
CEL. Ne m'importunez point de voſtre tablature,
Sans vos inſtructions je ſçay bien mon métier,
Et je n'en laiſſeray pas-un trait à quartier.
GER. Ie ne ſuis point ingrat quand on me rend office,
Peins-luy bien mon amour, offre bien mon ſervice,
Dy bien que mes beaux jours ne ſont pas ſi paſſez,
Qu'il ne me reste encor... *CEL.* Que vous m'étourdiſſez!
N'eſt-ce point aſſez dit que voſtre ame eſt épriſe?
Que vous allez mourir ſi vous n'avez Floriſe?
Repoſez-vous ſur moy. *GER.* Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment!
CEL. S'il faut aller plus viſte, allons, je voy ſon frere,
Et vay tout devant vous luy propoſer l'affaire.

GER. Ce ſeroit tout gaſter, arreſte, & par douceur
Eſſaye auparavant d'y reſoudre la ſœur.

SCENE II.

FLORAME.

IAmais ne verray-je finie
Cette incommode affection
Dont l'impitoyable manie
Tyranniſe ma paſſion?
Ie feins, & je fais naiſtre un feu ſi veritable,
Qu'à force d'eſtre aimé je deviens miſerable.

Toy, qui m'aſſieges tout le jour,
Faſcheuſe cauſe de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à meriter ma haine,
Ceſſe de te donner tant de ſoins ſuperflus,
Ie te voudray du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur ſi violente,
Près de l'objet de mes deſirs,
Penſes-tu que je me contente
D'un regard, & de deux ſoûpirs,
Et que je ſouffre encor cet injuſte partage,
Où tu tiens mes diſcours, & Daphnis mon courage?

Si j'ay feint pour toy quelques feux,
C'eſt à quoy plus rien ne m'oblige:
Quand on a l'effet de ſes vœux
Ce qu'on adoroit ſe neglige,
Ie ne voulois de toy qu'un accès chez Daphnis,
Amarante, je l'ay, mes amours ſont finis.

Theante, repren ta Maîtreſſe,
N'oſte plus à mes entretiens
L'unique ſujet qui me bleſſe,
Et qui peut-eſtre eſt las des tiens:
Et toy, puiſſant Amour, fais enfin que j'obtienne
Vn peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMA. QVe vous voilà ſoudain de retour en ces lieux!
FLO. Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.
AMA. Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.
FLO. Autre objet que vos yeux ne cauſe mon martyre.
AMA. Voſtre martyre donc eſt de perdre avec moy
Vn temps dont vous voulez faire un meilleur employ.

SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAP. AMarante, allez voir ſi dans la galerie
Ils ont bien-toſt tendu cette tapiſſerie,
Ces gens-là ne font rien ſi l'on n'a l'œil ſur eux.
[a] Ie romps pour quelque temps le discours de vos feux.
FLO. N'appellez point des feux un peu de complaiſance,
Que détruit voſtre abord, qu'éteint voſtre preſence.
DAP. Voſtre amour eſt trop forte, & vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier ſoudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez étant dans l'impoſſible
Vous rendent bien flateur, mais non pas inſenſible.
FLO. Quoy que vous estimiez de ma civilité,
Ie ne me pique point d'inſenſibilité;
I'aime, il n'eſt que trop vray, je bruſle, je ſoûpire,
Mais un plus haut ſujet me tient ſous ſon empire.
DAP. Le nom ne s'en dit point? *FLO.* Ie ry de ces amants
Dont le trop de reſpect redouble les tourmens,
Et qui pour les cacher ſe faiſant violence
Se promettent beaucoup d'un timide ſilence.
Pour moy, j'ay toûjours creu qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'eſtre préſomptueux,
Ie veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma temerité ne me fait point de honte.
Ce rare & haut ſujet.... *AMA.*[b] Tout eſt presque tendu.
DAP. Vous n'avez auprès d'eux gueres de temps perdu.
AMA. I'ay

[a] *Amarante rentre & Daphnis continuë.*

[b] *Elle revient bruſquement.*

AMA. I'ay veu qu'ils l'employoient, & je ſuis revenuë.
DAP. I'ay peur de m'enrheumer au froid qui continuë,
Allez au cabinet me querir un mouchoir,
I'en ay laiſſé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.[a] I'ay crû que cette belle
Ne pouvoit à propos ſe nommer devant elle,
Qui recevant par là quelque eſpece d'affront
En auroit eu ſoudain la rougeur ſur le front.
FLO. Sans affront je la quitte, & luy préfere une autre
Dont le merite égal, le rang pareil au voſtre,
L'eſprit & les attraits également puiſſans
Ne dévroient de ma part avoir que de l'encens:
Ouy, ſa perfection comme la voſtre extreſme
N'a que vous de pareille, en un mot, c'eſt.... *DA.* Moy-meſme,
Ie voy bien que c'eſt là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir:
Ma curioſité devenüe indiscrette
A voulu trop ſçavoir d'une flame ſecrette,
Mais bien qu'elle en reçoive un juſte châtiment
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement:
Sans me faire rougir il vous devoit ſuffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.
Mettre en ſa place un nom qui ne vous touche pas,
C'eſt un cruel reproche au peu que j'ay d'appas.
FLO. Veu le peu que je ſuis, vous dédaignez de croire
Vne ſi malheureuſe & ſi baſſe victoire,
Mon cœur eſt un captif ſi peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient deſavoüer leurs coups;
Ou peut-eſtre mon ſort me rend ſi meſpriſable,
Que ma temerité vous devient incroyable.
Mais quoy que deſormais il m'en puiſſe arriver,
Ie fais ſerment.... *AMA.* Vos clefs ne ſçauroient ſe trouver.
DAP. Faute d'un plus exquis, & comme par bravade,
Cecy ſervira donc de mouchoir de parade.
Enfin ce Cavalier que nous viſmes au bal,
Vous trouvez comme moy qu'il ne danſe pas mal?
FLO. Ie ne le vis jamais mieux ſur ſa bonne mine.
DAP. Il s'étoit ſi bien mis pour l'amour de Clarine.
[b] A propos de Clarine, il m'étoit échapé
Qu'elle en a deux à moy d'un nouveau point coupé;
Allez, & dites-luy qu'elle me les renvoye.
AMA. Il eſt hors d'apparence aujourd'huy qu'on la voye,

[a] *Amarante rentre, & Daphnis continuë.*

[b] *A Amarante.*

Dès une heure au plus tard elle devoit sortir.
DAP. Son Cocher n'est jamais si-tost prest à partir,
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du Monde,
Vous perdrez peu de pas. Quoy qu'elle vous réponde,
Dites-luy nettement que je les veux avoir.
AMA. A vous les rapporter je feray mon pouvoir.

SCENE V.

FLORAME, DAPHNIS.

FLO. C'Est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Seure que sa rigueur n'aura point d'injustice.
DAP. Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'estre tost de retour.
Bien que je pûsse encor user de ma puissance,
Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
Donc pour n'en perdre point en discours superflus,
Ie croy que vous m'aimez, n'attendez rien de plus,
Florame, je suis fille, & je dépens d'un pere.
FLO. Mais de vostre costé que faut-il que j'espere?
DAP. Si ma jalouse encor vous rencontroit icy,
Ce qu'elle a de soupçons seroit trop éclaircy:
Laissez-moy seule, allez. *FLO.* Se peut-il que Florame
Souffre d'estre si-tost separé de son ame?
Ouy, l'honneur d'obeïr à vos commandemens
Luy doit estre plus cher que ses contentemens.

SCENE VI.

DAPHNIS.

MOn amour par ses yeux plus forte devenuë
L'eust bien-tost emporté dessus ma retenuë,
Et je sentois mes feux tellement s'augmenter
Qu'il n'étoit plus en moy de les pouvoir dompter.
I'avois peur d'en trop dire, & cruelle à moy-mesme,
Parce que j'aime trop, j'ay banny ce que j'aime.
Ie me trouve captive en de si beaux liens,
Que je meurs qu'il le sçache, & j'en fuy les moyens.

Quelle importune loy que cette modestie,
Par qui nostre apparence en glace convertie
Etouffe dans la bouche, & nourrit dans le cœur
Vn feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penser m'est doux! que je t'aime, Florame,
Et que je songe peu dans l'excès de ma flame
A ce qu'en nos destins contre nous irritez
Le merite & les biens font d'inégalitez!
Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les ames basses,
Et ce penser flateur me fait croire aisément
Que mon pere sera de mesme sentiment.
Helas! c'est en effet bien flater mon courage
D'accommoder son sens aux desirs de mon âge,
Il voit par d'autres yeux, & veut d'autres appas.

SCENE VII.

DAPHNIS, AMARANTE.

AMA. IE vous avois bien dit qu'elle n'y seroit pas.
DAP. Que vous avez tardé pour ne trouver personne!
AMA. Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne,
Pour revenir plus viste il eust fallu voler.
DAP. Florame cependant qui vient de s'en aller
A la fin malgré moy s'est ennuyé d'attendre.
AMA. C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de merite & d'esprit comme luy
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennuy,
Vostre ame genereuse a trop de courtoisie.
DAP. Et la vostre amoureuse un peu de jalousie.
AMA. De vray, je goustois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ses discours.
DAP. Aussi je me trouvois si promptement servie
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
Et un mot, l'aimez-vous? *AMA.* Ie l'aime aucunement,
Non-pas jusqu'à troubler vostre contentement;
Mais si son entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.
DAP. Mais au cas qu'il me plûst? *AMA.* Il faudroit vous ceder.
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder,

Au moindre feu pour moy qu'un amant fait paroiſtre
Par curioſité vous le voulez connoiſtre,
Et quand il a gouſté d'un ſi doux entretien,
Ie puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'eſt ainſi que Theante a negligé ma flame,
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame:
Si vous continüez à rompre ainſi mes coups,
Ie ne ſçay tantoſt plus comment vivre avec vous.
DAP. Sans colere, Amarante, il ſemble à vous entendre
Qu'en meſme lieu que vous je vouluſſe pretendre?
Allez, aſſeurez-vous que mes contentemens
Ne vous deſroberont aucun de vos amans,
Et pour vous en donner la preuve plus expreſſe,
Voilà voſtre Theante avec qui je vous laiſſe.

SCENE VIII.

THEANTE, AMARANTE.

THE. TV me vois ſans Florame, un amoureux ennuy
Aſſez adroitement m'a deſrobé de luy.
Las de ceder ma place à ſon diſcours frivole,
Et n'oſant toutefois luy manquer de parole,
Ie pratique un quart-d'heure à mes affections.
AMA. Ma maîtreſſe liſoit dans tes intentions,
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour ſi parfaite.
THE. Ie ne la ſçaurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne ſe dira-t'il point?
AMA. Veux-tu que je t'en parle auec toute franchiſe?
C'eſt la mauvaiſe humeur où Florame l'a miſe.
THE. Florame! *AMA.* Ouy, ce cauſeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le gouſt d'y revenir:
Elle n'a que fort peu ſouffert ſa compagnie,
Et l'en a chaſſé presque avec ignominie.
De dépit cependant ſes mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'huy traiter que de mépris,
Et l'unique raiſon qui fait qu'elle me quitte,
C'eſt l'eſtime où te met près d'elle ton merite:
Elle ne voudroit pas te voir mal ſatisfait,
Ny rompre ſur le champ le deſſein qu'elle a fait.

THE. I'ay regret que Florame ait receu cette honte,
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal ſon conte?
AMA. Auſſi c'eſt un diſcours ennuyeux que le ſien,
Il parle inceſſamment ſans dire jamais rien,
Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
Ie l'envoirois bien-toſt porter ailleurs ſes feintes.
THE. Et je m'aſſeure auſſi tellement en ta foy,
Que bien que tout le jour il cajole avec toy,
Mon eſprit te conſerve une amitié ſi pure,
Que ſans eſtre jaloux je le vois & l'endure.
AMA. Comment le ſerois-tu pour un ſi triſte objet?
Ses imperfections t'en oſtent tout ſujet.
C'eſt à toy d'admirer qu'encor qu'un beau viſage
Dedans ſes entretiens à toute heure t'engage,
I'ay pour toy tant d'amour & ſi peu de ſoupçon,
Que je n'en ſuis jalouſe en aucune façon.
C'eſt aimer puiſſamment que d'aimer de la ſorte,
Mais mon affection eſt bien encor plus forte.
Tu ſçais (& je le dis ſans te meſeſtimer)
Que quand noſtre Daphnis auroit ſçeu te charmer,
Ce qu'elle eſt plus que toy mettroit hors d'eſperance
Les fruits qui ſeroient dûs à ta perſeverance.
Plûſt à Dieu que le Ciel te donnaſt aſſez d'heur
Pour faire naiſtre en elle autant que j'ay d'ardeur,
L'aiſe de voir la porte à ta fortune ouverte
Me feroit librement conſentir à ma perte.
THE. Ie te ſouhaite un change autant avantageux.
Plûſt à Dieu que le Sort te fuſt moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'euſt favoriſée,
Que Florame fuſt Prince, & qu'il t'euſt épouſée.
Ie priſe auprès des tiens ſi peu mes intereſts,
Que bien que j'en ſentiſſe au cœur mille regrets,
Et que de déplaiſir il m'en coûtaſt la vie,
Ie me la tiendrois lors heureuſement ravie.
AMA. Ie ne voudrois point d'heur qui vinſt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en ſeroit pas d'accord.
THE. Il a mine d'avoir quelque choſe à me dire.
AMA. Ma preſence y nuiroit, Adieu, je me retire.
THE. Arreſte, nous pourrons nous voir tout à loiſir,
Rien ne le preſſe.

SCENE IX.

THEANTE, DAMON.

THE. AMy, que tu m'as fait plaiſir!
I'étois fort à la geſne avec cette Suivante.
DAM. Celle qui te charmoit te devient bien peſante.
THE. Ie l'aime encor pourtant, mais mon ambition
Ne laiſſe point agir mon inclination,
Et bien que ſur mon cœur elle ſoit la plus forte,
Tous mes deſirs ne vont qu'où mon deſſein les porte.
Au reſte j'ay ſondé l'eſprit de mon rival.
DAM. Et connu? *THE.* Qu'il n'eſt pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une Nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en ſois en cervelle.
Il a veu... *DAM.* Qui? *THE.* Daphnis, & n'en a remporté
Que ce qu'elle devoit à ſa temerité.
DA. Comme quoy? *TH.* Des mépris, des rigueurs ſans pareilles.
DAM. As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles?
THE. Celle dont je les tiens en parle aſſeurément.
DAM. Pour un homme ſi fin on te dupe aiſément.
Amarante elle-meſme en eſt mal ſatisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle ſouhaite;
Pour ſeconder Florame en ſes intentions
On l'avoit écartée à des commiſſions.
Ie viens de le trouver, tout ravy dans ſon ame
D'avoir eu les moyens de faire voir ſa flame,
Et qui préſume tant de ſes proſperitez,
Qu'il croit ſes vœux receus puiſqu'ils ſont écoutez.
Et certes ſon eſpoir n'eſt pas hors d'apparence,
Après ce bon accueil & cette conference
Dont Daphnis elle-meſme a fait l'occaſion,
I'en crains fort un ſuccès à ta confuſion.
Taſchons d'y donner ordre, & ſans plus de langage
Aviſe en quoy tu veux employer mon courage.
THE. Luy diſputer un bien où j'ay ſi peu de part,
Ce ſeroit m'expoſer pour quelqu'autre au hazard.
Le duel eſt faſcheux, & quoy qu'il en arrive
De ſa poſſeſſion l'un & l'autre il nous prive,

Puiſque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de ſa peine un troiſiéme a le fruit.
A croire ſon courage en amour on s'abuſe,
La valeur d'ordinaire y ſert moins que la ruſe.
DAM. Avant que paſſer outre, un peu d'attention.
THE. Te viens-tu d'aviſer de quelque invention?
DAM. Ouy, ta ſeule maxime en fonde l'entrepriſe.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtiſe,
Et quoy qu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Vn moment de bon-heur luy peut gagner ce prix.
THE. Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
DAM. Ie veux que de ſa part tu ne doives rien craindre,
N'eſt-ce pas le plus ſeur qu'un duel hazardeux
Entre Florame & luy les en prive tous deux?
THE. Crois-tu qu'avec Florame aiſément on l'engage?
DAM. Ie l'y reſoudray trop avec un peu d'ombrage.
Vn amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du meſme objet ont un plus doux accueil,
Des faveurs qu'on leur fait il forme ſes offenſes,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il court aux violences.
Nous les verrions par là l'un & l'autre écartez
Laiſſer la place libre à tes felicitez.
THE. Ouy, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole?
DAM. Tu te mets en l'eſprit une crainte frivole,
Mon peril de ces lieux ne te bannira pas,
Et moy pour te ſervir je courrois au trépas.
THE. En meſme occaſion diſpoſe de ma vie,
Et ſois ſeur que pour toy j'auray la meſme envie.
DAM. Allons, ces complimens en retardent l'effet.
THE. Le Ciel ne vit jamais un amy ſi parfait.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CELIE.

FLO. ENfin quelque froideur qui paroiſſe en Floriſe,
Aux volontez d'un frere elle s'en eſt remiſe.
CE. Quoy qu'elle s'en rapporte à vous entierement,
Vous luy feriez plaiſir d'en uſer autrement.
Les amours d'un vieillard ſont d'une foible amorce.
FLO. Que veux-tu ? ſon eſprit ſe fait un peu de force,
Elle ſe ſacrifie à mes contentemens,
Et pour mes intereſts contraint ſes ſentimens.
Aſſeure donc Geraſte, en me donnant ſa fille,
Qu'il gagne en un moment toute noſtre famille,
Et que tout vieil qu'il eſt, cette condition
Ne laiſſe aucun obſtacle à ſon affection.
Mais auſſi de Floriſe il ne doit rien pretendre,
A moins que ſe reſoudre à m'accepter pour gendre.
CEL. Plaiſez-vous à Daphnis ? c'eſt là le principal.
FLO. Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal:
D'ailleurs ſa reſiſtance obſcurciroit ſa gloire,
Ie la meriterois ſi je la pouvois croire.
La voilà qu'un rival m'empeſche d'aborder:
Le rang qu'il tient ſur moy m'oblige à luy ceder,
Et la pitié que j'ay d'un amant ſi fidelle
Luy veut donner loiſir d'eſtre dédaigné d'elle.

SCENE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

CLA. CEs dédains rigoureux dureront-ils toûjours?
DAP. Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.
CLA. C'eſt

CLA. C'eſt prescrire à mes feux des loix bien inhumaines!
DAP. Faites finir vos feux, je finiray leurs peines.
CLA. Le moyen de forcer mon inclination?
DAP. Le moyen de ſouffrir voſtre obſtination?
CLA. Qui ne s'obſtineroit en vous voyant ſi belle?
DAP. Qui vous pourroit aimer vous voyant ſi rebelle?
CLA. Eſt-ce rebellion que d'avoir trop de feu?
DAP. C'eſt avoir trop d'amour, & m'obeïr trop peu.
CLA. La puiſſance ſur moy que je vous ay donnée...
DAP. D'aucune exception ne doit eſtre bornée.
CLA. Eſſayez autrement ce pouvoir ſouverain.
DAP. Cet eſſay me fait voir que je commande en vain.
CLA. C'eſt un injuſte eſſay qui feroit ma ruïne.
DAP. Ce n'eſt plus obeïr depuis qu'on examine.
CLA. Mais l'Amour vous défend un tel commandement.
DAP. Et moy je me défens un plus doux traitement.
CLA. Avec ce beau viſage avoir le cœur de roche!
DAP. Si le mien s'endurcit, ce n'eſt qu'à voſtre approche.
CLA. Que je ſçache du moins d'où naiſſent vos froideurs.
DAP. Peut-eſtre du ſujet qui produit vos ardeurs.
CLA. Si je bruſle, Daphnis, c'eſt de nous voir enſemble.
DAP. Et c'eſt de nous y voir, Clarimond, que je tremble.
CLA. Voſtre contentement n'eſt qu'à me maltraiter.
DAP. Comme le voſtre n'eſt qu'à me perſecuter.
CLA. Quoy ! l'on vous perſecute à force de ſervices?
DAP. Non, mais de voſtre part ce me ſont des ſupplices.
CLA. Helas ! & quand pourra venir ma gueriſon?
DAP. Lors que le temps chez vous remettra la raiſon.
CLA. Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame eſt épriſe.
DAP. Ce n'eſt pas ſans raiſon auſſi qu'on vous mépriſe.
CLA. Iuſte Ciel ! & que doy-je eſperer deſormais?
DAP. Que je ne ſuis pas fille à vous aimer jamais.
CLA. C'eſt donc perdre mon temps que de plus y pretendre?
DAP. Comme je perds icy le mien à vous entendre.
CLA. Me quittez-vous ſi-toſt ſans me vouloir guerir?
DAP. Clarimond ſans Daphnis peut & vivre & mourir.
CLA. Ie mourray toutesfois ſi je ne vous poſſede.
DAP. Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remede.

SCENE III.

CLARIMOND.

TOut dédaigné je l'aime, & malgré ſa rigueur
Ses charmes plus puiſſans luy conſervent mon cœur;
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent
Sa bouche le refuſe, & ſes yeux le retiennent,
Ie ne puis, tant elle a de mépris & d'appas,
Ny le faire accepter, ny ne le donner pas;
Et comme ſi l'amour faiſoit naiſtre ſa haine,
Ou qu'elle meſuraſt ſes plaiſirs à ma peine,
On voit paroiſtre enſemble, & croiſtre également,
Ma flame & ſes froideurs, ſa joye & mon tourment.
Ie taſche à m'affranchir de ce malheur extreſme,
Et je ne ſçaurois plus diſpoſer de moy-meſme,
Mon deſeſpoir trop laſche obeït à mon ſort,
Et mes reſſentimens n'ont qu'un debile effort.
Mais pour foibles qu'ils ſoient, aidons leur impuiſſance,
Donnons-leur le ſecours d'une éternelle abſence.
Adieu, cruelle ingrate, Adieu, je fuy ces lieux
Pour deſrober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

CLARIMOND, AMARANTE.

AMA. MOnſieur, Monſieur, un mot. L'air de voſtre viſage
Témoigne un déplaiſir caché dans le courage,
Vous quittez ma maîtreſſe un peu mal ſatisfait.
CLA. Ce que voit Amarante en eſt le moindre effet.
Ie porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs ſur le front, & dans le cœur des rages.
AMA. Pour un peu de froideur c'eſt trop deſesperer.
CLA. Que ne dis-tu plûtoſt que c'eſt trop endurer?
Ie devrois eſtre las d'un ſi cruel martyre,
Briſer les fers honteux où me tient ſon empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.
AMA. Si je vous croyois homme à garder un ſecret,

Vous pourriez ſur ce point apprendre quelque choſe,
Que je meurs de vous dire, & toutefois je n'oſe.
L'erreur où je vous voy me fait compaſſion,
Mais pourriez-vous avoir de la discretion?
CLA. Prens-en ma foy de gage avec.... Laiſſe-moy faire.
[a] *AMA.* Vous voulez justement m'obliger à me taire.
Aux filles de ma ſorte il ſuffit de la foy,
Reſervez vos preſens pour quelqu'autre que moy.
CLA. Souffre.... *AMA.* Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne,
Mais vous aurez bien plus dequoy vous étonner,
Quand vous ſçaurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle,
Et vos ſubmiſſions vous perdent auprès d'elle:
Epargnez deſormais tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voyez plus.
Toutes ſes cruautez ne ſont qu'en apparence,
Du coſté du vieillard tournez voſtre esperance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Vn prompt amour naiſtra de ſon commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie
Pour s'acquerir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de reputation
Qu'on la croira forcer ſon inclination.
Nommez cette maxime, ou prudence, ou ſottiſe,
C'eſt la ſeule raiſon qui fait qu'on vous mépriſe.
CLA. Helas! & le moyen de croire tes diſcours?
AMA. De grace, n'uſez point ſi mal de mon ſecours,
Croyez les bons avis d'une bouche fidelle,
Et ſongeant ſeulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas ſuperflus,
Parlez-en au bon-homme, & ne la voyez plus.
CLA. Tu ne flates mon cœur que d'un eſpoir frivole.
AMA. Hazardez ſeulement deux mots ſur ma parole,
Et n'apprehendez point la honte d'un refus.
CLA. Mais ſi j'en recevois, je ſerois bien confus,
Vn oncle pourra mieux concerter cette affaire.
AMA. Ou par vous, ou par luy ménagez bien le pere.

[a] *Il veut tirer un diamant de ſon doigt pour le luy donner, & elle l'en empeſche*

SCENE V.

AMARANTE.

QV'aiſément un eſprit qui ſe laiſſe flater
S'imagine un bon-heur qu'il penſe meriter!
Clarimond eſt bien vain enſemble & bien credule,
De ſe perſuader que Daphnis diſſimule,
Et que ce grand dédain déguiſe un grand amour
Que le ſeul choix d'un pere a droit de mettre au jour.
Il s'en paſme de joye, & deſſus ma parole
De tant d'affronts receus ſon ame ſe conſole:
Il les cherit peut-eſtre & les tient à faveurs,
Tant ce trompeur eſpoir redouble ſes ferveurs.
S'il rencontroit le pere, & que mon entrepriſe....

SCENE VI.

GERASTE, AMARANTE.

GER. AMarante. *AM.* Monſieur. *GE.* Vous faites la ſurpriſe,
Encor que de ſi loin vous m'ayez veu venir,
Que Clarimond n'eſt plus à vous entretenir!
Ie donne ainſi la chaſſe à ceux qui vous en content!
AMA. A moy? mes vanitez jusque là ne ſe montent.
GER. Il ſembloit toutefois parler d'affection.
AMA. Ouy, mais qu'eſtimez-vous de ſon intention?
GER. Ie croy que ſes deſſeins tendent au mariage.
AMA. Il eſt vray. *GER.* Quelque foy qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous ſurprendre, & ſous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.
AMA. Voſtre âge ſoupçonneux a toûjours des chimeres
Qui le font mal juger des cœurs les plus ſinceres.
GER. Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne ſe fait guere avec ſincerité.
AMA. Poſé que cela ſoit: Clarimond me careſſe;
Mais ſi je vous diſois que c'eſt pour ma maîtreſſe,
Et que le ſeul beſoin qu'il a de mon ſecours
Sortant d'avec Daphnis l'arreſte en mes diſcours?

GER. S'il a beſoin de toy pour avoir bonne iſſuë,
C'eſt ſigne que ſa flame eſt aſſez mal receuë.
AMA. Pas tant qu'elle paroit, & que vous préſumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs ſont enflamez,
Mais Daphnis ſe contraint de peur de vous déplaire,
Et ſa bouche eſt toûjours à ſes deſirs contraire,
Horſmis lors qu'avec moy s'ouvrant confidemment
Elle trouve à ſes maux quelque ſoulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Taſche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces,
Et moy, je l'entretiens toûjours d'un peu d'eſpoir.
GER. A ce conte Daphnis eſt fort dans le devoir,
Ie n'en puis ſouhaiter un meilleur témoignage,
Et ce reſpect m'oblige à l'aimer davantage.
Ie luy ſeray bon pere, & puiſque ce party
A ſa condition ſe rencontre aſſorty,
Bien qu'elle pûſt encor un peu plus haut atteindre,
Ie la veux enhardir à ne ſe plus contraindre.
AMA. Vous n'en pourrez jamais tirer la verité.
Honteuſe de l'aimer ſans voſtre autorité,
Elle s'en défendra de toute ſa puiſſance.
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obeïſſance;
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant
Vos ordres produiront un prompt conſentement.
Mais on ouvre la porte, helas! je ſuis perduë,
Si j'ay tant de malheur qu'elle m'ait entenduë.
[a] *GER.* Luy procurant du bien elle croit la faſcher, [a] *Elle rentre dans le jardin.*
Et cette vaine peur la fait ainſi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Celie.
Toutefois diſons-luy quelque mot en paſſant
Qui la puiſſe guerir du mal qu'elle reſſent.

SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

GER. MA fille, c'eſt en vain que tu fais la diſcrette,
I'ay découvert enfin ta paſſion ſecrette,
Ie ne t'en parle point ſur des avis douteux.
N'en rougy point, Daphnis, ton choix n'eſt pas honteux,

Moy-meſme je l'agrée, & veux bien que ton ame
A cet amant ſi cher ne cache plus ſa flame.
Tu pouvois en effet pretendre un peu plus haut,
Mais on ne peut aſſez estimer ce qu'il vaut;
Ses belles qualitez, ſon credit, & ſa race
Auprés des gens d'honneur ſont trop dignes de grace.
Adieu, ſi tu le vois, tu peux luy témoigner
Que ſans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE VIII.

DAPHNIS.

D'Aiſe & d'étonnement je demeure immobile
D'où luy vient cette humeur de m'eſtre ſi facile?
D'où me vient ce bon-heur où je n'oſois penſer?
Florame, il m'eſt permis de te recompenſer,
Et ſans plus déguiſer ce qu'un pere authoriſe,
Ie puis me revancher du don de ta franchiſe:
Ton merite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, & favorable aux tiens,
Il trouve en tes vertus des richeſſes plus belles.
Mais eſt-il vray, mes ſens? m'étes-vous bien fidelles?
Mon heur me rend confuſe, & ma confuſion
Me fait tout ſoupçonner de quelque illuſion.
Ie ne me trompe point, ton merite & ta race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace,
Florame, il eſt tout vray, deſlors que je te vis
Vn batement de cœur me fit de cet avis,
Et mon pere aujourd'huy ſouffre que dans ſon ame
Les meſmes ſentimens ..

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAP. Q Voy, vous voila, Florame!
Ie vous avois prié tantoſt de me quitter.
FLO. Et je vous ay quittée auſſi ſans contester.
DAP. Mais revenir ſi-toſt c'eſt me faire une offenſe.
FLO. Quand j'aurois ſur ce point receu quelque défenſe,

Si vous ſçaviez quels feux ont preſſé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.
DAP. Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me perſuader des flames ſans pareilles:
Ie croy que vous m'aimez, & c'eſt en croire plus,
Que n'en exprimeroient vos diſcours ſuperflus.
FLO. Mes feux, qu'ont redoublé ces propos adorables,
A force d'eſtre crûs deviennent incroyables,
Et vous n'en croyez rien qui ne ſoit au deſſous.
Que ne m'eſt-il permis d'en croire autant de vous?
DAP. Voſtre croyance eſt libre. *FLO.* Il me la faudroit vraye.
DAP. Mon cœur par mes regards vous fait trop voir ſa playe,
Vn homme ſi ſçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puiſqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, aſſeurez-vous que voſtre amour me touche.
Depuis tantoſt je parle un peu plus librement,
Ou ſi vous le voulez, un peu plus hardiment,
Auſſi j'ay veu mon pere, & s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos deſirs ſa volonté conspire.
FLO. Surpris, ravy, confus, je n'ay que répartir.
Eſtre aimé de Daphnis! un pere y conſentir!
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles!
Mon espoir n'euſt oſé concevoir ces miracles.
DAP. Miracles toutesfois qu'Amarante a produits,
De ſa jalouſe humeur nous tirons ces doux fruits.
Au recit de nos feux, malgré ſon artifice,
La bonté de mon pere a trompé ſa malice,
Du moins je le préſume, & ne puis ſoupçonner
Que mon pere ſans elle ait pû rien deviner.
FLO. Les avis d'Amarante en trahiſſant ma flame
N'ont point gagné Geraste en faveur de Florame,
Les reſſorts d'un miracle ont un plus haut moteur,
Et tout autre qu'un Dieu n'en peut eſtre l'autheur.
DAP. C'en eſt un que l'Amour. *FLO.* Et vous verrez peut-eſtre
Que ſon pouvoir divin ſe fait icy paroiſtre,
Dont quelques grands effets avant qu'il ſoit long-temps
Vous rendront étonnée, & nos deſirs contens.
DAP. Florame, aprés vos feux & l'aveu de mon pere,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.
FLO. Aimez-en le premier, & recevez la foy
D'un bien-heureux amant qu'il met ſous voſtre loy.

DAP. Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.
FLO. Quoy que doresnavant Amarante survienne,
Ie croy que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rheume, ou gauchir sur le bal?
DAP. Si je puis tant soit peu dissimuler ma joye,
Et que dessus mon front son excès ne se voye,
Ie me jouray bien d'elle, & des empeschemens
Que son adresse apporte à nos contentemens.
FLO. I'en apprendray de vous l'agreable Nouvelle.
Vn ordre necessaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le succès de nos vœux.
DAP. Nous n'avons plus qu'une ame & qu'vn vouloir nous deux:
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand doy-je esperer de vous revoir icy?
FLO. Dans une heure au plus tard. *DAP.* Allez donc, la voicy.

SCENE X.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAP. AMarante, vraiment vous étes fort jolie,
Vous n'égayez pas mal vostre melancolie,
Vostre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
Et choisit assez bien ses divertissemens.
Vostre esprit pour vous mesme a force complaisance,
De me faire l'objet de vostre médisance;
Et pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions.
AMA. Moy! que de vous j'osasse aucunement médire!
DAP. Voyez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire,
Vous avez veu mon pere, avec qui vos discours
M'ont fait à vostre gré de frivoles amours.
Quoy! souffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bien-tost une secrette flame?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loy
Vous fait en mes secrets plus sçavante que moy.
Mais passe pour le croire, il falloit que mon pere
De vostre confidence appriſt cette chimere?
AMA. S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon
Où je ne contribuë en aucune façon.

Ie sçay

Ie sçay trop que le Ciel avec de telles graces
Vous donne trop de cœur pour des flames si basses,
Et quand je vous croirois dans cet indigne choix,
Ie sçay ce que je suis, & ce que je vous dois.
DAP. Ne tranchez point ainsi de la respectueuse:
Vostre peine après tout vous est bien fructueuse,
Vous la devez cherir, & son heureux succès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon pere le bannit, & de l'une, & de l'autre,
Pensant nuire à mon feu, vous ruïnez le vostre;
Ie luy viens de parler, mais c'étoit seulement
Pour luy dire l'Arrest de son banniſſement.
Vous devez cependant estre fort satisfaite,
Qu'à vostre occasion un pere me maltraite.
Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquerir ma haine avec peu de profit.
AMA. Si touchant vos amours on sçait rien de ma bouche,
Que je puisse à vos yeux devenir une souche,
Que le Ciel... *DAP.* Finissez vos imprécations,
I'aime vostre malice, & vos delations.
Ma mignonne, apprenez que vous étes deceuë:
C'est par vostre rapport que mon ardeur est sceuë,
Mais mon pere y consent, & vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCENE XI.

AMARANTE.

AY-je bien entendu? sa belle humeur se jouë,
Et par plaisir soy-mesme elle se desavouë.
Son pere la mal-traite, & consent à ses vœux!
Ay-je nommé Florame en parlant de ses feux?
Florame, Clarimond; ces deux noms, ce me semble,
Pour estre confondus n'ont rien qui se ressemble.
Le moyen que jamais on entendist si mal,
Que l'un de ces amans fust pris pour son rival?
Ie ne sçais où j'en suis, & toutefois j'espere,
Sous ces obscuritez je soupçonne un mistere,
Et mon esprit confus à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flater.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.

OV'EN l'attente de ce qu'on aime
Vne heure eſt faſcheuſe à paſſer!
Qu'elle ennuye un amour extreſme
Dont la joye eſt reduite aux douceurs d'y penſer.

Le mien qui fuit la défiance
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuſe d'impatience
Plûtoſt que mon amant de peu de ſouvenir.

Ainſi moy-meſme je m'abuſe
De crainte d'un plus grand ennuy,
Et je ne cherche plus de ruſe
Qu'à m'oſter tout ſujet de me plaindre de luy.

Auſſi-bien malgré ma colere
Ie bruſlerois de m'appaiſer,
Et ſa peine la plus ſevere
Ne ſeroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuſer.

Ie doy rougir de ma foibleſſe,
C'eſt eſtre trop bonne en effet;
Daphnis, fais un peu la Maîtreſſe,
Et ſouuien-toy du moins...

SCENE II.

GERASTE, CELIE, DAPHNIS.

GER.[a] ADieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux aſſeurer. [b] Ma fille, je préſume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voudrois pas ſortir de ton devoir.
DAP. C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.
GER. Mais ſi pour en tirer une preuve plus claire,
Ie diſois qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre amant?
DAP. Il ſeroit un peu tard pour un tel changement.
Sous voſtre authorité j'ay dévoilé mon ame,
I'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flame,
Et c'eſt ſous voſtre aveu qu'il a receu ma foy.
GER. Ouy, mais je viens de faire un autre choix pour toy.
DAP. Ma foy ne permet plus une telle inconſtance.
GER. Et moy je ne ſçaurois ſouffrir de reſiſtance,
Si ce gage eſt donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſoûpirez en vain, vos ſoûpirs & vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiſſantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Voſtre rebellion s'exprimer par vos pleurs.
[c] La pitié me gagnoit, il m'étoit impoſſible
De voir encor ſes pleurs & n'eſtre pas ſenſible,
Mon injuſte rigueur ne pouvoit plus tenir,
Et de peur de me rendre il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie,
Et mon amour ainſi l'a promis à Celie,
Floriſe ne ſe peut acquerir qu'à ce prix,
Si Florame...

[a] *A Celie.*
[b] *Celie rentre, & Geraste continuë à parler à Daphnis.*
[c] *Daphnis rentre, & Geraste continuë.*

SCENE III.

GERASTE, AMARANTE.

AMA. MOnſieur, vous vous étes mépris,
C'eſt Clarimond qu'elle aime. *GER.* Et ma plus grande peine
N'eſt que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
Dans ſa rebellion à mon authorité
L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté:
Si pour ce Cavalier elle avoit moins de flame,
Elle agrêroit le choix que je fais de Florame,
Et prenant deſormais un mouvement plus ſain,
Ne s'obſtineroit pas à rompre mon deſſein.
AMA. C'eſt ce choix inégal qui vous la fait rebelle,
Mais pour tout autre amant n'apprehendez rien d'elle.
GER. Florame a peu de bien, mais pour quelque raiſon
C'eſt luy ſeul dont je fais l'appuy de ma maiſon,
Examiner mon choix c'eſt un trait d'imprudence.
Toy qu'à preſent Daphnis traite de confidence,
Et dont le ſeul avis gouverne ſes ſecrets,
Ie te prie, Amarante, adoucy ſes regrets,
Reſous-la, ſi tu peux, à contenter un pere,
Fay qu'elle aime Florame, ou craigne ma colere.
AMA. Puiſque vous le voulez, j'y feray mon pouvoir:
C'eſt choſe toutefois dont j'ay ſi peu d'eſpoir,
Que je craindrois plûtoſt de l'aigrir davantage.
GER. Il eſt tant de moyens de fléchir un courage,
Trouve pour la gagner quelque ſubtil appas,
La recompenſe après ne te manquera pas.

SCENE IV.

AMARANTE.

ACcorde qui pourra le pere avec la fille,
L'égarement d'eſprit regne ſur la famille.
Daphnis aime Florame, & ſon pere y conſent,
D'elle-meſme j'ay ſçeu l'aiſe qu'elle en reſſent,
Et ſi j'en croy ce pere, elle ne porte en l'ame
Que revolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'oppoſer à ſes propres deſirs,
Démentir tout ſon cœur, détruire ſes plaiſirs?
S'ils ſont ſages tous deux, il faut que je ſois folle:
Leur méconte pourtant, quel qu'il ſoit, me conſole,
Et bien qu'il me réduiſe au bout de mon Latin,
Vn peu plus en repos j'en attendray la fin.

SCENE V.

FLORAME, DAMON.

FLO. SAns me voir elle rentre, & quelque bon Genie
Me ſauve de ſes yeux & de ſa tyrannie;
Ie ne me croyois pas quitte de ſes diſcours,
A moins que ſa maîtreſſe en vinſt rompre le cours.
DAM. Ie voudrois t'avoir veu dedans cette contrainte.
FLO. Peut-eſtre voudrois-tu qu'elle empeſchaſt ma plainte?
DAM. Si Theante ſçait tout, ſans raiſon tu t'en plains,
Ie t'ay dit ſes ſecrets, comme à luy tes deſſeins,
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans ſon courage,
Et je vous fais combatre ainſi ſans avantage.
FLO. Toutefois au combat tu n'as pû l'engager?
DAM. Sa generoſité n'en craint pas le danger,
Mais cela choque un peu ſa prudence amoureuſe,
Veu que la fuite en eſt la fin la plus heureuſe,
Et qu'il faut que l'un mort l'autre tire païs.
FLO. Malgré le déplaiſir de mes ſecrets trahis,
Ie ne puis, cher amy, qu'avec toy je ne rie
Des ſubtiles raiſons de ſa poltronnerie.

Nous faire ce duël ſans s'expoſer aux coups,
C'eſt veritablement en ſçavoir plus que nous,
Et te mettre en ſa place avec aſſez d'adreſſe.
DAM. Qu'importe à quels perils il gagne une Maîtreſſe?
Que ſes rivaux entr'eux faſſent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout luy ſemblera bon, pourveu que ſans en eſtre
Il puiſſe de ces lieux les faire disparoiſtre.
FLO. Mais ton ſervice offert hazardoit bien ta foy,
Et s'il euſt eu du cœur, t'engageoit contre moy.
DAM. Ie ſçavois trop que l'offre en ſeroit rejettée,
Depuis plus de dix ans je connoy ſa portée,
Il ne devient mutin que fort malaiſément,
Et préfere la ruſe à l'éclairciſſement.
FLO. Les maximes qu'il tient pour conſerver ſa vie
T'ont donné des plaiſirs où je te porte envie.
DAM. Tu peux incontinent les gouſter ſi tu veux.
Luy qui doute fort peu du ſuccès de ſes vœux,
Et qui croit que déja Clarimond & Florame
Disputent loin d'icy le ſujet de leur flame,
Seroit-il homme à perdre un temps ſi précieux
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et ſeul à la faveur de quelque mot pour rire
Prendre l'occaſion de conter ſon martire?
FLO. Mais s'il nous trouve enſemble, il pourra ſoupçonner
Que nous prenons plaiſir tous deux à le berner.
DAM. De peur que nous voyant il conceuſt quelque ombrage,
I'avois mis tout exprès Cleon ſur le paſſage.
Theante approche-t'il? *CLE.* Il eſt en ce carfour.
DAM. Adieu donc, nous pourrons le joüer tour à tour.
[a] *Il eſt ſeul.* *FLO.*[a] Ie m'étonne comment tant de belles parties
En ce pauvre amoureux ſont ſi mal aſſorties,
Qu'il a ſi mauvais cœur avec de ſi bons yeux,
Et fait un ſi beau choix ſans le defendre mieux.
Pour tant d'ambition c'eſt bien peu de courage.

SCENE VI.

FLORAME, THEANTE.

FLO. QVelle ſurpriſe, amy, paroit ſur ton viſage?
THE. T'ayant cherché long-temps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y penſois plus.
FLO. Parle plus franchement, faſché de ta promeſſe
Tu veux & n'oſerois reprendre ta Maîtreſſe,
Ta paſſion qui ſouffre une trop dure loy
Pour la gouverner ſeul te deſroboit de moy?
THE. De peur que ton eſprit formaſt cette croyance
De l'aborder ſans toy je faiſois conſcience.
FLO. C'eſt ce qui t'obligeoit ſans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien ſi cher.
Ie te cede Amarante, & te rends ta parole.
I'aime ailleurs, & laſſé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui bleſſe mes amis,
Ma flame eſt veritable, & ſon effet permis,
I'adore une beauté qui peut diſpoſer d'elle,
Et ſeconder mes feux ſans ſe rendre infidelle.
THE. Tu veux dire Daphnis? *FLO.* Ie ne puis te celer
Qu'elle eſt l'unique objet pour qui je veux bruſler.
THE. Le bruit vole déja qu'elle eſt pour toy ſans glace,
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.
FLO. Qu'il vienne ce rival apprendre à ſon malheur
Que s'il me paſſe en biens, il me cede en valeur,
Que ſa vaine arrogance en ce duël trompée
Me faſſe meriter Daphnis à coups d'épée:
Par là je gagne tout, ma generoſité
Supplêra ce qui fait noſtre inégalité,
Et ſon pere amoureux du bruit de ma vaillance
La fera ſur ſes biens emporter la balance.
THE. Tu n'en peux eſperer un moindre évenement.
L'heur ſuit dans les duëls le plus heureux amant,
Le glorieux ſuccès d'une action ſi belle,
Ton ſang mis au hazard, ou répandu pour elle,
Ne peut laiſſer au pere aucun lieu de refus:
Tien ta Maîtreſſe acquiſe, & ton rival confus,

Et ſans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il ſoûtient laſchement d'une valeur commune,
Ne fay de ſon orgueil qu'un ſujet de mépris,
Et penſe que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu, puiſſe le Ciel à ton amour parfaite
Accorder un ſuccès tel que je le ſouhaite.
FLO. Ce cartel, ce me ſemble, eſt trop long à venir,
Mon courage boüillant ne ſe peut contenir,
Enflé par tes diſcours il ne ſçauroit attendre
Qu'un inſolent deffy l'oblige à ſe deffendre.
Va donc, & de ma part appelle Clarimond,
Dy-luy que pour demain il choiſiſſe un ſecond,
Et que nous l'attendrons au Chaſteau de Biſſeſtre.
THE. I'adore ce grand cœur qu'icy tu fais paroiſtre,
Et demeure ravy du trop d'affection
Que tu m'as temoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant, penſe à quoy tu t'engages.
Si Clarimond laſſé de ſouffrir tant d'outrages
Eteignant ſon amour te cedoit ce bonheur,
Quel beſoin ſeroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-eſtre qu'un faux bruit nous apprend ſa menace,
C'eſt à toy ſeulement de deffendre ta place;
Ces coups du deſeſpoir des amans mépriſez
N'ont rien d'avantageux pour les favoriſez.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces faſcheux remedes,
Ne luy querelle point un bien que tu poſſedes:
Ton amour que Daphnis ne ſçauroit dédaigner
Court risque d'y tout perdre, & n'y peut rien gagner.
Aviſe encor un coup, ta valeur inquiete
En d'extreſmes perils un peu trop toſt te jette.
FLO. Quels perils? l'heur y ſuit le plus heureux amant.
THE. Quelquefois le hazard en diſpoſe autrement.
FLO. Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.
THE. La valeur aux duëls fait moins que la fortune.
FLO. C'eſt par là ſeulement qu'on merite Daphnis.
THE. Mais plûtoſt de ſes yeux par là tu te bannis.
FLO. Cette belle action pourra gagner ſon pere.
THE. Ie le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpere.
FLO. Acceptant un cartel, ſuis-je plus aſſeuré?
THE. Où l'honneur ſouffriroit, rien n'eſt conſideré.
FLO. Ie ne puis reſiſter à des raiſons ſi fortes,
Sur ma boüillante ardeur malgré moy tu l'emportes.

I'attendray qu'on m'attaque. *THE.* Adieu donc. *FLO.* En ce cas,
Souvien-t'en, cher amy, tu me promets ton bras?
THE. Diſpoſe de ma vie. *FLO.*[a] Elle eſt fort aſſeurée
Si rien que ce duël n'empeſche ſa durée.
Il en parle des mieux, c'eſt un jeu qui luy plaiſt,
Mais il devient fort ſage auſſi-toſt qu'il en eſt,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A batre ſes raiſons par des raiſons contraires.

[a] *Il eſt ſeul.*

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAMÉ.

DAP. IE n'oſois t'aborder les yeux baignez de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.
FLO. Vous me jettez, Madame, en d'étranges alarmes,
Dieux! & d'où peut venir ce deluge de larmes?
Le bon-homme eſt-il mort? *DAP.* Non, mais il ſe dédit,
Tout amour deſormais pour toy m'eſt interdit:
Si-bien qu'il me faut eſtre, ou rebelle, ou parjure,
Forcer les droits d'Amour, ou ceux de la Nature,
Mettre un autre en ta place, ou luy deſobeïr,
L'irriter, ou moy-meſme avec toy me trahir.
A moins que de changer, ſa haine inévitable
Me rend de tous coſtez ma perte indubitable,
Ie ne puis conſerver mon devoir, & ma foy,
Ny ſans crime bruſler pour d'autres, n'y pour toy.
FLO. Le nom de cet amant dont l'indiſcrette envie
A mes reſſentimens vient apporter ſa vie?
Le nom de cet amant qui par ſa prompte mort
Doit au lieu du vieillard me reparer ce tort,
Et qui, ſur quelque orgueil que ſon amour ſe fonde,
N'a que jusqu'à ma veuë à demeurer au Monde?
DAP. Ie n'aime pas ſi mal que de m'en informer,
Ie t'aurois fait trop voir que j'euſſe pû l'aimer.
Si j'en ſçavois le nom, ta juſte défiance
Pourroit à ſes defauts imputer ma conſtance,
A ſon peu de merite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit receu ma main.
I'atteſte icy le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le Ciel a fait paroiſtre en Terre

De merites, de biens, de grandeurs, & d'appas,
En meſme objet uny ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit luy ſeul de captiver mon ame,
Florame vaut luy ſeul à ma pudique flame
Tout ce que peut le Monde offrir à mes ardeurs
De merites, d'appas, de biens, & de grandeurs.

FLO. Qu'avec des mots ſi doux vous m'étes inhumaine!
Vous me comblez de joye, & redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour hors de voſtre pouvoir
Irrite d'autant plus mon ſanglant deſeſpoir,
L'excès de voſtre ardeur ne ſert qu'à mon ſupplice;
Devenez-moy cruelle, afin que je gueriſſe.
Guerir! ah, qu'ay-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur,
Aimez toûjours Florame, & quoy qu'il ait pû dire,
Croiſſez de jour en jour vos feux & ſon martyre.
Peut-il rendre ſa vie à de plus heureux coups
Ou mourir plus content, que pour vous, & par vous?

DAP. Puiſque de nos deſtins la rigueur trop ſevere
Oppoſe à nos deſirs l'authorité d'un pere,
Que veux-tu que je faſſe? en l'état où je ſuis,
Eſtre à toy malgré luy, c'eſt ce que je ne puis;
Mais je puis empeſcher qu'un autre me poſſede,
Et qu'un indigne amant à Florame ſuccede.
Le cœur me manque, Adieu, je ſens faillir ma voix.
Florame, ſouvien-toy de ce que tu me dois,
Si nos feux ſont égaux, mon exemple t'ordonne,
Ou d'eſtre à ta Daphnis, ou de n'eſtre à perſonne.

SCENE VIII.

FLORAME.

DEpourveu de conſeil comme de ſentiment,
L'excès de ma douleur m'oſte le jugement.
De tant de biens promis je n'ay plus que ſa veuë,
Et mes bras impuiſſans ne l'ont pas retenuë,
Et meſme je luy laiſſe abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à luy dire un Adieu!
Ma fureur pour Daphnis a de la complaiſance,
Mon deſeſpoir n'oſoit agir en ſa preſence,

De peur que mon tourment aigriſt ſes déplaiſirs,
Vne pitié ſecrette étouffoit mes ſoûpirs,
Sa douleur par reſpect faiſoit taire la mienne;
Mais ma rage à preſent n'a rien qui la retienne.
Sors, infame vieillard, dont le conſentement
Nous a vendu ſi cher le bonheur d'un moment,
Sors, que tu ſois puny de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait conſentir,
Barbare? mais plûtoſt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le tiltre de ſon pere
Debilite ma force, ou rompe ma colere?
Vn nom ſi glorieux, laſche, ne t'eſt plus dû,
En luy manquant de foy ton crime l'a perdu,
Plus j'ay d'amour pour elle, & plus pour toy de haine
Enhardit ma vangeance, & redouble ta peine;
Tu mourras, & je veux, pour finir mes ennuis,
Meriter par ta mort celle où tu me reduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'oſter la vie à qui te l'a donnée!
Ie t'aime, & je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je ſuis ſans reſpect pour ce que tu reſpectes,
Que mes affections ne t'en ſoient pas ſuſpectes;
De plus reglez transports me feroient trahiſon,
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raiſon,
C'eſt peu que de la perdre après t'avoir perduë:
Rien ne ſert plus de guide à mon ame éperduë,
Ie condamne à l'inſtant ce que j'ay réſolu,
Ie veux, & ne veux plus ſi-toſt que j'ay voulu,
Ie menace Geraſte, & pardonne à ton pere;
Ainſi rien ne me vange, & tout me deſeſpere.

SCENE IX.

FLORAME, CELIE.

[a] *Il luy dit ce mot en soûpirant.*

FLO.[a] CElie.... *CEL.* Et bien, Celie? enfin elle a tant fait
Qu'à vos desirs Geraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? vostre aise vous transporte.
FLO. C'esse d'aigrir ma flame en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard, qui croit faire un bon tour
De se joüer de moy par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fay-luy tenir promesse,
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma Maîtresse,
Et ce jour expiré, je vous feray sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.
CEL. Florame. *FLO.* Ie ne puis parler à des perfides.

[b] *Elle est seule.*

CEL.[b] Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir luy-mesme à se joüer de moy.
Geraste a trop d'amour pour n'avoir point de foy,
Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encor heureusement acquise.
D'ailleurs ce grand couroux pourroit-il estre feint?
Auroit-il pû si-tost falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux & son langage
A ce que sa fureur marquoit sur son visage?
Quelqu'un des deux me jouë, épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEANTE, DAMON.

THE. CRoirois-tv qu'un momẽt m'ait pû chãger de sorte
Que je passe à regret pardevant cette porte?
D. Que ton humeur n'a-t'elle un peu plûtost chãgé?
Nous aurions veu l'effet où tu m'as engagé.
Tantost quelque Démon ennemy de ta flame
Te faisoit en ces lieux accompagner Florame,
Sans la crainte qu'alors il te prist pour second,
Ie l'allois appeller au nom de Clarimond,
Et comme si depuis il étoit invisible,
Sa rencontre pour moy s'est renduë impossible.
THE. Ne le cherche donc plus: à bien considerer,
Qu'ils se batent, ou non, je n'en puis qu'esperer.
Daphnis, que son adresse a malgré moy seduite,
Ne pourroit l'oublier, quand il seroit en fuite,
Leur amour est trop forte, & d'ailleurs son trépas
Le privant d'un tel heur ne me le donne pas.
Inégal en fortune aux biens de cette belle,
Et déja par malheur assez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je après tout prétendre de ses pleurs?
Et quel espoir pour moy naistroit de ses douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche, ou plus aimable?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour luy qui ne peut expirer
A tout autre qu'à moy me le fait préferer,
Et j'aurois peine à voir un troisiéme en sa place.
DAM. Tu t'avises trop tard, que veux-tu que je fasse?
I'ay poussé Clarimond à luy faire un appel,
I'ay charge de sa part de luy rendre un cartel,
Le puis-je supprimer? *THE.* Non, mais tu pourrois faire....
DAM. Quoy? *THE.* Que Clarimond prist un sentiment contraire.

DAM. Le détourner d'un coup où ſeul je l'ay porté!
Mon courage eſt mal propre à cette laſcheté.
THE. A de telles raiſons je n'ay de repartie,
Sinon que c'eſt à moy de rompre la partie.
I'en vay ſemer le bruit. *DAM.* Et ſur ce bruit tu veux?
THE. Qu'on leur donne dans peu des Gardes à tous deux,
Et qu'une main puiſſante arreſte leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher amy? *DAM.* L'invention eſt belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord,
Mais ſouffre auparavant que j'y faſſe un effort.
Peut-eſtre mon eſprit trouvera quelque ruſe
Par où, ſans en rougir, du cartel je m'excuſe.
Ne donnons point ſujet de tant parler de nous,
Et ſçachons ſeulement à quoy tu te réſous.
THE. A les laiſſer en paix, & courir l'Italie,
Pour divertir le cours de ma melancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où pretendoit mon cœur ambitieux.
DAM. Amarante à ce conte eſt hors de ta penſée?
THE. Son image du tout n'en eſt pas effacée,
Mais.... *DAM.* Tu crains que pour elle on te faſſe un duël.
THE. Railler un malheureux, c'eſt eſtre trop cruël.
Bien que ſes yeux encor regnent ſur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le Ciel ne nous fit point, & pareils, & rivaux,
Pour avoir des ſuccès tellement inégaux:
C'eſt me perdre d'honneur, & par cette pourſuite,
D'égal que je luy ſuis, me ranger à ſa ſuite.
Ie donne deſormais des regles à mes feux,
De moindres que Daphnis ſont incapables d'eux,
Et rien doreſnavant n'aſſervira mon ame,
Qui ne me puiſſe mettre au deſſus de Florame.
Allons, je ne puis voir ſans mille déplaiſirs
Ce poſſeſſeur du bien où tendoient mes deſirs.
DAM. Arreſte, cette fuite eſt hors de bienſeance,
Et je n'ay point d'appel à faire en ta preſence.

Theante le retire du Theatre comme par force.

SCENE II.

FLORAME.

IEtteray-je toûjours des menaces en l'air
Sans que je ſçache enfin à qui je doy parler?
Auroit-on jamais crû qu'elle me fuſt ravie,
Et qu'on me pûſt oſter Daphnis avant la vie?
Le poſſeſſeur du prix de ma fidelité,
Bien que je ſois vivant, demeure en ſeureté;
Tout inconnu qu'il m'eſt, il produit ma miſere,
Tout mon rival qu'il eſt, il rit de ma colere.
Rival! ah, quel malheur, j'en ay pour me bannir,
Et ceſſe d'en avoir quand je le veux punir.
Grands Dieux, qui m'enviez cette juſte allegeance
Qu'un amant ſupplanté tire de la vangeance,
Et me cachez le bras dont je reçoy les coups,
Eſt-ce voſtre deſſein que je m'en prenne à vous?
Eſt-ce voſtre deſſein d'attirer mes blaſphemes,
Et qu'ainſi que mes maux, mes crimes ſoient extremes,
Qu'à mille impietez oſant me diſpenſer
A voſtre foudre oiſif je donne où ſe lancer?
Ah! ſouffrez qu'en l'état de mon ſort déplorable,
Ie demeure innocent encor que miſerable,
Deſtinez à vos feux d'autres objets que moy,
Vous n'en ſçauriez manquer quand on manque de foy,
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intereſt vous meſme à mes injures.
Montrez en me vangeant que vous étes des Dieux,
Ou conduiſez mon bras puiſque je n'ay point d'yeux,
Et qu'on ſçait deſrober d'un rival qui me tuë
Le nom à mon oreille & l'objet à ma veuë.
Rival, qui que tu ſois, dont l'inſolent amour
Idolatre un Soleil & n'oſe voir le jour,
N'oppoſe plus ta crainte à l'ardeur qui te preſſe,
Fay toy, fay toy connoiſtre allant voir ta Maîtreſſe.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLO. AMarante (auſſi bien te faut-il confeſſer
Que la ſeule Daphnis avoit ſceu me bleſſer)
Dy-moy qui me l'enleve, appren-moy quel myſtere
Me cache le rival qui poſſede ſon pere,
A quel heureux amant Geraſte a deſtiné
Ce beau prix que l'Amour m'avoit ſi bien donné.
AMA. Ce dûſt vous eſtre aſſez de m'avoir abuſée,
Sans faire encor de moy vos ſujets de riſée:
Ie ſçay que le vieillard favoriſe vos feux,
Et que rien que Daphnis n'eſt contraire à vos vœux.
FLO. Que me dis-tu ? luy ſeul, & ſa rigueur nouvelle
Empeſchent les effets d'une ardeur mutuelle.
AMA. Penſez-vous me duper avec ce feint couroux?
Luy-meſme il m'a prié de luy parler pour vous.
FLO. Vois-tu, ne t'en ry plus ; ta ſeule jalouſie
A mis à ce vieillard ce change en fantaiſie,
Ce n'eſt pas avec moy que tu te dois joüer,
Et ton crime redouble à le deſavoüer:
Mais ſçache qu'aujourd'huy, ſi tu ne fais en ſorte
Que mon fidelle amour ſur ce rival l'emporte,
I'auray trop de moyens à te faire ſentir
Qu'on ne m'offenſe point ſans un prompt repentir.

SCENE IV.

AMARANTE.

VOilà dequoy tomber en un nouveau Dedale.
O Ciel ! qui vit jamais confuſion égale!
Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puiſſant
La bruſle pour Florame & qu'un pere y conſent:
Si j'écoute Geraſte, il luy donne Florame,
Et ſe plaint que Daphnis en rejette la flame:
Et ſi Florame eſt crû, ce vieillard aujourd'huy
Diſpoſe de Daphnis pour un autre que luy.

Sous

Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux, ou moy, nous avons la cervelle troublée;
Si ce n'eſt qu'à deſſein il veüillent tout meſler,
Et ſoient d'intelligence à me faire affoler.
Mon foible eſprit s'y perd, & n'y peut rien comprendre,
Pour en venir à bout il me les faut ſurprendre,
Et quand ils ſe verront, écouter leurs diſcours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voicy mon vieux reſveur, fuyons de ſa preſence,
Qu'il ne m'embroüille encor de quelque confidence:
De crainte que j'en ay d'icy je me bannis,
Tant qu'avec luy je voye, ou Florame, ou Daphnis.

SCENE V.

GERASTE, POLEMON.

POL. I'Ay grand regret, Monſieur, que la foy qui vous lie
Empeſche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que ſon feu m'employe aux offres qu'il vous fait
Lors qu'il n'eſt plus en vous d'en accepter l'effet.
GER. C'eſt un rare treſor que mon malheur me vole;
Et ſi l'honneur ſouffroit un manque de parole,
L'avantageux party que vous me preſentez
Me verroit auſſi-toſt preſt à ſes volontez.
POL. Mais ſi quelque hazard rompoit cette alliance?
GER. N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance,
Ie m'en tiendrois heureux, & ma foy vous répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond.
POL. Adieu, faites état de mon humble ſervice.
GER. Et vous pareillement d'un cœur ſans artifice.

SCENE VI.

CELIE, GERASTE.

CEL. DE ſorte qu'à mes yeux voſtre foy luy répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond?
GER. Cette vaine promeſſe en un cas impoſſible
Adoucit un refus & le rend moins ſenſible,

C'eſt ainſi qu'on oblige un homme à peu de frais.
CEL. Ajouſter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruſe,
Pour me perſuader que qui promet refuſe.
GER. I'ay promis, & tiendrois ce que j'ay proteſté,
Si Florame rompoit le concert arrété.
Pour Daphnis, c'eſt en vain qu'elle fait la rebelle,
I'en viendray trop à bout. *CEL.* Impudence nouvelle!
Florame que Daphnis fait maiſtre de ſon cœur
De voſtre ſeul caprice accuſe la rigueur,
Et je ſçay que ſans vous leur mutuelle flame
Vniroit deux amants qui n'ont déja qu'une ame;
Vous m'oſez cependant effrontément conter
Que Daphnis ſur ce point aime à vous reſiſter!
Vous m'en aviez promis une toute autre iſſuë,
I'en ay porté parole après l'avoir reçeuë:
Qu'avois-je contre vous ou fait, ou projetté,
Pour me faire tremper en voſtre laſcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremiſe?
Aviſez, il y va de plus que de Floriſe,
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ny que de cette ſorte on ſe laiſſe affronter.
GER. Me prends-tu donc pour homme à manquer de parole,
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle?
Va, fay venir Florame, à ſes yeux tu verras
Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiteray Daphnis en ſa preſence
D'avoir pour ſon amour ſi peu de complaiſance.
Qu'il vienne ſeulement voir un pere irrité,
Et joindre ſa priere à mon authorité,
Et lors, ſoit que Daphnis y reſiste, ou conſente,
Enfin ma volonté ſera la plus puiſſante.
CEL. Croyez que nous tromper ce n'eſt pas voſtre mieux.
GER. Me foudroye en ce cas la colere des Cieux.

SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

[a] *Il eſt ſeul.* *GER.*[a] GEraſte, ſur le champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit oüir plaindre,

Tu n'as pû refuſer du temps à ſes douleurs,
Ton cœur s'attendriſſoit de voir couler ſes pleurs,
Et pour avoir uſé trop peu de ta puiſſance,
On t'impute à forfait ſa deſobeïſſance.
[a] Vn traitement trop doux te fait croire ſans foy. [a] *Daphnis vient ſur le Theatre.*
Faudra-t'il que de vous je reçoive la loy,
Et que l'aveuglement d'une amour obſtinée
Contre ma volonté regle voſtre Hymenée?
Mon extreſme indulgence a donné par malheur
A vos rebellions quelque foible couleur,
Et pour quelque moment que vos feux m'ont ſçeu plaire
Vous penſez avoir droit de braver ma colere:
Mais ſçachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours
Ou ne m'obeïr point, ou m'obeïr toûjours.
DAP. Si dans mes premiers feux je vous ſemble obſtinée,
C'eſt l'effet de ma foy ſous voſtre aveu donnée:
Quoy que mette en avant voſtre injuſte couroux
Ie ne veux oppoſer à vous-meſme que vous.
Voſtre permiſſion doit eſtre irrevocable,
Devenez ſeulement à vous-meſme ſemblable,
Il vous falloit, Monſieur, vous-meſme à mes amours
Ou ne conſentir point, ou conſentir toûjours.
Ie choiſiray la mort plûtoſt que le parjure,
M'y voulant obliger vous vous faites injure;
Ne veüillez point combatre ainſi hors de ſaiſon
Voſtre vouloir, ma foy, mes pleurs, & la raiſon.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour luy vous vouliez que j'éteigne ma flame?
GER. Mais que vous a-t'il fait, que pour luy ſeulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foy n'eſt-elle rien au deſſus de la voſtre?
Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre,
Qui le doit emporter ou de vous, ou de moy,
Et qui doit de nous deux plûtoſt manquer de foy?
Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuſe.
Mais à trop raiſonner moy-meſme je m'abuſe,
Il n'eſt point de raiſon valable entre nous deux,
Et pour toute raiſon il ſuffit que je veux.
DAP. Vn parjure jamais ne devient legitime,
Vne excuſe ne peut juſtifier un crime,
Malgré vos changemens mon eſprit reſolu
Croit ſuffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCENE VIII.

GERASTE, DAPHNIS, FLORAME, CELIE, AMARANTE.

DAP. VOicy ce cher amant qui me tient engagée,
A qui ſous voſtre aveu ma foy s'eſt obligée,
Changez de volonté pour un objet nouveau,
Daphnis épouſera Florame, ou le tombeau.
GE. Que voy-je icy, bons Dieux ? *DA.* Mon amour, ma conſtance.
GER. Et ſurquoy donc fonder ta deſobeïſſance?
Quel envieux Démon, & quel charme aſſez fort
Faiſoit entrechoquer deux volontez d'accord?
C'eſt luy que tu cheris, & que je te deſtine,
Et ta rebellion dans un refus s'obſtine!
FLO. Appellez-vous refus de me donner ſa foy
Quand voſtre volonté ſe declara pour moy?
Et cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obeïr après la foy donnée?
GER. C'eſt pour vous que je change, & pour vous ſeulement
Ie veux qu'elle renonce à ſon premier amant:
Lors que je conſentis à ſa ſecrette flame
C'étoit pour Clarimond qui poſſedoit ſon ame;
Amarante du moins me l'avoit dit ainſi.
DAP. Amarante, approchez que tout ſoit éclaircy.
Vne telle impoſture eſt-elle pardonnable?
AMA. Mon amour pour Florame en eſt le ſeul coupable,
Mon eſprit l'adoroit, & vous étonnez-vous
S'il devint inventif puiſqu'il étoit jaloux?
GER. Et par là tu voulois.... *AMA.* Que voſtre ame deceuë
Donnaſt à Clarimond une ſi bonne iſſuë,
Que Florame frustré de l'objet de ſes vœux
Fuſt reduit deſormais à ſeconder mes feux.
FLO. Pardonnez-luy, Monſieur, & vous, ma chere vie,
Voyez que voſtre exemple au pardon vous convie:
Si vous m'aimez encor, vous devez eſtimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.
DAP. Si je t'aime, Florame? ah! ce doute m'offenſe.
D'Amarante avec toy je prendray la défenſe.

GER. Et moy, dans ce pardon je vous veux prévenir.
Voſtre Hymen auſſi-bien ſçaura trop la punir.
DAP. Qu'un nom teu par hazard nous a donné de peine!
CEL. Mais que ſceu maintenant il rend ſa ruſe vaine,
Et donne un prompt ſuccès à vos contentemens!
FLO.[a] Vous de qui je les tiens... *GER.* Tréve de complimens, [a] *à Geraste.*
Ils nous empeſcheroient de parler de Floriſe.
FLO. Il n'en faut point parler, elle vous eſt acquiſe.
GER. Allons donc la trouver, que cet échange heureux
Comble d'aiſe à ſon tour un vieillard amoureux.
DAP. Quoy! je ne ſçavois rien d'une telle partie!
FLO. Ie penſe toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour avant qu'il fuſt long-temps
Vous rendroit étonnée & nos deſirs contens.
Mais differez, Monſieur, une telle viſite,
Mon feu ne ſouffre point que ſi-toſt je la quitte,
Et d'ailleurs je ſçay trop que la loy du devoir
Veut que je ſois chez nous pour vous y recevoir.
GER.[b] Va donc luy témoigner le deſir qui me preſſe. [b] *A Celie.*
FLO. Plûtoſt fay-la venir ſalüer ma Maîtreſſe,
Ainſi tout à la fois nous verrons ſatisfaits
Vos feux & mon devoir, ma flame & vos ſouhaits.
GER. Ie dois eſtre honteux d'attendre qu'elle vienne.
CEL. Attendez-la, Monſieur, & qu'à cela ne tienne,
Ie cours executer cette commiſſion.
GER. Le temps en ſera long à mon affection.
FLO. Toûjours l'impatience à l'amour eſt meſlée.
GER. Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennuy que j'en pourray ſentir
Parmy voſtre entretien trouve à ſe divertir.

SCENE IX.

AMARANTE.

IE le perds donc, l'ingrat, ſans que mon artifice
Ait tiré de ſes maux aucun ſoulagement;
Sans que pas un effet ait ſuivy ma malice,
Ou ma confuſion n'égalaſt ſon tourment.
Pour agréer ailleurs il taſchoit à me plaire,
Vn amour dans la bouche, un autre dans le ſein:

I'ay ſervy de pretexte à ſon feu temeraire,
Et je n'ay pû ſervir d'obstacle à ſon deſſein.
Daphnis me le ravit, non par ſon beau viſage,
Non par ſon bel esprit, ou ſes doux entretiens,
Non que ſur moy ſa race ait aucun avantage,
Mais par le ſeul éclat qui ſort d'un peu de biens.
Filles, que la Nature a ſi bien partagées,
Vous devez préſumer fort peu de vos attraits,
Quelques charmans qu'ils ſoient, vous étes negligées
A moins que la Fortune en rehauſſe les traits.
Mais encor que Daphnis euſt captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fuſt poſſeſſeur?
Destins, pour rendre aiſé le ſuccès de ſa flame,
Falloit-il qu'un vieux foû fuſt épris de ſa ſœur?
Pour tromper mon attente & me faire un ſupplice,
Deux fois l'ordre commun ſe renverſe en un jour;
Vn jeune amant s'attache aux loix de l'avarice,
Et ce vieillard pour luy ſuit celles de l'amour.
Vn discours amoureux n'eſt qu'une fauſſe amorce,
Et Theante & Florame ont feint pour moy des feux,
L'un m'échape de gré, comme l'autre de force,
I'ay quitté l'un pour l'autre, & je les perds tous deux.
Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne ſois ſeduite,
Si je prens quelque peine, une autre en a les fruits,
Et dans le triste état où le Ciel m'a reduite
Ie ne ſens que douleurs, & ne prévoy qu'ennuis.
Vieillard, qui de ta fille achétes une femme
Dont peut-eſtre auſſi-toſt tu ſeras mécontent,
Puiſſe le Ciel aux ſoins qui te vont ronger l'ame
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!
Puiſſe le noir chagrin de ton humeur jalouſe
Me contraindre moy-meſme à déplorer ton ſort,
Te faire un long trépas, & cette jeune épouſe
Vſer toute ſa vie à ſouhaiter ta mort.

F I N.

LA PLACE ROYALLE, COMEDIE.

ACTEVRS.

ALIDOR, Amant d'Angelique.

CLEANDRE, Amy d'Alidor.

DORASTE, Amoureux d'Angelique.

LYSIS, Amoureux de Philis.

ANGELIQVE, Maitresse d'Alidor & de Doraste.

PHYLIS, Sœur de Doraste.

POLYMAS, Domestique d'Alidor.

LYCANTE, Domestique de Doraste.

La Scene est à Paris dans la Place Royalle.

LA PLACE

LA PLACE ROYALLE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQVE, PHYLIS.

ANG. TON frere, je l'avouë, a beaucoup de merite,
Mais souffre qu'envers luy cet Eloge m'acquite,
Et ne m'entretien plus des feux qu'il a pour moy.
PHY. C'est me vouloir prescrire une trop dure loy.
Puis-je, sans étouffer la voix de la Nature,
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure?
Quoy, tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guerir,
Et sans t'importuner je le verrois perir!
Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre?
ANG. C'est un mal bien leger qu'un feu qu'on peut éteindre.
PHY. Ie sçay qu'il le devroit, mais avec tant d'appas
Le moyen qu'il te voye & ne t'adore pas?
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace:
On ne pourroit aussi m'y resoudre en sa place,

Et tes regards ſur moy plus forts que tes mépris
Te ſçauroient conſerver ce que tu m'aurois pris.
ANG. S'il veut garder encor cette humeur obſtinée,
Ie puis bien m'empeſcher d'en eſtre importunée.
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer,
C'eſt un moyen bien court de ne luy plus parler:
Mais ce qui m'en déplaiſt & qui me deſespere,
C'eſt de perdre la ſœur pour éviter le frere,
Et me violenter à fuïr ton entretien,
Puisque te voir encor c'eſt m'expoſer au ſien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubly l'amitié d'Angelique,
Et croy que ſes effets auront leur premier cours,
Auſſi-toſt que ton frere aura d'autres amours.
PHY. Tu vis d'un air étrange, & presque inſupportable.
ANG. Que toy-meſme pourtant dois trouver équitable,
Mais la raiſon ſur toy ne ſçauroit l'emporter,
Dans l'intereſt d'un frere on ne peut l'écouter.
PHY. Et par quelle raiſon negliger ſon martyre?
ANG. Vois-tu, j'aime Alidor, & c'eſt aſſez te dire;
Le reſte des Mortels pourroit m'offrir des vœux,
Ie ſuis aveugle, ſourde, inſenſible pour eux.
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des ſentimens deſrobez à ma flame.
On ne doit point avoir des amans par quartier,
Alidor a mon cœur & l'aura tout entier,
En aimer deux, c'eſt eſtre à tous deux infidelle.
PHY. Qu'Alidor ſeul te rende à tout autre cruelle!
C'eſt avoir pour le reſte un cœur trop endurcy.
ANG. Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainſi.
PHY. Dans l'obſtination où je te voy reduite
I'admire ton amour & ris de ta conduite.
Faſſe état qui voudra de ta fidelité,
Ie ne me pique point de cette vanité,
Et l'exemple d'autruy m'a trop fait reconnoiſtre
Qu'au lieu d'un ſerviteur c'eſt accepter un maiſtre.
Quand on n'en ſouffre qu'un, qu'on ne penſe qu'à luy,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennuy,
Il nous faut de tout point vivre à ſa fantaiſie,
Souffrir de ſon humeur, craindre ſa jalouſie,
Et de peur que le temps n'emporte ſes ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.

Noſtre ame, s'il s'éloigne, eſt chagrine, abatuë,
Sa mort nous deſespere, & ſon change nous tuë,
Et de quelque douceur que nos feux ſoient ſuivis,
On diſpoſe de nous ſans prendre noſtre avis,
C'eſt rarement qu'un pere à nos gouſts s'accommode,
Et lors, juge quels fruits on a de ta methode.
Pour moy, j'aime un chacun, & ſans rien negliger
Le premier qui m'en conte a dequoy m'engager.
Ainſi tout contribuë à ma bonne fortune,
Tout le monde me plaiſt, & rien ne m'importune,
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'eſt à pas un, & ſe promet à tous:
Ainſi tous à l'envy s'efforcent à me plaire,
Tous vivent d'esperance, & briguent leur ſalaire;
L'éloignement d'aucun ne ſçauroit m'affliger,
Mille encore preſens m'empeſchent d'y ſonger;
Ie n'en crains point la mort, je n'en crains point le change,
Vn monde m'en conſole auſſi-toſt, ou m'en vange.
Le moyen que de tant, & de ſi differents,
Quelqu'un n'ait aſſez d'heur pour plaire à mes parents?
Et ſi quelque inconnu m'obtient d'eux pour Maîtreſſe,
Ne croy pas que j'en tombe en profonde triſteſſe,
Il aura quelques traits de tant que je cheris,
Et je puis avec joye accepter tous maris.
ANG. Voila fort plaiſamment tailler cette matiere,
Et donner à ta langue une libre carriere.
Ce grand flux de raiſons dont tu viens m'attaquer
Eſt bon à faire rire & non à pratiquer.
Simple, tu ne ſçais pas ce que c'eſt que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceurs l'union de deux ames,
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourriſſent les feux des fidelles amans.
Qui peut en avoir mille, en eſt plus estimée,
Mais qui les aime tous, de pas-un n'eſt aimée,
Elle voit leur amour ſoudain ſe diſſiper:
Qui veut tout retenir, laiſſe tout échaper.
PHY. Défay-toy, défay-toy de tes fauſſes maximes,
Ou ſi ces vieux abus te ſemblent legitimes,
Si le ſeul Alidor te plaiſt deſſous les Cieux,
Conſerve-luy ton cœur, mais partage tes yeux.
De mon frere par là ſoulage un peu les playes,
Accorde un faux remede à des douleurs ſi vrayes,

Feins, déguiſe avec luy, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vangeance, & par inimitié.
ANG. Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant cherie,
Si je ne le payois que d'une tromperie!
Pour ſalaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec luy je vivray franchement.
PHY. Franchement, c'eſt à dire avec mille rudeſſes,
Le mépriſer, le fuir, & par quelques adreſſes
Qu'il taſche d'adoucir.... Quoy, me quitter ainſi!
Et ſans me dire Adieu! le ſujet?

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS.

DOR. LE voicy,
Ma ſœur, ne cherche plus une choſe trouvée.
Sa fuite n'eſt l'effet que de mon arrivée,
Ma preſence la chaſſe, & ſon muët depart
A presque devancé ſon dédaigneux regard.
PHY. Iuge par là quels fruits produit mon entremiſe.
Ie m'acquitte des mieux de la charge commiſe,
Ie te fais plus parfait mille fois que tu n'es,
Ton feu ne peut aller au point où je les mets,
I'invente des raiſons à combatre ſa haine,
Ie blaſme, flate, prie, & pers toûjours ma peine,
En grand peril d'y perdre encor ſon amitié,
Et d'eſtre en tes malheurs avec toy de moitié.
DOR. Ah! tu ris de mes maux. *PHY.* Que veux-tu que je faſſe?
Ry des miens, ſi jamais tu me vois en ta place.
Que ſerviroient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourmens
I'ajouſte la pitié de mes reſſentimens?
Après mille mépris qu'a receus ta folie,
Tu n'es que trop chargé de ta melancolie,
Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplaiſir le tien redoubleroit.
Contraindre mon humeur me ſeroit un ſupplice
Qui me rendroit moins propre à te faire ſervice.
Vois-tu, par tous moyens je te veux ſoulager,
Mais j'ay bien plus d'eſprit que de m'en affliger.

Il n'eſt point de douleur ſi forte en un courage
Qui ne perde ſa force auprès de mon viſage,
C'eſt toûjours de tes maux autant de rabatu;
Confeſſe, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne ſens-tu point déja ton ame un peu plus gaye?
DOR. Tu me forces à rire en dépit que j'en aye,
Ie ſouffre tout de toy, mais à condition
D'employer tous tes ſoins à mon affection,
Dy-moy par quelle ruſe il faut... *PHY.* Rentrons, mon frere,
Vn de mes amans vient qui pourroit nous diſtraire.

SCENE III.

CLEANDRE.

QVe je doy bien faire pitié,
De ſouffrir les rigueurs d'un ſort ſi tyrannique!
I'aime Alidor, j'aime Angelique,
Mais l'amour cede à l'amitié,
Et jamais on n'a veu ſous les loix d'une belle
D'amant ſi malheureux, ny d'amy ſi fidelle.

Ma bouche ignore mes deſirs,
Et de peur de ſe voir trahy par imprudence
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ny mes ſoûpirs,
Tous mes vœux ſont muets, & l'ardeur de ma flame
S'enferme toute entiere au dedans de mon ame.

Ie feins d'aimer en d'autres lieux,
Et pour en quelque ſorte alleger mon ſupplice,
Ie porte du moins mon ſervice
A celle qu'elle aime le mieux;
Phylis à qui j'en conte a beau faire la fine,
Son plus charmant appas c'eſt d'eſtre ſa voiſine.

Eſclave d'un œil ſi puiſſant
Iusque-là ſeulement me laiſſe aller ma chaiſne,
Trop recompenſé dans ma peine
D'un de ſes regards en paſſant:

Ie n'en veux à Phylis que pour voir Angelique,
Et mon feu qui vient d'elle auprès d'elle s'explique.

Amy mieux aimé mille fois,
Faut-il pour m'accabler de douleurs infinies
Que nos volontez ſoient unies
Iusqu'à faire le meſme choix?
Vien quereller mon cœur d'avoir tant de foibleſſe,
Que de ſe laiſſer prendre au meſme œil qui te bleſſe.

Mais plûtoſt voy te préferer
A celle que le tien préfere à tout le Monde,
Et ton amitié ſans ſeconde
N'aura plus dequoy murmurer:
Ainſi je veux punir ma flame déloyale,
Ainſi...

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALI. TE rencontrer dans la place Royale,
Solitaire, & ſi près de ta douce priſon,
Montre bien que Phylis n'eſt pas à la maiſon.
CLE. Mais voir de ce coſté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angelique eſt fort dans ta penſée.
ALI. Helas! c'eſt mon malheur, ſon objet trop charmant,
Quoy que je puiſſe faire, y regne abſolument.
CLE. De ce pouvoir peut-eſtre elle uſe en inhumaine?
ALI. Rien moins, & c'eſt par là que redouble ma peine,
Ce n'eſt qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir:
Vn moment de froideur, & je pourrois guerir,
Vne mauvaiſe œillade, un peu de jalouſie,
Et j'en aurois ſoudain paſſé ma fantaiſie.
Mais las! elle eſt parfaite, & ſa perfection
N'approche point encor de ſon affection,
Point de refus pour moy, point d'heures inégales,
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-toſt qu'elle voit jour à d'innocens plaiſirs,
Ie voy qu'elle devine, & prévient mes deſirs,

EEt ſi j'ay des rivaux, ſa dédaigneuſe veuë
LLes deſeſpere autant que ſon ardeur me tuë.
CLE. Vit-on jamais amant de la ſorte enflamé,
Qui ſe tinſt malheureux pour eſtre trop aimé?
ALI. Contes-tu mon esprit entre les ordinaires?
Penſes-tu qu'il s'arreſte aux ſentimens vulgaires?
Les regles que je ſuis ont un air tout divers,
Ie veux la liberté dans le milieu des fers.
Il ne faut point ſervir d'objet qui nous poſſede,
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cede,
Ie le hay s'il me force, & quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obeïſſe au lieu de me contraindre,
Que je puiſſe à mon gré l'enflamer, & l'éteindre,
Et toûjours en état de diſpoſer de moy,
Donner quand il me plaiſt, & retirer ma foy.
Pour vivre de la ſorte Angelique eſt trop belle,
Mes penſers ne ſçauroient m'entretenir que d'elle,
Ie ſens de ſes regards mes plaiſirs ſe borner,
Mes pas d'autre coſté n'oſeroient ſe tourner,
Et de tous mes ſoucis la liberté bannie
Me ſoûmet en eſclave à trop de tyrannie.
I'ay honte de ſouffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ſes yeux plus forts que mes deſſeins,
Ie n'ay que trop languy ſous de ſi rudes geſnes,
A tel prix que ce ſoit il faut rompre mes chaiſnes,
De crainte qu'un Hymen m'en oſtant le pouvoir
Fiſt d'un amour par force un amour par devoir.
CLE. Crains-tu de poſſeder un objet qui te charme?
ALI. Ne parle point d'un nœud dont le ſeul nom m'alarme.
I'idolatre Angelique, elle eſt belle aujourd'huy,
Mais ſa beauté peut-elle autant durer que luy,
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourray l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire?
Du temps qui change tout les revolutions
Ne changent-elles pas nos reſolutions?
Eſt-ce une humeur égale & ferme que la noſtre?
N'a-t'on point d'autres gouſts en un âge qu'en l'autre?
Iuge alors le tourment que c'eſt d'eſtre attaché,
Et de ne pouvoir rompre un ſi faſcheux marché.
Cependant Angelique à force de me plaire
Me flate doucement de l'eſpoir du contraire,

Et ſi d'autre façon je ne me ſçay garder,
Ie ſens que ſes attraits m'en vont perſuader.
Mais puisque ſon amour me donne tant de peine,
Ie la veux offenſer pour acquerir ſa haine,
Et meriter enfin un doux commandement
Qui prononce l'Arreſt de mon banniſſement.
Ce remede eſt cruel, mais pourtant neceſſaire,
Puisqu'elle me plaiſt trop, il me faut luy déplaire,
Tant que j'auray chez elle encor le moindre accès,
Mes deſſeins de guerir n'auront point de ſuccès.
CLE. Etrange humeur d'amant! *ALI.* Etrange, mais utile,
Ie me procure un mal pour en éviter mille.
CLE. Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux.
Pour ſe vanger de toy, cette belle offenſée
Sous les loix d'un mary ſera bien-toſt paſſée,
Et lors, que de ſoûpirs & de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!
ALI. Dy mieux, que pour rentrer dans mon indifference
Ie perdray mon amour avec mon esperance,
Et qu'y trouvant alors ſujet d'averſion,
Ma liberté naiſtra de ma punition.
CLE. Après cette aſſeurance, amy, je me declare.
Amoureux dès long-temps d'une beauté ſi rare,
Toy ſeul de la ſervir me pouvois empeſcher,
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que pour mon allegeance
Ie prenne, ſi je puis, le temps de ſa vangeance,
Que des reſſentimens qu'elle aura contre toy
Ie tire un avantage en luy portant ma foy,
Et que cette colere en ſon ame conceuë
Puiſſe de mes deſirs faciliter l'iſſuë.
ALI. Si ce joug inhumain, ce paſſage trompeur,
Ce ſupplice éternel ne te fait point de peur,
A moy ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bien-toſt pour un autre moy-meſme.
Tu portes en bon lieu tes deſirs amoureux,
Mais ſonge que l'Hymen fait bien des malheureux.
CLE. I'en veux bien faire eſſay, mais d'ailleurs, quand j'y penſe,
Peut-eſtre ſeulement le nom d'époux t'offenſe,
Et tu voudrois qu'un autre.... *ALI.* Amy, que me dis-tu?
Connoy mieux Angelique, & ſa haute vertu,

Et ſçache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Ie ne la connoy plus dès l'heure qu'elle eſt femme.
De mille qu'autrefois tu m'as veu careſſer,
En pas-une un mary pouvoit-il s'offenſer?
I'évite l'apparence autant comme le crime,
Ie fuis un compliment qui ſemble illegitime,
Et le jeu m'en déplaiſt, quand on fait à tous coups
Cauſer un médiſant, & reſver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intereſſe,
Ie veux pouvoir pretendre où ma bouche l'adreſſe,
Et garder, ſi je puis, parmy ces fictions
Vn renom auſſi pur que mes intentions.
Amy, ſoupçon à part, & ſans plus de replique,
Si tu veux en ma place eſtre aimé d'Angelique,
Allons tout de ce pas enſemble imaginer
Les moyens de la perdre & de te la donner,
Et quelle invention ſera la plus aiſée.
CLE. Allons, ce que j'ay dit n'étoit que par riſée.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQVE, POLYMAS.

[a] *Elle tient une lettre ouverte.*

ANG.[a] DE cette trahiſon ton maiſtre eſt donc l'autheur?
PO. Aſſez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il ſe rend par là digne qu'on le prévienne,
Ie veux bien en faire une en haine de la ſienne,
Et mon devoir mal propre à de ſi laſches coups
Manque auſſi-toſt vers luy, que ſon amour vers vous.
ANG. Contre ce que je voy le mien encor s'obſtine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine!
Et qu'ainſi d'Angelique il ſe vouluſt joüer!
POL. Il n'aura pas le front de le deſavoüer,
Oppoſez-luy ſes traits, batez-le de ſes armes,
Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes.
Mais ſur tout cachez-luy ce que je fais pour vous,
Et ne m'expoſez point aux traits de ſon couroux,
Que je vous puiſſe encor trahir ſon artifice,
Et pour mieux vous ſervir, reſter à ſon ſervice.
ANG. Rien ne m'échapera qui te puiſſe toucher,
Ie ſçay ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.
POL. Feignez d'avoir receu ce billet de Clarine,
Et que.... *ANG.* Ne m'inſtruy point, & va qu'il ne devine.
POL. Mais... *ANG.* Ne replique plus, & va-t'en. *POL.* I'obeïs.
[b] *Elle eſt ſeule.*
ANG.[b] Mes feux, il eſt donc vray que l'on vous a trahis,
Et ceux dont Alidor montroit ſon ame atteinte
Ne ſont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte!
Que la foy des amans eſt un gage pipeur!
Que leurs ſermens ſont vains, & noſtre eſpoir trompeur!
Qu'on eſt peu dans leur cœur, pour eſtre dans leur bouche,
Et que malaiſément on ſçait ce qui les touche!
Mais voicy l'infidelle, ah, qu'il ſe contraint bien!

SCENE II.

ALIDOR, ANGELIQVE.

ALI. PVis-je avoir un moment de ton cher entretien,
Mais j'appelle un moment, de meſme qu'une année
Paſſe entre deux amans pour moins qu'une journée?
ANG. Avec de tels diſcours oſes-tu m'aborder,
Perfide, & ſans rougir peux-tu me regarder?
As-tu crû que le Ciel conſentiſt à ma perte,
Iusqu'à ſouffrir encor ta laſcheté couverte?
Appren, perfide, appren que je ſuis hors d'erreur,
Tes yeux ne me ſont plus que des objets d'horreur,
Ie ne ſuis plus charmée, & mon ame plus ſaine
N'eut jamais tant d'amour, qu'elle a pour toy de haine.
ALI. Voilà me recevoir avec des complimens
Qui ſeroient pour tout autre un peu moins que charmans.
Quel en eſt le ſujet? *ANG.* Le ſujet! ly, parjure,
Et puis accuſe-moy de te faire une injure.

Alidor lit la lettre entre les mains d'Angelique.

LETTRE SVPPOSE'E D'ALIDOR à Clarine.

CLarine, je ſuis tout à vous,
Ma liberté vous rend les armes,
Angelique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups:
Ce n'eſt qu'une idole mouvante,
Ses yeux ſont ſans vigueur, ſa bouche ſans appas,
Alors que je l'aimay je ne la connus pas,
Et de quelques attraits que le Monde vous vante,
Vous devez mes affections,
Autant à ſes defauts, qu'à vos perfections.

ANG. Et bien, ta perfidie eſt-elle en évidence?
ALI. Eſt-ce-là tant dequoy? *ANG.* Tant dequoy! l'impudence!
Après mille ſermens il me manque de foy,
Et me demande encor ſi c'eſt-là tant dequoy!
Change, ſi tu le veux, je n'y perds qu'un volage,
Mais en m'abandonnant laiſſe en paix mon viſage,

Oublie avec ta foy ce que j'ay de defauts,
N'étably point tes feux ſur le peu que je vaux,
Fay que ſans m'y meſler ton compliment s'explique,
Et ne le groſſy point du mépris d'Angelique.
ALI. Deux mots de verité vous mettent bien aux champs.
ANG. Ciel, tu ne punis point des hommes ſi méchans!
Ce traiſtre vit encor, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avouë, il rit quand je ſoûpire.
ALI. Vraiment le Ciel a tort, de ne vous pas donner,
Lors que vous tempeſtez, ſon foudre à gouverner,
Il devroit avec vous eſtre d'intelligence.
[a] Le digne & grand objet d'une haute vangeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.
ANG. Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur.
ALI. Qui ne vous flate point puiſſamment vous irrite.
Pour dire franchement voſtre peu de merite,
Commet-on des forfaits ſi grands, & ſi nouveaux,
Qu'on doive tout à l'heure eſtre mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne ſçauroit ſe remettre,
[b] Caſſez, cecy vous dit encor pis que ma lettre.
ANG. S'il me dit mes defauts autant, ou plus que toy,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moy,
C'eſt dedans ſon criſtal que je les étudie,
Mais après il s'en taiſt, & moy j'y remedie,
Il m'en donne un avis ſans me les reprocher,
Et me les découvrant, il m'aide à les cacher.
ALI. Vous étes en colere, & vous dites des pointes!
Ne préſumiez-vous point que j'irois à mains jointes,
Les yeux enflez de pleurs, & le cœur de ſoûpirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous étes à plaindre étant ſi fort deçeuë!
ANG. Inſolent, oſte-toy pour jamais de ma veuë.
ALI. Me deffendre vos yeux après mon changement,
Appellez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'eſt que me bannir du lieu de mon ſupplice,
Et ce commandement eſt ſi plein de justice,
Que bien que je renonce à vivre ſous vos loix,
Ie vay vous obeïr pour la derniere fois.

[a] *Angelique déchire la lettre & en jette les morceaux, & Alidor continuë.*

[b] *Il luy preſente aux yeux un miroir qu'elle porte à ſa ceinture.*

SCENE III.

ANGELIQVE.

COmmandement honteux, où ton obeïſſance
N'eſt qu'un ſigne trop clair de mon peu de puiſſance,
Où ton banniſſement a pour toy des appas,
Et me devient cruel de ne te l'eſtre pas.
A quoy ſe reſoudra deſormais ma colere,
Si ta punition te tient lieu de ſalaire?
Que mon pouvoir me nuit! & qu'il m'eſt cher vendu!
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu.
Ie devois prévenir ton outrageux caprice,
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice,
Ie chaſſe un fugitif avec trop de raiſon,
Et luy donne les champs quand il rompt ſa priſon.
Ah, que n'ay-je eu des bras à ſuivre mon courage!
Qu'il m'euſt bien autrement reparé cet outrage!
Que j'euſſe retranché de ſes propos railleurs!
Le traiſtre n'euſt jamais porté ſon cœur ailleurs,
Puiſqu'il m'étoit donné, je m'en fuſſe ſaiſie,
Et ſans prendre conſeil que de ma jalouſie,
Puiſqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chaſſé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains diſcours, vaine & fauſſe allegeance,
Et mes bras & ſon cœur manquent à ma vangeance.
Ciel, qui m'en vois donner de ſi juſtes ſujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets,
Où me doy-je adreſſer? qui doit porter ſa peine?
Qui doit à ſon defaut m'éprouver inhumaine?
De mille deſeſpoirs mon cœur eſt aſſailly,
Ie ſuis ſeule punie, & je n'ay point failly.
Mais j'oſe faire au Ciel une injuſte querelle,
Ie n'ay que trop failly d'aimer un infidelle,
De recevoir un traiſtre, un ingrat ſous ma loy,
Et trouver du merite en qui manquoit de foy.
Ciel, encor une fois écoute mon envie,
Oſte-m'en la memoire, ou le prive de vie,
Fay que de mon eſprit je puiſſe le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon ſouvenir.

Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il eſt, il me ſemble adorable,
Et mes ſouhaits qu'étouffe un ſoudain repentir
En demandant ſa mort n'y ſçauroient conſentir.
Reſtes impertinens d'une flame inſenſée,
Ennemis de mon heur, ſortez de ma penſée,
Ou ſi vous m'en peignez encore quelques traits,
Laiſſez-là ſes vertus, peignez-moy ſes forfaits.

SCENE IV.

ANGELIQVE, PHYLIS.

AN. LE croirois-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.
PH. Pourquoy non? je n'y voy rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne ſoit poſſible, & de plus fort commun.
La conſtance eſt un bien qu'on ne voit en pas-un,
Tout change ſous les Cieux, mais par tout bon remede.
ANG. Le Ciel n'en a point fait au mal qui me poſſede.
PHY. Choiſy de mes amants, ſans t'affliger ſi fort;
Et n'apprehende pas de me faire grand tort,
I'en pourrois au beſoin fournir toute la Ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.
ANG. Tu me ferois mourir avec de tels propos,
Ah! laiſſe-moy plûtoſt ſoûpirer en repos,
Ma ſœur. *PHY.* Pleuſt au bon Dieu que tu vouluſſes l'eſtre!
ANG. Et quoy, tu ris encor! c'eſt bien faire paroiſtre....
PHY. Que je ne ſçaurois voir d'un viſage affligé
Ta cruauté punie, & mon frere vangé.
Après tout je connoy quelle eſt ta maladie,
Tu vois comme Alidor eſt plein de perfidie,
Mais je mets dans deux jours ma teſte à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne ſon pardon.
ANG. Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?
PHY. De le garder long-temps elle n'a pas la mine,
Et j'eſtime ſi peu ces nouvelles amours,
Que je te plége encor ſon retour dans deux jours:
Et lors ne penſe pas, quoy que tu te propoſes,
Que de tes volontez devant luy tu diſpoſes.
Prépare tes dédains, arme-toy de rigueur,
Vne larme, un ſoûpir te percera le cœur;

EEt je ſeray ravie alors de voir vos flames
BBruſler mieux que devant, & rejoindre vos ames:
MMais j'en crains un ſuccès à ta confuſion,
QQui change une fois, change à toute occaſion,
EEt nous verrons toûjours, ſi Dieu le laiſſe vivre,
Vn change, un repentir, un pardon s'entreſuivre.
CCe dernier eſt ſouvent l'amorce d'un forfait,
Et l'on ceſſe de craindre un couroux ſans effet.
ANG. Sa faute a trop d'excès pour eſtre remiſſible,
Ma ſœur, je ne ſuis pas de la ſorte inſenſible,
Et ſi je préſumois que mon trop de bonté
Pûſt jamais ſe reſoudre à cette laſcheté,
Qu'un ſi honteux pardon pûſt ſuivre cette offenſe,
I'en préviendrois le coup, m'en oſtant la puiſſance.
Adieu, dans la colere où je ſuis aujourd'huy,
I'accepterois plûtoſt un Barbare que luy.

SCENE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHY. IL faut donc ſe haſter, qu'elle ne refoidiſſe.
[a] Frere, quelque inconnu t'a fait un bon office,
Il ne tiendra qu'à toy d'eſtre un ſecond Medor,
On a fait qu'Angelique... *DOR.* Et bien? *PHY.* Hait Alidor.
DOR. Elle hait Alidor! Angelique! *PHY.* Angelique.
DOR. D'où luy vient cette humeur? qui les a mis en pique?
PHY. Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy?
Va, ne t'amuſe point à ſçavoir le pourquoy,
Parle au pere d'abord, tu ſçais qu'il te ſouhaite,
Et s'il ne s'en dédit, tien l'affaire pour faite.
DOR. Bien qu'un ſi bon avis ne ſoit à mépriſer,
Ie crains.... *PHY.* Lyſis m'aborde, & tu me veux cauſer?
Entre chez Angelique, & pouſſe ta fortune.
Quand je vois un amant, un frere m'importune.

[a] *Elle frape du pied à la porte de ſon logis & fait ſortir ſon frere.*

SCENE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYS. COmme vous le chaſſez! *PHY.* Qu'euſt-il fait avec nous!
Mon entretien ſans luy te ſemblera plus doux,
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te ſens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te ſoulager.
Regarde maintenant ſi je ſçay t'obliger.
LYS. Cette obligation ſeroit bien plus extreſme
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de meſme,
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De ſouffrir avec vous vint freres qu'un amant.
PHY. Nous ſommes donc, Lyſis, d'une humeur bien contraire,
I'y ſouffrirois plûtoſt cinquante amans qu'un frere,
Et puiſque nos eſprits ont ſi peu de rapport,
Ie m'étonne comment nous nous aimons ſi fort.
LYS. Vous étes ma Maîtreſſe, & mes flames diſcrettes
Doivent un tel reſpect aux loix que vous me faites,
Que pour leur obeïr mes ſentimens domptez
N'oſent plus ſe regler que ſur vos volontez.
PHY. I'aime des Serviteurs qui pour une Maîtreſſe
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les bleſſe.
Si tu vois quelque jour tes feux recompenſez,
Souvien-toy.... Qu'eſt-ce-cy, Cleandre, vous paſſez?

Cleandre va pour entrer chez Angelique, & Phylis l'arreſte.

SCENE VII.

CLEANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLE. IL me faut bien paſſer, puiſque la place eſt priſe.
PHY. Venez, cette raiſon eſt de mauvaiſe miſe,
D'un million d'amans je puis flater les vœux,
Et n'aurois pas l'eſprit d'en entretenir deux?
Sortez de cette erreur, & ſouffrant ce partage,
Ne faites pas icy l'entendu davantage.
CLE. Le moyen que je ſois inſenſible à ce point?
PHY. Quoy? pour l'entretenir ne vous aimay-je point?

CLE. Encor

CLE. Encor que voſtre ardeur à la mienne réponde,
Ie ne veux plus d'un bien commun à tout le Monde.
PHY. Si vous nommez ma flame un bien commun à tous,
Ie n'aime pour le moins perſonne plus que vous,
Cela vous doit ſuffire. *CLE.* Ouy bien à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent viſages,
Mais ceux dont un objet poſſede tous les ſoins,
Se donnant tous entiers, n'en meritent pas moins.
PHY. De vray, ſi vous valiez beaucoup plus que les autres,
Ie dévrois dédaigner leurs vœux auprès des voſtres;
Mais mille auſſi bien faits ne ſont pas mieux traitez,
Et ne murmurent point contre mes volontez.
Eſt-ce à moy, s'il vous plaiſt, de vivre à voſtre mode!
Voſtre amour en ce cas ſeroit fort incommode,
Loin de la recevoir, vous me feriez la loy:
Qui m'aime de la ſorte, il s'aime, & non pas moy.
LYS.[a] Perſiſte en ton humeur, je te prie, & conſeille
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.
CLE. Tu ſeras bien-toſt ſeul, s'ils veulent m'imiter.
PHY. Quoy donc, c'eſt tout de bon que tu me veux quitter?
Tu ne dis mot, reſveur, & pour toute replique
Tu tournes tes regards du coſté d'Angelique.
Eſt-elle donc l'objet de tes legeretez?
Veux-tu faire d'un coup deux infidelitez,
Et que dans mon offenſe Alidor s'intereſſe?
Cleandre, c'eſt aſſez de trahir ta Maîtreſſe,
Dans ta nouvelle flame épargne tes amis,
Et ne l'adreſſe point en lieu qui ſoit promis.
CLE. De la part d'Alidor je vay voir cette belle,
Laiſſe-m'en avec luy démeſler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.
PHY. Puiſqu'il me faut reſoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ay trop peu de merite,
Du moins avant l'Adieu demeurons quitte à quitte,
Que ce que j'ay du tien je te le rende icy,
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre auſſi,
Et faiſons entre nous toutes choſes égales.
LYS. Et moy durant ce temps je garderay les balles?
PHY. Ie te donne congé d'une heure, ſi tu veux.
LYS. Ie l'accepte, au hazard de le prendre pour deux.
PHY. Pour deux, pour quatre, ſoit, ne crains pas qu'il m'ennuye.

[a] *A Cleandre.*

SCENE VIII.

CLEANDRE, PHYLIS.

[a] *Elle arreſte Cleãdre qui taſche de s'échaper, pour entrer chez Angelique.*

PHY.[a] MAis je ne conſens pas cependant qu'on me fuye,
Tu perds temps d'y taſcher, ſi tu n'as mon congé.
Inhumain, eſt-ce ainſi que je t'ay negligé?
Quand tu m'offrois des vœux prenois-je ainſi la fuite,
Et rends-tu la pareille à ma juſte pourſuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.
CLE. Va te joüer d'un autre avec tes railleries,
I'ay l'oreille mal faite à ces galanteries:
Ou ceſſe de m'aimer, ou n'aime plus que moy.
PHY. Ie ne t'impoſe pas une ſi dure loy,
Avec moy, ſi tu veux, aime toute la Terre,
Sans craindre que jamais je t'en faſſe la guerre.
Ie reconnois aſſez mes imperfections,
Et quelque part que j'aye en tes affections,
C'eſt encor trop pour moy, ſeulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.
CLE. Qui te rend obſtinée à me perſecuter?
PHY. Qui te rend ſi cruel que de me rebuter?
CLE. Il faut que de tes mains un Adieu me delivre.
PHY. Si tu ſçais t'en aller, je ſçauray bien te ſuivre,
Et quelque occaſion qui t'amene en ces lieux,
Tu ne luy diras pas grand ſecret à mes yeux.
Ie ſuis plus incommode encor qu'il ne te ſemble,
Parlons plûtoſt d'accord, & compoſons enſemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait:
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, & que de ta penſée
Mon image n'eſt pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuſe point ton petit jugement.
CLE. Ie le tiens pour bien fait. *PHY.* Plains-tu tant un moment?
Et m'attachant à toy, ſi je te deſeſpere,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chere?
CLE. Allons, puis qu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce ſoit, il me faut racheter.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHYLIS, CLEANDRE.

CLE. EN ce point il reſſemble à ton humeur volage
Qu'il reçoit tout le monde avec meſme viſage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te reſſemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, & ne ſuit point mes pas.
PHY. En quoy que deſormais ma preſence te nuiſe,
La civilité veut que je te reconduiſe.
CLE. Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et ſuivant noſtre accord me laiſſe en liberté.

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS, CLEANDRE.

DOR.[a] TOut eſt gagné, ma ſœur, la belle m'eſt acquiſe,
Iamais occaſion ne ſe trouva mieux priſe,
Ie poſſede Angelique. *CLE.* Angelique! *DOR.* Ouy, tu peux
Avertir Alidor du ſuccès de mes vœux,
Et qu'au ſortir du bal que je donne chez elle
Demain un ſacré nœud m'unit à cette belle.
Dy-luy qu'il s'en conſole. Adieu, je vay pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce ſoir.
PHY. Ce ſoir j'ay bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, ſi bon te ſemble, ou demeure en ces lieux;
Ie ne t'arrétois pas icy pour tes beaux yeux,
Mais jusqu'à maintenant j'ay voulu te diſtraire,
De peur que ton abord interrompiſt mon frere.
Quelque fin que tu ſois, tien-toy pour affiné.

[a] *Il ſort de chez Angelique.*

SCENE III.

CLEANDRE.

CIel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné?
Faut-il que d'un dessein si juste que le nostre
La peine soit pour nous, & les fruits pour un autre,
Et que nostre artifice ait si mal succedé
Qu'il me desrobe un bien qu'Alidor m'a cedé?
Officieux amy d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend;
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole,
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole,
On me jouë, on me brave, on me tuë, on s'en rit,
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit,
L'un & l'autre à la fois me perd, me desespere:
Et je puis épargner, ou la sœur, ou le frere,
Estre sans Angelique, & sans ressentiment,
Avec si peu de cœur aimer si puissamment!
Cleandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse?
Craignois-tu d'avoüer une telle Maîtresse?
Et cachois-tu l'excès de ton affection,
Par honte, par dépit, ou par discretion?
Pouvois-tu desirer occasion plus belle
Que le nom d'Alidor à vanger ta querelle?
Si pour tes feux cachez tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs interests, suy ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence,
Et sans ressentiment tu souffres cette offense,
Ton courage est muet, & ton bras endormy,
Pour estre amant discret tu parois lasche amy!
C'est trop abandonner ta renommée au blasme.
Il faut sauver d'un coup ton honneur, & ta flame,
Et l'un & l'autre icy marchent d'un pas égal,
Soûtenant un amy tu t'ostes un rival.
Ne differe donc plus ce que l'honneur commande:
Et luy gagne Angelique afin qu'il te la rende,
Il faut....

SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALI. ET bien, Cleandre, ay-je sçeu t'obliger?
CLE. Pour m'avoir obligé, que je vay t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angelique.
ALI. Après? *CLE.* Après cela tu veux que je m'explique!
ALI. Qu'en a-t'il obtenu? *CLE.* Pardelà son espoir.
Il l'épouse demain, luy donne bal ce soir;
Iuge, juge par là si mon mal est extresme.
ALI. En es-tu bien certain? *CLE.* I'ay tout sçeu de luy-mesme.
ALI. Que je serois heureux, si je ne t'aimois point!
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point,
La prison d'Angelique auroit rompu la mienne:
Quelque empire sur moy que son visage obtienne,
Ma passion fust morte avec sa liberté,
Et trop vain pour souffrir qu'en sa captivité
Les restes d'un rival m'eussent enchaisné l'ame,
Les feux de son Hymen auroient éteint ma flame.
Pour forcer sa colere à de si doux effets
Quels efforts, cher amy, ne me suis-je point faits?
Malgré tout mon amour prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, & l'outrager de bouche,
I'ay souffert ce supplice, & me suis feint leger,
De honte & de dépit de ne pouvoir changer?
Et je voy près du but où je voulois pretendre
Les fruits de mon travail n'estre pas pour Cleandre!
A ces conditions mon bonheur me déplaist,
Ie ne puis estre heureux, si Cleandre ne l'est,
Ce que je t'ay promis ne peut estre à personne,
Il faut que je perisse, ou que je te le donne,
I'auray trop de moyens de te garder ma foy,
Et malgré les Destins Angelique est à toy.
CLE. Ne trouble point pour moy le repos de ton ame,
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flame;
Sans que ton amitié fasse un second effort,
Voicy de qui j'auray ma Maîtresse, ou la mort.
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poin il la gagne, ou la rende.

ALI. Simple, par le chemin que tu penſes tenir,
Tu la luy peux oſter, mais non pas l'obtenir.
La ſuite des duels ne fut jamais plaiſante,
C'étoit ces jours paſſez ce que diſoit Theante:
Ie veux prendre un moyen, & plus court, & plus ſeur,
Et ſans aucun peril t'en rendre poſſeſſeur.
Va-t'en donc, & me laiſſe auprès de ta Maîtreſſe
De mon reste d'amour faire joüer l'adreſſe.
CLE. Cher amy.... *ALI.* Va-t'en, dis-je, & par tes complimens
Ceſſe de t'oppoſer à tes contentemens,
Deſormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.
CLE. Ie vay donc te laiſſer ma fortune à conduire.
Adieu, puiſſay-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toy, que toy pour mon amour.

[a] *Il eſt ſeul.* *ALI.*[a] Que pour ton amitié je vay ſouffrir de peine!
Déja presque échapé je rentre dans ma chaiſne,
Il faut encore un coup, m'expoſant à ſes yeux,
Reprendre de l'amour afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'eſt-ce qu'à mes deſſeins un chemin tout contraire?
Allons-y toutesfois, puisque je l'ay promis,
Et que la peine eſt douce à qui ſert ſes amis.

SCENE V.

ANGELIQVE.[b]

[b] *Elle eſt dans ſon cabinet.*

QVel malheur par tout m'accompagne!
Qu'un indiscret Hymen me vange à mes dépens!
Que de pleurs en vain je répans,
Moins pour ce que je perds, que pour ce que je gagne!
L'un m'eſt plus doux que l'autre, & j'ay moins de tourment
Du crime d'Alidor, que de ſon châtiment.

Ce traiſtre alluma donc ma flame!
Ie puis donc conſentir à ces triſtes accords!
Helas, par quelques pleins efforts
Que je me faſſe jour jusqu'au fond de mon ame,
I'y trouve ſeulement, afin de me punir,
Le dépit du paſſé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VI.

ANGELIQVE, ALIDOR.

ANG. OV viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oſes-tu redoubler mes maux par ta preſence?
Qui te donne le front de ſurprendre mes pleurs?
Cherches-tu de la joye à meſme mes douleurs,
Et peux-tu conſerver une ame aſſez hardie,
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
Après que tu m'as fait un inſolent aveu
De n'avoir plus pour moy ny de foy, ny de feu,
Tu te mets à genoux, & tu veux miſerable,
Que ton feint repentir m'en donne un veritable!
Va, va, n'eſpere rien de tes ſubmiſſions,
Porte-les à l'objet de tes affections,
Ne me preſente plus les traits qui m'ont deceuë,
N'attaque point mon cœur en me bleſſant la veuë:
Penſes-tu que je ſois, après ton changement,
Ou ſans reſſouvenir, ou ſans reſſentiment?
S'il te ſouvient encor de ton brutal caprice,
Dy-moy, que viens-tu faire au lieu de ton ſupplice?
Garde un exil ſi cher à tes legeretez,
Ie ne veux plus ſçavoir de toy mes veritez.
Quoy? tu ne me dis mot! crois-tu que ton ſilence
Puiſſe de tes diſcours reparer l'inſolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris ſi cuiſant,
Et ne t'en dédis-tu, traiſtre, qu'en te taiſant?
Pour triompher de moy, veux-tu pour toutes armes
Employer des ſoûpirs, & de muettes larmes?
Sur noſtre amour paſſé c'eſt trop te confier,
Du moins dy quelque choſe à te juſtifier,
Demande le pardon que tes regards m'arrachent,
Explique leurs diſcours, dy-moy ce qu'ils me cachent.
Que mon couroux eſt foible, & que leurs traits puiſſans
Rendent des criminels aiſément innocens!
Ie n'y puis reſiſter, quelque effort que je faſſe,
Et de peur de me rendre il faut quitter la place.

[a] *Il la retient comme elle veut s'en aller.*

ALI.[a] Quoy! voſtre amour renaiſt, & vous m'abandonnez!
C'eſt bien là me punir quand vous me pardonnez.

Ie ſçay ce que j'ay fait, & qu'après tant d'audace
Ie ne merite pas de joüir de ma grace:
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez ſçeu
Que par un feint mépris voſtre amour fut deceu,
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains ſeulement on la devoit remettre,
Que mon deſſein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos reſſentimens.
Dites, quand je la vis entre vos mains remiſe,
Changeay-je de couleur? eus-je quelque ſurpriſe?
Ma parole plus ferme, & mon port aſſeuré
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé?
Que Clarine vous die à la premiere veuë
Si jamais de mon change elle s'eſt aperçeuë;
Ce mauuais compliment flatoit mal ſes appas,
Il vous faiſoit outrage, & ne l'obligeoit pas,
Et ſes termes piquans mal conceus pour luy plaire
Au lieu de ſon amour cherchoient voſtre colere.

ANG. Ceſſe de m'éclaircir ſur ce triste ſecret,
En te montrant fidelle il accroiſt mon regret,
Ie perds moins, ſi je croy ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis ſortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me ſert de ſçavoir que tes vœux ſont constans,
Que te ſert d'eſtre aimé quand il n'en eſt plus temps?

ALI. Auſſi je ne viens pas pour regagner voſtre ame,
Préferez-moy Doraste, & devenez ſa femme,
Ie vous viens par ma mort en donner le pouvoir.
Moy vivant, voſtre foy ne le peut recevoir,
Elle m'eſt engagée, & quoy que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie;
Mais voicy qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

ANG. Ah! ce cruel discours me reduit aux abois,
Ma colere a rendu ma perte inevitable,
Et je deteste en vain ma faute irreparable.

ALI. Si vous avez du cœur, on la peut reparer.

ANG. On nous doit dès demain pour jamais ſeparer,
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remede?

ALI. Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il poſſede.
Si vous m'aimez encor, vous ſçaurez dès ce ſoir
Rompre les noirs effets d'un juste deſeſpoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me ſuivre,
Ou ſoudain à vos yeux je vay ceſſer de vivre.

Mettrez-

Mettrez-vous en ma mort voſtre contentement?

ANG. Non, mais que dira-t'on d'un tel emportement?

ALI. Eſt-ce-là donc le prix de vous avoir ſervie?
Il y va de voſtre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrétez à ce qu'on en dira!
Mais faites deſormais tout ce qu'il vous plaira,
Puisque vous conſentez plûtoſt à vos ſupplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes ſervices,
Ma mort va me vanger de voſtre peu d'amour:
Si vous n'étes à moy, je ne veux plus du jour.

ANG. Retien ce coup fatal, me voila reſoluë,
Vſe ſur tout mon cœur de puiſſance abſoluë,
Puisqu'il eſt tout à toy, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'oſe tout hazarder.
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embaraſſe:
Mon honneur ſeulement te demande une grace.
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puiſſent juſtifier ma fuite, & ton deſſein,
Que mes parens ſurpris trouvent icy ce gage
Qui les rende aſſeurez d'un heureux mariage,
Et que je ſauve ainſi ma reputation
Par la ſincerité de ton intention.
Ma faute en ſera moindre, & mon trop de conſtance
Paroiſtra ſeulement fuir une violence.

ALI. Enfin par ce deſſein vous me reſſuscitez,
Agiſſez pleinement deſſus mes volontez:
I'avois pour voſtre honneur la meſme inquietude,
Et ne pourrois d'ailleurs, qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moy voſtre flame reſout,
Dénier quelque choſe à qui m'accorde tout.
Donnez-moy, ſur le champ je vous veux ſatisfaire.

ANG. Il vaut mieux que l'effet à tantoſt ſe differe,
Ie manque icy de tout, & j'ay le cœur tranſi
De crainte que quelqu'un ne te découvre icy.
Mon deſſein genereux fait naiſtre cette crainte,
Depuis qu'il eſt formé j'en ay ſenty l'atteinte;
Quitte moy, je te prie, & coule toy ſans bruit.

ALI. Puisque vous le voulez, Adieu jusqu'à minuit.

[a] Que promets-tu, pauvre aveuglée?
A quoy t'engage icy ta folle paſſion?
Et de quelle indiscretion
Ne s'accompagne point ton ardeur déreglée?

[a] *Alidor s'en va & Angelique continuë.*

Tu cours à ta ruïne, & vas tout hazarder
Sur la foy d'un amant qui n'en ſçauroit garder.
Ie me trompe, il n'eſt point volage,
I'ay veu ſa fermeté, j'en ay crû ſes ſoûpirs,
Et ſi je flate mes deſirs
Vne ſi douce erreur n'eſt qu'à mon avantage:
Me manquaſt-il de foy, je la luy dois garder,
Et pour perdre Doraſte il faut tout hazarder.

[a] *Il ſort de la porte d'Angelique & repaſſe ſur le Theatre.*

ALI.[a] Cleandre, elle eſt à toy, j'ay fléchy ſon courage.
Que ne peut l'artifice, & le fard du langage?
Et ſi pour un amy ces effets je produis,
Lors que j'agis pour moy, qu'eſt-ce que je ne puis?

SCENE VII.

PHYLIS.

ALidor à mes yeux ſort de chez Angelique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique,
Et meſme à ſon viſage il ſemble aſſez content.
Auroit-il regagné cet eſprit inconſtant?
O qu'il ſeroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois en moins d'une heure euſt changé de courage!
Que mon frere en tiendroit, s'il s'étoient mis d'accord!
Il faut qu'à le ſçavoir je faſſe mon effort.
Ce ſoir je ſonderay les ſecrets de ſon ame,
Et ſi ſon entretien ne me trahit ſa flame,
I'auray l'œil de ſi près deſſus ſes actions,
Que je m'éclairciray de ſes intentions.

SCENE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

PHY. QVoy, Lyſis? ta retraite eſt de peu de durée?
LYS. L'heure de mon congé n'eſt qu'à peine expirée.
Mais vous voyant icy ſans frere & ſans amant...
PHY. N'en préſume pas mieux pour ton contentement.
LYS. Et d'où vient à Phylis une humeur ſi nouvelle?
PHY. Vois-tu, je ne ſçay quoy me broüille la cervelle,

Wa, ne me conte rien de ton affection,
Elle en auroit fort peu de ſatisfaction.
LYS. Cependant ſans parler il faut que je ſoûpire?
PHY. Reſerve pour le bal ce que tu me veux dire.
LYS. Le bal! où le tient-on? *PHY.* Là dedans. *LYS.* Il ſuffit,
De voſtre bon avis je feray mon profit.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALIDOR, CLEANDRE, Troupe d'armez.

ALI.[a] ATTEN ſans faire bruit que je t'en avertiſſe.
Enfin la nuit s'avance, & ſon voile propice
Me va faciliter le ſuccès que j'attens,
Pour rẽdre heureux Cleandre, & mes deſirs cõtens.
Mon cœur las de porter un joug ſi tyrannique
Ne ſera plus qu'une heure eſclave d'Angelique,
Ie vay faire un amy poſſeſſeur de mon bien:
Auſſi dans ſon bonheur je rencontre le mien,
C'eſt moins pour l'obliger, que pour me ſatisfaire,
Moins pour le luy donner, qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroiſtra laſche, & plein de trahiſon,
Mais cette laſcheté m'ouvrira ma priſon,
Ie veux bien à ce prix avoir l'ame traîtreſſe,
Et que ma liberté me coûte une Maîtreſſe.
Que luy fais-je après tout qu'elle n'ait merité
Pour avoir malgré moy fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuſe point d'aucune ingratitude,
Ce n'eſt que me vanger d'un an de ſervitude,
Que rompre ſon deſſein, comme elle a fait le mien,
Qu'uſer de mon pouvoir, comme elle a fait du ſien,
Et ne luy pas laiſſer un ſi grand avantage,
De ſuivre ſon humeur, & forcer mon courage.

[a] *L'Acte eſt dans la nuit, & Alidor dit ce premier vers à Cleandre, & l'ayant fait retirer avec ſa troupe, il continuë ſeul.*

Le forcer ! mais helas ! que mon conſentement
Par un ſi doux effort fut ſurpris aiſément!
Quel excès de plaiſirs gouſta mon imprudence
Avant que refléchir ſur cette violence!
Examinant mon feu qu'eſt-ce que je ne pers!
Et qu'il m'eſt cher vendu de connoiſtre mes fers!
Ie ſoupçonne déja mon deſſein d'injustice,
Et je doute s'il eſt, ou raiſon, ou caprice,
Ie crains un pire mal après ma gueriſon,
Et d'aller au ſupplice en rompant ma priſon.
Alidor, tu conſens qu'un autre la poſſede!
Tu t'expoſes ſans crainte à des maux ſans remede!
Ne romps point les effets de ſon intention,
Et laiſſe un libre cours à ton affection,
Fay ce beau coup pour toy, ſuy l'ardeur qui te preſſe.
Mais trahir ton amy ! mais trahir ta Maîtreſſe!
Ie n'en veux obliger pas-vn à me haïr,
Et ne ſçay qui des deux ou ſervir, ou trahir.
Quoy, je balance encor, je m'arreſte, je doute!
Mes reſolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes deſſeins, & ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angelique ils prennent la querelle,
Cleandre, elle eſt à toy, nous ſommes deux contre elle,
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs,
Les miennes deſormais vont tourner en froideurs,
Et laſſé de ſouffrir un ſi rude ſervage
I'ay l'eſprit aſſez fort pour combatre un viſage.
Ce coup n'eſt qu'un effet de generoſité,
Et je ne ſuis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir taſche en vain de paroiſtre:
Fuy, petit inſolent, je veux eſtre le maiſtre,
Il ne ſera pas dit qu'un homme tel que moy
En dépit qu'il en ait obeïſſe à ta loy?
Ie ne me reſoudray jamais à l'Hymenée
Que d'une volonté franche & determinée,
Et celle à qui ſes nœuds m'uniront pour jamais
M'en ſera redevable, & non à ſes attraits,
Et ma flame...

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE.

CLE. ALidor. *ALI.* Qui m'appelle? *CLE.* Cleandre.
ALI. Tu t'avances trop toſt. *CLE.* Ie me laſſe d'attendre.
ALI. Laiſſe-moy, cher amy, le ſoin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra ſortir.
CLE. My-nuit vient de ſonner, & par experience
Tu ſçais comme l'amour eſt plein d'impatience.
ALI. Va donc tenir tout preſt à faire un ſi beau coup,
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup,
Ie livre entre tes mains cette belle Maîtreſſe,
Si-toſt que j'auray pû luy rendre ta promeſſe:
Sans lumiere, & d'ailleurs s'aſſeurant en ma foy,
Rien ne l'empeſchera de la croire de moy.
Après, acheve ſeul, je ne puis ſans ſupplice
Forcer icy mes bras à te faire ſervice,
Et mon reste d'amour en cet enlevement
Ne peut contribuer que mon conſentement.
CLE. Amy, ce m'eſt aſſez. *ALI.* Va donc là bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cleandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous reſſemblons mal, & de taille, & de voix,
Angelique ſoudain pourra te reconnoiſtre,
Regarde après ſes cris ſi tu ſerois le maiſtre.
CLE. Ma main deſſus ſa bouche y ſçaura trop pourvoir.
ALI. Amy, ſeparons-nous, je penſe l'entrevoir.
CLE. Adieu, fay promptement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQVE.

ANG. QVe la nuit eſt obscure!
Alidor n'eſt pas loin, j'entens quelque murmure.
ALI. De peur d'eſtre connu, je défens à mes gens
De paroiſtre en ces lieux avant qu'il en ſoit temps.
Tenez.[a] *ANG.* Ie prens ſans lire, & ta foy m'eſt ſi claire,
Que je la prens bien moins pour moy, que pour mon pere.

[a] *Il luy donne la promeſſe de Cleandre.*

Ie la porte à ma chambre, épargnons les discours,
Fais avancer tes gens, & dépesche. *ALI.* I'y cours.
Lors que de son honneur je luy rens l'asseurance
C'est quand je trompe mieux sa credule esperance,
Mais puisqu'au lieu de moy je luy donne un amy,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demy.

SCENE IV.

PHYLIS.

ANgelique. C'est fait, mon frere en a dans l'aisle;
La voyant échaper je courois après elle,
Mais un maudit galand m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angelique à son aise a sçeu gagner la porte.
Sa perte est asseurée, & le traistre Alidor
La posseda jadis, & la possede encor.
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente,
Le cœur me le disoit le voyant en sortir,
Et mon frere dès lors se devoit avertir.
Ie te trahis, mon frere, & par ma negligence
Etant sans y penser de leur intelligence....

Alidor paroit avec Cleandre accompagné d'vne troupe, & après luy avoir montré Phylis qu'il croit estre Angelique, il se retire en un coin du Theatre, & Cleandre enleve Phylis, & luy met d'abord la main sur la bouche.

SCENE V.

ALIDOR.

ON l'enleve, & mon cœur surpris d'un vain regret
Fait à ma perfidie un reproche secret,
Il tient pour Angelique, il la fuit, le rebelle,
Parmy mes trahisons il veut estre fidelle,
Ie le sens malgré moy de nouveaux feux épris
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Desavoüer mon crime, & pour mieux s'en défendre,
Me demander son bien que je cede à Cleandre.
Helas! qui me prescrit cette brutale loy
De payer tant d'amour avec si peu de foy?

Qu'envers cette beauté ma flame est inhumaine!
Si mon feu la trahit, que luy feroit ma haine?
Iuge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidelité,
Ecoute ses soûpirs, considere ses larmes,
Laisse-toy vaincre enfin à de si fortes armes,
Et va voir si Cleandre à qui tu sers d'appuy
Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy.
Mais mon esprit s'égare, & quoy qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor de nuit plus foible que de jour
Redonne à la pitié ce qu'il oste à l'amour?
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée!
I'ay d'autres repentirs que de l'avoir aimée!
Suis-je encor Alidor après ces sentimens,
Et ne pourray-je enfin regler mes mouvemens?
Vaine compassion des douleurs d'Angelique,
Qui penses triompher d'un cœur melancolique,
Temeraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes debiles efforts:
Après de tels appas qui ne m'ont pû seduire,
Qui te fait esperer ce qu'ils n'ont sçeu produire?
Pour un méchant soûpir que tu m'as desrobé
Ne me présume pas tout-à-fait succombé,
Ie sçay trop maintenir ce que je me propose,
Et souverain sur moy, rien que moy n'en dispose.
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le genereux effet,
De nouveau j'y consens, & prest à l'entreprendre...

SCENE VI.

ANGELIQVE, ALIDOR.

ANG. IE demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,
Et qu'un peu de lumiere en effaçoit la nuit,
Ie n'osois avancer de peur d'estre aperceuë.
Allons, tout est-il prest, personne ne m'a veuë:
De grace dépeschons, c'est trop perdre de temps,
Et les momens icy nous sont trop importans,

Fuyons viſte, & craignons les yeux d'un Domeſtique.
Quoy, tu ne répons point à la voix d'Angelique?
ALI. Angelique ! mes gens vous viennent d'enlever,
Qui vous a fait ſi-toſt de leurs mains vous ſauver?
Quel ſoudain repentir, quelle crainte de blaſme,
Et quelle ruſe enfin vous deſrobe à ma flame?
Ne vous ſuffit-il point de me manquer de foy,
Sans prendre encor plaiſir à vous joüer de moy?
ANG. Que tes gens cette nuit m'ayent veuë, ou ſaiſie!
N'ouvre point ton eſprit à cette fantaiſie.
ALI. Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Ie l'ay veu de mes yeux. *ANG.* Tes yeux t'ont donc ſeduit,
Et quelqu'autre ſans doute après moy deſcenduë
Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.
Mais, ingrat, pour toy ſeul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyois extreſme,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toy-meſme,
Et je ſuis un larcin indigne de tes mains!
ALI. Quand vous aurez appris le fond de mes deſſeins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.
ANG. Pour oſter tout ſoupçon, & tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruſe! *ALI.* Ajoûtez, & vaine, & ſans adreſſe,
Puiſque je ne pouvois démentir ma promeſſe.
ANG. Quel étoit donc ton but? *ALI.* D'attendre icy le bruit
Que les premiers ſoupçons auront bien-toſt produit,
Et d'un autre coſté me jettant à la fuite
Divertir de vos pas leur plus chaude pourſuite.
ANG. Mais enfin, Alidor, tes gens ſe ſont mépris?
ALI. Dans ce coup de malheur & confus & ſurpris,
Ie voy tous mes deſſeins ſucceder à ma honte:
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte,
Permettez... *ANG.* Cependant, à qui me laiſſes-tu?
Tu frustres donc mes vœux de l'eſpoir qu'ils ont eu,
Et ton manque d'amour de mes malheurs complice,
M'abandonnant icy, me livre à mon ſupplice!
L'Hymen, (ah ce mot ſeul me reduit aux abois)
D'un amant odieux me va ſoûmettre aux loix,
Et tu peux m'expoſer à cette tyrannie!
De l'erreur de tes gens je me verray punie!

ALI. Nous

ALI. Nous preſerve le Ciel d'un pareil deſeſpoir,
Mais voſtre éloignement n'eſt plus en mon pouvoir.
I'en ay manqué le coup, & ce que je regrette,
Mon carroſſe eſt party, mes gens ont fait retraite,
A Paris, & de nuit, une telle beauté
Suivant un homme ſeul eſt mal en ſeureté:
Doraste, ou par malheur quelque rencontre pire
Me pourroit arracher le treſor où j'aſpire.
Evitons ces perils en differant d'un jour.
ANG. Tu manques de courage auſſi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir par ta bizarrerie,
Le chimerique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant !) n'oſe me poſſeder.
ALI. Vn bien ſi précieux ſe doit-il hazarder?
Et ne pouvez-vous point d'une ſeule journée
Retarder le malheur de ce triste Hymenée?
Peut-eſtre le deſordre & la confuſion
Qui naiſtront dans le bal de cette occaſion
Le remettront pour vous, & l'autre nuit je jure...
ANG. Que tu ſeras encor ou timide, ou parjure?
Quand tu m'as reſoluë à tes intentions,
Laſche, t'ay-je oppoſé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu, tu le fais bien paroiſtre
Rejettant mon bonheur ainſi ſur un peut-eſtre.
ALI. Quoy qu'oſe mon amour apprehender pour vous,
Puiſque vous le voulez, fuyons, je m'y reſous,
Et malgré ces perils... Mais on ouvre la porte,
C'eſt Doraste qui ſort, & nous ſuit à main forte.

Alidor s'échape, & Angelique le veut ſuivre, mais Doraste l'arreſte.

SCENE VII.

ANGELIQVE, DORASTE, LYCANTE, Troupe d'Amis.

DOR. QVoy, ne m'attendre pas! c'eſt trop me dédaigner,
Ie ne viens qu'à deſſein de vous acompagner;
Car vous n'entreprenez ſi matin ce voyage
Que pour vous préparer à noſtre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ſerez jamais aſſez toſt de retour,

Vous vous éloignez trop, veu que l'heure nous preſſe.
Infidelle, eſt-ce-là me tenir ta promeſſe?
ANG. Et bien, c'eſt te trahir, penſes-tu que mon feu
D'un genereux deſſein te faſſe un deſaveu?
Ie t'acquis par dépit, & perdrois avec joye,
Mon deſeſpoir à tous m'abandonnoit en proye,
Et lors que d'Alidor je me vis outrager,
Ie fis armes de tout afin de me vanger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptay de rage,
Ie te donnay ſon bien, & non pas mon courage.
Ce change à mon couroux jettoit un faux appas,
Ie le nommois ſa peine, & c'étoit mon trépas,
Ie prenois pour vangeance une telle injuſtice,
Et deſſous ſes couleurs j'adorois mon ſupplice.
Aveugle que j'étois ! mon peu de jugement
Ne ſe laiſſoit guider qu'à mon reſſentiment:
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que ſon ame
En feignant un mépris n'avoit pas moins de flame,
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux,
Et ſoudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.
DOR. Tu ſuivois Alidor! *ANG.* Ta funeſte arrivée
En arrétant mes pas de ce bien m'a privée,
Mais ſi... *DOR.* Tu le ſuivois! *ANG.* Ouy, fais tous tes efforts,
Luy ſeul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.
DOR. Impudente, effrontée autant comme traîtreſſe,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promeſſe?
Eſt-elle de ſa main, parjure? de bon cœur
I'aurois cedé ma place à ce premier vainqueur.
Mais ſuivre un inconnu ! me quitter pour Cleandre!
ANG. Pour Cleandre! *DOR.* I'ay tort, je taſche à te ſurprendre.
Voy ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard,
C'eſt ce que dans ta chambre a laiſſé ton depart,
C'eſt là qu'au lieu de toy j'ay trouvé ſur ta table
De ta fidelité la preuve indubitable.
Ly, mais ne rougy point, & me ſoûtiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour ſuivre Alidor.

BILLET DE CLEANDRE à Angelique.

ANgelique, reçoy ce gage
De la foy que je te promets
Qu'un prompt & ſacré mariage
Vnira nos jours deſormais:
Quittons ces lieux, chere Maîtreſſe,
Rien ne peut que ta fuite aſſeurer mon bonheur,
Mais laiſſe aux tiens cette promeſſe
Pour ſeureté de ton honneur,
Afin qu'ils en puiſſent apprendre,
Que tu ſuis ton mary, lors que tu ſuis Cleandre.

CLEANDRE.

ANG. Que je ſuy mon mary, lors que je ſuy Cleandre!
Alidor eſt perfide, ou Doraſte impoſteur,
Ie voy la trahiſon, & doute de l'autheur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit ſuffire;
Ie le pris d'Alidor, & le pris ſans le lire,
Et puiſqu'à m'enlever ſon bras ſe refuſoit,
Il ne pretendoit rien au larcin qu'il faiſoit.
Le traiſtre ! j'étois donc deſtinée à Cleandre!
Helas ! mais qu'à propos le Ciel l'a fait méprendre,
Et ne conſentant point à ſes laſches deſſeins
Met au lieu d'Angelique une autre entre ſes mains!
DOR. Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?
ANG. I'en ignore le nom, mais elle m'a ſuivie,
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...
DOR. C'en eſt aſſez, mes yeux du reſte m'ont inſtruit.
Autre n'eſt que Phylis entre leurs mains tombée,
Après toy de la Salle elle s'eſt deſrobée,
I'arreſte une Maîtreſſe, & je perds une ſœur;
Mais allons promptement après le raviſſeur.

SCENE VIII.

ANGELIQVE.

DVre condition de mon malheur extreſme!
Si j'aime on me trahit, je trahis ſi l'on m'aime.
Qu'accuſeray-je icy d'Alidor, ou de moy?
Nous manquons l'un & l'autre également de foy;
Si j'oſe l'appeller laſche, traiſtre, parjure,
Ma rougeur auſſi-toſt prendra part à l'injure,
Et les meſmes couleurs qui peindront ſes forfaits,
Des miens en meſme temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puiſque c'eſt pour luy ſeul que je ſuis déloyale?
L'amour m'a fait trahir (qui n'en trahiroit pas?)
Et la trahiſon ſeule a pour luy des appas,
Son crime eſt ſans excuſe, & le mien pardonnable,
Il eſt deux fois, (que dis-je?) il eſt le ſeul coupable,
Il m'a prescrit la loy, je n'ay fait qu'obeïr,
Il me trahit luy-meſme, & me force à trahir.
Déplorable Angelique, en malheurs ſans ſeconde,
Que veux-tu deſormais, que peux-tu faire au Monde,
Si ton ardeur ſincere, & ton peu de beauté
N'ont pû te garantir d'une déloyauté?
Doraſte tient ta foy, mais ſi ta perfidie
A jusque à te quitter ſon ame refroidie,
Suy, ſuy doreſnavant de plus ſaines raiſons,
Et ſans plus t'expoſer à tant de trahiſons,
Puiſque de ton amour on fait ſi peu de conte,
Va cacher dans un Cloiſtre & tes pleurs & ta honte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHYLIS.

CLE. ACcordez-moy ma grace avãt qu'entrer chez vous.
P. Vous voulez donc enfin d'un bien cõmun à tous!
Craignez-vous qu'à vos feux ma flame ne réponde?
Et puis-je vous haïr, ſi j'aime tout le Monde?
CLE. Voſtre bel eſprit raille, & pour moy ſeul crüel
Du rang de vos amans ſepare un criminel:
Toutefois mon amour n'eſt pas moins legitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous ſans crime.
Soyez, quoy qu'il en ſoit, d'un naturel plus doux,
L'Amour a pris le ſoin de me punir pour vous,
Les traits que cette nuit il trempoit dans vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.
PHY. Puiſque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.
CLE. Après voſtre beauté ſans raiſon negligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vangée.
Avez-vous jamais veu deſſein plus renverſé?
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé,
Ie croy prendre une fille, & ſuis pris par une autre,
I'ay tout pouvoir ſur vous, & me remets au voſtre,
Angelique me perd quand je croy l'acquerir.
Ie gagne un nouveau mal quand je penſe guerir,
Dans un enlevement je hay la violence,
Ie ſuis reſpectueux après cette inſolence,
Ie commets un forfait, & n'en ſçaurois uſer,
Ie ne ſuis criminel que pour m'en accuſer,
Ie m'expoſe à ma peine, & negligeant ma fuite
Aux voſtres offenſez j'épargne la pourſuite,
Ce que j'ay pû ravir, je viens le demander,
Et pour vous devoir tout je veux tout hazarder.

PHY. Vous ne me devrez rien, du moins si j'en ſuis creuë,
Et ſi mes propres yeux vous donnent dans la veuë,
Si voſtre propre cœur ſoûpire après ma main,
Vous courez grand hazard de ſoûpirer en vain.
Toutefois après tout, mon humeur eſt ſi bonne,
Que je ne puis jamais deſeſperer perſonne.
Sçachez que mes deſirs toûjours indifferens
Iront ſans reſiſtance au gré de mes parens,
Leur choix ſera le mien, c'eſt vous parler ſans feinte.
CLE. Ie voy de leur coſté meſmes ſujets de crainte,
Si vous me refuſez, m'écouteroit-il mieux?
PHY. Le Monde vous croit riche, & mes parens ſont vieux.
CLE. Puis-je ſur cet eſpoir.... *PHY.* C'eſt aſſez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE, PHYLIS.

ALI. CLeandre a-il enfin ce que ſon cœur deſire,
Et ſes amours changez par un heureux hazard
De celuy de Phylis ont-ils pris quelque part?
CLE. Cette nuit tu l'as veuë en un mépris extreſme,
Et maintenant, amy, c'eſt encor elle-meſme:
Son orgueil ſe redouble étant en liberté,
Et devient plus hardy d'agir en ſeureté.
I'eſpere toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin.... *PHY.* Cependant que vous luy rendrez conte,
Ie vay voir mes parens, que ce coup de malheur
A mon occaſion accable de douleur;
Ie n'ay tardé que trop à les tirer de peine.
[a] *Il retient Cleandre qui la veut ſuivre.*
ALI.[a] Eſt-ce donc tout de bon qu'elle t'eſt inhumaine?
CLE. Il la faut ſuivre, Adieu, je te puis aſſeurer
Que je n'ay pas ſujet de me deſeſperer.
Va voir ton Angelique, & la conte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui reſſemble à la ſienne.
ALI. Tu me la rens enfin? *CLE.* Doraſte tient ſa foy,
Tu poſſedes ſon cœur, qu'auroit-elle pour moy?
Quelques charmans appas qui ſoient ſur ſon viſage
Ie n'y ſçaurois avoir qu'un fort mauvais partage,
Peut-eſtre elle croiroit qu'il luy ſeroit permis
De ne me rien garder ne m'ayant rien promis,

Il vaut mieux que ma flame à ſon tour te la cede.
Mais derechef, Adieu.

SCENE III.

ALIDOR.

AInſi tout me ſuccede,
Ses plus ardents deſirs ſe réglent ſur mes vœux,
Il accepte Angelique, & la rend quand je veux,
Quand je taſche à la perdre, il meurt de m'en défaire,
Quand je l'aime, elle ceſſe auſſi-toſt de luy plaire,
Mon cœur preſt à guerir, le ſien ſe trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le ſien ſe trouve éteint,
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime,
Et ſans eſtre rivaux nous aimons en lieu meſme.
C'en eſt fait, Angelique, & je ne ſçaurois plus
Rendre contre tes yeux des combats ſuperflus,
De ton affection cette preuve derniere
Reprend ſur tous mes ſens une puiſſance entiere,
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie, & que je vis d'amour!
Quand je ſceus que Cleandre avoit manqué ſa proye,
Que j'en eus de regret, & que jen ay de joye!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me cheriſſois,
Et ton ardeur croiſſoit plus je te trahiſſois.
Auſſi j'en fus honteux, & confus dans mon ame,
La honte & le remords rallumerent ma flame.
Que l'Amour pour nous vaincre a de chemins divers,
Et que malaiſément on rompt de ſi beaux fers!
C'eſt en vain qu'on reſiſte aux traits d'un beau viſage,
En vain à ſon pouvoir refuſant ſon courage,
On veut éteindre un feu par ſes yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé:
Sous ce dernier appas l'Amour a trop de force,
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran ſecret de nos affections
Saiſit trop puiſſamment nos inclinations.
Auſſi ma liberté n'a plus rien qui me flate,
Le grand ſoin que j'en eus partoit d'une ame ingrate,

Et mes deſſeins d'accord avecque mes deſirs
A ſervir Angelique ont mis tous mes plaiſirs.
Mais helas ! ma raiſon eſt-elle aſſez hardie,
Pour croire qu'on me ſouffre après ma perfidie ?
Quelque ſecret inſtinct à mon bonheur fatal
Ne la porte-t'il point à me vouloir du mal ?
Que de mes trahiſons elle ſeroit vangée,
Si comme mon humeur la ſienne étoit changée !
Mais qui la changeroit, puiſqu'elle ignore encor
Tous les laſches complots du rebelle Alidor ?
Que dis-je, malheureux ? ah ! c'eſt trop me méprendre,
Elle en a trop appris du billet de Cleandre,
Son nom au lieu du mien en ce papier ſouſcrit
Ne luy montre que trop le fond de mon eſprit.
Sur ma foy toutefois elle le prit ſans lire,
Et ſi le Ciel vangeur contre moy ne conſpire,
Elle s'y fie aſſez pour n'en avoir rien leu.
Entrons, quoy qu'il en ſoit, d'un eſprit reſolu,
Deſrobons à ſes yeux le témoin de mon crime,
Et ſi pour l'avoir leu ſa colere s'anime,
Et qu'elle vueille uſer d'une juſte rigueur,
Cherchons quelques moyens de regagner ſon cœur.

SCENE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DOR. NE ſollicite plus mon ame refroidie,
Ie mépriſe Angelique après ſa perfidie,
Mon cœur s'eſt revolté contre ſes laſches traits,
Et qui n'a point de foy, n'a point pour moy d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahiſſe, & que mon amour dure ?
I'ay ſouffert ſa rigueur, mais je hay ſon parjure,
Et tiens ſa trahiſon indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon ſouvenir.
Qu'Alidor la poſſede, il eſt traiſtre comme elle,
Iamais pour ce ſujet nous n'aurons de querelle ;
Pourrois-je avec raiſon luy vouloir quelque mal
De m'avoir delivré d'un eſprit déloyal ?
Ma colere l'épargne, & n'en veut qu'à Cleandre,
Il verra que ſon pire étoit de ſe méprendre,

Et ſi je

Et ſi je puis jamais trouver ce raviſſeur,
Il me rendra ſoudain, & la vie, & ma ſœur.
LYC. Faites mieux, puiſque à peine elle pourroit pretendre
Vne fortune égale à celle de Cleandre,
En faveur de ſes biens calmez voſtre couroux,
Et de ſon raviſſeur faites-en ſon époux.
Bien qu'il euſt fait deſſein ſur une autre perſonne,
Faites-luy retenir ce qu'un hazard luy donne ;
Ie croy que cet Hymen pour ſatisfaction
Plaira mieux à Phylis que ſa punition.
DOR. Nous conſultons en vain, ma pourſuite étant vaine.
LYC. Nous le rencontrerons, n'en ſoyez point en peine,
Où que ſoit ſa retraite, il n'eſt pas toûjours nuit,
Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
Mais Dieux ! voilà Philis qu'il a déja renduë.

SCENE V.

DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

DOR. MA ſœur, je te retrouve après t'avoir perduë ?
Et de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui pour s'eſtre mépris a cauſé ton malheur ?
Que ſon trépas.... *PHY.* Tout beau, peut-eſtre ta colere
Au lieu de ton rival en veut à ton beau-frere.
En un mot, tu ſçauras qu'en cet enlevement
Mes larmes m'ont acquis Cleandre pour amant,
Son cœur m'eſt demeuré pour peine de ſon crime,
Et veut changer un rapt en amour legitime.
Il fait tous ſes efforts pour gagner mes parens,
Et s'il les peut fléchir, quant à moy, je me rens.
Non, à dire le vray, que ſon objet me tente,
Mais mon pere content, je dois eſtre contente.
Tandis, par la feneſtre ayant veu ton retour,
Ie t'ay voulu ſur l'heure apprendre cet amour,
Pour te tirer de peine, & rompre ta colere.
DOR. Crois-tu que cet Hymen puiſſe me ſatisfaire ?
PHY. Si tu n'es ennemy de mes contentemens,
Ne pren mes intereſts que dans mes ſentimens,
Ne fay point le mauvais ſi je ne ſuis mauvaiſe,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaiſe.

En cette occaſion, ſi tu me veux du bien,
C'eſt à toy de regler ton eſprit ſur le mien.
Ie reſpecte mon pere, & le tiens aſſez ſage
Pour ne reſoudre rien à mon deſavantage.
Si Cleandre le gagne, & m'en peut obtenir,
Ie croy de mon devoir.... *LYC.* Ie l'aperçoy venir.
Reſolvez-vous, Monſieur, à ce qu'elle deſire.

SCENE VI.

DORASTE, CLEANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

CLE. SI vous n'étes d'humeur, Madame, à vous dédire,
Tout me rit deſormais, j'ay leur conſentement.
Mais excuſez, Monſieur, le transport d'un amant,
Et ſouffrez qu'un rival confus de ſon offenſe
Pour en perdre le nom entre en voſtre alliance.
Ne me refuſez point un oubly du paſſé,
Et ſon reſſouvenir à jamais effacé,
Banniſſant toute aigreur, recevez un beau-frere
Que voſtre ſœur accepte après l'aveu d'un pere.
DOR. Quand j'aurois ſur ce point des avis differens,
Ie ne puis contredire au choix de mes parens;
Mais outre leur pouvoir, voſtre ame genereuſe,
Et ce franc procedé qui rend ma ſœur heureuſe,
Vous acquierent les biens qu'ils vous ont accordez,
Et me font ſouhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'oſter Angelique,
Rien de ce qui la touche à preſent ne me pique,
Ie n'y prens plus de part après ſa trahiſon,
Ie l'aimay par malheur, & la hay par raiſon.
Mais la voicy qui vient de ſon amant ſuivie.

SCENE VII.

ALIDOR, ANGELIQVE, DORASTE, CLEANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALI. FIniſſez vos mépris, ou m'arrachez la vie.
ANG. Ne m'importune plus, infidelle. Ah! ma ſœur,
Comme as-tu pû ſi-toſt tromper ton raviſſeur?
PHY.[a] Il n'en a plus le nom, & ſon feu legitime
Authoriſé des miens en efface le crime,
Le hazard me le donne, & changeant ſes deſſeins
Il m'a miſe en ſon cœur auſſi bien qu'en ſes mains;
Son erreur fut ſoudain de ſon amour ſuivie,
Et je ne l'ay ravy qu'après qu'il m'a ravie.
Iusque-là tes beautez ont poſſedé ſes vœux,
Mais l'Amour d'Alidor faiſoit taire ſes feux,
De peur de l'offenſer te cachant ſon martire
Il me venoit conter ce qu'il ne t'oſoit dire;
Mais nous changeons de ſort par cet enlevement,
Tu perds un ſerviteur, & j'y gagne un amant.
DOR.[b] Dy-luy qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en conſole,
Puiſqu'avec Alidor je luy rends ſa parole.
[c] Satisfaites ſans crainte à vos intentions,
Ie ne mets plus d'obſtacle à vos affections.
Si vous fauſſez déja la parole donnée,
Que ne feriez-vous point après noſtre Hymenée?
Pour moy, malaiſément on me trompe deux fois,
Vous l'aimez, j'y conſens, & luy cede mes droits.
ALI. Puiſque vous me pouvez accepter ſans parjure,
Pouvez-vous conſentir que voſtre rigueur dure?
Vos yeux ſont-ils changez? vos feux ſont-ils éteints?
Et quand mon amour croiſt, produit-il vos dédains?
Voulez-vous.... *ANG.* Déloyal, ceſſe de me pourſuivre,
Si je t'aime jamais, je veux ceſſer de vivre.
Quel eſpoir mal conçeu te rapproche de moy?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy?
DOR. Quoy, le banniſſez-vous parce qu'il vous reſſemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir enſemble,
Pour ce manque de foy c'eſt trop le rejetter,
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

[a] *A Angelique.*
[b] *A Phylis.*
[c] *A Angelique.*

ANG. Ceſſez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta ſon ardeur aveuglée.
Vous ſeul avez ma foy, vous ſeul à l'avenir
Pouvez à voſtre gré me la faire tenir:
Si toutefois après ce que j'ay pû commettre
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Vn Cloiſtre deſormais bornera mes deſſeins:
C'eſt là que je prendray des mouvemens plus ſains,
C'eſt là que loin du Monde, & de ſa vaine pompe,
Ie n'auray qui tromper, non-plus que qui me trompe.
ALI. Mon ſoucy. *ANG.* Tes ſoucis doivent tourner ailleurs.
[a] *A Angelique.* *PHY.*[a] De grace pren pour luy des ſentimens meilleurs.
[b] *A Phylis.* *DOR.*[b] Nous leur nuiſons, ma ſœur, hors de noſtre preſence
Elle ſe porteroit à plus de complaiſance,
L'Amour ſeul aſſez fort pour la perſuader
Ne veut point d'autre tiers à les r'accommoder.
[c] *A Doraſte.* *CLE.*[c] Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde
Adore la raiſon où voſtre avis ſe fonde.
Adieu, belle Angelique, Adieu, c'eſt juſtement
Que voſtre raviſſeur vous cede à voſtre amant.
[d] *A Angelique.* *DOR.*[d] Ie vous eus par dépit, luy ſeul il vous merite,
Ne luy refuſez point ma part que je luy quitte.
PHY. Si tu t'aimes, ma ſœur, fais-en autant que moy,
Et laiſſe à tes parens à diſpoſer de toy.
Ce ſont des jugemens imparfaits que les noſtres.
Le Cloiſtre a ſes douceurs, mais le Monde en a d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de ſolidité
N'accommodent que mieux noſtre inſtabilité.
Ie croy qu'un bon deſſein dans le Cloiſtre te porte,
Mais un dépit d'amour n'en eſt pas bien la porte,
Et l'on court grand hazard d'un cuiſant repentir
De ſe voir en priſon ſans eſpoir d'en ſortir.
[e] *A Phylis.* *CLE.*[e] N'acheverez-vous point? *PHY.* I'ay fait, & vous vay ſuivre.
Adieu, par mon exemple appren comme il faut vivre,
Et pren pour Alidor un naturel plus doux.
[f] *Cleandre, Doraſte, Phylis, & Lycante rentrent.* *ANG.*[f] Rien ne rompra le coup à quoy je me reſous.
Ie me veux exempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté ſi pleinement s'exerce:
Vn Cloiſtre eſt deſormais l'objet de mes deſirs,
L'ame ne gouſte point ailleurs de vrais plaiſirs.
Ma foy qu'avoit Doraſte engageoit ma franchiſe,
Et je ne voy plus rien puiſqu'il me l'a remiſe,

Qui me retienne au Monde, ou m'arreſte en ce lieu.
Cherche une autre à trahir, & pour jamais, Adieu.

SCENE VIII.

ALIDOR.

QVe par cette retraite elle me favoriſe!
Alors que mes deſſeins cedent à mes amours,
Et qu'ils ne ſçauroient plus défendre ma franchiſe,
Sa haine & ſes refus viennent à leur ſecours.

I'avois beau la trahir, une ſecrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié,
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toûjours leur ardeur en croiſſoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon ame peu ruſée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir:
Ie ſuis libre à preſent qu'elle eſt deſabuſée,
Et je ne l'abuſois que pour le devenir.

Impuiſſant ennemy de mon indifference,
Ie brave, vain Amour, ton debile pouvoir,
Ta force ne venoit que de mon eſperance,
Et c'eſt ce qu'aujourd'huy m'oſte ſon deſeſpoir.

Ie ceſſe d'eſperer, & commence de vivre,
Ie vis doreſnavant puiſque je vis à moy,
Et quelques doux aſſauts qu'un autre objet me livre,
C'eſt de moy ſeulement que je prendray la loy.

Beautez, ne penſez point à rallumer ma flame,
Vos regards ne ſçauroient aſſervir ma raiſon,
Et ce ſera beaucoup emporté ſur mon ame,
S'ils me font curieux d'apprendre voſtre nom.

Nous feindrons toutefois pour nous donner carriere,
Et pour mieux déguiſer nous en prendrons un peu,
Mais nous ſçaurons toûjours rebrouſſer en arriere,
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.

Cependant Angelique enfermant dans un Cloiſtre
Ses yeux dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroiſtre
Serviront de ramparts à noſtre liberté.

Ie ſuis hors de peril qu'après ſon mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy,
Et ne ſeray jamais ſujet à cette rage
Qui naiſt de voir ſon bien entre les mains d'autruy.

Ravy qu'aucun n'en ait ce que j'ay pû pretendre,
Puiſqu'elle dit au Monde un éternel Adieu,
Comme je la donnois ſans regret à Cleandre,
Ie verray ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

F I N.

MEDEE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

CREON, Roy de Corinthe.

ÆGEE, Roy d'Athenes.

IASON, Mary de Medée.

POLLVX, Argonaute, amy de Iaſon.

CREVSE, Fille de Creon.

MEDEE, Femme de Iaſon.

CLEONE, Gouvernante de Creüſe.

NERINE, Suivante de Medée.

THEVDAS, Domeſtique de Creon.

TROVPE des Gardes de Creon.

La Scene eſt à Corinthe.

MEDEE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLLVX, IASON.

POL. QVE je ſens à la fois de ſurpriſe, & de joye!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoye,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Iaſon?
JAS. Vous n'y pouviez venir en meilleure ſaiſon,
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon ſecond Hymenée.
POL. Quoy! Medée eſt donc morte, amy? *JAS.* Non, elle vit,
Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit.
POL. Dieux! & que fera-t'elle? *JAS.* Et que fit Hypſipile,
Que pouſſer les éclats d'un couroux inutile?
Elle jetta des cris, elle verſa des pleurs,
Elle me ſouhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étois ſans foy, ſans cœur, ſans conſcience,
Et laſſe de le dire, elle prit patience.

Medée en ſon malheur en pourra faire autant:
Qu'elle ſoûpire, pleure, & me nomme inconstant,
Ie la quitte à regret, mais je n'ay point d'excuſe
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Creüſe.
POL. Creüſe eſt donc l'objet qui vous vient d'enflamer?
Ie l'avois deviné, ſans l'entendre nommer.
Iaſon ne fit jamais de communes Maîtreſſes,
Il eſt né ſeulement pour charmer les Princeſſes,
Et haïroit l'Amour, s'il avoit ſous ſa loy
Rangé de moindres cœurs que des filles de Roy.
Hypſipile à Lemnos, ſur le Phaſe Medée,
Et Creüſe à Corinthe, autant vaut, poſſedée,
Font bien voir qu'en tous lieux ſans le ſecours de Mars
Les Sceptres ſont acquis à ſes moindres regards.
IAS. Auſſi je ne ſuis pas de ces amans vulgaires,
I'accommode ma flame au bien de mes affaires,
Et ſous quelque climat que me jette le Sort,
Par maxime d'Eſtat je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraiſchir dans la ville,
Qu'euſſions-nous fait, Pollux, ſans l'amour d'Hypſipile?
Et depuis, à Colchos que fit voſtre Iaſon,
Que cajoler Medée, & gagner la Toiſon?
Alors ſans mon amour qu'euſt fait voſtre vaillance?
Euſt-elle du Dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la Terre enfantoit tout armé,
Qui de vous l'euſt deffait, ſi Iaſon n'euſt aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma Patrie,
Creüſe eſt le ſujet de mon idolatrie;
Et j'ay trouvé l'adreſſe, en luy faiſant la Cour,
De relever mon ſort ſur les aiſles d'Amour.
POL. Que parlez-vous d'exil ? la haine de Pelie....
IAS. Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de ſa Theſſalie.
POL. Il eſt mort! *IAS.* Ecoutez, & vous ſçaurez comment
Son trépas ſeul m'oblige à cet éloignement.
Après ſix ans paſſez depuis noſtre voyage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on gouſte au mariage,
Mon pere tout caduc émouvant ma pitié,
Ie conjuray Medée au nom de l'amitié...
POL. I'ay ſceu comme ſon Art forçant les Destinées
Luy rendit la vigueur de ſes jeunes années;
Ce fut, s'il m'en ſouvient, icy que je l'appris,
D'où ſoudain un voyage en Aſie entrepris

Fait que nos deux ſejours diviſez par Neptune,
Ie n'ay point ſçeu depuis quelle eſt voſtre fortune.
Ie n'en fais qu'arriver. *IAS.* Apprenez donc de moy
Le ſujet qui m'oblige à luy manquer de foy.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles
De mon tyran Pelie elle gagne les filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages receus,
Que ces foibles eſprits ſont aiſément deceus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon Art leur remplit les oreilles,
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infiny,
Leur étale ſur tout mon pere rajeuny.
Pour épreuve, elle égorge un Belier à leurs veuës,
Le plonge en un bain d'eaux, & d'herbes inconnuës,
Luy forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et luy rend d'un Agneau la taille & la vigueur.
Les ſœurs crient miracle, & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux pere une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacune a ſon but. Cependant la nuit vient,
Medée après le coup d'une ſi belle amorce
Prépare de l'eau pure, & des herbes ſans force,
Redouble le ſommeil des Gardes, & du Roy;
La ſuite au ſeul recit me fait trembler d'effroy.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur pere endormy vont épuiſer les veines;
Leur tendreſſe credule à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux ſang, & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand ſervice,
On nomme pieté ce cruël ſacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
Medée eſt éloquente à leur donner courage,
Chacune toutefois tourne ailleurs ſon viſage,
Vne ſecrette horreur condamne leur deſſein,
Et refuſe leurs yeux à conduire leur main.
POL. A me repreſenter ce tragique ſpectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle,
I'ay de l'horreur moy-meſme, & ne puis concevoir
Qu'un eſprit jusque là ſe laiſſe decevoir.
IAS. Ainſi mon pere Æſon recouvra ſa jeuneſſe,
Mais oyez le ſurplus. Ce grand courage ceſſe,

L'épouvante les prend, Medée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste nouveau Roy fait mutiner la ville,
Nomme Iaſon l'autheur de cette trahiſon,
Et pour vanger ſon pere aſſiege ma maiſon.
Mais j'étois déja loin auſſi-bien que Medée,
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous ſalüons Creon, dont la benignité
Nous promet contre Acaste un lieu de ſeureté.
Que vous diray-je plus? mon bon-heur ordinaire
M'acquiert les volontez de la fille, & du pere,
Si bien que de tous deux également chery,
L'un me veut pour ſon gendre, & l'autre pour mary,
D'un rival couronné les grandeurs ſouveraines,
La Majeſté d'Ægée, & le Sceptre d'Athénes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moy,
Et banny que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un Roy.
Ie voy trop ce bonheur, mais je le diſſimule,
Et bien que pour Creüſe un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma Cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Creon, & dépeupler ſa terre;
Puis changeant tout à coup ſes reſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord, & Iaſon, & Medée,
On luy refuſe l'un, & l'autre eſt accordée,
Ie l'empeſche, on debat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe reduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empeſche, & Creon me refuſe,
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Creüſe.
Qu'euſſay-je fait, Pollux, en cette extremité
Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
Car ſans doute, à quitter l'utile pour l'honneſte,
La paix alloit ſe faire aux dépens de ma teſte,
Ce mépris inſolent des offres d'un grand Roy
Aux mains d'un ennemy livroit Medée & moy.
Ie l'euſſe fait pourtant ſi je n'euſſe eſté pere,
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame legere,
Ma perte étoit la leur, & cet Hymen nouveau
Avec Medée & moy les tire du tombeau,

Eux ſeuls m'ont fait reſoudre, & la paix s'eſt concluë.
POL. Bien que de tous coſtez l'affaire reſoluë
Ne laiſſe aucune place aux conſeils d'un amy,
Ie ne puis toutesfois l'approuver qu'à demy.
Sur quoy que vous fondiez un traitement ſi rude,
C'eſt montrer pour Medée un peu d'ingratitude,
Ce qu'elle a fait pour vous eſt mal recompenſé.
Il faut craindre après tout ſon courage offenſé,
Vous ſçavez mieux que moy ce que peuvent ſes charmes.
JAS. Ce ſont à ſa fureur d'épouvantables armes,
Mais ſon banniſſement nous en va garantir.
POL. Gardez d'avoir ſujet de vous en repentir.
JAS. Quoy qu'il puiſſe arriver, amy, c'eſt choſe faite.
POL. La termine le Ciel comme je le ſouhaite,
Permettez cependant qu'afin de m'acquiter
I'aille trouver le Roy pour l'en feliciter.
JAS. Ie vous y conduirois, mais j'attens ma Princeſſe,
Qui va ſortir du Temple. *POL.* Adieu, l'amour vous preſſe,
Et je ſerois marry qu'un ſoin officieux
Vous fiſt perdre pour moy des temps ſi précieux.

SCENE II.

IASON.

DEpuis que mon eſprit eſt capable de flame,
Iamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui ſe partage en deux affections
Se laiſſe déchirer à mille paſſions.
Ie doy tout à Medée, & je ne puis ſans honte
Et d'elle & de ma foy tenir ſi peu de conte:
Ie doy tout à Creon, & d'un ſi puiſſant Roy
Ie fais un ennemy ſi je garde ma foy:
Ie regrette Medée, & j'adore Creüſe,
Ie voy mon crime en l'une, en l'autre mon excuſe;
Et deſſus mon regret mes deſirs triomphans
Ont encor le ſecours du ſoin de mes enfans.
Mais la Princeſſe vient, l'éclat d'un tel viſage
Du plus conſtant du Monde attireroit l'hommage,
Et ſemble reprocher à ma fidelité,
D'avoir oſé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

IASON, CREVSE, CLEONE.

IAS. QVe voſtre zéle eſt long, & que d'impatience
Il donne à voſtre amant qui meurt en voſtre abſence!
CRE. A nos Dieux toutefois je n'ay rien demandé,
En me donnant Iaſon ils m'ont tout accordé.
IAS. Et moy, puis-je eſperer l'effet d'une priere,
Que ma flame tiendroit à faveur ſinguliere?
Au nom de noſtre amour, ſauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier Hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pere
Qu'ils ne ſoient point compris en l'exil de leur mere;
C'eſt luy ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puiſque dans les Traitez il n'eſt point parlé d'eux.
CRE. I'avois déja pitié de leur tendre innocence,
Et vous y ſerviray de toute ma puiſſance,
Pourveu qu'à voſtre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantoſt je ne vous diray point.
IAS. Dites, & quel qu'il ſoit, que ma Reine en diſpoſe.
CRE. Si je puis ſur mon pere obtenir quelque choſe,
Vous le ſçaurez après, je ne veux rien pour rien.
CLE. Vous pourrez au Palais ſuivre cet entretien,
On ouvre chez Medée, oſtez-vous de ſa veuë,
Vos preſences rendroient ſa douleur plus émeuë,
Et vous ſeriez marris que cet eſprit jaloux
Meſlaſt ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

SCENE IV.

MEDEE.

SOuverains protecteurs des loix de l'Hymenée,
Dieux garands de la foy que Iaſon m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite ſon parjure,
Et m'aidez à vanger cette commune injure;

S'il me peut aujourd'huy chaſſer impunément
Vous étes ſans pouvoir, ou ſans reſſentiment.
Et vous, troupe ſçavante en noires barbaries,
Filles de l'Acheron, Peſtes, Larves, Furies,
Fieres ſœurs, ſi jamais noſtre commerce étroit
Sur vous & vos ſerpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les meſmes flames,
Et les meſmes tourmens dont vous geſnez les ames:
Laiſſez-les quelque temps repoſer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moy faites trefve aux Enfers,
Apportez-moy du fond des antres de Megere
La mort de ma rivale, & celle de ſon pere,
Et ſi vous ne voulez mal ſervir mon couroux,
Quelque choſe de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de Province en Province,
Qu'il faſſe laſchement la Cour à chaque Prince,
Banny de tous coſtez, ſans bien, & ſans appuy,
Accablé de frayeur, de miſere, d'ennuy,
Qu'à ſes plus grands malheurs aucun ne compatiſſe,
Qu'il ait regret à moy pour ſon dernier ſupplice,
Et que mon ſouvenir jusque dans le tombeau
Attache à ſon eſprit un éternel bourreau.
Iaſon me repudie! & qui l'auroit pû croire?
S'il a manque d'amour, manque-t'il de memoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'oſe-t'il bien quitter après tant de forfaits?
Sçachant ce que je puis, ayant veu ce que j'oſe,
Croit-il que m'offenſer ce ſoit ſi peu de choſe?
Quoy? mon pere trahy, les Elemens forcez,
D'un frere dans la Mer les membres diſperſez,
Luy font-il préſumer mon audace épuiſée?
Luy font-il préſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre luy n'ait par où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir?
Tu t'abuſes, Iaſon, je ſuis encor moy-meſme,
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extreſme,
Ie le feray par haine, & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous ſepare ainſi qu'il nous a joints,
Que mon ſanglant divorce en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de noſtre mariage,
Et que noſtre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à ſon commencement.

Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pere,
N'eſt que le moindre effet qui ſuivra ma colere;
Des crimes ſi legers furent mes coups d'eſſay,
Il faut bien autrement montrer ce que je ſçay,
Il faut faire un chef-d'œuvre, & qu'un dernier ouvrage
Surpaſſe de bien loin ce foible apprentiſſage.
Mais pour executer tout ce que j'entreprens
Quels Dieux me fourniront des ſecours aſſez grands?
Ce n'eſt plus vous, Enfers, qu'icy je ſollicite,
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je medite.
Autheur de ma naiſſance, auſſi bien que du jour
Qu'à regret tu depars à ce fatal ſejour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moy tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grace à mon deſir boüillant,
Ie veux choir ſur Corinthe avec ton char bruſlant.
Mais ne crains pas de cheute à l'Vnivers funeſte,
Corinthe conſumé garantira le reſte,
De mon juſte couroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arréteront tes feux,
Creon en eſt le Prince, & prend Iaſon pour gendre:
C'eſt aſſez meriter d'eſtre reduit en cendre,
D'y voir reduit tout l'Isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empeſche plus les deux Mers de s'unir.

SCENE V.

MEDEE, NERINE.

MED. ET bien, Nerine, à quand, à quand cet Hymenée?
En ont-ils choiſi l'heure? en ſçais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? n'as-tu point veu Iaſon?
N'apprehende-t'il rien après ſa trahiſon?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuſe à me plaindre?
S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence à me craindre,
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes reſſentimens peut monter la fureur.
NER. Moderez les boüillons de cette violence,
Et laiſſez déguiſer vos douleurs au ſilence.
Quoy, Madame! eſt-ce ainſi qu'il faut diſſimuler,
Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air?

Les plus

Les plus ardents transports d'une haine connuë
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortez dans la nuë,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſupporter une offenſe,
Pour mieux prendre à ſon point le temps de ſa vangeance,
Et ſa feinte douceur ſous un appas mortel,
Méne inſenſiblement ſa victime à l'autel.
MED. Tu veux que je me taiſe, & que je diſſimule!
Nerine, porte ailleurs ce conſeil ridicule,
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de ſi grandes douleurs.
Iaſon m'a fait trahir mon païs & mon pere,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangere,
Sans ſupport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien;
Nerine, après cela, tu veux que je me taiſe!
Ne doy-je point encor en témoigner de l'aiſe,
De ce Royal Hymen ſouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes ſoins à ſervir ſon amour?
NER. Madame, penſez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juſte qu'il ſoit, regardez où vous étes,
Conſiderez qu'à peine un eſprit plus remis
Vous tient en ſeureté parmy vos ennemis.
MED. L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la Fortune aller teſte baiſſée,
La choquer hardiment, & ſans craindre la mort
Se preſenter de front à ſon plus rude effort.
Cette laſche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.
NER. Que ſert ce grand courage où l'on eſt ſans pouvoir?
MED. Il trouve toûjours lieu de ſe faire valoir.
NER. Forcez l'aveuglement dont vous étes ſeduite,
Pour voir en quel état le Sort vous a reduite.
Voſtre païs vous hait, voſtre époux eſt ſans foy,
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t'il? *MED.* Moy,
Moy, dis-je, & c'eſt aſſez. *NER.* Quoy? vous ſeule, Madame!
MED. Ouy, tu vois en moy ſeule, & le fer, & la flame,
Et la Terre, & la Mer, & l'Enfer, & les Cieux,
Et le Sceptre des Rois, & le foudre des Dieux.
NER. L'impetueuſe ardeur d'un courage ſenſible
A vos reſſentimens figure tout poſſible,

Mais il faut craindre un Roy fort de tant de Sujets.
MED. Mon pere qui l'étoit rompit-il mes projets?
NER. Non, mais il fut ſurpris, & Creon ſe défie.
Fuyez, qu'à ſes ſoupçons il ne vous ſacrifie.
MED. Las ! je n'ay que trop fuy, cette infidelité
D'un juſte châtiment punit ma laſcheté.
Si je n'euſſe point fuy pour la mort de Pelie,
Si j'euſſe tenu bon dedans la Theſſalie,
Il n'euſt point veu Creüſe, & cet objet nouveau
N'euſt point de noſtre Hymen étouffé le flambeau.
NER. Fuyez encor, de grace. *MED.* Ouy, je fuiray, Nerine,
Mais avant de Creon on verra la ruïne.
Ie brave la Fortune, & toute ſa rigueur
En m'oſtant un mary ne m'oſte pas le cœur.
Sois ſeulement fidelle, & ſans te mettre en peine,
Laiſſe agir pleinement mon ſçavoir, & ma haine.
NER.[a] Madame. Elle me quitte au lieu de m'écouter,
Ces violens transports la vont précipiter,
D'une trop juſte ardeur l'inexorable envie
Luy fait abandonner le ſoucy de ſa vie.
Taſchons encor un coup d'en divertir le cours,
Appaiſer ſa fureur c'eſt conſerver ſes jours.

[a] *Elle eſt ſeule.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, NERINE.

NER. BIEN qu'un peril certain ſuive voſtre entrepriſe,
Aſſeurez-vous ſur moy, je vous ſuis toute acquiſe,
Employez mon ſervice aux flames, au poiſon,
Ie ne refuſe rien, mais épargnez Iaſon.
Voſtre aveugle vangeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûteroit la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennuy...
MED. Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour luy,
Ma fureur jusque-là n'oſeroit me ſeduire,
Iaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon couroux luy fait grace, & ma premiere ardeur
Soûtient ſon intereſt au milieu de mon cœur.
Ie croy qu'il m'aime encore, & qu'il nourrit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flame,
Il ne fait qu'obeïr aux volontez d'un Roy,
Qui l'arrache à Medée en dépit de ſa foy.
Qu'il vive, & s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Creüſe meure,
Qu'il vive cependant, & joüiſſe du jour
Que luy conſerve encor mon immuable amour.
Creon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie,
Eux ſeuls termineront toute la Tragedie,
Leur perte achevera cette fatale paix.
NER. Contenez-vous, Madame, il ſort de ſon Palais.

SCENE II.

CREON, MEDEE, NERINE, Soldats.

CRE. QVoy ! je te vois encor ! avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoûtenir ma preſence?
Ignores-tu l'Arreſt de ton banniſſement?
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle, & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes, empeſchez-la de s'approcher de moy.
Va, purge mes Etats d'un tel monstre que toy,
Delivre mes Sujets & moy-meſme de crainte.
MED. Dequoy m'accuſe-t'on ? quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur?
CRE. Ah, l'innocence meſme, & la meſme candeur!
Medée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu ſi-toſt oublié tant d'horreurs?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes erreurs,
Et de tant de païs nomme quelque contrée
Dont tes méchancetez te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton pere te deteste, & l'Vnivers te fuit:
Me doy-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et ſur mon peuple & moy faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions,
I'ay racheté la paix à ces conditions.
MED. Laſche paix, qu'entre vous ſans m'avoir écoutée
Pour m'arracher mon bien vous avez complotée,
Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel.
Quiconque ſans l'oüir condamne un criminel,
Son crime euſt-il cent fois merité le ſupplice,
D'un juſte châtiment il fait une injuſtice.
CRE. Au regard de Pelie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avois écouté?
MED. Ecouta-t'il Iaſon quand ſa haine couverte
L'envoya ſur nos bords ſe livrer à ſa perte;

Car comment voulez-vous que je nomme un deſſein
Au deſſus de ſa force, & du pouvoir humain?
Apprenez quelle étoit cette illustre conqueſte,
Et de combien de morts j'ay garanty ſa teſte.
Il falloit mettre au joug deux Taureaux furieux,
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maiſtre Vulcain pouſſoit par leur haleine
Vn long embraſement deſſus toute la Plaine:
Eux domptez, on entroit en de nouveaux hazards,
Il falloit labourer les triſtes champs de Mars,
Et des dents d'un Serpent enſemencer leur terre,
Dont la ſterilité fertile pour la guerre
Produiſoit à l'instant des escadrons armez
Contre la meſme main qui les avoit ſemez.
Mais quoy qu'euſt fait contre eux une valeur parfaite,
La Toiſon n'étoit pas au bout de leur défaite:
Vn Dragon enyvré des plus mortels poiſons
Qu'enfantent les pechez de toutes les ſaiſons,
Vomiſſant mille traits de ſa gorge enflammée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette Armée.
Iamais Eſtoile, Lune, Aurore, ny Soleil
Ne virent abaiſſer ſa paupiere au ſommeil.
Ie l'ay ſeule aſſoupy, ſeule j'ay par mes charmes
Mis au joug les Taureaux, & défait les Genſdarmes.
Si lors à mon devoir mon deſir limité
Euſt conſervé ma gloire, & ma fidelité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Iaſon, & tous vos Argonautes?
Sans moy ce vaillant Chef que vous m'avez ravy
Fuſt pery le premier, & tous l'auroient ſuivy.
Ie ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des Dieux, & la fleur de la Grece;
Zethez, & Calaïs, & Pollux, & Castor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Nestor,
Tous vos Heros enfin tiennent de moy la vie:
Ie vous les verray tous poſſeder ſans envie,
Ie vous les ay ſauvez, je vous les cede tous;
Ie n'en veux qu'un pour moy, n'en ſoyez point jaloux,
Pour de ſi bons effets laiſſez-moy l'infidelle,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle,
Aimer cet inconſtant c'eſt tout ce que j'ay fait:
Si vous me puniſſez, rendez-moy mon forfait.

Eſt-ce uſer comme il faut d'un pouvoir legitime,
Que me faire coupable, & joüir de mon crime?
CRE. Va te plaindre à Colchos. *MED.* Le retour m'y plaira,
Que Iaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira,
Ie ſuis preſte à partir ſous la meſme conduite
Qui de ces lieux aimez précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus cruels!
Vous faites difference entre deux criminels!
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
L'un ait voſtre couronne, & l'autre des ſupplices.
CRE. Ceſſe de plus meſler ton intereſt au ſien,
Ton Iaſon pris à part eſt trop homme de bien,
Le ſeparant de toy ſa défenſe eſt facile.
Iamais il n'a trahy ſon pere, ny ſa ville,
Iamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains,
Iamais il n'a prété ſon bras à tes deſſeins,
Son crime, s'il en a, c'eſt de t'avoir pour femme;
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flame,
Rens-luy ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent courroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Iaſon coupable.
MED. Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Ie n'en ay que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en ſa faveur que ma ſçavante audace
Immola ſon Tyran par les mains de ſa race,
Ioignez-y mon païs, & mon frere, il ſuffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous les ſçaviez tous quand vous m'avez reçeuë,
Voſtre ſimplicité n'a point été deceuë;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Vn rempart aſſeuré contre mes ennemis?
Ma main ſeignante encor du meurtre de Pelie
Soûlevoit contre moy toute la Theſſalie,
Quand voſtre cœur ſenſible à la compaſſion
Malgré tous mes forfaits prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'exil, ma mort eſt legitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi?
Ie ſuis coupable ailleurs, mais innocente icy.
CRE. Ie ne veux plus icy d'une telle innocence,
Ny ſouffrir en ma Cour ta fatale preſence.

Va... *ME.* Dieux juſtes vangeurs! *CR.* Va, dis-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns ſolliciter les Dieux.
Laiſſe-nous tes enfans, je ſerois trop ſevere
Si je les puniſſois des crimes de leur mere,
Et bien que je le pûſſe avec juſte raiſon,
Ma fille les demande en faveur de Iaſon.
MED. Barbare humanité qui m'arrache à moy-meſme,
Et feint de la douceur pour m'oſter ce que j'aime!
Si Iaſon & Creüſe ainſi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le ſang que je leur ay donné.
CRE. Ne me replique plus, ſuy la loy qui t'eſt faite,
Prépare ton depart, & penſe à ta retraite.
Pour en deliberer, & choiſir le quartier,
De grace ma bonté te donne un jour entier.
MED. Quelle grace! *CRE.* Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendroit eternelle.
[a] Quel indomptable eſprit! quel arrogant maintien
Accompagnoit l'orgueil d'un ſi long entretien!
A-t'elle rien fléchy de ſon humeur altiere?
A-t'elle pû deſcendre à la moindre priere?
Et le ſacré reſpect de ma condition
En a-t'il arraché quelque ſoûmiſſion?

[a] *Medée rentre, & Creon continuë.*

SCENE III.

CREON, IASON, CREVSE, CLEONE, Soldats.

CREO. TE voila ſans rivale, & mon païs ſans guerres,
Ma fille, c'eſt demain qu'elle ſort de nos terres,
Nous n'avons deſormais que craindre de ſa part;
Acaſte eſt ſatisfait d'un ſi proche depart,
Et ſi tu peux calmer le courage d'Ægée
Qui voit par noſtre choix ſon ardeur negligée,
Fais état que demain nous aſſeure à jamais,
Et dedans, & dehors, une profonde paix.
CREV. Ie ne croy pas, Seigneur, que ce vieux Roy d'Athenes
Voyant aux mains d'autruy le fruit de tant de peines,
Meſle tant de foibleſſe à ſon reſſentiment,
Que ſon premier couroux ſe diſſipe aiſément.

I'espere toutefois qu'avec un peu d'adreſſe
Ie pourray le reſoudre à perdre une Maîtreſſe,
Dont l'âge peu ſortable & l'inclination
Répondoient aſſez mal à ſon affection.
JAS. Il doit vous témoigner par ſon obeïſſance
Combien ſur ſon eſprit vous avez de puiſſance,
Et s'il s'obſtine à ſuivre un injuſte couroux,
Nous ſçaurons, ma Princeſſe, en rabatre les coups,
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop dequoy punir ſa flame, & ſa folie.
CREON. Nous n'en viendrons pas là, regarde ſeulement
A le payer d'eſtime & de remercîment.
Ie voudrois pour tout autre un peu de raillerie,
Vn vieillard amoureux merite qu'on en rie:
Mais le troſne ſoûtient la Majeſté des Rois
Au deſſus du mépris, comme au deſſus des loix.
On doit toûjours reſpect au Sceptre, à la Couronne;
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne,
Ie ſçauray l'appaiſer avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE IV.

IASON, CREVSE, CLEONE.

JAS. QVe ne vous doy-je point pour cette préference
Où mes deſirs n'oſoient porter mon eſperance?
C'eſt bien me témoigner un amour infiny
De mépriſer un Roy pour un pauvre banny.
A toutes ſes grandeurs préferer ma miſere!
Tourner en ma faveur les volontez d'un pere!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!
CRE. Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux?
La Fortune a montré dedans voſtre naiſſance
Vn trait de ſon envie, ou de ſon impuiſſance,
Elle devoit un Sceptre au ſang dont vous naiſſez,
Et ſans luy vos vertus le meritoient aſſez.
L'Amour qui n'a pû voir une telle injuſtice
Supplée à ſon defaut, ou punit ſa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adverſitez
Le Sceptre que j'attens, & que vous meritez.

La gloire

La gloire m'en demeure, & les races futures
Contant noſtre Hymenée entre vos avantures,
Vanteront à jamais mon amour genereux
Qui d'un ſi grand Heros rompt le ſort malheureux.
Après tout cependant, riez de ma foibleſſe.
Preſte de poſſeder le Phenix de la Grece,
La fleur de nos guerriers, le ſang de tant de Dieux,
La robe de Medée a donné dans mes yeux;
Mon caprice à ſon luſtre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie,
C'eſt ce qu'ont pretendu mes deſſeins relevez
Pour le prix des enfans que je vous ay ſauvez.
JAS. Que ce prix eſt leger pour un ſi bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice,
Ma jalouſe en fureur n'eſt pas femme à ſouffrir
Que ma main l'en dépoüille afin de vous l'offrir;
Des treſors dont ſon pere épuiſe la Scythie
C'eſt tout ce qu'elle a pris quand elle en eſt ſortie.
CRE. Qu'elle a fait un beau choix! jamais éclat pareil
Ne ſema dans la nuit les clartez du Soleil.
Les perles avec l'or confuſément meſlées,
Mille pierres de prix ſur ſes bords étalées,
D'un mélange divin éboüiſſent les yeux;
Iamais rien d'approchant ne ſe fit en ces lieux.
Pour moy, tout auſſi-toſt que je l'en vis parée,
Ie ne fis plus d'état de la Toiſon dorée,
Et dûſſiez-vous vous-meſme en eſtre un peu jaloux,
I'en eus presques envie auſſi-toſt que de vous.
Pour appaiſer Medée & reparer ſa perte,
L'Epargne de mon pere entierement ouverte
Luy met à l'abandon tous les treſors du Roy,
Pourveu que cette robe & Iaſon ſoient à moy
JAS. N'en doutez point, ma Reine, elle vous eſt acquiſe,
Ie vay chercher Nerine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Medée avec dexterité
Ce que refuſeroit ſon courage irrité.
Pour elle, vous ſçavez que j'en fuy les approches,
I'aurois peine à ſouffrir l'orgueil de ſes reproches,
Et je me connoy mal, ou dans noſtre entretien
Son couroux s'allumant allumeroit le mien.
Ie n'ay point un eſprit complaiſant à ſa rage
Iusques à ſupporter ſans replique un outrage,

Et ce ſeroient pour moy d'éternels déplaiſirs
De reculer par là l'effet de vos deſirs.
Mais ſans plus de diſcours, d'une maiſon voiſine
Ie vay prendre le temps que ſortira Nerine;
Souffrez, pour avancer voſtre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.
CLE. Madame, j'aperçoy venir le Roy d'Athenes.
CRE. Allez donc, voſtre veuë augmenteroit ſes peines.
CLE. Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.
CRE. Ma bouche accortement ſçaura s'en acquiter.

SCENE V.

ÆGEE, CREVSE, CLEONE.

ÆGE. SVr un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de voſtre gloire
Vient ſçavoir s'il eſt vray que vous ſoyez d'accord
Par un honteux Hymen de l'Arreſt de ma mort.
Voſtre peuple en fremit, voſtre Cour en murmure,
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traiſtre, un meurtrier de Rois
Luy donne à l'avenir des Princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece
Pour prix de ſes forfaits épouſe ſa Princeſſe,
Et qu'il faille ajouſter à vos tîtres d'honneur,
Femme d'un aſſaſſin, & d'un empoiſonneur.
CRE. Laiſſez agir, grand Roy, la raiſon ſur voſtre ame,
Et ne le chargez point des crimes de ſa femme.
I'épouſe un malheureux, & mon pere y conſent,
Mais Prince, mais vaillant, & ſur tout, innocent.
Non-pas que je ne faille en cette préference;
De voſtre rang au ſien je ſçay la difference:
Mais ſi vous connoiſſez l'amour, & ſes ardeurs,
Iamais pour ſon objet il ne prend les grandeurs;
Avoüez que ſon feu n'en veut qu'à la perſonne,
Et qu'en moy vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne ſçay quoy qu'on ne peut exprimer
Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer,
Et ſouvent ſans raiſon les objets de nos flames
Frapent nos yeux enſemble, & ſaiſiſſent nos ames.

Ainſi nous avons veu le ſouverain des Dieux
Au mépris de Iunon aimer en ces bas lieux,
Venus quitter ſon Mars, & negliger ſa priſe,
Tantoſt pour Adonis, & tantoſt pour Anchiſe,
Et c'eſt peut-eſtre encore avec moins de raiſon
Que, bien que vous m'aimez, je me donne à Iaſon.
D'abord dans mon eſprit vous euſtes ce partage,
Ie vous estimay plus, & l'aimay davantage.
ÆGE. Gardez ces complimens pour de moins enflamez,
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me ſert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accuſez point l'amour, ny ſon aveuglement,
Quand on connoit ſa faute, on manque doublement.
CREV. Puis donc que vous trouvez la mienne inexcuſable,
Ie ne veux plus, Seigneur, me confeſſer coupable.
L'amour de mon païs & le bien de l'Etat
Me défendoient l'Hymen d'un ſi grand Potentat.
Il m'euſt fallu ſoudain vous ſuivre en vos Provinces,
Et priver mes Sujets de l'aſpect de leurs Princes;
Voſtre Sceptre pour moy n'eſt qu'un pompeux exil.
Que me ſert ſon éclat, & que me donne-t'il?
M'éleve-t'il d'un rang plus haut que Souveraine,
Et ſans le poſſeder ne me voy-je pas Reine?
Graces aux Immortels, dans ma condition
I'ay dequoy m'aſſouvir de cette ambition,
Ie ne veux point changer mon Sceptre contre un autre,
Ie perdrois ma Couronne en acceptant la voſtre,
Corinthe eſt bon Sujet, mais il veut voir ſon Roy,
Et d'un Prince éloigné rejetteroit la loy.
Ioignez à ces raiſons qu'un pere un peu ſur l'âge,
Dont ma ſeule preſence adoucit le veufvage,
Ne ſçauroit ſe reſoudre à ſeparer de luy
De ſes debiles ans l'esperance & l'appuy,
Et vous reconnoiſtrez que je ne vous préfere
Que le bien de l'Eſtat, mon païs, & mon pere.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux:
Mais comme ces raiſons font peu d'effet ſur vous,
Afin de redonner le repos à voſtre ame,
Souffrez que je vous quitte. *ÆGE.*[a] Allez, allez, Madame, [a] *Il eſt ſeul.*
Etaler vos appas, & vanter vos mépris
A l'infame ſorcier qui charme vos eſprits.

De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de voſtre honte,
Favoriſez celuy de tous vos Courtiſans
Qui raillera le mieux le declin de mes ans.
Vous joüirez fort peu d'une telle inſolence;
Mon amour outragé court à la violence,
Mes vaiſſeaux à la rade aſſez proches du port
N'ont que trop de ſoldats à faire un coup d'effort.
La jeuneſſe me manque, & non pas le courage:
Les Rois ne perdent point les forces avec l'âge,
Et l'on verra peut-eſtre avant ce jour finy
Ma paſſion vangée, & voſtre orgueil puny.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE.

MALHEVREVX inſtrument du malheur qui nous preſſe,
Que j'ay pitié de toy, déplorable Princeſſe!
Avant que le Soleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable acheve ton amour.
Ton deſtin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'appas d'un Hymen t'expoſe à ta rivale,
Ton Sceptre eſt impuiſſant à vaincre ſon effort,
Et le jour de ſa fuite eſt celuy de ta mort.
Sa vangeance à la main elle n'a qu'à reſoudre,
Vn mot du haut des Cieux fait deſcendre le foudre,
Les Mers pour noyer tout n'attendent que ſa loy,
La Terre offre à s'ouvrir ſous le Palais du Roy,
L'Air tient les Vents tous preſts à ſuivre ſa colere,
Tant la Nature eſclave a peur de luy déplaire,
Et ſi ce n'eſt aſſez de tous les Elemens,
Les Enfers vont ſortir à ſes commandemens.
Moy, bien que mon devoir m'attache à ſon ſervice,
Ie luy préte à regret un ſilence complice,

D'un loüable deſir mon cœur ſollicité
Luy feroit avec joye une infidelité:
Mais loin de s'arréter, ſa rage découverte
A celle de Creüſe ajouſteroit ma perte,
Et mon funeſte avis ne ſerviroit de rien
Qu'à confondre mon ſang dans les boüillons du ſien.
D'un mouvement contraire à celuy de mon ame
La crainte de la mort m'oſte celle du blâme,
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du peril je voudrois traverſer.

SCENE II.

IASON, NERINE.

IAS. NErine, & bien, que dit, que fait noſtre exilée?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée?
Veut-elle bien ceder à la neceſſité?
NER. Ie trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colere, & rabat de ſa haine,
Déja ſon déplaiſir ne nous veut plus de mal.
IAS. Fay-luy prendre pour tous un ſentiment égal.
Toy qui de mon amour connoiſſois la tendreſſe,
Tu peux connoiſtre auſſi quelle douleur me preſſe;
Ie me ſens déchirer le cœur à ſon depart,
Creüſe en ſes malheurs prend meſme quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Creon meſme en ſoûpire,
Luy préfere à regret le bien de ſon Empire:
Et ſi dans ſon Adieu ſon cœur moins irrité
Pouvoit laiſſer agir ſa liberalité,
Si jusque-là Medée appaiſoit ſes menaces,
Qu'elle vouluſt partir avec ſes bonnes graces;
Ie ſçay (comme il eſt bon) que ſes treſors ouverts
Luy ſeroient ſans reſerve entierement offerts,
Et malgré les malheurs où le Sort l'a reduite,
Soulageroient ſa peine, & ſoûtiendroient ſa fuite.
NER. Puiſqu'il faut ſe reſoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement,
Cet offre y peut ſervir, & par elle j'eſpere
Avec un peu d'adreſſe appaiſer ſa colere.

Mais d'ailleurs toutefois, n'attendez rien de moy,
S'il faut prendre congé de Creüse, & du Roy:
L'objet de voſtre amour, & de ſa jalouſie
De toutes ſes fureurs l'auroit toſt reſſaiſie.
JAS. Pour montrer ſans les voir ſon courage appaiſé,
Ie te diray, Nerine, un moyen fort aiſé,
Et de ſi longue main je connoy ta prudence,
Que je t'en fais ſans peine entiere confidence.
Creon bannit Medée, & ſes ordres précis
Dans ſon banniſſement envelopoient ſes fils;
La pitié de Creüſe a tant fait vers ſon pere,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mere.
Elle luy doit par eux quelque remercîment;
Qu'un preſent de ſa part ſuive leur compliment:
Sa robe dont l'éclat ſied mal à ſa fortune,
Et n'eſt à ſon exil qu'une charge importune,
Luy gagneroit le cœur d'un Prince liberal,
Et de tous ſes treſors l'abandon general.
D'une vaine parûre inutile à ſa peine
Elle peut acquerir dequoy faire la Reine:
Creüſe, ou je me trompe, en a quelque deſir,
Et je ne penſe pas qu'elle pûſt mieux choiſir.
Mais la voicy qui ſort, ſouffre que je l'évite,
Ma rencontre la trouble, & mon aſpect l'irrite.

SCENE III.

MEDEE, IASON, NERINE.

MED. NE fuyez pas, Iaſon, de ces funeſtes lieux,
C'eſt à moy d'en partir, recevez mes Adieux.
Accoutûmée à fuir, l'exil m'eſt peu de choſe,
Sa rigueur n'a pour moy de nouveau que ſa cauſe,
C'eſt pour vous que j'ay fuy, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?
Iray-je ſur le Phaſe, où j'ay trahy mon pere,
Appaiſer de mon ſang les Manes de mon frere?
Iray-je en Theſſalie, où le meurtre d'un Roy
Pour victime aujourd'huy ne demande que moy?
Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine generale,

Et ce qu'ont fait pour vous mon ſçavoir & ma main
M'a fait un ennemy de tout le genre humain.
Reſſouvien-t'en, ingrat, remets-toy dans la Plaine
Que ces Taureaux affreux bruſloient de leur halaine,
Revoy ce champ guerrier dont les ſacrez ſillons
Elevoient contre toy de ſoudains bataillons,
Ce Dragon qui jamais n'eut les paupieres cloſes;
Et lors préfere-moy Creüſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ay-je épargné depuis qui fuſt en mon pouvoir?
Ay-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jetter un obſtacle à l'ardente pourſuite
Dont mon pere en fureur touchoit déja ta fuite,
Semay-je avec regret mon frere par morceaux?
A ce funeſte objet épandu ſur les eaux,
Mon pere trop ſenſible aux droits de la Nature
Quitta tous autres ſoins que de ſa ſepulture,
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié
I'arrétay les effets de ſon inimitié.
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur que déloyale fille:
Ces titres glorieux plaiſoient à mes amours,
Ie les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon merite étoit rare,
Tu n'étois point honteux d'une femme Barbare:
Quand à ton pere uſé je rendis la vigueur,
I'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur:
Mais cette affection mourant avec Pelie
Dans le meſme tombeau ſe vit enſevelie;
L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
Vne Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moy, que tes deſirs avoient tant ſouhaitée,
Le Dragon aſſoupy, la Toiſon emportée,
Ton tyran maſſacré, ton pere rajeuny,
Ie devins un objet digne d'eſtre banny.
Tes deſſeins achevez j'ay merité ta haine,
Il t'a fallu ſortir d'une honteuſe chaiſne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moy
Que le bandeau Royal que j'ay quitté pour toy.
JAS. Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flame?
Les tendres ſentimens d'un amour paternel
Pour ſauver mes enfans me rendent criminel,

Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le ſoin que j'ay d'eux me reduit, & me force.
Toy-meſme, furieuſe, ay-je peu fait pour toy,
D'arracher ton trépas aux vangeances d'un Roy?
Sans moy ton inſolence alloit eſtre punie,
A ma ſeule priere on ne t'a que bannie:
C'eſt rendre la pareille à tes grands coups d'effort,
Tu m'as ſauvé la vie, & j'empeſche ta mort.
MED. On ne m'a que bannie! ô bonté ſouveraine!
C'eſt donc une faveur & non pas une peine!
Ie reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remercîment!
Ainſi l'avare ſoif du brigand aſſouvie,
Il s'impute à pitié de nous laiſſer la vie,
Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'oſte pas il penſe le donner.
JAS. Tes diſcours dont Creon de plus en plus s'offenſe,
Le forceroient enfin à quelque violence,
Eloigne-toy d'icy tandis qu'il t'eſt permis,
Les Rois ne ſont jamais de foibles ennemis.
MED. A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe,
Ce n'eſt là m'en donner qu'en faveur de Creüſe,
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux
D'un objet importun veut delivrer ſes yeux.
JAS. N'appelle point amour un change inévitable,
Où Creüſe fait moins que le Sort qui m'accable.
MED. Peux-tu bien ſans rougir deſavoüer tes feux?
JAS. Et bien, ſoit, ſes attraits captivent tous mes vœux,
Toy, qu'un amour furtif ſoüilla de tant de crimes,
M'oſes-tu reprocher des ardeurs legitimes?
MED. Ouy, je te les reproche, & de plus.... *JAS.* Quels forfaits?
MED. La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ay faits.
JAS. Il manque encor ce point à mon ſort déplorable
Que de tes cruautez on me faſſe coupable.
MED. Tu préſumes en vain de t'en mettre à couvert,
Celuy-là fait le crime à qui le crime ſert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme
La traite en ſes diſcours de méchante, & d'infame;
Toy ſeul, dont ſes forfaits ont fait tout le bonheur,
Tien-la pour innocente, & défends ſon honneur.
IAS. I'ay honte de ma vie, & je hay ſon uſage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MED. La

MED. La honte genereuſe, & la haute vertu!
Puiſque tu la hais tant, pourquoy la gardes-tu?
JAS. Au bien de nos enfans, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne ſçauroit ſe défendre.
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.
MED. Mon ame à leur ſujet redouble ſon couroux.
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miſeres,
Qu'à mes enfans Creüſe enfin donne des freres?
Tu vas meſler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du Soleil!
JAS. Leur grandeur ſoûtiendra la fortune des autres,
Creüſe & ſes enfans conſerveront les noſtres.
MED. Ie l'empeſcheray bien, ce mélange odieux,
Qui deshonore enſemble, & ma race, & les Dieux.
JAS. Laſſez de tant de maux cedons à la Fortune.
MED. Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune,
Ie n'ay jamais ſouffert qu'elle me fiſt la loy,
Et toûjours ma fortune a dépendu de moy.
JA. La peur que j'ay d'un Sceptre... *ME.* Ah cœur remply de feinte!
Tu masques tes deſirs d'un faux titre de crainte,
Vn Sceptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choix.
JAS. Veux-tu que je m'expoſe aux haines de deux Rois,
Et que mon imprudence attire ſur nos teſtes
D'un & d'autre coſté de nouvelles tempeſtes?
MED. Fuy-les, fuy-les tous deux, ſuy Medée à ton tour,
Et garde au moins ta foy, ſi tu n'as plus d'amour.
JAS. Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un azile.
Qui leur reſistera, s'ils viennent à s'unir?
MED. Qui me reſistera ſi je te veux punir?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu ſi peu Medée?
Que toute leur puiſſance en armes débordée
Diſpute contre moy ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge, & le prix:
Ioins-leur, ſi tu le veux, mon pere, & la Scythie,
En moy ſeule ils n'auront que trop forte Partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celuy des Humains?
Contre-eux, quand il me plaiſt, j'arme leurs propres mains,
Tu le ſçais, tu l'as veu, quand ces fils de la Terre
Par leurs coups mutuels terminerent leur guerre.
Miſerable: je puis adoucir des Taureaux,
La flame m'obeït, & je commande aux eaux,

L'Enfer tremble, & les Cieux, ſi-toſt que je les nomme,
Et je ne puis toucher les volontez d'un homme.
Ie t'aime encor, Iaſon, malgré ta laſcheté,
Ie ne m'offenſe plus de ta legereté,
Ie ſens à tes regards décroiſtre ma colere,
De moment en moment ma fureur ſe modere,
Et je cours ſans regret à mon banniſſement
Puiſque j'en voy ſortir ton établiſſement.
Ie n'ay plus qu'une grace à demander en ſuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flame
Te preſente à mes yeux auſſi-bien qu'à mon ame.

JAS. Ah ! repren ta colere, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans c'eſt m'arracher le cœur,
Et Iuppiter tout preſt à m'écraſer du foudre
Mon trépas à la main ne pourroit m'y reſoudre.
C'eſt pour eux que je change, & la Parque ſans eux
Seule de noſtre Hymen pourroit rompre les nœuds.

MED. Cet amour paternel qui te fournit d'excuſes
Me fait ſouffrir auſſi que tu me les refuſes,
Ie ne t'en preſſe plus, & preſte à me bannir
Ie ne veux plus de toy qu'un leger ſouvenir.

JAS. Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
Ce ſeroit me trahir qu'en perdre la memoire,
Et le mien envers toy qui demeure eternel,
T'en laiſſe en cet Adieu le ſerment ſolemnel.
Puiſſent briſer mon chef les traits les plus ſeveres
Que lancent des grands Dieux les plus aſpres coleres,
Qu'ils s'uniſſent enſemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton ſouvenir.

SCENE IV.

MEDEE, NERINE.

MED. I'Y donneray bon ordre, il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vangeance:
Ie la ſçauray graver en tes eſprits glacez
Par des coups trop profonds pour en eſtre effacez.
Il aime ſes enfans, ce courage inflexible,
Son foible eſt découvert, par eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur
Va trouver des chemins à luy percer le cœur.

NER. Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par là vos propres funerailles;
Contre un ſang innocent pourquoy vous irriter,
Si Creüſe en vos laqs ſe vient précipiter?
Elle-meſme s'y jette, & Iaſon vous la livre.

MED. Tu flates mes deſirs. *NER.* Que je ceſſe de vivre
Si ce que je vous dis n'eſt pure verité.

MED. Ah ! ne me tien donc plus l'ame en perplexité.

NER. Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voye,
Et du Palais du Roy découvre noſtre joye,
Vn deſſein éventé ſuccede rarement.

MED. Rentrons donc, & mettons nos ſecrets ſeurement.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, NERINE.

MED.[a] C'Est trop peu de Iason que ton œil me desrobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable, & c'est encor trop peu
Si la force à la main tu l'as sans mon aveu;
Il faut que par moy-mesme elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achete encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercimens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime,
Mais je t'en veux parer pour estre ma victime,
Et sous un faux semblant de liberalité
Saouler, & ma vangeance, & ton avidité.
Le charme est achevé, tu peux entrer, Nerine.
[b] Mes maux dans ces poisons trouvent leur Medecine.
Voy combien de Serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'icy n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obeïr à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomy toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,
Moy-mesme en les cueillant je fis pallir la Lune,
Quand les cheveux flottans, le bras & le pied nu,
I'en dépoüillay jadis un climat inconnu.
Voy mille autre venins; cette liqueur épaisse
Mesle du sang de l'Hydre avec celuy de Nesse,
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Est celuy qu'une Harpye en fuyant laissa choir.
Par ce tison Althée assouvit sa colere,
Trop pitoyable sœur, & trop cruelle mere.

[a] *Elle est seule dans sa grotte Magique.*

[b] *Nerine sort, & Medée continuë.*

Ce feu tomba du Ciel avecque Phaëton,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlegeton,
Et celuy-cy jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrist mille tombeaux,
Ce present deceptif a beu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vangera mon divorce,
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au Palais?
NER. Du bonheur de Iason, & du malheur d'Ægée,
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vangée.
Ce genereux vieillard ne pouvant supporter
Qu'on luy vole à ses yeux ce qu'il croit meriter,
Et que sur sa couronne & sa perseverance
L'exil de vostre époux ait eu la préference,
A taché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel Hymen luy porte sur le front.
Comme cette beauté pour luy toute de glace
Sur les bords de la Mer contemploit la bonace,
Il la voit mal suivie, & prend un si beau temps
A rendre ses desirs & les vostres contens.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la Princesse, & sert sa jalousie;
L'effroy qui la surprend la jette en pasmoison,
Et tout ce qu'elle peut, c'est de nommer Iason.
Ses Gardes à l'abord font quelque resistance,
Et le peuple leur prête une foible assistance;
Mais l'obstacle leger de ces debiles cœurs
Laissoit honteusement Creüse à leurs vainqueurs,
Déja presque en leur bord elle étoit enlevée....
MED. Ie devine la fin, mon traistre l'a sauvée.
NER. Ouy, Madame, & de plus Ægée est prisonnier,
Vostre époux à son myrthe ajouste ce laurier,
Mais apprenez comment. *MED.* N'en dy pas davantage,
Ie ne veux point sçavoir ce qu'a fait son courage,
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste couroux.
Nerine, mes douleurs auroient peu d'allegeance
Si cet enlevement l'ostoit à ma vangeance:
Pour quitter son païs en est-on malheureux?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux,

Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verſer des pleurs pour eſtre deux fois Reine.
Tant d'inviſibles feux enfermez dans ce don,
Que d'un tître plus vray j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.
NER. Par là vous vous vangez, & ſa perte eſt certaine,
Mais contre la fureur de ſon pere irrité
Où penſez-vous trouver un lieu de ſeureté?
MED. Si la priſon d'Ægée a ſuivy ſa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
Et que ſes fers briſez malgré leurs attentats
A ma protection engagent ſes Etats.
Dépeſche ſeulement, & cours vers ma rivale
Luy porter de ma part cette robe fatale.
Méne-luy mes enfans, & fay-les, ſi tu peux,
Preſenter par leur pere à l'objet de ſes vœux.
NER. Mais, Madame, porter cette robe empestée
Que de tant de poiſons vous avez infectée,
C'eſt pour voſtre Nerine un trop funeste employ,
Avant que ſur Creüſe ils agiroient ſur moy.
MED. Ne crains pas leur vertu, mon charme la modere,
Et luy deffend d'agir que ſur elle, & ſon pere.
Pour un ſi grand effet prens un cœur plus hardy,
Et ſans me repliquer fay ce que je te dy.

SCENE II.

CREON, POLLUX, Soldats.

CRE. NOus devons bien cherir cette valeur parfaite
Qui de nos raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible Heros, c'eſt à voſtre ſecours
Que je doy deſormais le bonheur de mes jours,
C'eſt vous ſeul aujourd'huy dont la main vangereſſe
Rend à Creon ſa fille, à Iaſon ſa Maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la Terre à ſes meilleurs ſoldats.
POL. Grand Roy, l'heureux ſuccès de cette delivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'eſt vous ſeul & Iaſon dont les bras indomptez
Portoient avec effroy la mort de tous coſtez,

Pareils à deux Lyons, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffoit mon courage, & conduiſoit mes mains:
I'ay ſuivy, mais de loin, des actions ſi belles
Qui laiſſoient à mon bras tant d'illustres modelles.
Pourroit-on reculer en combatant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups?
CRE. Voſtre valeur qui ſouffre en cette repartie
Oſte toute croyance à voſtre modestie.
Mais puisque le refus d'un honneur merité
N'eſt pas un petit trait de generoſité,
Ie vous laiſſe en joüir. Autheur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira départez-en la gloire,
Comme elle eſt voſtre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les Dieux ſçavent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme voſtre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve reſervée,
Et qu'au point que le Sort oſoit nous menacer,
Ils nous ont envoyé dequoy le terraſſer.
Digne ſang de leur Roy, Demy-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous?
PO. Apprehendez pourtant, grand Prince. *CR.* Et quoy? *PO.* Medée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſedée.
Ie crains qu'il ne vous ſoit malaiſé d'empeſcher
Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un Monarque, & d'un frere,
Peut-il eſtre de ſang qu'elle épargne, ou revere?
Accoûtumée au meurtre, & ſçavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquerir Iaſon,
Et ne préſumez pas, quoy que Iaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.
CRE. C'eſt dequoy mon esprit n'eſt plus inquieté,
Par ſon banniſſement j'ay fait ma ſeureté,
Elle n'a que fureur & que vangeance en l'ame,
Mais en ſi peu de temps que peut faire une femme?
Ie n'ay prescrit qu'un jour de terme à ſon depart.
POL. C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon Art.
Sur le pouvoir humain ne reglez pas les charmes.
CRE. Quelques puiſſans qu'ils ſoient, je n'en ay point d'alarmes,

Et quand bien ce delay devroit tout hazarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE III.

CREON, POLLVX, CLEONE.

CRE. QVe font nos deux amans, Cleone? *CLE.* La Princeſſe,
Seigneur, près de Iaſon reprend ſon allegreſſe;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement,
C'eſt de voir que Medée eſt ſans reſſentiment.
CRE. Et quel Dieu ſi propice a calmé ſon courage?
CLE. Iaſon, & ſes enfans qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Madame obtient de vous
A calmé les transports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche preſent qui fuſt en ſa puiſſance
A ſes remercîmens joint ſa reconnoiſſance.
Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voyons
Du Soleil ſon ayeul briller mille rayons,
Que la Princeſſe meſme avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits Heros luy vient d'eſtre apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produiſent les bien-faits.
CRE. Et bien, qu'en dites-vous? qu'avons-nous plus à craindre?
POL. Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre?
CRE. Vn ſi rare preſent montre un eſprit remis.
POL. I'eus toûjours pour ſuſpects les dons des ennemis,
Il font aſſez ſouvent ce que n'ont pû leurs armes:
Ie connoy de Medée, & l'eſprit, & les charmes,
Et veux bien m'expoſer aux plus cruels trépas,
Si ce rare preſent n'eſt un mortel appas.
CRE. Ses enfans ſi cheris qui nous ſervent d'oſtages
Nous peuvent-ils laiſſer quelque ſorte d'ombrages?
POL. Peut-eſtre que contre eux s'étend ſa trahiſon,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Iaſon,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pere,
Que n'étant plus ſa femmme, elle n'eſt plus leur mere.
Renvoyez-luy, Seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poiſon precieux.
CLE. Madame cependant en eſt toute ravie,
Et de s'en voir parée elle bruſle d'envie.

POL. Où le

POL. Où le peril égale, & paſſe le plaiſir,
Il faut ſe faire force, & vaincre ſon deſir,
Iaſon dans ſon amour a trop de complaiſance
De ſouffrir qu'un tel don s'accepte en ſa preſence.
CRE. Sans rien mettre au hazard, je ſçauray dextrement
Accorder vos ſoupçons & ſon contentement.
Nous verrons dés ce ſoir ſur une criminelle
Si ce preſent nous cache une embuſche mortelle.
Niſe pour ſes forfaits destinée à mourir
Ne peut par cette épreuve injuſtement perir;
Heureuſe, ſi ſa mort nous rendoit ce ſervice,
De nous en découvrir le funeſte artifice.
Allons-y de ce pas, & ne conſumons plus
De temps ny de diſcours en debats ſuperflus.

SCENE IV.

ÆGEE.[a]

[a] *Il eſt en priſon.*

DEmeure affreuſe des coupables,
Lieux maudits, funeſte ſejour,
Dont jamais avant mon amour
Les Sceptres n'ont été capables,
Redoublez puiſſamment voſtre mortel effroy,
Et joignez à mes maux une ſi vive atteinte,
Que mon ame chaſſée, ou s'enfuyant de crainte,
Deſrobe à mes vainqueurs le ſupplice d'un Roy.

Le triſte bonheur où j'aſpire
Ie ne veux que haſter ma mort,
Et n'accuſe mon mauvais ſort
Que de ſouffrir que je reſpire.
Puiſqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix,
Le coup m'en ſera doux, s'il eſt ſans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'eſt mourir, pour un Roy, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux Prince, on te mépriſe
Quand tu t'arreſtes à ſervir,
Si tu t'efforces de ravir,
Ta priſon ſuit ton entrepriſe.

Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont soüiller ta memoire;
L'un t'a déja coûté ton repos, & ta gloire,
L'autre te va coûter ta vie, & ton Etat.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs,
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flame,
Vn vieillard amoureux merite plus de blâme,
Qu'un Monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel autheur de ma misere,
Peste des cœurs, tyran des Rois,
Dont les imperieuses loix
N'épargnent pas mesme ta mere,
Amour, contre Iason tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vangeance,
Atterre son orgueil, & montre ta puissance
A perdre également l'un & l'autre rival.

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau,
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie,
Que Corinthe à sa veuë accepte un autre Roy,
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée,
Et pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moy.

SCENE V.

ÆGEE, MEDEE.

ÆGE. MAis d'où vient ce bruit sourd? quelle pasle lumiere
Dissipe ces horreurs, & frape ma paupiere?
Mortel, qui que tu sois, détourne icy tes pas,
Et de grace m'appren l'Arrest de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre, & si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,

Donne-moy les moyens d'un genereux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.
MED. Ie viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand Prince,
Ne pensez qu'à revoir vostre chere Province,
[a] Ny grilles, ny verroux ne tiennent contre moy.
Cessez, indignes fers, de captiver un Roy,
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel Monarque?
Et vous, reconnoissez Medée à cette marque,
Et fuyez un tyran, dont le forcenement
Ioindroit vostre supplice à mon bannissement,
Avec la liberté reprenez le courage.
ÆGE. Ie les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'Art propice aux malheureux
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie, & du Sceptre d'Athenes,
Ie dois & l'une & l'autre à qui brise mes chaisnes:
Si vostre heureux secours me tire de danger,
Ie ne veux en sortir qu'afin de vous vanger,
Et si je puis jamais avec vostre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obeïssance,
Vous me verrez suivy de mille bataillons
Sur ces murs renversez planter mes pavillons,
Punir leur traistre Roy de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains, & Creüse, & Iason,
Pour vanger vostre exil plûtost que ma prison.
MED. Ie veux une vangeance, & plus haute, & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, vostre offre me fait honte:
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffameroit ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me cede?
Qui force la Nature a-t'il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moy le soucy de vanger mes ennuis,
Et par ce que j'ay fait jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine,
C'est demain que mon Art fait triompher ma haine,
Demain je suis Medée, & je tire raison
De mon bannissement & de vostre prison.
ÆGE. Quoy, Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empesche les devoirs de ma reconnoissance?
Mon Sceptre ne peut-il estre employé pour vous,
Et vous seray-je ingrat autant que vostre époux?

[a] *Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison qui s'ouvre aussi-tost, & en ayãt tiré Aegée elle en donne encor un sur ses fers qui tombent.*

MED. Si je vous ay ſervy, tout ce que j'en ſouhaite,
C'eſt de trouver chez vous une ſeure retraite,
Où de mes ennemis menaces, ny preſens,
Ne puiſſent plus troubler le repos de mes ans.
Non-pas que je les craigne, eux & toute la Terre
A leur confuſion me livreroient la guerre;
Mais je hay ce deſordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre uſer de mon ſçavoir.
ÆGE. L'honneur de recevoir une ſi grande hoſteſſe
De mes malheurs paſſez efface la triſteſſe.
Diſpoſez d'un païs qui vivra ſous vos loix,
Si vous l'aimez aſſez pour luy donner des Rois,
Si mes ans ne vous font mépriſer ma perſonne,
Vous y partagerez mon lit, & ma Couronne:
Sinon, ſur mes Sujets faites état d'avoir,
Ainſi que ſur moy-meſme, un abſolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par voſtre conduite
Faites la ſeureté que demande ma fuite.
MED. Ma vangeance n'auroit qu'un ſuccès imparfait,
Ie ne me vange pas, ſi je n'en voy l'effet,
Ie dois à mon couroux l'heur d'un ſi doux ſpectacle.
Allez, Prince, & ſans moy ne craignez point d'obſtacle,
Ie vous ſuivray demain par un chemin nouveau.
Pour voſtre ſeureté conſervez cet anneau,
Sa ſecrette vertu qui vous fait inviſible
Rendra voſtre depart de tous coſtez paiſible.
Icy, pour empeſcher l'alarme que le bruit
De voſtre delivrance auroit bien-toſt produit,
Vn fantoſme pareil, & de taille, & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira voſtre place.
Partez ſans plus tarder, Prince chery des Dieux,
Et quittez pour jamais ces deteſtables lieux.
ÆGE. I'obeïs ſans replique, & je parts ſans remiſe.
Puiſſe d'un prompt ſuccès voſtre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel deſeſpoir,
Et me donner bien-toſt l'honneur de vous revoir.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDEE, THEVDAS.

THE. AH, déplorable Prince! ah, fortune cruelle!
Que je porte à Iaſon une triſte Nouvelle!
ME.[a] Arreſte, miſerable, & m'appren quel effet
A produit chez le Roy le preſent que j'ay fait.
THE. Dieux! je ſuis dans les fers d'une inviſible chaiſne!
MED. Depeſche, ou ces longueurs attireront ma haine.
THE. Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vangeance ait offert à nos yeux.
Voſtre robe a fait peur, & ſur Niſe éprouvée
En dépit des ſoupçons ſans peril s'eſt trouvée,
Et cette épreuve a ſçeu ſi bien les aſſeurer,
Qu'incontinent Creüſe a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vétuë,
Qu'elle ſent auſſi-toſt une ardeur qui la tuë,
Vn feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars
Sur voſtre don fatal courent de toutes parts.
Et Cleone, & le Roy s'y jettent pour l'éteindre,
Mais (ô nouveau ſujet de pleurer, & de plaindre!)
Ce feu ſaiſit le Roy, ce Prince en un moment
Se trouve envelopé du meſme embraſement.
MED. Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.
THE. La flame disparoit, mais l'ardeur leur demeure,
Et leurs habits charmez, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachez à leurs corps.
Qui veut les dépoüiller luy-meſme les déchire,
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martire.
MED. Que dit mon déloyal? que fait-il là dedans?
THE. Iaſon, ſans rien ſçavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,

[a] *Elle luy donne un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Qui va ſe rendre en haſte aux nopces de ſa ſœur
Dont bien-toſt Menelas doit eſtre poſſeſſeur,
Et j'allois luy porter ce funeſte meſſage.
[a] *Elle luy donne un autre coup de baguette.* *MED.*[b] Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MEDEE.

ESt-ce aſſez, ma vangeance, eſt-ce aſſez de deux morts?
Conſulte avec loiſir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme
Eſt-ce pour aſſouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t'elle déja des enfans de Iaſon
Sur qui plus pleinement vanger ſa trahiſon?
Suppléons-y des miens, immolons avec joye
Ceux qu'à me dire Adieu Creüſe me renvoye,
Nature, je le puis ſans violer ta loy,
Ils viennent de ſa part & ne ſont plus à moy.
Mais ils ſont innocens : auſſi l'étoit mon frere,
Ils ſont trop criminels d'avoir Iaſon pour pere,
Il faut que leur trépas redouble ſon tourment,
Il faut qu'il ſouffre en pere, auſſi-bien qu'en amant.
Mais quoy ! j'ay beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, & ſe met en ſa place,
Puis cedant tout à coup la place à ma fureur,
I'adore les projets qui me faiſoient horreur:
De l'amour auſſi-toſt je paſſe à la colere,
Des ſentimens de femme, aux tendreſſes de mere.
Ceſſez doreſnavant, penſers irreſolus,
D'épargner des enfans que je ne verray plus.
Chers fruits de mon amour, ſi je vous ay fait naiſtre,
Ce n'eſt pas ſeulement pour careſſer un traiſtre,
Il me prive de vous, & je l'en vay priver.
Mais ma pitié renaiſt, & revient me braver,
Ie n'execute rien, & mon ame éperduë
Entre deux paſſions demeure ſuſpenduë.
N'en deliberons plus, mon bras en reſoudra,
Ie vous perds, mes enfans, mais Iaſon vous perdra,
Il ne vous verra plus. Creon ſort tout en rage,
Allons à ſon trépas joindre ce triſte ouvrage.

SCENE III.

CREON, Domeſtiques.

CRE. LOin de me ſoulager, vous croiſſez mes tourmens,
Le poiſon à mon corps unit mes vétemens,
Et ma peau qu'avec eux voſtre ſecours m'arrache
Poux ſuivre voſtre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux,
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Voſtre pitié pour moy s'eſt aſſez hazardée,
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Medée;
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir,
Ie ne veux que moy-meſme à m'aider à mourir.
Quoy, vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'étes rebelles!
Traiſtres, vous ſentirez encor ce que je puis,
Ie ſeray voſtre Roy tout mourant que je ſuis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place,
Il faut ainſi payer voſtre cruel ſecours.

Il ſe défait d'eux & les chaſſe à coups d'épée.

SCENE IV.

CREON, CREVSE, CLEONE.

CREV. OV fuyez-vous de moy, cher autheur de mes jours?
Fuyez vous l'innocente, & malheureuſe ſource
D'où prennent tant de maux leur effroyable courſe?
Ce feu qui me conſume, & dehors, & dedans,
Vous vange-t'il trop peu de mes vœux imprudens?
Ie ne puis excuſer mon indiſcrette envie
Qui donne le trépas à qui je doy la vie,
Mais ſoyez ſatisfait des rigueurs de mon ſort,
Et ceſſez d'ajouſter voſtre haine à ma mort.
L'ardeur qui me devore & que j'ay meritée,
Surpaſſe en cruauté l'Aigle de Promethée,
Et je croy qu'Ixion au choix des châtimens
Préfereroit ſa roüe à mes embraſemens.

CREO. Si ton jeune deſir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devois oppoſer ma défence,
Ie n'impute qu'à moy l'excès de mes malheurs,
Et j'ay part en ta faute ainſi qu'en tes douleurs.
Si j'ay quelque regret, ce n'eſt pas à ma vie
Que le declin des ans m'auroit bien-toſt ravie,
La jeuneſſe des tiens ſi beaux, ſi floriſſans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus preſſans.
Ma fille, c'eſt donc là ce Royal Hymenée
Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée!
La Parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah rage, deſeſpoir, Destins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moy vos plus cruelles armes;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux Rois
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourveu que mes deux morts emportent cette grace
De laiſſer ma Couronne à mon unique race,
Et cet eſpoir ſi doux qui m'a toûjours flaté
De revivre à jamais en ſa poſterité.
CREV. Cleone, ſoûtenez, je chancelle, je tombe,
Mon reſte de vigueur ſous mes douleurs ſuccombe,
Ie ſens que je n'ay plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triſte allegement,
Seigneur, & ſi pour moy quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroſeront vos mortels déplaiſirs,
Ie meſleray leurs eaux à vos bruſlans ſoûpirs.
Ah je bruſle, je meurs, je ne ſuis plus que flame,
De grace haſtez-vous de recevoir mon ame.
Quoy, vous vous éloignez! *CREO.* Ouy, je ne verray pas
Comme un laſche témoin ton indigne trépas,
Il faut, ma fille, il faut que ma main me delivre
De l'infame regret de t'avoir pû ſurvivre.
Inviſible ennemy, ſors avecque mon ſang.
[a] *Il ſe tuë d'un poignard.* [a] *CREV.* Courez à luy, Cleone, il ſe perce le flanc.
CREO. Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, Adieu, j'expire,
Et ce dernier ſoûpir met fin à mon martyre,
Ie laiſſe à ton Iaſon le ſoin de nous vanger.
CREV. Vain & triſte confort, ſoulagement leger.
Mon pere.... *CLE.* Il ne vit plus, ſa grande ame eſt partie.
CREV. Donnez donc à la mienne une meſme ſortie,
Apportez-

Apportez-moy ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déja ſi ſçavant à traverſer le cœur.
Ah! je ſens fers, & feux, & poiſon tout enſemble,
Ce que ſouffroit mon pere à mes peines s'aſſemble.
Helas, que de douceur auroit un prompt trépas!
Dépeſchez-vous, Cleone, aidez mon foible bras.
CLE. Ne deſesperez point, les Dieux plus pitoyables
A nos juſtes clameurs ſe rendront exorables,
Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,
Et pour Reine à Corinthe, & pour femme à Iaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage,
Ie lis dans ſa paſleur une ſecrette rage,
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCENE V.

IASON, CREVSE, CLEONE, THEVDAS.

IAS. QVe voy-je icy, grands Dieux! quel ſpectacle d'horreur!
Où que puiſſent mes yeux porter ma veuë errante,
Ie vois, ou Creon mort, ou Creüſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encor un peu,
Et le ſang de Medée éteindra tout ce feu,
Pren le triſte plaiſir de voir punir ſon crime,
De te voir immoler cette infame victime,
Et que ce ſcorpion ſur la playe écraſé
Fourniſſe le remede au mal qu'il a cauſé.
CREV. Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tuë,
Laiſſe-moy le bonheur d'expirer à ta veuë,
Souffre que j'en joüiſſe en ce dernier moment;
Mon trépas fera place à ton reſſentiment,
Le mien cede à l'ardeur dont je ſuis poſſedée,
I'aime mieux voir Iaſon, que la mort de Medée.
Approche, cher amant, & retien ces transports,
Mais garde de toucher ce miſerable corps:
Ce braſier que le charme, ou répand, ou modere,
A negligé Cleone, & devoré mon pere,
Au gré de ma rivale il eſt contagieux,
Iaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux,

Empeſche les plaiſirs qu'elle attend de ta peine,
N'attire point ces feux esclaves de ſa haine,
Ah, quel aſpre tourment ! quels douloureux abois!
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois!
JAS. Quoy ! vous m'estimez donc ſi laſche que de vivre,
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre?
Ma Reine, ſi l'Hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts,
Et l'on verra Charon paſſer chez Radamante
Dans une meſme barque, & l'amant, & l'amante.
Helas ! vous recevez par ce preſent charmé
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé;
Et puisque cette robe a cauſé voſtre perte,
Ie dois eſtre puny de vous l'avoir offerte.
Quoy ! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſans
Refuſent de finir les douleurs que je ſens!
Il faut donc que je vive, & vous m'étes ravie!
Iuſtes Dieux, quel forfait me condamne à la vie?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de ſouffrir le jour?
Non non, ſi par ces feux mon attente eſt trompée,
I'ay dequoy m'affranchir au bout de mon épée,
Et l'exemple du Roy de ſa main transpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,
Inſtruit ſuffiſamment un genereux courage
Des moyens de braver le Deſtin qui l'outrage.
CREV. Si Creüſe eut jamais ſur toy quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du deſeſpoir.
Vy pour ſauver ton nom de cette ignominie,
Que Creüſe ſoit morte, & Medée impunie:
Vy pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne ſois vangé.
Adieu, donne la main, que malgré ta jalouſe
I'emporte chez Pluton le nom de ton épouſe.
Ah douleurs ! c'en eſt fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix,
Si tu m'aimes.... *JAS.* Ce mot luy coupe la parole,
Et je ne ſuivray pas ſon ame qui s'envole!
Mon esprit retenu par ſes commandemens
Reſerve encor ma vie à de pires tourmens!
Pardonne, chere épouſe, à mon obeïſſance,
Mon déplaiſir mortel défere à ta puiſſance,

Et de mes jours maudits tout preſt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la ſorciere
Delivrer par ſa mort mon ame priſonniere.
Vous autres cependant enlevez ces deux corps,
Contre tous ſes Démons mes bras ſont aſſez forts,
Et la part que voſtre aide auroit en ma vangeance
Ne m'en permettroit pas une entiere allegeance.
Préparez ſeulement des geſnes, des bourreaux,
Devenez inventifs en ſupplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,
Que ſon coupable ſang leur vaille une Hecatombe:
Et ſi cette victime en mourant mille fois
N'appaiſe point encor les Manes de deux Rois,
Ie ſeray la ſeconde, & mon esprit fidelle
Ira geſner là bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye à celles d'Ixion.
[a] Mais leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice?
Elle m'eſt un plaiſir, & non-pas un ſupplice,
Mourir, c'eſt ſeulement auprès d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Creüſe, & non-pas la vanger.
Inſtrumens des fureurs d'une mere inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux destin vous avoit reſervez
A porter le trépas à qui vous a ſauvez?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la Nature
Il me faut immoler deſſus leur ſepulture;
Que la ſorciere en vous commence de ſouffrir,
Que ſon premier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obeïr à leur mere?

[a] *Cleone & le reste emportent les corps de Creon & de Creüſe, & Iaſon continuë ſeul.*

SCENE VI.

MEDEE, IASON.

[a] *Elle eſt en haut ſur vn balcon.*

MED.[a] LAſche, ton deſeſpoir encor en delibere?
Leve les yeux, perfide, & reconnoy ce bras
Qui t'a déja vangé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noyer dans leur ſang les reſtes de nos flames.
Heureux pere, & mary; ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton Hymen nouveau.
Réjoüy-t'en, Iaſon, va poſſeder Creüſe,
Tu n'auras plus icy perſonne qui t'accuſe,
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moy
De reproches ſecrets à ton manque de foy.
IAS. Horreur de la Nature, execrable Tygreſſe.
MED. Va, bien-heureux amant, cajoler ta Maîtreſſe,
A cet objet ſi cher tu dois tous tes diſcours,
Parler encor à moy c'eſt trahir tes amours.
Va luy, va luy conter tes rares avantures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.
IAS. Quoy? tu m'oſes braver, & ta brutalité
Penſe encor échaper à mon bras irrité?
Tu redoubles ta peine avec cette inſolence.
MED. Et que peut contre moy ta debile vaillance?
Mon Art faiſoit ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon ſecours ce qu'ils ont de lauriers.
IAS. Ah, c'eſt trop en ſouffrir, il faut qu'un prompt ſupplice
De tant de cruautez à la fin te puniſſe.
Sus, ſus, briſons la porte, enfonçons la maiſon,
Que des bourreaux ſoudain m'en faſſent la raiſon,
Ta teſte répondra de tant de barbaries.
[b] *Elle eſt en l'air dans un Char tiré par deux Dragons.*
MED.[b] Que ſert de t'emporter à ces vaines furies?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds,
Voy les chemins de l'Air qui me ſont tous ouverts,
C'eſt par là que je fuis, & que je t'abandonne
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suy-moy, Iaſon, & trouve en ces lieux deſolez
Des poſtillons pareils à mes Dragons aiſlez.
Enfin je n'ay pas mal employé la journée
Que la bonté du Roy de grace m'a donnée,

Mes deſirs ſont contens. Mon pere, & mon païs,
Ie ne me repens plus de vous avoir trahis,
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, apprens à connoiſtre ta femme,
Souvien-toy de ſa fuite, & ſonge une autre fois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux Rois.

SCENE VII.

IASON.

O Dieux! ce char volant diſparu dans la nuë
La deſrobe à ſa peine auſſi-bien qu'à ma veuë,
Et ſon impunité triomphe arrogamment
Des projets avortez de mon reſſentiment.
Creüſe, enfans, Medée, Amour, haine, vangeance,
Où doy-je deſormais chercher quelque allegeance,
Où ſuivre l'inhumaine, & deſſous quels climats
Porter les châtimens de tant d'aſſaſſinats?
Va, furie execrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porteray la guerre,
I'apprendray ton ſejour de tes ſanglans effets,
Et te ſuivray par tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me ſervira cette vaine pourſuite,
Si l'Air eſt un chemin toûjours libre à ta fuite,
Si toûjours tes Dragons ſont preſts à t'enlever,
Si toûjours tes forfaits ont dequoy me braver?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juſte fureur l'impuiſſante menace,
Ne cours point à ta honte, & fuy l'occaſion
D'accroiſtre ſa victoire & ta confuſion.
Miſerable, perfide, ainſi donc ta foibleſſe
Epargne la ſorciere, & trahit ta Princeſſe!
Eſt-ce-là le pouvoir qu'ont ſur toy ſes deſirs,
Et ton obeïſſance à ſes derniers ſoûpirs?
Vange-toy, pauvre amant, Creüſe le commande,
Ne luy refuſe point un ſang qu'elle demande,
Ecoute les accens de ſa mourante voix,
Et vole ſans rien craindre à ce que tu luy dois.
A qui ſçait bien aimer, il n'eſt rien d'impoſſible,
Euſſes-tu pour retraite un roc inacceſſible,

Tygreſſe, tu mourras, & malgré ton ſçavoir
Mon amour te verra ſoûmiſe à ſon pouvoir,
Mes yeux ſe repaiſtront des horreurs de ta peine,
Ainſi le veut Creüſe, ainſi le veut ma haine.
Mais quoy ! je vous écoute, impuiſſantes chaleurs!
Allez, n'ajouſtez plus de comble à mes malheurs,
Entreprendre une mort que le Ciel s'eſt gardée,
C'eſt préparer encor un triomphe à Medée.
Tourne avec plus d'effet ſur toy-meſme ton bras,
Et puny-toy, Iaſon, de ne la punir pas.
Vains transports, où ſans fruit mon deſeſpoir s'amuſe,
Ceſſez de m'empeſcher de rejoindre Creüſe.
Ma Reine, ta belle ame en partant de ces lieux
M'a laiſſé la vangeance, & je la laiſſe aux Dieux.
Eux ſeuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la ſorciere achever le ſupplice,
Trouve-le bon, chere Ombre, & pardonne à mes feux
Il ſe tuë. Si je vay te revoir plûtoſt que tu ne veux.

FIN.

L'ILLVSION, COMEDIE.

ACTEVRS.

ALCANDRE, Magicien.

PRIDAMANT, Pere de Clindor.

DORANTE, Amy de Pridamant.

MATAMORE, Capitan Gascon, amoureux d'Isabelle.

CLINDOR, Suivant du Capitan, & amant d'Isabelle.

ADRASTE, Gentilhomme amoureux d'Isabelle.

GERONTE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Geronte.

LYSE, Servante d'Isabelle.

GEOLIER de Bordeaux.

PAGE du Capitan.

CLINDOR, representât Theagene Seigneur Anglois.

ISABELLE, representant Hyppolite femme de Theagene.

LYSE, representant Clarine, suivante d'Hyppolite.

ERASTE, Escuyer de Florilame.

TROVPE de Domestiques d'Adraste.

TROVPE de Domestiques de Florilame.

La Scene est en Touraine, en une campagne proche de la grotte du Magicien.

L'ILLVSION, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DOR. CE Mage qui d'un mot renverse la Nature
N'a choisy pour Palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux sejour,
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des Ombres.
N'avancez pas, son Art au pied de ce rocher
A mis dequoy punir qui s'en ose approcher,
Et cette large bouche est un mur invisible,
Où l'Air en sa faveur devient inaccessible,
Et luy fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussiere étalent mille morts.
Ialoux de son repos, plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense;

Malgré l'empreſſement d'un curieux deſir,
Il faut pour luy parler attendre ſon loiſir,
Chaque jour il ſe montre, & nous touchons à l'heure
Que pour ſe divertir il ſort de ſa demeure.
PRI. I'en attens peu de choſe, & bruſle de le voir,
I'ay de l'impatience, & je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquietudes,
Qu'ont éloigné de moy des traitemens trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais ſa preſence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
Contre ſes libertez je roidis ma puiſſance,
Ie croyois le dompter à force de punir,
Et ma ſeverité ne fit que le bannir.
Mon ame vit l'erreur dont elle étoit ſeduite,
Ie l'outrageois preſent, & je pleuray ſa fuite,
Et l'amour paternel me fit bien-toſt ſentir
D'une injuſte rigueur un juſte repentir.
Il l'a fallu chercher, j'ay veu dans mon voyage
Le Po, le Rin, la Meuſe, & la Seine, & le Tage,
Toûjours le meſme ſoin travaille mes esprits,
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
Enfin au deſeſpoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux ſoufferts,
I'ay déja ſur ce point conſulté les Enfers,
I'ay veu les plus fameux en la haute ſcience
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'experience,
On m'en faiſoit l'état que vous faites de luy,
Et pas-un d'eux n'a pû ſoulager mon ennuy.
L'Enfer devient muet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.
DOR. Ne traitez pas Alcandre en homme du commun,
Ce qu'il ſçait en ſon Art n'eſt connu de pas-un.
Ie ne vous diray point qu'il commande au tonnerre,
Qu'il fait enfler les Mers, qu'il fait trembler la Terre,
Que de l'Air qu'il mutine en mille tourbillons
Contre ſes ennemis il fait des bataillons,
Que de ſes mots ſçavans les forces inconnuës
Transportent les rochers, font deſcendre les nuës,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux Soleils;
Vous n'avez pas beſoin de miracles pareils.

Il ſuffira pour vous qu'il lit dans les penſées,
Qu'il connoit l'avenir, & les choſes paſſées:
Rien n'eſt ſecret pour luy dans tout cet Vnivers,
Et pour luy nos Destins ſont des livres ouverts.
Moy-meſme ainſi que vous, je ne pouvois le croire,
Mais ſi-toſt qu'il me vit, il me dit mon hiſtoire,
Et je fus étonné d'entendre le diſcours
Des traits les plus cachez de toutes mes amours.
PRI. Vous m'en dites beaucoup. *DOR.* I'en ay veu davantage.
PRI. Vous eſſayez en vain de me donner courage,
Mes ſoins, & mes travaux verront ſans aucun fruit
Clorre mes triſtes jours d'une éternelle nuit.
DOR. Depuis que j'ay quitté le ſejour de Bretagne
Pour venir faire icy le Noble de campagne,
Et que deux ans d'amour par une heureuſe fin
M'ont acquis Sylverie & ce Chaſteau voiſin,
De pas un, que je ſçache, il n'a deçeu l'attente.
Quiconque le conſulte en ſort l'ame contente,
Croyez-moy, ſon ſecours n'eſt pas à negliger:
D'ailleurs il eſt ravy quand il peut m'obliger,
Et j'oſe me vanter qu'un peu de mes prieres
Vous obtiendra de luy des faveurs ſingulieres.
PRI. Le Sort m'eſt trop cruel pour devenir ſi doux.
DOR. Esperez mieux, il ſort, & s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce viſage ſi grave
Dont le rare ſçavoir tient la Nature eſclave,
N'a ſauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps malgré ſon âge a les forces robuſtes,
Le mouvement facile, & les démarches juſtes,
Des reſſorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ſes pas des miracles de l'Art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DOR. GRand Démon du ſçavoir, de qui les doctes veilles
Produiſent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'eſt ſecret dans nos intentions,
Et qui vois, ſans nous voir, toutes nos actions;
Si de ton Art divin le pouvoir admirable
Iamais en ma faveur ſe rendit ſecourable,
De ce pere affligé ſoulage les douleurs:
Vne vieille amitié prend part en ſes malheurs,
Rennes, ainſi qu'à moy, luy donna la naiſſance,
Et presque entre ſes bras j'ay paſſé mon enfance:
Là ſon fils pareil d'âge & de condition
S'uniſſant avec moy d'étroite affection...
ALC. Dorante, c'eſt aſſez, je ſçay ce qui l'améne,
Ce fils eſt aujourd'huy le ſujet de ſa peine.
Vieillard, n'eſt-il pas vray que ſon éloignement
Par un juſte remords te geſne inceſſamment?
Qu'une obſtination à te montrer ſevere
L'a banny de ta veuë, & cauſe ta miſere?
Qu'en vain au repentir de ta ſeverité
Tu cherches en tous lieux ce fils ſi maltraité?
PRI. Oracle de nos jours, qui connois toutes choſes,
En vain de ma douleur je cacherois les cauſes,
Tu ſçais trop quelle fut mon injuſte rigueur,
Et vois trop clairement les ſecrets de mon cœur.
Il eſt vray, j'ay failly, mais pour mes injuſtices
Tant de travaux en vain ſont d'aſſez grands ſupplices,
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuiſans,
Rens-moy l'unique appuy de mes debiles ans;
Ie le tiendray rendu ſi j'en ſçay des nouvelles,
L'amour pour le trouver me fournira des aiſles,
Où fait-il ſa retraite? en quels lieux doy-je aller?
Fuſt-il au bout du Monde, on m'y verra voler.
ALC. Commencez d'eſperer, vous ſçaurez par mes charmes
Ce que le Ciel vangeur refuſoit à vos larmes,

Vous reverrez ce fils plein de vie & d'honneur,
De ſon banniſſement il tire ſon bonheur.
C'eſt peu de vous le dire, en faveur de Dorante
Ie veux vous faire voir ſa fortune éclatante.
Les Novices de l'Art avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tous-puiſſans,
Leurs herbes, leurs parfums, & leurs ceremonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne ſont, après tout, qu'un myſtere pipeur
Pour ſe faire valoir & pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en feray davantage,
[a] Iugez de voſtre fils par un tel équipage.
Et bien? celuy d'un Prince a-t'il plus de ſplendeur?
Et pouvez-vous encor douter de ſa grandeur?

[a] *Il donne un coup de baguette, & on tire un rideau derriere lequel ſont en parade les plus beaux habits des Comediës.*

PRI. D'un amour paternel vous flatez les tendreſſes,
Mon fils n'eſt point de rang à porter ces richeſſes,
Et ſa condition ne ſçauroit conſentir
Que d'une telle pompe il s'oſe revétir.
ALC. Sous un meilleur deſtin ſa fortune rangée,
Et ſa condition avec le temps changée,
Perſonne maintenant n'a dequoy murmurer
Qu'en public de la ſorte il aime à ſe parer.
PRI. A cet eſpoir ſi doux j'abandonne mon ame.
Mais parmy ſes habits je voy ceux d'une femme,
Seroit-il marié? *ALC.* Ie vay de ſes amours
Et de tous ſes hazards vous faire le diſcours.
Toutefois ſi voſtre ame étoit aſſez hardie,
Sous une illuſion vous pourriez voir ſa vie,
Et tous ſes accidens devant vous exprimez
Par des ſpectres pareils à des corps animez;
Il ne leur manquera ny geſte, ny parole.
PRI. Ne me ſoupçonnez point d'une crainte frivole,
Le portrait de celuy que je cherche en tous lieux
Pourroit-il par ſa veuë épouvanter mes yeux?
ALC. Mon Cavalier, de grace il faut faire retraite,
Et ſouffrir qu'entre nous l'hiſtoire en ſoit ſecrette.
PRI. Pour un ſi bon amy je n'ay point de ſecrets.
DOR. Il nous faut ſans replique accepter ſes Arreſts,
Ie vous attens chez moy. *ALC.* Ce ſoir, ſi bon luy ſemble,
Il vous apprendra tout quand vous ſerez enſemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALC. VOstre fils tout d'un coup ne fut pas grand Seigneur,
Toutes ſes actions ne vous font pas honneur,
Et je ſerois marry d'expoſer ſa miſere
En ſpectacle à des yeux autres que ceux d'un pere.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine luy dura du ſoir juſqu'au matin,
Et pour gagner Paris, il vendit par la Plaine
Des brevets à chaſſer la fiévre & la migraine,
Dit la bonne-avanture, & s'y rendit ainſi.
Là, comme on vit d'eſprit, il en vécut auſſi.
Dedans ſaint Innocent il ſe fit Secretaire,
Après montant d'état, il fut Clerc d'un Notaire:
Ennuyé de la plume, il le quitta ſoudain,
Et fit danſer un Singe au faux bourg ſaint Germain:
Il ſe mit ſur la rime, & l'eſſay de ſa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine:
Son ſtile prit après de plus beaux ornemens,
Il ſe hazarda meſme à faire des Romans,
Des chanſons pour Gautier, des pointes pour Guillaume;
Depuis il trafiqua de chapelets de baume,
Vendit du Mithridate en maiſtre Operateur,
Revint dans le Palais, & fut Solliciteur:
Enfin jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayauédre & Gusman ne prirent tant de formes.
C'étoit là pour Dorante un honneſte entretien!
PRI. Que je vous ſuis tenu, de ce qu'il n'en ſçait rien!
ALC. Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte
Dont le peu de longueur épargne voſtre honte.
Las de tant de métiers ſans honneur, & ſans fruit,
Quelque meilleur deſtin à Bordeaux l'a conduit,
Et là, comme il penſoit au choix d'un exercice,
Vn brave du païs l'a pris à ſon ſervice.
Ce guerrier amoureux en a fait ſon Agent,
Cette commiſſion l'a remeublé d'argent;
Il ſçait avec adreſſe en portant les paroles
De la vaillante dupe attraper les piſtoles,

Meſme de ſon Agent il s'eſt fait ſon rival,
Et la beauté qu'il ſert ne luy veut point de mal.
Lors que de ſes amours vous aurez veu l'hiſtoire,
Ie vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire,
Et la meſme action qu'il pratique aujourd'huy.
PRI. Que déja cet eſpoir ſoulage mon ennuy!
ALC. Il a caché ſon nom en batant la campagne,
Et s'eſt fait de Clindor le ſieur de la Montagne,
C'eſt ainſi que tantoſt vous l'entendrez nommer:
Voyez tout ſans rien dire, & ſans vous alarmer.
Ie tarde un peu beaucoup pour voſtre impatience,
N'en concevez pourtant aucune défiance;
C'eſt qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les ſpectres parlans qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelque charmes nouveaux pour un effet ſi rare.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALC. QVoy qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroy,
De ma grotte ſur tout ne ſortez qu'après moy,
Sinon, vous étes mort. Voyez déja paroiſtre
Sous deux fantômes vains voſtre fils, & ſon maiſtre.
PRI. O Dieux ! je ſens mon ame après luy s'envoler.
ALC. Faites-luy du ſilence, & l'écoutez parler.

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLI. QVoy, Monſieur, vous reſvez ! & cette ame hautaine,
Après tant de beaux faits ſemble eſtre encor en peine!
N'étes-vous point laſſé d'abatre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?
MAT. Il eſt vray que je reſve, & ne ſçaurois reſoudre
Lequel je doy des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophy de Perſe, ou bien du grand Mogor.
CLI. Et de grace, Monſieur, laiſſez-les vivre encor.
Qu'ajouſteroit leur perte à voſtre Renommée?
Dailleurs, quand auriez-vous raſſemblé voſtre Armée?
MAT. Mon Armée ! ah poltron ! ah traiſtre ! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne ſoit pas aſſez fort?
Le ſeul bruit de mon nom renverſe les murailles,
Défait les escadrons, & gagne les batailles;
Mon courage invaincu contre les Empereurs
N'arme que la moitié de ſes moindres fureurs;
D'un ſeul commandement que je fais aux trois Parques
Ie dépeuple l'Etat des plus heureux Monarques;

Le foudre

Le foudre eſt mon canon, les Destins mes ſoldats,
Ie couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un ſouſle je reduis leurs projets en fumée,
Et tu m'oſes parler cependant d'une Armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un ſecond Mars,
Ie vay t'aſſaſſiner d'un ſeul de mes regards,
Veillaque. Toutefois, je ſonge à ma Maîtreſſe,
Ce penſer madoucit. Va, ma colere ceſſe,
Et ce petit Archer qui dompte tous les Dieux
Vient de chaſſer la Mort qui logeoit dans mes yeux.
Regarde, j'ay quitté cette effroyable mine,
Qui maſſacre, détruit, briſe, bruſle, extermine,
Et penſant au bel œil qui tient ma liberté,
Ie ne ſuis plus qu'amour, que grace, que beauté.
CLI. O Dieux ! en un moment que tout vous eſt poſſible!
Ie vous vois auſſi beau que vous étiez terrible,
Et ne croy point d'objet ſi ferme en ſa rigueur,
Qu'il puiſſe constamment vous refuſer ſon cœur.
MAT. Ie te le dis encor, ne ſois plus en alarme,
Quand je veux, j'épouvante, & quand je veux, je charme,
Et ſelon qu'il me plaiſt, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'étoit inſeparable,
Leurs perſecutions me rendoient miſerable,
Ie ne pouvois ſortir ſans les faire paſmer,
Mille mouroient par jour à force de m'aimer,
I'avois des rendez-vous de toutes les Princeſſes,
Les Reines à l'envy mandioient mes careſſes,
Celle d'Ethoipie, & celle du Iapon
Dans leurs ſoûpirs d'amour ne meſloient que mon nom,
De paſſion pour moy deux Sultanes troublerent,
Deux autres pour me voir du Serrail s'échaperent,
I'en fus mal quelque temps avec le grand Seigneur.
CLI. Son mécontentement n'alloit qu'à voſtre honneur.
MAT. Ces pratiques nuiſoient à mes deſſeins de guerre,
Et pouvoient m'empeſcher de conquerir la Terre.
D'ailleurs j'en devins las, & pour les arréter,
I'envoyay le Destin dire à ſon Iupiter,
Qu'il trouvaſt un moyen, qui fiſt ceſſer les flames,
Et l'importunité dont m'accabloient les Dames,
Qu'autrement, ma colere iroit dedans les Cieux
Le degrader ſoudain de l'Empire des Dieux,

Et donneroit à Mars à gouverner ſon foudre:
La frayeur qu'il en eut le fit bien-toſt reſoudre,
Ce que je demandois fut preſt en un moment,
Et depuis, je ſuis beau quand je veux ſeulement.
CLI. Que j'aurois ſans cela de poulets à vous rendre!
MAT. De quelle que ce ſoit garde-toy bien d'en prendre,
Sinon de.... Tu m'entens, que dit-elle de moy?
CLI. Que vous étes des cœurs & le charme, & l'effroy,
Et que ſi quelque effet peut ſuivre vos promeſſes,
Son ſort eſt plus heureux que celuy des Déeſſes.
MAT. Ecoute, en ce temps-là dont tantoſt je parlois,
Les Déeſſes auſſi ſe rangeoient ſous mes loix,
Et je te veux conter une étrange avanture
Qui jetta du deſordre en toute la Nature,
Mais deſordre auſſi grand qu'on en voye arriver.
Le Soleil fut un jour ſans ſe pouvoir lever,
Et ce viſible Dieu que tant de monde adore,
Pour marcher devant luy ne trouvoit point d'Aurore.
On la cherchoit par tout, au lit du vieux Thiton,
Dans les bois de Cephale, au Palais de Memnon,
Et faute de trouver cette belle fourriere,
Le jour jusqu'à midy ſe paſſa ſans lumiere.
CLI. Où pouvoit eſtre alors la Reine des clartez?
MAT. Au milieu de ma chambre à m'offrir ſes beautez.
Elle y perdit ſon temps, elle y perdit ſes larmes,
Mon cœur fut inſenſible à ſes plus puiſſans charmes,
Et tout ce qu'elle obtint par ſon frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.
CLI. Cet étrange accident me revient en memoire,
I'étois lors en Mexique, où j'en appris l'hiſtoire,
Et j'entendis conter que la Perſe en couroux
De l'affront de ſon Dieu murmuroit contre vous.
MAT. I'en ouïs quelque choſe, & je l'euſſe punie,
Mais j'étois engagé dans la Tranſſilvanie,
Où ſes Ambaſſadeurs qui vindrent l'excuſer
A force de preſens me ſçeurent appaiſer.
CLI. Que la clemence eſt belle en un ſi grand courage!
MAT. Contemple, mon amy, contemple ce viſage:
Tu vois un abregé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis ſous mes pieds abatus,
Dont la race eſt perie, & la terre deſerte,
Pas-un qu'à ſon orgueil n'a jamais deu ſa perte:

Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conſervent leurs Etats par leurs ſubmiſſions.
En Europe, où les Rois ſont d'une humeur civile,
Ie ne leur raze point de chaſteau, ny de ville,
Ie les ſouffre regner: mais chez les Africains,
Par tout où j'ay trouvé des Rois un peu trop vains,
I'ay détruit les païs pour punir leurs Monarques;
Et leurs vaſtes Deſerts en ſont de bonnes marques,
Ces grands ſables, qu'à peine on paſſe ſans horreur,
Sont d'aſſez beaux effets de ma juſte fureur.
CLI. Revenons à l'amour, voicy voſtre Maîtreſſe.
MAT. Ce diable de rival l'accompagne ſans ceſſe.
CLI. Où vous retirez-vous? *MAT.* Ce fat n'eſt pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend inſolent.
Peut-eſtre qu'orgueilleux d'eſtre avec cette belle
Il ſeroit aſſez vain pour me faire querelle.
CLI. Ce ſeroit bien courir luy-meſme à ſon malheur.
MAT. Lors que j'ay ma beauté, je n'ay point ma valeur.
CLI. Ceſſez d'eſtre charmant, & faites-vous terrible.
MAT. Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.
Ie ne ſçaurois me faire effroyable à demy,
Ie tûrois ma Maîtreſſe avec mon ennemy.
Attendons en ce coin l'heure qui les ſepare.
CLI. Comme voſtre valeur voſtre prudence eſt rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADR. HElas! s'il eſt ainſi, quel malheur eſt le mien!
Ie ſoûpire, j'endure, & je n'avance rien,
Et malgré les transports de mon amour extreſme,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.
ISA. Ie ne ſçay pas, Monſieur, dequoy vous me blaſmez,
Ie me connois aimable & croy que vous m'aimez,
Dans vos ſoûpirs ardens j'en voy trop d'apparence,
Et quand bien de leur part j'aurois moins d'aſſeurance,
Pour peu qu'un honneſte homme ait vers moy de credit,
Ie luy fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moy la pareille, & puiſqu'à voſtre flame
Ie ne déguiſe rien de ce que j'ay dans l'ame,

Faites-moy la faveur de croire ſur ce point,
Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.
ADR. Cruelle, eſt-ce-là donc ce que vos injuſtices
Ont reſervé de prix à de ſi longs ſervices?
Et mon fidelle amour eſt-il ſi criminel,
Qu'il doive eſtre puny d'un mépris éternel?
ISA. Nous donnons bien ſouvent de divers noms aux choſes,
Des épines pour moy, vous les nommez des roſes,
Ce que vous appellez ſervice, affection,
Ie l'appelle ſupplice, & perſecution.
Chacun dans ſa croyance également s'obſtine,
Vous penſez m'obliger d'un feu qui m'aſſaſſine,
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne merite à mon gré que haine, & que mépris.
ADR. N'avoir que du mépris pour des flames ſi ſaintes,
Dont j'ay receu du Ciel les premieres atteintes!
Ouy, le Ciel au moment qu'il me fit reſpirer
Ne me donna de cœur que pour vous adorer,
Mon ame vint au jour pleine de voſtre idée,
Avant que de vous voir vous l'avez poſſedée,
Et quand je me rendis à des regards ſi doux,
Ie ne vous donnay rien qui ne fuſt tout à vous.
Rien que l'ordre du Ciel n'euſt déja fait tout voſtre.
ISA. Le Ciel m'euſt fait plaiſir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, & moy pour vous haïr,
Gardons-nous bien tous deux de luy deſobeïr,
Vous avez après tout bonne part à ſa haine,
Ou d'un crime ſecret il vous livre à la peine,
Car je ne penſe pas qu'il ſoit tourment égal
Au ſupplice d'aimer qui vous traite ſi mal.
ADR. La grandeur de mes maux vous étant ſi connuë,
Me refuſerez-vous la pitié qui m'eſt deuë?
ISA. Certes j'en ay beaucoup, & vous plains d'autant plus,
Que je voy ces tourmens tout-à-fait ſuperflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue ſouffrance,
Que l'incommode honneur d'une triſte conſtance.
ADR. Vn pere l'authoriſe, & mon feu maltraité
Enfin aura recours à ſon authorité.
ISA. Ce n'eſt pas le moyen de trouver voſtre conte,
Et d'un ſi beau deſſein vous n'aurez que la honte.
ADR. I'eſpere voir pourtant avant la fin du jour
Ce que peut ſon vouloir au defaut de l'amour.

ISA. Et moy j'eſpere voir avant que le jour paſſe
Vn amant accablé de nouvelle disgrace.
ADR. Et quoy! cette rigueur ne ceſſera jamais?
ISA. Allez trouver mon pere, & me laiſſez en paix.
ADR. Voſtre ame au repentir de ſa froideur paſſée
Ne la veut point quitter ſans eſtre un peu forcée,
I'y vay tout de ce pas, mais avec des ſermens
Que c'eſt pour obeïr à vos commandemens.
ISA. Allez continuer une vaine pourſuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MAT. ET bien? dés qu'il m'a veu, comme a-t'il pris la fuite?
M'a-t'il bien ſçeu quitter la place au meſme instant?
ISA. Ce n'eſt pas honte à luy, les Rois en font autant;
Du moins ſi ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frapant mes oreilles.
MAT. Vous le pouvez bien croire, & pour le témoigner,
Choiſiſſez en quels lieux il vous plaiſt de regner,
Ce bras tout auſſi-toſt vous conqueſte un Empire,
I'en jure par luy-meſme, & cela, c'eſt tout dire.
ISA. Ne prodiguez pas tant ce bras toûjours vainqueur,
Ie ne veux point regner que deſſus voſtre cœur;
Toute l'ambition que me donne ma flame
C'eſt d'avoir pour Sujets les deſirs de voſtre ame.
MAT. Ils vous ſont tous acquis, & pour vous faire voir
Que vous avez ſur eux un abſolu pouvoir,
Ie n'écouteray plus cette humeur de conqueſte,
Et laiſſant tous les Rois leurs couronnes en teſte,
I'en prendray ſeulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.
ISA. L'éclat de tels Suivans attireroit l'Envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie;
Le commerce discret de nos affections
N'a beſoin que de luy pour ces commiſſions.
MAT. Vous avez, Dieu me ſauve, un esprit à ma mode,
Vous trouvez comme moy la grandeur incommode,

Les Sceptres les plus beaux n'ont rien pour moy d'exquis,
Ie les rens auſſi-toſt que je les ay conquis,
Et me ſuis veu charmer quantité de Princeſſes,
Sans que jamais mon cœur les vouluſt pour Maîtreſſes.
ISA. Certes en ce point ſeul je manque un peu de foy.
Que vous ayez quitté des Princeſſes pour moy!
Que vous leur refuſiez un cœur dont je diſpoſe!
MAT. Ie croy que la Montagne en ſçaura quelque choſe.
Viença. Lors qu'en la Chine, en ce fameux tournoy,
Ie donnay dans la veuë aux deux filles du Roy,
Que te dit-on en Cour de cette jalouſie
Dont pour moy toutes deux eurent l'ame ſaiſie?
CLI. Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut,
I'étois lors en Egypte, où le bruit en courut,
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'aſſommer dix Geans en un jour,
Vous aviez deſolé les païs d'alentour,
Razé quinze chaſteaux, applany deux montagnes,
Fait paſſer par le feu villes, bourgs, & campagnes,
Et défait vers Damas cent mille combatans.
MAT. Que tu remarques bien, & les lieux, & les temps!
Ie l'avois oublié. *ISA.* Des faits ſi plains de gloire
Vous peuvent-ils ainſi ſortir de la memoire?
MAT. Trop pleine des lauriers remportez ſur les Rois,
Ie ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, PAGE.

PA. MOnſieur. *MAT.* Que veux-tu, Page? *PA.* Vn Courrier vous demande.
MAT. D'où vient-il? *PAG.* De la part de la Reine d'Iſlande.
MAT. Ciel, qui ſçais comme quoy j'en ſuis perſecuté,
Vn peu plus de repos avec moins de beauté,
Fay qu'un ſi long mépris enfin la deſabuſe.
CLI. Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuſe.
ISA. Ie n'en puis plus douter. *CLI.* Il vous le diſoit bien.
MAT. Elle m'a beau prier, non, je n'en feray rien,

Et quoy qu'un fol eſpoir oſe encor luy promettre,
Ie luy vais envoyer ſa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma Reine, & ſouffrez cependant
Vne heure d'entretien de ce cher confident,
Qui comme de ma vie il ſçait toute l'hiſtoire,
Vous fera voir ſur qui vous avez la victoire.
ISA. Tardez encore moins, & par ce prompt retour
Ie jugeray quelle eſt envers moy voſtre amour.

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLI. IVgez plûtoſt par là l'humeur du perſonnage.
Ce Page n'eſt chez luy que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir ſa Grandeur,
D'un Courrier, d'un Agent, ou d'un Ambaſſadeur.
ISA. Ce meſſage me plaiſt bien plus qu'il ne luy ſemble,
Il me défait d'un fou, pour nous laiſſer enſemble.
CLI. Ce diſcours favorable enhardira mes feux
A bien uſer d'un temps ſi propice à mes vœux.
ISA. Que m'allez-vous conter? *CLI.* Que j'adore Iſabelle,
Que je n'ay plus de cœur, ny d'ame que pour elle;
Que ma vie... *ISA.* Epargnez ces propos ſuperflus,
Ie les ſçay, je les croy, que voulez-vous de plus?
Ie neglige à vos yeux l'offre d'un diadeſme,
Ie dédaigne un rival, en un mot, je vous aime.
C'eſt aux commencemens des foibles paſſions
A s'amuſer encor aux proteſtations,
Il ſuffit de nous voir au point où ſont les noſtres,
Vn coup d'œil vaut pour vous tout le diſcours des autres.
CLI. Dieux! qui l'euſt jamais creu, que mon ſort rigoureux
Se rendiſt ſi facile à mon cœur amoureux!
Banny de mon païs par la rigueur d'un pere,
Sans ſupport, ſans amis, accablé de miſere,
Et reduit à flater le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maiſtre extravagant,
Ce pitoyable état de ma triſte fortune
N'a rien qui vous déplaiſe, ou qui vous importune,
Et d'un rival puiſſant les biens & la grandeur
Obtiennent moins ſur vous que ma ſincere ardeur.

ISA. C'eſt comme il faut choiſir, un amour veritable
S'attache ſeulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens, ou la condition,
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et ſoüille laſchement par ce meſlange infame
Les plus nobles deſirs qu'enfante une belle ame.
Ie ſçay bien que mon pere a d'autres ſentimens,
Et mettra de l'obstacle à nos contentemens,
Mais l'amour ſur mon cœur a pris trop de puiſſance
Pour écouter encor les loix de la naiſſance;
Mon pere peut beaucoup, mais bien moins que ma foy,
Il a choiſy pour luy, je veux choiſir pour moy.
CLI. Confus de voir donner à mon peu de merite...
ISA. Voicy mon importun, ſouffrez que je l'évite.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADR. QVe vous étes heureux, & quel malheur me ſuit!
Ma Maîtreſſe vous ſouffre, & l'ingrate me fuit;
Quelque gouſt qu'elle prenne en voſtre compagnie,
Si-toſt que j'ay paru, mon abord l'a bannie.
CLI. Sans avoir veu vos pas s'adreſſer en ce lieu,
Laſſe de mes diſcours elle m'a dit Adieu.
ADR. Laſſe de vos diſcours! voſtre humeur eſt trop bonne,
Et voſtre eſprit trop beau pour ennuyer perſonne.
Mais que luy contiez-vous qui pûſt l'importuner?
CLI. Des choſes qu'aiſément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maiſtre, ou plûtoſt ſes ſottiſes,
Ses conqueſtes en l'air, ſes hautes entrepriſes.
ADR. Voulez-vous m'obliger? voſtre maiſtre, ny vous
N'étes pas gens tous deux à me rendre jaloux,
Mais ſi vous ne pouvez arréter ſes ſaillies,
Divertiſſez ailleurs le cours de ſes folies.
CLI. Que craignez-vous de luy, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts, & de ſaccagemens,
Qu'il bat, terraſſe, briſe, étrangle, bruſle, aſſomme?
ADR. Pour eſtre ſon valet je vous trouve honneſte homme;
Vous n'étes point de taille à ſervir ſans deſſein
Vn fanfaron plus fou que ſon diſcours n'eſt vain.

Quoy

Quoy qu'il en ſoit, depuis que je vous voy chez elle,
Toûjours de plus en plus je l'éprouve cruelle.
Ou vous ſervez quelqu'autre, ou voſtre qualité
Laiſſe dans vos projets trop de temerité,
Ie vous tiens fort ſuſpect de quelque haute adreſſe:
Que voſtre maiſtre enfin faſſe une autre Maîtreſſe,
Ou s'il ne peut quitter un entretien ſi doux,
Qu'il ſe ſerve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'eſt pas qu'après tout les volontez d'un pere,
Qui ſçait ce que je ſuis, ne terminent l'affaire,
Mais purgez-moy l'eſprit de ce petit ſoucy,
Et ſi vous vous aimez, banniſſez-vous d'icy,
Car ſi je vous voy plus regarder cette porte,
Ie ſçay comme traiter les gens de voſtre ſorte.
CLI. Me prenez vous pour homme à nuire à voſtre feu?
ADR. Sans replique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'eſt aſſez dit. *CLI.* Pour un leger ombrage
C'eſt trop indignement traiter un bon courage.
Si le Ciel en naiſſant ne m'a fait grand Seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme & ſenſible à l'honneur,
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me préte.
ADR. Quoy! vous me menacez! *CLI.* Non, non, je fais retraite.
D'un ſi cruël affront vous aurez peu de fruit,
Mais ce n'eſt pas icy qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADR. CE belistre inſolent me fait encor bravade.
LYS. A ce conte, Monſieur, voſtre eſprit eſt malade?
ADR. Malade! mon eſprit! *LYS.* Ouy, puiſqu'il eſt jaloux
Du malheureux Agent de ce Prince des foux.
ADR. Ie ſçay ce que je ſuis & ce qu'eſt Iſabelle,
Et crains peu qu'un valet me ſupplante auprès d'elle;
Ie ne puis toutefois ſouffrir ſans quelque ennuy
Le plaiſir qu'elle prend à cauſer avec luy.
LYS. C'eſt dénier enſemble & confeſſer la debte.
ADR. Nomme, ſi tu le veux, ma boutade indiscrette,
Et trouve mes ſoupçons bien ou mal à propos,
Ie l'ay chaſſé d'icy pour me mettre en repos.

En effet, qu'en eſt-il? *LYS.* Si j'oſe vous le dire,
Ce n'eſt plus que pour luy qu'Iſabelle ſoûpire.
ADR. Lyſe, que me dis-tu? *LYS.* Qu'il poſſede ſon cœur,
Que jamais feux naiſſans n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre, & n'ont qu'une penſée.
ADR. Trop ingrate beauté, déloyale, inſenſée,
Tu m'oſes donc ainſi préferer un maraut?
LYS. Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entiere confidence.
Il ſe dit Gentilhomme, & riche. *ADR.* Ah! l'impudence!
LYS. D'un pere rigoureux fuyant l'authorité
Il a couru long-temps d'un & d'autre coſté,
Enfin manque d'argent peut-eſtre, ou par caprice,
De noſtre Fierabras il s'eſt mis au ſervice,
Et ſous ombre d'agir pour ſes folles amours,
Il a ſçeu pratiquer de ſi ruſez détours,
Et charmer tellement cette pauvre abuſée,
Que vous en avez veu voſtre ardeur mépriſée.
Mais parlez à ſon pere, & bien-toſt ſon pouvoir
Remettra ſon eſprit aux termes du devoir.
ADR. Ie viens tout maintenant d'en tirer aſſeurance
De recevoir les fruits de ma perſeverance,
Et devant qu'il ſoit peu nous en verrons l'effet.
Mais écoute, il me faut obliger tout à fait.
LYS. Où je vous puis ſervir, j'oſe tout entreprendre.
ADR. Peux-tu dans leurs amours me les faire ſurprendre?
LYS. Il n'eſt rien plus aiſé, peut-eſtre dès ce ſoir.
ADR. Adieu donc, ſouvien-toy de me les faire voir.
Cependant pren cecy ſeulement par avance.
LYS. Que le galand alors ſoit froté d'importance.
ADR. Croy-moy qu'il ſe verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LYSE.

L'Arrogant croit déja tenir ville gaignée,
Mais il ſera puny de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il eſt aimable, il fait le petit Dieu,
Et ne veut s'adreſſer qu'aux filles de bon lieu,
Ie ne merite pas l'honneur de ſes careſſes:
Vraiment c'eſt pour ſon nez, il luy faut des maîtreſſes,
Ie ne ſuis que ſervante, & qu'eſt-il que valet?
Si ſon viſage eſt beau, le mien n'eſt pas trop laid.
Il ſe dit riche & noble, & cela me fait rire,
Si loin de ſon païs qui n'en peut autant dire?
Qu'il le ſoit, nous verrons ce ſoir, ſi je le tiens,
Dancer ſous le cotret ſa nobleſſe & ſes biens.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALC. LE cœur vous bat un peu. *PRI.* Ie crains cette menace.
ALC. Lyſe aime trop Clindor pour cauſer ſa disgrace.
PRI. Elle en eſt mépriſée, & cherche à ſe vanger.
ALC. Ne craignez point, l'amour la fera bien changer.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ISABELLE.

GER. APPAISEZ vos soûpirs & tarissez vos larmes,
Contre ma volonté ce sont de foibles armes,
Mon cœur, quoy que sensible à toutes vos douleurs,
Ecoute la raison, & neglige vos pleurs.
Ie sçay ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous mesme,
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime,
Et parce qu'il me plaist d'en faire vostre époux,
Vostre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoy, manque-t'il de bien, de cœur, ou de noblesse?
En est-ce le visage, ou l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur. *ISA.* Ie sçay qu'il est parfait,
Et reconnoy fort mal les honneurs qu'il me fait:
Mais si vostre bonté me permet en ma cause
Pour me justifier de dire quelque chose,
Par un secret instinct que je ne puis nommer,
I'en fais beaucoup d'état, & ne le puis aimer.
Souvent je ne sçay quoy que le Ciel nous inspire
Soûleve tout le cœur contre ce qu'on desire,
Et ne nous laisse pas en état d'obeïr,
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache icy-bas avec des sympathies
Les ames que son ordre a là-haut assorties,
On n'en sçauroit unir sans ses avis secrets,
Et cette chaisne manque où manquent ses decrets.
Aller contre les loix de cette Providence,
C'est le prendre à Partie, & blasmer sa prudence,
L'attaquer en rebelle, & s'exposer aux coups
Des plus aspres malheurs qui suivent son couroux.
GER. Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie?
Quel maistre vous apprend cette Philosophie?

Vous en sçavez beaucoup, mais tout vostre sçavoir
Ne m'empeschera pas d'user de mon pouvoir.
Si le Ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t'il mise en feu pour ce grand Capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers,
Et vous a-t'il domptée avec tout l'Vnivers?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille?
ISA. Et de grace, Monsieur, traitez mieux vostre fille.
GER. Quel sujet donc vous porte à me desobeïr?
ISA. Mon heur & mon repos que je ne puis trahir;
Ce que vous appelez un heureux Hymenée
N'est pour moy qu'un Enfer, si j'y suis condamnée.
GER. Ah, qu'il en est encor de mieux faites que vous,
Qui se voudroient bien voir dans un Enfer si doux!
Après tout, je le veux, cedez à ma puissance.
ISA. Faites un autre essay de mon obeïssance.
GER. Ne me repliquez plus, quand j'ay dit, *je le veux,*
Rentrez, c'est desormais trop contesté nous deux.

SCENE II.

GERONTE.

QV'à present la jeunesse a d'étranges manies,
Les regles du devoir luy sont des tyrannies,
Et les droits les plus saints deviennent impuissans
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe, il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de nostre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espere pas pourtant, aveugle, & sans cervelle,
Que ma prudence cede à ton esprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t'il toûjours m'embarrasser?
Par force, ou par adresse il me le faut chasser.

SCENE III.

GERONTE, MATAMORE, CLINDOR.

[a] *A Clindor.*

MAT. NE doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand Visir encor de nouveau m'importune,
Le Tartare d'ailleurs m'appelle à son secours,
Narsingue & Calicut m'en pressent tous les jours;
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.
CLI. Pour moy, je suis d'avis que vous les laissiez batre,
Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,
Si pour en servir un vous faisiez trois jaloux.
MAT. Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies,
Ie ne veux qu'en Amour donner des jalousies.
Ah, Monsieur, excusez si faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroit sur ce visage?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage?
GER. Monsieur, graces aux Dieux, je n'ay point d'ennemis.
MAT. Mais graces à ce bras qui vous les a soûmis.
GER. C'est une grace encor que j'avois ignorée.
MAT. Depuis que ma faveur pour vous s'est declarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé bransler.
GER. C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler,
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre,
Et c'est pour acquerir un nom bien relevé,
D'estre dans une ville à batre le pavé!
Chacun croit vostre gloire à faux titre usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traisneur d'épée.
MAT. Ah ventre! il est tout vray que vous avez raison,
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison?
Isabelle m'arreste, & ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, & suspendu mes armes.
GER. Si rien que son sujet ne vous tient arrété,
Faites vostre équipage en toute liberté,
Elle n'est pas pour vous, n'en soyez point en peine.
MAT. Ventre! que dites-vous? je la veux faire Reine.
GER. Ie ne suis pas d'humeur à rire tant de fois,
Du crotesque recit de vous rares exploits,

La sottise ne plaist qu'alors qu'elle est nouvelle:
En un mot, faites Reine une autre qu'Isabelle.
Si pour l'entretenir vous venez plus icy....
MAT. Il a perdu le sens de me parler ainsi.
Pauvre homme, sçais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand Turc en fuite, & fait trembler le Diable,
Que pour t'aneantir je ne veux qu'un moment?
GER. I'ay chez moy des valets à mon commandement,
Qui n'ayant pas l'esprit de faire des bravades
Répondroient de la main à vos Rodomontades.
MAT. [a] Dy-luy ce que j'ay fait en mille & mille lieux. [a] *A Clindor.*
GER. Adieu, moderez-vous, il vous en prendra mieux;
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
I'ay le sang un peu chaud, & mes gens m'obeïssent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MAT. REspect de ma Maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoy me reduis-tu?
Que n'ay-je eu cent rivaux en la place d'un pere,
Sur qui sans t'offenser laisser choir ma colere?
Ah, visible Démon, vieux spectre décharné,
Vray suppost de Satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, & mesme avec menaces,
Moy de qui tous les Rois briguent les bonnes graces!
CLI. Tandis qu'il est dehors, allez dès aujourd'huy
Causer de vos amours, & vous moquer de luy.
MAT. Cadediou, ses valets feroient quelque insolence.
CLI. Ce fer a trop dequoy dompter leur violence.
MAT. Ouy, mais les feux qu'il jette en sortant de prison
Auroient en un moment embrasé la maison,
Devoré tout à l'heure ardoises, & goutieres,
Faistes, lates, chévrons, montants, courbes, filieres,
Entretoises, sommiers, colomnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuilles, pierre,
Plomb, fer, plastre, ciment, peintures, marbre, verre,
Caves, puys, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers,

Iuge un peu quel desordre aux yeux de ma charmeuse.
Ces feux étouferoient son ardeur amoureuse:
Va luy parler pour moy, toy qui n'es pas vaillant,
Tu puniras à moins un valet insolent.
CLI. C'est m'exposer.... *MAT.* Adieu, je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE V.

CLINDOR, LYSE.

[a] *Il est seul.* *CLI.*[a] LE souverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feüille, une ombre, une vapeur,
Vn vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.
Lyse, que ton abord doit estre dangereux,
Il donne l'épouvante à ce cœur genereux,
Cet unique vaillant, la fleur des Capitaines,
Qui dompte autant de Rois, qu'il captive de Reines.
LYS. Mon visage est ainsi malheureux en attraits,
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.
CLI. S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages,
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brusle pour toy, ce n'est pas sans sujet,
Ie ne connus jamais un si gentil objet,
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,
L'enbonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, & les traits delicats,
Qui seroit le brutal qui ne t'aimeroit pas?
LYS. De grace, & depuis quand me trouvez-vous si belle?
Voyez bien, je suis Lyse, & non-pas Isabelle.
CLI. Vous partagez vous deux mes inclinations,
I'adore sa fortune, & tes perfections.
LYS. Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
Et mes perfections cedent à sa fortune.
CLI. Quelque effort que je fasse à luy donner ma foy,
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toy?
L'Amour & l'Hymenée ont diverse methode,
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode:
Ie suis dans la misere, & tu n'as point de bien,
Vn rien s'ajuste mal avec un autre rien,

Et malgré

Et malgré les douceurs que l'Amour y déploye,
Deux malheureux ensemble ont toûjours courte joye.
Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur,
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soûpir échape à ce cœur qui murmure,
De ce qu'à ses desirs ma raison fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
Ah, que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer,
Et que tu me plairois, s'il ne falloit que plaire!
LYS. Que vous auriez d'esprit, si vous sçaviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison!
Le grand tresor pour moy qu'un amoureux si sage,
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs!
Ie n'oublîray jamais de si rares merites,
Allez continüer cependant vos visites.
CLI. Que j'aurois avec toy l'esprit bien plus content!
LYS. Ma maîtresse là-haut est seule, & vous attend.
CLI. Tu me chasses ainsi! *LYS.* Non, mais je vous envoye
Aux lieux où vous aurez une plus longue joye.
CLI. Que mesmes tes dédains me semblent gracieux!
LYS. Ah, que vous prodiguez un temps si precieux!
Allez. *CLI.* Souvien-toy donc que si j'en aime une autre....
LYS. C'est de peur d'ajouster ma misere à la vostre.
Ie vous l'ay déja dit, je ne l'oublîray pas.
CLI. Adieu, ta raillerie a pour moy tant d'appas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VI.

LYSE.

L'Ingrat, il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'amant!
Qui neglige mes feux m'aime par raillerie,
Me prend pour le joüet de sa galanterie,
Et par un libre aveu de me voler sa foy,
Me jure qu'il m'adore, & ne veut point de moy.

Aime en tous lieux, perfide, & partage ton ame,
Choiſy qui tu voudras pour Maiſtreſſe, ou pour femme,
Donne à tes intereſts à ménager tes vœux,
Mais ne croy plus tromper aucune de nous deux.
Iſabelle vaut mieux qu'un amour Politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.
I'ay raillé comme toy, mais c'étoit ſeulement
Pour ne t'avertir pas de mon reſſentiment.
Qu'euſt produit ſon éclat que de la défiance?
Qui cache ſa colere aſſeure ſa vangeance,
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
Ce piége où tu vas choir, & bien-toſt, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable?
Pour chercher ſa fortune eſt-on ſi puniſſable?
Tu m'aimes, mais le bien te fait eſtre inconſtant:
Au ſiecle où nous vivons qui n'en feroit autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laiſſons-le joüir du bonheur qu'il merite,
S'il m'aime, il ſe punit en m'oſant dédaigner,
Et ſi je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux, à quoy me reduit ma folle inquietude,
De vouloir faire grace à tant d'ingratitude?
Digne ſoif de vangeance, à quoy m'expoſez-vous,
De laiſſer affoiblir un ſi juſte couroux?
Il m'aime, & de mes yeux je m'en voy mépriſée!
Ie l'aime, & ne luy ſers que d'objet de riſée!
Silence, amour, ſilence, il eſt temps de punir,
I'en ay donné ma foy, laiſſe-moy la tenir,
Puiſque ton faux eſpoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fay ceder tes douceurs à celles de la haine,
Il eſt temps qu'en mon cœur elle regne à ſon tour,
Et l'amour outragé ne doit plus eſtre amour.

SCENE VII.

MATAMORE.

LEs voila, ſauvons-nous. Non, je ne voy perſonne,
Avançons hardiment. Tout le corps me friſſonne,
Ie les entens, fuyons. Le vent faiſoit ce bruit.
Marchons ſous la faveur des ombres de la nuit.

Vieux reſveur, malgré toy j'attens icy ma Reine.
Ces diables de valets me mettent bien en peine,
De deux mille ans & plus je ne tremblay ſi fort.
C'eſt trop me hazarder, s'ils ſortent, je ſuis mort,
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expoſe à d'étranges dangers!
Toutefois en tout cas je ſuis des plus legers,
S'il ne faut que courir, leur atttente eſt dupée,
I'ay le pied pour le moins auſſi bon que l'épée.
Tout de bon je les voy, c'eſt fait, il faut mourir,
I'ay le corps ſi glacé que je ne puis courir.
Deſtin, qu'à ma valeur tu te montres contraire!
C'eſt ma Reine elle-meſme avec mon Secretaire,
Tout mon corps ſe déglace, écoutons leurs diſcours,
Et voyons ſon adreſſe à traiter mes amours.

SCENE VIII.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISA.[a] TOut ſe prépare mal du coſté de mon pere,
Ie ne le vis jamais d'une humeur ſi ſevere,
Il ne ſouffrira plus voſtre maiſtre, ny vous:
Voſtre rival d'ailleurs eſt devenu jaloux.
C'eſt par cette raiſon que je vous fais décendre,
Dedans mon cabinet ils pourroient nous ſurprendre,
Icy nous parlerons en plus de ſeureté,
Vous pourrez vous couler d'un & d'autre coſté,
Et ſi quelqu'un ſurvient, ma retraite eſt ouverte.
CLI. C'eſt trop prendre de ſoin pour empeſcher ma perte.
ISA. Ie n'en puis prendre trop pour m'aſſeurer un bien
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne ſont rien,
Vn bien qui vaut pour moy la Terre toute entiere,
Et pour qui ſeul enfin j'aime à voir la lumiere.
Vn rival par mon pere attaque en vain ma foy,
Voſtre amour ſeul a droit de triompher de moy:
Des diſcours de tous deux je ſuis perſecutée,
Mais pour vous je me plais à me voir mal-traitée,

[a] *Matamore écoute caché.*

Et des plus grands malheurs je benirois les coups,
Si ma fidelité les enduroit pour vous.
CLI. Vous me rendez confus, & mon ame ravie
Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie;
Mon ſang eſt le ſeul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en ſervant vos beaux yeux.
Mais ſi mon Astre un jour changeant ſon influence
Me donne un accès libre aux lieux de ma naiſſance,
Vous verrez que ce choix n'eſt pas fort inégal,
Et que tout balancé je vaux bien mon rival.
Mais avec ces douceurs permettez-moy de craindre
Qu'un pere & ce rival ne veüillent vous contraindre.
ISA. N'en ayez point d'alarme, & croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Ie ne vous diray point où je ſuis reſoluë,
Il ſuffit que ſur moy je me rens abſoluë.
Ainſi tous leurs projets ſont des projets en l'air,
Ainſi.... *MAT.* Ie n'en puis plus, il eſt temps de parler.
ISA. Dieux! on nous écoutoit. *CLI.* C'eſt noſtre Capitaine,
Ie vay bien l'appaiſer, n'en ſoyez pas en peine.

SCENE IX.

MATAMORE, CLINDOR.

MA. AH, traiſtre. *C.* Parlez bas, ces valets.... *MA.* Et bien, quoy?
Ils fondront tout à l'heure, & ſur vous, & ſur moy.
[a] *Il le tire à un coin du Theatre.* *MAT.* [a] Viença, tu ſçais ton crime, & qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moy, tu parlois pour toy-meſme.
CLI. Ouy, pour me rendre heureux j'ay fait quelques efforts.
MAT. Ie te donne le choix de trois ou quatre morts.
Ie vay d'un coup de poin te briſer comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la Terre,
Ou te fendre en dix parts d'un ſeul coup de revers,
Ou te jetter ſi haut au deſſus des éclairs,
Que tu ſois devoré des feux élementaires.
Choiſy donc promptement, & penſe à tes affaires.
CLI. Vous-meſme choiſiſſez. *MAT.* Quel choix propoſes-tu?
CLI. De fuir en diligence, ou d'eſtre bien batu.
MAT. Me menacer encor! ah ventre, quelle audace,
Au lieu d'eſtre à genoux, & d'implorer ma grace!

Il a donné le mot, ces valets vont ſortir,
Ie m'en vay commander aux Mers de t'engloutir.
CLI. Sans vous chercher ſi loin un ſi grand cimetiere,
Ie vous vay de ce pas jetter dans la riviere.
MAT. Ils ſont d'intelligence. Ah, teſte. *CLI.* Point de bruit,
I'ay déja maſſacré dix hommes cette nuit,
Et ſi vous me faſchez, vous en croiſtrez le nombre.
MAT. Cadediou, ce coquin a marché dans mon ombre,
Il s'eſt fait tout vaillant d'avoir ſuivy mes pas:
S'il avoit du reſpect, j'en voudrois faire cas.
Ecoute, je ſuis bon, & ce ſeroit dommage
De priver l'Vnivers d'un homme de courage.
Demande-moy pardon, & ceſſe par tes feux
De profaner l'objet digne ſeul de mes vœux;
Tu connois ma valeur, éprouve ma clemence.
CLI. Plûtoſt, ſi voſtre amour a tant de vehemence,
Faiſons deux coups d'épée au nom de ſa beauté.
MAT. Parbieu, tu me ravis de generoſité.
Va, pour la conquerir n'uſe plus d'artifices,
Ie te la veux donner pour prix de tes ſervices,
Plains-toy doreſnavant d'avoir un maiſtre ingrat.
CLI. A ce rare preſent d'aiſe le cœur me bat.
Protecteur des grands Rois, guerrier trop magnanime,
Puiſſe tout l'Vnivers bruire de voſtre estime.

SCENE X.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISA. IE rens graces au Ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin ſans combat je vous voy bons amis.
MAT. Ne penſez plus, ma Reine, à l'honneur que ma flame
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour femme,
Pour quelque occaſion j'ay changé de deſſein;
Mais je vous veux donner un homme de ma main,
Faites-en de l'état, il eſt vaillant luy-meſme,
Il commandoit ſous moy. *ISA.* Pour vous plaire, je l'aime.
CLI. Mais il faut du ſilence à noſtre affection.
MAT. Ie vous promets ſilence, & ma protection,
Avoüez-vous de moy par tous les coins du Monde,
Ie ſuis craint à l'égal ſur la Terre & ſur l'Onde.

Allez, vivez contens ſous une meſme loy.
ISA. Pour vous mieux obeïr je luy donne ma foy.
CLI. Commandez que ſa foy de quelque effet ſuivie...

SCENE XI.

GERONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE, Troupe de Domestiques.

ADR. CEt inſolent diſcours te coûtera la vie,
Suborneur. *MA.* Ils ont pris mon courage en defaut.
Cette porte eſt ouverte, allons gagner le haut. [a]
CLI. Traiſtre, qui te fais fort d'une troupe brigande,
Ie te choiſiray bien au milieu de la bande.
GER. Dieux ! Adraſte eſt bleſſé, courez au medecin.
Vous autres cependant arrétez l'aſſaſſin.
CLI. Helas ! je cede au nombre. Adieu, chere Iſabelle,
Ie tombe au précipice où mon deſtin m'appelle.
GER. C'en eſt fait, emportez ce corps à la maiſon,
Et vous, conduiſez toſt ce traiſtre à la priſon.

[a] *Il entre chez Iſabelle, après qu'elle & Lyſe y ſont entrées.*

SCENE XII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRI. HElas ! mon fils eſt mort. *ALC.* Que vous avez d'alarmes!
PRI. Ne luy refuſez point le ſecours de vos charmes.
ALC. Vn peu de patience, & ſans un tel ſecours,
Vous le verrez bien-toſt heureux en ſes amours.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

ENfin le terme approche, un jugement inique
Doit abuſer demain d'un pouvoir tyrannique,
A ſon propre aſſaſſin immoler mon amant,
Et faire une vangeance au lieu d'un châtiment.
Par un decret injuſte autant comme ſevere,
Demain doit triompher la haine de mon pere,
La faveur du païs, la qualité du mort,
Le malheur d'Iſabelle, & la rigueur du Sort;
Helas ! que d'ennemis, & de quelle puiſſance,
Contre le foible appuy que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Eſt de m'avoir aimée, & d'eſtre trop parfait!
Ouy, Clindor, tes vertus & ton feu legitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait auſſi ton crime,
Mais en vain aprés toy l'on me laiſſe le jour,
Ie veux perdre la vie en perdant mon amour,
Prononçant ton Arreſt, c'eſt de moy qu'on diſpoſe,
Ie veux ſuivre ta mort puiſque j'en ſuis la cauſe,
Et le meſme moment verra par deux trépas
Nos eſprits amoureux ſe rejoindre là-bas.
Ainſi, pere inhumain, ta cruauté deçeuë,
De nos ſaintes ardeurs verra l'heureuſe iſſuë;
Et ſi ma perte alors fait naiſtre tes douleurs,
Auprés de mon amant je riray de tes pleurs,
Ce qu'un remors cuiſant te coûtera de larmes,
D'un ſi doux entretien augmentera les charmes;
Ou s'il n'a pas aſſez dequoy te tourmenter,
Mon Ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des tenebres,
Preſenter à tes yeux mille images funebres,

Ietter dans ton esprit un éternel effroy,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moy,
Accabler de malheurs ta languissante vie,
Et te reduire au point de me porter envie.
Enfin....

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

LYS. QVoy, chacun dort, & vous étes icy!
Ie vous jure, Monsieur en est en grand soucy.
ISA. Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte,
Ie trouve des douceurs à faire icy ma plainte,
Icy je vis Clindor pour la derniere fois,
Ce lieu me redit mieux les accens de sa voix,
Et remet plus avant en mon ame éperduë
L'aimable souvenir d'une si chere veuë.
LYS. Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!
ISA. Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?
LYS. De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déja sans vie;
Sans perdre plus de temps à soûpirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.
ISA. De quel front oses-tu me tenir ces paroles?
LYS. Quel fruit esperez-vous de vos douleurs frivoles?
Pensez-vous pour pleurer, & ternir vos appas,
Rappeler vostre amant des portes du trépas?
Songez plûtost à faire une illustre conqueste,
Ie sçay pour vos liens une ame toute preste,
Vn homme incomparable. *ISA.* Oste-toy de mes yeux.
LYS. Le meilleur jugement ne choisiroit pas mieux.
ISA. Pour croistre mes douleurs faut-il que je te voye?
LYS. Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joye?
ISA. D'où te vient cette joye ainsi hors de saison?
LYS. Quand je vous l'auray dit, jugez si j'ay raison.
ISA. Ah, ne me conte rien. *LYS.* Mais l'affaire vous touche.
ISA. Parle-moy de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.
LYS. Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs
Fait plus en un moment, qu'un siecle de vos pleurs;

Elle a

Elle a sauvé Clindor. *ISA.* Sauvé Clindor! *LYS.* Luy-mesme.
Iugez après cela comme quoy je vous aime.
ISA. Et de grace, où faut-il que je l'aille trouver?
LYS. Ie n'ay que commencé, c'est à vous d'achever.
ISA. Ah, Lyse! *LYS.* Tout de bon, seriez-vous pour le suivre?
ISA. Si je suivrois celuy sans qui je ne puis vivre?
Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,
Ie l'accompagneray jusque dans les Enfers,
Va, ne demande plus si je suivrois sa fuite.
LYS. Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a reduite,
Ecoutez où j'en suis, & secondez mes coups,
Si vostre amant n'échape, il ne tiendra qu'à vous.
La prison est fort proche... *ISA.* Et bien? *LYS.* Ce voisinage
Au frere du Concierge a fait voir mon visage,
Et comme c'est tout un que me voir & m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.
ISA. Ie n'en avois rien sçeu! *LYS.* I'en avois tant de honte,
Que je mourois de peur qu'on vous en fist le conte;
Mais depuis quatre jours vostre amant arrété
A fait que l'allant voir je l'ay mieux écouté.
Des yeux & du discours flatant son esperance
D'un mutuel amour j'ay formé l'apparence;
Quand on aime une fois, & qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflamé.
Par là j'ay sur son ame asseuré mon empire,
Et l'ay mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
I'ay fondé mes refus sur sa condition;
Et luy pour m'obliger juroit de s'y déplaire,
Mais que malaisément il s'en pouvoit défaire,
Que les clefs des prisons qu'il gardoit aujourd'huy
Etoient le plus grand bien de son frere, & de luy.
Moy, de dire soudain que sa bonne fortune
Ne luy pouvoit offrir d'heure plus opportune;
Que pour se faire riche, & pour me posseder,
Il n'avoit seulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenoit dans les fers un Seigneur de Bretagne,
Déguisé sous le nom du Sieur de la Montagne;
Qu'il falloit le sauver, & le suivre chez luy,
Qu'il nous feroit du bien, & seroit nostre appuy.
Il demeure étonné, je le presse, il s'excuse,
Il me parle d'amour, & moy je le refuse,

Ie le quitte en colere, il me ſuit tout confus,
Me fait nouvelle excuſe, & moy nouveau refus.
ISA. Mais enfin? *LYS.* I'y retourne, & le trouve fort triſte;
Ie le juge ébranlé, je l'attaque, il reſiſte.
Ce matin, *en un mot le peril eſt preſſant*,
Ay-je dit, *tu peux tout, & ton frere eſt abſent.*
Mais il faut de l'argent pour un ſi long voyage,
M'a-t'il dit, *il en faut pour faire l'équipage*,
Ce Cavalier en manque. *ISA.* Ah, Lyſe, tu devois
Luy faire offre auſſi-toſt de tout ce que j'avois,
Perles, bagues, habits. *LYS.* I'ay bien fait davantage,
I'ay dit qu'à vos beautez ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de meſme, & fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu ſi traitable, & ſi doux,
Que j'ay bien reconnu qu'un peu de jalouſie
Touchant voſtre Clindor broüilloit ſa fantaiſie,
Et que tous ces détours provenoient ſeulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fuſt mon amant.
Il eſt party ſoudain après voſtre amour ſçeuë,
A trouvé tout aiſé, m'en a promis l'iſſuë,
Et vous mande par moy qu'environ à my-nuit
Vous ſoyez toute preſte à déloger ſans bruit.
ISA. Que tu me rends heureuſe! *LYS.* Ajouſtez-y, de grace,
Qu'accepter un mary pour qui je ſuis de glace,
C'eſt me ſacrifier à vos contentemens.
ISA. Auſſi... *LYS.* Ie ne veux point de vos remercîmens,
Allez ployer bagage, & pour groſſir la ſomme,
Ioignez à vos bijoux les eſcus du bon homme.
Ie vous vends ſes treſors, mais à fort bon marché,
I'ay deſrobé ſes clefs depuis qu'il eſt couché,
Ie vous les livre. *ISA.* Allons-y travailler enſemble.
LYS. Paſſez-vous de mon aide. *ISA.* Et quoy! le cœur te tremble?
LYS. Non, mais c'eſt un ſecret tout propre à l'éveiller,
Nous ne nous garderions jamais de babiller.
ISA. Folle, tu ris toûjours. *LYS.* De peur d'une ſurpriſe
Ie dois attendre icy le Chef de l'entrepriſe,
S'il tardoit à la ruë, il ſeroit reconnu,
Nous vous irons trouver dès qu'il ſera venu,
C'eſt là ſans raillerie. *ISA.* Adieu donc, je te laiſſe,
Et conſens que tu ſois aujourd'huy la maîtreſſe.
LYS. C'eſt du moins. *ISA.* Fay bon guet. *LY.* Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE.

AInſi, Clindor, je fais moy ſeule ton deſtin,
Des fers où je t'ay mis c'eſt moy qui te delivre,
Et te puis à mon choix faire mourir, ou vivre.
On me vangeoit de toy pardelà mes deſirs,
Ie n'avois de deſſein que contre tes plaiſirs;
Ton ſort trop rigoureux m'a fait changer d'envie,
Ie te veux aſſeurer tes plaiſirs, & ta vie,
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaiſt pour m'avertir que c'eſt trop me vanger.
I'eſpere auſſi, Clindor, que pour reconnoiſſance
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

IS. QVoy! chez nous, & de nuit! *M.* L'autre jour... *I.* Qu'eſt-ce-cy,
L'autre jour? eſt-il temps que je vous trouve icy?
LYS. C'eſt ce grand Capitaine. Où s'eſt-il laiſſé prendre?
ISA. En montant l'eſcalier je l'en ay veu deſcendre.
MAT. L'autre jour au defaut de mon affection,
I'aſſeuray vos appas de ma protection.
ISA. Après? *MAT.* On vint icy faire une broüillerie,
Vous rentraſtes voyant cette forfanterie,
Et pour vous proteger je vous ſuivis ſoudain.
ISA. Voſtre valeur prit lors un genereux deſſein.
Depuis? *MAT.* Pour conſerver une Dame ſi belle,
Au plus haut du logis j'ay fait la ſentinelle.
ISA. Sans ſortir? *MAT.* Sans ſortir. *LYS.* C'eſt à dire en deux mots
Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.
MAT. La peur? *LYS.* Ouy, vous tremblez, la voſtre eſt ſans égale.
MAT. Parce qu'elle a bon pas j'en fais mon Bucephale,
Lors que je la domptay je luy fis cette loy,
Et depuis, quand je marche, elle tremble ſous moy.
LYS. Voſtre caprice eſt rare à choiſir des montures.
MAT. C'eſt pour aller plus viſte aux grandes avantures.

ISA. Vous en exploitez bien ; mais changeons de discours.
Vous avez demeuré là dedans quatre jours?
MAT. Quatre jours. *ISA.* Et vécu? *MA.* De Nectar, d'Ambroſie.
LYS. Ie croy que cette viande aiſément raſſaſie?
MAT. Aucunement. *ISA.* Enfin, vous étiez décendu...
MAT. Pour faire qu'un amant en vos bras fuſt rendu,
Pour rompre ſa priſon, en fracaſſer les portes,
Et briſer en morceaux ſes chaiſnes les plus fortes.
LYS. Avoüez franchement que preſſé de la faim
Vous veniez bien plûtoſt faire la guerre au pain.
MAT. L'un & l'autre parbieu. Cette Ambroſie eſt fade,
I'en eus au bout d'un jour l'estomach tout malade.
C'eſt un mets delicat, & de peu de ſoûtien,
A moins que d'eſtre un Dieu l'on n'en vivroit pas bien,
Il cauſe mille maux, & dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, & rétreſſit le ventre.
LYS. Enfin c'eſt un ragouſt qui ne vous plaiſoit pas?
MAT. Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là m'accommodant des reliefs de cuiſine,
Meſler la viande humaine avecque la divine.
ISA. Vous aviez après tout deſſein de nous voler.
MAT. Vous-meſmes après tout m'oſez-vous quereller?
Si je laiſſe une fois échaper ma colere....
ISA. Lyſe, fay-moy ſortir les valets de mon pere.
MAT. Vn ſot les attendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYS. VOus ne le tenez pas.
ISA. Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.
LYS. Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de choſe?
ISA. Rien du tout, que veux-tu? ſa rencontre en eſt cauſe.
LYS. Mais vous n'aviez alors qu'à le laiſſer aller.
ISA. Mais il m'a reconnuë, & m'eſt venu parler.
Moy, qui ſeule & de nuit craignois ſon inſolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le ſilence,
I'ay crû, pour m'en défaire & m'oſter de ſoucy,
Que le meilleur étoit de l'amener icy.

Voy quand j'ay ton ſecours que je me tiens vaillante,
Puiſque j'oſe affronter cette humeur violente.
LYS. I'en ay ry comme vous, mais non ſans murmurer,
C'eſt bien du temps perdu. *ISA.* Ie vay le reparer.
LYS. Voicy le conducteur de noſtre intelligence,
Sçachez auparavant toute ſa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISA. ET bien, mon grand amy, braverons-nous le Sort,
Et viens-tu m'apporter, ou la vie, ou la mort?
Ce n'eſt plus qu'en toy ſeul que mon eſpoir ſe fonde.
GEO. Banniſſez vos frayeurs, tout va le mieux du Monde,
Il ne faut que partir, j'ay des chevaux tous preſts,
Et vous pourrez bien-toſt vous moquer des Arreſts.
ISA. Ie te doy regarder comme un Dieu tutelaire,
Et ne ſçay point pour toy d'aſſez digne ſalaire.
GEO. Voicy le prix unique où tout mon cœur pretend.
ISA. Lyſe, il faut te reſoudre à le rendre content.
LYS. Ouy, mais tout ſon appreſt nous eſt fort inutile,
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?
GEO. On nous tient des chevaux en main ſeure aux faux-bourgs,
Et je ſçais un vieux mur qui tombe tous les jours,
Nous pourrons aiſément ſortir par ſes ruines.
ISA. Ah! que je me trouvois ſur d'étranges épines!
GEO. Mais il faut ſe haſter. *ISA.* Nous partirons ſoudain,
Viens nous aider là haut à faire noſtre main.

SCENE VII.

CLINDOR.[a]

[a] *Il eſt en priſon.*

AImables ſouvenirs de mes cheres delices,
Qu'on va bien-toſt changer en d'infames ſupplices,
Que malgré les horreurs de ce mortel effroy
Vos charmants entretiens ont de douceurs pour moy!
Ne m'abandonnez point, ſoyez-moy plus fidelles,
Que les rigueurs du Sort ne ſe montrent cruelles;

Et lors que du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez auſſi-toſt à mon ame interdite
Combien je fus heureux pardelà mon merite.
Lors que je me plaindray de leur ſeverité,
Redites-moy l'excès de ma temerité;
Que d'un ſi haut deſſein ma fortune incapable
Rendoit ma flame injuste, & mon espoir coupable;
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en eſt le juste châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Iſabelle, je meurs pour vous avoir ſervie,
Et de quelque tranchant que je ſouffre les coups,
Ie meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
Helas! que je me flate, & que j'ay d'artifice
A me diſſimuler la honte d'un ſupplice!
En eſt-il de plus grand, que de quitter ces yeux
Dont le fatal amour me rend ſi glorieux?
L'Ombre d'un meurtrier creuſe icy ma ruine,
Il ſuccomba vivant, & mort il m'aſſaſſine,
Son nom fait contre moy ce que n'a pû ſon bras,
Mille aſſaſſins nouveaux naiſſent de ſon trépas,
Et je voy de ſon ſang fecond en perfidies
S'élever contre moy des ames plus hardies,
De qui les paſſions s'armant d'autorité
Font un meurtre public avec impunité,
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
Donner au déloyal ma teſte pour victime,
Et tous pour le païs prennent tant d'intereſt,
Qu'il ne m'eſt pas permis de douter de l'Arreſt.
Ainſi de tous coſtez ma perte étoit certaine,
I'ay repouſſé la mort, je la reçoy pour peine,
D'un peril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
Ie fremis à penſer à ma triste avanture,
Dans le ſein du repos je ſuis à la torture,
Au milieu de la nuit & du temps du ſommeil
Ie voy de mon trépas le honteux appareil,
I'en ay devant les yeux les funestes ministres,
On me lit du Senat les mandemens ſinistres,
Ie ſors les fers aux pieds, j'entens déja le bruit
De l'amas inſolent d'un peuple qui me ſuit,

Ie voy le lieu fatal où ma mort ſe prépare;
Là mon esprit ſe trouble, & ma raiſon s'égare,
Ie ne découvre rien qui m'oſe ſecourir,
Et la peur de la mort me fait déja mourir.
Iſabelle, toy ſeule en réveillant ma flame
Diſſipes ces terreurs, & raſſeures mon ame,
Et ſi-toſt que je penſe à tes divins attraits,
Ie vois évanoüir ces infames portraits.
Quelques rudes aſſauts que le malheur me livre,
Garde mon ſouvenir, & je croiray revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma priſon?
Amy, que viens-tu faire icy hors de ſaiſon?

SCENE VIII.

CLINDOR, LE GEOLIER.

GEO.[a] LEs Iuges aſſemblez pour punir voſtre audace
Meus de compaſſion enfin vous ont fait grace.
CL. M'ont fait grace, bons Dieux! *GE.* Ouy, vous mourrez de nuit.
CLI. De leur compaſſion eſt-ce-là tout le fruit?
GEO. Que de cette faveur vous tenez peu de conte!
D'un ſupplice public c'eſt vous ſauver la honte.
CLI. Quels encens puis-je offrir aux maiſtres de mon ſort,
Dont l'Arreſt me fait grace, & m'envoye à la mort?
GEO. Il la faut recevoir avec meilleur viſage.
CLI. Fay ton office, amy, ſans cauſer davantage.
GEO. Vne troupe d'Archers là dehors vous attend,
Peut-eſtre en les voyant ſerez-vous plus content.

[a] *Iſabelle & Lyſe paroiſſent à quartier.*

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISA.[b] LYſe, nous l'allons voir. *LYS.* Que vous êtes ravie!
ISA. Ne le ſerois-je point de recevoir la vie?
Son destin & le mien prennent un meſme cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ſes jours.

[b] *Elle dit ces mots à Lyſe, cependant que le Geolier ouvre la priſon à Clindor.*

GEO. Monſieur, connoiſſez-vous beaucoup d'Archers ſemblables?
CLI. Ah Madame, eſt-ce vous ? ſurpriſes adorables,
Trompeur trop obligeant ! tu diſois bien vraiment
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.
ISA. Clindor ! *GEO.* Ne perdons point le temps à ces careſſes,
Nous aurons tout loiſir de flater nos Maîtreſſes.
CLI. Quoy, Lyſe eſt donc la ſienne ! *ISA.* Ecoutez le diſcours
De voſtre liberté qu'ont produit leurs amours.
GEO. En lieu de ſeureté le babil eſt de miſe,
Mais icy ne ſongeons qu'à nous oſter de priſe.
ISA. Sauvons-nous, mais avant promettez-nous tous deux
Iusqu'au jour d'un Hymen de moderer vos feux;
Autrement, nous rentrons. *CLI.* Que cela ne vous tienne,
Ie vous donne ma foy. *GEO.* Lyſe, reçoy la mienne.
ISA. Sur un gage ſi bon j'oſe tout hazarder.
GEO. Nous nous amuſons trop, il eſt temps d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

AL. NE craignez plus pour eux ny perils, ny disgraces,
Beaucoup les pourſuivront, mais ſans trouver leurs traces.
PRI. A la fin je reſpire. *ALC.* Après un tel bonheur
Deux ans les ont montez en haut degré d'honneur.
Ie ne vous diray point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ny par quel Art non-plus ils ſe ſont élevez;
Il ſuffit d'avoir veu comme ils ſe ſont ſauvez,
Et que ſans vous en faire une hiſtoire importune,
Ie vous les vay montrer en leur haute fortune.
Mais puiſqu'il faut paſſer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des Fantoſmes nouveaux:
Ceux que vous avez veus repreſenter de ſuite
A vos yeux étonnez leur amour, & leur fuite,
N'étant pas deſtinez aux hautes fonctions,
N'ont point aſſez d'éclat pour leurs conditions.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRI. OV'Isabelle eſt changée, & qu'elle eſt éclatante!
AL. Lyſe marche après elle, & luy ſert de Suivante.
Mais derechef ſur tout n'ayez aucun effroy,
Et de ce lieu fatal ne ſortez qu'après moy,
Ie vous le dis encor, il y va de la vie.
PRI. Cette condition m'en oſte aſſez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE repreſentant Hyppolite, LYSE repreſentant Clarine.

LYS. CE divertiſſement n'aura-t'il point de fin?
Et voulez-vous paſſer la nuit dans ce jardin?
ISA. Ie ne puis plus cacher le ſujet qui m'améne,
C'eſt groſſir mes douleurs que de taire ma peine.
Le Prince Florilame... *LYS.* Et bien ? il eſt abſent.
ISA. C'eſt la ſource des maux que mon ame reſſent.
Nous ſommes ſes voiſins, & l'amour qu'il nous porte
Dedans ſon grand jardin nous permet cette porte:
La Princeſſe Roſine & mon perfide époux
Durant qu'il eſt abſent en font leur rendez-vous.
Ie l'attens au paſſage, & luy feray connoiſtre
Que je ne ſuis pas femme à rien ſouffrir d'un traiſtre.
LYS. Madame, croyez-moy, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout diſſimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalouſies,
Vn homme en court plûtoſt après ſes fantaiſies,

Il eſt toûjours le maiſtre, & tout noſtre diſcours
Par un contraire effet l'obſtine en ſes amours.
ISA. Ie diſſimuleray ſon adultere flame!
Vne autre aura ſon cœur, & moy le nom de femme!
Sans crime d'un Hymen peut-il rompre la loy?
Et ne rougit-il point d'avoir ſi peu de foy?
LYS. Cela fut bon jadis, mais au temps où nous ſommes,
Ny l'Hymen, ny la foy n'obligent plus les hommes.
Leur gloire a ſon brillant & ſes regles à part,
Où la noſtre ſe perd, la leur eſt ſans hazard,
Elle croiſt aux dépens de nos laſches foibleſſes,
L'honneur d'un galant homme eſt d'avoir des Maîtreſſes.
ISA. Oſte-moy cet honneur & cette vanité
De ſe mettre en credit par l'infidelité.
Si pour haïr le change, & vivre ſans amie
Vn homme tel que luy tombe dans l'infamie,
Ie le tiens glorieux d'eſtre infame à ce prix,
S'il en eſt mépriſé, j'eſtime ce mépris.
Le blaſme qu'on reçoit d'aimer trop une femme,
Aux maris vertueux eſt un illuſtre blaſme.
LYS. Madame, il vient d'entrer, la porte a fait du bruit.
ISA. Retirons-nous qu'il paſſe. *LYS.* Il vous voit, & vous ſuit.

SCENE III.

CLINDOR repreſentant Theagene,
ISABELLE repreſentant Hyppolite,
LYSE repreſentant Clarine.

CLI. VOus fuyez, ma Princeſſe, & cherchez des remiſes,
Sont-ce-là les douceurs que vous m'aviez promiſes?
Eſt-ce ainſi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, Madame, & n'apprehendez rien,
Florilame eſt abſent, ma jalouſe endormie.
ISA. En êtes-vous bien ſeur? *CLI.* Ah, Fortune ennemie!
ISA. Ie veille, déloyal, ne croy plus m'aveugler.
Au milieu de la nuit je ne voy que trop clair,
Ie voy tous mes ſoupçons paſſer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes,
Toy meſme par ta bouche as trahy ton ſecret.
O l'eſprit aviſé pour un amant diſcret,

Et que c'eſt en amour une haute prudence,
D'en faire avec ſa femme entiere confidence!
Où ſont tant de ſermens de n'aimer rien que moy?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foy?
Lors que je la receus, ingrat, qu'il te ſouvienne
De combien differoient ta fortune & la mienne.
De combien de rivaux je dédaignay les vœux,
Ce qu'un ſimple ſoldat pouvoit eſtre auprès d'eux,
Quelle tendre amitié je recevois d'un pere;
Ie le quittay pourtant pour ſuivre ta miſere,
Et je tendis les bras à mon enlevement,
Pour ſouſtraire ma main à ſon commandement.
En quelle extremité depuis ne m'ont reduite
Les hazards dont le Sort a traverſé ta fuite,
Et que n'ay-je ſouffert avant que le bon-heur
Elevaſt ta baſſeſſe à ce haut rang d'honneur?
Si pour te voir heureux ta foy s'eſt relaſchée,
Remets-moy dans le ſein dont tu m'as arrachée;
L'amour que j'ay pour toy m'a fait tout hazarder,
Non-pas pour des grandeurs, mais pour te poſſeder.
CLI. Ne me reproche plus ta fuite, ny ta flame,
Que ne fait point l'Amour quand il poſſede une ame?
Son pouvoir à ma veuë attachoit tes plaiſirs,
Et tu me ſuivois moins que tes propres deſirs.
I'étois lors peu de choſe, ouy, mais qu'il te ſouvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever c'étoit un foible appas
Que l'éclat de tes biens qui ne te ſuivoient pas.
Ie n'eus de mon coſté que l'épée en partage,
Et ta flame du tien fut mon ſeul avantage:
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre expoſa ma teſte à cent & cent dangers.
Regrette maintenant ton pere, & ſes richeſſes,
Faſche-toy de marcher à coſté des Princeſſes,
Retourne en ton païs chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celuy que tu tiens.
De quel manque après tout as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occaſion m'as-tu veu te contraindre?
As-tu receu de moy, ny froideurs, ny mépris?
Les femmes, à vray dire, ont d'étranges eſprits;
Qu'un mary les adore, & qu'un amour extreſme
A leur bizarre humeur le ſoûmettre luy-meſme,

Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens,
Qu'il ne refuſe rien à leurs contentemens;
S'il fait la moindre bréche à la foy conjugale,
Il n'eſt point à leur gré de crime qui l'égale,
C'eſt vol, c'eſt perfidie, aſſaſſinat, poiſon,
C'eſt maſſacrer ſon pere, & bruſler ſa maiſon,
Et jadis des Titans l'effroyable ſupplice
Tomba ſur Encelade avec moins de juſtice.

ISA. Ie te l'ay déja dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma ſincere ardeur,
Ie ne ſuivois que toy quand je quittay mon pere:
Mais puiſque ces grandeurs t'ont fait l'ame legere,
Laiſſe mon intereſt, ſonge à qui tu les dois.
Florilame luy ſeul t'a mis où tu te vois,
A peine il te connut, qu'il te tira de peine,
De ſoldat vagabond il te fit Capitaine,
Et le rare bonheur qui ſuivit cet employ
Ioignit à ſes faveurs les faveurs de ſon Roy.
Quelle forte amitié n'a-t'il point fait paroiſtre
A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naiſtre?
Par ſes ſoins redoublez n'ès-tu pas aujourd'huy
Vn peu moindre de rang, mais plus puiſſant que luy?
Il euſt gagné par là l'eſprit le plus farouche;
Et pour remerciment tu veux ſoüiller ſa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raiſons,
Et contre ſes faveurs défens tes trahiſons.
Il t'a comblé de biens, tu luy voles ſon ame!
Il t'a fait grand Seigneur, & tu le rens infame!
Ingrat, c'eſt donc ainſi que tu rens les biens-faits?
Et ta reconnoiſſance a produit ces effets?

CLI. Mon ame (car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera juſqu'à tant que je meure)
Crois-tu qu'aucun reſpect, ou crainte du trépas
Puiſſe obtenir ſur moy ce que tu n'obtiens pas?
Dy que je ſuis ingrat, appelle-moy parjure,
Mais à nos feux ſacrez ne fay plus tant d'injure,
Ils conſervent encor leur premiere vigueur,
Et ſi le fol amour qui m'a ſurpris le cœur
Avoit pû s'étouffer au point de ſa naiſſance,
Celuy que je te porte euſt eu cette puiſſance.
Mais en vain mon devoir taſche à luy reſiſter,
Toy-meſme as éprouvé qu'on ne le peut dompter.

Ce Dieu qui te força d'abandonner ton pere,
Ton païs, & tes biens pour ſuivre ma miſere,
Ce Dieu meſme aujourd'huy force tous mes deſirs
A te faire un larcin de deux ou trois ſoûpirs.
A mon égarement ſouffre cette échapée,
Sans craindre que ta place en demeure uſurpée.
L'Amour dont la vertu n'eſt point le fondement
Se détruit de ſoy-meſme, & paſſe en un moment;
Mais celuy qui nous joint eſt un amour ſolide,
Où l'honneur a ſon luſtre, où la vertu préſide,
Sa durée a toûjours quelques nouveaux appas,
Et ſes fermes liens durent juſqu'au trépas.
Mon ame, derechef pardonne à la ſurpriſe
Que ce Tyran des cœurs a faite à ma franchiſe,
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISA. Helas! que j'aide bien à m'abuſer moy-meſme!
Ie voy qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime,
Ie me laiſſe charmer à ce diſcours flateur,
Et j'excuſe un forfait dont j'adore l'autheur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenuë
Où d'un premier tranſport la chaleur eſt venuë:
C'eſt en ces accidens manquer d'affection,
Que de les voir ſans trouble, & ſans émotion.
Puiſque mon teint ſe fane, & ma beauté ſe paſſe,
Il eſt bien juſte auſſi que ton amour ſe laſſe,
Et meſme je croiray que ce feu paſſager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adreſſe,
En quel peril te jette une telle Maîtreſſe.
Diſſimule, déguiſe, & ſois amant diſcret,
Les Grands en leur amour n'ont jamais de ſecret.
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache
N'eſt qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne ſe cache,
Et dont il n'eſt pas-un qui ne fiſt ſon effort
A ſe mettre en faveur par un mauvais rapport.
Toſt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
Ou de ſa défiance, ou de ſes Domeſtiques,
Et lors (à ce penſer je friſſonne d'horreur)
A quelle extremité n'ira point ſa fureur?
Puiſqu'à ces paſſe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaiſirs, mais aſſeure ta vie,

Sans aucun ſentiment je te verray changer,
Lors que tu changeras ſans te mettre en danger.
CLI. Encor une fois donc tu veux que je te die
Qu'auprès de mon amour je mépriſe ma vie?
Mon ame eſt trop atteinte, & mon cœur trop bleſſé
Pour craindre les perils dont je ſuis menacé,
Ma paſſion m'aveugle, & pour cette conqueſte
Croit hazarder trop peu de hazarder ma teſte.
C'eſt un feu que le temps pourra ſeul moderer,
C'eſt un torrent qui paſſe, & ne ſçauroit durer.
ISA. Et bien, cours au trépas, puiſqu'il a tant de charmes,
Et neglige ta vie auſſi-bien que mes larmes.
Penſes-tu que ce Prince, après un tel forfait,
Par ta punition ſe tienne ſatisfait?
Qui ſera mon appuy lors que ta mort infame
A ſa juſte vangeance expoſera ta femme,
Et que ſur la moitié d'un perfide étranger
Vne ſeconde fois il croira ſe vanger?
Non, je n'attendray pas que ta perte certaine
Puiſſe attirer ſur moy les reſtes de ta peine,
Et que de mon honneur gardé ſi cherement
Il faſſe un ſacrifice à ſon reſſentiment.
Ie préviendray la honte où ton malheur me livre,
Et ſçauray bien mourir, ſi tu ne veux pas vivre.
Ce corps dont mon amour t'a fait le poſſeſſeur
Ne craindra plus bien-toſt l'effort d'un raviſſeur;
I'ay vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De ſervir au mary de ton illustre Amie.
Adieu, je vay du moins, en mourant avant toy,
Diminuer ton crime & dégager ta foy.
CLI. Ne meurs pas, chere épouſe, & dans un ſecond change
Voy l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, & vouloir par ta mort
Eviter le hazard de quelque indigne effort!
Ie ne ſçay qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens ſous tes loix,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois:
C'en eſt fait, elle expire, & mon ame plus ſaine
Vient de rompre les nœuds de ſa honteuſe chaiſne,
Mon cœur, quand il fut pris, s'étoit mal défendu,
Perds-en le ſouvenir. *ISA.* Ie l'ay déja perdu.

CLI. Que les plus beaux objets qui ſoient deſſus la Terre
Conſpirent deſormais à me faire la guerre;
Ce cœur inexpugnable aux aſſauts de leurs yeux
N'aura plus que les tiens pour maiſtres, & pour Dieux.
LYS. Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR repreſentant Theagene, ISABELLE repreſentant Hyppolite, LYSE repreſentant Clarine, ERASTE, Troupe de Domestiques de Florilame.

ERA.[a] Reçoy, traiſtre, avec joye
Les faveurs que par nous ta Maitreſſe t'envoye.
PRI.[b] On l'aſſaſſine, ô Dieux, daignez le ſecourir.
ERA. Puiſſent les ſuborneurs ainſi toûjours perir.
ISA. Qu'avez-vous fait, bourreaux? *ER.* Vn juſte & grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroy tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats aux dépens de ſon ſang
A n'attaquer jamais l'honneur d'un ſi haut rang.
Noſtre main a vangé le Prince Florilame,
La Princeſſe outragée, & vous meſme, Madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux
Qui ne meritoit pas la gloire d'eſtre à vous.
D'un ſi laſche attentat ſouffrez le prompt ſupplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend juſtice.
Adieu. *ISA.* Vous ne l'avez maſſacré qu'à demy,
Il vit encor en moy, ſaoulez ſon ennemy,
Achevez, aſſaſſins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie,
Et de mon cœur jaloux les ſecrets mouvemens
N'ont pû rompre ce coup par leurs preſſentimens!
O clarté trop fidelle, helas, & trop tardive,
Qui ne fais voir le mal, qu'au moment qu'il arrive!
Falloit-il... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur
Mes forces & ma voix cedent à ma douleur,
Son vif excès me tuë enſemble & me conſole,
Et puiſqu'il nous rejoint... *LYS.* Elle perd la parole.
Madame. Elle ſe meurt, épargnons les diſcours,
Et courons au logis appeler du ſecours.[c]

[a] *Il poignarde Clindor.*
[b] *A Alexandre.*
[c] *Icy on vabaiſſe une toile qui couvre le jardin & les corps de Clindor & d'Iſabelle, & le Magicien & le pere ſortent de la grotte.*

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALC. AInſi de noſtre eſpoir la Fortune ſe jouë,
Tout s'éleve, ou s'abaiſſe au branſle de ſa rouë,
Et ſon ordre inégal qui regit l'Vnivers,
Au milieu du bonheur a ſes plus grands revers.
PRI. Cette reflexion mal propre pour un pere
Conſoleroit peut-eſtre une douleur legere:
Mais après avoir veu mon fils aſſaſſiné,
Mes plaiſirs foudroyez, mon eſpoir ruiné,
I'aurois d'un ſi grand coup l'ame bien peu bleſſée
Si de pareils diſcours m'entroient dans la penſée.
Helas! dans ſa miſere il ne pouvoit perir,
Et ſon bonheur fatal luy ſeul l'a fait mourir.
N'attendez pas de moy des plaintes davantage,
La douleur qui ſe plaint cherche qu'on la ſoulage,
La mienne court après ſon déplorable ſort,
Adieu, je vay mourir, puiſque mon fils eſt mort.
ALC. D'un juſte deſeſpoir l'effort eſt legitime,
Et de le détourner je croirois faire un crime,
Ouy, ſuivez ce cher fils ſans atttendre à demain:
Mais épargnez du moins ce coup à voſtre main,
Laiſſez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler, voyez ſes funerailles.[a]
PRI. Que voy-je? chez les morts conte-t'on de l'argent?
ALC. Voyez ſi pas-un d'eux s'y montre negligent..
PRI. Ie voy Clindor, ah Dieux, quelle étrange ſurpriſe!
Ie voy ſes aſſaſſins, je voy ſa femme, & Lyſe!
Quel charme en un moment étouffe leurs diſcords,
Pour aſſembler ainſi les vivans & les morts?
ALC. Ainſi tous les Acteurs d'une troupe Comique,
Leur Poëme recité, partagent leur pratique,
L'un tuë, & l'autre meurt, l'autre vous fait pitié,
Mais la Scene préſide à leur inimitié,
Leurs Vers font leurs combats, leur mort ſuit leurs paroles,
Et ſans prendre intereſt en pas-un de leurs rôles,
Le traiſtre & le trahy, le mort & le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.

[a] *Icy on releve la toile, & tous les Comediens paroiſſent avec leur Portier qui content de l'argent ſur une table & en prennent chacun leur part.*

Voſtre fils & ſon train ont bien ſçeu par leur fuite
D'un pere & d'un Prevoſt éviter la pourſuite,
Mais tombant dans les mains de la neceſſité,
Ils ont pris le Theatre en cette extremité.
PRI. Mon fils Comedien! *ACL.* D'un Art ſi difficile
Tous les quatre au beſoin ont fait un doux azile,
Et depuis ſa priſon, ce que vous avez veu,
Son adultere amour, ſon trépas impréveu,
N'eſt que la triſte fin d'une Piece Tragique
Qu'il expoſe aujourd'huy ſur la Scene publique,
Par où ſes compagnons en ce noble métier
Raviſſent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, & ce grand équipage
Dont je vous ay fait voir le ſuperbe étalage,
Eſt bien à voſtre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que ſur la Scene il ſe fait admirer.
PRI. I'ay pris ſa mort pour vraye, & ce n'étoit que feinte,
Mais je trouve par tout meſmes ſujets de plainte.
Eſt-ce-là cette gloire & ce haut rang d'honneur
Où le devoit monter l'excès de ſon bonheur?
ALC. Ceſſez de vous en plaindre. A preſent le Theatre
Eſt en un point ſi haut que chacun l'idolatre,
Et ce que voſtre temps voyoit avec mépris,
Eſt aujourd'huy l'amour de tous les bons eſprits,
L'entretien de Paris, le ſouhait des Provinces,
Le divertiſſement le plus doux de nos Princes,
Les delices du Peuple, & le plaiſir des Grands;
Parmy leurs paſſe-temps il tient les premiers rangs,
Et ceux dont nous voyons la ſageſſe profonde
Par ſes illuſtres ſoins conſerver tout le Monde,
Trouvent dans les douceurs d'un ſpectacle ſi beau
Dequoy ſe délaſſer d'un ſi peſant fardeau.
Meſme noſtre grand Roy, ce foudre de la guerre,
Dont le nom ſe fait craindre aux deux bouts de la Terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Préter l'œil & l'oreille au Theatre François.
C'eſt là que le Parnaſſe étale ſes merveilles,
Les plus rares Eſprits luy conſacrent leurs veilles,
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leur doctes travaux luy donnent quelque part.
D'ailleurs, ſi par les biens on priſe les perſonnes,
Le Theatre eſt un fief dont les rentes ſont bonnes,

Et voſtre fils rencontre en un métier ſi doux
Plus d'accommodement qu'il n'euſt trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de ſa bonne fortune.
PRI. Ie n'oſe plus m'en plaindre, & voy trop de combien
Le métier qu'il a pris eſt meilleur que le mien.
Il eſt vray que d'abord mon ame s'eſt émeuë,
I'ay creu la Comedie au point où je l'ay veuë,
I'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blaſmois ainſi ne la connoiſſant pas.
Mais depuis vos diſcours, mon cœur plein d'allegreſſe
A banny cette erreur avecque ſa triſteſſe.
Clindor a trop bien fait. *ALC.* N'en croyez que vos yeux.
PRI. Demain pour ce ſujet j'abandonne ces lieux,
Ie vole vers Paris, cependant, grand Alcandre,
Quelles graces icy ne vous doy-je point rendre?
ALC. Servir les gens d'honneur eſt mon plus grand deſir,
I'ay pris ma recompenſe en vous faiſant plaiſir.
Adieu, je ſuis content puiſque je vous voy l'eſtre.
PRI. Vn ſi rare bien-fait ne ſe peut reconnoiſtre,
Mais, grand Mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon ame en gardera l'éternel ſouvenir.

F I N.

LE CID,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

D. FERNAND, Premier Roy de Castille.

D. VRRAQVE, Infante de Castille.

D. DIEGVE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gormas pere de Chimène.

D. RODRIGVE, Amant de Chimène.

D. SANCHE, Amoureux de Chimène.

D. ARIAS,
D. ALONSE, } *Gentils-hommes Castillans.*

CHIMENE, Fille de D. Gomes.

LEONOR, Gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, Gouvernante de Chimène.

VN PAGE de l'Infante.

La Scene eſt à Seville.

LE CID,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHI. ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien ſincere?
Ne déguiſes-tu rien de ce qu'a dit mon pere?
ELV. Tous mes ſens à moy-meſme en ſont encor charmez,
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et ſi je ne m'abuſe à lire dans ſon ame,
Il vous commandera de répondre à ſa flame.
CHI. Dy-moy donc, je te prie, une ſeconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix,
Appren moy de nouveau quel eſpoir j'en doy prendre;
Vn ſi charmant diſcours ne ſe peut trop entendre,
Tu ne peux trop promettre aux feux de noſtre amour
La douce liberté de ſe montrer au jour.
Que t'a-t'il répondu ſur la ſecrette brigue
Que font auprès de toy Don Sanche, & Don Rodrigue?

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me panche d'un coſté?
ELV. Non, j'ay peint voſtre cœur dans une indifference
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ny détruit l'esperance,
Et ſans les voir d'un œil trop ſevere, ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pere à choiſir un époux.
Ce reſpect l'a ravy, ſa bouche & ſon viſage
M'en ont donné ſur l'heure un digne témoignage,
Et puiſqu'il vous en faut encor faire un recit,
Voicy d'eux & de vous ce qu'en haſte il m'a dit.
Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formez d'un ſang, noble, vaillant, fidelle,
Ieunes, mais qui ſont lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
Don Rodrigue ſur tout n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image,
Et ſort d'une maiſon ſi feconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.
La valeur de ſon pere en ſon temps ſans pareille,
Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille,
Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois.
Ie me promets du fils ce que j'ay veu du pere,
Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.
Il alloit au Conſeil, dont l'heure qui preſſoit
A tranché ce diſcours qu'à peine il commençoit,
Mais à ce peu de mots je croy que ſa penſée
Entre vos deux amants n'eſt pas fort balancée.
Le Roy doit à ſon fils élire un Gouverneur,
Et c'eſt luy que regarde un tel degré d'honneur,
Ce choix n'eſt pas douteux, & ſa rare vaillance
Ne peut ſouffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ſes hauts exploits le rendent ſans égal,
Dans un eſpoir ſi juſte il ſera ſans rival:
Et puiſque Don Rodrigue a reſolu ſon pere
Au ſortir du Conſeil à propoſer l'affaire,
Ie vous laiſſe à juger s'il prendra bien ſon temps,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bien-toſt contents.
CHI. Il ſemble toutesfois que mon ame troublée
Refuſe cette joye, & s'en trouve accablée,
Vn moment donne au Sort des viſages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELV. Vous verrez cette crainte heureuſement deçeuë.
CHI. Allons, quoy qu'il en ſoit, en attendre l'iſſuë.

SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, Page.

L'IN. PAge, allez avertir Chiméne de ma part
Qu'aujourd'huy pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe. [a]
LEO. Madame, chaque jour meſme deſir vous preſſe,
Et dans ſon entretien je vous voy chaque jour
Demander en quel point ſe trouve ſon amour.
L'IN. Ce n'eſt pas ſans ſujet, je l'ay presque forcée
A recevoir les traits dont ſon ame eſt bleſſée.
Elle aime Don Rodrigue, & le tient de ma main,
Et par moy Don Rodrigue a vaincu ſon dédain:
Ainſi de ces amans ayant formé les chaiſnes,
Ie doy prendre intereſt à voir finir leurs peines.
LEO. Madame, toutefois parmy leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allegreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe,
Et ce grand intereſt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux?
Mais je vay trop avant, & deviens indiscrette.
L'IN. Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ay combatu,
Ecoute quels aſſauts brave encor ma vertu.
L'Amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne;
Ce jeune Cavalier, cet amant que je donne,
I'e l'aime. *LE.* Vous l'aimez! *L'IN.* Mets la main ſur mon cœur,
Et voy comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoit. *LEO.* Pardonnez-moy, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blaſmer cette flame.
Vne grande Princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple Cavalier!
Et que diroit le Roy? que diroit la Caſtille?
Vous ſouvient-il encor de qui vous étes fille?
L'IN. Il m'en ſouvient ſi bien, que j'épandray mon ſang,
Avant que je m'abaiſſe à démentir mon rang.

[a] *Le Page rentre.*

Ie te répondrois bien que dans les belles ames
Le ſeul merite a droit de produire des flames,
Et ſi ma paſſion cherchoit à s'excuſer,
Mille exemples fameux pourroient l'authoriſer:
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage,
La ſurpriſe des ſens n'abat point mon courage,
Et je me dis toûjours, qu'étant fille de Roy,
Tout autre qu'un Monarque eſt indigne de moy.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvoit défendre,
Moy-meſme je donnay ce que je n'oſois prendre,
Ie mis au lieu de moy Chiméne en ſes liens,
Et j'allumay leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame geſnée
Avec impatience attend leur Hymenée,
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'huy:
Si l'amour vit d'eſpoir, il perit avec luy,
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mary,
Mon eſpérance eſt morte, & mon eſprit guery.
Ie ſouffre cependant un tourment incroyable,
Iusques à cet Hymen Rodrigue m'eſt aimable,
Ie travaille à le perdre, & le perds à regret,
Et de là prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.
Ie vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoûpirs pour ce que je dédaigne,
Ie ſens en deux partis mon eſprit diviſé,
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé,
Cet Hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite,
Ie n'oſe en eſperer qu'une joye imparfaite,
Ma gloire & mon amour ont pour moy tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LEO. Madame, après cela je n'ay rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoûpire:
Ie vous blaſmois tantoſt, je vous plains à preſent.
Mais puiſque dans un mal ſi doux, & ſi cuiſant,
Voſtre vertu combat, & ſon charme, & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.
Eſperez donc tout d'elle, & du ſecours du temps,
Eſperez tout du Ciel, il a trop de juſtice
Pour laiſſer la vertu dans un ſi long ſupplice.

L'IN. Ma

L'IN. Ma plus douce eſperance eſt de perdre l'eſpoir.
PAG. Par vos commandemens Chiméne vous vient voir.
L'IN.[a] Allez l'entretenir en cette Galerie.
LEO. Voulez-vous demeurer dedans la reſverie?
L'IN. Non, je veux ſeulement malgré mon déplaiſir
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir,
Ie vous ſuy. Iuſte Ciel, d'où j'attens mon remede,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſede,
Aſſeure mon repos, aſſeure mon honneur,
Dans le bonheur d'autruy je cherche mon bonheur,
Cet Hymenée à trois également importe;
Rends ſon effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eſt briſer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne,
Et par ſon entretien ſoulager noſtre peine.

[a] *A Leonor.*

SCENE III.

LE COMTE, D. DIEGVE.

COM. ENfin, vous l'emportez, & la faveur du Roy
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moy,
Il vous fait Gouverneur du Prince de Caſtille.
DIE. Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connoiſtre aſſez
Qu'il ſçait recompenſer les ſervices paſſez.
COM. Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans
Qu'ils ſçavent mal payer les ſervices preſens.
DIE. Ne parlons plus d'un choix dont voſtre eſprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le merite,
Mais on doit ce reſpect au pouvoir abſolu
De n'examiner rien quand un Roy l'a voulu.
A l'honneur qu'on m'a fait ajouſtez-en un autre,
Ioignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la voſtre:
Vous n'avez qu'une fille, & moy je n'ay qu'un fils,
Leur Hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.
COM. A des partis plus hauts ce beau fils doit pretendre,

Et le nouvel éclat de voſtre Dignité
Luy doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-luy comme il faut regir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples ſous ſa loy,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroy.
Ioignez à ces vertus celles d'un Capitaine,
Montrez-luy comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoy le gain d'une bataille.
Inſtruiſez-le d'exemple, & rendez-le parfait
Expliquant à ſes yeux vos leçons par l'effet.
DIE. Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de l'Envie,
Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là dans un long tiſſu de belles actions
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une Place, & ranger une Armée,
Et ſur de grands exploits baſtir ſa Renommée.
COM. Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir,
Vn Prince dans un livre apprend mal ſon devoir,
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fuſtes vaillant, je le ſuis aujourd'huy,
Et ce bras du Royaume eſt le plus ferme appuy.
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Sans moy vous paſſeriez bien-toſt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bien-toſt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque inſtant, pour rehauſſer ma gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire:
Le Prince à mes coſtez feroit dans les combats
L'eſſay de ſon courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en haſte à ſon grand caractere,
Il verroit.... *DIE.* Ie le ſçay, vous ſervez bien le Roy,
Ie vous ay veu combatre & commander ſous moy:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Voſtre rare valeur a bien remply ma place;
Enfin, pour épargner les diſcours ſuperflus,
Vous étes aujourd'huy ce qu'autrefois je fus.

Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence,
Vn Monarque entre nous met quelque difference.
COM. Ce que je meritois vous l'avez emporté.
DIE. Qui l'a gagné ſur vous l'avoit mieux merité.
COM. Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.
DIE. En eſtre refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.
COM. Vous l'avez eu par brigue étant vieux Courtiſan.
DIE. L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan.
COM. Parlons-en mieux, le Roy fait honneur à voſtre âge.
DIE. Le Roy, quand il en fait, le meſure au courage.
COM. Et par là cet honneur n'étoit deu qu'à mon bras.
DIE. Qui n'a pû l'obtenir ne le meritoit pas.
COM. Ne le meritoit pas! moy? *DI.* Vous. *COM.* Ton impudence,
Temeraire vieillard, aura ſa recompenſe. [a]
DIE. [b] Acheve, & pren ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait veu rougir ſon front.
COM. Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe?
DIE. O Dieu! ma force uſée en ce beſoin me laiſſe!
COM. Ton épée eſt à moy, mais tu ſerois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu, fay lire au Prince, en dépit de l'Envie,
Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie,
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne luy ſervira pas d'un petit ornement.

[a] *Il luy donne un ſouflet.*
[b] *Il met l'épée à la main.*

SCENE IV.

D. DIEGVE.

O Rage! ô deſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
N'ay-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne ſuis-je blanchy dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour fleſtrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire,
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet Empire,
Tant de fois affermy le troſne de ſon Roy,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moy?
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle Dignité fatale à mon bonheur!
Precipice élevé d'où tombe mon honneur!

Faut-il de voſtre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir ſans vangeance, ou vivre dans la honte?
Comte, ſois de mon Prince à preſent Gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme ſans honneur,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne
Malgré le choix du Roy m'en a ſçeu rendre indigne.
Et toy, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, & qui dans cette offenſe
M'as ſervy de parade, & non pas de défenſe;
Va, quitte deſormais le dernier des Humains,
Paſſe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE V.

D. DIEGVE, D. RODRIGVE.

DIE. ROdrigue, as-tu du cœur? *RO.* Tout autre que mon pere
L'éprouveroit ſur l'heure. *DIE.* Agreable colere!
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux:
Ie reconnoy mon ſang à ce noble couroux,
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Vien mon fils, vien mon ſang, vien reparer ma honte,
Vien me vanger. *ROD.* Dequoy? *DIE.* D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un ſouflet. L'inſolent en euſt perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma genereuſe envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoûtenir,
Ie le remets au tien pour vanger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage,
Meurs, ou tuë. Au ſurplus, pour ne te point flater,
Ie te donne à combatre un homme à redouter,
Ie l'ay veu tout couvert de ſang & de pouſſiere
Porter par tout l'effroy dans une Armée entiere,
I'ay veu par ſa valeur cent eſcadrons rompus,
Et pour t'en dire encor quelque choſe de plus,
Plus que brave ſoldat, plus que grand Capitaine,
C'eſt.... *ROD.* De grace, achevez. *DIE.* Le pere de Chiméne.
ROD. Le.... *DIE.* Ne replique point, je connoy ton amour,
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour,

Plus l'offenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'offenſe:
Enfin tu ſçais l'affront, & tu tiens la vangeance,
Ie ne te dis plus rien, vange-moy, vange-toy,
Montre-toy digne fils d'un pere tel que moy;
Accablé des malheurs où le Destin me range,
Ie vay les déplorer, va, cours, vole, & nous vange.

SCENE VI.

D. RODRIGVE.

PErcé jusques au fond du cœur,
D'une atteinte impréveuë auſſi-bien que mortelle,
Miſerable vangeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur:
Ie demeure immobile, & mon ame abatuë
Cede au coup qui me tuë.
Si près de voir mon feu recompenſé,
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon pere eſt l'offenſé,
Et l'offenſeur le pere de Chiméne!

Que je ſens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intereſſe,
Il faut vanger un pere & perdre une Maîtreſſe,
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame,
Des deux coſtez mon mal eſt infiny.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laiſſer un affront impuny?
Faut-il punir le pere de Chiméne?

Pere, Maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie,
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame genereuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemy de mon plus grand bonheur,
Fer qui cauſes ma peine,

M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?

Il vaut mieux courir au trépas,
Ie dois à ma Maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon pere,
I'attire en me vangeant ſa haine & ſa colere,
I'attire ſes mépris en ne me vangeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guerir,
Tout redouble ma peine,
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chiméne.

Mourir ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire!
Endurer que l'Eſpagne impute à ma memoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ma maiſon!
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſeurée!
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine,
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puiſqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Ouy, mon eſprit s'étoit deçeu,
Ie doy tout à mon pere avant qu'à ma Maîtreſſe:
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Ie rendray mon ſang pur, comme je l'ay receu.
Ie m'accuſe déja de trop de negligence,
Courons à la vangeance,
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoyons plus en peine
(Puiſqu'aujourd'huy mon pere eſt l'offenſé)
Si l'offenſeur eſt pere de Chiméne.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

COM. IE l'avouë entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop émeu d'un mot, & l'a porté trop haut,
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans remede.
A. Qu'aux volontez du Roy ce grãd courage cede,
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine authorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe,
Le rang de l'offenſé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs, & des ſubmiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.
COM. Le Roy peut à ſon gré diſpoſer de ma vie.
ARI. De trop d'emportement voſtre faute eſt ſuivie.
Le Roy vous aime encor, appaiſez ſon couroux,
Il a dit, *je le veux*, deſobeïrez-vous?
COM. Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ay d'eſtime,
Deſobeïr un peu n'eſt pas un ſi grand crime,
Et quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices preſens
Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.
ARI. Quoy qu'on faſſe d'illuſtre & de conſiderable,
Iamais à ſon Sujet un Roy n'eſt redevable:
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez ſçavoir
Que qui ſert bien ſon Roy ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance.
COM. Ie ne vous en croiray qu'après l'experience.
ARI. Vous devez redouter la puiſſance d'un Roy.
COM. Vn jour ſeul ne perd pas un homme tel que moy.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
Tout l'Etat perira, s'il faut que je periſſe.
ARI. Quoy? vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain....
COM. D'un ſceptre qui ſans moy tomberoit de ſa main.

Il a trop d'intereſt luy-meſme en ma perſonne,
Et ma teſte en tombant feroit choir ſa couronne.
ARI. Souffrez que la raiſon remette vos esprits.
Prenez un bon conſeil. *COM.* Le conſeil en eſt pris.
ARI. Que luy diray-je enfin ? je luy doy rendre conte.
COM. Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.
ARI. Mais ſongez que les Rois veulent eſtre abſolus.
COM. Le ſort en eſt jetté, Monſieur, n'en parlons plus.
ARI. Adieu donc, puiſqu'en vain je taſche à vous reſoudre.
Avec tous vos lauriers craignez encor le foudre.
COM. Ie l'attendray ſans peur. *ARI.* Mais non pas ſans effet.
COM. Nous verrons donc par là Don Diegue ſatisfait.
[a] Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces,
I'ay le cœur au deſſus des plus fieres disgraces,
Et l'on peut me reduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me reſoudre à vivre ſans honneur.

[a] *Il eſt ſeul.*

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGVE.

RO. AMoy, Comte, deux mots. *C.* Parle. *R.* Oſte-moy d'un doute.
Cõnois-tu bien Don Diegue? *C.* Ouy. *R.* Parlõs bas, écoute.
Sçais-tu que ce vieillard fut la meſme vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon temps ? le ſçais-tu?
COM. Peut-eſtre. *ROD.* Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sçais-tu que c'eſt ſon ſang ? le ſçais-tu ? *COM.* Que m'importe?
ROD. A quatre pas d'icy je te le fais ſçavoir.
COM. Ieune préſomptueux. *ROD.* Parle ſans t'émouvoir.
Ie ſuis jeune, il eſt vray, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.
COM. Te meſurer à moy : qui t'a rendu ſi vain ?
Toy, qu'on n'a jamais veu les armes à la main?
ROD. Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoiſtre,
Et pour leurs coups d'eſſay veulent des coups de maiſtre.
COM. Sçais-tu bien qui je ſuis? *ROD.* Ouy, tout autre que moy
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroy.
Les palmes dont je voy ta teſte ſi couverte
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte,
I'attaque en temeraire un bras toûjours vainqueur;
Mais j'auray trop de force ayant aſſez de cœur,

A qui

A qui vange ſon pere il n'eſt rien impoſſible,
Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.
COM. Ce grand cœur qui paroit aux diſcours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toy l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma fille.
Ie ſçay ta paſſion, & ſuis ravy de voir
Que tous ſes mouvemens cedent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibly cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon eſtime,
Et que voulant pour gendre un Cavalier parfait,
Ie ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je ſens que pour toy ma pitié s'intereſſe,
I'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup-d'eſſay fatal,
Dispenſe ma valeur d'un combat inégal,
Trop peu d'honneur pour moy ſuivroit cette victoire,
A vaincre ſans peril on triomphe ſans gloire,
On te croiroit toûjours abatu ſans effort,
Et j'aurois ſeulement le regret de ta mort.
ROD. D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie:
Qui m'oſe oſter l'honneur craint de m'oſter la vie!
COM. Retire-toy d'icy. *ROD.* Marchons ſans diſcourir.
COM. Es-tu ſi las de vivre? *ROD.* As-tu peur de mourir?
COM. Vien, tu fais ton devoir, & le fils dégenere
Qui ſurvit un moment à l'honneur de ſon pere.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'IN. APpaiſe, ma Chiméne, appaiſe ta douleur,
Fais agir ta conſtance en ce coup de malheur,
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir differer.
CHI. Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſperer.
Vn orage ſi prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Ie n'en ſçaurois douter, je peris dans le port.
I'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,

Et je vous en contois la premiere Nouvelle
Au malheureux moment que naiſſoit leur querelle,
Dont le recit fatal, ſi-toſt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, detestable manie,
Dont les plus genereux ſouffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers deſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs, & de ſoûpirs!
L'IN. Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre,
Vn moment l'a fait naiſtre, un moment va l'éteindre,
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déja le Roy les veut accommoder,
Et tu ſçais que mon ame à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y fera l'impoſſible.
CHI. Les accommodemens ne font rien en ce point,
De ſi mortels affronts ne ſe reparent point.
En vain on fait agir la force, ou la prudence,
Si l'on guerit le mal, ce n'eſt qu'en apparence,
La haine que les cœurs conſervent au dedans
Nourrit des feux cachez, mais d'autant plus ardens.
L'IN. Le ſaint nœud qui joindra Don Rodigue & Chiméne
Des peres ennemis diſſipera la haine,
Et nous verrons bien-toſt voſtre amour le plus fort
Par un heureux Hymen étouffer ce diſcord.
CHI. Ie le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpere,
Don Diegue eſt trop altier, & je connoy mon pere,
Ie ſens couler des pleurs que je veux retenir,
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.
L'IN. Que crains-tu? d'un vieillard l'impuiſſante foibleſſe?
CHI. Rodrigue a du courage. *L'IN.* Il a trop de jeuneſſe.
CHI. Les hommes valeureux le ſont du premier coup.
L'IN. Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,
Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arreſtent ſa colere.
CHI. S'il ne m'obeït point, quel comble à mon ennuy!
Et s'il peut m'obeïr, que dira-t'on de luy?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage!
Soit qu'il cede ou reſiste au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'eſtre, ou honteux, ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.
L'IN. Chiméne a l'ame haute, & quoy qu'intereſſée,
Elle ne peut ſouffrir une baſſe penſée:

Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Ie fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empeſche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t'il point d'ombrage?
CHI. Ah, Madame! en ce cas je n'ay plus de ſoucy.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE. LEONOR, LE PAGE.

L'I. PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez icy.
P. Le Comte de Gormas & luy... *C.* Bon Dieu! je tremble.
L'IN. Parlez. *PAG.* De ce Palais ils ſont ſortis enſemble.
CHI. Seuls? *PAG.* Seuls, & qui ſembloient tout bas ſe quereller.
CHI. Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'IN. HElas! que dans l'eſprit je ſens d'inquietude!
Ie pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flame revit.
Ce qui va ſeparer Rodrigue de Chiméne
Fait renaiſtre à la fois mon eſpoir, & ma peine,
Et leur diviſion que je vois à regret
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.
LEO. Cette haute vertu qui regne dans voſtre ame
Se rend-elle ſi-toſt à cette laſche flame?
L'IN. Ne la nomme point laſche, à preſent que chez moy
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loy,
Porte-luy du reſpect puiſqu'elle m'eſt ſi chere;
Ma vertu la combat, mais malgré moy j'eſpere,
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chiméne a perdu.
LEO. Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage,
Et la raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage?

L'IN. Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon!
Et lors que le malade aime ſa maladie,
Qu'il a peine à ſouffrir que l'on y remedie!
LEO. Voſtre eſpoir vous ſeduit, voſtre mal vous eſt doux,
Mais enfin ce Rodrigue eſt indigne de vous.
L'IN. Ie ne le ſçay que trop, mais ſi ma vertu cede,
Appren comme l'amour flate un cœur qu'il poſſede.
Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat,
Ie puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte,
Que ne fera-t'il point s'il peut vaincre le Comte?
I'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits
Les Royaumes entiers tomberont ſous ſes loix,
Et mon amour flateur déja me perſuade
Que je le vois aſſis au Troſne de Grenade,
Les Mores ſubjuguez trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau conquerant,
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter delà les Mers ſes hautes Destinées,
Du ſang des Afriquains arroſer ſes lauriers,
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Ie l'attens de Rodrigue aprés cette victoire,
Et fais de ſon amour un ſujet de ma gloire.
LEO. Mais, Madame, voyez où vous portez ſon bras
En ſuite d'un combat qui peut-eſtre n'eſt pas.
L'IN. Rodrigue eſt offenſé, le Comte a fait l'outrage,
Ils ſont ſortis enſemble, en faut-il davantage?
LEO. Et bien, ils ſe batront, puiſque vous le voulez,
Mais Rodrigue ira-t'il ſi loin que vous allez?
L'IN. Que veux-tu ? je ſuis folle, & mon eſprit s'égare,
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Vien dans mon cabinet conſoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je ſuis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

FER. LE Comte eſt donc ſi vain, & ſi peu raiſonnable!
Oſe-t'il croire encor ſon crime pardonnable?
ARI. Ie l'ay de voſtre part long-temps entretenu,
I'ay fait mon pouvoir, Sire, & n'ay rien obtenu.
FER. Iuſtes Cieux! Ainſi donc un Sujet temeraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire!
Il offenſe Don Diegue, & mépriſe ſon Roy!
Au milieu de ma Cour il me donne la loy!
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand Capitaine,
Ie ſçauray bien rabatre une humeur ſi hautaine:
Fuſt-il la valeur meſme, & le Dieu des combats
Il verra ce que c'eſt que de n'obeïr pas.
Quoy qu'ait pû meriter une telle inſolence,
Ie l'ay voulu d'abord traiter ſans violence,
Mais puiſqu'il en abuſe, allez dés aujourd'huy,
Soit qu'il reſiſte, ou non, vous aſſeurer de luy.
SAN. Peut-eſtre un peu de temps le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout boüillant encor de ſa querelle,
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Vn cœur ſi genereux ſe rend mal-aiſément:
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-toſt reduite à confeſſer ſa faute.
FER. Don Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averty
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon party.
SAN. I'obeïs, & me tais, mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe. *FER.* Et que pourrez-vous dire?
SAN. Qu'une ame accoûtumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſubmiſſions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte,
Et c'eſt à ce mot ſeul qu'a reſisté le Comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obeïroit, s'il avoit moins de cœur.
Commandez que ſon bras nourry dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il ſatisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait ſçeu voicy qui répondra.

FER. Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuſe l'ardeur en un jeune courage.
Vn Roy dont la prudence a de meilleurs objets
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes Sujets;
Ie veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi voſtre raiſon n'eſt pas raiſon pour moy,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roy,
Et quoy qu'on veüille dire, & quoy qu'il oſe croire,
Le Comte à m'obeïr ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celuy que de mon fils j'ay fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'eſt ſe prendre à moy-meſme,
Et faire un attentat ſur le pouvoir ſupreſme.
N'en parlons plus. Au reste, ou a veu dix vaiſſeaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont oſé paroiſtre.
ARI. Les Mores ont appris par force à vous connoiſtre,
Et tant de fois vaincus ils ont perdu le cœur
De ſe plus hazarder contre un ſi grand vainqueur.
FER. Ils ne verront jamais ſans quelque jalouſie
Mon ſceptre en dépit d'eux regir l'Andalouſie,
Et ce pays ſi beau qu'ils ont trop poſſedé
Avec un œil d'envie eſt toûjours regardé.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le troſne de Caſtille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverſer auſſi-toſt ce qu'ils entreprendront.
ARI. Ils ſçavent aux dépens de leurs plus dignes teſtes
Combien voſtre preſence aſſeure vos conqueſtes,
Vous n'avez rien à craindre. *FER.* Et rien à negliger,
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Vn flux de pleine mer jusqu'icy les améne.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſeur, de paniques terreurs,
L'effroy que produiroit cette alarme inutile
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la Garde aux murs, & ſur le port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ALONSE.

ALO. Sire, le Comte eſt mort,
Don Diegue par ſon fils a vangé ſon offenſe.
FER. Dès que j'ay ſçeu l'affront, j'ay préveu la vangeance,
Et j'ay voulu deſlors prévenir ce malheur.
ALO. Chiméne à vos genoux apporte ſa douleur,
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.
FER. Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le Comte a fait ſemble avoir merité
Ce digne châtiment de ſa temerité.
Quelque juste pourtant que puiſſe eſtre ſa peine,
Ie ne puis ſans regret perdre un tel Capitaine.
Après un long ſervice à mon Etat rendu,
Après ſon ſang pour moy mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trépas m'afflige.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. DIEGVE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHI. Sire, Sire, justice. *DIE.* Ah! Sire, écoutez-nous.
CHI. Ie me jette à vos pieds. *DI.* I'embraſſe vos genoux.
CHI. Ie demande justice. *DIE.* Entendez ma défenſe.
CHI. D'un jeune audacieux puniſſez l'inſolence,
Il a de voſtre ſceptre abatu le ſoûtien,
Il a tué mon pere. *DIE.* Il a vangé le ſien.
CHI. Au ſang de ſes Sujets un Roy doit la justice.
DIE. Pour la juste vangeance il n'eſt point de ſupplice.
FER. Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chiméne, je prens part à voſtre déplaiſir,
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

CHI. Sire, mon pere eſt mort, mes yeux ont veu ſon ſang
Couler à gros boüillons de ſon genereux flanc,
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorty fume encor de couroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en voſtre Cour vient d'en couvrir la Terre.
I'ay couru ſur le lieu ſans force, & ſans couleur,
Ie l'ay trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce recit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoûpirs vous diront mieux le reſte.
FER. Pren courage, ma fille, & ſçache qu'aujourd'huy
Ton Roy te veut ſervir de pere au lieu de luy.
CHI. Sire, de trop d'honneur ma miſere eſt ſuivie.
Ie vous l'ay deja dit, je l'ay trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiere écrivoit mon devoir,
Ou plûtoſt ſa valeur en cet état reduite
Me parloit par ſa playe, & haſtoit ma pourſuite,
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous voſtre puiſſance
Regne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſez aux coups de la temerité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur memoire.
Vn ſi vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vangé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon pere eſt mort, j'en demande vangeance,
Plus pour voſtre intereſt, que pour mon allegeance,
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang,
Vangez-la par une autre, & le ſang par le ſang,
Immolez, non à moy, mais à voſtre Couronne,
Mais à voſtre grandeur, mais à voſtre perſonne,
Immolez dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat
Tout ce qu'énorgueillit un ſi haut attentat.
FER. Don Diegue, répondez. *DIE.* Qu'on eſt digne d'envie
Lors qu'en perdant la force on perd auſſi la vie,
Et qu'un long âge apreſte aux hommes genereux
Au bout de leur carriere un deſtin malheureux!

Moy, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moy, que jadis par tout a ſuivy la victoire,
Ie me vois aujourd'huy, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, ſiege, embuſcade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ny Grenade,
Ny tous vos ennemis, ny tous mes envieux,
Le Comte en voſtre Cour l'a fait preſque à vos yeux,
Ialoux de voſtre choix, & fier de l'avantage
Que luy donnoit ſur moy l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroy d'une Armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tous chargez d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moy,
Digne de ſon païs, & digne de ſon Roy.
Il m'a prété ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si vanger un ſouflet merite un châtiment,
Sur moy ſeul doit tomber l'éclat de la tempeſte:
Quand le bras a failly l'on en punit la teſte.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos debats,
Sire, j'en ſuis la teſte, il n'en eſt que le bras;
Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'euſt jamais fait, ſi je l'euſſe pû faire.
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir,
Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chiméne,
Ie n'y reſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,
Mourant ſans deshonneur, je mourray ſans regret.
FER. L'affaire eſt d'importance, & bien conſiderée
Merite en plein Conſeil d'eſtre deliberée.
Don Sanche, remettez Chiméne en ſa maiſon,
Don Diegue aura ma Cour & ſa foy pour priſon.
Qu'on me cherche ſon fils. Ie vous feray juſtice.
CHI. Il eſt juſte, grand Roy, qu'un meurtrier periſſe.
FER. Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.
CHI. M'ordonner du repos c'eſt croiſtre mes malheurs.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGVE, ELVIRE.

ELV. RODRIGVE, qu'as-tu fait ? où viens-tu, miſerable?
RO. Suivre le triſte cours de mon ſort déplorable.
EL. Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil
De paroiſtre en des lieux que tu remplis de deüil?
Quoy ? viens-tu jusqu'icy braver l'Ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué? *ROD.* Sa vie étoit ma honte,
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.
ELV. Mais chercher ton azile en la maiſon du mort!
Iamais un meurtrier en fit-il ſon refuge?
ROD. Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon Iuge.
Ne me regarde plus d'un viſage étonné,
Ie cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon Iuge eſt mon amour, mon Iuge eſt ma Chiméne,
Ie merite la mort de meriter ſa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'Arreſt de ſa bouche, & le coup de ſa main.
ELV. Fuy plûtoſt de ſes yeux, fuy de ſa violence,
A ſes premiers transports deſrobe ta preſence;
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.
ROD. Non, non, ce cher objet à qui j'ay pû déplaire,
Ne peut pour mon ſupplice avoir trop de colere,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plûtoſt je puis la redoubler.
ELV. Chiméne eſt au Palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuy de grace, oſte-moy de ſoucy,
Que ne dira-t'on point ſi l'on te voit icy?
Veux-tu qu'un médiſant pour comble à ſa miſere
L'accuſe d'y ſouffrir l'aſſaſſin de ſon pere?

Elle va revenir, elle vient, je la voy;
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toy.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

SAN. OVy, Madame, il vous faut de ſanglantes victimes,
Voſtre colere eſt juſte, & vos pleurs legitimes,
Et je n'entreprens pas à force de parler
Ny de vous adoucir, ny de vous conſoler:
Mais ſi de vous ſervir je puis eſtre capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.
CHI. Malheureuſe! *SAN.* De grace, acceptez mon ſervice.
CHI. I'offenſerois le Roy qui m'a promis juſtice.
SAN. Vous ſçavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échape à ſa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voye en eſt plus ſeure, & plus prompte à punir.
CHI. C'eſt le dernier remede, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de vanger mon injure.
SAN. C'eſt l'unique bonheur où mon ame pretend,
Et pouvant l'eſperer je m'en vay trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHI. ENfin je me voy libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Ie puis donner paſſage à mes triſtes ſoûpirs,
Ie puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon pere eſt mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,

Et m'oblige à vanger après ce coup funeste
Celle que je n'ay plus ſur celle qui me reſte.
ELV. Repoſez-vous, Madame. *CHI.* Ah ! que mal à propos
Dans un malheur ſi grand tu parles de repos !
Par où ſera jamais ma douleur appaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée?
Et que doy-je eſperer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime aimant le criminel?
ELV. Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore!
CHI. C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemy je trouve mon amant,
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colere
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere.
Il l'attaque, il le preſſe, il cede, il ſe défend,
Tantoſt fort, tantoſt foible, & tantoſt triomphant:
Mais en ce dur combat de colere & de flame
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame,
Et quoy que mon amour ait ſur moy de pouvoir,
Ie ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Ie cours ſans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intereſt m'afflige.
Mon cœur prend ſon party, mais malgré ſon effort,
Ie ſçay ce que je ſuis, & que mon pere eſt mort.
ELV. Penſez-vous le pourſuivre? *CHI.* Ah ! cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me voy forcée!
Ie demande ſa teſte, & crains de l'obtenir,
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.
ELV. Quittez, quittez, Madame, un deſſein ſi Tragique,
Ne vous impoſez point de loy ſi tyrannique.
CHI. Quoy, mon pere étant mort, & preſque entre mes bras,
Son ſang crira vangeance, & je ne l'orray pas!
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes
Croira ne luy devoir que d'impuiſſantes larmes!
Et je pourray ſouffrir qu'un amour ſuborneur
Sous un laſche ſilence étouffe mon honneur!
ELV. Madame, croyez-moy, vous ſerez excuſable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant ſi cher; vous avez aſſez fait,
Vous avez veu le Roy, n'en preſſez point d'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.
CHI. Il y va de ma gloire, il faut que je me vange,

Et dequoy que nous flate un deſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits genereux.
ELV. Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.
CHI. Ie l'avouë. *ELV.* Après tout que penſez-vous donc faire?
CHI. Pour conſerver ma gloire & finir mon ennuy,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après luy.

SCENE IV.

D. RODRIGVE, CHIMENE, ELVIRE.

ROD. ET bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſeurez-vous l'honneur de m'empeſcher de vivre.
CHI. Elvire, où ſommes-nous? & qu'eſt-ce que je voy?
Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moy!
ROD. N'épargnez point mon ſang, gouſtez ſans reſiſtance
La douceur de ma perte & de voſtre vangeance.
CH. Helas! *RO.* Ecoute-moy. *CH.* Ie me meurs. *RO.* Vn moment.
CHI. Va, laiſſe-moy mourir. *ROD.* Quatre mots ſeulement,
Après ne me répons qu'avecque cette épée.
CHI. Quoy! du ſang de mon pere encor toute trempée!
ROD. Ma Chiméne. *CHI.* Oſte-moy cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.
ROD. Regarde-le plûtoſt pour exciter ta haine,
Pour croiſtre ta colere, & pour haſter ma peine.
CHI. Il eſt teint de mon ſang. *ROD.* Plonge-le dans le mien,
Et fay-luy perdre ainſi la teinture du tien.
CHI. Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le pere par le fer, la fille par la veuë!
Oſte-moy cet objet, je ne le puis ſouffrir,
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!
ROD. Ie fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'atten pas de mon affection
Vn laſche repentir d'une bonne action.
L'irreparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon pere, & me couvroit de honte,
Tu ſçais comme un ſouflet touche un homme de cœur;
I'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'autheur,
Ie l'ay veu, j'ay vangé mon honneur, & mon pere,
Ie le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon pere & moy
Ma flame aſſez long-temps n'ait combatu pour toy:
Iuge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe
I'ay pû deliberer ſi j'en prendrois vangeance,
Reduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
I'ay penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt,
Ie me ſuis accuſé de trop de violence:
Et ta beauté ſans doute emportoit la balance,
A moins que d'oppoſer à tes plus forts appas
Qu'un homme ſans honneur ne te meritoit pas,
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima genereux, me hairoit infame,
Qu'écouter ton amour, obeïr à ſa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Ie te le dis encor, & quoy que j'en ſoûpire,
Iuſqu'au dernier ſoûpir je veux bien le redire,
Ie t'ay fait une offenſe, & j'ay deu m'y porter,
Pour effacer ma honte, & pour te meriter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,
C'eſt maintenant à toy que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
I'ay fait ce que jay deu, je fais ce que je dois,
Ie ſçay qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Ie ne t'ay pas voulu deſrober ta victime:
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celuy qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHI. Ah, Rodrigue! il eſt vray, quoy que ton ennemie,
Ie ne puis te blaſmer d'avoir fuy l'infamie,
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Ie ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Ie ſçay ce que l'honneur après un tel outrage
Demandoit à l'ardeur d'un genereux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
Mais auſſi le faiſant tu m'as appris le mien,
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire.
Elle a vangé ton pere, & ſoûtenu ta gloire,
Meſme ſoin me regarde, & j'ay pour m'affliger,
Ma gloire à ſoûtenir, & mon pere à vanger.
Helas! ton intereſt icy me deſeſpere;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravy mon pere,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allegement qu'elle euſt pû recevoir,

Et contre ma douleur j'aurois ſenty des charmes,
Quand une main ſi chere euſt eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort ſur ma flame a mon honneur eſt deu,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'aſſaſſine
Me force à travailler moy-meſme à ta ruine.
Car enfin n'atten pas de mon affection
De laſches ſentimens pour ta punition:
Dequoy qu'en ta faveur noſtre amour m'entretienne,
Ma generoſité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offenſant montré digne de moy,
Ie me doy par ta mort montrer digne de toy.

ROD. Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma teſte, & je te l'abandonne,
Fais-en un ſacrifice à ce noble intereſt,
Le coup m'en ſera doux auſſi-bien que l'Arreſt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſupplice,
Ie mourray trop heureux mourant d'un coup ſi beau.

CHI. Va, je ſuis ta Partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta teſte, eſt-ce à moy de la prendre?
Ie la dois attaquer, mais tu dois la défendre,
C'eſt d'un autre que toy qu'il me faut l'obtenir,
Et je doy te pourſuivre, & non pas te punir.

ROD. Dequoy qu'en ma faveur noſtre amour t'entretienne,
Ta generoſité doit répondre à la mienne,
Et pour vanger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, croy-moy, c'eſt n'y répondre pas.
Ma main ſeule du mien a ſçeu vanger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vangeance.

CHI. Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner?
Tu t'es vangé ſans aide, & tu m'en veux donner!
Ie ſuivray ton exemple, & j'ay trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toy ma gloire ſe partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ny de ton deſeſpoir.

ROD. Rigoureux point d'honneur! helas! quoy que je faſſe,
Ne pourray-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort, ou de noſtre amitié,
Puny-moy par vangeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHI. Va, je ne te hay point. *ROD.* Tu le dois. *CHI.* Ie ne puis.
ROD. Crains-tu ſi peu le blaſme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſçaura mon crime & que ta flame dure,
Que ne publiront point l'Envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta Renommée en me faiſant mourir.
CHI. Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire Envie
Eleve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sçachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extreſme
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime,
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton depart.
Si l'on te voit ſortir, mon honneur court hazard,
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſçavoir qu'icy j'ay ſouffert ta preſence;
Ne luy donne point lieu d'attaquer ma vertu.
ROD. Que je meure. *CHI.* Va-t'en. *ROD.* A quoy-te reſous-tu?
CHI. Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colere,
Ie feray mon poſſible à bien vanger mon pere;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.
ROD. O miracle d'amour! *CHI.* O comble de miſeres!
ROD. Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres!
CHI. Rodrigue qui l'euſt creu! *ROD.* Chiméne, qui l'euſt dit!
CHI. Que noſtre heur fuſt ſi proche, & ſi-toſt ſe perdit!
ROD. Et que ſi près du port, contre toute apparence,
Vn orage ſi prompt briſaſt noſtre eſperance!
CHI. Ah, mortelles douleurs! *ROD.* Ah, regrets ſuperflus!
CHI. Va-t'en, encor un coup, je ne t'écoute plus.
ROD. Adieu, je vay traiſner une mourante vie,
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.
CHI. Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foy
De ne reſpirer pas un moment après toy.
Adieu, ſors, & ſur tout garde bien qu'on te voye.
ELV. Madame, quelques maux que le Ciel nous envoye...
CHI. Ne m'importune plus, laiſſe-moy ſoûpirer,
Ie cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.

SCENE

SCENE V.

D. DIEGVE.

IAmais nous ne gouſtons de parfaite allegreſſe,
Nos plus heureux ſuccès ſont meſlez de triſteſſe,
Toûjours quelques ſoucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte,
Ie nage dans la joye, & je tremble de crainte,
I'ay veu mort l'ennemy qui m'avoit outragé,
Et je ne ſçaurois voir la main qui m'a vangé.
En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis, je cours toute la ville,
Ce peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Ie penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre,
Et mon amour deceu par cet objet trompeur
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Ie ne découvre point de marques de ſa fuite,
Ie crains du Comte mort les amis & la ſuite,
Leur nombre m'épouvante & confond ma raiſon,
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Iuſtes Cieux! me trompay-je encore à l'apparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſperance?
C'eſt luy, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucez,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſez.

SCENE VI.

D. DIEGVE, D. RODRIGVE.

DIE. ROdrigue, enfin le Ciel promet que je te voye!
ROD. Helas! *DI.* Ne meſle point de ſoûpirs à ma joye,
Laiſſe-moy prendre haleine afin de te loüer.
Ma valeur n'a point lieu de te deſavoüer,
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toy les Heros de ma race.

C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moy que tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appuy de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,
Vien baiſer cette joüe, & reconnoy la place,
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

ROD. L'honneur vous en eſt deu, je ne pouvois pas moins,
Etant ſorty de vous, & nourry par vos ſoins;
Ie m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup-d'eſſay plaiſe à qui je doy la vie:
Mais parmy vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux,
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon deſeſpoir éclate,
Aſſez & trop long-temps voſtre diſcours le flate:
Ie ne me repens point de vous avoir ſeruy,
Mais rendez-moy le bien que ce coup m'a ravy.
Mon bras pour vous vanger armé contre ma flame
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ay tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ay bien rendu.

DIE. Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Ie t'ay donné la vie, & tu me rens ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te doy de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de Maitreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

ROD. Ah! que me dites-vous? *DIE.* Ce que tu dois ſçavoir.

ROD. Mon honneur offenſé ſur moy-meſme ſe vange,
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage & le perfide amant.
A ma fidelité ne faites point d'injure,
Souffrez-moy genereux ſans me rendre parjure,
Mes liens ſont trop forts pour eſtre ainſi rompus,
Ma foy m'engage encor ſi je n'eſpere plus,
Et ne pouvant quitter, ny poſſeder Chiméne,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

DIE. Il n'eſt pas temps encor de chercher le trépas,
Ton Prince & ton païs ont beſoin de ton bras.

La Flote qu'on craignoit dans ce grand Fleuve entrée
Croit ſurprendre la ville, & piller la contrée,
Les Mores vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les améne ſans bruit.
La Cour eſt en deſordre, & le Peuple en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ay trouvé chez moy cinq cens de mes amis,
Qui ſçachant mon affront, pouſſez d'un meſme zéle,
Se venoient tous offrir à vanger ma querelle:
Tu les a prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.
Va marcher à leur teſte où l'honneur te demande,
C'eſt toy que veut pour Chef leur genereuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoûtenir l'abord,
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occaſion puiſqu'elle t'eſt offerte,
Fay devoir à ton Roy ſon ſalut à ta perte.
Mais reviens-en plûtoſt les palmes ſur le front,
Ne borne pas ta gloire à vanger un affront,
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chiméne au ſilence.
Si tu l'aimes, appren que revenir vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Ie t'arreſte en diſcours, & je veux que tu voles,
Vien, ſuy moy, va combatre, & montrer à ton Roy
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toy.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHI. N'Est-ce point un faux bruit ? le sçais-tu bien, Elvire?
EL. Vous ne croiriez jamais cõme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Heros les glorieux explois.
Les Mores devant luy n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte,
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Vne victoire entiere, & deux Rois prisonniers,
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obstacles.
CHI. Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!
ELV. De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.
CHI. De qui peux-tu sçavoir ces Nouvelles étranges?
ELV. Du Peuple qui par tout fait sonner ses loüanges,
Le nomme de sa joye, & l'objet, & l'autheur,
Son Ange tutelaire, & son liberateur.
CHI. Et le Roy, de quel œil voit-il tant de vaillance?
ELV. Rodrigue n'ose encor paroistre en sa presence,
Mais Don Diegue ravy luy presente enchaisnez
Au nom de ce vainqueur ces captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce genereux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.
CHI. Mais n'est-il point blessé? *ELV.* Ie n'en ay rien appris.
Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.
CHI. Reprenons donc aussi ma colere affoiblie,
Pour avoir soin de luy faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le louë, & mon cœur y consent!
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colere,
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere,

Ces tristes vétemens où je lis mon malheur
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,
Et quoy qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
Icy tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voile, crespes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soûtenez bien ma gloire,
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.
ELV. Moderez ces transports, voicy venir l'Infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'IN. IE ne viens pas icy consoler tes douleurs,
Ie viens plûtost mesler mes soûpirs à tes pleurs.
CHI. Prenez bien plûtost part à la commune joye,
Et goustez le bonheur que le Ciel vous envoye,
Madame, autre que moy n'a droit de soûpirer,
Le peril dont Rodrigue a sçeu nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moy seule aujourd'huy souffrent encor les larmes.
Il a sauvé la ville, il a servy son Roy,
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moy.
L'IN. Ma Chiméne, il est vray qu'il a fait des merveilles.
CHI. Déja ce bruit fascheux a frapé mes oreilles,
Et je l'entens par tout publier hautement
Aussi brave guerrier, que malheureux amant.
L'IN. Qu'a de fascheux pour toy ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il louë a sçeu jadis te plaire,
Il possedoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.
CHI. Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moy sa loüange est un nouveau supplice,
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
Ie voy ce que je perds, quand je voy ce qu'il vaut.

Ah, cruels déplaiſirs à l'eſprit d'une amante!
Plus j'apprens ſon merite, & plus mon feu s'augmente,
Cependant mon devoir eſt toûjours le plus fort,
Et malgré mon amour va pourſuivre ſa mort.
L'IN. Hier ce devoir te mit en une haute eſtime,
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle?
CHI. Ne vous obeïr pas me rendroit criminelle.
L'IN. Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'huy.
Rodrigue maintenant eſt noſtre unique appuy,
L'eſperance & l'amour d'un Peuple qui l'adore,
Le ſoûtien de Caſtille, & la terreur du More;
Le Roy meſme eſt d'accord de cette verité
Que ton pere en luy ſeul ſe voit reſſuſcité,
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruïne publique.
Quoy? pour vanger un pere eſt-il jamais permis
De livrer ſa Patrie aux mains des ennemis?
Contre-nous ta pourſuite eſt-elle legitime,
Et pour eſtre punis avons-nous part au crime?
Ce n'eſt pas qu'après tout tu doives épouſer
Celuy qu'un pere mort t'obligeoit d'accuſer,
Ie te voudrois moy-meſme en arracher l'envie;
Oſte-luy ton amour, mais laiſſe nous ſa vie.
CHI. Ah, ce n'eſt pas à moy d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoy que pour ce vainqueur mon amour s'intereſſe,
Quoy qu'un Peuple l'adore, & qu'un Roy le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans guerriers,
I'iray ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.
L'IN. C'eſt generoſité, quand pour vanger un pere
Noſtre devoir attaque une teſte ſi chere:
Mais c'en eſt une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au Public les intereſts du ſang.
Non, croy-moy, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flame,
Il ſera trop puny s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du païs t'impoſe cette loy;
Auſſi-bien que crois-tu que t'accorde le Roy?
CHI. Il peut me refuſer, mais je ne puis me taire.
L'IN. Penſe bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire.

Adieu, tu pourras ſeule y penſer à loiſir.
CHI. Après mon pere mort je n'ay point à choiſir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGVE, D. ARIAS, D. RODRIGVE, D. SANCHE.

FER. GEnereux heritier d'une illustre famille,
Qui fut toûjours la gloire & l'appuy de Caſtille,
Race de tant d'Ayeux en valeur ſignalez,
Que l'eſſay de la tienne a ſi-toſt égalez,
Pour te recompenſer ma force eſt trop petite,
Et j'ay moins de pouvoir que tu n'as de merite.
Le païs delivré d'un ſi rude ennemy,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermy,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes
I'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton Roy
Le moyen ny l'eſpoir de s'acquiter vers toy.
Mais deux Rois tes captifs feront ta recompenſe,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma preſence,
Puiſque Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,
Ie ne t'envîray pas ce beau tître d'honneur.
Sois deſormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cede,
Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Tolede,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.
ROD. Que voſtre Majeſté, Sire, épargne ma honte,
D'un ſi foible ſervice elle fait trop de conte,
Et me force à rougir devant un ſi grand Roy
De meriter ſi peu l'honneur que j'en reçoy.
Ie ſçay trop que je dois au bien de voſtre Empire,
Et le ſang qui m'anime, & l'air que je reſpire,
Et quand je les perdray pour un ſi digne objet,
Ie feray ſeulement le devoir d'un Sujet.
FER. Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage
Ne s'en acquitent pas avec meſme courage,
Et lors que la valeur ne va point dans l'excés,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccés.

Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire
Appren-moy plus au long la veritable histoire.
ROD. Sire, vous avez ſçeu qu'en ce danger preſſant
Qui jetta dans la ville un effroy ſi puiſſant,
Vne troupe d'amis chez mon pere aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, Sire, pardonnez à ma temerité,
Si j'oſay l'employer ſans voſtre autorité;
Le peril approchoit, leur brigade étoit preſte,
Me montrant à la Cour je hazardois ma teſte,
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De ſortir de la vie en combatant pour vous.
FER. I'excuſe ta chaleur à vanger ton offenſe,
Et l'Etat défendu me parle en ta défenſe:
Croy que doreſnavant Chiméne a beau parler,
Ie ne l'écoute plus que pour la conſoler.
Mais pourſuy. *ROD.* Sous moy donc cette troupe s'avance,
Et porte ſur le front une maſle aſſeurance.
Nous partiſmes cinq cens, mais par un prompt renfort
Nous nous viſmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel viſage
Les plus épouvantez reprenoient de courage.
I'en cache les deux tiers auſſi-toſt qu'arrivez
Dans le fond des vaiſſeaux qui lors furent trouvez,
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Bruſlant d'impatience autour de moy demeure,
Se couche contre terre, & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de meſme,
Et ſe tenant cachée aide à mon ſtratageſme,
Et je feins hardiment d'avoir receu de vous
L'ordre qu'on me voit ſuivre & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté qui tombe des Etoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle deſſous, & d'un commun effort
Les Mores & la Mer montent jusques au Port.
On les laiſſe paſſer, tout leur paroit tranquille,
Point de ſoldats au Port, point aux murs de la ville:
Noſtre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris,
Ils abordent ſans peur, ils anchrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.

Les noſtres

Nous nous levons alors, & tous en meſme temps
Pouſſons jusques au Ciel mille cris éclatans.
Les noſtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paroiſſent armez, les Mores ſe confondent,
L'épouvante les prend à demy deſcendus,
Avant que de combatre ils s'eſtiment perdus.
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre,
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun reſiste, ou reprenne ſon rang.
Mais bien-toſt malgré nous leurs Princes les rallient,
Leur courage renaiſt, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir ſans avoir combatu
Arreſte leur deſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent les épées,
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées,
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits celébres
Sont demeurez ſans gloire au milieu des tenébres,
Où chacun ſeul témoin des grands coups qu'il donnoit
Ne pouvoit diſcerner où le Sort inclinoit!
I'allois de tous coſtez encourager les noſtres,
Faire avancer les uns, & ſoûtenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouſſer à leur tour,
Et ne l'ay pû ſçavoir jusques au point du jour.
Mais enfin ſa clarté montre noſtre avantage,
Le More voit ſa perte, & perd ſoudain courage,
Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir,
L'ardeur de vaincre cede à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables,
Pouſſent jusques aux Cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſiderer
Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.
Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagez parmy nous,
Et quelque peu des leurs tous percez de nos coups,
Disputent vaillamment & vendent bien leur vie;
A ſe rendre moy-meſme en vain je les convie,
Le cimeterre au poin ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs ſoldats,

Et que ſeuls deſormais en vain ils ſe défendent,
Ils demandent le Chef, je me nomme, ils ſe rendent,
Ie vous les envoyay tous deux en meſme temps,
Et le combat ceſſa faute de combatans.
C'eſt de cette façon que pour voſtre ſervice...

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGVE, D. RODRIGVE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

ALO. SIre, Chiméne vient vous demander Iuſtice.
FER. La faſcheuſe Nouvelle, & l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir,
Pour tous remercîmens il faut que je te chaſſe,
Mais avant que ſortir, vien, que ton Roy t'embraſſe. [a]
DIE. Chiméne le pourſuit, & voudroit le ſauver.
FER. On m'a dit qu'elle l'aime, & je vay l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

[a] *D. Rodrigue rentre.*

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGVE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

FER. ENfin ſoyez contente,
Chiméne, le ſuccès répond à voſtre attente;
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a receus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vangée,
[b] Voyez comme déja ſa couleur eſt changée.
DIE. Mais voyez qu'elle paſme, & d'un amour parfait
Dans cette paſmoiſon, Sire, admirez l'effet,
Sa douleur a trahy les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flame.

[b] *A Don Diegue.*

CHI. Quoy? Rodrigue eſt donc mort? *FER.* Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour,
Calme cette douleur qui pour luy s'intereſſe.
CHI. Sire, on paſme de joye ainſi que de triſteſſe,
Vn excès de plaiſir nous rend tous languiſſans,
Et quand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.
FER. Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible,
Chiméne, ta douleur a paru trop viſible.
CHI. Et bien, Sire, ajouſtez ce comble à mon malheur,
Nommez ma paſmoiſon l'effet de ma douleur,
Vn juſte déplaiſir à ce point m'a reduite;
Son trépas deſroboit ſa teſte à ma pourſuite.
S'il meurt des coups receus pour le bien du païs,
Ma vangeance eſt perduë & mes deſſeins trahis;
Vne ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe,
Ie demande ſa mort, mais non-pas glorieuſe,
Non-pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non-pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la Patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa memoire fleſtrie,
Mourir pour le païs n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
I'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,
Elle aſſeure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidere,
Digne d'eſtre immolée aux Manes de mon pere.
Helas! à quel eſpoir me laiſſay-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre luy des larmes qu'on mépriſe?
Pour luy tout voſtre Empire eſt un lieu de franchiſe,
Là ſous voſtre pouvoir tout luy devient permis,
Il triomphe de moy comme des ennemis,
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Aux crimes du vainqueur ſert d'un nouveau trophée,
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux Rois.
FER. Ma fille, ces transports ont trop de violence,
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'aggreſſeur,
Et la meſme équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroiſtre,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maiſtre,
Et ta flame en ſecret rend graces à ton Roy
Dont la faveur conſerve un tel amant pour toy.
CHI. Pour moy mon ennemy ! l'objet de ma colere !
L'autheur de mes malheurs ! l'aſſaſſin de mon pere !
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moy de recourir aux armes,
C'eſt par là ſeulement qu'il a ſçeu m'outrager,
Et c'eſt auſſi par-là que je me dois vanger.
A tous vos Cavaliers je demande ſa teſte,
Ouy, qu'un d'eux me l'apporte, & je ſuis ſa conqueſte,
Qu'ils le combatent, Sire, & le combat finy,
I'épouſe le vainqueur ſi Rodrigue eſt puny.
Sous voſtre authorité ſouffrez qu'on le publie.
FER. Cette vieille coûtume en ces lieux établie
Sous couleur de punir un injuſte attentat
Des meilleurs combatans affoiblit un Etat.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Opprime l'innocent & ſoûtient le coupable.
I'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux,
Et quoy qu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté ſon crime.
DIE. Quoy, Sire ! pour luy ſeul vous renverſez des loix
Qu'a veu toute la Cour obſerver tant de fois !
Que croira voſtre Peuple, & que dira l'Envie
Si ſous voſtre défence il ménage ſa vie,
Et s'en fait un pretexte à ne paroiſtre pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
De pareilles faveurs terniroient trop ſa gloire,
Qu'il gouſte ſans rougir les fruits de ſa victoire ;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a ſçeu punir,
Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.
FER. Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place,
Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis,
De tous mes Cavaliers feroit ſes ennemis :
L'oppoſer ſeul à tous ſeroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choiſy qui tu voudras, Chiméne, & choiſy bien,
Mais après ce combat ne demande plus rien.
DIE. N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne,
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'huy,
Quel courage aſſez vain s'oſeroit prendre à luy ?
Qui ſe hazarderoit contre un tel adverſaire ?
Qui ſeroit ce vaillant, ou bien ce temeraire ?
SAN. Faites ouvrir le champ, vous voyez l'aſſaillant,
Ie ſuis ce temeraire, ou plûtoſt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe,
Madame, vous ſçavez quelle eſt voſtre promeſſe.
FER. Chiméne, remets-tu ta querelle en ſa main ?
CHI. Sire, je l'ay promis. *FER.* Soyez preſt à demain.
DIE. Non, Sire, il ne faut pas differer davantage,
On eſt toûjours trop preſt quand on a du courage.
FER. Sortir d'une bataille & combatre à l'inſtant.
DIE. Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.
FER. Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Vn ſanglant procedé qui ne me plût jamais,
De moy, ny de ma Cour il n'aura la preſence.[a]
Vous ſeul des combatans jugerez la vaillance,
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur,
Et le combat finy m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, meſme prix eſt acquis à ſa peine,
Ie le veux de ma main preſenter à Chiméne,
Et que pour recompenſe il reçoive ſa foy.
CHI. Quoy, Sire ! m'impoſer une ſi dure loy !
FER. Tu t'en plains, mais ton feu loin d'auoüer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un Arreſt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux, j'en feray ton époux.

[a] *Il parle à D. Arias.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGVE, CHIMENE.

C. QVoy, Rodrigue, en plein jour! d'où te viẽt cette audace?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toy de grace.
RO. Ie vay mourir, Madame, & vous viens en ce lieu
Avant le coup mortel dire un dernier Adieu.
Cet immuable amour qui ſous vos loix m'engage
N'oſe accepter ma mort ſans vous en faire hommage.
CHI. Tu vas mourir! *ROD.* Ie cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos reſſentimens.
CHI. Tu vas mourir! Don Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu ſi foible, ou qui le rend ſi fort?
Rodrigue va combatre, & ſe croit déja mort!
Celuy qui n'a pas craint les Mores, ny mon pere,
Va combatre Don Sanche, & déja deſeſpere!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?
ROD. Ie cours à mon ſupplice, & non pas au combat,
Et ma fidelle ardeur ſçait bien m'oſter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
I'ay toûjours meſme cœur, mais je n'ay point de bras
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaiſt pas;
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combatu pour ma ſeule querelle:
Mais défendant mon Roy, ſon Peuple, & mon païs,
A me défendre mal je les aurois trahis.
Mon eſprit genereux ne hait pas tant la vie
Qu'il en vüeille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intereſt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'Arreſt;
Voſtre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Ie ne meritois pas de mourir de la voſtre;

On ne me verra point en repouſſer les coups;
Ie doy plus de reſpect à qui combat pour vous,
Et ravy de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt voſtre honneur que ſes armes ſoûtiennent,
Ie vay luy preſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la voſtre qui me perd.
CHI. Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré-moy pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loy,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moy,
En cet aveuglement ne perds pas la memoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſçaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chere,
Puiſqu'il trempe tes mains dans le ſang de mon pere,
Et te fait renoncer malgré ta paſſion
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion:
Ie t'en voy cependant faire ſi peu de conte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoy ne l'as-tu plus, ou pourquoy l'avois-tu?
Quoy? n'es-tu genereux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenſer, n'as-tu point de courage,
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur?
Va, ſans vouloir mourir laiſſe-moy te pourſuivre,
Et défens ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.
ROD. Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le ſoin de me défendre,
On ſçait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les Cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoy que vous veüilliez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement, *il adoroit Chiméne,*
Il n'a pas voulu vivre, & meriter ſa haine,
Il a cedé luy-meſme à la rigueur du Sort
Qui forçoit ſa Maîtreſſe à pourſuivre ſa mort;

Elle vouloit ſa teſte, & ſon cœur magnanime
S'il l'en euſt refuſée, euſt penſé faire un crime.
Pour vanger ſon honneur il perdit ſon amour,
Pour vanger ſa Maîtreſſe il a quitté le jour,
Preferant (quelque eſpoir qu'euſt ſon ame aſſervie)
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à ſa vie.
Ainſi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en rehauſſer l'éclat,
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moy n'euſt pû vous ſatisfaire.

CHI. Puiſque pour t'empeſcher de courir au trépas
Ta vie & ton honneur ſont de foibles appas,
Si jamais je t'aimay, cher Rodrigue, en revanche,
Défens-toy maintenant pour m'oſter à Don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon averſion.
Te diray-je encor plus? va, ſonge à ta défenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence,
Et ſi tu ſens pour moy ton cœur encor épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne eſt le prix.
Adieu, ce mot laſché me fait rougir de honte.

ROD. Eſt-il quelque ennemy qu'à preſent je ne dompte.
Paroiſſez Navarrois, Mores, & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourry de vaillans,
Vniſſez vous enſemble, & faites une Armée
Pour combatre une main de la ſorte animée,
Ioignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'Ecouteray-je encor, reſpect de ma naiſſance,
Qui fais un crime des mes feux?
T'écouteray-je, Amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier tyran fait revolter mes vœux?
Pauvre Princeſſe, auquel des deux
Dois-tu préter obeïſſance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moy,
Mais pour eſtre vaillant, tu n'es pas fils de Roy.

Impitoyable Sort, dont la rigueur ſepare
Ma gloire d'avec mes deſirs!
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs?
O Cieux! à combien de ſoûpirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment
Ny d'éteindre l'amour, ny d'accepter l'amant?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix,
Bien qu'aux Monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivray ſous tes loix;
Aprés avoir vaincu deux Rois
Pourrois-tu manquer de Couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir ſur qui tu dois regner?

Il eſt digne de moy, mais il eſt à Chiméne,
Le don que j'en ay fait me nuit,
Entre eux la mort d'un pere a ſi peu mis de haine,
Que le devoir du ſang à regret le pourſuit:
Ainſi n'eſperons aucun fruit
De ſon crime, ny de ma peine,
Puiſque pour me punir le Deſtin a permis
Que l'amour dure meſme entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'IN. OV viens-tu, Leonor? *LEO.* Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé voſtre ame.
L'IN. D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennuy?
LEO. Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec luy,
Rodrigue ne peut plus charmer voſtre courage;
Vous ſçavez le combat où Chiméne l'engage,
Puiſqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il ſoit ſon mary,
Voſtre eſperance eſt morte, & voſtre eſprit guery.
L'IN. Ah, qu'il s'en faut encor! *LEO.* Que pouvez-vous pretendre?
L'IN. Mais plûtoſt quel eſpoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat ſous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ay trop d'inventions,
L'Amour, ce doux autheur de mes cruels ſupplices,
Aux eſprits des amans apprend trop d'artifices.
LEO. Pourrez-vous quelque choſe après qu'un pere mort
N'a pû dans leurs eſprits allumer de diſcord?
Car Chiméne aiſément montre par ſa conduite
Que la haine aujourd'huy ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, & pour ſon combatant,
C'eſt le premier offert qu'elle accepte à l'inſtant.
Elle n'a point recours à ces mains genereuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes:
Don Sanche luy ſuffit, & merite ſon choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiere fois,
Elle aime en ce duël ſon peu d'experience,
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance,
Et ſa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir,
Qui livre à ſon Rodrigue une victoire aiſée,
Et l'authoriſe enfin à paroiſtre appaiſée.
L'IN. Ie le remarque aſſez, & toutefois mon cœur
A l'envy de Chiméne adore ce vainqueur.
A quoy me reſoudray-je, amante infortunée?
LEO. A vous mieux ſouvenir de qui vous étes née,
Le Ciel vous doit un Roy, vous aimez un Sujet.
L'IN. Mon inclination a bien changé d'objet.

Ie n'aime plus Rodrigue, un ſimple Gentilhomme,
Non, ce n'eſt plus ainſi que mon amour le nomme;
Si j'aime, c'eſt l'autheur de tant de beaux exploits,
C'eſt le valeureux Cid, le maiſtre de deux Rois.
Ie me vaincray pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une ſi belle flame,
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Ie ne veux point reprendre un bien que j'ay donné.
Puiſque en un tel combat ſa victoire eſt certaine,
Allons encor un coup le donner à Chiméne;
Et toy qui vois les traits dont mon cœur eſt percé,
Vien me voir achever comme j'ay commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHI. ELvire, que je ſouffre, & que je ſuis à plaindre:
Ie ne ſçay qu'eſperer, & je voy tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'oſe conſentir,
Ie ne ſouhaite rien ſans un prompt repentir;
A deux rivaux pour moy je fais prendre les armes,
Le plus heureux ſuccès me coûtera des larmes,
Et quoy qu'en ma faveur en ordonne le Sort,
Mon pere eſt ſans vangeance, ou mon amant eſt mort.
ELV. D'un & d'autre coſté je vous voy ſoulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous étes vangée,
Et quoy que le Deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoûtient voſtre gloire, & vous donne un époux.
CHI. Quoy? l'objet de ma haine, ou bien de ma colere!
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celuy de mon pere!
De tous les deux coſtez on me donne un mary
Encor tout teint du ſang que j'ay le plus chery.
De tous les deux coſtez mon ame ſe rebelle,
Ie crains plus que la mort la fin de ma querelle;
Allez vangeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moy de douceurs à ce prix.
Et toy, puiſſant moteur du Deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ny vaincu, ny vainqueur.
ELV. Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur.

Ce combat pour voſtre ame eſt un nouveau ſupplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander justice,
A témoigner toûjours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toûjours la mort de voſtre amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance
Luy couronnant le front vous impoſe ſilence,
Que la loy du combat étouffe vos ſoûpirs,
Et que le Roy vous force à ſuivre vos deſirs.
CHI. Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir eſt trop fort & ma perte trop grande,
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loy
Que celle du combat, & le vouloir du Roy.
Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non-pas avec luy la gloire de Chiméne,
Et quoy qu'à ſa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur luy fera mille autres ennemis.
ELV. Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous vange.
Quoy! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que pretend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpere?
La mort de voſtre amant vous rendra-t'elle un pere?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où voſtre humeur s'obſtine,
Vous ne meritez pas l'amant qu'on vous deſtine,
Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
Vous laiſſer par ſa mort Don Sanche pour époux.
CHI. Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure:
Ie veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon coſté me panche,
Mais s'il étoit vaincu, je ſerois à Don Sanche,
Cette apprehenſion fait naiſtre mon ſouhait.
Que voy-je, malheureuſe? Elvire, c'en eſt fait,

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

SAN. OBligé d'apporter à vos pieds cette épée...
CH. Quoy? du ſang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux
Après m'avoir oſté ce que j'aimois le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre.
Vn meſme coup a mis ma gloire en ſeureté,
Mon ame au deſeſpoir, ma flame en liberté.
SAN. D'un eſprit plus raſſis.... *CHI.* Tu me parles encore,
Execrable aſſaſſin d'un Heros que j'adore?
Va, tu l'as pris en traiſtre, un guerrier ſi vaillant
N'euſt jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.
N'eſpere rien de moy, tu ne m'as point ſervie,
En croyant me vanger tu m'as oſté la vie.
SAN. Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter....
CHI. Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime, & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGVE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHI. SIre, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.
I'aimois, vous l'avez ſceu, mais pour vanger mon pere
I'ay bien voulu proſcrire une teſte ſi chere:
Voſtre Majeſté, Sire, elle-meſme a pû voir
Comme j'ay fait ceder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée;
I'ay dû cette vangeance à qui m'a miſe au jour,
Et je doy maintenant ces pleurs à mon amour.

Don Sanche m'a perduë en prenant ma défenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la recompenſe!
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un Roy,
De grace, revoquez une ſi dure loy;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Ie luy laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moy-meſme,
Qu'en un Cloiſtre ſacré je pleure inceſſamment
Iusqu'au dernier ſoûpir mon pere & mon amant.

DIE. Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avoüer par ſa bouche un amour legitime.

FER. Chiméne, ſors d'erreur, ton amant n'eſt pas mort,
Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

SAN. Sire, un peu trop d'ardeur malgré moy l'a deceuë.
Ie venois du combat luy raconter l'iſſuë.
Ce genereux guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
Ne crains rien (m'a-t'il dit quand il m'a deſarmé)
Ie laiſſerois plûtoſt la victoire incertaine,
Que de répandre un ſang hazardé pour Chiméne:
Mais puiſque mon devoir m'appelle auprès du Roy,
Va de noſtre combat l'entretenir pour moy,
De la part du vainqueur luy porter ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a creu vainqueur me voyant de retour,
Et ſoudain ſa colere a trahy ſon amour,
Avec tant de transport & tant d'impatience,
Que je n'ay pû gagner un moment d'audience.
Pour moy, bien que vaincu, je me repute heureux,
Et malgré l'intereſt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

FER. Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ny chercher les moyens d'en faire un deſaveu,
Vne loüable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton pere eſt ſatisfait, & c'étoit le vanger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en diſpoſe,
Ayant tant fait pour luy, fay pour toy quelque choſe,
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi cherement.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. DIEGVE, D. ARIAS, D. RODRIGVE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

LIN. SEche tes pleurs, Chiméne, & reçoy ſans triſteſſe
Ce genereux vainqueur des mains de ta Princeſſe.

ROD. Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous
Vn reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Ie ne viens point icy demander ma conqueſte,
Ie viens tout de nouveau vous apporter ma teſte,
Madame, mon amour n'emploira point pour moy,
Ny la loy du combat, ny le vouloir du Roy.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un pere,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la Terre étendre mes travaux,
Forcer moy ſeul un camp, mettre en fuite une Armée,
Des Heros fabuleux paſſer la renommée?
Si mon crime par là ſe peut enfin laver,
I'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur toûjours inexorable
Ne ſe peut appaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moy le pouvoir des Humains,
Ma teſte eſt à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vangeance à tout autre impoſſible:
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir,
Ne me banniſſez point de voſtre ſouvenir,
Et puiſque mon trépas conſerve voſtre gloire,
Pour vous en revancher conſervez ma memoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon ſort,
S'il ne m'avoit aimée, il ne ſeroit pas mort.

CHI. Releve-toy, Rodrigue. Il faut l'avoüer, Sire,
Ie vous en ay trop dit, pour m'en pouvoir dédire,

Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un Roy commande, on luy doit obeïr.
Mais à quoy que déja vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux ſouffrir cet Hymenée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute voſtre juſtice en eſt-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'Etat devient ſi neceſſaire,
De ce qu'il fait pour vous doy-je eſtre le ſalaire,
Et me livrer moy-meſme au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel?

FER. Le temps aſſez ſouvent a rendu legitime
Ce qui ſembloit d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois eſtre à luy;
Mais quoy que ſa valeur t'ait conquiſe aujourd'huy,
Il faudroit que je fuſſe ennemy de ta gloire
Pour luy donner ſi toſt le prix de ſa victoire.
Cet Hymen differé ne rompt point une loy
Qui ſans marquer de temps luy deſtine ta foy,
Prens un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Va jusqu'en leur païs leur reporter la guerre,
Commander mon Armée, & ravager leur terre.
A ce nom ſeul de Cid ils trembleront d'effroy,
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roy.
Mais parmy tes hauts faits ſois-luy toûjours fidelle,
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fay-toy ſi bien priſer,
Qu'il luy ſoit glorieux alors de t'épouſer.

ROD. Pour poſſeder Chiméne, & pour voſtre ſervice,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe?
Quoy qu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſperer.

FER. Eſpere en ton courage, eſpere en ma promeſſe,
Et poſſedant déja le cœur de ta Maiſtreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toy,
Laiſſe faire le temps, ta vaillance, & ton Roy.

F I N.

HORACE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

TVLLE, Roy de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, ſon fils.

CVRIACE, Gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, Femme d'Horace, & ſœur de Curiace.

CAMILLE, Amãte de Curiace, & ſœur d'Horace.

IVLIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCVLE, Soldat de l'Armée de Rome.

La Scene eſt à Rome dans une Salle de la maiſon d'Horace.

HORACE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SABINE, IVLIE.

SAB. APPROVVEZ ma foibleſſe, & ſouffrez ma douleur,
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur ;
Si près de voir ſur ſoy fondre de tels orages,
L'ébranlement ſied bien aux plus fermes courages,
Et l'eſprit le plus maſle & le moins abbatu
Ne ſçauroit ſans deſordre exercer ſa vertu.
Quoy que le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes,
Et parmy les ſoûpirs qu'il pouſſe vers les Cieux,
Ma conſtance du moins regne encor ſur mes yeux.
Quand on arreſte là les déplaiſirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :
Commander à ſes pleurs en cette extremité,
C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

IVL. C'en eſt peut-eſtre aſſez pour une ame commune
Qui du moindre peril ſe fait une infortune ;
Mais de cette foibleſſe un grand cœur eſt honteux,
Il oſe esperer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux camps ſont rangez au pied de nos murailles,
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles ;
Loin de trembler pour elle, il luy faut applaudir,
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'aggrandir.
Banniſſez, banniſſez une frayeur ſi vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.
SAB. Ie ſuis Romaine, helas ! puis qu'Horace eſt Romain,
I'en ay receu le tître en recevant ſa main,
Mais ce nœud me tiendroit en eſclaue enchaiſnée,
S'il m'empeſchoit de voir en quels lieux je ſuis née.
Albe où j'ay commencé de respirer le jour,
Albe mon cher païs, & mon premier amour,
Lors qu'entre nous & toy je voy la guerre ouverte,
Ie crains noſtre victoire autant que noſtre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fay-toy des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je voy de tes murs leur Armée & la noſtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mary dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impieté
Importuner le Ciel pour ta felicité ?
Ie ſçay que ton Etat encor en ſa naiſſance
Ne ſçauroit ſans la guerre affermir ſa puiſſance,
Ie ſçay qu'il doit s'accroiſtre, & que tes grands Destins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins,
Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la Terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur
Qui ſuit l'Arreſt des Dieux & court à ta grandeur,
Ie voudrois déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrenées.
Va jusqu'en l'Orient pouſſer tes bataillons,
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fay trembler ſous tes pas les colomnes d'Hercule,
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouvien-toy que du ſang de ſes Rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix,
Albe eſt ton origine, arreſte, & conſidere
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mere.

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joye éclatera dans l'heur de ſes enfans,
Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toy, ſi tu n'es plus contre elle.
IVL. Ce discours me ſurprend, veu que depuis le temps
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combatans,
Ie vous ay veu pour elle autant d'indifference
Que ſi d'un ſang Romain vous aviez pris naiſſance.
I'admirois la vertu qui reduiſoit en vous
Vos plus chers intereſts à ceux de voſtre époux,
Et je vous conſolois au milieu de vos plaintes,
Comme ſi noſtre Rome euſt fait toutes vos craintes.
SAB. Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de legers combats,
Trop foibles pour jetter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pû flater ma peine,
Ouy, j'ay fait vanité d'eſtre toute Romaine.
Si j'ay veu Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ay condamné ce mouvement ſecret ;
Et ſi j'ay reſſenty dans ſes destins contraires
Quelque maligne joye en faveur de mes freres,
Soudain pour l'étouffer rappelant ma raiſon,
I'ay pleuré quand la gloire entroit dans leur maiſon.
Mais aujourd'huy qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne eſclave, ou que Rome ſuccombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ny d'obstacle aux vainqueurs, ny d'espoir aux vaincus,
I'aurois pour mon païs une cruelle haine,
Si je pouvois encore eſtre toute Romaine,
Et ſi je demandois voſtre triomphe aux Dieux
Au prix de tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.
Ie m'attache un peu moins aux intereſts d'un homme,
Ie ne ſuis point pour Albe, & ne ſuis plus pour Rome,
Ie crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et ſeray du party qu'affligera le Sort.
Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Ie prendray part aux maux ſans en prendre à la gloire,
Et je garde au milieu de tant d'aſpres rigueurs
Mes larmes aux vaincus, & ma haine aux vainqueurs.
IVL. Qu'on voit naiſtre ſouvent de pareilles traverſes
En des eſprits divers des paſſions diverſes,
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
Son frere eſt voſtre époux, le voſtre eſt ſon amant,

Mais elle voit d'un œil bien different du voſtre,
Son ſang dans une Armée, & ſon amour dans l'autre.
Lors que vous conſerviez un eſprit tout Romain,
Le ſien irreſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre meſlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis detestoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toûjours ſes pleurs,
Et nourriſſoit ainſi d'eternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſçeut qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit eſtre donnée,
Vne ſoudaine joye éclatant ſur ſon front....

SAB. Ah! que je crains, Iulie, un changement ſi prompt!
Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valere,
Pour ce rival ſans doute elle quitte mon frere,
Son eſprit ébranlé par les objets preſens
Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle,
Le ſoin que j'ay de luy me fait craindre tout d'elle,
Ie forme des ſoupçons d'un trop leger ſujet,
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet,
Les ames rarement ſont de nouveau bleſſées,
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées:
Mais on n'a pas auſſi de ſi doux entretiens,
Ny de contentemens qui ſoient pareils aux ſiens.

IVL. Les cauſes comme à vous m'en ſemblent fort obscures,
Ie ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger;
Mais certes c'en eſt trop d'aller jusqu'à la joye.

SAB. Voyez qu'un bon Genie à propos nous l'envoye.
Eſſayez ſur ce point à la faire parler,
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer,
Ie vous laiſſe. Ma ſœur, entretenez Iulie,
I'ay honte de montrer tant de melancolie,
Et mon cœur accablé de mille déplaiſirs,
Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoûpirs.

SCENE II.

CAMILLE, IVLIE.

CAM. QV'elle a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne,
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je meſle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame eſt alarmée,
Comme elle je perdray dans l'une & l'autre Armée.
Ie verray mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon païs, ou détruire le mien,
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Digne de mes ſoûpirs, ou digne de ma haine.
Helas! *IVL.* Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valere,
Vous ne tremblerez plus pour le party contraire,
Vous ſerez toute noſtre, & voſtre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAM. Donnez-moy des conſeils qui ſoient plus legitimes,
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoy qu'à peine à mes maux je puiſſe reſiſter,
I'aime mieux les ſouffrir, que de les meriter.

IVL. Quoy? vous appellez crime un change raiſonnable?

CAM. Quoy? le manque de foy vous ſemble pardonnable?

IVL. Envers un ennemy qui peut nous obliger?

CAM. D'un ſerment ſolemnel qui peut nous dégager?

IVL. Vous déguiſez en vain une choſe trop claire,
Ie vous vis encor hier entretenir Valere,
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous
Luy permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAM. Si je l'entretins hier & luy fis bon viſage,
N'en imaginez rien qu'à ſon deſavantage,
De mon contentement un autre étoit l'objet;
Mais pour ſortir d'erreur ſçachez-en le ſujet,
Ie garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour ſouffrir plus long-temps qu'on m'eſtime parjure.
Il vous ſouvient qu'à peine on voyoit de ſa ſœur
Par un heureux Hymen mon frere poſſeſſeur,

Quand pour comble de joye il obtint de mon pere
Que de ſes chaſtes feux je ſerois le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois,
Vniſſant nos maiſons il deſunit nos Rois,
Vn meſme instant conclud noſtre Hymen & la guerre,
Fit naiſtre noſtre espoir & le jetta par terre,
Nous oſta tout ſi-toſt qu'il nous euſt tout promis,
Et nous faiſant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extreſmes,
Combien contre le Ciel il vomit de blaſphemes,
Et combien de ruiſſeaux coulerent de mes yeux,
Ie ne vous le dis point, vous viſtes nos Adieux.
Vous avez veu depuis les troubles de mon ame,
Vous ſçavez pour la paix quels vœux a faits ma flame,
Et quels pleurs j'ay verſez à chaque évenement
Tantoſt pour mon païs, tantoſt pour mon amant.
Enfin mon deſeſpoir, parmy ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des Oracles;
Ecoutez ſi celuy qui me fut hier rendu
Eut droit de raſſeurer mon esprit éperdu.
Ce Grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos Destinées,
Luy qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces Vers la fin de mes travaux.
Albe & Rome demain prendront une autre face,
Tes vœux ſont exaucez, elles auront la Paix,
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſepare jamais.
Ie pris ſur cet Oracle une entiere aſſeurance,
Et comme le ſuccès paſſoit mon esperance,
I'abandonnay mon ame à des raviſſemens
Qui paſſoient les transports des plus heureux amans.
Iugez de leur excès. Ie rencontray Valere,
Et contre ſa coûtume il ne pût me déplaire,
Il me parla d'amour ſans me donner d'ennuy,
Ie ne m'aperçeus pas que je parlois à luy,
Ie ne luy pûs montrer de mépris, ny de glace,
Tout ce que je voyois me ſembloit Curiace,
Tout ce qu'on me diſoit me parloit de ſes feux,
Tout ce que je diſois l'aſſeuroit de mes vœux.
Le combat general aujourd'huy ſe hazarde,
I'en ſçeus hier la Nouvelle, & je n'y pris pas garde,

Mon eſprit rejettoit ces funeſtes objets
Charmé des doux penſers d'Hymen & de la Paix.
La nuit a diſſipé des erreurs ſi charmantes,
Mille ſonges affreux, mille images ſanglantes,
Ou plûtoſt mille amas de carnage & d'horreur
M'ont arraché ma joye & rendu ma terreur.
I'ay veu du ſang, des morts, & n'ay rien veu de ſuite,
Vn ſpectre en paroiſſant prenoit ſoudain la fuite,
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illuſion
Redoubloit mon effroy par ſa confuſion.
IVL. C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprete.
CAM. Ie le doy croire ainſi, puiſque je le ſouhaite,
Mais je me trouve enfin malgré tous mes ſouhaits
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.
IVL. Par-là finit la guerre, & la Paix luy ſuccede.
CAM. Dure à jamais le mal s'il y faut ce remede!
Soit que Rome y ſuccombe, ou qu'Albe ait le deſſous,
Cher amant, n'atten plus d'eſtre un jour mon époux;
Iamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme
Qui ſoit ou le vainqueur, ou l'eſclave de Rome.
Mais quel objet nouveau ſe preſente en ces lieux?
Eſt-ce toy, Curiace? en croiray-je mes yeux?

SCENE III.

CVRIACE, CAMILLE, IVLIE.

CVR. N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme
Qui n'eſt ny le vainqueur, ny l'eſclave de Rome.
Ceſſez d'apprehender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des Romains.
I'ay crû que vous aimiez aſſez Rome, & la gloire,
Pour mépriſer ma chaiſne, & haïr ma victoire,
Et comme également en cette extremité
Ie craignois la victoire, & la captivité....
CAM. Curiace, il ſuffit, je devine le reſte,
Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte,
Et ton cœur tout à moy, pour ne me perdre pas,
Deſrobe à ton païs le ſecours de ton bras.
Qu'un autre conſidere icy ta Renommée,
Et te blaſme, s'il veut, de m'avoir trop aimée;

Ce n'eſt point à Camille à t'en meſestimer,
Plus ton amour paroit, plus elle doit t'aimer,
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont veu naiſtre,
Plus tu quittes pour moy, plus tu le fais paroiſtre.
Mais as-tu veu mon pere, & peut-il endurer
Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer?
Ne préfere-t'il point l'Etat à ſa famille?
Ne regarde-t'il point Rome plus que ſa fille?
Enfin noſtre bonheur eſt-il bien affermy?
T'a-t'il veu comme gendre, ou bien comme ennemy?

CVR. Il m'a veu comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignoit aſſez une entiere allegreſſe,
Mais il ne m'a point veu par une trahiſon
Indigne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
Ie n'abandonne point l'intereſt de ma ville,
I'aime encor mon honneur en adorant Camille;
Tant qu'a duré la guerre on m'a veu conſtamment
Auſſi bon citoyen que veritable amant,
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle,
Ie ſoûpirois pour vous en combatant pour elle;
Et s'il falloit encor que l'on en vinſt aux coups,
Ie combatrois pour elle en ſoûpirant pour vous.
Ouy, malgré les deſirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit, je ſerois dans l'Armée:
C'eſt la Paix qui chez vous me donne un libre accès,
La Paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAM. La Paix! & le moyen de croire un tel miracle?

IVL. Camille, pour le moins croyez-en voſtre Oracle,
Et ſçachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CVR. L'auroit-on jamais crû! Déja les deux Armées
D'une égale chaleur au combat animées
Se menaçoient des yeux, & marchant fierement,
N'attendoient pour donner que le commandement,
Quand noſtre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à voſtre Prince un moment de ſilence,
Et l'ayant obtenu, *Que faiſons-nous, Romains,*
Dit-il, *& quel Démon nous fait venir aux mains?*
Souffrons que la raiſon éclaire enfin nos ames,
Nous ſommes vos voiſins, nos filles ſont vos femmes,
Et l'Hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.

Nous ne ſommes qu'un ſang, & qu'un Peuple en deux villes,
Pourquoy nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joye
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proye,
Laſſé, demy-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un ſecours par luy meſme détruit.
Ils ont aſſez long-temps joüy de nos divorces,
Contr'eux doreſnavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubly ces petits differens
Qui de ſi bons guerriers ſont de mauvais parens.
Que ſi l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'huy vos troupes & les noſtres,
Pourveu qu'à moins de ſang nous voulions l'appaiſer,
Elle nous unira, loin de nous diviſer.
Nommons des combatans pour la cauſe commune,
Que chaque Peuple aux ſiens attache ſa fortune,
Et ſuivant ce que d'eux ordonnera le Sort,
Que le foible party prenne loy du plus fort.
Mais ſans indignité pour des guerriers ſi braves,
Qu'ils deviennent Sujets ſans devenir eſclaves,
Sans honte, ſans tribut, & ſans autre rigueur
Que de ſuivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainſi nos deux Etats ne feront qu'un Empire.

A ces mots il ſe taiſt, d'aiſe chacun ſoûpire,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemy
Reconnoit un beau-frere, un couſin, un amy.
Ils s'étonnent comment leurs mains de ſang avides
Voloient ſans y penſer à tant de parricides,
Et font paroiſtre un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix deſirée
Sous ces conditions eſt auſſi-toſt jurée,
Trois combatront pour tous, mais pour les mieux choiſir
Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loiſir,
Le voſtre eſt au Senat, le noſtre dans ſa Tente.

CAM. O Dieux, que ce diſcours rend mon ame contente!

CVR. Dans deux heures au plus par un commun accord
Le ſort de nos guerriers reglera noſtre ſort.
Cependant tout eſt libre attendant qu'on les nomme,
Rome eſt dans noſtre camp, & noſtre camp dans Rome,

D'un & d'autre coſté l'accès étant permis,
Chacun va renoüer avec ſes vieux amis.
Pour moy, ma paſſion m'a fait ſuivre vos freres,
Et mes deſirs ont eu des ſuccès ſi prosperes,
Que l'autheur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur ſans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à ſa puiſſance?
CAM. Le devoir d'une fille eſt en l'obeïſſance.
CVR. Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.
CAM. Ie vay ſuivre vos pas, mais pour revoir mes freres,
Et ſçavoir d'eux encor la fin de nos miſeres.
IVL. Allez, & cependant au pied de nos Autels
I'iray rendre pour vous graces aux Immortels.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CVRIACE.

CVR. AInsi Rome n'a point ſeparé ſon estime,
Elle euſt creu faire ailleurs un choix illegitime,
Cette ſuperbe ville en vos freres & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfere à tous,
Et ſon illustre ardeur d'oſer plus que les autres,
D'une ſeule maiſon brave toutes les noſtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'eſt point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Conſacrer hautement leurs noms à la memoire;
Ouy, l'honneur que reçoit la voſtre par ce choix
En pouvoit à bon tître immortaliſer trois;
Et puisque c'eſt chez vous que mon heur & ma flame
M'ont fait placer ma ſœur, & choiſir une femme,
Ce que je vay vous eſtre & ce que je vous ſuis
Me font y prendre part autant que je le puis:

Mais un autre intereſt tient ma joye en contrainte,
Et parmy ſes douceurs meſle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis voſtre valeur
Que je tremble pour Albe, & prévoy ſon malheur.
Puisque vous combatez, ſa perte eſt aſſeurée,
En vous faiſant nommer le Destin l'a jurée,
Ie voy trop dans ce choix ſes funestes projets,
Et me conte déja pour un de vos Sujets.
HOR. Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'eſt un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choiſir, & de choiſir ſi mal.
Mille de ſes enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous ſoûtenir ſa querelle;
Mais quoy que ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil,
Mon eſprit en conçoit une maſle aſſeurance,
I'oſe eſperer beaucoup de mon peu de vaillance,
Et du Sort envieux quels que ſoient les projets,
Ie ne me conte point pour un de vos Sujets.
Rome a trop crû de moy, mais mon ame ravie
Remplira ſon attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, eſt vaincu rarement,
Ce noble deſeſpoir perit malaiſément:
Rome, quoy qu'il en ſoit, ne ſera point Sujette,
Que mes derniers ſoûpirs n'aſſeurent ma défaite.
CVR. Helas, c'eſt bien icy que je dois eſtre plaint!
Ce que veut mon païs, mon amitié le craint.
Dures extrémitez, de voir Albe aſſervie,
Ou ſa victoire au prix d'une ſi chere vie,
Et que l'unique bien où tendent ſes deſirs
S'achete ſeulement par vos derniers ſoûpirs!
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre?
De tous les deux coſtez j'ay des pleurs à répandre,
De tous les deux coſtez mes deſirs ſont trahis.
HOR. Quoy! vous me pleureriez mourant pour mon païs!
Pour un cœur genereux ce trépas a des charmes,
La gloire qui le ſuit ne ſouffre point de larmes,
Et je le recevrois en beniſſant mon ſort,
Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.
CVR. A vos amis pourtant permettez de le craindre,
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre,

La gloire en eſt pour vous, & la perte pour eux,
Il vous fait immortel, & les rend malheureux,
On perd tout quand on perd un amy ſi fidelle.
Mais Flavian m'apporte icy quelque Nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CVRIACE, FLAVIAN.

C. ALbe de trois guerriers a-t'elle fait le choix?
F. Ie viens pour vous l'apprendre. *C.* Et bien, qui ſont les trois?
FL. Vos deux freres & vous. *CV.* Qui? *FL.* Vous & vos deux freres.
Mais pourquoy ce front triſte, & ces regards ſeveres?
Ce choix vous déplaiſt-il? *CVR.* Non, mais il me ſurprend;
Ie m'eſtimois trop peu pour un honneur ſi grand.
FLA. Diray-je au Dictateur dont l'ordre icy m'envoye
Que vous le recevez avec ſi peu de joye?
Ce morne & froid accueil me ſurprend à mon tour.
CVR. Dy-luy que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pourront empeſcher que les trois Curiaces
Ne ſervent leur païs contre les trois Horaces.
FLA. Contre eux! ah, c'eſt beaucoup me dire en peu de mots.
CVR. Porte-luy ma réponſe & nous laiſſe en repos.

SCENE III.

HORACE, CVRIACE.

CVR. QVe deſormais le Ciel, les Enfers, & la Terre,
Vniſſent leurs fureurs à nous faire la guerre,
Que les hommes, les Dieux, les Démons, & le Sort,
Préparent contre nous un general effort;
Ie mets à faire pis en l'état où nous ſommes
Le Sort, & les Démons, & les Dieux, & les hommes,
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'eſt bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.
HOR. Le Sort qui de l'honneur nous ouvre la barriere
Offre à noſtre conſtance une illuſtre matiere.
Il épuiſe ſa force à former un malheur
Pour mieux ſe meſurer avec noſtre valeur,

Et comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemy pour le ſalut de tous,
Et contre un inconnu s'expoſer ſeul aux coups,
D'une ſimple vertu c'eſt l'effet ordinaire,
Mille déja l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le païs eſt un ſi digne ſort
Qu'on brigueroit en foule une ſi belle mort.
Mais vouloir au Public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre ſoy-meſme,
Attaquer un party qui prend pour défenſeur
Le frere d'une femme & l'amant d'une ſœur,
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la Patrie
Contre un ſang qu'on voudroit racheter de ſa vie;
Vne telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de ſon grand nom luy fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont aſſez imprimée,
Pour oſer aſpirer à tant de Renommée.
CVR. Il eſt vray que nos noms ne ſçauroient plus perir,
L'occaſion eſt belle, il nous la faut cherir,
Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare:
Mais voſtre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, meſme des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité:
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obſcurité vaut mieux que tant de Renommée.
Pour moy, je l'oſe dire, & vous l'avez pû voir,
Ie n'ay point conſulté pour ſuivre mon devoir,
Noſtre longue amitié, l'amour, ny l'alliance,
N'ont pû mettre un moment mon eſprit en balance,
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Ie croy faire pour elle autant que vous pour Rome,
I'ay le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Ie voy que voſtre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Preſt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon païs j'ay le Sort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir ie coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en fremis d'horreur,
I'ay pitié de moy-meſme, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont noſtre guerre a conſumé la vie.

Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler,
I'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'oſte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Ie rens graces aux Dieux de n'eſtre pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HOR. Si vous n'étes Romain, ſoyez digne de l'eſtre,
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paroiſtre.
La ſolide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté,
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriere
Que dès le premier pas regarder en arriere.
Noſtre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Ie l'enviſage entier, mais je n'en fremis point.
Contre qui que ce ſoit que mon païs m'employe,
I'accepte aveuglément cette gloire avec joye.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens;
Qui prés de le ſervir conſidere autre choſe,
A faire ce qu'il doit laſchement ſe diſpoſe,
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien,
Avec une allegreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſay la ſœur, je combattray le frere,
Et pour trancher enfin ces diſcours ſurperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connoy plus.

CVR. Ie vous connois encor, & c'eſt ce qui me tuë;
Mais cette aſpre vertu ne m'étoit pas connuë,
Comme noſtre malheur elle eſt au plus haut point,
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HOR. Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté gouſtez un bien ſi doux,
Voicy venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Ie vay revoir la voſtre, & reſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toûjours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE

SCENE IV.

HORACE, CVRIACE, CAMILLE.

HOR. AVez-vous ſçeu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur? *CAM.* Helas! mon ſort a bien changé de face.

HOR. Armez-vous de conſtance, & montrez vous ma ſœur,
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur, qui fait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon païs, & ſçait montrer à tous
Par ſa haute vertu qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivois, achevez l'Hymenée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa Deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de voſtre amant.
Vos larmes vont couler, & voſtre cœur ſe preſſe,
Conſumez avec luy toute cette foibleſſe,
Querellez Ciel & Terre, & maudiſſez le Sort,
Mais aprés le combat ne penſez plus au mort.
[a] Ie ne vous laiſſeray qu'un moment avec elle, [a] *A Curiace.*
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CVRIACE, CAMILLE.

CAM. TRas-tu, Curiace, & ce funeſte honneur
Te plaiſt-il aux dépens de tout noſtre bonheur?

CVR. Helas, je voy trop bien qu'il faut, quoy que je faſſe,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Ie vay comme au ſupplice à cet illuſtre employ,
Ie maudis mille fois l'état qu'on fait de moy,
Ie hay cette valeur qui fait qu'Albe m'eſtime,
Ma flame au deſeſpoir paſſe juſques au crime,
Elle ſe prend au Ciel, & l'oſe quereller,
Ie vous plains, je me plains; mais il y faut aller.

CAM. Non, je te connoy mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainſi mon pouvoir t'excuſe à ta Patrie.

Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits,
Albe a receu par eux tout ce que tu luy dois,
Autre n'a mieux que toy soûtenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert noſtre terre,
Ton nom ne peut plus croiſtre, il ne luy manque rien,
Souffre qu'un autre icy puiſſe ennoblir le ſien.
CVR. Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre teſte
Des lauriers immortels que la gloire m'apreſte,
Ou que tout mon païs reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé ſi j'avois combatu,
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie?
Non, Albe, après l'honneur que j'ay receu de toy,
Tu ne ſuccomberas, ny vaincras que par moy.
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendray bon conte,
Et vivray ſans reproche, ou periray ſans honte.
CAM. Quoy! tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis!
CVR. Avant que d'eſtre à vous je ſuis à mon païs.
CAM. Mais te priver pour luy toy-meſme d'un beau-frere,
Ta ſœur de ſon mary! *CVR.* Telle eſt noſtre miſere.
Le choix d'Albe & de Rome oſte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frere & de ſœur.
CAM. Tu pourras donc, cruel, me preſenter ſa teſte,
Et demander ma main pour prix de ta conqueſte!
CVR. Il n'y faut plus penſer, en l'état où ie ſuis
Vous aimer ſans eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille? *CAM.* Il faut bien que je pleure,
Mon inſenſible amant ordonne que je meure,
Et quand l'Hymen pour nous allume ſon flambeau
Il l'éteint de ſa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obſtine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'aſſaſſine.
CVR. Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours,
Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste veuë!
Ma conſtance contre elle à regret s'évertuë.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laiſſez-moy ſauver ma vertu de vos pleurs.
Ie ſens qu'elle chancelle, & défend mal la place,
Plus je ſuis voſtre amant, moins je ſuis Curiace:
Foible d'avoir déja combattu l'amitié
Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié?

Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes,
Ou j'oppoſe l'offenſe à de ſi fortes armes,
Ie me défendray mieux contre voſtre couroux,
Et pour le meriter, je n'ay plus d'yeux pour vous.
Vangez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage!
Ie n'ay plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moy!
En faut-il plus encor? je renonce à ma foy.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu reſiſter ſans le ſecours d'un crime?
CAM. Ne fay point d'autre crime, & j'atteſte les Dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimeray mieux;
Ouy, je te cheriray tout ingrat & perfide,
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoy ſuis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Ie te preparerois des lauriers de ma main,
Ie t'encouragerois au lieu de te diſtraire,
Et je te traiterois comme j'ay fait mon frere.
Helas! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'huy,
I'en ay fait contre toy quand j'en ay fait pour luy.
Il revient, quel malheur, ſi l'amour de ſa femme
Ne peut non plus ſur luy que le mien ſur ton ame!

SCENE VI.

HORACE, CVRIACE, SABINE, CAMILLE.

CVR. Dieux! Sabine le ſuit! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur?
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous icy chercher meſme avantage?
SAB. Non non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer, & pour vous dire adieu.
Voſtre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de laſche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe faſche;
Si ce malheur illuſtre ébranloit l'un de vous,
Ie le deſavoûrois pour frere, ou pour époux.
Pourray-je toutefois vous faire une priere
Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere?

Ie veux d'un coup ſi noble oſter l'impieté,
A l'honneur qui l'attend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon éclat ſans meſlange de crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis legitimes.
Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien,
Quand je ne ſeray plus, vous ne vous ſerez rien;
Briſez voſtre alliance, & rompez-en la chaiſne,
Et puiſque voſtre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous hair.
Albe le veut & Rome, il faut leur obeïr,
Qu'un de vous deux me tuë & que l'autre me vange;
Alors voſtre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux ſera juſte aggreſſeur,
Ou pour vanger ſa femme, ou pour vanger ſa ſœur.
Mais quoy? vous ſoüilleriez une gloire ſi belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle,
Le zele du païs vous défend de tels ſoins,
Vous feriez peu pour luy, ſi vous vous étiez moins,
Il luy faut, & ſans haine, immoler un beau-frere.
Ne differez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par ſa ſœur à répandre ſon ſang,
Commencez par ſa femme à luy percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Vn digne ſacrifice à vos cheres Patries;
Vous étes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moy de toutes deux.
Quoy? me reſervez-vous à voir une victoire,
Où pour haut appareil d'une pompeuſe gloire,
Ie verray les lauriers d'un frere ou d'un mary
Fumer encor d'un ſang que j'auray tant chery?
Pourray-je entre vous deux regler alors mon ame?
Satisfaire aux devoirs, & de ſœur, & de femme?
Embraſſer le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non non, avant ce coup Sabine aura vécu,
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne,
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
I'auray trop de moyens pour y forcer vos mains,
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arreſte vos épées,
Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour icy pour aller juſqu'à vous.

HOR. O ma femme! *CV.* O ma ſœur! *CA.* Courage, ils s'amolliſſent.
SAB. Vos pouſſez des ſoûpirs, vos viſages paſliſſent!
Quelle peur vous ſaiſit! ſont-ce-là ces grands cœurs,
Ces Heros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs?
HOR. Que t'ay-je fait, Sabine, & quelle eſt mon offenſe
Qui t'oblige à chercher une telle vangeance?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toy de l'avoir étonnée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
Tu me viens de reduire en un étrange point,
Aime aſſez ton mary pour n'en triompher point;
Va-t'en, & ne rends plus la victoire douteuſe,
La dispute déja m'en eſt aſſez honteuſe,
Souffre qu'avec honneut je termine mes jours.
SAB. Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CVRIACE, SABINE, CAMILLE.

V.HO. QV'eſt-ce-cy, mes enfans? écoutez-vous vos flames,
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Preſts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art, & de tendreſſe,
Elles vous feroient part enfin de leur foibleſſe,
Et ce n'eſt qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.
SAB. N'apprehendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous ſouhaitez, & d'un fils, & d'un gendre,
Et ſi noſtre foibleſſe avoit pû les changer,
Nous vous laiſſons icy pour les encourager.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de foibles armes,
Ce n'eſt qu'au deſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, & nous allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CVRIACE.

HOR. MOn pere, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grace empeſchez ſur tout qu'elles ne ſortent,
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris & des pleurs troubler noſtre combat,
Et ce qu'elles nous ſont feroit qu'avec justice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un ſi beau choix ſeroit trop acheté
Si l'on nous ſoupçonnoit de quelque laſcheté.
V.HO. I'en auray ſoin, allez, vos freres vous attendent,
Ne penſez qu'aux devoirs que vos païs demandent.
CVR. Quel Adieu vous diray-je, & par quels complimens...
V.HO. Ah! n'attendriſſez point icy mes ſentimens,
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes,
Moy-meſme en cet Adieu j'ay les larmes aux yeux.
Faites voſtre devoir, & laiſſez faire aux Dieux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE.

PRenons party, mon ame, en de telles disgraces,
Soyons femme d'Horace, ou ſœur des Curiaces,
Ceſſons de partager nos inutiles ſoins,
Souhaitons quelque choſe, & craignõs un peu moins.
Mais las! quel party prendre en un ſort ſi contraire!
Quel ennemy choiſir d'un époux, ou d'un frere!
La Nature, ou l'Amour parle pour chacun d'eux,
Et la loy du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts ſentimens reglons plûtoſt les noſtres,
Soyons femme de l'un enſemble, & ſœur des autres,
Regardons leur honneur comme un ſouverain bien,
Imitons leur conſtance, & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace eſt une mort ſi belle,
Qu'il en faut ſans frayeur attendre la Nouvelle.
N'appellons point alors les Deſtins inhumains,
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains,
Revoyons les vainqueurs ſans penſer qu'à la gloire
Que toute leur maiſon reçoit de leur victoire,
Et ſans conſiderer aux dépens de quel ſang
Leur vertu les éleve en cet illustre rang,
Faiſons nos intereſts de ceux de leur famille:
En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille,
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur menvoye,
I'ay trouvé les moyens d'en tirer de la joye,
Et puis voir aujourd'huy le combat ſans terreur,
Les morts ſans deſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flateuſe illuſion, erreur douce & groſſiere,
Vain effort de mon ame, impuiſſante lumiere,

De qui le faux brillant prend droit de m'ébloüir,
Que tu ſçais peu durer, & toſt t'évanoüir!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Pouſſent un jour qui fuit & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frapé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abyſmer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, & le Ciel qui s'en faſche
Me vend déja bien cher ce moment de relaſche.
Ie ſens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'oſtent maintenant un frere, ou mon époux:
Quand je ſonge à leur mort, quoy que je me propoſe,
Ie ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe,
Et ne voy les vainqueurs en leur illustre rang,
Que pour conſiderer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame,
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme,
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort de miens.
C'eſt là donc cette paix que j'ay tant ſouhaitée!
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si meſme vos faveurs ont tant de cruautez,
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence?

SCENE II.

SABINE, IVLIE.

SAB. EN eſt-ce fait, Iulie, & que m'apportez-vous?
Eſt-ce la mort d'un frere, ou celle d'un époux?
Le funeſte ſuccès de leurs armes impies
De tous les combatans fait-il autant d'hoſties,
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t'il mes pleurs?
IVL. Quoy, ce qui s'eſt paſſé, vous l'ignorez encore?
SAB. Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne ſçavez-vous point que de cette maiſon
Pour Camille & pour moy l'on fait une priſon?
Iulie, on nous renferme, on a peur de nos larmes,
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes,
Et par

Et par les deſeſpoirs d'une chaste amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.
IVL. Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur veuë à leur combat apporte aſſez d'obstacle.
Si-toſt qu'ils ont paru preſts à ſe meſurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer;
A voir de tels amis, des perſonnes ſi proches,
Venir pour leur Patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zéle admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux Cieux leur vertu ſans égale,
Et tel l'oſe nommer ſacrilége & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accuſent leurs Chefs, tous detestent leur choix,
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſepare.
SAB. Que je vous doy d'encens, grands Dieux, qui m'exaucez!
IVL. Vous n'étes pas, Sabine, encore où vous penſez,
Vous pouvez esperer, vous avez moins à craindre,
Mais il vous reste encor aſſez dequoy vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triste on les veut garantir,
Ces cruels genereux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi precieuſe,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſoüille leur Renommée,
Ils combatront plûtoſt & l'une & l'autre Armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.
SAB. Quoy? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!
IVL. Ils le font, mais d'ailleurs les deux camps ſe mutinent,
Et leurs cris des deux parts pouſſez en meſme temps
Demandent la bataille, ou d'autres combatans.
La preſence des Chefs à peine eſt reſpectée,
Leur pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée,
Le Roy meſme s'étonne, & pour dernier effort,
Puisque chacun, dit-il, *s'échauffe en ce discord,*
Conſultons des grands Dieux la Majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leurs bontez agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lors qu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir?

Il ſe taiſt, & ces mots ſemblent eſtre des charmes,
Meſme aux ſix combatans ils arrachent les armes,
Et ce deſir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les Dieux.
Leur plus boüillante ardeur céde à l'avis de Tulle,
Et ſoit par déference, ou par un prompt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre Armée on s'en fait une loy,
Comme ſi toutes deux le connoiſſoient pour Roy.
Le reſte s'apprendra par la mort des victimes.

SAB. Les Dieux n'avoûront point un combat plein de crimes,
I'en eſpere beaucoup puiſqu'il eſt differé,
Et je commence à voir ce que j'ay deſiré.

SCENE III.

SABINE, CAMILLE, IVLIE.

SAB. MA ſœur, que je vous die une bonne Nouvelle.
CAM. Ie penſe la ſçavoir, s'il faut la nommer telle,
On l'a dite à mon pere, & j'étois avec luy;
Mais je n'en conçoy rien qui flate mon ennuy.
Ce delay de nos maux rendra leurs coups plus rudes,
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquietudes,
Et tout l'allegement qu'il en faut eſperer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SAB. Les Dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.
CAM. Diſons plûtoſt, ma ſœur, qu'en vain on les conſulte;
Ces meſmes Dieux à Tulle ont inſpiré ce choix,
Et la voix du Public n'eſt pas toûjours leur voix.
Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des Rois, leurs vivantes images,
De qui l'independante & ſainte autorité
Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

IVL. C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs Oracles,
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celuy qui vous fut hier rendu.

CAM. Vn Oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,
Et loin de s'aſſeurer ſur un pareil Arreſt,
Qui n'y voit rien d'obſcur, doit croire que tout l'eſt.

SAB. Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'aſſeurance,
Et ſouffrons les douceurs d'une juſte eſperance.
Quand la faveur du Ciel ouvre à demy ſes bras,
Qui ne s'en promet rien ne la merite pas,
Il empeſche ſouvent qu'elle ne ſe déploye,
Et lors qu'elle deſcend ſon refus la renvoye.

CAM. Le Ciel agit ſans nous en ces evenemens,
Et ne les regle point deſſus nos ſentimens.

IVL. Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace,
Adieu, je vay ſçavoir comme enfin tout ſe paſſe.
Moderez vos frayeurs, j'eſpere à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux Hymenée.

SAB. I'oſe encor l'eſperer. *CAM.* Moy, je n'eſpere rien.
IVL. L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SAB. PArmy nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blaſme,
Ie ne puis approuver tant de trouble en voſtre ame,
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me voy,
Si vous aviez à craindre autant que je le doy,
Et ſi vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales?

CAM. Parlez plus ſainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d'autruy d'un autre œil que les ſiens,
Mais à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les voſtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous,
Des freres ne ſont rien à l'égal d'un époux,
L'Hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille,
On voit d'un œil divers des nœuds ſi differens,
Et pour ſuivre un mary l'on quitte ſes parens.
Mais ſi près d'un Hymen l'amant que donne un pere
Nous eſt moins qu'un époux, & non-pas moins qu'un frere,
Nos ſentimens entr'eux demeurent ſuſpendus,
Noſtre choix impoſſible, & nos vœux confondus.

Ainſi, ma ſœur, du moins vous avez dans vos plaintes,
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes,
Mais ſi le Ciel s'obstine à nous perſecuter,
Pour moy, j'ay tout à craindre, & rien à ſouhaiter.

SAB. Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
C'eſt un raiſonnement bien mauvais que le voſtre.
Quoy que ce ſoient, ma ſœur, des nœuds bien differens,
C'eſt ſans les oublier qu'on quitte ſes parens,
L'Hymen n'efface point ces profonds caracteres,
Pour aimer un mary l'on ne hait pas ſes freres,
La Nature en tout temps garde ſes premiers droits,
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix,
Auſſi-bien qu'un époux ils ſont d'autres nous-meſmes,
Et tous maux ſont pareils alors qu'ils ſont extreſmes.
Mais l'amant qui vous charme, & pour qui vous bruſlez,
Ne vous eſt après tout que ce que vous voulez;
Vne mauvaiſe humeur, un peu de jalouſie,
En fait aſſez ſouvent paſſer la fantaiſie.
Ce que peut le caprice, oſez-le par raiſon,
Et laiſſez voſtre ſang hors de comparaiſon.
C'eſt crime qu'oppoſer des liens volontaires
A ceux que la naiſſance a rendus neceſſaires.
Si donc le Ciel s'obstine à nous perſecuter,
Seule j'ay tout à craindre, & rien à ſouhaiter,
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes.

CAM. Ie le voy bien, ma ſœur, vous n'aimaſtes jamais,
Vous ne connoiſſez point, ny l'Amour, ny ſes traits.
On peut luy reſiſter quand il commence à naiſtre,
Mais non pas le bannir quand il s'eſt rendu maiſtre,
Et que l'aveu d'un pere engageant noſtre foy,
A fait de ce Tyran un legitime Roy.
Il entre avec douceur, mais il regne par force,
Et quand l'ame une fois a gouſté ſon amorce,
Vouloir ne plus aimer c'eſt ce qu'elle ne peut,
Puiſqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut,
Ses chaiſnes ſont pour nous auſſi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

V.HO. IE viens vous apporter de faſcheuſes Nouvelles,
Mes filles, mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous ſçauroit long-temps diſſimuler,
Vos freres ſont aux mains, les Dieux ainſi l'ordonnent.

SAB. Ie veux bien l'avoüer, ces Nouvelles m'étonnent,
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.
Ne nous conſolez point, contre tant d'infortune
La pitié parle en vain, la raiſon importune,
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aiſément faire en voſtre preſence
De noſtre deſeſpoir une fauſſe constance,
Mais quand on peut ſans honte eſtre ſans fermeté,
L'affecter au dehors, c'eſt une laſcheté:
L'uſage d'un tel art, nous le laiſſons aux hommes,
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort
S'abaiſſe à noſtre exemple à ſe plaindre du Sort;
Recevez ſans fremir ces mortelles alarmes,
Voyez couler nos pleurs ſans y meſler vos larmes,
Enfin pour toute grace en de tels déplaiſirs,
Gardez voſtre constance, & ſouffrez nos ſoûpirs.

V.HO. Loin de blaſmer les pleurs que je vous voy répandre,
Ie croy faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et cederois peut-eſtre à de ſi rudes coups,
Si je prenois icy meſme intereſt que vous.
Non qu'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos freres,
Tous trois me ſont encor des perſonnes bien cheres,
Mais enfin l'amitié n'eſt pas du meſme rang,
Et n'a point les effets de l'amour, ny du ſang.
Ie ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante,
Ie puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.

Ils ſont, graces aux Dieux, dignes de leur Patrie,
Aucun étonnement n'a leur gloire fleſtrie,
Et j'ay veu leur honneur croiſtre de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque foibleſſe ils l'avoient mandiée,
Si leur haute vertu ne l'euſt repudiée,
Ma main bien-toſt ſur eux m'euſt vangé hautement
De l'affront que m'euſt fait ce mol conſentement.
Mais lors qu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Ie ne le cele point, j'ay joint mes vœux aux voſtres,
Si le Ciel pitoyable euſt écouté ma voix,
Albe ſeroit reduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantoſt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſoüillez du ſang des Curiaces,
Et de l'evenement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en diſpoſe,
Sur leur ordre eternel mon eſprit ſe repoſe,
Il s'arme en ce beſoin de generoſité,
Et du bonheur public fait ſa felicité.
Taſchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines,
Et ſongez toutes deux que vous étes Romaines,
Vous l'étes deuenuë, & vous l'étes encor.
Vn ſi glorieux titre eſt un digne treſor.
Vn jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome ſe fera craindre à l'égal du Tonnerre,
Et que tout l'Vnivers tremblant deſſous ſes loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois.
Les Dieux à noſtre Ænée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, IVLIE.

V.HO. NOus venez-vous, Iulie, apprendre la victoire?
IVL. Mais plûtoſt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt Sujette d'Albe, & vos fils ſont défaits,
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.
V.HO. O d'un triſte combat effet vraiment funeſte!
Rome eſt Sujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoûpir!
Non non, cela n'eſt point, on vous trompe, Iulie,
Rome n'eſt point Sujette, ou mon fils eſt ſans vie,
Ie connoy mieux mon ſang, il ſçait mieux ſon devoir.
IVL. Mille de nos remparts comme moy l'ont pû voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres,
Mais comme il s'eſt veu ſeul contre trois adverſaires,
Prés d'eſtre enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.
V.HO. Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce laſche ils ont donné retraite.
IVL. Ie n'ay rien voulu voir aprés cette défaite.
CAM. O mes freres! *V.HO.* Tout-beau, ne les pleurez pas tous,
Deux joüiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:
Ce bonheur a ſuivy leur courage invaincu
Qu'ils ont veu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point veuë obeïr qu'à ſon Prince,
Ny d'un Etat voiſin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irreparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à noſtre front,
Pleurez le deshonneur de toute noſtre race,
Et l'opprobre eternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.
IVL. Que vouliez-vous qu'il fiſt contre trois? *V.HO.* Qu'il mouruſt,
Ou qu'un beau deſeſpoir alors le ſecouruſt.
N'euſt-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome euſt été du moins un peu plus tard Sujette,
Il euſt avec honneur laiſſé mes cheveux gris,
Et c'étoit de ſa vie un aſſez digne prix.

Il eſt de tout ſon ſang contable à ſa Patrie,
Chaque goute épargnée a ſa gloire fleſtrie,
Chaque inſtant de ſa vie après ce laſche tour
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
I'en rompray bien le cours, & ma juſte colere,
Contre un indigne fils uſant des droits d'un pere,
Sçaura bien faire voir dans ſa punition
L'éclatant deſaveu d'une telle action.

SAB. Ecoutez un peu moins ces ardeurs genereuſes,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

V.HO. Sabine, voſtre cœur ſe conſole aiſément,
Nos malheurs jusqu'icy vous touchent foiblement,
Vous n'avez point encor de part à nos miſeres,
Le Ciel vous a ſauvé voſtre époux & vos freres,
Si nous ſommes Sujets, c'eſt de voſtre païs,
Vos freres ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis,
Et voyant le haut point où leur gloire ſe monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais voſtre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bien-toſt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en ſa faveur ſont de foibles défenſes.
I'atteſte des grands Dieux les ſupreſmes Puiſſances
Qu'avant ce jour finy, ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte de Romains.

SAB. Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
Dieux! verrons-nous toûjours des malheurs de la ſorte?
Nous faudra-t'il toûjours en craindre de plus grands,
Et toûjours redouter la main de nos parens?

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

V.HO. NE me parlez jamais en faveur d'un infame,
Qu'il me fuye à l'égal des freres de ſa femme,
Pour conſerver un ſang qu'il tient ſi précieux
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteſte
Le ſouverain pouvoir de la troupe celeſte....

CAM. Ah! mon pere, prenez un plus doux ſentiment,
Vous verrez Rome meſme en uſer autrement,
Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuſer la vertu ſous le nombre accablée.

V.HO. Le jugement de Rome eſt peu pour mon regard,
Camille, je ſuis pere, & j'ay mes droits à part.
Ie ſçay trop comme agit la vertu veritable,
C'eſt ſans en triompher que le nombre l'accable,
Et ſa maſle vigueur toûjours en meſme point
Succombe ſous la force & ne luy céde point.
Taiſez-vous, & ſçachons ce que nous veut Valere.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VAL. ENvoyé par le Roy pour conſoler un pere,
Et pour luy témoigner... *V.HO.* N'en prenez aucun ſoin,
C'eſt un ſoulagement dont je n'ay pas beſoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'oſter une main ennemie.
Tous deux pour leur païs ſont morts en gens d'honneur,
Il me ſuffit. *VAL.* Mais l'autre eſt un rare bonheur,

De tous les trois chez vous il doit tenir la place.
V.HO. Que n'a-t'on veu perir en luy le nom d'Horace!
VAL. Seul vous le mal-traitez après ce qu'il a fait.
V.HO. C'eſt à moy ſeul auſſi de punir ſon forfait.
VAL. Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite?
V.HO. Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite?
VAL. La fuite eſt glorieuſe en cette occaſion.
V.HO. Vous redoublez ma honte & ma confuſion,
Certes l'exemple eſt rare, & digne de memoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.
VAL. Quelle confuſion, & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome, & luy gaigne un Empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aſpire?
V.HO. Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire enfin,
Lors qu'Albe ſous ſes loix range noſtre Deſtin?
VAL. Que parlez-vous icy d'Albe, & de ſa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire?
V.HO. Ie ſçay que par ſa fuite il a trahy l'Etat.
VAL. Ouy, s'il euſt en fuyant terminé le combat;
Mais on a bien-toſt veu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui ſçavoit ménager l'avantage de Rome.
V.HO. Quoy, Rome donc triomphe! *VAL.* Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette avanture,
Tous trois étant bleſſez, & luy ſeul ſans bleſſure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſçait bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux,
Il fuit pour mieux combatre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas, ou plus, ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre, ou plus, ou moins bleſſé;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſeparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartez,
Se retourne, & déja les croit demy-domptez,
Il attend le premier, & c'étoit voſtre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroiſtre un grand cœur,
Le ſang qu'il a perdu rallentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire,
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frere,

Il ſe haſte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
Il trouve en les joignant que ſon frere n'eſt plus.
CAM. Helas! *VAL.* Tout hors d'haleine il prend pourtant ſa place,
Et redouble bien-toſt la victoire d'Horace,
Son courage ſans force eſt un debile appuy,
Voulant vanger ſon frere il tombe auprès de luy.
L'air reſonne des cris qu'au Ciel chacun envoye,
Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joye.
Comme noſtre Heros ſe voit près d'achever,
C'eſt peu pour luy de vaincre, il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux Manes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adverſaires,
C'eſt à ſes intereſts que je vay l'immoler,
Dit-il, & tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux-deux n'étoit pas incertaine,
L'Albain percé de coups ne ſe traiſnoit qu'à peine,
Et comme une victime aux marches de l'Autel,
Il ſembloit preſenter ſa gorge au coup mortel.
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut, ſans défenſe,
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.
V.HO. O mon fils, ô ma joye, ô l'honneur de nos jours!
O d'un Etat panchant l'inesperé ſecours!
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace,
Appuy de ton païs, & gloire de ta race!
Quand pourray-je étouffer dans tes embraſſemens
L'erreur dont j'ay formé de ſi faux ſentimens?
Quand pourra mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'allegreſſe?
VAL. Vos careſſes bien-toſt pourront ſe déployer,
Le Roy dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prepare
D'un ſacrifice aux Dieux pour un bonheur ſi rare.
Aujourd'huy ſeulement on s'acquite vers eux
Par des chants de victoire, & par de ſimples vœux,
C'eſt où le Roy le méne, & tandis il m'envoye
Faire office vers vous de douleur & de joye.
Mais cet office encor n'eſt pas aſſez pour luy,
Il y viendra luy-meſme & peut-eſtre aujourd'huy;
Il croit mal reconnoiſtre une vertu ſi pure,
Si de ſa propre bouche il ne vous en aſſeure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.
V.HO. De tels remercimens ont pour moy trop d'éclat,

Et je me tiens déja trop payé par les voſtres
Du ſervice d'un fils & du ſang des deux autres.
VAL. Il ne ſçait ce que c'eſt d'honorer à demy,
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemy
Fait qu'il tient cet honneur qu'il luy plaiſt de vous faire
Au deſſous du merite, & du fils, & du pere.
Ie vay luy témoigner quels nobles ſentimens
La vertu vous inſpire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour ſon ſervice.
V.HO. Ie vous dévray beaucoup pour un ſi bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

V.HO. MA fille, il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs,
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous eſtre doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte eſt aiſée à reparer dans Rome:
Après cette victoire il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la Nouvelle,
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle,
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux
Luy donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous:
Mais j'eſpere aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage
Fera bien-toſt regner ſur un ſi noble cœur
Le genereux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette laſche triſteſſe,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foibleſſe,
Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un meſme flanc
Le Ciel vous a tous deux formez d'un meſme ſang.

SCENE IV.

CAMILLE.

OVy, je luy feray voir par d'infaillibles marques
Qu'un veritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un Aſtre injurieux nous donne pour parens.
Tu blaſmes ma douleur, tu l'oſes nommer laſche,
Ie l'aime d'autant plus que plus elle te faſche,
Impitoyable pere, & par un juſte effort
Ie la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fuſt doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portaſt tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joye & de douleur, d'eſperance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'évenemens,
Et le piteux joüet de plus de changemens?
Vn Oracle m'aſſeure, un ſonge me travaille,
La Paix calme l'effroy que me fait la bataille,
Mon Hymen ſe prépare, & preſque en un moment
Pour combattre mon frere on choiſit mon amant.
Ce choix me deſeſpere, & tous le deſavoüent,
La partie eſt rompuë, & les Dieux la renoüent:
Rome ſemble vaincuë, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O Dieu, ſentois-je alors des douleurs trop legeres,
Pour le malheur de Rome, & la mort de deux freres?
Et me flatois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelque eſpoir?
Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperduë en reçoit la Nouvelle;
Son rival me l'apprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le recit odieux,
Il porte ſur le front une allegreſſe ouverte
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et baſtiſſant en l'air ſur le malheur d'autruy,
Auſſi-bien que mon frere il triomphe de luy.

Mais ce n'eſt rien encor au prix de ce qui reſte.
On demande ma joye en un jour ſi funeſte,
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi legitime,
Se plaindre eſt une honte, & ſoûpirer un crime,
Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtime heureux,
Et ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point genereux.
Dégenerons, mon cœur, d'un ſi vertueux pere,
Soyons indigne ſœur d'un ſi genereux frere,
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abatu
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoy bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu que ſçauroit-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect,
Loin d'éviter ſes yeux, croiſſez à ſon aſpect,
Offenſez ſa victoire, irritez ſa colere,
Et prenez, s'il ſe peut, plaiſir à luy déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCVLE.[a]

[a] *Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.*

HOR. MA ſœur, voicy le bras qui vange nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos Destins contraires,
Qui nous rend maiſtres d'Albe, enfin voicy le bras
Qui ſeul fait aujourd'huy le ſort de deux Etats.
Voy ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rens ce que tu dois à l'heur de ma victoire.
CAM. Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je luy dois.
HOR. Rome n'en veut point voir après de tels explois,
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes
Sont trop payez de ſang pour exiger des larmes,
Quand la perte eſt vangée, on n'a plus rien perdu.
CAM. Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Ie ceſſeray pour eux de paroiſtre affligée,
Et j'oubliray leur mort que vous avez vangée.
Mais qui me vangera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment?

HOR. Que dis-tu, malheureuſe? *CAM.* O mon cher Curiace!
HOR. O d'une indigne ſœur inſupportable audace!
D'un ennemy public dont je reviens vainqueur
Le nom eſt dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vangeance aſpire!
Ta bouche la demande; & ton cœur la reſpire!
Suy moins ta paſſion, regle mieux tes deſirs,
Ne me fay plus rougir d'entendre tes ſoûpirs,
Tes flames deſormais doivent eſtre étouffées,
Banny-les de ton ame, & ſonge à mes trophées,
Qu'ils ſoient doreſnavant ton unique entretien.
CAM. Donne-moy donc, barbare, un cœur comme le tien,
Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rens-moy mon Curiace, ou laiſſe agir ma flame.
Ma joye & mes douleurs dépendoient de ſon ſort,
Ie l'adorois vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avois laiſſée,
Tu ne revois en moy qu'une amante offenſée,
Qui comme une Furie attachée à tes pas
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre alteré de ſang, qui me défens les larmes,
Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au Ciel élevant tes exploits
Moy-meſme je le tuë une ſeconde fois.
Puiſſent tant de malheurs accompagner ta vie
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et toy bien-toſt ſoüiller par quelque laſcheté
Cette gloire ſi chere à ta brutalité.
HOR. O Ciel, qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel deshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait noſtre bonheur,
Et préfere du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intereſts de Rome.
CAM. Rome, l'unique objet de mon reſſentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a veu naiſtre, & que ton cœur adore!
Rome enfin que je hay parce qu'elle t'honore!
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurez
Sapper ſes fondemens encor mal aſſeurez,
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie,

Que cent Peuples unis des bouts de l'Vnivers
Paſſent pour la détruire, & les monts, & les mers,
Qu'elle meſme ſur ſoy renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles:
Que le couroux du Ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un deluge de feux.
Puiſſay-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre:
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoûpir,
Moy ſeule en eſtre cauſe, & mourir de plaiſir.

[a] *Il met la main à l'épée, & pourſuit ſa ſœur qui s'enfuit.*

HOR.[a] C'eſt trop, ma patience à la raiſon fait place.
Va dedans les Enfers plaindre ton Curiace.

[b] *Derriere le theatre.*

CAM.[b] Ah, traiſtre! *HOR.*[c] Ainſi reçoive un châtiment ſoudain

[c] *Il revient ſur le theatre.*

Quiconque oſe pleurer un ennemy Romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCVLE.

PRO. QVe venez-vous de faire? *HOR.* Vn acte de justice.
Vn ſemblable forfait veut un pareil ſupplice.
PRO. Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.
HOR. Ne me dy point qu'elle eſt, & mon ſang, & ma ſœur.
Mon pere ne peut plus l'avoüer pour ſa fille,
Qui maudit ſon païs renonce à ſa famille,
Des noms ſi pleins d'amour ne luy ſont plus permis,
De ſes plus chers parens il fait ſes ennemis,
Le ſang meſme les arme en haine de ſon crime,
La plus prompte vangeance en eſt plus legitime,
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant.

SCENE

SCENE VII.

HORACE, SABINE, PROCVLE.

SAB. AQuoy s'arreſte icy ton illustre colere?
Vien voir mourir ta ſœur dans les bras de ton pere,
Vien repaiſtre tes yeux d'un ſpectacle ſi doux;
Ou ſi tu n'es point las de ces genereux coups,
Immole au cher païs des vertueux Horaces
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces,
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Ioins Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos miſeres,
Ie ſoûpire comme elle & déplore mes freres,
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois:
Qu'après ſon châtiment ma faute continuë.
HOR. Seche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma veuë,
Rens-toy digne du nom de ma chaſte moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flame
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
C'eſt à toy d'élever tes ſentimens aux miens,
Non à moy de deſcendre à la honte des tiens.
Ie t'aime, & je connoy la douleur qui te preſſe,
Embraſſe ma vertu pour vaincre ta foibleſſe,
Participe à ma gloire au lieu de la ſoüiller,
Taſche à t'en revétir, non à m'en dépoüiller.
Es-tu de mon honneur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que ſœur, & te reglant ſur moy
Fay-toy de mon exemple une immuable loy.
SAB. Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Ie ne t'impute point les pertes que j'ay faites,
I'en ay les ſentimens que je dois en avoir,
Et je m'en prens au Sort plûtoſt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la poſſeder je dois eſtre inhumaine,
Et ne puis voir en moy la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne ſont que pour nous.
Pourquoy veux-tu, cruel, agir d'une autre ſorte?
Laiſſe en entrant icy tes lauriers à la porte,
Meſle tes pleurs aux miens. Quoy? ces laſches diſcours
N'arment point ta vertu contre mes triſtes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere?
Que Camille eſt heureuſe! elle a pû te déplaire,
Elle a receu de toy ce qu'elle a prétendu,
Et recouvrè là bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me preſſe,
Ecoute la pitié, ſi ta colere ceſſe,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs
A punir ma foibleſſe, ou finir mes douleurs.
Ie demande la mort pour grace, ou pour ſupplice,
Qu'elle ſoit un effet d'amour, ou de juſtice,
N'importe, tous ſes traits n'auront rien que de doux,
Si je les voy partir de la main d'un époux.

HOR. Quelle injuſtice aux Dieux, d'abandonner aux femmes
Vn empire ſi grand ſur les plus belles ames,
Et de ſe plaire à voir de ſi foibles vainqueurs
Regner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle reduite!
Rien ne la ſçauroit plus garantir que la fuite.
Adieu, ne me ſuy point, ou retien tes ſoûpirs.

[a] *Elle eſt ſeule.* *SAB.* [a] O colere, ô pitié ſourdes à mes deſirs!
Vous negligez mon crime, & ma douleur vous laſſe,
Et je n'obtiens de vous ny ſupplice, ny grace.
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort,
Et n'employons après que nous à noſtre mort.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

V.HO. RETIRONS nos regards de cet objet funeſte
Pour admirer icy le jugement celeſte. (faut
Quand la gloire nous enfle, il ſçait bien comme il
Confondre noſtre orgueil qui s'éleve trop haut,
Nos plaiſirs les plus doux ne vont point ſans triſteſſe,
Il meſle à nos vertus des marques de foibleſſe,
Et rarement accorde à noſtre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Ie ne plains point Camille, elle étoit criminelle,
Ie me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle:
Moy, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu Romain,
Toy, d'avoir par ſa mort deshonoré ta main.
Ie ne la trouve point injuſte, ny trop prompte,
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte,
Son crime, quoy qu'énorme & digne du trépas,
Etoit mieux impuny, que puny par ton bras.

HOR. Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maiſtre,
I'ay crû devoir le ſien aux lieux qui m'ont veu naiſtre:
Si dans vos ſentimens mon zéle eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma Deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma laſcheté
A ſi brutalement ſoüillé la pureté;
Ma main n'a pû ſouffrir de crime en voſtre race,
Ne ſouffrez point de tache en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honneur eſt bleſſé
Qu'un pere tel que vous ſe montre intereſſé,
Son amour doit ſe taire où toute excuſe eſt nulle,
Luy-meſme il y prend part lors qu'il les diſſimule,

Et de ſa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.
V.HO. Il n'uſe pas toûjours d'une rigueur extreſme,
Il épargne ſes fils bien ſouvent pour ſoy-meſme,
Sa vieilleſſe ſur eux aime à ſe ſoûtenir,
Et ne les punit point de peur de ſe punir.
Ie te voy d'un autre œil que tu ne te regardes,
Ie ſçay.... Mais le Roy vient, je vois entrer ſes Gardes.

SCENE II.

TVLLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

V.HO. AH, Sire, un tel honneur a trop d'excés pour moy,
Ce n'eſt point en ce lieu que je doy voir mon Roy,
Permettez qu'à genoux.... *TVL.* Non, levez-vous, mon pere,
Ie fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
Vn ſi rare ſervice, & ſi fort important
Veut l'honneur le plus rare, & le plus éclatant:
Vous en aviez déja ſa parole pour gage,
Ie ne l'ay pas voulu differer davantage.
I'ay ſçeu par ſon rapport (& je n'en doutois pas)
Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que déja voſtre ame étant trop reſoluë,
Ma conſolation vous ſeroit ſuperfluë:
Mais je viens de ſçavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a ſuivy la valeur,
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique
Par ſes mains à ſon pere oſte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.
V.HO. Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.
TVL. C'eſt l'effet vertueux de voſtre experience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur ſuccéde au bonheur le plus doux;
Peu ſçavent comme vous s'appliquer ce remede,
Et dans leur intereſt toute leur vertu céde.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour voſtre affliction,

Ainſi que voſtre mal ſçachez qu'elle eſt extreſme,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.
VAL. Sire, puisque le Ciel entre les mains des Rois
Dépoſe ſa juſtice & la force des loix,
Et que l'Etat demande aux Princes legitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon Sujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir,
Souffrez... *V.HO.* Quoy? qu'on envoye un vainqueur au ſupplice?
TVL. Permettez qu'il acheve, & je feray juſtice.
I'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'eſt par elle qu'un Roy ſe fait un demy-Dieu,
Et c'eſt dont je vous plains qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre luy me demander juſtice.
VAL. Souffrez donc, ô grand Roy, le plus juſte des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les meritent,
Ajouſtez-y plûtoſt que d'en diminuer,
Nous ſommes tous encor preſts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur & periſſe en coupable,
Arrétez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez regner, le reſte des Romains,
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'Hymen durant nos bons Deſtins
Ont tant de fois uny des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le party contraire
N'intereſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frere,
Et qui ne ſoient forcez de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes,
L'authoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celuy de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'eſtre éclairez du nuptial flambeau
Elle voit avec luy ſon eſpoir au tombeau?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie,
Il a ſur nous un droit, & de mort, & de vie,

Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clemence il plaira l'endurer.
Ie pourrois ajouſter aux intereſts de Rome
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme;
Ie pourrois demander qu'on miſt devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau ſang, pour accuſer ſa rage,
D'un frere ſi cruel rejallir au viſage,
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir,
Son âge, & ſa beauté vous pourroient émouvoir:
Mais je hay ces moyens qui ſentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le ſacrifice,
Penſez-vous que les Dieux, vangeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce ſacrilege attireroit ſa peine,
Ne le conſiderez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats
Le bon Destin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puisque ces meſmes Dieux autheurs de ſa victoire
Ont permis qu'auſſi-toſt il en ſoüillaſt la gloire,
Et qu'un ſi grand courage après ce noble effort
Fuſt digne en meſme jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que voſtre Arreſt décide,
En ce lieu Rome a veu le premier parricide,
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des Cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les Dieux.

TVL. Défendez-vous, Horace. *HOR.* A quoy bon me défendre?
Vous ſçavez l'action, vous la venez d'entendre,
Ce que vous en croyez me doit eſtre une loy.
Sire, on ſe défend mal contre l'avis d'un Roy,
Et le plus innocent devient ſoudain coupable
Quand aux yeux de ſon Prince il paroit condamnable.
C'eſt crime qu'envers luy ſe vouloir excuſer,
Noſtre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer,
Et c'eſt à nous de croire alors qu'il en diſpoſe
Qu'il ne s'en prive point ſans une juste cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis preſt d'obeïr,
D'autres aiment la vie, & je la doy haïr.
Ie ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la ſœur il accuſe le frere,
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'huy,
Il demande ma mort, je la veux comme luy.

Vn ſeul point entre nous met cette difference,
Que mon honneur par-là cherche ſon aſſeurance,
Et qu'à ce meſme but nous voulons arriver,
Luy, pour fleſtrir ma gloire, & moy, pour la ſauver.
Sire, c'eſt rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere;
Suivant l'occaſion elle agit plus, ou moins,
Et paroit forte, ou foible, aux yeux de ſes témoins.
Le Peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force,
Il veut que ſes dehors gardent un meſme cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en faſſe toûjours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente:
Il veut qu'on ſoit égal en tout temps, en tous lieux,
Il n'examine point ſi lors on pouvoit mieux,
Ny que s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injustice accable & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds,
Et quand la Renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.
Ie ne vanteray point les exploits de mon bras,
Voſtre Majesté, Sire, a veu mes trois combats,
Il eſt bien malaiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-cy réponde,
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au deſſous;
Si bien que pour laiſſer une illustre memoire,
La mort ſeule aujourd'huy peut conſerver ma gloire.
Encor la falloit-il ſi-toſt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ay déja trop vécu.
Vn homme tel que moy voit ſa gloire ternie
Quand il tombe en peril de quelque ignominie,
Et ma main auroit ſçeu déja m'en garantir;
Mais ſans voſtre congé mon ſang n'oſe ſortir,
Comme il vous appartient, voſtre aveu doit ſe prendre,
C'eſt vous le deſrober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de genereux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moy ſoûtiendront vos lauriers,
Que voſtre Majesté deſormais m'en diſpenſe;
Et ſi ce que j'ay fait vaut quelque recompenſe,

Permettez, ô grand Roy, que de ce bras vainqueur
Ie m'immole à ma gloire, & non pas à ma sœur.

SCENE III.

TVLLE, VALERE, Le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SAB. SIre, écoutez Sabine, & voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur, & celles d'une femme,
Qui toute desolée à vos sacrez genoux
Pleure pour sa famille, & craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veüille avec cet artifice
Desrober un coupable au bras de la justice,
Quoy qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moy ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'Hymenée & son amour extresme
Font qu'il vit plus en moy qu'il ne vit en luy-mesme,
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'huy,
Il mourra plus en moy qu'il ne mourroit en luy.
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont reduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impieté de haïr un époux
Pour avoir bien servy les siens, l'Etat, & vous!
Aimer un bras soüillé du sang de tous mes freres!
N'aimer pas un mary qui finit nos miseres!
Sire, delivrez-moy par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer & de ne l'aimer pas.
I'en nommeray l'Arrest une faveur bien grande:
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,

Si je puis par mon sang appaiser la colere
Des Dieux qu'a pû fascher sa vertu trop severe,
Satisfaire en mourant aux Manes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.
V.HO. [a] Sire, c'est donc à moy de répondre à Valere, [a] *Au Roy.*
Mes enfans avec luy conspirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre, & s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
[b] Toy, qui par des douleurs à ton devoir contraires [b] *A Sabine.*
Veux quitter un mary pour rejoindre tes freres,
Va plûtost consulter leurs Manes genereux;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puisque le Ciel vouloit qu'elle fust asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois desavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soûpirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mary vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suy ton devoir comme eux.
[c] Contre ce cher époux Valere en vain s'anime, [c] *Au Roy.*
Vn premier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la loüange est deuë au lieu du châtiment
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas maudire la Patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infiny,
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puny.
Le seul amour de Rome a sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ay-je dit, Sire? il l'est, & ce bras paternel
L'auroit déja puny s'il étoit criminel,
I'aurois sçeu mieux user de l'entiere puissance
Que me donnent sur luy les droits de la naissance,
I'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
A souffrir ny d'affront, ny de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere,
Il a veu quel accueil luy gardoit ma colere,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat
Ie croyois que sa fuite avoit trahy l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moy vouloir vanger ma fille?

Et par quelle raiſon dans ſon juſte trépas
Prend-il un intereſt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des noſtres,
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
[a] *A Valere.* [a] Tu peux pleurer, Valere, & meſme aux yeux d'Horace,
Il ne prend intereſt qu'aux crimes de ſa race,
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui luy ceignent le front.
Lauriers, ſacrez rameaux qu'on veut reduire en poudre,
Vous qui mettez ſa teſte à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame coûteau
Qui fait choir les méchans ſous la main d'un bourreau?
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'huy ceſſeroit d'eſtre Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom?
Dy, Valere, dy-nous, ſi tu veux qu'il periſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſupplice?
Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font reſonner encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de ſa vaillance, & de noſtre bonheur?
Tu ne ſçaurois cacher ſa peine à ſa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire,
Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſoüiller un ſi beau iour.
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
[b] *Au Roy.* [b] Vous les préviendrez, Sire, & par un juſte Arreſt
Vous ſçaurez embraſſer bien mieux ſon intereſt,
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes debiles ans,
Rome aujourd'huy m'a veu pere de quatre enfans,
Trois en ce meſme jour ſont morts pour ſa querelle,
Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle,
N'oſtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appuy,
Et ſouffrez pour finir que je m'adreſſe à luy.

[a] Horace, ne croy pas que le Peuple ſtupide [a] *A Horace.*
Soit le maiſtre abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribuë à noſtre Renommée
Toûjours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux Rois, c'eſt aux Grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets,
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la veritable gloire,
Eux ſeuls des vrais Heros aſſeurent la memoire.
Vy toûjours en Horace, & toûjours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hay donc plus la vie, & du moins vy pour moy,
Et pour ſervir encor ton païs & ton Roy.
Sire, j'en ay trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.
VAL. Sire, permettez-moy.... *TVL.* Valere, c'eſt aſſez,
Vos diſcours par les leurs ne ſont pas effacez,
I'en garde en mon eſprit les forces plus preſſantes,
Et toutes vos raiſons me ſont encor preſentes.
Cette enorme action faite preſque à nos yeux
Outrage la Nature, & bleſſe juſqu'aux Dieux.
Vn premier mouvement qui produit un tel crime
Ne ſçauroit luy ſervir d'excuſe legitime,
Les moins ſeveres loix en ce point ſont d'accord,
Et ſi nous les ſuivons, il eſt digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoy que grand, enorme, inexcuſable,
Vient de la meſme épée, & part du meſme bras
Qui me fait aujourd'huy maiſtre de deux Etats.
Deux ſceptres en ma main, Albe à Rome aſſervie,
Parlent bien hautement en faveur de ſa vie.
Sans luy j'obeïrois où je donne la loy,
Et je ſerois Sujet où je ſuis deux fois Roy.
Aſſez de bons Sujets dans toutes les Provinces
Par des vœux impuiſſans s'acquitent vers leurs Princes.
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuſtres effets aſſeurer leurs Etats,
Et l'art & le pouvoir d'affermir des Couronnes
Sont des dons que le Ciel fait à peu de perſonnes,

De pareils ſerviteurs ſont les forces des Rois,
Et de pareils auſſi ſont au deſſus des loix.
Qu'elles ſe taiſent donc, que Rome diſſimule
Ce que dès ſa naiſſance elle vit en Romule;
Elle peut bien ſouffrir en ſon liberateur
Ce qu'elle a bien ſouffert en ſon premier auteur.
Vy donc, Horace, vy, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au deſſus de ton crime,
Sa chaleur genereuſe a produit ton forfait,
D'une cauſe ſi belle il faut ſouffrir l'effet.
Vy pour ſervir l'Etat, vy, mais aime Valere,
Qu'il ne reſte entre vous, ny haine, ny colere,
Et ſoit qu'il ait ſuivy l'amour, ou le devoir,
Sans aucun ſentiment reſous-toy de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de foibleſſe,
C'eſt en ſechant vos pleurs que vous vous montrerez
La veritable ſœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux Dieux demain un ſacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Preſtres avant que de ſacrifier
Ne trouvoient les moyens de le purifier.
Son pere en prendra ſoin; il luy ſera facile
D'appaiſer tout d'un temps les Manes de Camille.
Ie la plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
Ce que peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
Puiſqu'en un meſme jour l'ardeur d'un meſme zéle
Acheve le Deſtin de ſon amant, & d'elle,
Ie veux qu'un meſme jour témoin de leurs deux morts
En un meſme tombeau voye enfermer leurs corps.

F I N.

CINNA,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

OCTAVE CESAR AVGVSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Imperatrice.

CINNA, Fils d'une Fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, Fille de C. Toranius tuteur d'Auguste, & proscrit par luy durant le Trium-virat.

FVLVIE, Confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Affranchy d'Auguste.

EVANDRE, Affranchy de Cinna.

EVPHORBE, Affranchy de Maxime.

La Scene eſt à Rome.

CINNA,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMPATIENS deſirs d'une illustre vangeance
Dont la mort de mon pere a formé la naiſſance,
Enfans impetueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſeduite embraſſe aveuglément,
Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire :
Durant quelques momens ſouffrez que je respire,
Et que je conſidere, en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde, & ce que je pourſuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de ſa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste memoire
Que par ſa propre main mon pere maſſacré
Du Troſne où je le voy fait le premier degré ;
Quand vous me preſentez cette ſanglante image,
La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Ie m'abandonne toute à vos ardens transports,
Et croy pour une mort luy devoir mille morts.

Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,
I'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte,
Et je ſens refroidir ce boüillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.
Ouy, Cinna, contre moy moy-meſme je m'irrite
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoy que pour me ſervir tu n'apprehendes rien,
Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de teſtes,
Sans attirer ſur ſoy mille & mille tempeſtes,
L'iſſuë en eſt douteuſe, & le peril certain:
Vn amy déloyal peut trahir ton deſſein,
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon autheur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toy les coups dont tu le veux fraper,
Dans ſa ruine meſme il peut t'enveloper,
Et quoy qu'en ma faveur ton amour execute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chûte.
Ah: ceſſe de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vangeant ce n'eſt pas me vanger.
Vn cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemy qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on vange un pere?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble legere?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous noſtre effort,
Doit-on conſiderer ce que coûte ſa mort?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, laſches tendreſſes,
De jetter dans mon cœur vos indignes foibleſſes;
Et toy qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Luy céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte,
Montre-toy genereux ſouffrant qu'il te ſurmonte,
Plus tu luy donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE

SCENE II.

ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMI. IE l'ay juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoy que j'aime Cinna, quoy que mon cœur l'adore,
S'il me veut poſſeder, Auguſte doit perir,
Sa teſte eſt le ſeul prix dont il peut m'acquerir,
Ie luy prescris la loy que mon devoir m'impoſe.
FVL. Elle a pour la blaſmer une trop juſte cauſe,
Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
Digne ſang de celuy que vous voulez vanger:
Mais encor une fois ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devroit eſtre attiedie.
Auguſte chaque jour à force de bien-faits
Semble aſſez reparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroit ſi declarée,
Que vous étes chez luy la plus conſiderée,
Et de ſes Courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de luy parler pour eux.
ÆMI. Toute cette faveur ne me rend pas mon pere,
Et de quelque façon que l'on me conſidere,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en credit,
Ie demeure toûjours la fille d'un Proscrit.
Les bien-faits ne font pas toûjours ce que tu penſes,
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour ſans changer mon courage,
Ie ſuis ce que j'étois, & je puis davantage,
Et des meſmes preſens qu'il verſe dans mes mains
I'achéte contre luy les eſprits des Romains.
Ie recevrois de luy la place de Livie
Comme un moyen plus ſeur d'attenter à ſa vie,
Pour qui vange ſon pere il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bien-faits.
FVL. Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubly
Par quelles cruautez ſon Troſne eſt eſtably;

Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
Pour vanger voſtre perte en vangeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre,
Qui vit haï de tous, ne ſçauroit long-temps vivre,
Remettez à leurs bras les communs intereſts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

ÆMI. Quoy, je le haïray ſans taſcher de luy nuire?
I'attendray du hazard qu'il oſe le détruire,
Et je ſatisferay des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure, & des vœux impuiſſans?
Sa perte que je veux me deviendroit amere
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere;
Et tu verrois mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui le faiſant perir ne me vangeroit pas.
C'eſt une laſcheté que de remettre à d'autres
Les intereſts publics qui s'attachent aux noſtres.
Ioignons à la douceur de vanger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Æmilie,
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris,
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FVL. Voſtre amour à ce prix n'eſt qu'un preſent funeſte
Qui porte à voſtre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Æmilie, à quoy vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſez,
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

ÆMI. Ah! tu ſçais me fraper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je luy fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir,
Mon eſprit en deſordre à ſoy-meſme s'oppoſe,
Ie veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe,
Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Céde aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout-beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte,
Tu vois bien des hazards, ils ſont grands, mais n'importe,
Cinna n'eſt pas perdu pour eſtre hazardé.
De quelques Legions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe ſa vie eſt maiſtre de la ſienne;

Plus le peril eſt grand, plus doux en eſt le fruit,
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoy qu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna periſſe,
Aux Manes paternels je doy ce ſacrifice,
Cinna me l'a promis en recevant ma foy,
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moy.
Il eſt tard après tout de m'en vouloir dédire,
Aujourd'huy l'on s'aſſemble, aujourd'huy l'on conſpire,
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'huy,
Et c'eſt à faire enfin à mourir après luy.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMI. MAis le voicy qui vient. Cinna, voſtre Aſſemblée
Par l'effroy du peril n'eſt-elle point troublée,
Et reconnoiſſez-vous au front de vos amis
Qu'ils ſoient preſts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CIN. Iamais contre un Tyran entrepriſe conceuë
Ne permit d'eſperer une ſi belle iſſuë,
Iamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurez ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portez avec tant d'allegreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moy ſervir une Maîtreſſe;
Et tous font éclater un ſi puiſſant couroux,
Qu'ils ſemblent tous vanger un pere comme vous.

ÆMI. Ie l'avois bien préveu, que pour un tel ouvrage
Cinna ſçauroit choiſir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaiſes mains
L'intereſt d'Æmilie, & celuy des Romains.

CIN. Pleuſt aux Dieux que vous-meſme euſſiez veu de quel zéle
Cette troupe entreprend une action ſi belle!
Au ſeul nom de Ceſar, d'Auguſte, & d'Empereur,
Vous euſſiez veu leurs yeux s'enflamer de fureur,
Et dans un meſme inſtant par un effet contraire
Leur front paſlir d'horreur, & rougir de colere.
Amis, leur ay-je dit, *voicy le jour heureux*
Qui doit conclurre enfin nos deſſeins genereux,
Le Ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme,

Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce Tigre alteré de tout le ſang Romain.
Combien pour le répandre a-t'il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis, & de ligues,
Tantoſt amy d'Antoine, & tantoſt ennemy,
Et jamais inſolent ny cruel à demy?
Là par un long recit de toutes les miſeres
Que durant noſtre enfance ont enduré nos peres,
Renouvelant leur haine avec leur ſouvenir,
Ie redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Ie leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles,
Où l'Aigle abatoit l'Aigle, & de chaque coſté
Nos Legions s'armoient contre leur liberté;
Où les meilleurs ſoldats, & les Chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir eſclaves;
Où pour mieux aſſeurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'Vnivers,
Et l'execrable honneur de luy donner un maiſtre
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traiſtre,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combatoient ſeulement pour le choix des Tyrans.
I'ajouſte à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inéxorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au Senat,
Et pour tout dire enfin, de leur Trium-virat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repreſenter les Tragiques hiſtoires.
Ie les peins dans le meurtre à l'envy triomfans,
Rome entiere noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinez dans les Places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs Dieux domeſtiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mary par ſa femme en ſon lit égorgé,
Le fils tout degouttant du meurtre de ſon pere,
Et ſa teſte à la main demandant ſon ſalaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous diray-je les noms de ces grands perſonnages
Dont j'ay dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux Proſcrits, ces demy-Dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiez jusques ſur les Autels?

Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels fremiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoy que mal figurez,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurez?
Ie n'ay point perdu temps, & voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
I'ajouſte en peu de mots: *Toutes ces cruautez,*
La perte de nos biens & de nos libertez,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrez ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter dans le troſne, & nous donner des loix:
Mais nous pouvons changer un Deſtin ſi funeſte,
Puiſque de trois Tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'appuy
Perdant, pour regner ſeul, deux méchans comme luy.
Luy mort, nous n'avons point de vangeur, ny de maiſtre,
Avec la liberté Rome s'en va renaiſtre,
Et nous meriterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion tandis qu'elle eſt propice,
Demain au Capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Iuſtice à tout le Monde à la face des Dieux.
Là presque pour ſa ſuite il n'a que noſtre troupe,
C'eſt de ma main qu'il prend, & l'encens, & la coupe,
Et je veux pour ſignal, que cette meſme main
Luy donne au lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frapée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée,
Faites voir après moy ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres Ayeux de qui vous êtes nez.
A peine ay-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble ſerment le vœu d'eſtre fidelle,
L'occaſion leur plaiſt, mais chacun veut pour ſoy
L'honneur du premier coup que j'ay choiſy pour moy.
La raiſon regle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'aſſeurent de la porte,
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Preſte au moindre ſignal que je voudray donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en ſommes,
Demain, j'attens la haine ou la faveur des hommes,

Le nom de parricide, ou de liberateur,
Ceſar celuy de Prince, ou d'un uſurpateur.
Du ſuccès qu'on obtient contre la Tyrannie
Dépend, ou noſtre gloire, ou noſtre ignominie,
Et le Peuple inégal à l'endroit des Tyrans,
S'il les deteſte morts, les adore vivans.
Pour moy, ſoit que le Ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire, ou me livre au ſupplice,
Que Rome ſe declare, ou pour, ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout mē ſemblera doux.
ÆMI. Ne crains point de ſuccès qui ſoüille ta memoire,
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en peril ta vie, & non-pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie.
La ſplendeur de leurs noms en eſt-elle obſcurcie?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins?
Ne les conte-t'on plus pour les derniers Romains?
Leur memoire dans Rome eſt encor précieuſe,
Autant que de Ceſar la vie eſt odieuſe:
Si leur vainqueur y regne, ils y ſont regrettez,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaitez.
Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie,
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie,
Souvien-toy du beau feu dont nous ſommes épris,
Qu'auſſi-bien que la gloire Æmilie eſt ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me ſont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occaſion méne Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FVLVIE.

EVA. SEigneur, Ceſar vous mande, & Maxime avec vous.
CIN. Et Maxime avec moy! le ſçais-tu bien, Evandre?
EVA. Polyclete eſt encor chez vous à vous attendre,
Et fuſt venu luy-meſme avec moy vous chercher,
Si ma dexterité n'euſt ſceu l'en empeſcher.

Ie vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe,
Il preſſe fort. *ÆMI.* Mander les Chefs de l'entrepriſe!
Tous deux! en meſme temps! vous étes découverts.
CIN. Eſperons mieux, de grace. *ÆMI.* Ah! Cinna, je te perds,
Et les Dieux obſtinez à nous donner un maiſtre
Parmy tes vrais amis ont meſlé quelque traiſtre.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout apris;
Quoy, tous deux! & ſi-toſt que le conſeil eſt pris!
CIN. Ie ne vous puis celer que ſon ordre m'étonne,
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne,
Maxime eſt comme moy de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-eſtre en imprudens.
ÆMI. Sois moins ingenieux à te tromper toy-meſme,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extreſme,
Et puiſque deſormais tu ne peux me vanger,
Deſrobe au moins ta teſte à ce mortel danger,
Fuy d'Auguſte irrité l'implacable colere;
Ie verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon pere,
N'aigry point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me reduy point à pleurer mon amant.
CIN. Quoy! ſur l'illuſion d'une terreur Panique
Trahir vos intereſts & la cauſe publique!
Par cette laſcheté moy-meſme m'accuſer,
Et tout abandonner quand il faut tout oſer!
Que feront nos amis, ſi vous étes deceuë?
ÆMI. Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſçeuë?
CIN. S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Ie deviendrois ſuſpect à tarder davantage,
Adieu, raffermiſſez ce genereux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un Deſtin rigoureux,
Ie mourray tout enſemble heureux & malheureux,
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.
ÆMI. Ouy, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble ſe diſſipe & ma raiſon revient,
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe,
Tu voudrois fuïr en vain, Cinna, je le confeſſe,

Si tout eſt découvert, Auguſte a ſçeu pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez-luy cette maſle aſſeurance
Digne de noſtre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en Citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après-toy rien icy me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur auſſi-toſt percé des meſmes coups....

CIN. Ah! ſouffrez que tout mort je vive encor en vous,
Et du moins en mourant permettez que j'eſpere
Que vous ſçaurez vanger l'amant avec le pere.
Rien n'eſt pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne ſçait ny vos deſſeins, ny ce qui m'eſt promis,
Et leur parlant tantoſt des miſeres Romaines
Ie leur ay teu la mort qui fait naiſtre nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intereſts
D'un ſi parfait amour ne trahiſt les ſecrets.
Il n'eſt ſçeu que d'Evandre, & de voſtre Fulvie.

ÆMI. Avec moins de frayeur je vay donc chez Livie,
Puiſque dans ton peril il me reſte un moyen
De faire agir pour toy ſon credit & le mien.
Mais ſi mon amitié par là ne te delivre,
N'eſpere pas qu'enfin je veüille te ſurvivre,
Ie fais de ton Deſtin des regles à mon ſort,
Et j'obtiendray ta vie, ou je ſuivray ta mort.

CIN. Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-meſme.

ÆMI. Va-t'en, & ſouvien-toy ſeulement que je t'aime.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de Courtiſans.

AVG. QVe chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre icy,
Vous Cinna, demeurez, & vous Maxime auſſi.[a]
Cet empire abſolu ſur la Terre & ſur l'Onde,
Ce pouvoir ſouverain que j'ay ſur tout le Monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un Courtiſan flateur la preſence importune,
N'eſt que de ces beautez dont l'éclat ébloüit,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-toſt qu'on en joüit.
L'ambition déplaiſt quand elle eſt aſſouvie,
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie,
Et comme noſtre eſprit jusqu'au dernier ſoûpir
Toûjours vers quelque objet pouſſe quelque deſir,
Il ſe raméne en ſoy n'ayant plus où ſe prendre,
Et monté ſur le faiſte il aſpire à deſcendre.
I'ay ſouhaité l'Empire, & j'y ſuis parvenu,
Mais en le ſouhaitant je ne l'ay pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ay trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,
Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a precedé dans ce pouvoir ſupreſme,
Le grand Ceſar mon pere en a joüy de meſme,
D'un œil ſi different tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoyen dans le ſein de ſa ville,
L'autre tout debonnaire, au milieu du Senat,
A veu trancher ſes jours par un aſſaſſinat.

[a] *Tous ſe retirent, à la reſerve de Cinna & de Maxime.*

Ces exemples récens ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devoit conduire,
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur :
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du Destin qui geſne nos penſées
N'eſt pas toûjours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un perit un autre eſt conſervé.
Voila, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mecéne,
Pour reſoudre ce point avec eux debatu
Prenez ſur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſiderez point cette grandeur ſupreſme,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moy-meſme,
Traitez-moy comme amy, non comme Souverain;
Rome, Auguste, l'Etat, tout eſt en voſtre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un Monarque, ou d'une Republique,
Voſtre avis eſt ma regle, & par ce ſeul moyen
Ie veux eſtre Empereur, ou ſimple Citoyen.

CIN. Malgré noſtre ſurpriſe & mon inſuffiſance,
Ie vous obeïray, Seigneur, ſans complaiſance,
Et mets bas le reſpect qui pourroit m'empeſcher
De combatre un avis où vous ſemblez pancher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de voſtre gloire
Que vous allez ſoüiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez voſtre ame à ces impreſſions,
Iusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs legitimes,
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'étes justement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la Terre,
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquerans
Pour eſtre uſurpateurs ne ſont pas des Tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervy des Provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes Princes:

C'eſt ce que fit Ceſar, il vous faut aujourd'huy
Condamner ſa memoire, ou faire comme luy.
Si le pouvoir ſupreſme eſt blaſmé par Auguste,
Ceſar fut un Tyran, & ſon trépas fut juste,
Et vous devez aux Dieux conte de tout le ſang
Dont vous l'avez vangé pour monter à ſon rang.
N'en craignez point, Seigneur, les triſtes Destinées,
Vn plus puiſſant Démon veille ſur vos années,
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet,
Et qui l'a voulu perdre, au meſme instant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'execute,
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute;
Enfin s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maiſtre de l'Vnivers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire, & j'estime
Que ce peu que j'ay dit eſt l'avis de Maxime.

MAX. Ouy, j'accorde qu'Auguste a droit de conſerver
L'Empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver,
Et qu'au prix de ſon ſang, au peril de ſa teſte,
Il a fait de l'Etat vne juste conqueste:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par là Ceſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt voſtre bien,
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien,
Il le peut à ſon choix garder, ou s'en défaire,
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté,
Eſclave des grandeurs où vous étes monté!
Poſſedez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſedent,
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cédent,
Et faites hautement connoiſtre enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au deſſous de vous.
Voſtre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous luy voulez donner voſtre toute-puiſſance,
Et Cinna vous impute à crime capital,
La liberalité vers le païs natal!
Il appelle remords l'amour de la Patrie!
Par la haute vertu la gloire eſt donc fleſtrie,
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.

Ie veux bien avoüer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoiſſance eſt au deſſus du don?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,
Voſtre gloire redouble à mépriſer l'Empire,
Et vous ſerez fameux chez la Posterité
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſupreſme,
Mais pour y renoncer il faut la vertu meſme,
Et peu de genereux vont jusqu'à dédaigner,
Après un ſceptre acquis, la douceur de regner.
Conſiderez d'ailleurs que vous regnez dans Rome,
Où de quelque façon que voſtre Cour vous nomme,
On hait la Monarchie, & le nom d'Empereur
Cachant celuy de Roy ne fait pas moins d'horreur.
Ils paſſent pour Tyran quiconque s'y fait maiſtre,
Qui le ſert, pour eſclave, & qui l'aime, pour traiſtre,
Qui le ſouffre a le cœur laſche, mol, abatu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines,
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines,
Peut-eſtre que l'vnziéme eſt preſte d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le Ciel vous envoye,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voye.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers,
Il eſt beau de mourir maiſtre de l'Vnivers,
Mais la plus belle mort ſoüille noſtre memoire
Quand nous avons pû vivre & croiſtre noſtre gloire.

CIN. Si l'amour du païs doit icy prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir,
Et cette liberté qui luy ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celuy qu'un bon Prince apporte à ſes Etats.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec discernement punit & recompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le Peuple eſt maiſtre, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte,

Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'authorité livrée aux plus ſeditieux.
Ces petits Souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celuy qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du Public largement ils moiſſonnent,
Aſſeurez que chacun leur pardonne aiſément,
Esperant à ſon tour un pareil traitement.
Le pire des Etats c'eſt l'Etat populaire.

AVG. Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
Avec le premier lait ſuccent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAX. Ouy, Seigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obstinée,
Son Peuple qui s'y plaiſt en fuit la gueriſon,
Sa coûtume l'emporte, & non-pas la raiſon,
Et cette vieille erreur que Cinna veut abatre
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolaſtre,
Par qui le Monde entier aſſervy ſous ſes loix
L'a veu cent fois marcher ſur la teſte des Rois,
Son Epargne s'enfler du ſac de leurs Provinces;
Que luy pouvoient de plus donner les meilleurs Princes?
I'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien receus toutes ſortes d'Etats,
Chaque Peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſçauroit changer ſans luy faire une injure:
Telle eſt la loy du Ciel, dont la ſage équité
Seme dans l'Vnivers cette diverſité.
Les Macedoniens aiment le Monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique,
Les Parthes, les Perſans veulent des Souverains,
Et le ſeul Conſulat eſt bon pour les Romains.

CIN. Il eſt vray que du Ciel la prudence infinie
Depart à chaque Peuple un different Genie;
Mais il n'eſt pas moins vray que cet ordre des Cieux
Change ſelon les temps, comme ſelon les lieux.
Rome a receu des Rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des Conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontez
Le comble ſouverain de ſes proſperitez.

Sous vous l'Etat n'eſt plus en pillage aux Armées,
Les portes de Ianus par vos mains ſont fermées,
Ce que ſous ſes Conſuls on n'a veu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes Rois.
MAX. Les changemens d'Etat que fait l'ordre celeste
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeste.
CIN. C'eſt un ordre des Dieux qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins meſme enſanglanta nos terres,
Et nos premiers Conſuls nous ont coûté des guerres.
MAX. Donc voſtre ayeul Pompée au Ciel a reſisté,
Quand il a combatu pour noſtre liberté?
CIN. Si le Ciel n'euſt voulu que Rome l'euſt perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit défenduë,
Il a choiſy ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque eternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux Manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne ſert qu'à l'ébloüir,
Et ſa propre grandeur l'empeſche d'en joüir.
Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du Monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fecond en glorieux exploits
Produit des Citoyens plus puiſſans que des Rois,
Les Grands pour s'affermir achetant les ſuffrages
Tiennent pompeuſement leurs maiſtres à leurs gages,
Qui par des fers dorez ſe laiſſant enchaiſner
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devint jaloux,
Ceſar de mon ayeul, Marc Antoine de vous;
Ainſi la liberté ne peut plus eſtre utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre Civile,
Lors que par un deſordre à l'Vnivers fatal
L'un ne veut point de maiſtre, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome; il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon Chef à qui tout obeïſſe.
Si vous aimez encore à la favoriſer,
Oſtez-luy les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Ceſar & Pompée,

Que le malheur des temps ne nous euſt pas fait voir,
S'il euſt dans ſa famille aſſeuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Ceſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lepide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les Romains,
Si Ceſar euſt laiſſé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez en quittant cet Empire,
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire,
Et de ce peu, Seigneur, qui luy reste de ſang
Vne guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du païs, que la pitié vous touche,
Voſtre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſiderez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée,
Mais une juste peur tient ſon ame effrayée.
Si jaloux de ſon heur & las de commander
Vous luy rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il luy faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préferez ſon intereſt au voſtre,
Si ce funeſte don la met au deſeſpoir,
Ie n'oſe dire icy ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, Seigneur, en luy laiſſant un maiſtre,
Sous qui ſon vray bonheur commence de renaiſtre,
Et pour mieux aſſeurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.
AVG. N'en deliberons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte,
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Ie conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoûpire,
Cinna, par vos conſeils je retiendray l'Empire,
Mais je le retiendray pour vous en faire part,
Ie voy trop que vos cœurs n'ont point pour moy de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne
Regarde ſeulement l'Etat & ma perſonne,
Voſtre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moy que vous gouvernerez,
Et que je répondray de ce que vous ferez.

Pour épouſe, Cinna, je vous donne Æmilie,
Vous ſçavez qu'elle tient la place de Iulie,
Et que ſi nos malheurs & la neceſſité
M'ont fait traiter ſon pere avec ſeverité,
Mon Epargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adoucy l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, taſchez de la gaigner,
Vous n'étes point pour elle un homme à dédaigner,
De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la Nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAX. QVel eſt voſtre deſſein après ces beaux discours?
CIN. Le meſme que j'avois, & que j'auray toûjours.
MAX. Vn Chef de conjurez flate la Tyrannie!
CIN. Vn Chef de conjurez la veut voir impunie!
MAX. Ie veux voir Rome libre. *CIN.* Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble, & la vanger.
Octave aura donc veu ſes fureurs aſſouvies,
Pillé jusqu'aux Autels, ſacrifié nos vies,
Remply les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apreſte,
Vn laſche repentir garantira ſa teſte!
C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter
Par ſon impunité quelqu'autre à l'imiter.
Vangeons nos Citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aspire à la Couronne,
Que le Peuple aux Tyrans ne ſoit plus expoſé;
S'il euſt puny Sylla, Ceſar euſt moins oſé.
MAX. Mais la mort de Ceſar que vous trouvez ſi juste
A ſervy de prétexte aux cruautez d'Auguste,
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé,
S'il n'euſt puny Ceſar, Auguste euſt moins oſé.
CIN. La faute de Caſſie, & ſes terreurs Paniques
Ont fait rentrer l'Etat ſous des loix tyranniques,
Mais nous ne verrons point de pareils accidens
Lors que Rome ſuivra des Chefs moins imprudens.

MAX. Nous

MAX. Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au peril du trépas.
CIN. C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guerir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette gueriſon,
C'eſt en fermant la playe y verſer du poiſon.
MAX. Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.
CIN. Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.
MAX. Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.
CIN. On en ſort laſchement ſi la vertu n'agit.
MAX. Iamais la liberté ne ceſſe d'eſtre aimable,
Et c'eſt toûjours pour Rome un bien inestimable.
CIN. Ce ne peut eſtre un bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'une main laſſe de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joye
Le rebut du Tyran dont elle fut la proye,
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes preſens.
MAX. Donc pour vous Æmilie eſt un objet de haine?
CIN. La recevoir de luy me ſeroit une geſne,
Mais quand j'auray vangé Rome des maux ſoufferts,
Ie ſçauray le braver jusque dans les Enfers.
Ouy, quand par ſon trépas je l'auray meritée,
Ie veux joindre à ſa main ma main enſanglantée,
L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après noſtre effort
Les preſens du Tyran ſoient le prix de ſa mort.
MAX. Mais l'apparence, amy, que vous puiſſiez luy plaire
Teint du ſang de celuy qu'elle aime comme un pere?
Car vous n'étes pas homme à la violenter.
CIN. Amy, dans ce Palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-eſtre avec trop d'imprudence
Dans un lieu ſi mal-propre à noſtre confidence.
Sortons, qu'en ſeureté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EVPHORBE.

MAX. EVy-meſme il m'a tout dit, leur flame eſt mutuelle,
Il adore Æmilie, il eſt adoré d'elle,
Mais ſans vanger ſon pere il n'y peut aſpirer,
Et c'eſt pour l'acquerir qu'il nous fait conſpirer.
EVP. Ie ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance:
La ligue ſe romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurez deviendroient ſes amis.
MAX. Ils ſervent à l'envy la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoy feignant d'agir pour Rome;
Et moy par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Ie penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.
EVP. Vous étes ſon rival! *MAX.* Ouy, j'aime ſa Maîtreſſe,
Et l'ay caché toûjours avec aſſez d'adreſſe.
Mon ardeur inconnuë, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit meriter:
Cependant par mes mains je voy qu'il me l'enleve,
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moy qui l'acheve,
I'avance des ſuccès dont j'attens le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner je luy préte mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extreſme!
EVP. L'iſſuë en eſt aiſée, agiſſez pour vous-meſme,
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gaignez une Maîtreſſe accuſant un rival.
Auguſte à qui par là vous ſauverez la vie
Ne vous pourra jamais refuſer Æmilie.
MAX. Quoy, trahir mon amy! *EVP.* L'amour rend tout permis,
Vn veritable amant ne connoit point d'amis,
Et meſme avec juſtice on peut trahir un traiſtre
Qui pour une Maîtreſſe oſe trahir ſon Maiſtre.

Oubliez l'amitié comme luy les bien-faits.
MAX. C'eſt un exemple à fuïr que celuy des forfaits.
EVP. Contre un ſi noir deſſein tout devient legitime,
On n'eſt point criminel quand on punit un crime.
MAX. Vn crime par qui Rome obtient ſa liberté!
EVP. Craignez tout d'un eſprit ſi plein de laſcheté.
L'intereſt du païs n'eſt point ce qui l'engage,
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage,
Il aimeroit Ceſar s'il n'étoit amoureux,
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non-pas genereux.
Penſez-vous avoir leu juſqu'au fond de ſon ame?
Sous la cauſe publique il vous cachoit ſa flame,
Et peut cacher encor ſous cette paſſion
Les deteſtables feux de ſon ambition.
Peut-eſtre qu'il prétend après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous conte déja pour un de ſes Sujets,
Ou que ſur voſtre perte il fonde ſes projets.
MAX. Mais comment l'accuſer ſans nommer tout le reſte?
A tous nos conjurez l'avis ſeroit funeſte,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du païs.
D'un ſi laſche deſſein mon ame eſt incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable,
I'oſe tout contre luy, mais je crains tout pour eux.
EVP. Auguſte s'eſt laſſé d'eſtre ſi rigoureux,
En ces occaſions ennuyé de ſupplices,
Ayant puny les Chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon couroux,
Quand vous luy parlerez, parlez au nom de tous.
MAX. Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie
De vouloir par ſa perte acquerir Æmilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moy, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne,
Ie veux gagner ſon cœur plûtoſt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion
Si je n'ay point de part à ſon affection.
Puis-je la meriter par une triple offenſe?
Ie trahis ſon amant, je détruis ſa vangeance,
Ie conſerve le ſang qu'elle veut voir perir,
Et j'aurois quelque eſpoir qu'elle me pûſt cherir!

EVP. C'eſt ce qu'à dire vray je voy fort difficile,
L'artifice pourtant vous y peut eſtre utile,
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer,
Et du reſte, le temps en pourra diſpoſer.
MAX. Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice?
S'il arrive qu'Auguſte avec luy la puniſſe?
Puis-je luy demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort?
EVP. Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles,
I'eſpere toutefois qu'à force d'y reſver....
MAX. Eloigne-toy, dans peu j'iray te retrouver,
Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour t'aller dire après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAX. VOus me ſemblez penſif. *CIN.* Ce n'eſt pas ſans ſujet.
MA. Puis-je d'un tel chagrin ſçavoir quel eſt l'objet?
CIN. Æmilie, & Ceſar. L'un & l'autre me geſne,
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Pleuſt aux Dieux que Ceſar employaſt mieux ſes ſoins,
Et s'en fiſt plus aimer, ou m'aimaſt un peu moins,
Que ſa bonté touchaſt la beauté qui me charme,
Et la pûſt adoucir comme elle me deſarme.
Ie ſens au fond du cœur mille remords cuiſans
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits preſens:
Cette faveur ſi pleine & ſi mal reconnuë,
Par un mortel reproche à tous momens me tuë.
Il me ſemble ſur tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, & me dire;
Cinna, par vos conſeils je retiendray l'Empire,
Mais je le retiendray pour vous en faire part.
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard!
Ah plûtoſt.... Mais helas! j'idolatre Æmilie,
Vn ſerment execrable à ſa haine me lie,
L'horreur qu'elle a luy me le rend odieux,
Des deux coſtez j'offenſe, & ma gloire, & les Dieux,

Ie deviens ſacrilege, ou je ſuis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut eſtre perfide.
MAX. Vous n'aviez point tantoſt ces agitations,
Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne ſentiez au cœur ny remords, ny reproche.
CIN. On ne les ſent auſſi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoit de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apreſte à venir aux effets.
L'ame de ſon deſſein jusques-là poſſedée
S'attache aveuglément à ſa premiere idée,
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé?
Ou plûtoſt quel eſprit n'en eſt point accablé?
Ie croy que Brute meſme, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Et qu'avant que fraper elle luy fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.
MAX. Il eut trop de vertu pour tant d'inquietude,
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude,
Et fut contre un Tyran d'autant plus animé
Qu'il en receut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la meſme choſe,
Et formez vos remords d'une plus juſte cauſe,
De vos laſches conſeils, qui ſeuls ont arrété
Le bonheur renaiſſant de noſtre liberté.
C'eſt vous ſeul aujourd'huy qui nous l'avez oſtée,
De la main de Ceſar Brute l'euſt acceptée,
Et n'euſt jamais ſouffert qu'un intereſt leger
De vangeance ou d'amour l'euſt remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un Tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſupreſme;
Mais entendez crier Rome à voſtre coſté,
Rends-moy, rends-moy, Cinna, ce que tu m'as oſté,
Et ſi tu m'as tantoſt préferé ta Maîtreſſe,
Ne me préfere pas le Tyran qui m'oppreſſe.
CIN. Amy, n'accable plus un eſprit malheureux
Qui meſme fait en laſche un acte genereux.
Envers nos Citoyens je ſçay quelle eſt ma faute,
Et leur rendray bien-toſt tout ce que je leur oſte,
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié,
Et laiſſe-moy, de grace, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma melancolie,

Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.
MAX. Vous voulez rendre conte à l'objet qui vous bleſſe
De la bonté d'Octave, & de voſtre foibleſſe.
L'entretien des amans veut un entier ſecret.
Adieu, je me retire en confident discret.

SCENE III.

CINNA.

DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppoſe au coup précipité
De mon ingratitude & de ma laſcheté.
Mais plûtoſt continuë à le nommer foibleſſe,
Puiſqu'il devient ſi foible auprès d'une Maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devroit étouffer,
Et que s'il le combat, il n'oſe en triompher!
En ces extrémitez quel conſeil doy-je prendre?
De quel coſté pancher? à quel party me rendre?
Qu'une ame genereuſe a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'eſpere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vangeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'appas pour flater ma raiſon
S'il les faut acquerir par une trahiſon,
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,
Qui du peu que je ſuis fait une telle eſtime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour regner de conſeils que les miens.
O coup, ô trahiſon trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome,
Periſſe mon amour, periſſe mon eſpoir,
Plûtoſt que de ma main parte un crime ſi noir.
Quoy! ne m'offre-t'il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achete?
Pour joüir de ſes dons faut-il l'aſſaſſiner?
Et faut-il luy ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépens de vous, ô ſerment temeraire,
O haine d'Æmilie, ô ſouvenir d'un pere,

Ma foy, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
Et je ne puis plus rien que par voſtre congé.
C'eſt à vous à regler ce qu'il faut que je faſſe,
C'eſt à vous, Æmilie, à luy donner ſa grace,
Vos ſeules volontez préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable,
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes deſirs je la puiſſe fléchir.
Mais voicy de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FVLVIE.

ÆMI. GRaces aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foy,
Et je n'ay point eu lieu de m'employer pour toy.
Octave en ma preſence a tout dit à Livie,
Et par cette Nouvelle il m'a rendu la vie.
CIN. Le deſavoûrez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bien-heureux effet?
ÆMI. L'effet eſt en ta main. *CIN.* Mais plûtoſt en la voſtre.
ÆMI. Ie ſuis toûjours moy-meſme, & mon cœur n'eſt point autre,
Me donner à Cinna, c'eſt ne luy donner rien,
C'eſt ſeulement luy faire un preſent de ſon bien.
CIN. Vous pouvez toutefois... O Ciel! l'oſay-je dire!
ÆMI. Que puis-je, & que crains-tu? *CIN.* Ie tremble, je ſoûpire,
Et voy que ſi nos cœurs avoient meſmes deſirs,
Ie n'aurois pas beſoin d'expliquer mes ſoûpirs.
Ainſi je ſuis trop ſeur que je vay vous déplaire,
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.
ÆMI. C'eſt trop me geſner, parle. *CIN.* Il faut vous obeïr,
Ie vay donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Ie vous aime, Æmilie, & le Ciel me foudroye
Si cette paſſion ne fait toute ma joye,
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez voſtre ame,
En me rendant heureux, vous me rendez infame,

Cette bonté d'Auguste.... *ÆMI.* Il ſuffit, je t'entens,
Ie voy ton repentir & tes vœux inconſtans,
Les faveurs du Tyran emportent tes promeſſes,
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes,
Et ton eſprit credule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout peut auſſi me donner,
Tu me veux de ſa main plûtoſt que de la mienne;
Mais ne croy pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la Terre ſous ſes pas,
Mettre un Roy hors du Troſne, & donner ſes Etats,
De ſes proſcriptions rougir la Terre & l'Onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le Monde;
Mais le cœur d'Æmilie eſt hors de ſon pouvoir.
CIN. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Ie ſuis toûjours moy-meſme, & ma foy toûjours pure,
La pitié que je ſens ne me rend point parjure,
I'obeïs ſans reſerve à tous vos ſentimens,
Et prens vos intereſts par-de-là mes ſermens.
I'ay pû, vous le ſçavez, ſans parjure & ſans crime
Vous laiſſer échaper cette illuſtre victime;
Ceſar ſe dépoüillant du pouvoir ſouverain
Nous oſtoit tout prétexte à luy percer le ſein,
La conjuration s'en alloit diſſipée,
Vous deſſeins avortez, voſtre haine trompée:
Moy ſeul j'ay raffermy ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.
ÆMI. Pour me l'immoler, traiſtre! & tu veux que moy-meſme
Ie retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à regner!
CIN. Ne me condamnez point quand je vous ay ſervie,
Sans moy vous n'auriez plus de pouvoir ſur ſa vie,
Et malgré ſes bienfaits je rends tout à l'amour
Quand je veux qu'il periſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obeïſſance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoiſſance,
Que je taſche de vaincre un indigne couroux,
Et vous donner pour luy l'amour qu'il a pour vous,
Vne ame genereuſe & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate, & de perfide,
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMI. Ie

ÆMI. Ie fais gloire pour moy de cette ignominie,
La perfidie eſt noble envers la Tyrannie,
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus genereux.
CIN. Vous faites des vertus au gré de voſtre haine.
ÆMI. Ie me fais des vertus dignes d'une Romaine.
CIN. Vn cœur vraiment Romain.... *ÆMI.* Oſe tout pour ravir
Vne odieuſe vie à qui le fait ſervir,
Il fuit plus que la mort la honte d'eſtre eſclave.
CIN. C'eſt l'eſtre avec honneur que de l'eſtre d'Octave,
Et nous voyons ſouvent des Rois à nos genoux
Demander pour appuy tels eſclaves que nous,
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des Diadeſmes,
Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſupreſmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.
ÆMI. L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe!
Pour eſtre plus qu'un Roy tu te crois quelque choſe!
Aux deux bouts de la Terre en eſt-il un ſi vain
Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain?
Antoine ſur ſa teſte attira noſtre haine
En ſe deshonorant par l'amour d'une Reine:
Attale, ce grand Roy dans la pourpre blanchy,
Qui du peuple Romain ſe nommoit l'affranchy,
Quand de toute l'Aſie il ſe fuſt veu l'arbitre,
Euſt encor moins priſé ſon Troſne que ce tître.
Souvien-toy de ton nom, ſoûtien ſa dignité,
Et prenant d'un Romain la generoſité,
Sçache qu'il n'en eſt point que le Ciel n'ait fait naiſtre
Pour commander aux Rois, & pour vivre ſans maiſtre.
CIN. Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats,
Et quoy qu'on entreprenne, & quoy qu'on execute,
Quand il éleve un Troſne, il en vange la chûte,
Il ſe met du party de ceux qu'il fait regner,
Le coup dont on les tuë eſt long-temps à ſaigner,
Et quand à les punir il a pû ſe reſoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.
ÆMI. Dy que de leur party toy-meſme tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les Tyrans.
Ie ne t'en parle plus, va, ſers la Tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon laſche Genie,

Et pour rendre le calme à ton esprit flotant,
Oublie, & ta naissance, & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colere
Ie sçauray bien vanger mon païs & mon pere,
I'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'Amour iusqu'icy n'eust arrété mon bras.
C'est luy qui sous tes loix me tenant asservie
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
Seule contre un Tyran en le faisant perir
Par les mains de sa Garde il me falloit mourir,
Ie t'eusse par ma mort desrobé ta captive;
Et comme pour toy seul l'Amour veut que je vive,
I'ay voulu, mais en vain, me conserver pour toy,
Et te donner moyen d'estre digne de moy.
Pardonnez-moy, grands Dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ay pensé cherir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Ie t'aime toutefois, quel que tu puisses estre,
Et si pour me gagner il faut trahir ton Maistre,
Mille autres à l'envy recevroient cette loy,
S'ils pouvoient m'acquerir à mesme prix que toy.
Mais n'apprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne,
Vy pour ton cher Tyran, tandis que je meurs tienne,
Mes jours avec les siens se vont précipiter
Puisque ta lascheté n'ose me meriter.
Vien me voir dans son sang & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait:
N'accuse point mon sort, c'est toy seul qui l'as fait,
Ie descens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'étoit destinée,
Ie meurs en détruisant un pouvoir absolu,
Mais je vivrois à toy si tu l'avois voulu.

CIN. Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut vanger un pere,
Il faut sur un Tyran porter de justes coups:
Mais apprenez qu'Auguste est moins Tyran que vous.
S'il nous oste à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'icy tyrannisé nos ames;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautez
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontez.

Vous me faites priser ce qui me deshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien & mille & mille fois,
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tost contre mon sein tournée
Aux Manes d'un tel Prince immolant vostre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment,
Et par cette action dans l'autre confonduë
Recouvrera ma gloire aussi-tost que perduë.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FVLVIE.

FVL. VOus avez mis son ame au desespoir.
ÆMI. Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.
FVL. Il va vous obeïr aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez! *ÆMI.* Helas! cours après luy, Fulvie,
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-luy du cœur ce dessein de mourir,
Dy-luy.... *FVL.* Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?
ÆMI. Ah! c'est faire à ma haine une loy trop injuste.
FVL. Et quoy donc? *ÆMI.* Qu'il acheve, & dégage sa foy,
Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moy.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, EVPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AVG. TOut ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.
EV. Seigneur, le recit meſme en paroit effroyable,
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la ſeule penſée en fait fremir d'horreur.
AVG. Quoy, mes plus chers amis! quoy, Cinna! quoy, Maxime!
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ay remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conspire!
Maxime a veu ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur toûché d'un juſte repentir,
Mais Cinna! *EVP.* Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontez d'autant plus ſe mutine:
Luy ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurez fait ce juſte remords,
Et malgré les frayeurs à leurs regrets meſlées
Il taſche à raffermir leurs ames ébranlées.
AVG. Luy ſeul les encourage, & luy ſeul les ſeduit!
O le plus déloyal que la Terre ait produit!
O trahiſon conceuë au ſein d'une Furie!
O trop ſenſible coup d'une main ſi cherie!
Cinna, tu me trahis! Polyclete, écoutez. [a]
POL. Tous vos ordres, Seigneur, ſeront executez.
AVG. Qu'Eraſte en meſme temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime. [b]
EVP. Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir,
A peine du Palais il a pû revenir,
Que les yeux égarez, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoûpirs, les ſanglots à la bouche,

[a] *Il luy parle à l'oreille.*

[b] *Polyclete rentre.*

Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ay dit,
Et m'ayant commandé que je vous advertiſſe,
Il ajouſte: *Dy-luy que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ay merité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont deſrobé la fin de ſa Tragique hiſtoire.
AVG. Sous ce preſſant remords il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontez luy-meſme deſrobé,
Il n'eſt crime envers moy qu'un repentir n'efface:
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu ſeur ce fidelle témoin.

SCENE II.

AVGVSTE.

CIel, à qui voulez-vous deſormais que je fie
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis
Si donnant des Sujets il oſte les amis,
Si tel eſt le Deſtin des grandeurs ſouveraines
Que leurs plus grands bien-faits n'attirent que des haines,
Et ſi voſtre rigueur les condamne à cherir
Ceux que vous animez à les faire perir.
Pour elles rien n'eſt ſeur, qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toy-meſme, Octave, & ceſſe de te plaindre,
Quoy, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
De combien ont rougy les champs de Macedoine,
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoy tout d'un temps
Perouſe au ſien noyée & tous ſes habitans.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toy-meſme des tiens devenu le bourreau
Au ſein de ton tuteur enfonças le coûteau,
Et puis oſe accuſer le Deſtin d'injuſtice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice.

Et que par ton exemple à ta perte guidez
Ils violent les droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahiſon eſt juste & le Ciel l'authoriſe,
Quitte ta Dignité comme tu l'as acquiſe,
Rens un ſang infidelle à l'infidelité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe, & te pardonne?
Toy, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Releve pour l'abatre un Troſne illegitime,
Et d'un zéle effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe pour me perdre au bonheur de l'Etat?
Donc iusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre!
Non non, je me trahis moy-meſme d'y penſer,
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer,
Puniſſons l'aſſaſſin, proscrivons les complices.
Mais quoy! toûjours du ſang, & toûjours des ſupplices!
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arréter,
Ie veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruïne une Hydre trop fertile,
Vne teſte coupée en fait renaiſtre mille,
Et le ſang répandu de mille conjurez
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſeurez.
Octave, n'atten plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & deſrobe-luy la gloire de ta cheute,
Meurs, tu ferois pour vivre un laſche & vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illustre jeuneſſe
Pour te faire perir tour à tour s'intereſſe:
Meurs, puisque c'eſt un mal que tu ne peux guerir,
Meurs enfin puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeste,
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat,
A toy-meſme en mourant immole ce perfide,
Contentant ſes deſirs puny ſon parricide,
Fais un tourment pour luy de ton propre trépas,
En faiſant qu'il le voye, & n'en joüiſſe pas.

Mais joüiſſons plûtoſt nous-meſmes de ſa peine,
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains, ô vangeance, ô pouvoir abſolu,
O rigoureux combat d'un cœur irreſolu
Qui fuit en meſme temps tout ce qu'il ſe propoſe,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque choſe.
Qui des deux doy-je ſuivre, & duquel m'éloigner?
Ou laiſſez-moy perir, ou laiſſez-moy regner.

SCENE III.

AVGVSTE, LIVIE.

AVG. MAdame, on me trahit, & la main qui me tuë
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abatuë.
Cinna, Cinna le traiſtre... *LIV.* Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ay paſly cent fois à ce recit.
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme?
AVG. Helas! de quel conſeil eſt capable mon ame?
LIV. Voſtre ſeverité ſans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à preſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a ſoûlevé Lepide,
Murene a ſuccedé, Cepion l'a ſuivy,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravy
N'a point meſlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place,
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puny leur inſolence,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clemence,
Faites ſon châtiment de ſa confuſion,
Cherchez le plus utile en cette occaſion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut ſervir à voſtre Renommée,
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-eſtre à vos bontez ſe laiſſeront toucher.
AVG. Gagnons-les tout à fait en quittant cet Empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire;
I'ay trop par vos advis conſulté là deſſus,
Ne m'en parlez jamais, je ne conſulte plus.

Ceſſe de ſoûpirer, Rome, pour ta franchiſe,
Si je t'ay miſe aux fers, moy-meſme je les briſe,
Et te rens ton Etat après l'avoir conquis,
Plus paiſible & plus grand que je ne te l'ay pris.
Si tu me veux haïr, hay-moy ſans plus rien feindre,
Si tu me veux aimer, aime-moy ſans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honneur,
Laſſé comme il en fut, j'aſpire à ſon bonheur.

LIV. Aſſez & trop long-temps ſon exemple vous flate,
Mais gardez que ſur vous le contraire n'éclate;
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours
Ne ſeroit pas bonheur s'il arrivoit toûjours,

AVG. Et bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ay tort d'y prétendre,
I'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port,
Et je n'en voy que deux, le repos, ou la mort.

LIV. Quoy! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AVG. Quoy! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIV. Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'eſt plûtoſt deſeſpoir que generoſité.

AVG. Regner & careſſer une main ſi traiſtreſſe,
Au lieu de ſa vertu c'eſt montrer ſa foibleſſe.

LIV. C'eſt regner ſur vous-meſme, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AVG. Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont-là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abatus
Depuis vingt ans je regne, & j'en ſçay les vertus,
Ie ſçay leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'Etat,
Vne offenſe qu'on fait à toute ſa Province,
Dont il faut qu'il la vange, ou ceſſe d'eſtre Prince.

LIV. Donnez moins de croyance à voſtre paſſion.

AVG. Ayez moins de foibleſſe, ou moins d'ambition.

LIV. Ne traitez plus ſi mal un conſeil ſalutaire.

AVG. Le Ciel m'inſpirera ce qu'icy je doy faire,
Adieu, nous perdons temps. *LIV.* Ie ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point.

AVG. C'eſt l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIV. I'aime voſtre perſonne, & non voſtre fortune.

[a] Il m'échape, ſuivons, & forçons-le de voir
Qu'il peut en faiſant grace affermir ſon pouvoir,
Et qu'enfin la clemence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'Vnivers connoiſtre un vray Monarque.

[a] *Elle eſt ſeule.*

SCENE IV.

ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMI. D'Où me vient cette joye, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moy gouſte un entier repos!
Ceſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes!
Mon cœur eſt ſans ſoûpirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme ſi j'apprenois d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſucceder à mon contentement!
Ay-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FVL. I'avois gagné ſur luy qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un ſecond effort contre voſtre couroux,
Ie m'en applaudiſſois, quand ſoudain Polyclete,
Des volontez d'Auguſte ordinaire interprete,
Eſt venu l'aborder, & ſans ſuite, & ſans bruit,
Et de ſa part ſur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe,
Chacun diverſement ſoupçonne quelque choſe,
Tous préſument qu'il aye un grand ſujet d'ennuy,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de luy.
Mais ce qui m'embaraſſe, & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux Inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrété ſans qu'on ſçache pourquoy,
Que meſme de ſon maiſtre on dit je ne ſçay quoy,
On luy veut imputer un deſeſpoir funeſte,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on ſe taiſt du reſte.

ÆMI. Que de ſujets de craindre & de deſeſperer,
Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!
A chaque occaſion le Ciel y fait deſcendre
Vn ſentiment contraire à celuy qu'il doit prendre,
Vne vaine frayeur tantoſt m'a pû troubler,
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Ie vous entens, grands Dieux, vos bontez que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me deshonore,

Et ne me permettant ſoûpirs, ſanglots, ny pleurs,
Soûtiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage,
Et je veux bien perir comme vous l'ordonnez,
Et dans la meſme aſſiette où vous me retenez.
O liberté de Rome, ô Manes de mon pere,
I'ay fait de mon coſté tout ce que j'ay pû faire,
Contre voſtre Tyran j'ay ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre,
N'ayant pû vous vanger je vous iray rejoindre;
Mais ſi fumante encor d'un genereux couroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnoiſtre
Le ſang des grands Heros dont vous m'avez fait naiſtre.

SCENE V.

MAXIME, ÆMILIE, FVLVIE.

ÆMI. MAis je vous voy, Maxime, & l'on vous faiſoit mort!
MA. Euphorbe trõpe Auguste avec ce faux rapport,
Se voyant arrété, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empeſcher ma perte.
ÆMI. Que dit-on de Cinna? *MAX.* Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Ceſar ſçait tout voſtre ſecret,
En vain il le dénie & le veut méconnoiſtre,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maiſtre,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arréter.
ÆMI. Celuy qui l'a receu tarde à l'executer,
Ie ſuis preſte à le ſuivre, & laſſe de l'attendre.
M. Il vous attend chez moy. *Æ.* Chez vous! *M.* C'eſt vous ſurprẽdre,
Mais apprenez le ſoin que le Ciel a de vous;
C'eſt un des conjurez qui va fuir avec nous.
Prenons noſtre avantage avant qu'on nous pourſuive,
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.
ÆMI. Me connois-tu, Maxime, & ſçais-tu qui je ſuis?
MAX. En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et taſche à garantir de ce malheur extreſme
La plus belle moitié qui reste de luy-meſme.

Sauvons-nous, Æmilie, & conſervons le jour
Afin de le vanger par un heureux retour.
ÆMI. Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
Qu'il ne faut pas vanger de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſe perte aspire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il taſche à conſerver.
MAX. Quel deſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foibleſſe en une ame ſi forte!
Ce cœur ſi genereux rend ſi peu de combat,
Et du premier revers la Fortune l'abat!
Rappellez, rappellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoiſſez Maxime;
C'eſt un autre Cinna qu'en luy vous regardez,
Le Ciel vous rend en luy l'amant que vous perdez,
Et puisque l'amitié n'en faiſoit plus qu'une ame,
Aimez en cet amy l'objet de voſtre flame.
Avec la meſme ardeur il ſçaura vous cherir,
Que... *ÆMI.* Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir!
Tu prétens un peu trop, mais quoy que tu prétendes,
Rens-toy digne du moins de ce que tu demandes,
Ceſſe de fuïr en laſche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas:
Fay que je porte envie à ta vertu parfaite,
Ne te pouvant aimer, fay que je te regrette,
Montre d'un vray Romain la derniere vigueur,
Et merite mes pleurs au defaut de mon cœur.
Quoy? ſi ton amitié pour Cinna t'intereſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flater ſa Maîtreſſe?
Apprens, apprens de moy quel en eſt le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou vien le recevoir.
MAX. Voſtre juste douleur eſt trop impetueuſe.
ÆMI. La tienne en ta faveur eſt trop ingenieuſe.
Tu me parles déja d'un bien-heureux retour,
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!
MAX. Cet amour en naiſſant eſt toutefois extreſme,
C'eſt voſtre amant en vous, c'eſt mon amy que j'aime,
Et des meſmes ardeurs dont il fut embraſé....
ÆMI. Maxime, en voila trop pour un homme aviſé,
Ma perte m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée,
Mon noble deſeſpoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit ſans s'émouvoir,
Et je voy malgré moy plus que je ne veux voir.

MAX. Quoy? vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie?
ÆMI. Ouy, tu l'es, puiſqu'en vain tu veux que je le die.
L'ordre de noſtre fuite eſt trop bien concerté
Pour ne te ſoupçonnner d'aucune laſcheté;
Les Dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient ſans toy levé tous les obstacles.
Fuy ſans moy, tes amours ſont icy ſuperflus.
MAX. Ah! vous m'en dites trop. *ÆMI.* I'en préſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'espere non-plus m'ébloüir de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moy pour te juſtifier.
MAX. Vivez, belle Æmilie, & ſouffrez qu'un eſclave....
ÆMI. Ie ne t'écoute plus qu'en preſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE VI.

MAXIME.

DEſeſperé, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que reſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illuſion ne te doit plus flater,
Æmilie en mourant va tout faire éclater,
Sur un meſme échaffaut la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie,
Et ſa mort va laiſſer à la poſterité
L'infame ſouvenir de ta déloyauté.
Vn meſme iour t'a veu par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton Souverain, ton amy, ta Maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violez,
Sans que de deux amants au Tyran immolez,
Il te reste aucun fruit que la honte & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils,
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Iamais un Affranchy n'eſt qu'un eſclave infame,
Bien qu'il change d'état il ne change point d'ame;

La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de generoſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance,
Mon cœur te reſiſtoit, & tu l'as combatu
Iusqu'à ce que ta fourbe ait ſoüillé ſa vertu,
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ay tout merité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes reſſentimens,
De te ſacrifier aux yeux des deux amans,
Et j'oſe m'aſſeurer qu'en dépit de mon crime
Mon ſens leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, CINNA.

AVG. PRens un ſiege, Cinna, prens, & ſur toute choſe
Obſerve exactement la loy que je t'impoſe,
Preſte ſans me troubler l'oreille à mes diſcours,
D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le cours,
Tien ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loiſir,
Sur ce point ſeulement contente mon deſir.
CIN. Ie vous obeïray, Seigneur? *AVG.* Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendray la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere, & les miens,
Au milieu de leur camp tu receus la naiſſance,
Et lors qu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avoit mis contre moy les armes à la main,

Tu fus mon ennemy meſme avant que de naiſtre,
Et tu le fus encor quand tu me pûs connoiſtre,
Et l'inclination jamais n'a démenty
Ce ſang qui t'avoit fait du contraire party.
Autant que tu l'as pû, les effets l'ont ſuivie,
Ie ne m'en ſuis vangé qu'en te donnant la vie:
Ie te fis priſonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens,
Ie te restituay d'abord ton patrimoine,
Ie t'enrichis après des dépoüilles d'Antoine,
Et tu ſçais que depuis à chaque occaſion
Ie ſuis tombé pour toy dans la profuſion.
Toutes les Dignitez que tu m'as demandées,
Ie te les ay ſur l'heure & ſans peine accordées;
Ie t'ay préferé meſme à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire;
De la façon enfin qu'avec toy j'ay vécu
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappellant Mecéne,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Ie te donnay ſa place en ce triste accident,
Et te fis après luy mon plus cher confident.
Aujourd'huy meſme encor, mon ame irreſoluë
Me preſſant de quitter ma puiſſance abſoluë,
De Maxime & de toy j'ay pris les ſeuls avis,
Et ce ſont malgré-luy les tiens que j'ay ſuivis.
Bien plus, ce meſme jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
Qu'en te couronnant Roy je t'aurois donné moins.
Tu t'en ſouviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas ſi-toſt ſortir de ta memoire,
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouviens, & veux maſſaſſiner.

CIN. Moy, Seigneur, moy que j'euſſe une ame ſi traiſtreſſe!
Qu'un ſi laſche deſſein.... *AVG.* Tu tiens mal ta promeſſe,
Sieds-toy, je n'ay pas dit encor ce que je veux,
Tu te juſtifiras après, ſi tu le peux,
Ecoute cependant, & tien mieux ta parole.
Tu veux m'aſſaſſiner, demain, au Capitole,

Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal:
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te ſuivre & te préter main forte.
Ay-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons,
De tous ces meurtriers te diray-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime qu'après toy j'avois le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'eſtre nommé,
Vn tas d'hommes perdus de debtes & de crimes,
Que preſſe de mes loix les ordres legitimes,
Et qui deſesperant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſçauroient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & gardes le ſilence
Plus par confuſion que par obeïſſance.
Quel étoit ton deſſein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au Temple à tes pieds abatu?
Affranchir ton païs d'un pouvoir Monarchique?
Si j'ay bien entendu tantoſt ta Politique,
Son ſalut deſormais dépend d'un Souverain
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main,
Et ſi ſa liberté te faiſoit entreprendre
Tu ne m'euſſes jamais empeſché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquerir par un aſſaſſinat.
Quel étoit donc ton but? d'y regner en ma place?
D'un étrange malheur ſon Destin le menace,
Si pour monter au Troſne & luy donner la loy
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moy,
Si jusques à ce point ſon ſort eſt déplorable
Que tu ſois après moy le plus conſiderable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprens à te connoiſtre, & deſcens en toy-meſme,
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime,
Chacun tremble ſous toy, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que tu veux,
Mais tu ferois pitié, meſme à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de merite.
Oſe me démentir, dy-moy ce que tu vaux,
Conte-moy tes vertus, tes glorieux travaux,

Les rares qualitez par où tu m'as deû plaire,
Et tout ce qui t'éleve au deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient,
Elle ſeule t'éleve, & ſeule te ſoûtient,
C'eſt elle qu'on adore, & non-pas ta perſonne,
Tu n'as credit ny rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurois aujourd'huy
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appuy.
I'aime mieux toutefois céder à ton envie,
Regne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſes-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des Heros de leur ſang ſont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi genereux
Iuſqu'à pouvoir ſouffrir que tu regnes ſur eux?
Parle, parle, il eſt temps. *CIN.* Ie demeure ſtupide,
Non que voſtre colere ou la mort m'intimide,
Ie voy qu'on m'a trahy, vous m'y voyez reſver,
Et j'en cherche l'autheur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis Romain, & du ſang de Pompée,
Le pere & les deux fils laſchement égorgez
Par la mort de Ceſar étoient trop peu vangez.
C'eſt là d'un beau deſſein l'illustre & ſeule cauſe,
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
N'attendez point de moy d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ny de honteux ſoûpirs.
Le Sort vous eſt propice autant qu'il m'eſt contraire,
Ie ſçay ce que j'ay fait, & ce qu'il vous faut faire,
Vous devez un exemple à la poſterité,
Et mon trépas importe à voſtre ſeureté.
AVG. Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et loin de t'excuſer tu couronnes ton crime;
Voyons ſi ta conſtance ira jusques au bout.
Tu ſçais ce qui t'eſt deû, tu vois que je ſçay tout,
Fay ton Arreſt toy-meſme, & choiſy tes ſupplices.

SCENE

SCENE II.

AVGVSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FVLVIE.

LIV. VOus ne connoiſſez pas encor tous les complices,
Voſtre Æmilie en eſt, Seigneur, & la voicy.
CIN. C'eſt elle meſme, ô Dieux! *AVG.* Et toy, ma fille, auſſi!
ÆMI. Ouy, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cauſe, & le ſalaire.
AVG. Quoy! l'amour qu'en ton cœur j'ay fait naiſtre aujourd'huy
T'emporte-t'il déja jusqu'à mourir pour luy?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'eſt trop toſt aimer l'amant que je te donne.
ÆMI. Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens
N'eſt point le prompt effet de vos commandemens,
Ces flames dans nos cœurs ſans voſtre ordre étoient nées,
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoy que je l'aimaſſe, & qu'il bruſlaſt pour moy,
Vne haine plus forte à tous deux fit la loy:
Ie ne voulus jamais luy donner d'esperance
Qu'il ne m'euſt de mon pere aſſeuré la vangeance.
Ie la luy fis jurer, il chercha des amis;
Le Ciel rompt le ſuccès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime;
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime,
Son trépas eſt trop juste après ſon attentat,
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'Etat:
Mourir en ſa preſence, & rejoindre mon pere,
C'eſt tout ce qui m'améne, & tout ce que j'espere.
AVG. Iusques à quand, ô Ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moy des traits dans ma maiſon?
Pour ſes débordemens j'en ay chaſſé Iulie,
Mon amour en ſa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la voy comme elle indigne de ce rang,
L'une m'oſtoit l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang,
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O ma fille, eſt-ce-là le prix de mes bien-faits?
ÆMI. Mon pere l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

AVG. Songe avec quel amour j'élevay ta jeuneſſe.
ÆMI. Il éleva la voſtre avec meſme tendreſſe,
Il fut voſtre tuteur, & vous ſon aſſaſſin,
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le voſtre en ce point ſeul differe,
Que voſtre ambition s'eſt immolé mon pere,
Et qu'un juſte courroux dont je me ſens bruſler
A ſon ſang innocent vouloit vous immoler.
LIV. C'en eſt trop, Æmilie, arrête, & conſidere
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere:
Sa mort dont la memoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la Couronne,
Le Ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne,
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,
Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut eſtre coupable,
Quoy qu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable,
Nous luy devons nos biens, nos jours ſont en ſa main,
Et jamais on n'a droit ſur ceux du Souverain.
ÆMI. Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Ie parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez-donc, Seigneur, ces criminels appas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats,
Tranchez mes triſtes jours pour aſſeurer les voſtres,
Si j'ay ſeduit Cinna, j'en ſeduiray bien d'autres,
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ay l'amour enſemble, & le ſang à vanger.
CIN. Que vous m'ayez ſeduit, & que je ſouffre encore
D'eſtre deshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la verité doit icy s'exprimer,
I'avois fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints deſirs la trouvant inflexible,
Ie creus qu'à d'autres ſoins elle ſeroit ſenſible,
Ie parlay de ſon pere & de voſtre rigueur,
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
Que la vangeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Ie l'attaquay par là, par là je pris ſon ame,
Dans mon peu de merite elle me negligeoit,
Et ne pût negliger le bras qui la vangeoit.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice,
I'en ſuis le ſeul autheur, elle n'eſt que complice.

ÆMI. Cinna, qu'oſes-tu dire? eſt-ce-là me cherir,
Que de m'oſter l'honneur quand il me faut mourir?
CIN. Mourez, mais en mourant ne ſoüillez point ma gloire.
ÆMI. La mienne ſe fleſtrit, ſi Ceſar te veut croire.
CIN. Et la mienne ſe perd, ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi genereux coups.
ÆMI. Et bien, prens-en ta part & me laiſſe la mienne,
Ce ſeroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne,
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
Tout doit eſtre commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, ſont deux ames Romaines,
Vniſſant nos deſirs nous uniſmes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un meſme moment,
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrerent,
Nos eſprits genereux enſemble le formerent,
Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas,
Vous vouliez nous unir, ne nous ſeparez pas.
AVG. Ouy, je vous uniray, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemy qu'Antoine, ny Lepide,
Ouy, je vous uniray puiſque vous le voulez;
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous bruſlez,
Et que tout l'Vnivers, ſçachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſupplice, auſſi-bien que du crime.

SCENE III.

AVGVSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FVLVIE.

AVG. MAis enfin le Ciel m'aime, & ſes bien-faits nouveaux
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.
Approche, ſeul amy que j'éprouve fidelle.
MAX. Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.
AVG. Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du peril tu m'as ſçeu garantir,
C'eſt à toy que je dois & le jour, & l'Empire.
MAX. De tous vos ennemis connoiſſez mieux le pire.
Si vous regnez encor, Seigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.

Vn vertueux remords n'a point touché mon ame,
Pour perdre mon rival j'ay découvert ſa trame;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé
De crainte qu'après moy vous n'euſſiez envoyé.
Ie voulois avoir lieu d'abuſer Æmilie,
Effrayer ſon esprit, la tirer d'Italie,
Et penſois la reſoudre à cet enlevement
Sous l'espoir du retour pour vanger ſon amant;
Mais au lieu de gouſter ces groſſieres amorces,
Sa vertu combatuë a redoublé ſes forces,
Elle a leu dans mon cœur. Vous ſçavez le ſurplus,
Et je vous en ferois des recits ſuperflus,
Vous voyez le ſuccès de mon laſche artifice:
Si pourtant quelque grace eſt deuë à mon indice,
Faites perir Euphorbe au milieu des tourments,
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amants.
I'ay trahy mon amy, ma Maîtreſſe, mon Maiſtre,
Ma gloire, mon païs par l'avis de ce traiſtre,
Et croiray toutefois mon bonheur infiny,
Si je puis m'en punir après l'avoir puny.

AVG. En eſt-ce aſſez, ô Ciel, & le Sort pour me nuire
A-t'il quelqu'un des miens qu'il veüille encor ſeduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des Enfers,
Ie ſuis maiſtre de moy comme de l'Vnivers:
Ie le ſuis, je veux l'eſtre. O Siecles, ô Memoire,
Conſervez à jamais ma derniere victoire,
Ie triomphe aujourd'huy du plus juste couroux
De qui le ſouvenir puiſſe aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'eſt moy qui t'en convie,
Comme à mon ennemy je t'ay donné la vie,
Et malgré la fureur de ton laſche destin,
Ie te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Commençons un combat qui montre par l'iſſuë
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou receuë.
Tu trahis mes bien-faits, je les veux redoubler,
Ie t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçoy le Conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon ſang,
Apprens ſur mon exemple à vaincre ta colere,
Te rendant un époux je te rends plus qu'un pere.

ÆMI. Et je me rens, Seigneur, à ces hautes bontez,
Ie recouvre la veuë auprès de leurs clartez,
Ie connoy mon forfait qui me ſembloit juſtice,
Et ce que n'avoit pû la terreur du ſupplice,
Ie ſens naiſtre en mon ame un repentir puiſſant,
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le Ciel a reſolu voſtre grandeur ſupreſme,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moy-meſme;
I'oſe avec vanité me donner cet éclat,
Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir que j'ay creuë immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient Sujet fidelle,
Et prenant deſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccede à ſa fureur.

CIN. Seigneur, que vous diray-je après que nos offenſes
Au lieu de châtimens trouvent des recompenſes?
O vertu ſans exemple! ô clemence, qui rend
Voſtre pouvoir plus juste, & mon crime plus grand!

AVG. Ceſſe d'en retarder un oubly magnanime,
Et tous deux avec moy faites grace à Maxime,
Il nous a trahis tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocens, & me rend mes amis.
[a]Reprens auprès de moy ta place accoûtumée,
Rentre dans ton credit, & dans ta renommée,
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour,
Et que demain l'Hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſupplice.

[a] *A Maxime.*

MAX. Ie n'en murmure point, il a trop de juſtice,
Et je ſuis plus confus, Seigneur, de vos bontez,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'oſtez.

CIN. Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée
Vous conſacre une foy laſchement violée,
Mais ſi ferme à preſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles Destinées
Pour prolonger vos jours retrancher nos années,
Et moy, par un bon-heur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que ie tiens de vous.

LIV. Ce n'eſt pas tout, Seigneur, une celeste flame
D'un rayon Prophetique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font ſçavoir par moy,
De voſtre heureux Destin c'eſt l'immuable loy.

Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug desormais sans se plaindre,
Et les plus indomptez renversant leurs projets
Mettront toute leur gloire à mourir vos Sujets.
Aucun lasche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie,
Iamais plus d'assassins, ny de conspirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'estre maistre des cœurs.
Rome avec une joye, & sensible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'Empire du Monde,
Vos Royales vertus luy vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire regner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie,
Vous prépare déja des Temples, des Autels,
Et le Ciel une place entre les Immortels,
Et la posterité dans toutes les Provinces
Donnera vostre exemple aux plus genereux Princes.
AVG. I'en accepte l'augure, & j'ose l'esperer,
Ainsi toûjours les Dieux vous daignent inspirer.
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos conjurez entendent publier,
Qu'Auguste a tout appris, & veut tout oublier.

FIN.

POLYEVCTE
MARTYR,
TRAGEDIE CHRE'TIENNE.

ACTEVRS.

FELIX, Senateur Romain, Gouverneur d'Armenie.

POLYEVCTE, Seigneur d'Armenie, gendre de Felix.

SEVERE, Chevalier Romain, Favory de l'Empereur.

NEARQVE, Seigneur Armenien, amy de Polyeucte.

PAVLINE, Fille de Felix, & Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Felix.

FABIAN, Domestique de Severe.

CLEON, Domestique de Felix.

TROIS GARDES.

La Scene eſt à Melitene capitale d'Armenie, dans le Palais de Felix.

POLYEVCTE

POLYEVCTE MARTYR,

TRAGEDIE CHRETIENNE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLYEVCTE, NEARQVE.

NEA. QVOY ? vous vous arrétez aux ſonges d'une femme !
De ſi foibles ſujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un peril qu'une femme a reſvé !

POL. Ie ſçay ce qu'eſt un ſonge, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme,
Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand aprés un long temps qu'elle a ſçeu nous charmer
Les flambeaux de l'Hymen viennent de s'allumer.
Pauline ſans raiſon dans la douleur plongée
Craint & croit déja voir ma mort qu'elle a ſongée,

Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et taſche à m'empeſcher de ſortir du Palais;
Ie mépriſe ſa crainte, & je céde à ſes larmes,
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes,
Et mon cœur attendry ſans eſtre intimidé
N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſedé.
L'occaſion, Nearque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille eſtre inſenſible aux ſoûpirs d'une amante?
Par un peu de remiſe épargnons ſon ennuy,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'huy.
NEA. Avez-vous cependant une pleine aſſeurance
D'avoir aſſez de vie, ou de perſeverance,
Et Dieu qui tient voſtre ame, & vos jours dans ſa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
Il eſt toûjours tout juſte & tout bon, mais ſa grace
Ne deſcend pas toûjours avec meſme efficace:
Après certains momens que perdent nos longueurs
Elle quitte ces traits qui penetrent les cœurs,
Le noſtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare,
Le bras qui la verſoit en devient plus avare,
Et cette ſainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.
Celle qui vous preſſoit de courir au Bapteſme
Languiſſante déja, ceſſe d'eſtre la meſme,
Et pour quelques ſoûpirs qu'on vous a fait oüir,
Sa flame ſe diſſipe, & va s'évanoüir.
POL. Vous me connoiſſez mal, la meſme ardeur me bruſle,
Et le deſir s'accroiſt quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux
Me laiſſent dans le cœur auſſi Chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le ſacré caractere
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui purgeant noſtre ame, & deſſillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux Cieux,
Bien que je le préfere aux grandeurs d'un Empire,
Comme le bien ſupreſme & le ſeul où j'aſpire,
Ie croy, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & differer d'un jour.
NEA. Ainſi du genre humain l'ennemy vous abuſe,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruſe.
Ialoux des bons deſſeins qu'il taſche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pouſſe à reculer:

D'obſtacle ſur obſtacle il va troubler le voſtre,
Aujourd'huy par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre;
Et ce ſonge remply de noires viſions
N'eſt que le coup d'eſſay de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & priere, & menace,
Il attaque toûjours, & jamais ne ſe laſſe,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encor il n'a pû,
Et que ce qu'on differe eſt à demy rompu.
Rompez ſes premiers coups, laiſſez pleurer Pauline,
Dieu ne veut point d'un cœur où le Monde domine,
Qui regarde en arriere, & douteux en ſon choix,
Lors que ſa voix l'appelle, écoute une autre voix.
POL. Pour ſe donner à luy faut-il n'aimer perſonne?
NEA. Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne,
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme rien n'eſt égal à ſa grandeur ſupreſme,
Il faut ne rien aimer qu'après luy, qu'en luy-meſme,
Negliger pour luy plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang:
Mais que vous étes loin de cette amour parfaite
Qui vous eſt neceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Ie ne puis vous parler que les larmes aux yeux,
Polyeucte, aujourd'huy qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'Etat quand on nous perſecute,
Qu'aux plus aſpres tourmens un Chrétien eſt en butte,
Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas reſiſter à des pleurs?
POL. Vous ne m'étonnez point, la pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de foibleſſe.
Sur mes pareils, Nearque, un bel œil eſt bien fort,
Tel craint de le faſcher qui ne craint pas la mort,
Et s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes delices,
Voſtre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant Chrétien.
NE. Haſtez-vous donc de l'eſtre. *PO.* Ouy, j'y cours, cher Nearque,
Ie bruſle d'en porter la glorieuſe marque,
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.
NEA. Voſtre retour pour elle en aura plus de charmes,
Dans une heure au plus tard vous eſſuîrez ſes larmes,

Et l'heur de vous revoir luy ſemblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un ſi cher époux.
Allons, on nous attend. *POL.* Appaiſez donc ſa crainte,
Et calmez la douleur dont ſon ame eſt atteinte.
Elle revient. *NEA.* Fuyez. *POL.* Ie ne puis. *NEA.* Il le faut,
Fuyez un ennemy qui ſçait voſtre defaut,
Qui le trouve aiſément, qui bleſſe par la veuë,
Et dont le coup mortel vous plaiſt quand il vous tuë.

SCENE II.

POLYEVCTE, NEARQVE, PAVLINE, STRATONICE.

POL. FVyons, puiſqu'il le faut. Adieu, Pauline, Adieu,
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.
PAV. Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie?
Y va-t'il de l'honneur? y va-t'il de la vie?
POL. Il y va de bien plus. *PAV.* Quel eſt donc ce ſecret?
POL. Vous le ſçaurez un jour, je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut. *PAV.* Vous m'aimez? *POL.* Ie vous aime,
Le Ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moy-meſme,
Mais.... *PAV.* Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſçavoir!
Quelle preuve d'amour! au nom de l'Hymenée
Donnez à mes ſoûpirs cette ſeule journée.
POL. Vn ſonge vous fait peur! *PAV.* Ses préſages ſont vains,
Ie le ſçay, mais enfin je vous aime, & je crains.
POL. Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence,
Adieu, vos pleurs ſur moy prennent trop de puiſſance,
Ie ſens déja mon cœur preſt à ſe revolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis reſiſter.

SCENE III.

PAVLINE, STRATONICE.

PAV. VA, neglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les Dieux m'ont prédite,
Suy cet Agent fatal de tes mauvais Destins,
Qui peut-eſtre te livre aux mains des aſſaſſins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiecle nous ſommes,
Voilà noſtre pouvoir ſur les eſprits des hommes,
Voilà ce qui nous reſte, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne ſont qu'amans nous ſommes ſouveraines,
Et jusqu'à la conqueſte ils nous traitent de Reines,
Mais après l'Hymenée ils ſont Rois à leur tour.
STR. Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite icy d'entiere confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'eſt un trait de prudence,
Sans vous en affliger, préſumez avec moy
Qu'il eſt plus à propos qu'il vous céle pourquoy,
Aſſurez-vous ſur luy qu'il en a juſte cauſe.
Il eſt bon qu'un mary nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toûjours conte de tous ſes pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent meſmes traverſes,
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes,
Et la loy de l'Hymen qui vous tient aſſemblez
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine,
Il eſt Armenien, & vous étes Romaine,
Et vous pouvez ſçavoir que nos deux Nations
N'ont pas ſur ce ſujet meſmes impreſſions.
Vn ſonge en noſtre eſprit paſſe pour ridicule,
Il ne nous laiſſe eſpoir, ny crainte, ny ſcrupule,
Mais il paſſe dans Rome avec authorité
Pour fidelle miroir de la fatalité.
PAV. Quelque peu de credit qu'entre vous il obtienne,
Ie croy que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frapé l'eſprit,
Si je t'en avois fait ſeulement le recit.

STR. A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.
PAV. Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſçaches ma foibleſſe & mes autres amours.
Vne femme d'honneur peut avoüer ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte,
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combatu.
Dans Rome où je naſquis ce malheureux viſage
D'un Chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Severe. Excuſe les ſoûpirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes deſirs.
STR. Eſt-ce luy qui n'aguere aux dépens de ſa vie
Sauva des ennnemis voſtre Empereur Decie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le Sort des Perſes aux Romains?
Luy qu'entre tant de morts immolez à ſon Maiſtre,
On ne pût rencontrer, ou du moins reconnoiſtre,
A qui Decie enfin pour des exploits ſi beaux
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux?
PAV. Helas, c'étoit luy-meſme, & jamais noſtre Rome
N'a produit plus grand cœur, ny veu plus honneſte homme.
Puiſque tu le connois, je ne t'en diray rien,
Ie l'aimay, Stratonice, il le meritoit bien.
Mais que ſert le merite où manque la fortune?
L'un étoit grand en luy, l'autre foible & commune:
Trop invincible obſtacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant.
STR. La digne occaſion d'une rare conſtance!
PAV. Dy plûtoſt d'une indigne & folle reſiſtance,
Quelque fruit qu'une fille en puiſſe recueillir,
Ce n'eſt une vertu que pour qui veut faillir.
Parmy ce grand amour que j'avois pour Severe
l'attendois un époux de la main de mon pere.
Toûjours preſte à le prendre, & jamais ma raiſon
N'avoüa de mes yeux l'aimable trahiſon.
Il poſſedoit mon cœur, mes deſirs, ma penſée,
Ie ne luy cachois point combien j'étois bleſſée,
Nous ſoûpirions enſemble & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'eſperance il n'avoit que des pleurs,
Et malgré des ſoûpirs ſi doux, ſi favorables,
Mon pere & mon devoir étoient inexorables.

Enfin je quittay Rome & ce parfait amant,
Pour ſuivre icy mon pere en ſon Gouvernement,
Et luy deſeſperé s'en alla dans l'Armée
Chercher d'un beau trépas l'illuſtre renommée.
Le reſte, tu le ſçais, mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ſes yeux,
Et comme il eſt icy le Chef de la Nobleſſe,
Mon pere fut ravy qu'il me priſt pour Maîtreſſe,
Et par ſon alliance il ſe creut aſſeuré
D'eſtre plus redoutable, & plus conſideré.
Il approuva ſa flame, & conclud l'Hymenée,
Et moy, comme à ſon lit je me vis deſtinée,
Ie donnay par devoir à ſon affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination:
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame atteinte.
STR. Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez:
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens alarmez?
PAV. Ie l'ay veu cette nuit, ce malheureux Severe,
La vangeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une Ombre deſolée emporte des tombeaux,
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant ſa vie aſſeurent ſa memoire,
Il ſembloit triomphant, & tel que ſur ſon char
Victorieux dans Rome entre noſtre Ceſar.
Après un peu d'effroy que m'a donné ſa veuë,
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'eſt duë,
Ingrate, m'a-t'il dit, *& ce jour expiré*
Pleure à loiſir l'époux que tu m'as préferé.
A ces mots j'ay fremy, mon ame s'eſt troublée,
En ſuite, des Chrétiens une impie aſſemblée,
Pour avancer l'effet de ce diſcours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de ſon rival.
Soudain à ſon ſecours j'ay reclamé mon pere,
Helas! c'eſt de tout point ce qui me deſeſpere,
I'ay veu mon pere meſme un poignard à la main
Entrer le bras levé pour luy percer le ſein.
Là ma douleur trop forte a broüillé ces images,
Le ſang de Polyeucte a ſatisfait leurs rages,
Ie ne ſçay, ny comment, ny quand ils l'ont tué,
Mais je ſçay qu'à ſa mort tous ont contribué.

Voilà quel eſt mon ſonge. *STR.* Il eſt vray qu'il eſt triste,
Mais il faut que voſtre ame à ces frayeurs reſiste,
La viſion de ſoy peut faire quelque horreur,
Mais non-pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un pere,
Qui cherit voſtre époux, que voſtre époux revere,
Et dont le juste choix vous a donnée à luy
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & ſeur appuy?
PAV. Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes,
Mais je crains des Chrétiens les complots, & les charmes,
Et que ſur mon époux leur troupeau ramaſſé
Ne vange tant de ſang que mon pere a verſé.
STR. Leur ſecte eſt inſenſée, impie, & ſacrilége,
Et dans ſon ſacrifice uſe de ſortilege;
Mais ſa fureur ne va qu'à briſer nos Autels,
Elle n'en veut qu'aux Dieux, & non-pas aux Mortels.
Quelque ſeverité que ſur eux on déploye,
Ils ſouffrent ſans murmure, & meurent avec joye,
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne peut les charger d'aucun aſſaſſinat.
PAV. Tais-toy, mon pere vient.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAVLINE, STRATONICE.

FEL. MA fille, que ton ſonge
En d'étranges frayeurs ainſi que toy me plonge!
Que j'en crains les effets qui ſemblent s'approcher!
PAV. Quelle ſubite alarme ainſi vous peut toucher?
FEL. Severe n'eſt point mort. *PAV.* Quel mal nous fait ſa vie?
FEL. Il eſt le favory de l'Empereur Decie.
PAV. Après l'avoir ſauvé des mains des ennemis,
L'eſpoir d'un ſi haut rang luy devenoit permis.
Le Deſtin aux grands cœurs ſi ſouvent mal propice
Se reſout quelquefois à leur faire juſtice.
FEL. Il vient icy luy-meſme. *PAV.* Il vient! *FEL.* Tu le vas voir.
PAV. C'en eſt trop, mais comment le pouvez-vous ſçavoir?
FEL. Albin l'a rencontré dans la proche campagne,
Vn gros de Courtiſans en foule l'accompagne,
Et montre aſſez quel eſt ſon rang & ſon credit.
Mais, Albin, redy-luy ce que ſes gens t'ont dit.

ALB. Vous

ALB. Vous ſçavez quelle fut cette grande journée
Que ſa perte pour nous rendit ſi fortunée,
Où l'Empereur captif par ſa main dégagé
Raſſeura ſon party déja découragé,
Tandis que ſa vertu ſuccomba ſous le nombre:
Vous ſçavez les honneurs qu'on fit faire à ſon Ombre,
Après qu'entre les morts on ne le pût trouver;
Le Roy de Perſe auſſi l'avoit fait enlever.
Témoin de ſes hauts faits, & de ſon grand courage,
Ce Monarque en voulut connoiſtre le viſage,
On le mit dans ſa Tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroiſſoit, il fit mille jaloux.
Là bien-toſt il montra quelque ſigne de vie,
Ce Prince genereux en eut l'ame ravie,
Et ſa joye, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſoit honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrette,
Et comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il offrit dignitez, alliance, treſors,
Et pour gagner Severe il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ſes refus de loüange,
Il envoye à Decie en propoſer l'échange,
Et ſoudain l'Empereur transporté de plaiſir
Offre au Perſe ſon frere, & cent Chefs à choiſir.
Ainſi revint au camp le valeureux Severe
De ſa haute vertu recevoir le ſalaire,
La faveur de Decie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous ſommes ſurpris,
Ce malheur toutefois ſert à croiſtre ſa gloire,
Luy ſeul rétablit l'ordre, & gagne la victoire,
Mais ſi belle, & ſi pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faiſons la paix.
L'Empereur qui luy montre une amour infinie,
Après ce grand ſuccès l'envoye en Armenie,
Il vient en apporter la Nouvelle en ces lieux,
Et par un ſacrifice en rendre hommage aux Dieux.
FEL. O Ciel! en quel état ma fortune eſt reduite!
ALB. Voilà ce que j'ay ſçeu d'un homme de ſa ſuite,
Et j'ay couru, Seigneur, pour vous y diſpoſer.
FEL. Ah, ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour luy peu de choſe,
C'eſt un pretexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAV. Cela pourroit bien eſtre, il m'aimoit cherement.
FEL. Que ne permettra-t'il à ſon reſſentiment?
Et jusques à quel point ne porte ſa vangeance
Vne juste colere avec tant de puiſſance?
Il nous perdra, ma fille. *PAV.* Il eſt trop genereux.
FEL. Tu veux flater en vain un pere malheureux,
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tuë,
De n'avoir pas aimé la vertu toute nuë!
Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obeï,
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahy,
Que ta rebellion m'euſt été favorable!
Qu'elle m'euſt garanty d'un état déplorable!
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus aujourd'huy
Qu'en l'abſolu pouvoir qu'il te donnoit ſur luy:
Ménage en ma faveur l'amour qui le poſſede,
Et d'où provient mon mal fay ſortir le remede.
PAV. Moy! moy, que je revoye un ſi puiſſant vainqueur,
Et m'expoſe à des yeux qui me perçent le cœur!
Mon pere, je ſuis femme, & je ſçay ma foibleſſe,
Ie ſens déja mon cœur qui pour luy s'intereſſe,
Et pouſſera ſans doute en dépit de ma foy
Quelque ſoûpir indigne, & de vous, & de moy,
Ie ne le verray point. *FEL.* Raſſeure un peu ton ame.
PAV. Il eſt toûjours aimable, & je ſuis toûjours femme,
Dans le pouvoir ſur moy que ſes regards ont eu,
Ie n'oſe m'aſſeurer de toute ma vertu.
Ie ne le verray point. *FEL.* Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere, & toute ta famille.
PAV. C'eſt à moy d'obeïr puiſque vous commandez,
Mais voyez les perils où vous me hazardez.
FEL. Ta vertu m'eſt connuë. *PAV.* Elle vaincra ſans doute,
Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute,
Ie crains ce dur combat & ces troubles puiſſans
Que fait déja chez moy la revolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combatre un ennemy que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moy-meſme,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.
FEL. Iusqu'au devant des murs je vay le recevoir,
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et ſonge qu'en tes mains tu tiens nos Destinées.
PAV. Ouy, je vay de nouveau dompter mes ſentimens,
Pour ſervir de victime à vos commandemens.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEV. CEpendant que Felix donne ordre au ſacrifice,
Pourray-je prendre un temps à mes vœux ſi propice,
Pourray-je voir Pauline, & rendre à ſes beaux yeux
L'hommage ſouverain que l'on va rẽdre aux Dieux?
Ie ne t'ay point celé que c'eſt ce qui m'améne,
Le reſte eſt un pretexte à ſoulager ma peine,
Ie viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautez
Que je viens immoler toutes mes volontez.
FAB. Vous la verrez, Seigneur. *SEV.* Ah, quel comble de joye!
Cette chere beauté conſent que je la voye!
Mais ay-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport luy cauſe ma venuë?
Puis-je tout eſperer de cette heureuſe veuë?
Car je voudrois mourir plûtoſt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ay pour l'épouſer;
Elles ſont pour Felix, non pour triompher d'elle,
Iamais à ſes deſirs mon cœur ne fut rebelle,
Et ſi mon mauvais ſort avoit changé le ſien,
Ie me vaincrois moy-meſme, & ne pretendrois rien.
FAB. Vous la verrez, c'eſt tout ce que je vous puis dire.
SEV. D'où vient que tu fremis, & que ton cœur ſoûpire?
Ne m'aime-t'elle plus? éclaircy-moy ce point.
FAB. M'en croirez-vous, Seigneur? ne la revoyez point,
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos careſſes,
Vous trouverez à Rome aſſez d'autres Maîtreſſes,
Et dans ce haut degré de puiſſance, & d'honneur,
Les plus Grands y tiendront voſtre amour à bonheur.
SEV. Qu'à des penſers ſi bas mon ame ſe ravale!
Que je tienne Pauline à mon ſort inégale!

Elle en a mieux uſé, je la dois imiter,
Ie n'aime mon bonheur que pour la meriter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune,
Allons mettre à ſes pieds cette haute fortune.
Ie l'ay dans les combats trouvée heureuſement
En cherchant une mort digne de ſon amant;
Ainſi ce rang eſt ſien, cette faveur eſt ſienne,
Et je n'ay rien enfin que d'elle je ne tienne.

FAB. Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SEV. Ah, c'en eſt trop, enfin éclaircy-moy ce point.
As-tu veu des froideurs quand tu l'en as priée?

FAB. Ie tremble à vous le dire, elle eſt4... *SE.* Quoy? *FAB.* Mariée.

SEV. Soûtien-moy, Fabian, ce coup de foudre eſt grand,
Et frape d'autant plus que plus il me ſurprend.

FAB. Seigneur, qu'eſt devenu ce genereux courage?

SEV. La constance eſt icy d'un difficile uſage,
De pareils déplaiſirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus maſle en perd toute vigueur,
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.
Ie ne ſuis plus à moy quand j'entens ce discours.
Pauline eſt mariée! *FAB.* Ouy, depuis quinze jours,
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Armenie,
Gouſte de ſon Hymen la douceur infinie.

SEV. Ie ne la puis du moins blaſmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des Rois.
Foibles ſoulagemens d'un malheur ſans remede,
Pauline, je verray qu'un autre vous poſſede!
O Ciel, qui malgré moy me renvoyez au jour,
O Sort qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prétée,
Et rendez-moy la mort que vous m'avez oſtée.
Voyons-la toutefois, & dans ce triste lieu
Achevons de mourir en luy diſant Adieu,
Que mon cœur chez les morts emportant ſon image,
De ſon dernier ſoûpir puiſſe luy faire hommage.

FAB. Seigneur, conſiderez.... *SEV.* Tout eſt conſideré,
Quel deſordre peut craindre un cœur deſesperé?
N'y conſent-elle pas? *FA.* Ouy, Seigneur, mais.... *SE.* N'importe.

FAB. Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEV. Et ce n'eſt pas un mal que je veüille guerir,
Ie ne veux que la voir, ſoûpirer, & mourir.

FAB. Vous vous échaperez ſans doute en ſa preſence,
Vn amant qui perd tout n'a plus de complaiſance,
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

SEV. Iuge autrement de moy, mon reſpect dure encore,
Tout violent qu'il eſt, mon deſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'eſtre permis?
Dequoy puis-je accuſer qui ne m'a rien promis?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point legere,
Son devoir m'a trahy, mon malheur, & ſon pere.
Mais ſon devoir fut juſte, & ſon pere eut raiſon,
I'impute à mon malheur toute la trahiſon,
Vn peu moins de fortune & plûtoſt arrivée
Euſt gagné l'un par l'autre, & me l'euſt conſervée,
Trop heureux, mais trop tard, je n'ay pû l'acquerir,
Laiſſe-la moy donc voir, ſoûpirer, & mourir.

FAB. Ouy, je vay l'aſſeurer qu'en ce malheur extreſme
Vous eſtes aſſez fort pour vous vaincre vous-meſme.
Elle a craint comme moy ces premiers mouvemens
Qu'une perte impréveuë arrache aux vrais amans,
Et dont la violence excite aſſez de trouble,
Sans que l'objet preſent l'irrite, & le redouble.

SEV. Fabian, je la voy. *FAB.* Seigneur, ſouvenez-vous....

SEV. Helas, elle aime un autre, un autre eſt ſon époux.

SCENE II.

SEVERE, PAVLINE, STRATONICE, FABIAN.

PAV. OVy, je l'aime, Severe, & n'en fais point d'excuſe,
Que toute autre que moy vous flate & vous abuſe,
Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de voſtre mort n'eſt point ce qui vous perd.
Si le Ciel en mon choix euſt mis mon Hymenée,
A vos ſeules vertus je me ſerois donnée,
Et toute la rigueur de voſtre premier ſort
Contre voſtre merite euſt fait un vain effort;
Ie découvrois en vous d'aſſez illustres marques,
Pour vous préferer meſme aux plus heureux Monarques.

Mais puisque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
De quelque amant pour moy que mon pere euſt fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouſté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois veu, quand je l'aurois haï,
I'en aurois ſoûpiré, mais j'aurois obeï,
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Euſt blaſmé mes ſoûpirs, & diſſipé ma haine.
SEV. Que vous étes heureuſe, & qu'un peu de ſoûpirs
Fait un aiſé remede à tous vos déplaiſirs!
Ainſi de vos deſirs toûjours Reine abſoluë,
Les plus grands changemens vous trouvent reſoluë,
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Iuſqu'à l'indifference, & peut-eſtre au mépris,
Et voſtre fermeté fait ſucceder ſans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haine.
Qu'un peu de voſtre humeur ou de voſtre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abatu!
Vn ſoûpir, une larme à regret épanduë
M'auroit déja guery de vous avoir perduë,
Ma raiſon pourroit tout ſur l'amour affoibly,
Et de l'indifference iroit juſqu'à l'oubly,
Et mon feu deſormais ſe reglant ſur le voſtre,
Ie me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
Eſt-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé?
PAV. Ie vous l'ay trop fait voir, Seigneur, & ſi mon ame
Pouvoit bien étouffer les reſtes de ſa flâme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens!
Ma raiſon, il eſt vray, dompte mes ſentimens,
Mais quelque authorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y regne pas, elle les tyranniſe,
Et quoy que le dehors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble, & que ſedition.
Vn je ne ſçay quel charme encor vers vous m'emporte,
Voſtre merite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte;
Ie le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,
Qu'il eſt environné de puiſſance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traiſne la victoire,
Que j'en ſçay mieux le prix, & qu'il n'a point deceu
Le genereux eſpoir que j'en avois conceu.

Mais ce meſme devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range icy deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranſle pas.
C'eſt cette vertu meſme à nos deſirs cruelle
Que vous loüiez alors en blaſphemant contre elle,
Plaignez-vous-en encor, mais loüez ſa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincere
N'auroit pas merité l'amour du grand Severe.
SEV. Ah, Madame, excuſez une aveugle douleur
Qui ne connoit plus rien que l'excès du malheur;
Ie nommois inconſtance, & prenois pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens deſolez
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez,
Et cachant par pitié cette vertu ſi rare,
Qui redouble mes feux lors qu'elle nous ſepare,
Faites voir des defauts, qui puiſſent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.
PAV. Helas! cette vertu, quoy qu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
Ces pleurs en ſont témoins, & ces laſches ſoûpirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable preſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous estimez ce vertueux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez-moy des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moy des feux qu'à regret je ſurmonte,
Enfin épargnez-moy ces triſtes entretiens
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.
SEV. Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte!
PAV. Sauvez-vous d'une veuë à tous les deux funeſte.
SEV. Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!
PAV. C'eſt le remede ſeul qui peut guerir nos maux.
SEV. Ie veux mourir des miens, aimez-en la memoire.
PAV. Ie veux guerir des miens, ils ſoüilleroient ma gloire.
SEV. Ah, puiſque voſtre gloire en prononce l'Arreſt,
Il faut que ma douleur cede à ſon intereſt;
Il n'eſt rien que ſur moy cette gloire n'obtienne,
Elle me rend les ſoins que je dois à la mienne;

Adieu, je vay chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuſe
De mes premiers exploits l'attente avantageuſe,
Si toutefois après ce coup mortel du Sort
I'ay de la vie aſſez pour chercher une mort.
PAV. Et moy dont voſtre veuë augmente le ſupplice,
Ie l'éviteray meſme en voſtre ſacrifice,
Et ſeule dans ma chambre enfermant mes regrets
Ie vay pour vous aux Dieux faire des vœux ſecrets.
SEV. Puiſſe le juſte Ciel content de ma ruine
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline.
PAV. Puiſſe trouver Severe après tant de malheur
Vne felicité digne de ſa valeur.
SEV. Il la trouvoit en vous. *PAV.* Ie dépendois d'un pere.
SEV. O devoir qui me perd & qui me deſeſpere!
Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.
PAV. Adieu, trop malheureux, & trop parfait amant.

SCENE III.

PAVLINE, STRATONICE.

STR. IE vous ay plaints tous deux, j'en verſe encor des larmes;
Mais du moins voſtre eſprit eſt hors de ſes alarmes,
Vous voyez clairement que voſtre ſonge eſt vain;
Severe ne vient pas la vangeance à la main.
PAV. Laiſſe-moy reſpirer du moins ſi tu m'as plainte,
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte,
Souffre un peu de relaſche à mes eſprits troublez,
Et ne m'accable point par des maux redoublez.
STR. Quoy, vous craignez encor! *PAV.* Ie tremble, Stratonice,
Et bien que je m'effraye avec peu de juſtice,
Cette injuſte frayeur ſans ceſſe reproduit
L'image des malheurs que j'ay veus cette nuit.
STR. Severe eſt genereux. *PAV.* Malgré ſa retenuë
Polyeucte ſanglant frape toûjours ma veuë.
STR. Vous voyez ce rival faire des vœux pour luy.
PAV. Ie croy meſme au beſoin qu'il ſeroit ſon appuy,
Mais ſoit cette croyance, ou fauſſe, ou veritable,
Son ſejour en ce lieu m'eſt toûjours redoutable;

A quoy

A quoy que ſa vertu le puiſſe diſpoſer,
Il eſt puiſſant, il m'aime, & vient pour m'épouſer.

SCENE IV.

POLYEVCTE, NEARQVE, PAVLINE, STRATONICE.

POL. C'Eſt trop verſer de pleurs, il eſt temps qu'ils tariſſent,
Que voſtre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent,
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyez
Ie ſuis vivant, Madame, & vous me revoyez.
PAV. Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraye
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraye,
I'ay creû Severe mort, & je le vois icy.
POL. Ie le ſçay, mais enfin j'en prens peu de ſoucy.
Ie ſuis dans Meliténe, & quel que ſoit Severe,
Voſtre pere y commande, & l'on m'y conſidere,
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur tel que le ſien craindre une trahiſon.
On m'avoit aſſeuré qu'il vous faiſoit viſite,
Et je venois luy rendre un honneur qu'il merite.
PAV. Il vient de me quitter aſſez triste & confus,
Mais j'ay gagné ſur luy qu'il ne me verra plus.
POL. Quoy! vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage!
PAV. Ie ferois à tous trois un trop ſenſible outrage.
I'aſſeure mon repos que troublent ſes regards,
La vertu la plus ferme évite les hazards,
Qui s'expoſe au peril veut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vray merite a pû nous enflamer,
Sa preſence toûjours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre,
On ſouffre à reſiſter, on ſouffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt penible, & le combat honteux.
POL. O vertu trop parfaite, & devoir trop ſincere!
Que vous devez coûter de regrets à Severe!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous étes doux à mon cœur amoureux;

Plus je voy mes defauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire....

SCENE V.

POLYEVCTE, PAVLINE, NEARQVE, SRATONICE, CLEON.

CLE. SEigneur, Felix vous mande au Temple,
La victime eſt choiſie, & le peuple à genoux,
Et pour ſacrifier on n'attend plus que vous.
POL. Va, nous allons te ſuivre. Y venez-vous, Madame?
PAV. Severe craint ma veuë, elle irrite ſa flame,
Ie luy tiendray parole, & ne veux plus le voir.
Adieu, vous l'y verrez, penſez à ſon pouvoir,
Et reſſouvenez-vous que ſa faveur eſt grande.
POL. Allez, tout ſon credit n'a rien que j'apprehende,
Et comme je connoy ſa generoſité,
Nous ne nous combatrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEVCTE, NEARQVE.

NEA. OV penſez-vous aller? *PO.* Au Temple où l'on m'appelle.
N. Quoy? vous meſler aux vœux d'une troupe infidelle?
Oubliez-vous déja que vous étes Chrétien?
POL. Vous par qui je le ſuis, vous en ſouvient-il bien?
NEA. I'abhorre les faux Dieux. *POL.* Et moy, je les deteste.
NEA. Ie tiens leur culte impie. *POL.* Et je le tiens funeste.
NEA. Fuyez donc leurs Autels. *POL.* Ie les veux renverſer,
Et mourir dans leur Temple, ou les y terraſſer.
Allons, mon cher Nearque, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolatrie, & montrer qui nous ſommes;
C'eſt l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,
Ie viens de le promettre, & je vay l'accomplir.
Ie rens graces au Dieu que tu m'as fait connoiſtre
De cette occaſion qu'il a ſi-toſt fait naiſtre,
Où déja ſa bonté preſte à me couronner
Daigne éprouver la Foy qu'il vient de me donner.

NEA. Ce zéle eſt trop ardent, ſouffrez qu'il ſe modere.
POL. On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on revere.
NEA. Vous trouverez la mort. *POL.* Ie la cherche pour luy.
NEA. Et ſi ce cœur s'ébranſle? *POL.* Il ſera mon appuy.
NEA. Il ne commande point que l'on s'y précipite.
POL. Plus elle eſt volontaire, & plus elle merite.
NEA. Il ſuffit, ſans chercher, d'attendre & de ſouffrir.
POL. On ſouffre avec regret quand on n'oſe s'offrir.
NEA. Mais dans ce Temple enfin la mort eſt aſſeurée.
POL. Mais dans le Ciel déja la palme eſt préparée.
NEA. Par une ſainte vie il faut la meriter.
POL. Mes crimes en vivant me la pourroient oſter,
Pourquoy mettre au hazard ce que la mort aſſeure?
Quand elle ouvre le Ciel, peut-elle ſembler dure?
Ie ſuis Chrétien, Nearque, & le ſuis tout à fait,
La Foy que j'ay receuë aſpire à ſon effet,
Qui fuit croit laſchement, & n'a qu'une Foy morte.
NEA. Ménagez voſtre vie, à Dieu meſme elle importe,
Vivez pour proteger les Chrétiens en ces lieux.
POL. L'exemple de ma mort les fortifira mieux.
NEA. Vous voulez donc mourir! *POL.* Vous aimez donc à vivre.
NEA. Ie ne puis déguiſer que j'ay peine à vous ſuivre,
Sous l'horreur des tourmens je crains de ſuccomber.
POL. Qui marche aſſeurément n'a point peur de tomber,
Dieu fait part au beſoin de ſa force infinie,
Qui craint de le nier dans ſon ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, & doute de ſa Foy.
NEA. Qui n'apprehende rien préſume trop de ſoy.
POL. I'attens tout de ſa grace, & rien de ma foibleſſe,
Mais loin de me preſſer, il faut que je vous preſſe,
D'où vient cette froideur? *NEA.* Dieu meſme a craint la mort.
POL. Il s'eſt offert pourtant, ſuivons ce ſaint effort,
Dreſſons-luy des Autels ſur des monceaux d'Idoles.
Il faut (je me ſouviens encor de vos paroles)
Negliger pour luy plaire, & femme, & biens, & rang,
Expoſer pour ſa gloire & verſer tout ſon ſang.
Helas, qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me ſouhaitiez, & que je vous ſouhaite?
S'il vous en reſte encor, n'étes-vous point jaloux
Qu'à grand peine Chrétien j'en montre plus que vous?
NEA. Vous ſortez du Bapteſme, & ce qui vous anime
C'eſt ſa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime;

Comme encor toute entiere, elle agit pleinement,
Et tout ſemble poſſible à ſon feu vehement.
Mais cette meſme grace en moy diminuée,
Et par mille péchez ſans ceſſe extenuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout ſemble impoſſible à ſon peu de vigueur.
Cette indigne molleſſe, & ces laſches défenſes
Sont des punitions qu'attirent mes offenſes;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais ſe défier,
Me donne voſtre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolatrie, & montrer qui nous ſommes;
Puiſſay-je vous donner l'exemple de ſouffrir,
Comme vous me donnez celuy de vous offrir.

POL. A cet heureux transport que le Ciel vous envoye,
Ie reconnoy Nearque, & j'en pleure de joye.
Ne perdons plus de temps, le ſacrifice eſt preſt,
Allons-y du vray Dieu ſoûtenir l'intereſt,
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourry ce peuple trop credule,
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briſer ces Dieux de pierre & de metal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur celeste,
Faiſons triompher Dieu, qu'il diſpoſe du reste.

NEA. Allons faire éclater ſa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zéle à ce qu'il veut de nous.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAVLINE.

QVe de ſoucis flotants! que de confus nuages
Preſentent à mes yeux d'inconſtantes images!
Douce tranquillité que je n'oſe eſperer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produiſent
Dans mon cœur ébranſlé tour à tour ſe détruiſent,
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſister,
Aucun effroy n'y regne où j'oſe m'arréter;
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine
Voit tantoſt mon bonheur, & tantoſt ma ruine,
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſperer ny craindre tout-à-fait.
Severe inceſſamment broüille ma fantaiſie,
I'eſpere en ſa vertu, je crains ſa jalouſie,
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon rival.
Comme entre deux rivaux la haine eſt naturelle,
L'entreveuë aiſément ſe termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autruy ce qu'il croit meriter,
L'autre un deſeſperé qui peut trop attenter;
Quelque haute raiſon qui régle leur courage
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage,
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ont de nouveau receuë, ou preſte à recevoir,
Conſumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere, & de la défiance,
Et ſaiſiſſant enſemble, & l'époux, & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur reſſentiment.
Mais que je me figure une étrange Chimere,
Et que je traite mal Polyeucte & Severe,

Comme ſi la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs defauts!
Leurs ames à tous deux d'elles-meſmes maîtreſſes
Sont d'un ordre trop haut pour de telles baſſeſſes,
Ils ſe verront au Temple en hommes genereux;
Mais las! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux.
Que ſert à mon époux d'eſtre dans Meliténe,
Si contre luy Severe arme l'Aigle Romaine,
Si mon pere y commande, & craint ce Favory,
Et ſe repent déja du choix de mon mary?
Si peu que j'ay d'eſpoir ne luit qu'avec contrainte,
En naiſſant il avorte, & fait place à la crainte,
Ce qui doit l'affermir ſert à le diſſiper;
Dieux, faites que ma peur puiſſe enfin ſe tromper.

SCENE II.

PAVLINE, STRATONICE.

PAV. MAis ſçachons-en l'iſſuë. Et bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice?
Ces rivaux genereux au Temple ſe ſont veus?
STR. Ah! Pauline. *PAV.* Mes vœux ont-il eſté deçeus?
I'en voy ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-il querellez? *STR.* Polyeucte, Nearque,
Les Chrétiens.... *PA.* Parle donc, les Chrétiens? *STR.* Ie ne puis.
PAV. Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.
STR. Vous n'en ſçauriez avoir une plus juſte cauſe.
PAV. L'ont-ils aſſaſſiné? *STR.* Ce ſeroit peu de choſe.
Tout voſtre ſonge eſt vray, Polyeucte n'eſt plus...
PAV. Il eſt mort! *STR.* Non, il vit, mais (ô pleurs ſuperflus)
Ce courage ſi grand, cette ame ſi divine
N'eſt plus digne du jour, ny digne de Pauline.
Ce n'eſt plus cet époux ſi charmant à vos yeux,
C'eſt l'ennemy commun de l'Etat & des Dieux,
Vn méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Vn traiſtre, un ſcelerat, un laſche, un parricide,
Vne peſte execrable à tous les gens de bien,
Vn ſacrilege impie, en un mot un Chrétien.
PAV. Ce mot auroit ſuffy ſans ce torrent d'injures.
STR. Ces tiltres aux Chrétiens ſont-ce des impoſtures?

PAV. Il eſt ce que tu dis s'il embraſſe leur Foy,
Mais il eſt mon époux & tu parles à moy.
STR. Ne conſiderez plus que le Dieu qu'il adore.
PAV. Ie l'aimay par devoir, ce devoir dure encore.
STR. Il vous donne à preſent ſujet de le haïr,
Qui trahit tous nos Dieux auroit pû vous trahir.
PAV. Ie l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,
Et ſi de tant d'amour tu peux eſtre ébahie,
Apprens que mon devoir ne dépend point du ſien,
Qu'il y manque, s'il veut, je dois faire le mien.
Quoy, s'il aimoit ailleurs, ſerois-je diſpenſée
A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée?
Quelque Chrétien qu'il ſoit, je n'en ay point d'horreur,
Ie cheris ſa perſonne & je hay ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon pere?
STR. Vne ſecrette rage, un excès de colere,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié,
Il ne veut point ſur luy faire agir ſa juſtice,
Que du traiſtre Nearque il n'ait veu le ſupplice.
PAV. Quoy! Nearque en eſt donc? *STR.* Nearque l'a ſeduit,
De leur vieille amitié c'eſt-là l'indigne fruit.
Ce perfide tantoſt en dépit de luy-meſme
L'arrachant de vos bras le traiſnoit au Bapteſme.
Voilà ce grand ſecret, & ſi myſterieux,
Que n'en pouvoit tirer voſtre amour curieux.
PAV. Tu me blaſmois alors d'eſtre trop importune.
STR. Ie ne prévoyois pas une telle infortune.
PAV. Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs
Il me faut eſſayer la force de mes pleurs,
En qualité de femme, ou de fille, j'eſpere
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere;
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Ie ne prendray conſeil que de mon deſeſpoir.
Apprens-moy cependant ce qu'ils ont fait au Temple.
STR. C'eſt une impieté qui n'eut jamais d'exemple,
Ie ne puis y penſer ſans fremir à l'inſtant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale inſolence.
Le Preſtre avoit à peine obtenu du ſilence,
Et devers l'Orient aſſeuré ſon aſpect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de reſpect.

A chaque occaſion de la ceremonie,
A l'envy l'un & l'autre étaloit ſa manie,
Des myſteres ſacrez hautement ſe moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure, & Felix s'en offenſe,
Mais tous deux s'emportans à plus d'irreverence,
Quoy, luy dit Polyeucte en élevant ſa voix,
Adorez-vous des Dieux, ou de pierre, ou de bois?
Icy dispenſez-moy du recit des blaſphemes
Qu'ils ont vomy tous deux contre Iupiter meſmes,
L'adultere & l'inceste en étoient les plus doux.
Oyez, dit-il en ſuite, *oyez, peuple, oyez tous.*
Le Dieu de Poyleucte & celuy de Nearque
De la Terre & du Ciel eſt l'abſolu Monarque,
Seul eſtre indépendant, ſeul maiſtre du Destin,
Seul principe éternel, & ſouveraine fin.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Decie,
Luy ſeul tient en ſa main le ſuccès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre bas,
Sa bonté, ſon pouvoir, ſa justice eſt immenſe,
C'eſt luy ſeul qui punit, luy ſeul qui recompenſe,
Vous adorez en vain des Monstres impuiſſans.
Se jettant à ces mots ſur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les ſaints vaſes par terre,
Sans crainte de Felix, ſans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
Cieux, a-t'on veu jamais, a-t'on rien veu de tel?
Du plus puiſſant des Dieux nous voyons la ſtatuë
Par une main impie à leurs pieds abatuë,
Les myſteres troublez, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'eſtre accablé ſous le couroux celeste,
Felix.... Mais le voicy qui vous dira le reste.

PAV. Que ſon viſage eſt ſombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation!

SCENE

SCENE III.

FELIX, PAVLINE, STRATONICE.

FEL. VNe telle inſolence avoir oſé paroiſtre!
En public! à ma veuë! il en mourra, le traiſtre.
PAV. Souffrez que voſtre fille embraſſe vos genoux.
FEL. Ie parle de Nearque, & non de voſtre époux.
Quelque indigne qu'il ſoit de ce doux nom de gendre,
Mon ame luy conſerve un ſentiment plus tendre,
La grandeur de ſon crime & de mon déplaiſir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choiſir.
PAV. Ie n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.
FEL. Ie pouvois l'immoler à ma juste colere,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De ſon audace impie a monté la fureur,
Vous l'avez pû ſçavoir du moins de Stratonice.
PAV. Ie ſçay que de Nearque il doit voir le ſupplice.
FEL. Du conſeil qu'il doit prendre il ſera mieux instruit,
Quand il verra punir celuy qui l'a ſeduit.
Au ſpectacle ſanglant d'un amy qu'il faut ſuivre,
La crainte de mourir & le deſir de vivre
Reſſaiſiſſent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas ceſſe de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiscrette ardeur tourne bien-toſt en glace,
Et nous verrons bien-toſt ſon cœur inquieté
Me demander pardon de tant d'impieté.
PAV. Vous pouvez esperer qu'il change de courage?
FEL. Aux dépens de Nearque il doit ſe rendre ſage.
PAV. Il le doit, mais helas! où me renvoyez-vous,
Et quels triſtes hazards ne court point mon époux,
Si de ſon inconstance il faut qu'enfin j'espere
Le bien que j'esperois de la bonté d'un pere?
FEL. Ie vous en fais trop voir, Pauline, à conſentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir,
Ie devois meſme peine à des crimes ſemblables,
Et mettant difference entre ces deux coupables,
I'ay trahy la justice à l'amour paternel,
Ie me ſuis fait pour luy moy-meſme criminel,

Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes
Plus de remercîmens que je n'entens de plaintes.
PAV. Dequoy remercier qui ne me donne rien?
Ie ſçay quelle eſt l'humeur & l'esprit d'un Chrétien,
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure,
Vouloir ſon repentir c'eſt ordonner qu'il meure.
FEL. Sa grace eſt en ſa main, c'eſt à luy d'y reſver.
PAV. Faites-la toute entiere. *FEL.* Il la peut achever.
PAV. Ne l'abandonnez pas aux fureurs de ſa ſecte.
FEL. Ie l'abandonne aux loix qu'il faut que je reſpecte.
PAV. Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-pere eſt l'appuy?
FEL. Qu'il faſſe autant pour ſoy comme je fais pour luy.
PAV. Mais il eſt aveuglé. *FEL.* Mais il ſe plaiſt à l'eſtre,
Qui cherit ſon erreur ne la veut pas connoiſtre.
PAV. Mon pere, au nom des Dieux.... *FEL.* Ne les reclamez pas,
Ces Dieux, dont l'intereſt demande ſon trépas.
PAV. Ils écoutent nos vœux. *FEL.* Et bien, qu'il leur en faſſe.
PAV. Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place....
FEL. I'ay ſon pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'eſt pour le déployer contre ſes ennemis.
PAV. Polyeucte l'eſt-il? *FEL.* Tous Chrétiens ſont rebelles.
PAV. N'écoutez point pour luy ces maximes cruelles,
En épouſant Pauline il s'eſt fait voſtre ſang.
FEL. Ie regarde ſa faute, & ne voy plus ſon rang.
Quand le crime d'Etat ſe meſle au ſacrilége,
Le ſang ny l'amitié n'ont plus de privilége.
PAV. Quel excès de rigueur! *FEL.* Moindre que ſon forfait.
PAV. O de mon ſonge affreux trop veritable effet!
Voyez-vous qu'avec luy vous perdez voſtre fille?
FEL. Les Dieux & l'Empereur ſont plus que ma famille.
PAV. La perte de tous deux ne vous peut arréter!
FEL. I'ay les Dieux & Decie enſemble à redouter.
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triſte,
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte?
S'il nous ſembloit tantoſt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau Chrétien la premiere chaleur.
PAV. Si vous l'aimez encor, quittez cette eſperance
Que deux fois en un jour il change de croyance:
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de luy trop de legereté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſuccée,
Que ſans examiner ſon ame ait embraſſée;

Polyeucte eſt Chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un esprit reſolu.
Vous devez préſumer de luy comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux, ny honteux, ny funeſte,
Ils cherchent de la gloire à mépriſer les Dieux,
Aveugles pour la Terre ils aſpirent aux Cieux,
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentez, déchirez, aſſaſſinez, n'importe,
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les ménent au but où tendent leurs deſirs,
La mort la plus infame ils l'appellent Martyre.
FEL. Et bien donc, Polyeucte aura ce qu'il deſire,
N'en parlons plus. *PAV.* Mon pere.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAVLINE, STRATONICE.

FEL. ALbin, en eſt-ce fait?
ALB. Ouy, Seigneur, & Nearque a payé ſon forfait.
FEL. Et noſtre Polyeucte a veu trancher ſa vie?
ALB. Il l'a veu, mais, helas! avec un œil d'envie.
Il bruſle de le ſuivre au lieu de reculer,
Et ſon cœur s'affermit au lieu de s'ébranſler.
PAV. Ie vous le diſois bien; encor un coup, mon pere,
Si jamais mon reſpect a pû vous ſatisfaire,
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chery....
FEL. Vous aimez trop, Pauline, un indigne mary.
PAV. Ie l'ay de voſtre main, mon amour eſt ſans crime,
Il eſt de voſtre choix la glorieuſe eſtime,
Et j'ay pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait merité l'aveu.
Au nom de cette aveugle, & prompte obeïſſance,
Que j'ay toûjours renduë aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pû tout ſur moy, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir à preſent trop à craindre,
Par ces beaux ſentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'oſtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûté pour m'eſtre précieux.

FEL. Vous m'importunez trop, bien que j'aye un cœur tendre,
Ie n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre,
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moy m'en toucher c'eſt perdre, & temps, & pleurs,
I'en veux eſtre le maiſtre, & je veux bien qu'on ſçache,
Que je la deſavouë alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites voſtre effort quand j'auray fait le mien,
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime,
Et taſchez d'obtenir voſtre époux de luy-meſme.
Tantoſt jusque en ce lieu je le feray venir,
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.
PAV. De grace permettez.... *FEL.* Laiſſez-nous ſeuls, vous dy-je,
Voſtre douleur m'offenſe autant qu'elle m'afflige,
A gagner Polyeucte appliquez tous vos ſoins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FEL. ALbin, comme eſt-il mort? *ALB.* En brutal, en impie,
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure, & ſans étonnement,
Dans l'obſtination & l'endurciſſement,
Comme un Chrétien enfin, le blaſpheſme à la bouche.
FEL. Et l'autre? *ALB.* Ie l'ay dit déja, rien ne le touche,
Loin d'en eſtre abatu, ſon cœur en eſt plus haut,
On l'a violenté pour quitter l'échaffaut,
Il eſt dans la priſon où je l'ay veu conduire,
Mais vous étes bien loin encor de le reduire.
FEL. Que je ſuis malheureux! *ALB.* Tout le monde vous plaint.
FEL. On ne ſçait pas les maux dont mon cœur eſt atteint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquietée;
Ie ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'espoir,
La joye & la douleur tour à tour l'émouvoir.
I'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croyables,
I'en ay de violens, j'en ay de pitoyables,
I'en ay de genereux qui n'oſeroient agir,
I'en ay meſmes de bas, & qui me font rougir.

I'aime ce malheureux que j'ay choiſi pour gendre,
Ie hay l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre,
Ie déplore ſa perte, & le voulant ſauver,
I'ay la gloire des Dieux enſemble à conſerver,
Ie redoute leur foudre, & celuy de Decie,
Il y va de ma Charge, il y va de ma vie:
Ainſi tantoſt pour luy je m'expoſe au trépas,
Et tantoſt je le perds pour ne me perdre pas.
ALB. Decie excuſera l'amitié d'un beau-pere,
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on revere.
FEL. A punir les Chrétiens ſon ordre eſt rigoureux,
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'offenſe eſt publique,
Et lors qu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle authorité peut-on, par quelle loy
Châtier en autruy ce qu'on ſouffre chez ſoy?
ALB. Si vous n'oſez avoir d'égard à ſa perſonne,
Ecrivez à Decie afin qu'il en ordonne.
FEL. Severe me perdroit ſi j'en uſois ainſi.
Sa haine & ſon pouvoir font mon plus grand ſoucy,
Si j'avois differé de punir un tel crime,
Quoy qu'il ſoit genereux, quoy qu'il ſoit magnanime,
Il eſt homme, & ſenſible, & je l'ay dédaigné,
Et de tant de mépris ſon eſprit indigné,
Que met au deſeſpoir cet Hymen de Pauline,
Du couroux de Decie obtiendroit ma ruïne.
Pour vanger un affront tout ſemble eſtre permis,
Et les occaſions tentent les plus remis.
Peut-eſtre (& ce ſoupçon n'eſt pas ſans apparence)
Il rallume en ſon cœur déja quelque eſperance,
Et croyant bien-toſt voir Polyeucte puny,
Il rappelle un amour à grand peine banny.
Iuge ſi ſa colere en ce cas implacable
Me feroit innocent de ſauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit voyant par mes bontez
Vne ſeconde fois ſes deſſeins avortez.
Te diray-je un penſer indigne, bas, & laſche?
Ie l'étouffe, il renaiſt, il me flate, & me faſche.
L'ambition toûjours me le vient preſenter,
Et tout ce que je puis c'eſt de le deteſter.
Polyeucte eſt icy l'appuy de ma famille,
Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,

I'acquerrois bien par là de plus puiſſans appuis
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joye;
Mais que plûtoſt le Ciel à tes yeux me foudroye,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que jusques-là ma gloire oſe ſe démentir.
ALB. Voſtre cœur eſt trop bon, & voſtre ame trop haute,
Mais vous reſolvez-vous à punir cette faute?
FEL. Ie vay dans la priſon faire tout mon effort
A vaincre cet eſprit par l'effroy de la mort,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.
ALB. Que ferez-vous enfin, ſi toûjours il s'obſtine?
FEL. Ne me preſſe point tant, dans un tel déplaiſir
Ie ne puis que reſoudre, & ne ſçay que choiſir.
ALB. Ie dois vous avertir en ſerviteur fidelle
Qu'en ſa faveur déja la ville ſe rebelle,
Et ne peut voir paſſer par la rigueur des loix
Sa derniere eſperance & le ſang de ſes Rois.
Ie tiens ſa priſon meſme aſſez mal aſſeurée,
I'ay laiſſé tout autour une troupe éplorée,
Ie crains qu'on ne la force. *FEL.* Il faut donc l'en tirer,
Et l'améner icy pour nous en aſſeurer.
ALB. Tirez-l'en donc vous-meſme, & d'un eſpoir de grace
Appaiſez la fureur de cette populace.
FEL. Allons, & s'il perſiſte à demeurer Chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans qu'elle en ſçache rien.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEVCTE, CLEON, Trois autres Gardes.

POL. GArdes, que me veut-on? *CLE.* Pauline vous demande.
POL. O preſence, ô combat que ſur tout j'apprehende!
Felix, dans la priſon j'ay triomphé de toy,
I'ay ry de ta menace, & t'ay veu ſans effroy,
Tu prens pour t'en vanger de plus puiſſantes armes,
Ie craignois beaucoup moins tes bourreaux que ſes larmes.
Seigneur, qui vois icy les perils que je cours,
En ce preſſant beſoin redouble ton ſecours.
Et toy qui tout ſortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du ſejour de la gloire,
Cher Nearque, pour vaincre un ſi fort ennemy
Preſte du haut du Ciel la main à ton amy.
Gardes, oſeriez-vous me rendre un bon office,
Non pour me dérober aux rigueurs du ſupplice,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'on me faſſe évader:
Mais comme il ſuffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Severe,
Ie croy que ſans peril on peut me ſatisfaire,
Si j'avois pû luy dire un ſecret important,
Il vivroit plus heureux, & je mourrois content.
CLE. Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.
POL. Severe à mon defaut fera ta recompenſe,
Va ne perds point de temps, & revien promptement.
CLE. Ie ſeray de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEVCTE.

Les Gardes ſe retirent aux coins du Theatre.

SOurce delicieuſe en miſeres feconde,
Que voulez-vous de moy, flateuſes voluptez?
Honteux attachemens de la chair & du Monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ay quittez?
Allez honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute voſtre felicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

Ainſi n'eſperez pas qu'après vous je ſoûpire,
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte Empire
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans;
Il étale à ſon tour des revers équitables
Par qui les Grands ſont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunez coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins attendus.

Tigre alteré de ſang, Decie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les ſiens,
De ton heureux Deſtin voy la ſuite effroyable,
Le Scythe va vanger la Perſe & les Chrétiens.
Encor un peu plus outre, & ton heure eſt venuë,
Rien ne t'en ſçauroit garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute preſte à crever la nuë,
Ne peut plus eſtre retenuë
Par l'attente du repentir.

Que cependant Felix m'immole à ta colere,
Qu'un rival plus puiſſant ébloüiſſe ſes yeux,

Qu'aux

Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-pere,
Et qu'à tiltre d'eſclave il commande en ces lieux:
Ie conſens, ou plûtoſt j'aſpire à ma ruine,
Monde, pour moy tu n'as plus rien,
Ie porte en un cœur tout Chrétien
Vne flame toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos ſacrez attraits les ames poſſedées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage,
Vos biens ne ſont point inconſtans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Ie la voy, mais mon cœur d'un ſaint zéle enflamé
N'en gouſte plus l'appas dont il étoit charmé,
Et mes yeux éclairez des celeſtes lumieres
Ne trouvent plus aux ſiens leurs graces coûtumieres.

SCENE III.

POLYEVCTE, PAVLINE, *Gardes.*

POL. MAdame, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combatre, ou pour me ſeconder,
Cet effort genereux de voſtre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours? vient-il à ma défaite?
Apportez-vous icy la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié?
PAV. Vous n'avez point icy d'ennemis que vous-meſme,
Seul vous vous haïſſez, lors que chacun vous aime,
Seul vous executez tout ce que j'ay reſvé:
Ne veüillez pas vous perdre, & vous étes ſauvé,

A quelque extrémité que voſtre crime paſſe
Vous étes innocent ſi vous vous faites grace.
Daignez conſiderer le ſang dont vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualitez;
Chery de tout le Peuple, estimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province;
Ie ne vous conte à rien le nom de mon époux,
C'eſt un bonheur pour moy qui n'eſt pas grand pour vous;
Mais aprés vos exploits, aprés voſtre naiſſance,
Aprés voſtre pouvoir, voyez noſtre esperance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.
POL. Ie conſidere plus, je ſçay mes avantages,
Et l'espoir que ſur eux forment les grands courages.
Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers,
La Mort nous les ravit, la Fortune s'en jouë,
Aujourd'huy dans le troſne, & demain dans la bouë,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens
Que peu de vos Ceſars en ont joüy long-temps.
I'ay de l'ambition, mais plus noble, & plus belle,
Cette grandeur perit, j'en veux une immortelle,
Vn bonheur aſſeuré, ſans meſure, & ſans fin,
Au deſſus de l'Envie, au deſſus du Deſtin.
Eſt-ce trop l'acheter que d'une triſte vie,
Qui tantoſt, qui ſoudain me peut eſtre ravie,
Qui ne me fait joüir que d'un inſtant qui fuit,
Et ne peut m'aſſeurer de celuy qui le ſuit?
PAV. Voilà de vos Chrétiens les ridicules ſonges,
Voilà juſqu'à quel point vous charment leurs menſonges,
Tout voſtre ſang eſt peu pour un bonheur ſi doux,
Mais pour en diſpoſer ce ſang eſt-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainſi qu'un heritage,
Le jour qui vous la donne en meſme temps l'engage,
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.
POL. Ie la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Ie ſçay quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire;
Des ayeux de Decie on vante la memoire,
Et ce nom précieux encor à vos Romains
Au bout de ſix cens ans luy met l'Empire aux mains.
Ie dois ma vie au Peuple, au Prince, à ſa Couronne,
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:

Si mourir pour ſon Prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort?
PAV. Quel Dieu! *POL.* Tout-beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſans, mutilez,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez.
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le voſtre,
Et la Terre, & le Ciel n'en connoiſſent point d'autre.
PAV. Adorez-le dans l'ame & n'en témoignez rien.
POL. Que je ſois tout enſemble Idolatre, & Chrétien!
PAV. Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Severe,
Et donnez lieu d'agir aux bontez de mon pere.
POL. Les bontez de mon Dieu ſont bien plus à cherir.
Il m'oſte des perils que j'aurois pû courir,
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arriere
Sa faveur me couronne entrant dans la carriere,
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et ſortant du Bapteſme il m'envoye à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie....
Mais que ſert de parler de ces treſors cachez
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchez?
PAV. Cruel, car il eſt temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate,
Eſt-ce-là ce beau feu? ſont-ce-là tes ſermens?
Témoignes-tu pour moy les moindres ſentimens?
Ie ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta femme inconſolable;
Ie croyois que l'amour t'en parleroit aſſez,
Et je ne voulois pas de ſentimens forcez.
Mais cette amour ſi ferme & ſi bien meritée
Que tu m'avois promiſe, & que je t'ay portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un ſoûpir?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joye,
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voye,
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes appas
Se figure un bonheur où je ne ſeray pas!
C'eſt donc là le dégouſt qu'apporte l'Hymenée!
Ie te ſuis odieuſe après m'eſtre donnée!
POL. Helas! *PAV.* Que cet helas a de peine à ſortir!
Encor s'il commençoit un heureux repentir,

Que tout forcé qu'il eſt j'y trouverois de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je voy couler des larmes.
POL. I'en verſe, & pleuſt à Dieu qu'à force d'en verſer
Ce cœur trop endurcy ſe pûſt enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
I'y pleureray pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais ſi dans ce ſejour de gloire & de lumiere
Ce Dieu tout juste & bon peut ſouffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur voſtre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontez il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'eſtre pas Chrétienne,
Avec trop de merite il vous plût la former,
Pour ne vous pas connoiſtre, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
Et ſous leur triste joug mourir comme elle eſt née.
PAV. Que dis-tu, malheureux? qu'oſes-tu ſouhaiter?
POL. Ce que de tout mon ſang je voudrois acheter.
PAV. Que plûtoſt.... *POL.* C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe,
Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y penſe,
Ce bien-heureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra, mais le temps ne m'en eſt pas connu.
PAV. Quittez cette chimere, & m'aimez. *POL.* Ie vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moy-meſme.
PAV. Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.
POL. Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.
PAV. C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſeduire?
POL. C'eſt peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.
PAV. Imaginations. *POL.* Celestes veritez.
PAV. Etrange aveuglement. *POL.* Eternelles clartez.
PAV. Tu préferes la mort à l'amour de Pauline!
POL. Vous préferez le Monde à la bonté divine!
PAV. Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.
POL. Vivez heureuſe au Monde & me laiſſez en paix.
PAV. Ouy, je t'y vay laiſſer, ne t'en mets plus en peine,
Ie vay....

SCENE IV.

POLYEVCTE, PAVLINE, SEVERE, FABIAN, Gardes.

PAV. MAis quel deſſein en ce lieu vous améne,
Severe? auroit-on crû qu'un cœur ſi genereux
Pûſt venir jusqu'icy braver un malheureux?
POL. Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare merite,
A ma ſeule priere il rend cette viſite.
Ie vous ay fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Poſſeſſeur d'un treſor dont je n'étois pas digne
Souffrez avant ma mort que je vous le reſigne,
Et laiſſe la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pûſt recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honneſte homme,
Qu'ait adoré la Terre, & qu'ait veu naiſtre Rome.
Vous eſtes digne d'elle, elle eſt digne de vous,
Ne la refuſez pas de la main d'un époux,
S'il vous a deſunis, ſa mort vous va rejoindre,
Qu'un feu jadis ſi beau n'en devienne pas moindre,
Rendez-luy voſtre cœur, & recevez ſa foy,
Vivez heureux enſemble, & mourez comme moy,
C'eſt le bien qu'à tous deux Polyeucte deſire.
Qu'on me méne à la mort, je n'ay plus rien à dire,
Allons, Gardes, c'eſt fait.

SCENE V.

SEVERE, PAVLINE, FABIAN.

SEV. DAns mon étonnement
Ie ſuis confus pour luy de ſon aveuglement;
Sa reſolution a ſi peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.
Vn cœur qui vous cherit, (mais quel cœur aſſez bas
Auroit pû vous connoiſtre, & ne vous cherir pas?)
Vn homme aimé de vous, ſi-toſt qu'il vous poſſede,
Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous cede,
Et comme ſi vos feux étoient un don fatal
Il en fait un preſent luy-meſme à ſon rival!
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs felicitez doivent eſtre infinies,
Puiſque pour y pretendre ils oſent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moy, ſi mes deſtins un peu plûtoſt propices
Euſſent de voſtre Hymen honoré mes ſervices,
Ie n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
I'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux;
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que... *PAV.* Briſons-là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui ſent vos premiers feux
Ne pouſſe quelque ſuite indigne de tous deux.
Severe, connoiſſez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à ſon heure derniere,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en étes la cauſe, encor qu'innocemment.
Ie ne ſçay ſi voſtre ame à vos deſirs ouverte
Auroit oſé former quelque eſpoir ſur ſa perte;
Mais ſçachez qu'il n'eſt point de ſi cruels trépas,
Où d'un front aſſeuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'eſt point aux Enfers d'horreurs que je n'endure,
Plûtoſt que de ſoüiller une gloire ſi pure,
Que d'épouſer un homme après ſon triſte ſort,
Qui de quelque façon ſoit cauſe de ſa mort,
Et ſi vous me croyiez d'une ame ſi peu ſaine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.

Vous étes genereux, ſoyez-le juſqu'au bout;
Mon pere eſt en état de vous accorder tout,
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'eſt à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour luy,
Faites-vous un effort pour luy ſervir d'appuy.
Ie ſçay que c'eſt beaucoup que ce que je demande,
Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande;
Conſerver un rival dont vous étes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et ſi ce n'eſt aſſez de voſtre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-eſtre encor vous peut toucher,
Doive à voſtre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous étes Severe.
Adieu, reſolvez ſeul ce que vous devez faire,
Si vous n'étes pas tel que je l'oſe eſperer,
Pour vous priſer encor je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEV. QV'eſt-ce-cy, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon bonheur & le reduit en poudre?
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné,
Ie trouve tout perdu quand je croy tout gagné,
Et toûjours la Fortune à me nuire obſtinée
Tranche mon eſperance auſſi-toſt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux je reçoy des refus,
Toûjours triſte, toûjours & honteux & confus,
De voir que laſchement elle ait oſé renaiſtre,
Qu'encor plus laſchement elle ait oſé paroiſtre,
Et qu'une femme enfin dans l'infelicité
Me faſſe des leçons de generoſité.
Voſtre belle ame eſt haute autant que malheureuſe,
Mais elle eſt inhumaine autant que genereuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyranniſent le cœur.
C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je ſerve un rival lors qu'il vous abandonne,

Et que par un cruel & genereux effort
Pour vous rendre en ſes mains je l'arrache à la mort.
FAB. Laiſſez à ſon destin cette ingrate famille,
Qu'il accorde s'il veut le pere avec la fille,
Polyeucte & Felix, l'épouſe avec l'époux,
D'un ſi cruel effort quel prix esperez-vous?
SEV. La gloire de montrer à cette ame ſi belle,
Que Severe l'égale, & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien deuë, & que l'ordre des Cieux
En me la refuſant m'eſt trop injurieux.
FAB. Sans accuſer le Sort ny le Ciel d'injuſtice,
Prenez garde au peril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, penſez-y bien,
Quoy, vous entreprenez de ſauver un Chrétien?
Pouvez-vous ignorer pour cette ſecte impie
Quelle eſt & fut toûjours la haine de Decie?
C'eſt un crime vers luy ſi grand, ſi capital,
Qu'à voſtre faveur meſme il peut eſtre fatal.
SEV. Cet avis ſeroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Ie ſuis encor Severe, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Icy l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire;
Qu'après, le Sort ſe montre, ou propice, ou contraire,
Comme ſon naturel eſt toûjours inconſtant,
Periſſant glorieux je periray content.
Ie te diray bien plus, mais avec confidence,
La ſecte des Chrétiens n'eſt pas ce que l'on penſe,
On les hait, la raiſon je ne la connoy point,
Et je ne voy Decie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ay voulu les connoiſtre,
On les tient pour ſorciers dont l'Enfer eſt le maiſtre,
Et ſur cette croyance on punit du trépas
Des myſteres ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Ceres Eleuſine, & la Bonne Déeſſe
Ont leurs ſecrets comme eux, à Rome, & dans la Grece;
Encor impunément nous ſouffrons en tous lieux,
Leur Dieu ſeul excepté, toute ſorte de Dieux;
Tous les Monſtres d'Egypte ont leurs Temples dans Rome,
Nos ayeux à leur gré faiſoient un Dieu d'un homme,
Et leur ſang parmy nous conſervant leurs erreurs,
Nous rempliſſons le Ciel de tous nos Empereurs;

Mais à

Mais à parler ſans fard de tant d'Apotheoſes,
L'effet eſt bien douteux de ces Metamorphoſes.
Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maiſtre abſolu de tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il reſout:
Mais ſi j'oſe entre nous dire ce qui me ſemble,
Les noſtres bien ſouvent s'accordent mal enſemble,
Et me dûſt leur colere écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour eſtre de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices detestez, les vertus floriſſantes,
Ils font des vœux pour nous qui les perſecutons,
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t'on veus mutins? les a-t'on veus rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des ſoldats plus fidelles?
Furieux dans la guerre ils ſouffrent nos bourreaux,
Et lyons au combat ils meurent en agneaux.
I'ay trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Felix, commençons par ſon gendre,
Et contentons ainſi d'une ſeule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FEL. ALBIN, as-tu bien veu la fourbe de Severe?
As-tu bien veu ſa haine, & vois-tu ma miſere?
ALB. Ie n'ay veu rien en luy qu'un rival genereux,
Et ne voy rien en vous qu'un pere rigoureux.
FEL. Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Felix, & dédaigne Pauline,
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'huy
Les restes d'un rival trop indignes de luy.
Il parle en ſa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, ſi je ne luy fais grace,
Tranchant du genereux il croit m'épouvanter;
L'artifice eſt trop lourd pour ne pas l'éventer,
Ie ſçay des gens de Cour quelle eſt la Politique,
I'en connoy mieux que luy la plus fine pratique;
C'eſt en vain qu'il tempeſte & feint d'eſtre en fureur,
Ie voy ce qu'il pretend auprès de l'Empereur,
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant ſon rival je ſerois ſa victime,
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piége eſt bien tendu, ſans doute il le perdroit;
Mais un vieux Courtiſan eſt un peu moins credule,
Il voit quand on le jouë, & quand on diſſimule,
Et moy, j'en ay tant veu de toutes les façons,
Qu'à luy-meſme au beſoin j'en ferois des leçons.
ABL. Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!
FEL. Pour ſubſiſter en Cour c'eſt la haute ſcience.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons préſumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute ſon amitié nous doit eſtre ſuſpecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne ſa ſecte,

Quoy que ſon protecteur ait pour luy dans l'eſprit,
Ie ſuivray hautement l'ordre qui m'eſt prescrit.
ALB. Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.
FEL. Celle de l'Empereur ne ſuivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas hazardeux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.
ALB. Mais Severe promet.... *FEL.* Albin, je m'en défie,
Et connoy mieux que luy la haine de Décie;
En faveur des Chrétiens s'il choquoit ſon couroux,
Luy meſme aſſeurément ſe perdroit avec nous.
Ie veux tenter pourtant encor une autre voye,
Amenez Polyeucte, & ſi je le renvoye,
S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,
Au ſortir de ce lieu qu'on luy donne la mort.
ALB. Voſtre ordre eſt rigoureux. *FEL.* Il faut que je le ſuive
Si je veux empeſcher qu'un deſordre n'arrive.
Ie voy le Peuple émeu pour prendre ſon party,
Et toy-meſme tantoſt tu m'en as adverty.
Dans ce zéle pour luy qu'il fait déja paroiſtre,
Ie ne ſçay ſi long-temps j'en pourrois eſtre maiſtre:
Peut-eſtre dès demain, dès la nuit, dès ce ſoir,
I'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
Et Severe auſſi-toſt courant à ſa vangeance
M'iroit calommier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me ſeroit fatal.
ALB. Que tant de prévoyance eſt un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que ſa mort mettra ce Peuple en rage,
Que c'eſt mal le guerir que le deſesperer.
FEL. En vain après ſa mort il voudra murmurer,
Et s'il oſe venir à quelque violence,
C'eſt à faire à ceder deux jours à l'inſolence:
I'auray fait mon devoir, quoy qui puiſſe arriver.
Mais Polyeucte vient, taſchons à le ſauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

SCENE II.

FELIX, POLYEVCTE, ALBIN.

FEL. AS-tu donc pour la vie une haine ſi forte,
Malheureux Polyeucte, & la loy des Chrétiens
T'ordonne-t'elle ainſi d'abandonner les tiens?
POL. Ie ne hay point la vie, & j'en aime l'uſage,
Mais ſans attachement qui ſente l'eſclavage,
Toûjours preſt à la rendre au Dieu dont je la tiens,
La raiſon me l'ordonne & la loy des Chrétiens,
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur aſſez bon pour me ſuivre.
FEL. Te ſuivre dans l'abîme où tu te veux jetter?
POL. Mais plûtoſt dans la gloire où je m'en vay monter.
FEL. Donne-moy pour le moins le temps de la connoiſtre,
Pour me faire Chrétien, ſers-moy de guide à l'eſtre,
Et ne dédaigne pas de m'inſtruire en ta Foy,
Ou toy-meſme à ton Dieu tu répondras de moy.
POL. N'en riez point, Felix, il ſera voſtre juge,
Vous ne trouverez point devant luy de refuge.
Les Rois & les bergers y ſont d'un meſme rang.
De tous les ſiens ſur vous il vangera le ſang.
FEL. Ie n'en répandray plus, & quoy qu'il en arrive,
Dans la Foy des Chrétiens je ſouffriray qu'on vive,
I'en ſeray protecteur. *POL.* Non non, perſecutez,
Et ſoyez l'inſtrument de nos felicitez.
Celle d'un vray Chrétien n'eſt que dans les ſouffrances,
Les plus cruels tourmens luy ſont des recompenſes,
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les perſecutions.
Mais ces ſecrets pour vous ſont faſcheux à comprendre,
Ce n'eſt qu'à ſes Eleus que Dieu les fait entendre.
FEL. Ie te parle ſans fard, & veux eſtre Chrétien.
POL. Qui peut donc retarder l'effet d'un ſi grand bien?
FEL. La preſence importune.... *POL.* Et de qui? de Severe?
FEL. Pour luy ſeul contre toy j'ay feint tant de colere,
Diſſimule un moment jusques à ſon depart.
POL. Felix; c'eſt donc ainſi que vous parlez ſans fard?

Portez à vos Payens, portez à vos Idoles
Le ſucre empoiſonné que ſément vos paroles.
Vn Chrétien ne craint rien, ne diſſimule rien,
Aux yeux de tout le monde il eſt toûjours Chrétien.
FEL. Ce zéle de ta Foy ne ſert qu'à te ſeduire,
Si tu cours à la mort plûtoſt que de m'inſtruire.
POL. Ie vous en parlerois icy hors de ſaiſon,
Elle eſt un don du Ciel & non de la raiſon,
Et c'eſt là que bien-toſt voyant Dieu face à face,
Plus aiſément pour vous j'obtiendray cette grace.
FEL. Ta perte cependant me va deſeſperer.
POL. Vous avez en vos mains dequoy la reparer,
En vous oſtant un gendre on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la voſtre:
Ma perte n'eſt pour vous qu'un change avantageux.
FEL. Ceſſe de me tenir ce diſcours outrageux.
Ie t'ay conſideré plus que tu ne merites,
Mais malgré ma bonté qui croiſt, plus tu l'irrites,
Cette inſolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vangerois auſſi-bien que nos Dieux.
POL. Quoy! vous changez bien-toſt d'humeur & de langage!
Le zéle de vos Dieux rentre en voſtre courage!
Celuy d'eſtre Chrétien s'échape, & par hazard
Ie vous viens d'obliger à me parler ſans fard!
FEL. Va, ne préſume pas que, quoy que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je ſuive l'impoſture,
Ie flatois ta manie afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher,
Ie voulois gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flateur de Decie;
Mais j'ay fait trop d'injure à nos Dieux tout-puiſſans,
Choiſy de leur donner ton ſang, ou de l'encens.
POL. Mon choix n'eſt point douteux, mais j'aperçoy Pauline,
O Ciel!

SCENE III.

FELIX, POLYEVCTE, PAVLINE, ALBIN.

PAV. QVi de vous deux aujourd'huy m'aſſaſſine?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour?
Ne pourray-je fléchir la Nature, ou l'Amour,
Et n'obtiendray-je rien d'un époux, ny d'un pere?
FEL. Parlez à voſtre époux. *POL.* Vivez avec Severe.
PAV. Tigre, aſſaſſine-moy du moins ſans m'outrager.
POL. Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager.
Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſede,
Et ſçait qu'un autre amour en eſt le ſeul remede.
Puiſqu'un ſi grand merite a pû vous enflamer,
Sa preſence toûjours a droit de vous charmer,
Vous l'aimiez, il vous aime, & ſa gloire augmentée...
PAV. Que t'ay-je fait, cruel, pour eſtre ainſi traitée,
Et pour me reprocher au mépris de ma foy
Vn amour ſi puiſſant que j'ay vaincu pour toy?
Voy pour te faire vaincre un ſi fort adverſaire
Quels efforts à moy-meſme il a fallu me faire,
Quels combats j'ay donnez pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier vainqueur,
Et ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fay quelque effort ſur toy pour te rendre à Pauline.
Apprens d'elle à forcer ton propre ſentiment,
Prens ſa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toy-meſme elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes deſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoûpirs,
Ne deſeſpere pas une ame qui t'adore.
POL. Ie vous l'ay déja dit, & vous le dis encore,
Vivez avec Severe, ou mourez avec moy.
Ie ne mépriſe point vos pleurs, ny voſtre foy,
Mais dequoy que pour vous noſtre amour m'entretienne,
Ie ne vous connoy plus ſi vous n'étes Chrétienne.
C'en eſt aſſez, Felix, reprenez ce couroux,
Et ſur cet inſolent vangez vos Dieux & vous.

PAV. Ah, mon pere, ſon crime à peine eſt pardonnable,
Mais s'il eſt inſenſé, vous étes raiſonnable,
La Nature eſt trop forte, & ſes aimables traits
Imprimez dans le ſang ne s'effacent jamais,
Vn pere eſt toûjours pere, & ſur cette aſſeurance
I'oſe appuyer encor un reſte d'esperance.
Iettez ſur voſtre fille un regard paternel,
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel,
Et les Dieux trouveront ſa peine illegitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence, & le crime,
Et qu'elle changera par ce redoublement
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos Deſtins par vos mains rendus inſeparables
Nous doivent rendre heureux enſemble, ou miſerables,
Et vous ſeriez cruel juſques au dernier point,
Si vous deſuniſſiez ce que vous avez joint.
Vn cœur à l'autre uny jamais ne ſe retire,
Et pour l'en ſeparer il faut qu'on le déchire,
Mais vous étes ſenſible à mes juſtes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.
FEL. Ouy, ma fille, il eſt vray qu'un pere eſt toûjours pere,
Rien n'en peut effacer le ſacré caractere,
Ie porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé,
Ie me joints avec vous contre cét inſenſé.
Malheureux Polyeucte, es-tu ſeul inſenſible,
Et veux-tu rendre ſeul ton crime irremiſſible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil ſi détaché?
Peux-tu voir tant d'amour ſans en eſtre touché?
Ne reconnois-tu plus ny beau-pere, ny femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre ſans flame?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraſſer tes genoux?
POL. Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace!
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Nearque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour, & ſon effort,
Après m'avoir montré cette ſoif du Bapteſme,
Pour oppoſer à Dieu l'intereſt de Dieu meſme,
Vous vous joignez enſemble! Ah ruſes de l'Enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
Vos reſolutions uſent trop de remiſe,
Prenez la voſtre enfin puiſque la mienne eſt priſe.

Ie n'adore qu'un Dieu maiſtre de l'Vnivers,
Sous qui tremblent le Ciel, la Terre, & les Enfers,
Vn Dieu qui nous aimant d'une amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime eſtre offert chaque jour.
Mais j'ay tort d'en parler à qui ne peut m'entendre,
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſoüillez tous vos Dieux,
Vous n'en puniſſez point qui n'ait ſon maiſtre aux Cieux.
La proſtitution, l'adultere, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on deteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos Immortels;
I'ay profané leur Temple, & briſé leurs Autels,
Ie le ferois encor, ſi j'avois à le faire,
Meſme aux yeux de Felix, meſme aux yeux de Severe,
Meſme aux yeux du Senat, aux yeux de l'Empereur.

FEL. Enfin ma bonté cede à ma juſte fureur,
Adore-les, ou meurs. *POL.* Ie ſuis Chrétien. *FEL.* Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POL. Ie ſuis Chrétien. *FEL.* Tu l'es? ô cœur trop obſtiné!
Soldats, executez l'ordre que j'ay donné.

PAV. Où le conduiſez-vous? *FEL.* A la mort. *POL.* A la gloire,
Chere Pauline, Adieu, conſervez ma memoire.

PAV. Ie te ſuivray par tout, & mourray ſi tu meurs.

POL. Ne ſuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FEL. Qu'on l'oſte de mes yeux, & que l'on m'obeïſſe,
Puiſqu'il aime à perir je conſens qu'il periſſe.

SCENE

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FEL. IE me fais violence, Albin, mais je l'ay dû,
Ma bonté naturelle aiſément m'euſt perdu.
Que la rage du Peuple à preſent ſe déploye,
Que Severe en fureur tonne, éclate, foudroye,
M'étant fait cet effort j'ay fait ma ſeureté.
Mais n'és-tu point ſurpris de cette dureté?
Vois-tu comme le ſien des cœurs impenetrables,
Ou des impietez à ce point execrables?
Du moins j'ay ſatisfait mon eſprit affligé,
Pour amollir ſon cœur je n'ay rien negligé,
I'ay feint meſme à tes yeux des laſchetez extreſmes;
Et certes ſans l'horreur de ſes derniers blaſphemes
Qui m'ont remply ſoudain de colere & d'effroy,
I'aurois eu de la peine à triompher de moy.

ALB. Vous maudirez peut-eſtre un jour cette victoire,
Qui tient je ne ſçay quoy d'une action trop noire,
Indigne de Felix, indigne d'un Romain,
Répandant voſtre ſang par voſtre propre main.

FEL. Ainſi l'ont autrefois verſé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a creu, loin d'en eſtre affoiblie,
Et quand nos vieux Heros avoient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALB. Voſtre ardeur vous ſeduit, mais quoy qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon deſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris ſçaura vous émouvoir....

FEL. Tu me fais ſouvenir qu'elle a ſuivy ce traiſtre,
Et que ce deſeſpoir qu'elle fera paroiſtre
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc y donner ordre, & voir ce qu'elle fait,
Romps ce que ſes douleurs y donneroient d'obſtacle,
Tire-la, ſi tu peux, de ce triſte ſpectacle,
Taſche à la conſoler, va donc, qui te retient?

ALB. Il n'en eſt pas beſoin, Seigneur, elle revient.

SCENE V.

FELIX, PAVLINE, ALBIN.

PAV. PEre barbare, acheve, acheve ton ouvrage,
Cette ſeconde hoſtie eſt digne de ta rage,
Ioins ta fille à ton gendre, oſe, que tardes-tu?
Tu vois le meſme crime, ou la meſme vertu,
Ta barbarie en elle a les meſmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laiſſé ſes lumieres,
Son ſang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a deſſillé les yeux & me les vient d'ouvrir.
Ie voy, je ſçay, je croy, je ſuis deſabuſée,
De ce bien-heureux ſang tu me vois baptiſée,
Ie ſuis Chrétienne enfin, n'eſt-ce point aſſez dit?
Conſerve en me perdant ton rang, & ton credit,
Redoute l'Empereur, apprehende Severe;
Si tu ne veux perir, ma perte eſt neceſſaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Ie voy Nearque & luy qui me tendent les bras.
Méne, méne-moy voir tes Dieux que je déteſte,
Ils n'en ont briſé qu'un, je briſeray le reſte,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuiſſans qu'en leurs mains vous peignez,
Et ſaintement rebelle aux loix de la naiſſance,
Vne fois envers toy manquer d'obeïſſance.
Ce n'eſt point ma douleur que par là je fais voir,
C'eſt la Grace qui parle, & non le deſeſpoir.
Le faut-il dire encor, Felix? je ſuis Chrétienne,
Affermy par ma mort ta fortune & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
Puiſqu'il t'aſſeure en Terre en m'élevant aux Cieux.

SCENE VI.

FELIX, SEVERE, PAVLINE, ALBIN, FABIAN.

SEV. PEre dénaturé, malheureux Politique,
Eſclave ambitieux d'une peur chimerique,
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautez
Vous penſez conſerver vos triſtes Dignitez?
La faveur que pour luy je vous avois offerte
Au lieu de le ſauver précipite ſa perte,
I'ay prié, menacé, mais ſans vous émouvoir,
Et vous m'avez creu fourbe, ou de peu de pouvoir.
Et bien, à vos dépens vous verrez que Severe
Ne ſe vante jamais que de ce qu'il peut faire,
Et par voſtre ruïne il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre euſt pû vous proteger.
Continuez aux Dieux ce ſervice fidelle,
Par de telles horreurs montrez-leur voſtre zéle,
Adieu, mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.
FEL. Arrétez-vous, Seigneur, & d'une ame appaiſée
Souffrez que je vous livre une vangeance aiſée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautez
Ie taſche à conſerver mes triſtes dignitez,
Ie dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre,
Ie m'y trouve forcé par un ſecret appas,
Ie cede à des transports que je ne connoy pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre
De ma fureur je paſſe au zéle de mon gendre.
C'eſt luy, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſecuteur prie un Dieu tout-puiſſant,
Son amour épandu ſur toute la famille
Tire après luy le pere auſſi-bien que la fille:
I'en ay fait un Martyr, ſa mort me fait Chrétien,
I'ay fait tout ſon bonheur, il veut faire le mien.
C'eſt ainſi qu'un Chrétien ſe vange & ſe courrouce,
Heureuſe cruauté dont la ſuite eſt ſi douce!

Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens,
Ie le ſuis, elle l'eſt, ſuivez voſtre colere.
PAV. Qu'heureuſement enfin je retrouve mon pere!
Cét heureux changement rend mon bonheur parfait.
FEL. Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.
SEV. Qui ne ſeroit touché d'un ſi tendre ſpectacle?
De pareils changemens ne vont point ſans miracle,
Sans doute vos Chrétiens qu'on perſecute en vain
Ont quelque choſe en eux qui ſurpaſſe l'humain;
Ils ménent une vie avec tant d'innocence,
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoiſſance.
Se relever plus forts plus ils ſont abbatus
N'eſt pas auſſi l'effet des communes vertus.
Ie les aimay toûjours, quoy qu'on m'en ait pû dire,
Ie n'en voy point mourir que mon cœur n'en ſoûpire,
Et peut-eſtre qu'un jour je les connoiſtray mieux.
I'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux,
Qu'il les ſerve à ſa mode, & ſans peur de la peine;
Si vous étes Chrétien, ne craignez plus ma haine,
Ie les aime, Felix, & de leur protecteur
Ie n'en veux pas en vous faire un perſecuteur.
Gardez voſtre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien voſtre Dieu, ſervez noſtre Monarque,
Ie perdray mon credit envers ſa Majeſté,
Ou vous verrez finir cette ſeverité,
Par cette injuſte haine il ſe fait trop d'outrage.
FEL. Daigne le Ciel en vous achever ſon ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous meritez,
Vous inſpirer bien-toſt toutes ſes veritez.
Nous autres beniſſons noſtre heureuſe avanture,
Allons à nos Martyrs donner la ſepulture,
Baiſer leurs corps ſacrez, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par tout le nom de Dieu.

FIN DV PREMIER TOME.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos Amez & Feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Prevoſts, leurs Lieutenans; & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre bien amé le Sieur Corneille, nous a fait remontrer qu'il auroit compoſé cy-devant *pluſieurs Pieces de Theatre, tant Comedies, que Tragedies*, leſquelles il auroit fait imprimer, en vertu des Privileges que nous luy aurions cy-devant accordez, tant à luy, qu'aux Libraires qui auroient eu pouvoir de luy, pendant un temps; leſquels la pluſpart ſeroient expirez, ou preſts d'expirer; & d'autant que depuis les premieres impreſſions ledit Sieur Corneille auroit corrigé beaucoup de choſes eſdites Pieces, qu'il deſireroit maintenant faire imprimer avec leſdites corrections, pour l'intereſt de ſa reputation, pourquoy il luy conviendroit faire beaucoup de frais; C'eſt pourquoy il nous a ſupplié luy accorder nos Lettres à ce neceſſaires. A CES CAVSES, Deſirans gratifier, & favorablement traiter ledit Sieur Corneille, Nous luy avons permis & permettons par ces preſentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer par tout noſtre Royaume, *leſdites Pieces de Theatre, tant Comedies, que Tragedies*, & ce par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, & en telles marges, tels caracteres, & autant de fois que bon luy ſemblera, conjointement, ou ſéparément, durant le temps & terme de neuf années, à compter du jour que leſdites Pieces de Theatre ſeront imprimées pour la premiere fois, en vertu du preſent Privilege. Et faiſons tres-expreſſes inhibitions & défenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité qu'ils ſoient, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, ny debiter aux lieux de noſtre obeïſſance, pendant ledit temps, leſdites Pieces, ſans le congé & conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine aux contrevenants de trois mil livres d'amende, dépens, dommages & intereſts, payables ſans deport par chacun des contrevenans, & applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, ou, au Libraire qu'il aura choiſi; de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens; à la charge d'en mettre par ledit Sieur Corneille deux Exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, & un en celle de noſtre tres-cher & feal le Sieur MOLE' Chevalier, Garde des Sceaux de France, Premier Preſident en noſtre Cour de Parlement de Paris, avant que les expoſer en vente. Nous voulons & vous mandons, que vous faſſiez joüir pleinement & paiſiblement durant ledit temps l'Expoſant, & ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'ils y reçoiuent aucun empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacune

desdites Pieces ou Volumes, un Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy soit ajoûtée aux copies collationnées par un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous Exploits necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir, Nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le jour de Ianvier, l'an de grace mil six cens cinquante-trois. Et de nostre Regne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil, VIAV.

Registré sur le Livre de la Communauté le 16. Octobre 1653.
Signé, BALLARD, Syndic.

Et ledit Sieur Corneille a transporté son Privilege cy-dessus à Augustin Courbé, & Guillaume de Luyne, Marchands Libraires de Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont été fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du present Privilege, le 31. d'Octobre, 1660. à ROVEN, par LAVRENS MAVRRY.

Et cette derniere Edition achevée le 24. Avril 1663. audit ROVEN, par ledit MAVRRY.

L.S. 26.Nov 1941

L.S. 2. März 1942

fio - fo

Xw
4403

THEATRE
DE
CORNEI

TOI